

**Georges-André QUINIOU**

**L'ABSENTE**

ROMAN

## DU MÊME AUTEUR

LE TAILLEUR NOIR, nouvelle, 2009.

LE PARADISE, roman, 2005. Éditions « Livres KA », 2009.

YASMINA, nouvelle, 1994.

PALACE-HÔTEL, roman, 1993.

RUE DES CARMÉLITES, nouvelle, 1992.

LA MAISON SOUS LA PLUIE, roman, 1992.

LE REFUS, nouvelle, 1992.

CHRISTIANE, nouvelle, 1991.

TROIS COUSSINS JAUNES, nouvelle, 1991.

L'OLYMPE, roman, 1990.

RENDEZ-VOUS PLACE DE LA VICTOIRE, nouvelle, 1989.

GARE DE L'EST À CINQ HEURES, nouvelle, 1986.

LAGADU, nouvelle, 1983.

TRAIN CORAIL, nouvelle, 1982.

LE VOYAGE, nouvelle.

Site officiel de l'auteur :

*[http ://pagesperso-orange.fr/ga.quiniou/](http://pagesperso-orange.fr/ga.quiniou/)*

La conversion de cet ouvrage au format eBook a été réalisée par Rick, vous pouvez le contacter à l'adresse *rick.prince57@yahoo.fr*

© Georges-André Quiniou. 2001.

Ce texte a fait l'objet d'un dépôt à la Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques (SACD). Toute reproduction intégrale ou partielle sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal et l'article L 122-4. du Code de la Propriété Intellectuelle. Droits d'auteur enregistrés auprès de CopyrightDepot.com. sous le numéro 44939.

# Table des matières

PREMIERE PARTIE .....	6
<i>LA MUSIQUE DE LAURA.</i>	
DEUXIEME PARTIE .....	143
<i>CLAIRE-ANNE</i>	
TROISIEME PARTIE.....	235
<i>LA CUMPARSITA.</i>	
QUATRIEME PARTIE.....	392
<i>L'HÔTEL DE LA PLAGE.</i>	
CINQUIEME PARTIE.....	541
<i>LE JOURNAL D'EDITH.</i>	

*« La solitude commence quand nous n'avons plus rien pour nous tenir compagnie. Une femme, une idée, un projet qui nous travaille à l'intérieur. »*

Virgilio FERREIRA, **Rêve d'ombre.**

*« En me remémorant tout cela, il m'arrive de penser qu'une science est encore à naître qui se préoccupera de l'approche des vivants, de leur contact, de leur retrait, des mouvements de leurs corps et de leurs membres. Science qui serait celle de la solitude de l'homme et, par là, celle de l'homme même : c'est pourquoi elle n'a encore tenté personne. »*

Jean REVERZY, **Place des Angoisses.**

**PREMIERE PARTIE**

*LA MUSIQUE DE LAURA.*

## I

Il regarde Laura sortir de la mer.

Elle surgit de la mer, ruisselante, après le long bain qu'elle prend chaque matin. Elle a nagé jusqu'au bord de la plage, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus assez d'eau, et se dresse enfin dans le soleil, souriant de tout le bien-être de son corps, de sa fatigue, de la joie de rejoindre Maurice. Elle sourit.

Allongé depuis longtemps déjà sur le sable, dans la fournaise pourpre de ses yeux clos, il relève à peine la nuque pour la voir venir dans le soleil. Il la regarde venir, ébloui jusqu'à l'aveuglement.

Elle se dresse lentement sur le ciel, comme à regret, les épaules à peine arrondies d'avoir tant nagé et si loin ; elle se dresse et vient vers lui, de ses fortes enjambées de jeune fille. Elle n'est plus que la silhouette noire et fraîche qui lui masque un instant le soleil encore bas.

Allongé sur le sable, il regarde venir à lui cette plénitude ferme de bronze et, chaque fois, pense à "*La Vénus d'Ille*" qu'il a lue avant de partir, la terrifiante statue amoureuse de Mérimée qui broie tous ses amants d'une étreinte implacable.

Du haut de sa stature dégoulinante, elle s'amuse à secouer au-dessus de lui ses cheveux, comme un jeune chien s'ébroue contre les jambes de son maître. Il proteste en riant, saisi par la rigueur de cette minuscule averse, tandis qu'elle s'agenouille pour traîner, avec de tendres agaceries, ses longues mèches humides jusque sur la chaleur de son torse. Elle fait cela, chaque fois, avant de s'allonger à son tour, redevenue claire et dorée dans la pleine lumière du soleil ; elle fait cela. Elle s'étire à son côté dans ce mouvement de volupté qu'il n'a jamais vu que chez elle, fermant les yeux pour laisser échapper un soupir d'ineffable jouissance.

Ils demeurent ainsi quelques minutes sans parler, dans la solitude matinale de cette plage, entre la caresse du soleil et la délicieuse démangeaison des grains collants du sable.

\*

Il l'appelait Laura, mais son véritable prénom était Laure. Pourtant depuis qu'ils s'étaient rencontrés il ne l'avait jamais appelée que Laura et serait bien incapable d'en fournir aujourd'hui la raison. Sans doute une sorte de snobisme naïf, l'influence de quelque film ou roman qu'il avait oublié. Peut-être trouvait-il que Laura la paraît de cet exotisme mythique propre à quelque héroïne ayant fait rêver sa jeunesse. Il ne se l'était jamais expliqué. Toujours est-il qu'elle avait accepté de bon gré cette déformation de son nom sans prévoir qu'elle devait lui rester, que tout le monde par la suite – leurs amis,



leur fille, jusqu'à ses propres parents – ne l'appellerait plus que Laura, et que finalement, sa vie durant, elle porterait ce prénom qu'il lui avait imposé, presque par boutade, dès leur rencontre du premier jour. Laura, c'est d'abord par son nom qu'il l'avait possédée.

\*

Il regarde Laura resurgir de la mer et se détacher sur le ciel. Il a un peu somnolé sur la plage en attendant qu'elle revienne (il se baigne toujours beaucoup moins longtemps qu'elle, n'ayant jamais été qu'un piètre nageur) et doit cligner des yeux dans le soleil, ébloui, jusqu'à nettement distinguer – sur la sombre silhouette qui traîne les pieds à dessein pour soulever encore une dernière éclaboussure d'eau limpide – les frontières de l'étroit bikini du hâle très brun de la peau. D'intimes souvenirs de ce corps, peut-être, venant se substituer au défaut de la vue, ou la simple pression du désir, feraient croire par moments qu'elle vient à lui entièrement nue.

\*

Laura ne quittait plus ce bikini qu'ils avaient acheté ensemble à Paris avant leur départ en vacances, sur une sorte de caprice de Maurice, un après-midi, après qu'ils avaient vu celui que portait Brigitte Bardot dans "*Et Dieu créa la femme*". La mode, à l'époque, en était déjà lancée depuis une ou deux

saisons et il y avait quelques filles avec ces maillots-là l'an dernier sur les plages, mais celui-ci, sur le coup, leur avait paru terriblement osé. De retour dans leur chambre, le soir, ils en avaient ri tous les deux lorsqu'elle l'avait essayé. Elle avait pivoté une dernière fois sur ses hauts talons devant la glace de l'armoire pour finalement décider : "Ça me va moins bien qu'à B.B.". Sous l'éclairage électrique, les vagues motifs de feuillage vert cru du tissu rendaient trop pâle la peau, d'une pâleur blafarde presque obscène ; et la coupe, tellement parcimonieuse, mettait si bien en valeur le corps parfait de Laura qu'elle avait refusé tout d'abord de le porter. Il avait fallu qu'il insiste, longtemps, pour qu'elle finisse par céder. Mais une semaine plus tard, après être devenue si bronzée, elle ne songeait plus à lui en faire le reproche ; son nouveau maillot ne la quittait plus, elle le laissait sécher sur elle après chaque bain, et le vieux une pièce noir de rechange qu'elle avait aussi apporté avait été oublié au fond de la valise.

\*

Lorsqu'elle sortait ainsi de la mer, cet été-là, Laura venait d'avoir vingt-deux ans ; cela faisait presque un an qu'ils étaient mariés ; c'étaient leurs premières vacances. Maurice ne s'étonne plus de la force de ce souvenir ; il sait que cette image-là deviendra tous les jours plus présente, plus puissante, et s'en réjouit amèrement, comme de la seule

richesse surnageant dans la lente débâcle qu'est devenue sa vie : Laura se dressant hors de l'eau et courant vers lui sur le sable, marchant vers lui, courant. Il regarde son sourire. Dans le merveilleux soleil corse de leurs premières vacances, il en est ébloui. Ils resteront seuls toute la matinée sur cette plage ; personne ne descend jamais avant onze heures.

\*

De part et d'autre de la chaussée les trottoirs débordent d'un va-et-vient de passants couverts de manteaux et blousons de toute sorte, emmitouflés d'écharpes, de bonnets, de foulards, chargés d'une quantité de paquets et de sacs de plastiques bariolés, peu soucieux de tous ces emballages-réclames qui dénoncent pourtant le lieu de leurs achats quand ce n'est pas leur nature – chaussures neuves pour les uns, lingerie féminine pour celles-ci. Une colonie de fourmis en pleine activité où chacun remplit aveuglément sa mission, se dit-il, souriant lui-même de la banalité de l'image qui lui vient à l'esprit. Ils profitent du samedi après-midi pour faire leurs courses en ville. Maurice les évite sans les voir. Même les rues – où il se dirige pourtant sans faillir –, la profusion des étals de tous ces commerces qui envahissent maintenant les trottoirs (briocheries, boulangeries, pacotille africaine), l'encombrement des voitures à l'heure de rentrer chez soi, tout cela il ne le voit pas. A peine heurte-t-il parfois une épaule, au cœur du quartier piétonnier, lorsque la cohue se

fait plus pressante. Il marmotte trop tard une excuse, rencontre la compréhension d'un sourire ou croise l'éclat d'un regard furibond. L'image de Laura a pris tant de force qu'il en a oublié qu'il marchait. Il se trouve si loin là-bas, tellement loin et tellement ailleurs, qu'il n'y a plus de rencontre possible, plus aucune mesure commune, entre le soleil et la mer où se dresse Laura et ces lumières mouillées de crépuscule automnal, trop gris, martelé d'une multitude de pas trop pressés qu'il ne perçoit même plus parmi l'agitation d'un monde qui n'est désormais plus le sien.

Laura parfois s'éclipse. Maurice inspire une longue bouffée d'air humide, enfonce davantage les poings dans les poches de son imperméable bien sanglé et reprend sa marche d'un pas plus vif. Il reprend son allure habituelle. Marcher vite stimule ses pensées, lui donne l'impression d'aller quelque part. D'ailleurs Maurice va toujours quelque part ; il a toujours détesté flâner au hasard et il est rare qu'il se promène gratuitement ; ses promenades, en tout cas, ont toujours un but qui justifie qu'il ne traîne pas. Cet après-midi, par exemple, il est allé lire au Café de l'Europe sur la Place du Commerce ; il a passé là deux bonnes heures, seul avec son grog brûlant à une petite table ronde, dans l'angle vitré de la terrasse. Il a beaucoup moins progressé dans sa lecture qu'il n'escomptait : il y avait trop de monde sur la place, de l'autre côté de la vitre (il avait oublié qu'on était samedi) et même à l'intérieur il s'était trop laissé distraire par

les allées et venues incessantes (sans vraiment tenter d'y résister, il fallait bien le reconnaître : n'avait-il pas tout son temps ?) Il avait préféré observer les clients comme il l'a toujours fait ; un plaisir empreint maintenant d'une sorte d'impatience ridicule dont il ne cesse de se faire le reproche : il se sent tellement proche d'eux – qui bavardent à une table voisine ou traversent la salle, le frôlant presque, eux et lui consommateurs dans le même lieu finalement – qu'il a l'impression qu'il pourrait leur parler, lier connaissance sait-on jamais, et que ce moment-là, où il leur parlerait, reste toujours imminent mais sans cesse différé, toujours probable cependant. Une sorte de fièvre intérieure nourrit maintenant sa manie d'observer ses semblables, une fièvre l'accaparant tout entier, comme un douloureux espoir qu'ici peut-être quelque chose d'inattendu surviendra – ne serait-ce que l'éphémère échange d'une conversation, qui sait, peut-être une rencontre – tandis qu'une fois rentré chez lui, rien ne sera plus possible, il n'aura plus d'autre perspective que son livre (ce foutu livre qu'il ne parvient même pas à lire). Et les livres, il a aussi compris maintenant que les livres sont morts, ne constituent jamais que des recours illusoire, propres à meubler peut-être certains moments de notre vie, l'enrichir prétend-on, lui conférer quelque sens, mais qu'ils ne sauraient se substituer à elle. "Il m'aura fallu tout ce temps pour l'apprendre, pense-t-il avec indifférence, presque une vie entière." Il a en effet découvert depuis peu qu'il n'a

jamais lu que pour tuer le temps, non par souci d'information ou véritable intérêt littéraire mais bien pour tuer le temps. Même lorsque Laura était là ? Oui, doit-il reconnaître, même lorsque Laura était là...

Son grog avait peu à peu refroidi. Il n'avait pas vraiment progressé dans sa lecture mais cela ne lui importait guère. S'il s'impose ainsi plus ou moins un programme, comptabilisant les pages et se fixant des échéances, ce n'est que par un reste de ses habitudes d'étudiant, alors que la lecture constituait un travail pour lequel un temps donné lui était imparti ; cela n'a plus de raison d'être à présent. Pourtant il ne s'est jamais défait de ce genre d'habitudes : une habitude est une habitude, n'est-ce pas, c'est-à-dire justement quelque chose qu'on n'abandonne pas comme cela, et s'il y renonçait il pouvait aussi bien renoncer à tout le reste ; le moment n'était pas venu, pas encore. Il persiste donc à se définir des programmes, tout en se montrant de plus en plus laxiste à l'égard de lui-même et ne tenant ses engagements qu'à peu près, faisant la part belle aux circonstances, à ses humeurs. C'est pourquoi il se soucie peu d'avoir passé deux heures sans pratiquement rien lire au Café de l'Europe ; il s'en trouverait plutôt presque heureux, comme si cette vague attente sans objet, qu'on ne pourrait précisément qualifier ni de rêverie ni de méditation – une simple disponibilité – avait mystérieusement préparé l'apparition de Laura maintenant qu'il est dehors et qu'il marche.

En fait, durant ces deux heures, il n'a plus du tout pensé à Laura ; c'est maintenant, tandis qu'il marche, qu'elle a soudain resurgi ; il ne saurait dire pourquoi. Laura, émergeant de la mer, là-bas. Il ne peut l'expliquer. A moins que cette réclame pour une crème amincissante dans la vitrine de la pharmacie, au coin de la place ? cette réclame, violemment éclairée par un spot, montrant une jeune et jolie femme blonde en maillot de bain blanc... Encore qu'elle n'ait vraiment aucune ressemblance avec Laura, si brune, rien sinon quoi ? peut-être simplement la jeunesse ?... Comment savoir ?

Laura revient de plus en plus souvent désormais, surtout lorsqu'il ne cherche pas à se souvenir d'elle ; elle est encore plus présente. Elle surgit à toute occasion, inexplicablement, de situations apparemment sans aucun point commun avec leur vie passée, comme si le monde était simplement empli d'elle et qu'elle débordait par le moindre interstice, d'indécelables failles. Le monde, imprégné de Laura ; n'importe quoi suffit à l'évoquer. Il est arrivé qu'il la voie rien qu'en se brossant les dents, seul le matin dans la lumière douce de la salle de bains : elle portait la légère robe à fronces qu'elle avait à l'époque de leur voyage en Italie et tout à coup, en se brossant les dents, il était transporté avec elle à Florence, sous les ombrages du camping Michelangelo d'où ils dominaient les coupoles et les toits de tuiles rouges de la ville. Ensemble ils redescendaient vers l'Arno, gris-vert

parmi les ocres des vieux crépis ; la canicule accablante du mois d'août en plein midi les épargnait par miracle tellement rayonnait la force de leur jeunesse et la beauté de l'instant. Ils descendaient vers l'Arno, mais Laura s'était déjà diluée, vapeur ténue dans l'air, tremblante écume de brume de chaleur ; il descendait encore une fois vers l'Arno mais Laura n'était plus avec lui ; il voulait descendre, encore, mais Florence aussi s'estompait et il ne restait plus que son visage parmi les éclaboussures de dentifrice sur le miroir de l'armoire de toilette, un visage maigri d'homme vieux qui le scrutait du fond de sa solitude. Alors il terminait de se brosser les dents, méticuleusement, se rinçait la bouche et recrachait l'eau, remettait la brosse à sa place sur la tablette et, donnant un coup de peigne symbolique dans ses cheveux épars, retournait s'habiller dans la pénombre de leur chambre au lit défait.

Maurice Davaine rentre chez lui ; il a passé tout l'après-midi en ville. L'animation bat son plein le long des vitrines des Nouvelles Galeries. Chacun se presse. La nuit est tombée. Dans moins d'un quart d'heure tous les magasins seront fermés. Il n'a plus qu'à rentrer et préparer son dîner ; il pourra toujours se mettre à lire – il n'a presque rien lu aujourd'hui – et rien ne l'empêchera de sortir de nouveau ce soir s'il en a vraiment envie ; mais il sait qu'il ne ressortira pas.



Avant de traverser la rue de Strasbourg, il fait une dernière tentative. Inutile, bien sûr, mais il veut revoir Laura une fois encore, Laura resplendissante dans la lumière de leur plage corse. Le torrent de la circulation gronde devant lui tandis qu'il attend que le feu passe au rouge ; c'est la nuit ; la foule du samedi après-midi commence à se disperser ; un rideau de fer que l'on tire quelque part fait un roulement de vieille quincaillerie. Le petit groupe qu'ils sont à attendre, sur le trottoir, l'entraîne dès que s'interrompt le flot des voitures. Laura n'est pas sortie de la mer. Il n'a pu que se souvenir d'elle. Mais se souvenir ne lui suffit plus désormais ; cela ne fait que les séparer davantage, lui rappeler qu'il l'a bien perdue, à jamais, et que tous ces efforts dérisoires qu'il entreprend malgré tout, lorsque cela lui devient intolérable, n'ont pour résultat que de lui faire sentir combien elle lui manque, que de raviver l'absurdité de ce décret injuste – mais il sait trop bien qu'il n'y a là ni justice ni injustice, malheureusement, pas même de l'arbitraire, rien qui relève de nos pauvres catégories humaines –, l'absurdité de ce décret qui fait qu'elle n'est pas toujours là, à ses côtés, comme il serait normal qu'elle le fût pour l'avoir été si longtemps. Il lui faut attendre Laura, inutile d'aller la chercher ; il attendra qu'elle revienne, le surprenne comme au sortir du café, qu'elle vienne ainsi d'elle-même, pour lui faire oublier qu'il sera toujours seul. Que Laura vienne pour qu'il puisse enfin ne plus se souvenir qu'elle est morte.

Ses journées à présent ne constituent plus que d'interminables parenthèses entre deux capricieuses apparitions de Laura. Elle est là, parfois, d'une heure sur l'autre et il n'ose faire quoi que ce soit, ni manger ni lire, pas même fermer les yeux de peur qu'une fois encore elle ne se dérobe ; il demeure paralysé dans une sorte de lointain bonheur. Parfois des jours entiers s'écoulent dans une vaine attente qui le fait alors recourir malgré tout aux artifices de la mémoire, au cours de longues méditations amères qu'il finit toujours par fuir pour aller se perdre dans le cœur de la ville, au moins marcher au grand air, s'installer dans un café comme aujourd'hui, s'efforçant de trouver pour sortir le prétexte de quelque achat qu'il pourrait aussi bien reporter à plus tard. Ces derniers temps, il a l'impression que Laura revient de plus en plus fréquemment ; qu'il s'abîme de plus en plus souvent dans les délices de ces longues absences dont il hésite encore à se réjouir : ne seraient-elles pas le signe qu'il n'a plus rien à faire ici désormais, que rien ne le concerne plus, ce signe annonciateur que sa propre mort aussi serait devenue nécessaire ? Il n'en ressent qu'une sorte de tristesse calme, dénuée de tout soupçon d'appréhension ou d'angoisse, une simple tristesse qui n'est pas loin pour lui de s'apparenter maintenant au bonheur.

Arrivé rue de Verdun, il n'est plus très loin de chez lui et allonge le pas, se mettant à respirer plus profondément ; autant rentrer au plus vite. Il se félicite d'être resté si

ingambe et de pouvoir du moins profiter des plaisirs de la marche.

La cathédrale plonge sur lui en une myriade de minuscules étoiles bleues tournoyant au rythme de sa progression (un nouveau jeu d'éclairage vient d'être inauguré : des centaines de lampes dissimulées derrière chaque fleuron des pinacles, le long des corniches ajourées, soulignant chaque relief du monument, des centaines de petites lumières bleues dont l'intensité varie selon d'indéchiffrables cycles) ; du plus haut de la nuit, la cathédrale plonge sur lui à en donner le vertige, le tournis. "Courte focale," murmure-t-il pour lui-même en reportant les yeux sur la place où les derniers passants se hâtent dans la nuit froide. Etonnant comme en dix minutes les rues ont pu se vider, comme si les gens avaient été suffisamment près de chez eux pour rentrer tous simultanément, disparaître soudain dans leurs trous, leurs repaires, obéissant à quelque secrète injonction, quelque mystérieux coup de sifflet peut-être que lui seul n'aurait pas entendu. Tout le monde est rentré. Il n'y a plus que de rares voitures à circuler sur la place Saint Pierre, l'éblouissement jumeau de leurs phares préservant l'anonymat de passagers déjà retirés de la ville, bien protégés dans la tiédeur de l'habitable obscur d'où un demi visage parfois, entrevu sous le dur éclat d'un réverbère au néon, accorde un regard d'indifférence fugace au passant attardé qui hâte le pas malgré lui pour ne pas demeurer le

dernier, hâte le pas bien qu'il n'ait en vérité aucune raison de se presser puisque personne ne l'attend – personne sauf le chat, qui peut se passer de lui aussi longtemps qu'il faudra –, qu'il n'a aucun repas à préparer pour quiconque, rien à faire de particulier, mais qui hâte le pas parce que la nuit est tombée et que tout le monde, à cette heure-ci, est déjà rentré chez soi.

Maurice Davaine se presse, les mains enfouies dans la chaleur de ses poches, l'intime chaleur qu'il transporte avec lui, la seule chaleur de son corps. Il se presse le long de la grille close du Musée des Beaux-Arts, dans la rue sombre et déserte. Aucune lumière ne brille plus sur la façade austère du lycée Clémenceau. La température est tombée trop vite pour une soirée d'automne et laisse pressentir la montée de ce brouillard humide, le brouillard de Loire, qui enveloppera bientôt la ville d'une nappe de silence glacé. Il devra contourner le Jardin des Plantes, sans doute fermé à cette heure, en redescendant vers l'animation lumineuse du boulevard de Stalingrad et de la gare. Il est presque arrivé.

Quelle heure est-il donc ? Huit heures moins dix à l'horloge de la gare ; encore trop tôt pour dîner. Au moins, ici, il n'est pas tout seul, il rencontre du monde – toutes enseignes allumées, cafés, hôtels, sex-shops –, il y a toujours du monde ici. Lorsque le cœur lui manque d'aller jusqu'au centre, Maurice descend parfois prendre son café dans ce quartier, en bas de chez lui, et acheter un journal (pas "*Ouest-*

France", évidemment, qu'il reçoit toujours à domicile gratuitement, même depuis qu'il est en retraite ; mais souvent "Le Monde" ou "Libération" pour continuer d'enrichir ses dossiers). Ici, on profite de l'animation habituelle du samedi soir sur au moins deux cents mètres de boulevard (tous les jeunes désœuvrés qui traînent là, la théorie de fanals jaunes des taxis dont les chauffeurs bavardent entre eux, portières ouvertes, en attendant le prochain train, les passages du tramway dans un sens et dans l'autre, les entrées de bar, les sorties) ; mais pour lui, qui débouche de la rue Baudry, face à la gare, cela se réduit à cent mètres à peine : le long du Jardin des Plantes, il se retrouve déjà seul sur le trottoir, dans une nuit que les grands magnolias du parc, dont les sombres frondaisons débordent sur la rue, rendent encore plus profonde, une nuit froide et humide, à l'écart des lumières qu'il vient de quitter. Il est arrivé. Il serre depuis quelque temps les clefs au fond de sa poche (puisqu'il faut bien qu'une main serre quelque chose, même au repos dans une poche) ; il serre ses clefs tièdes et polies, dont il apprécie mieux la chaleur, la douceur, en les sortant dans l'air glacé du soir pour ouvrir la porte de son immeuble.

Il monte les marches deux à deux jusqu'à son étage, comme à son habitude lorsqu'il rentre seul.

\* \*

\*

## II

Il entend jouer le déclic bien graissé du verrou et Laura est là, derrière lui. Elle attend toujours sur le palier que ce soit lui qui ouvre l'appartement. Emmitouflée dans la fourrure sombre de son manteau, alourdie un peu par l'âge, grossie encore par l'épaisseur de son vêtement d'hiver, elle est là, dans son dos. Il pousse le battant verni et la précède dans l'entrée, allumant la lumière avant de se diriger vers la penderie pour se débarrasser de son imperméable et de son cache-nez de laine. Laura n'a pas refermé la porte. Il doit revenir la claquer, non sans jeter un regard sur le palier vide, un regard sur l'irréremédiable absence de Laura.

Le silence, dans le vestibule, n'est plus le même silence que lorsqu'elle était avec lui, même s'ils ne parlaient pas. C'est un silence plat, mat, qui ne lui renvoie plus l'écho de Laura, la vibration de sa présence. Zoé dort dans la cuisine, en rond sur le dessus d'une chaise ; une de ses oreilles a bougé.

Le silence n'est pas encore tout à fait mort.

Maurice caresse la chatte : de la tête jusqu'à l'échine, l'onde d'un frisson parcourt l'épais pelage gris sous sa main,

comme la vivante lisière d'une huître se rétracte sous la pointe du couteau. Elle enfonce davantage le museau entre ses pattes et répond à son arrivée par un grêle feulement de reconnaissance. "Tu es rentré, lui dit-elle ; c'est bien ; moi je continue à dormir."

Non, le silence n'est pas tout à fait mort.

Pourtant, à la cuisine, lorsqu'il ouvre le robinet pour boire un verre, le gargouillis de l'eau envahit tout l'appartement d'un douloureux glissando ascendant à mesure que le verre s'emplit ; et lorsqu'il repose le verre vide sur la porcelaine blanche de l'évier cela fait comme un long tintement répercuté de cloche cristalline (mais peut-être n'est-ce que lui cette fois-ci, son geste, qui a seulement manqué de souplesse). Puis il passe au salon (c'est toujours la même lame du plancher qui grince sur le seuil du couloir) pour allumer la radio. Elle est réglée en permanence sur France-Musique car il n'écoute jamais d'autres stations. France-Musique non plus, d'ailleurs, il ne l'écoute pas : il se contente d'allumer la radio, tombant sur une émission ou une autre, au hasard, au beau milieu ou à la fin d'un concert, pour ne plus être seul, surtout, à remuer ce silence.

La musique, une fois de plus, remplit correctement son office, comme il s'y attendait. Il lui faut toujours quelque temps pour s'en rendre compte : ce n'est d'abord que de la musique, des sons incongrus d'instruments envahissant l'espace dès qu'il tourne le bouton de sa chaîne, presque

désagréables, des sons qui viennent seulement perturber le silence, érafler un silence que l'on sent toujours là, par derrière. Puis la musique s'installe, généralement après qu'il a quitté la pièce une première fois, qu'il est passé dans son bureau ou retourné à la cuisine, comme si sa simple présence constituait le seul obstacle à son épanouissement, comme s'il était lui-même porteur de ce silence qu'elle ne parvient pas à masquer tout à fait. Il l'entend jouer seule, de loin ; elle s'est installée. Il n'y a plus de silence ; il y a cette musique qui l'accueille au salon après qu'il a mis chauffer l'eau pour ses spaghettis ; une musique qu'il a déjà entendue, qu'il connaît et qu'il est agacé, au-delà du réconfort qu'elle lui procure, de n'être pas capable de situer avec précision. On dirait du Haydn, peut-être, en tout cas ce n'en est pas très loin, fin XVIIIème certainement. C'est toujours comme cela lorsqu'il écoute de la musique : un thème ou des harmonies familiers qu'il ne parvient pourtant pas à identifier (sauf évidemment lorsqu'il s'agit d'œuvres tellement connues que personne, sans même se prétendre mélomane, ne pourrait s'y tromper : les "*Concerts Brandebourgeois*", par exemple, ou la "*Neuvième Symphonie*"). Mais c'est de sa faute aussi, la faute de cette habitude d'allumer la radio comme cela, n'importe quand, sans savoir ce qu'il écoute. Il l'a toujours fait, plus ou moins, même du temps de Laura ; maintenant c'est systématique : il met France-Musique dès qu'il rentre, ou dès qu'il se lève le matin, en prenant son petit déjeuner. Jamais Laura n'aurait



fait cela : elle consultait consciencieusement les programmes, choisissait ; d'ailleurs la plupart du temps elle n'écoutait que des disques, selon le même invariable rituel qu'il se serait bien gardé de déranger, dépoussiérant le disque avec soin avant de le poser sur la platine, reprenant la pochette pour s'asseoir dans le gros fauteuil de velours vert, face aux enceintes afin de ne rien perdre des effets de la stéréophonie. Elle lisait tout en écoutant, reposait de temps à autre la pochette sur ses genoux, les yeux fixés sur la rotation immobile du plateau, lorsqu'elle avait lu tout ce qui concernait le morceau en cours. De son bureau, Maurice entendait la musique de Laura ; peu lui importait de savoir ce dont il s'agissait ; il entendait sa musique. Pendant toutes ces années, tandis qu'il travaillait dans la pièce voisine, c'était cela, la présence de Laura : sa musique.

Parfois il se levait pour venir sur le seuil du salon. Il la regardait écouter et elle feignait de ne pas remarquer sa présence, ravie par l'arabesque aérienne de quelque phrase dont elle attendait la cadence avant de lui accorder la moindre attention. Debout dans l'encadrement de la porte, il la regardait écouter. "Mozart, lâchait-elle alors avec impatience, comme une évidence qu'il eût dû rougir d'ignorer ; *"Concerto pour clarinette"*... Elle n'avait pas tourné la tête.

"Ah, oui, disait-il, il me semblait bien..." Et il restait avec elle pour le début du mouvement suivant, sans entrer dans la

pièce, son stylo décapuchonné à la main. "Il me semblait bien aussi que ça me disait quelque chose," répétait-il après quelques instants, comme elle ne lui prêtait plus attention. Il regagnait son bureau pour terminer l'article qu'il devait envoyer le soir même. Rassis à sa table, il se remettait au travail, parfois bloqué de longues minutes par cette interruption du fil de ses pensées. A travers la cloison et par la porte du couloir qu'il n'avait pas refermée, il entendait encore la musique de Laura et se laissait porter. A cette époque il n'y avait pas de silence.

Maintenant non plus ; la musique s'est installée, même si ce n'est pas la musique de Laura. Il l'écouterait en mangeant. Avant, ils fermaient toujours la porte de la cuisine pendant les repas, pour empêcher les odeurs de se répandre dans le couloir et les autres pièces, par souci de préserver leur intimité aussi, se sentant mieux protégés tous les deux dans l'exiguïté de cet espace clos ; la lumière crue de la lampe brillait sur la toile cirée où leur couvert était dressé. Mais depuis la mort de Laura, il ne mange plus que la porte ouverte pour mieux entendre la musique. Du coup, il doit laisser allumé au salon de manière à ne plus avoir ce trou noir devant lui lorsqu'il est à table car il préfère ne pas allumer dans l'entrée afin d'en moins sentir le vide et la lumière du salon suffit à produire la douce pénombre qui convient. C'est un choix presque maniaque : il lui arrive de se

relever entre deux bouchées s'il a par inadvertance oublié d'éteindre l'entrée ; il veut n'avoir d'allumé que le salon.

A petits coups secs de fourchette, il brise le chapeau de son œuf à la coque, face à la porte ouverte de la cuisine. Du salon parviennent de la lumière et des voix, une rumeur ; la voix de la présentatrice du concert, le prélude en sourdine d'instruments que l'on accorde et, tout à coup, le tonnerre lointain d'applaudissements enthousiastes.

Maurice égoutte ses spaghettis et revient s'asseoir. Henri arrivera demain soir. Il hésite encore, se demandant s'il préparera un repas ici ou l'emmènera dîner dehors. Il l'emmènera plutôt dîner ; il s'est trop accoutumé à ces repas solitaires dans sa cuisine. Mais il est vraiment heureux de cette visite de Henri. A part Laura et peut-être Sophie, Henri est la seule personne avec qui il puisse se sentir vraiment à l'aise, aussi libre que s'il était seul. Avec tous les autres, même les amis les plus proches, subsiste toujours la contrainte d'avoir à prendre quelque posture, soigner plus ou moins l'image que l'on donne de soi-même, si bien qu'une journée passée en leur compagnie, aussi agréable soit-elle, constitue toujours une secrète contention qui le fait finalement se réjouir de les voir s'en aller ou de rentrer chez lui lorsqu'il était l'invité. "Il n'y qu'avec toi que je suis bien," disait-il invariablement à Laura, à peine avaient-ils refermé la porte de l'appartement. Une indulgence complice allumait les yeux de Laura qui protestait en souriant tandis qu'ils

suspendaient leurs vêtements dans la penderie de l'entrée : "N'exagère pas ! Tu ne vas tout de même pas prétendre avoir passé une journée épouvantable, non ? S'ils t'entendaient..."

— Il ne s'agit pas de cela, tu sais que je les aime bien, mais...

— Mais c'est tout de même moi que tu préfères, c'est cela ?"

Laura vient se serrer contre lui dans la frêle odeur de naphthaline de la penderie grande ouverte. Il l'entoure des deux bras, les mains nouées sur la chute tiède de ses reins, laissant traîner à terre l'écharpe écossaise qu'il n'a pas fini de plier, et elle pose le menton au creux de son épaule.

"Je n'y peux rien, c'est comme cela," dit-il. Et tous deux s'accordent, un même sourire silencieux sur les lèvres, dans une lente oscillation câline, la figure immobile de leur danse secrète. Ils se bercent ainsi jusqu'à ce qu'elle se dégage pour mettre sur l'étagère le sac à main qu'elle n'a pas lâché. Il recommence alors à plier son écharpe pour la ranger aussi. Il referme la penderie. Elle lui dit, de son air faussement alarmé :

"Tu te rends compte que ce n'est pas normal, à notre âge ?"

Il caresse les cheveux grisonnants de Laura, attire sa nuque à lui dans le creux de sa paume, pose deux baisers légers sur sa bouche.

"Et ça, c'est normal ?

— Oui, murmure Laura l'embrassant à son tour, pour nous c'est tout à fait normal..."

Il n'y avait qu'avec Laura qu'il se sentait si bien ; avec Laura et Henri ; parce qu'il connaît Henri depuis tellement longtemps – avant même de connaître Laura, depuis les années de l'enfance –, qu'il n'a pas souvenir d'avoir jamais vécu sans lui, que sa présence ne compte plus, ne le gêne plus, au point de n'avoir même plus le sentiment, auprès de lui, d'être avec quelqu'un d'autre. D'ailleurs, c'est Henri qui indirectement lui a fait connaître Laura. Ce n'est pas qu'il éprouve de ce fait une quelconque gratitude à son égard (ce serait absurde évidemment : à l'époque, Henri ne pouvait soupçonner ce qui se passerait entre Laura et lui), mais leur relation s'était tacitement enrichie de ce rôle qu'avait joué Henri de témoin privilégié de leur amour, de même que lui, Maurice, avait connu Juliette au temps où elle n'était que la petite amie de Henri, mais la petite amie élue, celle, comme Laura, que baignait déjà ce soleil qu'il peut à présent reconnaître comme celui de leur destinée. Ils n'avaient jamais parlé de cela, bien sûr, ce n'était pas nécessaire ; pourtant Maurice est certain que Henri aussi en est conscient, que cela compte aussi pour lui, quelque part, tout au fond de leur longue amitié.

Il est vraiment heureux que Henri vienne demain. Juliette aussi est morte ; il y a presque cinq ans déjà ; mais Maurice a

toujours eu l'impression qu'elle était morte en même temps que Laura. Auparavant, lorsque Henri venait les voir après son deuil – et il avait passé plusieurs semaines avec eux à ce moment-là –, on aurait dit qu'elle s'était simplement absentée, que Henri était seul parce qu'elle était éloignée par quelque obligation professionnelle et qu'il en profitait pour leur rendre visite, en célibataire. Peut-être alors étaient-ils assez forts tous les trois pour supporter la disparition de Juliette, assez forts à eux trois pour qu'elle survive suffisamment. A peine trois ans plus tard, lorsqu'était venu le tour de Laura, il se souvient de l'unique phrase prononcée par Henri en entrant dans la chambre mortuaire et qui avait suscité les chuchotements de tous ceux qui avaient pu la saisir. Henri s'était avancé vers le lit où reposait Laura ; on lui avait fait place en silence ; il s'était avancé jusqu'auprès de Maurice, debout au chevet du lit ; il avait longuement contemplé le masque serein de Laura auquel seule l'attitude – la tête un peu trop rejetée en arrière – conférait l'étrange pose de l'irréremédiable ; il avait étreint le bras de Maurice et lui avait dit : "Juliette est morte, mon vieux..." ; et Maurice avait compris, il était sans doute le seul à l'avoir compris. Il avait seulement fait oui de la tête car il n'aurait pu rien faire d'autre. Ils étaient restés au chevet de Laura, sans entendre les murmures derrière eux. Henri et lui, ils étaient les seuls à comprendre.

Laura. Elle pourrait surgir de la pénombre du couloir et s'asseoir devant lui pour terminer son repas, comme elle faisait il n'y a pas si longtemps ; elle pourrait. Elle serait allée arrêter la musique au salon et reviendrait s'asseoir. Il dirait : "Ferme la porte" et elle repousserait la porte du bout des doigts, sans se lever, une simple torsion de son buste en arrière. Elle pourrait surgir de cette porte béante. Mais lorsque Laura était là, la porte était toujours fermée pour dîner.

Il entend la musique de Laura. Ce n'est pas tout à fait la musique de Laura puisqu'elle n'en écoutait qu'au salon, installée dans son fauteuil de velours vert et que jamais ils ne mettaient de musique en mangeant. Il entend la musique qui s'éteint ; il y a quelques secondes de silence ; puis les applaudissements s'élèvent, se font plus nourris ; "Bravo !" crie une voix au milieu de la foule. Il ne s'était pas trompé, c'est Haydn ; il ne saura pas quel morceau : le fracas d'un public en délire couvre encore la voix de la présentatrice qui répète, en allemand, son annonce ; il ne comprend pas quel morceau. Il se lève pour chercher un yaourt au frigo et revient s'asseoir face à la porte ouverte. Sur la chaise voisine Zoé n'a pas cessé de dormir ; il faut qu'elle n'ait vraiment plus faim pour ne pas commencer à miauler dès qu'elle le voit se mettre à table. Le silence qui s'est rétabli progressivement avant le morceau suivant lui fait tendre l'oreille ; trop tard ; cette fois-ci non plus il ne saura pas ce

qu'on joue. On peut donc vivre, comme cela, sans connaître le titre de l'œuvre, simplement entendre une musique dont on ne saura jamais ce qu'elle était ? Les cordes attaquent par de puissants accords. Laura porte une ample robe noire, longue ; la robe qu'elle met habituellement pour sortir, lorsqu'ils vont au théâtre, au concert. Il vient de la voir disparaître dans l'embrasement de la porte. Pourquoi reste-t-elle si longtemps au salon au lieu de revenir prendre son dessert ? Le yaourt de Maurice est glacé. Comme chaque fois, il se reproche de ne pas l'avoir sorti à l'avance du frigo. Ce n'était certainement pas Laura qui aurait oublié ce genre de chose.

\* \*

\*



## III

Dans les pièces de devant, les réverbères laissent toute la nuit sourdre une lumière jaunâtre, suffisante pour s'y déplacer sans qu'il soit nécessaire d'allumer. Mais dans leur chambre, sur l'arrière, l'obscurité est complète lorsqu'il n'y a pas de lune et c'est plus reposant, paraît-il, on y dort mieux que partout ailleurs, du moins Laura le prétendait-elle. Le jour ne perce pas encore à travers les lames des persiennes. Il doit être moins de huit heures, peut-être bien plus tôt. Le silence est total. Puis Maurice se souvient qu'on est dimanche ; il n'entendra pas la rumeur de la circulation sur le boulevard ; cela ne commencera que bien plus tard, une circulation sporadique, discontinue, semblable à celle qu'il perçoit si souvent maintenant au cœur de la nuit lorsqu'il ne parvient plus à dormir, le passage d'une voiture isolée, de temps à autre. Il s'est réveillé dans sa moitié de lit ; il ne réussit pas encore à en occuper toute la largeur. Même si, le soir, il s'étale délibérément dans la fraîcheur des draps, en débordant du côté de Laura, tous les matins il s'éveille à sa place, plus près du bord du lit peut-être que du temps de Laura car lorsqu'elle était là il se retrouvait le plus souvent au

milieu, ayant toujours tendance à se serrer contre elle pendant son sommeil, et elle bataillait dans la nuit avec de faibles grognements de protestation pour le repousser à sa place. C'est le contraire maintenant : il a beau se coucher en plein milieu du lit, il se réveille invariablement tout au bord, comme si son corps endormi conservait la mémoire de l'espace réservé à Laura ou, plutôt, comme si en lui quelque chose fuyait confusément son absence. Oui, quelque chose refusait la place vide et froide de Laura. Jamais, avant qu'il ne dorme seul, son lit ne lui avait paru si étroit.

Il cherche des yeux la lueur phosphorescente du réveil. La table de nuit se trouve beaucoup plus loin derrière lui qu'il n'aurait cru mais il parvient à repérer les aiguilles lumineuses : huit heures moins le quart ; à moins qu'il n'ait confondu les aiguilles ; mais non ; à neuf heures moins vingt il ferait déjà jour ; huit heures moins le quart. Il allume la lampe de chevet. Elle éclaire le deuxième oreiller, intact et gonflé comme la veille. Alors il se lève. Henri doit arriver ce soir. Il n'a pas besoin de se presser pour recevoir Henri ; il n'y a rien à prévoir de particulier ; le lit est toujours prêt dans l'ancienne chambre d'Emmanuelle ; il n'a pas de courses à faire puisqu'ils iront dîner en ville. Il enfile sa robe de chambre et passe dans la cuisine préparer son petit déjeuner.

C'est le meilleur moment de la journée depuis qu'il a cessé de travailler, le moment où ses journées ressemblent le plus à ce qu'elles étaient autrefois, avec en outre cet avantage – il se

sourit à lui-même – d'être libéré de tout ce qui venait par la suite (s'habiller pour passer au journal, les routinières conférences de rédaction du matin, les coups de gueule parfois et les nouvelles tâches pour le lendemain ; tout cela est bien fini). Jusqu'au petit déjeuner tout semble comme avant : Laura n'émergera pas avant une demi-heure (elle ne part jamais à son cabinet avant neuf heures et c'est à deux pas), Zoé lui tournera dans les pieds en miaulant pour avoir son pâté et il lui parlera en la vouvoyant (Laura et lui avaient toujours vouvoyé aussi bien les chiens que les chats) ; elle lui répondra par les ondoyantes minauderies qu'ont les chattes pour converser avec nous et il fera semblant d'y rester insensible tant qu'il n'aura pas préparé son café.

Il met son eau à chauffer, allume la radio au salon avant d'ouvrir enfin le frigo pour donner à manger à Zoé. L'aube découpe nettement à présent toitures et cheminées sur les immeubles d'en face (il pense aux délicats chats noir et blanc de Manet se flairant sur la pente de zinc d'un toit) mais dans la cuisine la lumière électrique maintient l'impression de la nuit, ce sentiment d'être seul éveillé au-dessus d'un monde endormi, un monde qui sortira aujourd'hui beaucoup plus tard de sa torpeur. Maurice s'assied le dos à la fenêtre ; il n'a jamais beaucoup aimé les crépuscules, ni le soir ni le matin ; ce n'est que dans la journée, pour le repas de midi ou pour prendre un café, qu'il s'assied de l'autre côté de la table, franchement tourné vers la lumière.



C'est une table de formica brun foncé, imitation bois, sur laquelle l'épaisse porcelaine blanche des soucoupes et des tasses brille d'un vif éclat. Le gros cendrier jaune marqué RICARD était à moitié plein de mégots détrempés par un sachet de thé lorsqu'ils se sont assis là mais le garçon ne l'a même pas changé ; il s'est contenté de débarrasser les tasses ; son coup de torchon humide a laissé des traces luisantes peu engageantes sur le formica ; ils attendent pour y poser leurs coudes. Il y a toujours presse à cette heure-ci au Lutèce, entre midi et deux ; dès qu'un groupe fait mine de se lever, sa table est aussitôt entourée par des clients restés debout. Ils ont tout de même réussi à s'installer à la terrasse, tout contre la vitre, d'où l'on voit aller et venir, sur la place de la Sorbonne, un flot renouvelé de passants, tous pressés, des étudiants pour la plupart, dont certains jettent un bref regard à l'intérieur avant de disparaître à leur tour. Ils s'y trouvent exposés comme des mannequins dans une devanture, dans une proximité qu'on admettrait difficilement sans la mince protection de la paroi de verre.

C'est comme cela qu'il avait rencontré Laura. Ce jour-là, Henri et lui venaient de s'asseoir à la terrasse du Lutèce où ils se donnaient rendez-vous presque tous les jours après les cours de la matinée. De l'autre côté de la vitre, un copain de Henri les avait aperçus et Henri lui avait fait signe de les rejoindre.

"Jean-Claude, un copain de la fac de Droit", avait-il précisé à Maurice tandis que le nouvel arrivant se frayait un chemin entre les tables et leur tendait la main, coincé, à moins d'un mètre d'eux, par la tumultueuse permutation d'une tablée qui se levait, serrée de près par les successeurs, attentifs à ne pas se laisser souffler la place. Il était suivi de Laura mais Maurice ne lui avait pas tout de suite prêté attention dans cette cohue ; il n'avait pas compris qu'elle accompagnait Jean-Claude. Elle était restée en retrait derrière lui, dans la bousculade de la table voisine, le temps que Henri fasse les présentations avec l'assurance désinvolte des jeunes gens de cet âge qui s'efforcent de paraître des hommes accomplis et mettent dans leurs comportements le sérieux qu'il n'y a pas encore dans leurs vies. Il revoit nettement l'expression de Henri ; il lui enviait à l'époque cette aisance affectée qui le ferait sourire aujourd'hui. Jean-Claude se glisse sur sa chaise sans se soucier de son amie car le plus urgent est de s'asseoir, à cette terrasse surchargée, on y occupe moins de place. Laura est restée debout, le bas-ventre pressé contre le rebord de la table par la foule qui pousse dans son dos. Ce fut cela, pour Maurice, la première vision qu'il eut de Laura : le mince tissu tendu de la jupe sur le galbe bombé d'un pubis, ce ventre innocemment offert. Une image qui le poursuivit longtemps, bien après qu'il l'eut épousée. C'est de cette image-là qu'était né son amour : il était tout simplement tombé amoureux du ventre de Laura.

"Laura ! lance-t-il avec emphase.

— Laure..., répète Jean-Claude qui vient enfin de présenter son amie et croit avoir été mal compris dans tout ce brouhaha.

— Pour moi c'est Laura !" L'insistance de Maurice est tellement péremptoire que Jean-Claude et Henri échangent un sourire. "Si du moins vous n'y voyez pas d'inconvénient...", ajoute-t-il, se rendant compte tout à coup qu'il n'a même pas consulté l'intéressée.

"Vous pourriez peut-être vous tutoyer, non ? propose Jean-Claude d'un ton goguenard.

— Si "tu" n'y vois pas d'inconvénient, bien entendu..." corrige Maurice, soudain gêné. Il ne comprend pas ce qui lui a pris.

La jeune fille a rougi ; peut-être a-t-elle senti l'inconvenance du regard de Maurice. Elle parvient à se couler sur sa chaise au prix d'une délicate torsion du buste. La sombre chevelure brune, trop longue, à la Gréco, ne suffit pas à atténuer l'impression d'éclatante santé irradiant de ce visage plein, au teint mat, comme déjà gorgé de soleil. Elle ne porte qu'un fin col roulé de jersey noir qui serre des formes déliées de sportive dont il a perçu toute la souplesse ondoyante dans le mouvement qu'elle a fait pour s'asseoir.

"Et pourquoi Laura ? demande-t-elle, on peut savoir ?"

Son sourire révèle combien elle est peu sûre d'elle, intimidée malgré ses efforts pour paraître tout à fait à l'aise avec les garçons. Après les leurs, sa voix s'élève comme un chant pur qui relègue très loin la bruyante atmosphère de la salle.

"Comme ça, réplique Maurice qui serait bien en peine de fournir une autre justification ; Laura, moi je trouve que ça sonne mieux."

Il pense à la rondeur ferme des cuisses sous la table et au renflement de l'incroyable conque qu'il a devinée, qu'il imagine moulée par la blanche intimité du slip. Prêts à rire de ce qu'ils considèrent comme l'amorce de quelque plaisanterie, Jean-Claude et Henri se préparent, avec une moue expectative, à entendre le fin mot de l'affaire, mais il n'y a pas de fin mot, Maurice ne trouve rien qui puisse expliquer l'incongruité de son caprice. Le même petit sourire gêné flotte toujours sur les lèvres de Laura ; elle non plus n'est pas satisfaite. Il sent le ridicule de sa situation, en a honte devant elle. Le tapage de la salle en pleine effervescence, les éructations du flipper – on entend à peine ce que dit son voisin – rendent insupportable entre eux ce silence. Il se renverse finalement sur son siège.

"C'est comme cela, c'est tout !" crâne-t-il.

Jean-Claude passe un bras autour des épaules de sa voisine qui se laisse attirer contre lui avec réticence.

"Eh bien, va pour Laura ! Cela ne coûte pas plus cher, hein ? Mademoiselle aurait une objection ?" Il se penche vers la joue de Laura qui détourne légèrement la tête.

— Si cela lui fait plaisir..." dit-elle en se dégageant de l'étreinte de son ami.

Elle n'a pas détaché de Maurice l'éclat brun doré de ses yeux, où il croit deviner une douce réprobation. Mais il n'est déjà plus temps d'effacer ce qu'a voulu leur destin ; confusément, il regrette d'avoir perdu déjà, par sa stupide extravagance, celle qui vient de lui être envoyée, qu'il a si fortement pressentie sienne dès le premier instant, avant même d'avoir aperçu son visage. Mais n'est-elle pas l'amie de Jean-Claude, que pourrait-il espérer ? Il a d'ailleurs les plus grandes chances de ne jamais la revoir.

"Elle a raison, fait Henri qui tapote ironiquement l'épaule de Maurice, quand ils sont en crise, comme cela, mieux vaut ne pas les contrarier. Hé bien, te voilà content ? ajoute-t-il en se penchant vers lui, elle s'appelle Laura ; tu vois, c'est Laura..."

Ils se mettent tous à rire, même Laura, et il sait gré à Henri de l'avoir tiré de ce mauvais pas, bien que ce soit à ses dépens. Il s'abandonne avec soulagement à la bonne humeur générale. On rit aussi à d'autres tables ; l'éclat aigu d'un rire de fille domine par moments l'assourdissante cacophonie qui atteint son paroxysme ; la salle est pleine à craquer ; il y a



maintenant autant de monde debout qu'assis. Laura, tirant sa chaise pour se serrer davantage contre la table, heurte de son genou celui de Maurice. Un contact furtif qui suffit à raviver l'image du ventre de la jeune fille, de son galbe secret. Elle lui sourit en manière d'excuse tandis qu'inclinés l'un vers l'autre au-dessus de la table (il n'y a pas d'autre moyen de tenir une conversation suivie) Jean-Claude et Henri ne s'occupent déjà plus d'eux, tout à l'importante discussion qu'ils viennent d'entamer à propos de leurs prochains examens à la Fac de Droit. La musique du juke-box mis à fond – les Platters, se souvient Maurice – domine tout à coup le bruit des voix. Laura lui sourit.

— *O-on/ly YOUououou...*  
*Can you make other change in me*  
*For it's true...*  
*You / are / my / dees/tiny... –*

Il se demande ce qu'elle aurait fait s'il n'avait pas retiré son genou, si elle aussi aurait laissé le sien. Pourquoi tant de scrupules après tout, il ne connaît même pas Jean-Claude ? Il se plaît à imaginer les suites de cette occasion ratée et c'est encore l'image du renflement dessiné par la légère jupe de vichy qui s'impose à lui (Il aurait été bien incapable alors de préciser de quoi était fait le tissu de cette jupe ; c'était elle, plus tard, lorsqu'ils évoquèrent leur rencontre, qui lui avait appris qu'il s'agissait d'un vichy à carreaux verts et blancs,

elle ne l'avait pas oublié) ; il ne parvient à rien imaginer d'autre.

"Laura..." dit-il, hochant la tête d'un air perplexe comme s'il réfléchissait aux mystères recelés par ce nom.

Elle continue de sourire jusqu'à ce qu'une rougeur lui monte aux joues car il ne l'a pas quittée des yeux sans parvenir à articuler autre chose que "Laura...", qu'il répète deux ou trois fois avec une stupide expression de béatitude, comme émerveillé lui-même de la trouvaille de ce prénom qu'il vient de lui imposer – "Laura..., Laura...". De plus en plus conscient de s'enfermer dans ce comportement ridicule, il est incapable de proposer quoi que ce soit d'autre à la jeune fille dont il voit croître la confusion sans pouvoir rien y faire. Jean-Claude et Henri les ignorent toujours ; absorbés par des pronostics compliqués, ils ont chassé de leur esprit l'insignifiant incident qui continue de les torturer, elle et lui, abandonnés l'un à l'autre dans cette étrange situation où, sans se connaître, ils ont pourtant atteint les franges d'une trop troublante intimité. La tête légèrement inclinée, Laura, d'un geste lent, lisse ses cheveux derrière ses oreilles, dénudant un visage empourpré qui paraît encore plus enfantin à Maurice. Comme elle, il ne peut plus se permettre à présent de détourner un regard qui a trop duré sans que cela ressemble à une fuite, peut-être même un affront, en tout cas un aveu de son impuissance à soutenir une conversation ordinaire. Puis la délivrance vient enfin : le

serveur prend les commandes – quatre cafés – ; il s'empare du cendrier souillé, donne machinalement un nouveau coup de son torchon humide sur le dessus de la table ce qui les oblige à rester encore quelques instants les coudes en l'air à attendre que cela sèche.

"Alors, ça y est, vous avez fait connaissance ?" demande Jean-Claude en passant de nouveau son bras sur le dossier de Laura.

Ni l'un ni l'autre n'avaient répondu.

C'est comme cela qu'il avait connu Laura, à la terrasse du Lutèce, à la fin d'une matinée d'avril. Ce jour-là, Grace Kelly avait épousé le prince Rainier. Lorsqu'ils s'étaient quittés, une demi-heure plus tard, il était persuadé de ne jamais la revoir. Sur le boulevard Saint-Michel, tous les kiosques à journaux affichaient de grandes photos du couple princier.

\*

Maurice repousse son bol au centre de la table pour se couper deux tranches de pain. D'un revers de la main, il balaie les miettes devant lui et remet le bol à sa place. Il a vécu près de quarante ans en compagnie de Laura, en compagnie de cette fille qu'il n'espérait même pas revoir ; elle était devenue son amie, sa maîtresse, sa femme. Ce qu'il avait deviné ce jour-là sous le tissu de la fameuse jupe de vichy s'était prêté depuis à toutes les fantaisies de ses caresses et ce n'était plus contre une table de café que Laura avait poussé le

galbe secret de son ventre mais dans le creux frémissant de sa paume, au cours de combien de nuits, combien d'étreintes durant ces quarante ans ? La jeune fille était devenue femme sans que ni l'un ni l'autre n'y prissent garde ; puis le corps épanoui avait enfin mûri ; Maurice et Laura avaient continué de faire l'amour avec ce tendre émerveillement de leurs premiers émois d'étudiants. Ils avaient continué de faire l'amour jusqu'à la dernière fois, quelques jours seulement avant la mort de Laura. Ni elle ni lui n'auraient pu se douter que c'était la dernière. Maurice s'efforce en vain de distinguer cette étreinte-là des milliers d'autres qui l'ont précédée ; doter ces ultimes caresses de toute la gravité du destin qui s'était alors accompli est devenu son obsession familière ; il tente de revoir ce visage de Laura que transfigurait le plaisir, le visage de Laura ce jour-là qui n'était alors qu'un jour comme les autres, n'était pas encore ce jour unique, irremplaçable, où ils s'étaient aimés pour la dernière fois, ce jour à jamais inaccessible. Depuis la mort de Laura, il tente de retrouver les gestes particuliers de leur dernière étreinte et ne comprend pas comment ces gestes, tellement semblables à tous les autres pourtant, ont pu se charger d'une qualité si précieuse sans que rien, sur le moment, l'ait laissé pressentir. Mais peut-être est-ce mieux ainsi ? peut-être n'y a-t-il rien à comprendre ? Il en arrive toujours là chaque fois qu'il revient buter sur cet irréductible mystère.

Il se lève pour chercher la cafetière, pose le filtre de plastique brûlant sur l'évier, et revient à table se servir. Le jour s'éclaircit au-dessus des toits mais il se rassied en lui tournant le dos. Il n'aime pas les crépuscules. Il regarde danser dans le café fumant l'ampoule nue du plafond et se décide à beurrer une tartine. S'il se permettait de lui en parler, nul doute que Henri lui confierait des sentiments analogues les concernant, Juliette et lui. C'est parce qu'une pudeur nous retient d'évoquer les expériences essentielles que nous avons tous en commun que chacun croit sa propre vie si particulière. Mais parlerait-on de ces choses-là, même aux amis les plus chers ? Parlerait-on de ce qui faisait le prix de la vie et que l'on a perdu, du corps d'une femme aimée, même à l'ami qui l'a si bien connue ? Pourquoi pas, se demande Maurice. Que nous reste-t-il, à Henri et à moi, sinon ce partage de nos souvenirs d'elles, Juliette et Laura, que personne d'autre ne connaît plus désormais, qui n'ont plus que nous pour survivre ? Bien sûr, moi, j'ai ma fille, rectifie-t-il ; mais Emmanuelle ne lui renverrait jamais que l'image d'une mère ; que pourrait-elle savoir de la femme aimée par son père, de la jeune fille aux jupes légères, des deux années d'inconcevable bonheur qui avaient précédé sa naissance, qu'aurait-elle pu deviner de la chaude obscurité de leur lit ? Une subite bouffée d'émotion lui picote tout le visage : Henri est bien le seul, le seul en qui Laura n'est pas tout à fait morte. "Allons, déjeunons", s'ordonne-t-il à mi-

voix, se ressaisissant, et il porte le bol à ses lèvres. Le café déjà tiédasse le fait pester contre lui-même : c'est la même chose depuis deux ans, presque tous les matins.

\* \*

\*

## IV

Le dimanche soir, mieux vaut s'abstenir de venir en voiture à la gare, ou alors, si l'on ne peut pas faire autrement, on doit se préparer aux dix minutes de l'habituel embouteillage avant de parvenir à la sortie voyageurs ; et encore, une fois là, il n'est pas question de quitter la voiture : on ne peut pas stationner. Il n'y a plus qu'à rester au volant afin d'avancer ou reculer selon les besoins, au cas où quelqu'un voudrait déplacer sa voiture, où la police arriverait pour vous faire circuler. En réalité, elle ne fait circuler personne, la police, puisque tous les gens qui sont là attendent évidemment un train et ne vont pas partir avant qu'il ne soit arrivé ; elle vous oblige seulement à rester au volant pour éviter la contravention au lieu de descendre à la rencontre des parents, des amis, que l'on est venu chercher. C'est comme cela que les arrivants doivent se débrouiller seuls, à la gare de Nantes ; aussi encombrés de bagages qu'ils soient, il leur faut atteindre la sortie sans espérer le moindre secours, la moindre aide. C'est chacun pour soi et pour certains, les personnes âgées par exemple, ce n'est pas toujours très facile : après l'arrivée de chaque train, on en

voit émerger du souterrain, à l'arrière-garde du brusque flux de voyageurs, essoufflées d'avoir dû se coltiner de lourdes valises dans l'impitoyable bousculade des escaliers, silencieusement résignées à leur sort de traînants, comme abandonnées déjà par la vie qui les laisse loin derrière, dans le remous des gares.

Heureusement pour Maurice, lui n'a pas besoin de prendre sa voiture : il habite à deux cents mètres ; ce qui lui confère l'inappréciable privilège de déambuler librement sur le trottoir, ou dans le hall, et de participer un peu à cette animation si particulière aux gares qui l'a toujours fasciné, voire de pousser jusqu'aux quais pour se donner aussi le frisson du départ, par procuration en quelque sorte. Le train de Henri n'arrivera que dans dix minutes, un léger retard est affiché ; cela lui laisse le temps de baguenauder. Rien ne l'oblige à venir chercher Henri – il connaît depuis longtemps son adresse et c'est à deux pas – mais comme il n'est pas sorti de la journée il fait d'une pierre deux coups. D'ailleurs c'est pour lui un plaisir de venir chercher quelqu'un à la gare ; il n'en a plus tellement l'occasion. "Tant que je pourrai le faire...", se dit-il.

Un cliquetis de crécelle fait soudain se lever toutes les têtes et, sur le tableau d'affichage, chaque information remonte d'une ligne : le train de Paris vient d'entrer en gare ; le suivant, celui de Quimper, sera celui de Henri. Posté en haut de l'escalier du souterrain, parmi la petite foule massée



là, il voit apparaître les premiers voyageurs ; pour la plupart des lycéens ou des étudiants de retour de week-end, le dimanche soir. Ils gravissent les escaliers de faux marbre avec toute la souplesse de leurs tennis et de leurs dix-huit ans ; un défilé de pantalons et de vestes de jean, de parkas colorées, les garçons comme les filles. Ils fendent avec une indifférence alerte le groupe agglutiné devant la sortie, leurs gros sacs de voyage en bandoulière sur l'épaule, verts et mauves avec des bandes jaunes. Il n'y a personne pour les attendre, eux ; ils affrontent avec détermination la froide obscurité du retour, prêts pour la nouvelle semaine de travail qui s'annonce et disparaissent aussitôt dans la nuit du boulevard pour regagner la solitude d'une chambre exigüe ou les bruyantes retrouvailles de quelque internat, le regard encore imprégné des images de la maison familiale, du visage des copains rencontrés là-bas ; ils sont jeunes. Maurice repère au passage quelques jolies filles de son âge, c'est-à-dire l'âge qu'ils avaient Henri et lui, et Laura, lorsque les soirs de rentrées il débarquait sa nostalgie sur les quais de la gare Montparnasse pour affronter le souffle tiède des couloirs de métro. Bientôt ce serait vers Laura que le ramènerait le métro ; la fin des vacances perdrait son amertume d'exil mélancolique pour prendre des allures de fête clandestine ; sa véritable vie aurait commencé. Certains d'entre eux le regardent au passage, comme ils regardent tous les gens qui attendent là, d'un coup d'œil vif, sans ralentir leur course,

comme on regarde aussi les murs, l'horloge, la noire béance du boulevard, étonné de retrouver la ville obscure au sortir de son train. Maurice les suit des yeux, les uns, puis les autres, puis celle-ci ; tous disparaissent dans la nuit. Pourquoi donc seraient-ils à plaindre finalement, songe-t-il, peut-être ont-ils aussi à rejoindre leurs amours ? Il n'y a aucune raison pour qu'ils ne connaissent pas ce que nous avons vécu ; aucune raison pour que cela soit moins bien, ou mieux.

"Maurice..."

Henri est là, derrière lui, son demi-sourire familier déformant bizarrement ses lèvres minces. Il a posé sa valise et se tient là, bras ballants ; le plaisir d'avoir surpris Maurice fait pétiller ses yeux gris. Bien qu'ils aient exactement le même âge cela fait plusieurs années qu'il paraît plus vieux que Maurice, depuis que ses cheveux ont soudain blanchi, bien avant la mort de Juliette. Il les a toujours eus coiffés en une sorte de brosse courte, aplatie sur l'avant, qui lui donne l'air austère d'un curé en civil, un reste du sérieux candide de l'enfance qui devient de plus en plus étrange sur ce visage vieillissant. Ils se considèrent quelques instants sans rien dire puis Henri ouvre les bras pour la fraternelle accolade qui scelle chacune de leurs retrouvailles. Comme deux rescapés de l'ancienne nomenclatura soviétique, pense à ce moment-là Maurice qu'une fugitive réminiscence d'actualités télévisées montrant une semblable embrassade vient d'assaillir.

"Alors c'est comme cela que tu attends les copains, en leur tournant le dos ?"

— Je regardais partir les gens, dit Maurice, je t'expliquerai..." Il s'empare de la valise pour ne plus obstruer le passage à la foule qui s'est divisée autour d'eux comme sur la pierre isolée répartissant les eaux d'un torrent ; il l'entraîne vers la sortie. "Tu m'as l'air en pleine forme, dis donc.

— Ça peut aller. Et toi ? On ne s'est pas revus depuis l'été, il me semble..." Il dispute sa valise à Maurice — "Donne, je peux encore porter ça" — qui doit finalement la céder et ils sont emportés par le flux des nouveaux arrivants. "Tu sais que j'ai fait refaire la barrière qui t'était tombée dessus, à la maison, tu te souviens ? En PVC, comme cela on est tranquille, ça ne bouge pas."

Ils viennent de traverser le boulevard, l'encombrement confus des départs de taxis, et longent le Jardin des Plantes, seuls dans la pénombre des magnolias centenaires importés à Nantes par les anciens négriers.

"Il y aurait pas mal de choses à refaire en PVC," fait remarquer Maurice. Henri ne lui jette qu'un coup d'œil silencieux et change sa valise de main. Ils tournent dans la rue Caillaud dont les vieux réverbères n'ont pas encore été remplacés et donnent aux trottoirs déserts l'aspect suranné des villes de province d'autrefois.

"Je n'ai rien préparé pour le dîner, annonce Maurice en ouvrant la porte de l'appartement. Ce soir, je t'invite au restaurant. On n'a qu'à simplement déposer ta valise."

Zoé se met à miauler dans leurs jambes, la queue tout en cajoleuses ondulations, déployant pour Henri, qui s'est baissé pour la caresser, toutes les ressources de sa séduction. Maurice allume la cuisine.

"Elle a faim, elle n'a rien eu de l'après-midi. Je lui donne son pâté et j'arrive. Si pendant ce temps-là tu veux faire un brin de toilette, tu connais les lieux..."

— Ne t'inquiète pas. Je m'installe dans la chambre d'Emmanuelle, comme d'habitude ? A propos, ça va, Emmanuelle, t'as des nouvelles ?"

La chatte l'a délaissé dès que son maître a ouvert le frigo. Henri se redresse, inspectant l'entrée d'un regard circulaire, cette entrée qu'il connaît si bien, où Laura et Maurice les ont tant de fois accueillis lorsqu'ils étaient encore tous les quatre. Le salon baigne dans la pénombre silencieuse des faibles lumières de la rue.

"Heureusement que tu m'en parles, fait la voix de Maurice. Elle devait téléphoner ce soir ; il faut que je l'appelle avant qu'on ne parte. Bon, ça suffit, Zoé, vous en avez assez pour ce soir... Côté boulot, ça irait plutôt bien : elle devrait passer Maître de Conférences cette année. C'est surtout avec Bernard qu'il y aurait un hic, d'après ce que je

crois comprendre, mais je n'en sais pas davantage ; Emmanuelle, là-dessus, c'est un mur, tu la connais aussi bien que moi." Il remet la boîte de pâté au frigo et se tourne vers Henri qui s'est appuyé au chambranle. "A moi, elle ne dira rien. A sa mère, oui, elle en aurait sans doute parlé... Tu vois, que même pour élever ma fille j'aurais encore besoin de Laura..."

Henri fait deux pas dans la cuisine : "Si tu veux mon avis, j'ai comme l'impression que tu n'as plus à te soucier d'élever Emmanuelle : ça lui fait quel âge maintenant, trente-quatre ans ? A cet âge-là... Tiens, donne-moi donc un verre d'eau avant de partir ; j'ai été complètement déshydraté dans ce train..."

— On voit bien que tu n'as pas de fille, toi,"

Henri vide son verre d'un seul trait et entraîne Maurice par le coude :

"On parlera de tout cela tout à l'heure, pour le moment allons-y !

— Tu ne voudrais pas qu'on se prenne un petit apéritif ici ?

— On le prendra au resto. Allez, viens !"

\*

Maurice verrouille la porte et suit Henri dans l'escalier. L'ondulante trajectoire de deux épaules de loden gris,

quelques marches plus bas (l'éternel manteau de loden gris de Henri), captive son regard ; deux épaules animées de cette espèce de danse précieuse et discrète propre à Henri qui a toujours descendu ainsi les escaliers, depuis son plus jeune âge, ne se recevant, semble-t-il, que de la pointe du pied sur chaque marche, pour s'élancer, dans une sorte d'envol élastique, jusqu'au degré inférieur d'où il repart encore, si bien qu'on pourrait croire qu'il monte malgré la résultante finalement descendante de l'ensemble du mouvement. Il a toujours vu Henri descendre ainsi les marches, une sorte de danse, oui, qu'il abandonne aussitôt parvenu sur un sol plan où il retrouve une allure normale, comme dans le hall, là, qu'il vient d'atteindre, juste au moment où Maurice entend claquer la porte que referment les femmes, là-haut, et le bruit de leurs pas qui commence à résonner dans les étages. Evidemment il faut toujours qu'elles restent à la traîne, retenues au dernier moment par d'ésotériques préparatifs dont elles sont seules à mesurer l'importance – des histoires de gants et de foulards, de sacs à main, un collier parfois ou une broche dont le remplacement devient à ce moment-là absolument nécessaire –, peu soucieuses au fond de se faire attendre, préférant l'intimité de leur conversation de femmes aux urgences de la vie pratique qui font se presser les deux hommes. Henri et lui, qui n'ont que leurs pardessus à enfiler, sont déjà deux étages plus bas et ralentissent l'allure dans la dernière volée de l'escalier. Parvenus dans le hall, ils

attendent en bavardant, guettant l'apparition de Juliette et Laura à travers les barreaux de la rampe, au tournant du dernier palier, quatre escarpins noirs qui n'appartiennent encore à personne, qu'on dirait dotés d'une vie autonome, puis les fuseaux de leurs jambes jumelles, accordées de marche en marche, le lourd ballant de leurs manteaux. A mi-étage, découvrant enfin les deux hommes, elles feignent invariablement la surprise, une fausse confusion que dément leur sourire de radieuse innocence : "Mais vous nous attendiez ?

— Pas le moins du monde", réplique chaque fois Henri de son air le plus sérieux ; qu'est-ce qu'elles vont s'imaginer ? Ils peuvent très bien se passer d'elles. Une bouffée de leur parfum effleure fugitivement les deux hommes qui leur tiennent ouverte la porte de l'immeuble, aussitôt dispersée par le léger courant d'air. Elles mettent presque toujours le même parfum lorsqu'elles sortent ensemble car il y en a toujours une qui essaye le parfum de l'autre ; c'est peut-être cela aussi qui les a retardées cette fois-ci.

Elles se pressent de sortir avec ostentation, pour se faire pardonner et bien montrer qu'elles tiennent compte du souci de leurs hommes qui se sont chargés de retenir la table au restaurant ; on a déjà une demi-heure de retard. Mais sitôt dans la rue, elles poursuivent leur conversation comme si de rien n'était, prenant les devants à toute allure vers les lumières du boulevard, comme pour fuir la frileuse clarté des

vieux réverbères scellés à même les murs des immeubles. Elles abandonnent Maurice et Henri derrière elles. Si l'on arrive en retard, en tout cas personne ne pourra les en tenir pour responsables.

Ils leur emboîtent le pas sans chercher à les rejoindre ; Henri interroge Maurice à propos de son dernier article de politique intérieure, lui demande quelques précisions. Ils bavardent en suivant Juliette et Laura, confortés par la démarche élégante des deux femmes devant eux, heureux de les voir si proches et unies. Chacun d'eux aime l'une de ces femmes et chérit l'autre d'une longue tendresse fraternelle. Ils n'ont pas besoin de se le dire. Juliette et Laura, qui marchent devant eux sur le boulevard, parmi une foule de plus en plus dense à l'approche de la gare, sans se retourner pour les attendre, fortes, elles aussi, de l'amour des deux hommes qui les suivent, elles le savent, rendues invulnérables par cet amour. Juliette et Laura ; à cette époque elles étaient éternelles.

Maurice les entend descendre. Leurs pas, deux à deux, sur les marches de bois bien cirées ; le double claquement sec des talons, marche à marche. Il entend leurs voix, indistinctes encore, résonner dans la cage d'escalier. Il s'est arrêté, la main sur la boule de verre à facettes qui termine la rampe. Il écoute ; il attend. Le claquement des talons perd la régularité de son double rythme : elles traversent le palier du premier. Puis elles reprennent leur descente, chaque pas



appuyé de tout le poids du corps avec, marche après marche, comme une suspension, une hésitation car elles descendent sans se presser, tout à leur bavardage. Il va les voir apparaître au tournant de la dernière volée ; leurs chaussures, puis leurs jambes, la fourrure balancée du bas de leurs manteaux ; elles feindront comme d'habitude l'étonnement : "Fallait le dire que vous nous attendiez !"

"Dis donc, je t'attends ! s'impatiente Henri qui a déjà ouvert la porte d'entrée.

— Bonne soirée, monsieur Davaine..."

Maurice s'efface pour laisser le passage à sa voisine et sa fille qui viennent de le saluer. Leurs talons martèlent précipitamment le carrelage du hall qu'elles se hâtent de traverser pour profiter de la porte galamment maintenue ouverte par Henri. Elles sortent déjà lorsqu'il lance enfin son "bonsoir" d'une voix éteinte qui lui fait craindre qu'elles ne prennent sa distraction pour une impolitesse. Mais madame Demangin laisse dans son sillage un sourire si compréhensif pour le monsieur de l'appartement d'en face – toujours si perdu, le pauvre, depuis la disparition de sa femme – qu'il est tout à fait rassuré. Elles sont déjà dans la rue.

Henri paraît tout émoussillé d'avoir tenu la porte aux deux femmes.

"Belle femme, dis donc ! c'est elle que tu attendais ?

— Ne dis pas de bêtises ! C'est ma voisine, la veuve du bijoutier.

— Comment veux-tu que je le sache ? Je l'ai à peine vue une fois, il y a des années... Une sacrée allure tout de même pour son âge. Je suis comme toi : je préférerais sans hésiter la mère à la fille. Je suppose que c'est sa fille, la plus jeune ?

— Qu'est-ce qui te fait dire que je préfère la mère ?

— Ah, tiens ! la fille, alors ?"

Maurice ne tient jamais rigueur à Henri de ce genre de plaisanteries. Même du vivant de Juliette il ne pouvait réprimer les commentaires de cette sorte au passage de la première fille un peu bien tournée ; ni Juliette ni Laura ne s'en offusquaient d'ailleurs ; elles riaient ; c'était devenu entre eux comme un jeu auquel Maurice lui-même se prêtait volontiers. Henri n'a pas perdu cette habitude depuis mais Maurice ne lui en veut pas, même s'il doit se forcer pour se mettre au diapason de ces propos goguenards ; au contraire : cela lui fait du bien, parfois, de faire semblant d'oublier. Ils suivent de loin les silhouettes des deux femmes déjà parvenues dans les lumières du boulevard. Elles entraînent avec elles, comme une aura, le cercle intime de leur univers, sorte de bulle protectrice où les enferment préoccupations et souvenirs communs, projets, toute l'animation d'une conversation dont il ne saura jamais rien. A cette distance, la

mère, encore svelte et élancée, paraît la fille de sa fille, plus petite et plus lourde. Ils ont insensiblement pressé le pas.

"Tu sais, si j'étais toi..." hasarde Henri comme ils tournent le coin de la rue.

D'un seul coup le trottoir se trouve encombré ; le train de vingt et une heure vient sans doute d'arriver. Maurice regarde les deux femmes louvoyer entre les passants. Il suppose qu'elles vont prendre le tramway car si elles ont ralenti ce n'est pas uniquement à cause de la foule mais sans doute parce qu'aucune rame n'est encore en vue. Ils les ont presque rejointes maintenant. Madame Demangin donne le bras à sa fille, lui parle très près. Leur lente allure de flânerie imprime à son manteau des ondulations de flamme noire frôlant la silhouette saccadée de la fille qui marche à petits pas à son côté. Mais ce ne sont pas Juliette et Laura. Les deux hommes ralentissent aussi afin de ne pas les dépasser et éviter la situation gênante d'avoir quelque amabilité à échanger ; elles pourraient avoir l'impression qu'ils les ont suivies. "Si j'étais toi !" Qu'est-ce qu'il ferait de plus, Henri, s'il était lui ? Rien, évidemment, sinon il ne resterait pas seul lui aussi. A chacune de leurs rencontres il ne cesse de l'inciter à "refaire sa vie" – "refaire sa vie !", comme si la vie n'était qu'une partie de belote où l'on pouvait refaire la donne, tout recommencer lorsqu'on avait tout perdu ! Lui n'hésiterait pas, prétendait-il, si l'occasion se présentait. Et d'ailleurs n'était-ce pas la seule véritable fidélité à Juliette et Laura, ce

qu'elles auraient souhaité certainement : qu'ils continuent à vivre, préservent le bonheur qu'ils avaient partagé, raniment ce bonheur qu'elles leur avaient donné ? Ils en étaient les dépositaires à présent, les seuls responsables devant la mémoire de leurs femmes. Il fallait continuer à vivre et à aimer, en mémoire d'elles. Mais ce que Maurice reproche à Henri c'est de ne pas chercher à mettre ses propres principes en pratique, comme s'il était au-dessus de cela, lui, assez fort pour s'en sortir seul et se passer de la pressante sollicitude d'un ami. C'est là leur unique point de désaccord depuis la mort de Laura, cette insistance de Henri, sous le couvert de propos qui se voudraient badins, à faire sentir à Maurice que son cas est le plus inquiétant, que cela le préoccupe. Maurice en est souvent agacé. Pourtant, lorsque cela paraît tellement saugrenu comme ici – Madame Demangin ! qu'est-ce qu'il irait faire avec madame Demangin ! – il lui arrive de s'amuser de ces propos de vieux adolescents en goguette et il s'y prête volontiers, pour la plus grande satisfaction de Henri qui doit alors s'imaginer avoir tiré son ami de sa mélancolie solitaire.

Ils ne sont plus qu'à quelques mètres des deux femmes mais ce ne sont pas Juliette et Laura. Ils ne les rattraperont pas pour s'immiscer entre elles deux, chacun reprenant d'autorité le bras de son épouse, ou au contraire Henri celui de Laura tandis que Maurice entraînerait Juliette. Ils ne leur donneront pas ce nouvel élan, les forçant à accélérer le pas – "Allez, les filles, vous traînez ! – "Les filles" ! à des femmes

de près de cinquante ans ! En riant elles s'insurgeaient contre ce qu'elles qualifiaient de pratiques machistes, tout en s'accrochant pourtant aux bras de leurs hommes, trébuchant sur leurs hauts talons, courant. Elles riaient.

"De toute façon ne te fais pas d'illusions, ne va pas t'imaginer qu'elle vit seule, souffle Maurice, assez bas pour ne pas être entendu de sa voisine. Je lui connais le même ami depuis des années, il est même plus âgé que nous, si tu veux savoir. D'habitude c'est lui qui vient la chercher le dimanche soir."

Henri continue de marcher, l'air songeur. Ainsi Madame Demangin aurait un amant ; cela venait contrecarrer tous ses plans – quand bien même ne seraient-ce que des plans improvisés et fantaisistes. Il ne s'y trompe pas lui, Maurice ; il s'en amuse même secrètement ; il devine que le silence de son ami vient de ce qu'il réfléchit à la meilleure façon de retourner cette information à son avantage car Henri ne s'avoue jamais battu, tout ce qu'on peut lui opposer se métamorphose aussitôt en nouvel argument en sa faveur. A la hauteur de la station de tramway, devant la gare, Madame Demangin et sa fille ont traversé le boulevard, juste à temps pour prendre la rame qui approche, annoncée par l'anachronique tintement grêle censé rappeler, dans ce tramway ultramoderne, la clochette des watmen du début du siècle. Maurice et Henri s'arrêtent, comme déconcertés de voir leur échapper le véritable objet de leur promenade. Ils

les regardent disparaître, hâtant le pas, masquées par la masse illuminée de la rame. Des voyageurs, qu'on ne voit pas monter, surgissent derrière les fenêtres des wagons, se bousculent pour poinçonner leurs tickets, tassés contre les vitres en une chaleureuse communauté qui comprend aussi les deux femmes mais dont Henri et lui ne feront pas partie.

"Eh bien, c'est elle qui a raison, tout simplement, constate Henri. Au moins elle ne reste pas se morfondre avec ses souvenirs, elle vit. Tu n'es pas d'accord ?"

A son tour Madame Demangin vient s'encadrer dans l'une des fenêtres, les épaules légèrement relevées pour mieux se glisser dans la cohue, pressée contre la vitre par la poussée des nouveaux arrivants.

"Si", acquiesce Maurice sans beaucoup de conviction, et il accompagne d'un discret hochement de tête son sourire contraint en réponse à sa voisine qui vient de les apercevoir, immobiles sur le trottoir d'en face, et leur adresse un amical signe de la main. Et il réitère son sourire crispé, de crainte qu'elle ne l'ait pas bien vu, surpris tout de même par cette soudaine marque de familiarité qui ne correspond pas à leur stricte politesse de bon voisinage. Pourquoi donc lui fait-elle aujourd'hui ce petit signe ? Serait-ce parce qu'il est avec Henri, parce que Henri lui a tenu la porte tout à l'heure ? Ou penserait-elle qu'ils se sont amusés à les suivre, sa fille et elle, ce qui pourrait autoriser...

"Ce n'est pas vrai, insiste Henri qui poursuit toujours son idée, je sais parfaitement que tu n'es pas d'accord, je te connais trop."

La clochette a de nouveau tinté. Madame Demangin dans sa fourrure noire s'éloigne en silence, figée avec sa fille par le cadre lumineux de la fenêtre qui les emporte toutes deux, laissant Maurice et Henri seuls parmi la foule indifférente du boulevard. Tout à coup, sans raison, cela lui point le cœur comme si c'était Laura, là-bas, qui disparaissait dans la nuit, Laura dans son manteau d'hiver enveloppant des formes déjà mûres.

Mais ce soir Henri est avec lui, Henri et l'importune sollicitude de sa vieille amitié. "Puisque je te dis que je suis d'accord, répond-il. En ce qui la concerne, je suis parfaitement d'accord : elle a raison puisque c'est sa vie...

— Pour toi, évidemment, ce n'est pas la même chose ?

— Et pour toi ?"

Il a lancé cela du tac au tac, comme lorsqu'ils jouaient au ping-pong tous les deux dans le garage de Henri, soutenus par les commentaires sarcastiques de Juliette et Laura qui prenaient un malin plaisir à leur rôle de supporters de mauvaise foi ; il y avait longtemps. Il lui a renvoyé cela comme un smash. Ils ont déjà repris leur marche depuis un moment en direction du Château. Que seraient-ils restés faire sur ce trottoir, le regard tendu vers les feux d'un

tramway qui s'enfuit, comme si quelqu'un venait de les quitter ? Personne ne les a quittés aujourd'hui, il y a déjà longtemps que plus personne ne les quitte. Henri demeure silencieux ; Maurice l'a touché au point faible ; c'est de bonne guerre. Ils ont repris leur marche d'un pas vif car ils sont encore jeunes tous les deux, stimulés par la fraîcheur nocturne. Les violents éclairages des devantures, devant chaque restaurant, chaque café, projettent à leur côté des ombres multiples qui s'entrecroisent, s'évanouissent. Devant leurs pieds, les hauts réverbères du boulevard écrasent d'autres ombres plus courtes, plus dures, devant leurs pieds, puis derrière, puis devant ; ils ne cessent, en marchant, de piétiner leurs ombres.

"Pour moi, tu sais bien que c'est différent, finit par dire Henri, avec ma mère à la maison... Elle ne comprendrait jamais que je me remarie ; Juliette était comme sa fille."

Il a pris ce ton grave de responsabilité assumée derrière lequel il se retranche toujours, son ton de victime des incontournables servitudes filiales qui le dispensent de toute initiative et de tout choix, le plaçant hors du débat. Maurice ne veut pas lui laisser cet avantage-là.

"Qui parle de remariage ? Madame Demangin n'est pas remariée que je sache, puisque tu me la donnes en exemple..."

— Ce serait encore pis ! Tu me vois, à mon âge, ruser pour cacher une liaison à ma mère comme un adolescent



boutonneux ? De toute façon, chez nous, tout se sait, tout le monde se connaît ; tu peux me croire qu'il ne manquerait pas de bonnes langues pour la mettre au courant !

— Dis carrément que tu ne veux pas, alors, et ne va plus te plaindre, rétorque Maurice que les dérobades de son ami agacent au plus haut point.

— Eh bien non, je ne veux pas ! Pas dans ces conditions-là. Peut-être que si j'étais entièrement libre comme toi... Attention !"

Il retient le bras de Maurice qui allait traverser le cours Saint-Pierre avant que le feu ne passe au rouge. Le carrefour, venté comme un rivage marin, leur souffle un air glacé en plein visage. Le Château de la Duchesse Anne, devant eux, dresse ses murailles illuminées, faisant songer à quelque île légendaire émergeant de la nuit.

\* \*

\*

## V

Il y a une heure à peine qu'ils ont quitté l'appartement, après un rapide déjeuner froid de charcuterie et de salade. Sur la longue courbe de la voie express qui contourne Vannes la circulation devient beaucoup plus dense. Au lieu de ralentir Maurice occupe d'autorité la file de gauche, doublant systématiquement les voitures qui surgissent sans cesse par les bretelles de la périphérie dans une palpitation désordonnée de clignotants – attention, danger, prudence – tels un assaut d'impérieux gyrophares. Il n'a pas ralenti ; il garde son régime de croisière ; "de croisière, tu parles... ce serait plutôt l'America Cup", plaisante habituellement Henri lorsqu'il leur arrive de voyager ensemble et que Maurice prétend que non, il ne va pas trop vite, que c'est son régime de croisière. Cette fois-ci Henri ne dit rien. Il y a déjà un moment qu'il se tait, calé droit sur son siège, la nuque contre l'appui-tête, attentif au trafic ; ça clignote partout devant. Ses petits yeux gris fixent la route, aux aguets de l'imprévisible imprudence des autres – pas celle de Maurice, non, il a entière confiance en Maurice –, aux aguets de l'impondérable qu'il faut toujours prévoir et que Maurice, sûr de lui, semble

ne pas prendre suffisamment en considération. Il s'est mis à son aise pour le voyage : son loden et sa veste soigneusement pliés sur le siège arrière, il n'a plus qu'un léger cardigan anthracite, chemise blanche, cravate de soie jaune. La cravate, c'est à cause de son rendez-vous de la matinée chez Morel, le patron du cabinet d'affaires avec lequel il travaille depuis plusieurs années ; c'est pour cela qu'il est venu à Nantes hier soir, ils ont ce genre de rencontre deux ou trois fois par an. Mais Maurice sait très bien qu'il aurait mis une cravate de toute façon et qu'il ne va pas la retirer maintenant qu'ils sont sur la route ; il ne va même pas desserrer son col bien qu'il fasse plutôt chaud toutes vitres fermées dans la voiture sous ce soleil inattendu. Maurice aussi, avant de partir, a lancé son blouson à l'arrière tellement il fait beau aujourd'hui, une journée de départ en vacances.

"Tu n'es tout de même pas obligé de rouler aussi vite..."

Il n'a pas pu s'en empêcher mais ce n'est pas un reproche, davantage une espèce de suggestion désabusée. Depuis qu'il ne conduit plus sur de longs trajets, Henri ne se permet pas de juger la conduite des autres, comme retenu par une sorte de sentiment de dépendance à leur égard. Il se contente de faire part de ses impressions, de temps à autre, sans vraiment s'attendre à ce que ce soit suivi d'un quelconque effet, surtout avec Maurice.

"Je ne roule pas vite : cent quarante... C'est à peine ma vitesse de croisière ; sur une quatre voies...

— Je sais bien, mais en bordure d'agglomération, quand ça déboule de tous les côtés... On a le temps ; qu'on arrive une demi-heure plus tôt ou plus tard..."

Maurice s'applique à maintenir une trajectoire parfaitement parallèle au rail de sécurité qui défile contre sa portière ; légère accélération dans la contre-courbe à la sortie de la ville. Un fin sourire apparaît sur ses lèvres avant qu'il se tourne vers Henri.

"Le problème c'est que je n'arrive pas encore à me faire à cette idée-là, que j'ai du temps.

— Qu'est-ce que tu as pu râler, pourtant, autrefois contre le manque de temps ; ça je m'en souviens. Maintenant que tu es en retraite, tu ne devrais pas te plaindre !"

Depuis qu'ils se trouvent de nouveau en pleine campagne la route semble miraculeusement redevenue déserte ; tout juste une voiture ou deux loin devant ; des champs aux bosquets déjà rongés par l'automne défilent uniformément de part et d'autre.

"Ce n'est plus le même temps, dit Maurice ; tu comprends ?

— Evidemment que je comprends, je suis bien placé pour ça... Mais tu ne vas tout de même pas prétendre que tu n'as pas de temps.

— Tu ne te rends pas compte, toi, quand on continue à travailler..."

Ils ont rapidement rattrapé les deux voitures, les ont doublées ; il n'y a plus rien devant eux que la perspective vide de la route, fuyante succession de bandes de marquage blanches qui se referme à l'horizon. La réponse de Henri se fait attendre.

"Ce n'est plus le même travail, tu le sais bien..."

Il n'y a plus rien devant eux ; quelque part, dans les profondeurs du capot, le moteur vrombit sourdement. Ils se regardent et sourient ; le sourire de deux vieux amis réjouis par ce soleil d'automne après la grisaille des jours derniers, deux vieux amis que l'âge a dégagés de tous les soucis de la vie et qui s'offrent cette échappée clandestine vers la mer, le plaisir de cette escapade d'étudiants alors que tout le reste du monde a repris le travail ce lundi. Ils se sourient sans rien dire. Les bois et les prairies gorgées d'eau continuent de glisser régulièrement autour d'eux ; les champs fraîchement labourés exposent l'impudique offrande de leur terre brune et grasse, ouverte au désir des semences futures. Quelques vaches pie noire, paissant dans leur solitude, semblent indifférentes au fait d'être déjà emportées loin derrière. Maurice et Henri ne parlent plus. Chacun regarde la route et la campagne et les bois, et les hameaux perdus dans l'imperturbable fuite du paysage. Après tant de jours de pluie le soleil de l'automne laisse croire en des félicités que l'on

n'espérait plus. Mais les haies déjà dégarnies, les grands arbres stoïques aperçus parmi le délabrement des futaies, sont là pour avertir qu'il ne faut pas s'y tromper : l'hiver est à nos portes et l'automne, plus jamais, ne sera en mesure d'honorer ses tardives promesses.

Le moteur ronfle dans son allégresse incongrue d'inconsciente mécanique. La Lancia, Maurice l'avait achetée quelques mois seulement avant la mort de Laura. "J'aurais préféré une noire," avait-elle regretté, mais il n'y avait plus que cette Théma grise de disponible au garage, pour une noire il fallait attendre et il ne voulait pas attendre, il voulait l'avoir dans la semaine pour partir en Bretagne. Ils l'avaient essayée sur cette route en se rendant chez Henri ; Laura s'extasiait pour lui faire plaisir, avec cette naïveté enfantine qu'elle avait conservée, sur les qualités de la nouvelle voiture, son silence, l'élégance de sa ligne – Il n'y a pas à dire, les Italiens... Mais lui : de toute façon elles sont toutes pareilles maintenant, toutes dessinées par ordinateur. Mais elle : il y a quand même quelque chose, un style, c'est comme pour les chaussures. Et lui : parce que tu crois que les chaussures italiennes... ? Le moteur tournait à haut régime, un son à la fois assourdi et ouvert, jeune, nerveux. Ils avaient un temps magnifique pour rouler ; sur la déclivité des talus, là où le tracé de la route avait profondément entamé le relief des vallonnements, ajoncs et genêts en pleine floraison leur faisaient une haie d'honneur éclatante. Laura était assise à

son côté ; la ceinture de sécurité, trop serrée, plaquait au sillon de ses deux seins le tissu blanc du chemisier. "Elle a de bien meilleures reprises que la Renault 25, on dirait..." Il avait deviné dans la fragilité de sa voix la légère inquiétude suscitée par sa pointe de vitesse. Mais, Laura, tu n'es donc pas encore morte ? Que fais-tu là à mon côté, Laura ? Tu vois bien que c'est un soleil d'automne, celui-là, qu'il va bientôt décliner. Tu sais très bien que je suis seul, que nous sommes seuls, Henri et moi à rentrer en Bretagne aujourd'hui. Tu n'es pas là, Laura. Il lève tout de même le pied dans la longue courbe qui descend vers Auray et soudain le paysage se met à défiler à des allures exaspérantes de promenade.

"J'aime autant cela, dit Henri ; on était à combien ?

— Je n'en sais rien, répond Maurice en reprenant un peu de vitesse, je ne regardais pas le compteur."

Combien de fois ont-ils fait ce trajet, Laura et lui, pour venir nous voir ? pense Henri. Et moi, avec Juliette, je faisais le trajet inverse. Et chaque fois elle me disait que la route ne semblait pas la même lorsque nous rentrions que lorsque nous partions, et je lui disais c'est normal, nous sommes en sens inverse. Elle n'insistait pas, se taisait, mais c'est elle qui avait raison : ce n'était pas la même route. Tandis que maintenant c'est toujours la même, dans un sens comme dans l'autre. La route ne change plus. Etait-ce Juliette qui la faisait changer, Juliette et Maurice et Laura, nous tous ? En

nous rendant visite les uns les autres ? Comme si nous orientions la route ? Elle nous rapprochait d'eux ou nous en éloignait, c'est cela. Les routes n'ont plus de sens désormais, ce ne sont plus que des successions de kilomètres, un moyen de franchir des distances abstraites comme le train ou même l'avion ; tiens, c'est marrant ça, les routes comme des avions : on décolle d'une ville puis, broumm, l'autoroute et on atterrit dans la ville de destination, sans avoir rien vu, rien senti ; le même ronflement du moteur pendant des heures, le même paysage verdoyant. Ce n'était tout de même pas comme cela avant. Heureusement que Maurice a ralenti ; il conduisait moins vite du temps de Laura, il me semble.

"Ta mère va plutôt être surprise de me voir, non ? Il aurait peut-être mieux valu la prévenir.

— Tu sais très bien que ça lui fera plaisir ; son petit Maurice, comme elle dit. Tu es là-bas comme chez toi. D'ailleurs, pour ne rien te cacher, je lui avais laissé entendre qu'on reviendrait peut-être ensemble. En fait, elle t'attend plus ou moins, elle aurait été vraiment déçue si tu avais refusé."

Henri lui avait proposé cela à brûle-pourpoint hier soir au restaurant ; "pourquoi ne rentrerais-tu pas avec moi ? cela m'éviterait de prendre le train, tu passeras quelques jours à la maison... ou quelques semaines, si cela te dit ; tu n'as pas d'autres projets ?" Il n'avait pas d'autres projets ; les seuls projets qui lui restaient c'étaient les éventuelles visites



d'Emmanuelle et de Bernard qui n'avaient pas manifesté l'intention de venir dans l'immédiat, ils n'avaient pas de congés de toute façon ; quant à aller les voir à Paris... Pourtant Maurice avait refusé ; ce voyage-là n'était pas prévu. "Je dois téléphoner à Emmanuelle, avait-il objecté.

— Tu rigoles ou quoi ? Tu renonces à venir à Kerlinou parce que tu as un coup de fil à donner ! Je t'autoriserai à téléphoner de chez moi, s'il n'y a que ça. Tu peux aussi appeler demain avant de partir.

— Il y a aussi Zoé, ce n'est pas si simple..."

Les petits yeux de Henri pétillaient de plaisir ; il savait depuis le début que Maurice accepterait.

"Zoé, Zoé... Comment tu fais d'habitude ?

— C'est la femme de ménage qui vient la nourrir.

— Eh bien voilà ! C'est réglé. Tu n'as qu'à la prévenir que tu t'absentes. Cela pose problème ?

— En principe, non, avait reconnu Maurice, si elle est d'accord...

— D'autres objections ?"

Ils avaient ri. Maurice avait dû s'avouer battu. Il ne comprend d'ailleurs pas pourquoi il avait hésité à accepter tout de suite ; il savait depuis le début, depuis que Henri avait annoncé son arrivée, qu'il lui ferait cette proposition ; il savait aussi qu'il commencerait par refuser, comme si refuser

pour la forme pouvait encore lui donner l'illusion de préserver son libre arbitre tout en évitant d'assumer la décision finale ; d'un côté, il était content de partir avec Henri, mais de l'autre il aurait aussi aimé rester tranquille chez lui, et seul. Ce qu'il désire le plus au monde, en fait, c'est être seul, seul pour attendre Laura. Pourtant il donnerait n'importe quoi pour ne plus devoir supporter cette solitude qui le ronge. Comment expliquer cela à Henri ? Il ne peut pas se rendre compte : accaparé par son travail toute la journée, il retrouve sa mère chaque soir en rentrant et, bien que cela représente pour lui une lourde charge, du moins n'a-t-il jamais connu la complète solitude.

"Moi aussi cela me fera plaisir de la voir, dit Maurice ; sacrée tante Louise ! Alors comme cela elle m'attend ? Si ça se trouve elle m'aura préparé son éternel far aux pruneaux."

La circulation redevient plus dense maintenant qu'ils descendent sur Lorient. La marée est haute dans l'anse du Scorf ; c'est la première fois, depuis le départ de Nantes, que l'on aperçoit enfin la mer qu'on n'a cessé de longer pendant plus de cent cinquante kilomètres ; une mer étrange, encerclée par la ville, les immeubles de la banlieue, les constructions disparates et criardes de la zone industrielle que traverse la voie express ; la mer pourtant, la vraie mer avec ses bouées noires au rebut et ses tonnes rouillées de fond de port. Pour la première fois depuis le départ on peut constater que la marée est basse ou haute, estimer le temps

en fonction de la mer comme on le fait toujours sur la côte. "La mer est haute", disait Laura ou "la mer est basse", chaque fois qu'ils arrivaient à Lorient ; et le cycle des marées venait alors se superposer au rythme des jours et des nuits : ils étaient en Bretagne ; déjà ils calculaient comment serait la mer, demain, lorsqu'ils feraient leur première promenade sur la plage.

"Je l'espère, dit Henri.

— Tu espères quoi ?"

Henri se tourne sur son siège, cherchant une meilleure position pour ses fesses meurtries par deux heures de voyage.

"J'espère qu'elle n'aura pas oublié son far aux pruneaux...

— Ce serait bien la première fois !

— Elle a beaucoup baissé depuis l'été, tu sais. Si ça se trouve elle ne se souvient même pas de ce que je lui ai dit en partant. Enfin, on verra bien..."

Elle a beaucoup baissé ; c'est la fin ; tante Louise devient gâteuse ; mais quel âge a-t-elle donc ? Maurice entend résonner des phrases dans sa tête ; ce ne sont que ses propres pensées. Tante Louise a beaucoup baissé, répète-t-il. On dit cela des vieillards qui n'en ont plus pour longtemps. Est-ce vraiment possible ? Parce qu'elle avait toujours été vieille à ses yeux elle lui semblait hors des atteintes du temps, sorte de déesse tutélaire de la maison de Henri, ponctuelle

pourvoyeuse de goûters et de fars aux pruneaux. Pourtant, en faisant un simple calcul, il doit se rendre à l'évidence : elle avait déjà bien trente-cinq ans quand ils étaient tout gosses et qu'il était toujours fourré chez Henri, chaque dimanche, à chaque vacances ; elle aussi avait été jeune, il a vu des photos d'elle à cet âge mais ne parvient plus à faire coïncider la jeune femme à la chevelure brune ourlée des photos avec l'image de la tante Louise qu'il connaît. Cette jeune femme-là avait bel et bien existé, pourtant ; c'était elle qu'il appelait tante Louise depuis qu'il était tout gamin (non qu'il y eût un quelconque lien de parenté entre eux, mais simplement parce qu'elle était la plus proche amie de sa mère, comme une sœur de sa mère et une seconde mère pour lui), c'est elle, la jeune brune épanouie des photos, qui a maintenant bien baissé parce qu'elle n'était pas cette immuable effigie qu'avait fixée sa mémoire d'enfant mais une femme de chair comme nous tous, comme Laura, comme Juliette que la chair avait fini par vaincre. Il avait toujours considéré que tante Louise était vieille sans doute pour ne pas reconnaître qu'elle aussi vieillissait ; et voilà qu'elle arrivait probablement à sa fin, que son âge finissait par la rattraper elle aussi. C'est un choc pour lui qui n'a jamais connu le vieillissement de ses propres parents, disparus prématurément lors d'un accident, peu après son mariage.

"Elle a beaucoup baissé... mais de façon inquiétante ?

— Oh, pas vraiment ; elle est toujours aussi alerte et active, pour cela oui (Henri hausse les épaules en éructant une sorte de ricanement), aussi emmerdante pour tout dire, tu la connais. Mais c'est la tête qui ne suit plus : un peu de ramollissement cérébral, si tu veux, rien de bien grave pour le moment, d'après Joël. Le plus gênant c'est qu'elle ne veut pas le reconnaître, qu'elle prétend tout régenter comme avant.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ?

— Pourquoi voulais-tu que je t'en parle ? C'est comme cela ; puisqu'il n'y a rien d'inquiétant... D'ailleurs tu verras, si ça se trouve elle sera en pleine forme, tu ne te rendras compte de rien. Ralentis un peu, bon Dieu ! On est à près de cent soixante-dix... Rien ne presse."

Au grand étonnement de Henri, Maurice redescend aussitôt à un cent trente plus rassurant.

"Tu as raison, rien ne presse, on finit bien toujours par arriver là où l'on devait aller... Il y a un proverbe peul qui dit : tu es entré dans une existence dont tu ne sortiras pas vivant, quoi que tu fasses ; tu connais ? Quoiqu'on fasse on y arrivera tous, non ? qu'on se presse ou pas..."

— Si c'est ça, mon vieux, j'aime autant te voir rouler comme avant !

— A tombeau ouvert ?"

Ils se regardent, puis éclatent franchement de rire tous les deux.

\* \*

\*

## VI

Les grands châtaigniers obscurcissent l'étroite route goudronnée de leur feuillage immobile, fragile dans les derniers rayons du soleil. Les feuilles déjà tombées jonchent les fossés alentour, humides et silencieuses, résignées à pourrir dans le sous-bois tout au long de l'hiver. Maurice s'arrête devant la barrière blanche que Henri descend ouvrir. Une odeur fraîche d'humus et de terre détremmée envahit l'habitable encore tiède. Puis il embraye et pénètre lentement dans la cour jusque devant la maison.

Kerlinou n'a pas changé depuis l'été mais à cette saison le long bâtiment de granit paraît encore plus gris, plus austère. La glycine qui court sous les fenêtres du premier étage, d'un bout à l'autre de la façade, est réduite à un tronc torturé confondu avec la pierre ; elle vient d'être sévèrement taillée. Les grosses touffes d'hortensias bleus, de part et d'autre de l'entrée, commencent à perdre leurs feuilles, rongées par une rouille sournoise, et semblent tenir encore plus haut les énormes boules de leurs fleurs aux teintes surannées. A travers la fenêtre du salon, on distingue une lampe allumée qui ne parvient pas à dissiper totalement la pénombre de la

pièce. Henri revient vers la voiture d'où Maurice est descendu ; il arbore le sourire satisfait de qui rentre chez soi après une longue absence.

"Alors, content ? Tu t'y retrouves ?"

Maurice fait un geste en direction de la barrière.

"C'est ça le nouveau portail ?

— Qu'est-ce qu'il a, il ne te plaît pas ?

— Je préférerais l'autre, en bois..."

D'une main dans son dos, Henri l'entraîne vers la maison.

"Mais l'autre était pourri, mon vieux, tu te rappelles ? Allez, viens, ça fraîchit vite maintenant.

— Oui, ça fraîchit," répond évasivement Maurice, les yeux levés sur les cimes dépouillées des arbres centenaires qui encerclent la cour. "Tu as raison, rentrons..."

Louise de Kerangat se tient sur le seuil du salon, prête à les accueillir ; elle a dû entendre la voiture. C'est une petite femme maigre, vêtue avec soin d'une robe de lainage gris sur laquelle elle porte en pendentif, invariablement depuis des années, son camée ocre et blanc si finement ciselé. Maurice s'étonne toujours de la trouver si petite et fragile, on lui briserait les os par mégarde. Henri embrasse rapidement sa mère, avare comme à son habitude de toute démonstration affective. "Tu as les joues froides" se borne-t-elle à constater ; puis découvrant Maurice, elle tend ses deux bras



arrondis de vieillard dans un geste qu'elle semble ne pas avoir la force d'accomplir jusqu'au bout. "Mon petit Maurice ! Comme je suis contente..."

— Moi aussi tante Louise ; cela fait plaisir de vous retrouver en si bonne forme.

— Tu te souviens : j'avais dit que je ramènerais peut-être Maurice, Maman.

— Evidemment que je m'en souviens ! Qu'est-ce que tu crois ? Ah, mon petit Maurice ! Tu ne peux pas savoir comme je suis contente... Tu as laissé Laura là-bas ? Elle n'a pas pu venir avec vous ?"

D'un regard, Henri prend Maurice à témoin ; qu'est-ce que je t'avais dit, tu constates par toi-même.

"Tu sais bien que Laura n'est plus là, Maman, ne dis pas de bêtises..."

— Laura nous a quittés il y a deux ans, tante Louise, vous le savez bien."

Maurice a doucement saisi la vieille femme par les épaules ; il la force à le regarder. Deux yeux d'émail ancien tout près de son visage, éperdus et pathétiques dans leur intense effort pour retrouver ce maillon du temps qui lui a échappé. Mais peut-être n'y a-t-il plus qu'hébétude derrière ce regard impuissant qui s'affole, d'où tout le bleu de la jeunesse semble s'être effacé. Il la secoue avec précaution. "Laura est morte, tante Louise ; elle est morte !" Il a forcé la

voix, comme avec quelqu'un dur d'oreille ; mais il sait que tante Louise entend parfaitement bien.

"Ah oui, Laura est morte... reprend-elle lentement, comme pour se laisser le temps de hisser cette idée depuis le plus profond de sa mémoire. Mon pauvre Maurice, Laura est morte, c'est vrai... Juliette aussi." Et puis soudain plus assurée : "C'est moi qui aurais dû partir avant elles."

Maurice a relâché son étreinte. Elle réajuste sur ses épaules, à petits gestes menus, les longues franges du châle mauve qu'il avait dérangées. "Cela n'aurait rien changé, Maman, dit calmement Henri en la reconduisant vers le salon. Je vais nous faire un café, à Maurice et à moi ; tu en voudras aussi ?" Mais d'un péremptoire mouvement du bras elle s'est déjà dégagee.

"Non, non, non ! Pas question ! Asseyez-vous tous les deux, je m'en occupe ; vous devez être fatigués par le voyage. Je vous ai préparé un far, vous allez voir, comme autrefois. Tu te souviens, Maurice, que tu en avalais la moitié à toi tout seul pour le goûter ? Ah, je peux dire que je vous en aurai fait des fars..."

Ils avaient couru toute la journée dans les bois, accaparés par des tâches de la plus haute importance : consolider la cabane entre les branches du vieux saule près de l'étang, couper dans les bosquets de noisetiers les branches fermes et droites qui serviraient à confectionner les arcs dont il

faudrait ensuite peler l'écorce adroitement afin de les orner des bagues et des spirales convenant à leur statut de chefs de guerre. Ils revenaient tout crottés, les semelles de leurs godillots chargées d'une grasse couche de terre noire, et tante Louise les faisait se déchausser sur le perron avant d'entrer, et c'était sur leurs chaussettes de laine grise humides, qui laissaient des traces plus vives sur la tomette rouge du couloir, qu'ils allaient s'asseoir dans la cuisine, devant les bols de chocolat fumants sur la toile cirée jaune. Le plat de far est là, un plat de grès noirci par les innombrables fars qu'il a déjà mijotés. "Vous n'en prenez qu'une petite part, prévient tante Louise, c'est seulement pour ce soir que je l'ai préparé". Mais de petite part en petite part, voilà qu'ils ont presque terminé le plat, avec un sentiment de culpabilité délicieux, sachant que de toute façon les remontrances de tante Louise n'iront pas au-delà d'une mimique désolée, une feinte déception de constater que, décidément, on ne peut pas leur faire confiance à ces garnements-là, que c'est bien la dernière fois qu'elle les laisse goûter au far qu'elle a réservé pour le repas du soir. "Eh bien, tant pis pour vous ! vous n'en aurez pas ce soir ! il ne reste plus que ma part et celle de ton père" dit-elle à Henri, comme s'il était le seul à porter la responsabilité du larcin. Mais ils savent d'expérience – puisque cette situation se renouvelle chaque dimanche – qu'elle n'aura pas le cœur de les priver ce soir non plus et qu'au moment du dessert elle prétendra n'avoir plus faim pour partager entre les deux

enfants le reliquat qu'ils couvriront des yeux sans oser y prétendre. C'était vrai que Maurice était le plus gourmand, qu'il dévorait à lui seul presque la moitié du plat. Mais tante Louise hésitait toujours à le réprimander, soit qu'elle le considérât un peu comme un invité, soit qu'elle eût pour lui une secrète préférence comme il l'avait toujours soupçonné. Et le pauvre Henri payait le plus souvent les pots cassés, dans ces histoires de far comme dans leurs autres bêtises de gamins. Pourtant il ne lui en avait jamais voulu ; il lui semblait naturel de se faire gronder par sa mère, peut-être même confusément revendiquait-il cela comme un droit dont il n'aurait pas aimé voir un autre bénéficiaire, si l'on peut dire. D'autant plus que ce "droit"-là n'allait jamais jusqu'à des sanctions physiques, gifles ou fessées, mais demeurait du domaine de la réprimande verbale dont chacun savait, la mère comme les enfants, qu'il s'agissait entre eux d'une sorte de jeu. Comment Henri aurait-il pu lui en vouloir, sachant qu'il avait finalement, dans ce jeu-là, toujours le beau rôle, celui de la victime d'une tendre injustice ?

"Assieds-toi donc ! ordonne Henri qui s'est déjà installé au fond de la pièce, dans l'un des vieux fauteuils de cuir. Tu ne la changeras pas : puisqu'elle a décidé de nous servir, elle nous servira ; on ne peut pas la tenir en place."

Maurice était resté à l'entrée du salon, dans l'exacte position qu'il avait en embrassant tante Louise lorsqu'elle s'était étonnée que Laura ne les ait pas accompagnés. Il cesse

de fixer la porte ouverte de la cuisine par où elle vient de disparaître, cette porte qu'il ne regarde pas, et se tourne vers Henri, assis dans son fauteuil avec ses cheveux gris-blancs argentés, coupés en brosse rase, son cardigan, sa cravate de soie jaune. Le salon n'a pas changé depuis le temps de son enfance, maintenu dans la pénombre par les lourds rideaux à galons de passementerie (qui lui semblaient alors l'indéniable signe d'un intérieur aristocratique auquel ses parents n'auraient pu prétendre), avec son armoire ancienne de bois sombre clouté de cuivre, le moelleux tapis d'orient aux motifs rouges et bleus familiers qui constituaient les routes et les garages où, à quatre pattes, ils faisaient évoluer leurs précieuses voitures Dincky Toys les jours de pluie. Le tissu tendu des murs a seulement un peu noirci dans les angles ; la corniche du plafond a pris cette teinte jaunie que ne pourrait retrouver aucun peintre puisque c'est la couleur des vieilles maisons qui ont une âme. Là-bas, tout au fond, Henri paraît très loin sous la clarté du lampadaire, si loin qu'il se demande s'il pourra jamais le rejoindre, si les quelques pas qu'il doit faire suffiront à les rapprocher. Mais Henri l'a invité à s'asseoir et il vient s'installer près de lui sans difficulté dans le second fauteuil de cuir fauve, et il repose naturellement ses bras sur les accoudoirs aux craquelures lustrées, s'enfonce dans le fauteuil de tout son poids d'homme fait, le poids de son corps d'homme qui a depuis longtemps oublié la légèreté de l'enfance.

"Tu a vu ce que je t'avais dit, reprend Henri ; parfois elle dérape complètement. Cela ne lui était jamais arrivé avant cet été. Là, elle était persuadée que Laura était avec nous.

— Il n'y a pas qu'elle."

Henri hausse seulement les sourcils vers son ami, cette mimique de vieux professeur qui lui vient chaque fois qu'il est intrigué ou inquiété par quelque chose.

"Bien sûr... mais ce n'est pas la même chose : même dans ces moments-là, toi, tu ne perds pas les pédales, tu sais très bien que...

— Qu'elle est morte... Oui, merci, je le sais."

Pourquoi prend-il ce ton d'amertume agressive alors que Henri n'y est pour rien, qu'il a seulement pour tort de continuer à parler, de continuer à vivre comme si de rien n'était ; peut-être n'a-t-il pour seul tort que de se soumettre, d'accepter, d'avoir finalement, malgré tout, enterré Juliette et Laura ?

"Mais je ne suis pas morte !" proteste Laura.

Mais non, Laura, tu n'es pas morte, ne t'inquiète pas ; il ne s'agit que d'une autre façon d'être avec moi ; je suis là ; tu ne peux pas mourir. Il faut pourtant que tu fasses un effort, toi aussi, il y a tellement longtemps que je suis seul.

— Je suis là-haut dans notre chambre, dit-elle, tu verras. Tu te souviens de notre chambre sous les toits ? Tante Louise y avait fait notre lit la première fois que je suis venue,

souviens-toi, nous n'étions pas encore mariés ; Henri avait dû insister, lui assurer que nous étions fiancés, pour de bon, que tu allais me présenter à tes parents. Quel mal nous avons eu à la convaincre ! ("Ce ne sont pourtant pas les chambres qui manquent, elle serait tout de même plus à l'aise dans la chambre rose... mais enfin c'est comme vous voudrez, mes enfants.") Et tandis que nous riions tous les trois en bas en prenant notre café elle était montée préparer notre lit malgré tout, et cette chambre était devenue notre chambre pendant toutes ces années, même après la naissance d'Emmanuelle, tu te souviens ? Tu verras, je t'y attends ; je ne vais pas descendre dîner avec vous ce soir, je t'attendrai là-haut.

— Tu m'attendras," dit Maurice en lui-même.

"Qu'est-ce que tu as, ça ne va pas ?" (C'est alors que Maurice se rend compte que ses lèvres ont remué en parlant à Laura, qu'il a complètement oublié Henri ; Henri penché vers lui qui le scrute de son regard inquiet de vieil instituteur considérant l'élève en difficulté par-dessus ses lunettes). "Cela ne va pas ?

— Si, si ; excuse-moi ; Je pensais seulement à Laura... Tu te rappelles le premier été qu'elle est venue passer ici ? Toute cette histoire qu'a fait ta mère parce qu'on voulait dormir dans la même chambre ? Pauvre tante Louise...

— Mets-toi à sa place... Et encore, vous avez été privilégiés : Juliette et moi, il n'en a même pas été question

tant qu'on n'a pas été mariés ; pour Juliette, ça a été la chambre rose jusqu'au jour de la cérémonie ! Enfin la chambre rose... officiellement, tu le sais bien." C'est dans les yeux de Henri que l'on devine le mieux son sourire, dans le gris de ses yeux qui devient plus limpide et pétille sous l'action de mystérieuses paillettes invisibles. Il s'est radossé au fauteuil, soulagé, détendu par son évocation des escapades clandestines de Juliette dans sa petite chambre de jeune homme. Mais Henri ne sait rien faire d'autre que se souvenir. Il a le souvenir heureux comme d'autres ont le vin triste ou gai. Et ces souvenirs-là, qu'il croit partager avec Maurice, qu'il s'efforce même peut-être de lui faire partager dans un touchant souci de lui venir en aide, ces souvenirs-là ne sont rien pour Maurice, rien que l'absence cruellement renouvelée de Laura, la plaie que revient complaisamment triturer le médecin aux bonnes intentions prophylactiques – voilà, tout est maintenant nettoyé, il n'y plus de risques –, alors qu'il souhaiterait, lui, qu'elle s'infecte cette blessure, se gonfle et fermente en une insupportable gangrène qui lui gagnerait tout le corps. Laissez-la donc, docteur, laissez la pourriture librement faire son œuvre ; c'est la vie qui me ronge ; c'est Laura ; je ne veux pas guérir de Laura.

Henri s'est radossé au fauteuil ; ses yeux sourient ; il semble encore plus petit et gringalet qu'il n'est dans le profond siège de cuir, avec son cardigan impeccable, sa cravate. "Maintenant, continue-t-il, avec du recul, il m'arrive



de penser qu'elle avait raison : cela nous aurait avancé à quoi de coucher tout de suite ensemble au vu et au su de tous ? Il ne s'agissait pas seulement d'une question de convenances — pour elle, oui, bien sûr — mais je crois que nous aussi nous y avons gagné quelque chose. Cela rimerait à quoi de se marier sinon ? A mon avis, cela n'aurait plus grand sens ; c'est là que ça deviendrait vraiment une convention. Je ne dis pas qu'il faille se mettre la ceinture jusqu'au grand jour, non, je ne suis tout de même pas rétrograde à ce point-là ! Mais je pense qu'il n'est pas mauvais de préserver les apparences. D'ailleurs là-dessus Juliette était tout à fait d'accord ; je crois qu'elle aurait refusé qu'on ne fasse pas chambre à part. Evidemment pour Laura et toi, c'était différent, Maman n'aurait pas osé t'imposer...

— Je ne me serais rien laissé imposer... Laura non plus.

— Tu sais que pour nous cela ne manquait pas de charme, cette situation-là, au contraire. Je t'assure que si c'était à refaire...

— Oui, si c'était à refaire... répète pensivement Maurice.

— Ah, voilà le café !" s'exclame Henri en se levant, suffisamment fort pour prévenir son ami qu'il est préférable de ne pas poursuivre cette conversation en présence de sa mère. La vieille femme porte un tremblant plateau que son fils s'empresse de lui prendre des mains. "Tu vas rester avec nous, Maman ?

— Oh, avec les jeunes ? plaisante-t-elle, ce qui les fait rire tous les trois. Approche-moi mon fauteuil, alors, si cela vous fait plaisir..."

\* \*

\*

## VII

L'escalier était en bois autrefois, du temps de leur enfance. Maurice ne se rappelle plus exactement quand tante Louise l'a fait recouvrir de cette moquette à fleurs dans le goût anglais, il y a déjà longtemps. Il n'y a plus que le bois de la rampe qui soit apparent, un bois presque noir tellement il est sombre, poli par la cire et l'usure qui font les véritables patines. Quand ils dégringolaient les deux étages en se poursuivant, Henri et lui, pour descendre prendre leur petit déjeuner, c'était une cavalcade épouvantable qui résonnait dans toute la maison. "Mon troupeau de pachydermes ! protestait affectueusement tante Louise, en les voyant se ruer enfin dans la cuisine. Vous ne pourriez pas faire un peu attention ?" Bien que sachant parfaitement que les pachydermes étaient des éléphants ou des rhinocéros, Maurice imaginait une espèce bizarre, conciliant sans difficulté la lourdeur épaisse de Babar et leur pétulance de jeunes garçons dégingandés, une espèce composite qui n'aurait pas de représentants bien identifiables dans la nature et qu'on ne pourrait désigner que par ce nom : pachydermes. Tout ce qu'on pouvait dire c'est que ces animaux-là

mettaient une application toute particulière à descendre les escaliers dans un tumulte assourdissant. Depuis qu'il y a la moquette, cela ne risque plus de se produire ; de toute façon il n'y a plus de pachydermes depuis longtemps dans la maison.

Maurice laisse glisser sa main sur la rampe en montant marche à marche. Il n'y a plus que le bois dur et lustré de la rampe sous ses doigts pour rappeler l'escalier d'autrefois, le bois dur de la rampe qui vibre encore et résonne lorsqu'il le frappe de son index replié avant de parvenir au palier où la moquette étouffe ses pas. Il n'y a plus de pachydermes, depuis longtemps. Il reprend sa montée silencieuse vers le second étage, vers la chambre où l'attend Laura. Il ne lui est pas nécessaire d'agripper la rampe, comme le fait maintenant tante Louise ; il la frôle simplement du bout des doigts tel un rail tiède et doux guidant son ascension ; il la frôle distraitement en montant mais, aux yeux de qui pourrait l'observer, cela prendrait plutôt l'allure d'une caresse.

Laura l'attend là-haut dans la chambre. Il ignore encore si ce sera la Laura de sa jeunesse, radieuse jeune fille à la longue chevelure brune, ou la femme plus posée des dernières années, celle qui défaisait les valises ouvertes sur le lit lorsqu'ils arrivaient en vacances à Kerlinou et se souvenait avec lui de leurs premières nuits d'amour dans cette maison. La jeune fille, vierge encore de l'osmose de toute une vie commune, pour qui s'ouvrait un avenir inconnu, ou la

femme chargée de l'accumulation de ce passé qui la rendait si chère ; il ne sait pas encore. Il monte plus lentement les dernières marches feutrées. Sa main droite traîne distraitemment sur la rampe. De la gauche, il porte sa valise, l'élégante petite valise de toile beige garnie de cuir qu'utilisait Laura pour ses déplacements professionnels. Cette valise-là lui suffit lorsqu'il vient quelques jours en Bretagne, et même pour aller chez Emmanuelle il ne prend jamais plus d'autre bagage.

Le couloir du second étage, aménagé sous les toits, est très sombre, même dans la journée. Il dessert plusieurs chambres mansardées, de part et d'autre, et de ce fait ne comporte aucune ouverture. Il n'y a que deux appliques, à droite et à gauche de l'escalier, deux petites appliques de bronze qu'il a toujours vues là, coiffées d'un abat-jour de guingois en peau de porc roussie par endroits ; sans doute a-t-on dû y mettre des ampoules trop fortes autrefois. Elles laissent les deux extrémités du couloir dans une pénombre surprenante pour qui parvient en haut de l'escalier. C'est aussi là que se termine la moquette, sur cette dernière marche que l'on hésite un instant à franchir, par souci de discrétion, de peur de faire craquer de façon incongrue le vieux plancher noirci, parfaitement ciré. Souvent les maisons les plus cossues, et surtout lorsqu'elles sont aussi vastes, donnent ainsi l'impression que les derniers étages ont été volontairement négligés, comme si les ressources ou l'énergie

de leurs propriétaires s'étaient épuisées là, laissant dans un état d'aménagement sommaire ces quelques pièces superflues qui ne devaient servir qu'occasionnellement. Ce n'est pourtant pas tout à fait le cas de Kerlinou : malgré l'austérité du couloir, son plancher nu et l'éclairage parcimonieux des appliques, les chambres sont décorées avec goût, du moins les deux chambres utilisables (les autres pièces n'étant que des débarras, sauf l'une d'entre elles où Henri avait autrefois installé son bureau lorsqu'il était lycéen) ; et la chambre de Maurice en particulier – qu'on n'a jamais cessé d'appeler "la chambre de Maurice" depuis qu'ils sont enfants – bénéficie d'un mobilier ancien exceptionnel qui fit l'émerveillement de Laura lorsqu'elle la découvrit la première fois. On ne sait quelles raisons avaient poussé les Kerangat à mettre là en pénitence certains des plus beaux meubles de leur manoir, comme l'énorme armoire à pointes de diamant qu'ils devaient trouver trop lourde pour le salon ou l'étonnant lit à baldaquin du XVII<sup>ème</sup> avec ses colonnes torsées de chêne sombre dans lequel ils avaient avec Laura joué à la Belle au bois dormant au tout début de leur mariage, un jeu qui admettait évidemment quelques variantes au célèbre conte de Perrault. Maurice avait toujours refusé de quitter cette chambre-là malgré les propositions réitérées de tante Louise dont le sens de l'hospitalité, bien des années plus tard, n'admettait pas qu'un couple installé et d'âge mûr, comme eux, puisse continuer à loger au deuxième étage dans une

chambre sans salle de bains alors qu'il y avait suffisamment de place en bas, des lits plus confortables, toutes les commodités enfin qu'ils auraient pu souhaiter. Mais Maurice et Laura n'avaient jamais voulu quitter cette chambre-là, les courtines de drap rouge du vieux lit qu'ils refermaient, une fois couchés, pour préserver au maximum leur propre chaleur (car il n'y avait pas de chauffage dans la pièce, on laissait seulement ouverte la porte pendant toute la soirée pour que monte l'air chaud du dessous, afin au moins de déshumidifier. "Vous n'avez pas oublié d'ouvrir votre porte, au moins ?" s'inquiétait tante Louise au début de chaque repas). Ils n'avaient pas voulu renoncer aux ténèbres encore plus épaisses, profondes comme le silence, de ces rideaux qu'ils tiraient sur eux après s'être couchés, après s'être enfouis dans la fraîcheur des draps où ils restaient blottis sans parler, à l'écoute des lointaines activités, en bas, de l'après-dîner. Puis Laura se tournait vers lui, dans un froissement de toile rêche qui annulait définitivement le monde extérieur, la maison, la chambre même, pour les enclorre dans leur tanière de bêtes heureuses, bien protégées dans leur trou, cachées. Elle se tournait et chuchotait, alors que personne n'aurait pu les entendre quand bien même elle aurait parlé à voix haute, elle chuchotait dans son oreille les commentaires insignifiants qui font entre les couples le bilan d'un jour qui s'achève. Cette conversation secrète les portait parfois jusqu'aux franges du sommeil. Tante Louise, alors,

avait depuis longtemps achevé ses tardifs rituels domestiques, elle aussi était montée se coucher, et le silence qui s'instaurait entre eux ne révélait plus rien que le pur calme de la nuit.

Le plancher se met à grincer dès que Maurice fait le premier pas vers sa chambre. Il croyait déjà l'entendre en montant les dernières marches moquettées. Quelle raison aurait-il de s'en soucier puisque personne ne dort encore dans la maison... Henri est au salon avec sa mère et lui, s'il est monté si tôt, ce n'est que pour déposer sa valise et laisser ouverte la porte afin que l'air ait le temps de se réchauffer. Il va descendre bientôt les rejoindre, parce que bien sûr Laura ne l'attend pas, comment pourrait-il s'imaginer qu'elle l'attend ? Qu'importe que le plancher craque ou non... Il craque, pense Maurice en approchant de sa chambre, comme le plancher de n'importe quelle vieille demeure lorsque quelqu'un y marche, comme craquent tous les planchers. Il n'a pas à se sentir particulièrement concerné, il est quelqu'un qui marche sur un vieux plancher, simplement. Il entre. Il allume. Laura n'est pas dans la chambre. Il ouvre complètement la porte et pose sa valise sur le lit, entre les quatre tombants rouges des rideaux. Cela fera bientôt deux ans qu'il ne les a pas refermés pour dormir.

\*



Au salon, Henri et sa mère s'apprêtent à prendre leur tisane, installés tout au fond sous la lumière parcimonieuse du lampadaire. Ils le regardent s'asseoir dans le fauteuil de cuir resté libre et il a l'impression déplaisante que son arrivée a suspendu leur conversation. Une tasse est servie pour lui sur le plateau.

"Je rappelais à Maman que nous avons des invités demain soir, dit Henri qui vient d'avaler une gorgée brûlante, j'avais oublié de t'en parler. J'espère que cela ne te dérange pas ?

— Pourquoi veux-tu ? Je les connais ?" Il a pris la tasse qu'on lui a préparée et s'est radossé au fauteuil. La soucoupe d'une main, il soulève légèrement la tasse de l'autre, approchant ses lèvres du breuvage fumant ; mais c'est encore trop chaud pour lui.

"Tu connais les Lasfargue... Et puis il y aura Loulou..."

— Seul ?

— Non, non, avec Sophie ; ils se sont finalement rabibochés.

— Qui d'autre ?

— Les Cadiou," s'empresse de répondre tante Louise qui a toujours voué une admiration particulière à Joël, leur ancien condisciple devenu médecin. C'était la voie qu'elle aurait secrètement souhaitée pour son fils.

"Oui, Joël et Martine ; ils ne s'attendent sûrement pas à te trouver là ; ça fait un bail que vous ne vous êtes pas revus, il me semble ?

— Depuis l'enterrement de Laura...

— Tu vois... Et puis Claire-Anne, évidemment. Notre nouvelle associée, Claire-Anne Rousseau, je t'en ai parlé...

— Jamais vue..., fait Maurice qui renouvelait sa tentative de tremper ses lèvres dans la tisane.

— Justement, tu verras. Une véritable femme d'affaires, celle-là, je ne te dis que cela ; elle mène sa barque toute seule comme un chef. Et puis Maman, toi et moi, ça fera dix en tout. Cela te va ?"

Maurice a reposé sa tasse sur la table basse : trop chaud décidément, même le café il le boit toujours un peu tiédi.

"Je serai content de revoir Joël... Mais les Lasfargue, je m'en serais bien passé ; si tu veux mon avis, c'est vraiment la caricature du notable content de lui ; sorti de ses placements immobiliers et de ses chevaux...

— Ecoute, c'est lui le bâtonnier, et qui plus est mon associé depuis vingt ans ; alors, hein ? Je ne vois pas comment je pourrais faire autrement que de les inviter, d'autant plus qu'il y aura Claire-Anne qui travaille avec nous."

Tante Louise rajuste frileusement les pans de son vieux châle mauve. Elle n'a pas encore touché à sa tisane :

"Une jeune femme très bien, cette Claire-Anne. Tu me diras ce que tu en penses, Maurice, moi je la trouve très bien.

— Une jeune femme qui approche tout de même de la quarantaine...

— Hé bien, c'est une jeune femme... Moi, je la trouve très bien. Si au moins Henri n'était pas aussi buté..."

Henri fait non de la tête d'un air de patiente indulgence :

"Qu'est-ce que tu vas encore chercher là, Maman ? Je t'ai répété je ne sais combien de fois que cela ne m'intéressait pas... Elle non plus, d'ailleurs, qu'est-ce que tu vas imaginer..."

— Je n'imagine rien du tout, mais peut-être que si tu voulais... (Elle adresse un petit sourire à Maurice, comme pour le prendre à témoin). Qui ne fait rien n'a rien, n'est-ce pas, c'est comme cela.

— Maman, enfin ! Claire-Anne est notre associée, nous travaillons ensemble tous les jours ! Tu vois dans quelle situation ridicule je me mettrais ? Et puis cela ne me dit rien, à moi !"

La vieille dame affecte de ne plus s'adresser qu'à Maurice, avec son bon sourire triste :

"Tu vois qu'on ne peut jamais rien lui dire, il a toujours été comme cela, tu le connais."

Elle se penche vers la table pour attraper sa tasse où elle se met à tourner la cuiller, inutilement puisqu'elle ne prend

jamais de sucre ; mais elle veut faire bien comprendre que, de son point de vue, l'affaire est classée, qu'il serait vain de revenir là-dessus puisqu'on ne veut pas l'écouter, qu'elle a dit tout ce qu'elle avait à dire. D'un regard, Henri cherche l'approbation de Maurice, répétant le mouvement de tête d'impuissance désolée qu'il a eu tout à l'heure. Par une sorte de mimétisme inconscient, ils se mettent aussi à remuer leur tisane et à boire, à petites gorgées, le temps de laisser se dissiper ce minuscule conflit familial, le genre de querelles larvées que Henri n'a jamais cessé d'avoir avec sa mère, Maurice y est habitué. Le lampadaire de bois tourné – production néo-bretonne d'un artisan de la région – répand sur leur petit groupe silencieux la douce lumière jaune et fanée de son abat-jour de soie plissée. Aucun bruit ne parvient du dehors, pas un cri d'animal, l'aboiement d'aucun chien. Les fenêtres, dont on a omis de fermer les persiennes, n'offrent à la vue que leurs vitres noires et glacées, à l'image de cet étrange silence nocturne que Maurice, accoutumé à l'incessante rumeur de la ville, ressent comme une paix immense, désolée, qui lui pèse finalement. Il repose sa tasse et se lève.

"Je vais faire un tour dehors en attendant que cela refroidisse, excusez-moi.

— Chiche que tu ne vas pas au fond du parc !" plaisante Henri, faisant allusion à leurs anciens paris d'enfants, lorsque c'était à qui oserait, en pleine nuit, aller jusqu'au fond du

jardin chercher quelque objet qu'ils y avaient volontairement laissé, à titre de preuve de leur exploit, et qu'ils rapportaient en courant, presque suants d'angoisse mais triomphants, à celui qui était resté dans le halo de lumière de l'entrée. "A toi, maintenant, vas-y !" et l'autre devait à son tour s'enfoncer dans les redoutables ténèbres, ténèbres de plus en plus profondes sous les frondaisons que ne perçait plus l'éclairage de la maison, et là se mettre à courir lui aussi, unique solution pour échapper à la peur qui vous talonnait et revenir au plus vite trouver refuge dans la zone de lumière du monde civilisé, haletant et brandissant le râteau ou l'arrosoir qui attestait son courage.

"Chiche ! dit Maurice, j'y vais.

— Des gosses, fait tante Louise, de vrais gosses..."

Elle a déjà renoncé à sa discrète bouderie et hoche la tête avec son sourire d'autrefois. Les lèvres de Henri aussi forment un fin sourire en direction de Maurice qui vient de sortir puis reviennent lentement déposer ce sourire dans les yeux attendris de sa mère. Ils écoutent crisser les pas de Maurice sur le gravier de la cour ; d'abord quelques pas devant la maison, puis un silence ; puis des pas qui s'éloignent vers la route. "Il va inspecter le portail neuf, se dit Henri, on ne doit rien y voir", et une envie le prend de sortir rejoindre son ami pour commenter avec lui le choix de ce portail. Mais les pas reviennent déjà, passent de nouveau devant le salon pour aller se perdre en direction du garage où

les allées ne sont plus gravillonnées autour des vieux rhododendrons qui marquent la transition entre le jardin d'agrément et l'espèce de petit sous-bois qu'ils ont toujours appelé le parc. "Il y va, pense Henri, il va au fond du parc !" et il s'entend prononcer intérieurement cette phrase avec un détachement amusé, comme s'il n'était qu'un spectateur de lui-même, de ce monsieur sérieux à cheveux blancs dont les vieux défis de l'enfance parviennent encore à faire battre le cœur.

"Qu'est-ce qui t'amuse comme cela ?" s'inquiète sa mère, du ton dont elle s'enquérât autrefois de coupables fous rires que Maurice et lui s'efforçaient en vain de réprimer ("Mais qu'est-ce qui vous fait donc rire ?").

"Maurice est vraiment parti au fond du parc, dit-il, je me demande ce qu'il va bien pouvoir rapporter."

\* \*

\*

## VIII

"Mais non, pas du tout, c'est parfait, je vous avais dit huit heures, il me semble ?"

Henri maintient la portière de la grosse Mercedes grise d'où descend Diane Lasfargue. Son mari vient de s'excuser, comme d'habitude, de sa ponctualité excessive ("On arrive peut-être un peu tôt ? Je vois que nous sommes les premiers..."). Sur le seuil, d'où il observe la scène, Maurice se demande ce qui se passerait si, au lieu de ces politesses de circonstance, Henri se permettait de dire vraiment ce qu'il pense, qu'ils ont une fois de plus dix minutes d'avance

("Tu vas voir qu'Emile et Diane seront encore là un quart d'heure avant tout le monde.

— Ce n'est pas très gênant puisque tout est prêt.

— C'est quelque chose que je ne supporte pas")

et qu'il ne trouve rien d'agaçant comme de voir des invités arriver avant l'heure convenue, nous frustrant du répit qu'on escomptait pour les ultimes préparatifs – choisir une cravate ou donner un coup de brosse en vitesse sur ses chaussures. Ils en parlaient à l'instant. Apparemment il le supporte

pourtant très bien, constate Maurice, voyant Henri se saisir du bras de Diane pour la conduire vers la maison et se retourner vers Emile qui verrouille d'un coup de télécommande les portes de sa Mercedes (On ne voit pourtant pas ce qu'elle pourrait craindre, ici, dans le jardin).

"T'aurais pu la laisser ouverte, Emile.

— Je ferme toujours, par principe." Emile enfouit le trousseau de clefs dans la poche de son veston, l'impeccable veston de complet gris à fines rayures qu'il porte aussi bien à l'étude que pour les sorties chez ses amis.

"Vous connaissez Maurice," dit Henri, sur le ton cérémonieux qu'il prend dans ces occasions-là.

Diane Lasfargue tend à Maurice une main alanguie chargée de bagues. Comme beaucoup de ces femmes blondes qui ont été trop belles jeunes, elle montre un visage parcheminé où chaque ébauche de sourire se solde par un filet de rides tendu à craquer. On sent qu'elle contrôle l'éclat de ses yeux gris pâle pour y faire passer tout ce qu'elle interdit désormais à sa physionomie d'exprimer.

"Mais bien sûr ! Comment donc ! bien que nous n'ayons pas eu l'occasion de nous rencontrer depuis une éternité... Vous voici donc revenu aux sources pour quelques jours ?

— Comment allez-vous ? fait Emile Lasfargue, assez rudement, pour accompagner sa solide poignée de main.



— C'est Henri qui m'a débauché. Vous savez, s'il ne tenait vraiment qu'à moi...

— Ah, cette maison !... s'exclame Emile, admiratif, les yeux levés dans la nuit vers la lanterne au-dessus de la porte.

— Comme si la tienne ne te suffisait pas !" feint de s'indigner sa femme. Mais Henri les pousse déjà à l'intérieur, débarrassant Diane de sa veste de fourrure pour les faire entrer au salon. Maurice reste un moment respirer l'air frais de la nuit et les suit pour ne pas paraître impoli. Il apprécie tout particulièrement cette situation où, sans avoir les responsabilités de l'hôte, il n'est pas non plus un simple invité. Il trouve dans ce statut ambigu le genre de liberté qui lui convient, la liberté de participer à la conversation sans souci de l'ordonnance des festivités, de s'éclipser un instant dans sa chambre ou de faire un tour à la cuisine, par acquit de conscience, au cas où son concours serait de quelque utilité. Il voit tante Louise se lever de son fauteuil pour accueillir les Lasfargue.

"Repose-toi donc ! avait dû insister Henri. Tu vois bien que tout est prêt : la table est mise, Marjanick prépare les apéritifs, il n'y a plus rien à faire.

— Mais je n'ai pas envie de me reposer !"

Il avait réussi à la faire asseoir juste au moment où on entendait la voiture et, malgré ses protestations, elle en avait sans doute bien besoin puisqu'elle était restée là sans bouger,

à profiter de cette inactivité qu'on lui imposait. Elle se lève pour accueillir les Lasfargue, encore un peu courbée en les embrassant, tandis que Diane la complimente sur sa santé et le travail que cela doit donner de recevoir comme cela, c'est toujours si parfait, il est vrai que si on ne peut plus recevoir les amis, en tous cas elle a pensé que – mais si, pour elle c'est un plaisir (elle lui tend le paquet enrubanné qu'elle tenait serré contre sa poitrine), ce n'est rien, vous savez, je sais que vous avez de si belles choses... – ce nouveau magasin sur les quais, je ne sais pas si vous voyez... J'ai dit à Emile je pense que cela lui plaira. Tante Louise tire les extrémités du ruban mordoré, s'applique à défaire l'emballage sans déchirer le papier argenté. Emile et Henri, qui ont déjà entamé une conversation professionnelle un peu à l'écart, se rapprochent. "Oh ! se récrie tante Louise, ce n'est pas raisonnable..."

— Daum, précise Diane Lasfargue.

— Vous n'avez pas besoin de me le dire ! Ce n'est vraiment pas raisonnable..." Par un sourire discret, Maurice s'associe au regard malicieux que lui a jeté tante Louise qui pose avec d'exagérées précautions l'objet (une ondine en pâte de verre aux tons mauves et turquoise dont la longue chevelure constitue la coupelle d'une sorte de petit cendrier) sur la table basse du salon. "Henri, regarde.

— Vous exagérez, dit Henri sans beaucoup de conviction ; voyons, il ne fallait pas, Emile." Mais il entraîne

déjà son associé devant la cheminée pour régler avant l'apéritif l'affaire qui les occupait il y a un instant. Tante Louise, Diane et Maurice se retrouvent seuls autour de l'ondine. Maurice la reprend pour l'examiner :

"Très joli...

— La signature est en-dessous, ici, Daum... Attendez..."

Diane lui retourne l'ondine dans les mains, la fait jouer dans la lumière, pour lui désigner, d'un ongle au vernis nacré, la fine gravure sur le socle.

"Ah, oui... Vous avez vu, tante Louise ?

— Il me faudrait mes lunettes... Je ne sais pas comment vous remercier ; c'est une folie.

— Mais non, ce n'est pas grand chose, vous savez. Vous seriez surprise si je vous disais le prix.

— Ne le dites surtout pas ! (Tante Louise, cherche de nouveau le regard de Maurice qui se penche pour reposer sur la table le cadeau des Lasfargue.) Asseyez-vous plutôt. Si vous attendez que Henri s'occupe de nous, je crains que nous ne restions debout toute la soirée. Dès qu'il est avec Emile...

— Ils n'arrêtent pas de travailler, qu'est-ce que vous voulez, renchérit Diane, non sans une pointe de fierté. Je l'avais pourtant bien prévenu en arrivant : pas question d'accaparer Henri avec tes histoires, ce soir vous n'êtes pas au bureau !"

Elle prend place dans l'un des fauteuils, croisant avec difficulté, dans la jupe beige étroite de son tailleur, ses longues jambes qu'elle sait encore belles. Par décence, elle tire deux ou trois fois la bordure tendue de sa jupe, sans grand résultat apparent, à tel point que Maurice se sent presque gêné en s'asseyant en face d'elle. Laura aussi avait conservé de belles jambes bien qu'elle ait un peu grossi ces dernières années, mais c'étaient des jambes au galbe plus plein, prolongées par ses cuisses sculpturales d'ancienne sportive. Il n'a jamais apprécié chez les femmes ces jambes grêles de sauterelle, laissant deviner l'os, aussi bien faites soient-elles, le genre de jambes de Diane Lasfargue ; paradoxalement, ces jambes-là – que tout le monde s'accorde à considérer comme de belles jambes – lui ont toujours paru presque obscènes. Il s'efforce de concentrer son regard sur la tête de Diane mais doit bientôt s'avouer que son visage ressemble trop à ses jambes, sec et maigre comme ses jambes, trop parfait. Il n'y a rien de plus difficile, en société, que de maintenir les yeux détournés de quelque chose ou quelqu'un qu'on veut éviter de regarder ; cela suscite d'irrésistibles champs d'attraction qui aimantent le regard pour l'attirer inmanquablement dans la direction interdite. Obsédé par son désir de ne pas voir les jambes découvertes de son vis-à-vis, Maurice ne peut s'empêcher de leur jeter malgré lui de furtifs coups d'œil, comme pour s'assurer qu'il ne les regarde pas. Un manège, évidemment, qui n'échappe

pas à Diane, toujours à l'affût des restes de son pouvoir sur les hommes. Elle manifeste silencieusement son triomphe par le plus large des sourires qu'elle puisse s'autoriser et le reste, la complicité du désir, pétille dans ses yeux comme ces baguettes crépitantes d'étincelles que l'on plante sur les omelettes norvégiennes dans certains restaurants. Maurice rage que l'on puisse ainsi se méprendre sur son trouble, un trouble bien réel, certes, mais que va-t-elle s'imaginer cette vieille peau ? Qu'est-ce qu'elle croit ? "Vieille peau"... Elle a quoi, en fait ? l'âge de Laura, à peu de choses près ; son âge à lui autrement dit. Il essaye de se représenter Laura, les traits figés dans cette résille de rides fines qu'il ne faut surtout pas déranger ; Laura, au visage si mobile, animé d'une telle vie.

"Vous allez bien rester parmi nous quelques jours, j'espère ? Que nous ayons au moins l'occasion de vous avoir à la maison."

Elle a décidé de rompre le charme, ce qu'elle croit être le charme, ou de cesser de mettre à l'épreuve le pauvre garçon qu'elle voit si peu à l'aise devant elle. Tout cela n'a duré qu'un instant, le temps que Maurice s'asseye, se cale dans son fauteuil, et que tante Louise s'esquive à la cuisine, s'excusant avec son air de souris affairée de les abandonner à leur sort. Mais la gerbe d'étincelles continue de grésiller. Maurice l'affronte dans les yeux et il lui semble que les siens se mettent à pétiller de la même façon :

"Je n'ai encore rien décidé. Jusqu'à demain ou après-demain, je suppose, si Henri veut bien m'offrir l'hospitalité jusque là.

— Oh, mais c'est que cela ne me facilite pas les choses ! (Elle mêle négligemment la nacre de ses ongles aux perles en double rang de son long sautoir dans un cliquetis léger qui fait revoir à Maurice les tristes couloirs du collège où l'on était prévenu de l'arrivée des Sœurs par ces gros rosaires de buis qu'elles portaient à la ceinture). Demain ou après-demain, vous dites ? On ne sait jamais, il faudra que j'en parle à Emile... De toute façon si cela ne pouvait pas se faire ce ne serait que partie remise, évidemment. (Dès qu'on entendait le bruissement des rosaires, le rang se reformait instantanément devant la porte de la classe, juste au moment où la cornette de sœur Marie-Ange, battant au rythme décidé de sa marche, apparaissait à l'angle du couloir ; elle tapait dans ses mains et le premier du rang ouvrait sagement la porte ; tous entraient en silence).

— C'est que... je ne voudrais pas que vous changiez vos projets pour moi, hasarde Maurice d'une voix mal assurée qui trahit son espoir d'échapper à une nouvelle soirée de confrontation avec Diane.

— Ah, voici Loulou !" Henri s'avance vers la fenêtre qu'illuminent les appels de phares frénétiques d'une voiture arrêtée devant le salon. "Ce ne peut être que Loulou, ça... Qu'est-ce que je disais..."

Effectivement Loulou fait son entrée. Quel que soit le temps, lorsqu'il arrive quelque part cela provoque comme l'intrusion d'un furieux courant d'air, on dirait que la tempête fait rage là dehors. "Referme donc cette porte !" a-t-on envie de lui crier. Mais la porte n'y est pour rien : c'est seulement Loulou.

"Bonsoir tout le monde ! tonne-t-il sur le seuil sans se préoccuper de Henri venu à sa rencontre. J'espère que nous ne sommes pas en retard, au moins ? Si personne n'a commencé à boire, c'est que c'est bon !" Henri lui serre la main.

"Tu n'es pas avec Sophie ?

— Elle est toujours à la traîne, tu sais bien."

Plutôt que d'assumer une calvitie trop précoce, Loulou a préféré, depuis des années, se raser le crâne complètement ; il a fallu du temps pour qu'on s'y habitue ; puis on s'y est fait : cette calotte dénudée, hâlée par le soleil, qui lui confère une physionomie de vieux poupon, paraît indissociable désormais de son éternelle bonne humeur. Loulou a toujours l'air de rire. Son regard jovial fait le tour du salon et tombe sur Maurice :

"Maurice ! Ah ben, ça alors ! Si je m'attendais à te trouver là ! (En trois pas il a rejoint Maurice qui s'est levé pour répondre à sa généreuse accolade, gêné d'être ainsi privilégié au détriment de la plus élémentaire courtoisie à l'égard de

Diane dont l'air pincé dit assez comment elle apprécie la démonstrative camaraderie de Loulou). Ce cochon de Henri qui ne m'avait rien dit ! Tu es là depuis quand ?

— Je viens d'arriver : hier soir."

Mais Loulou se penche déjà vers Diane, ployant exagérément son immense carcasse pour un baisemain dont elle ne sait trop comment prendre la galanterie appuyée.

"Ma chère Diane ! Vous me pardonnerez d'avoir fait passer un élan d'amitié avant les égards qu'on doit à la beauté..."

Et Diane le prend bien, finalement, puisqu'on lui parle de sa beauté et qu'elle tient encore à y croire. Les étincelles se remettent à crépiter de plus belle, à l'envi des feux que jette, sur sa main dont Loulou lui a rendu la libre disposition, le diamant qu'elle promène de nouveau parmi les perles de son collier. Sophie vient d'entrer, toute menue et discrète dans une longue robe de lainage lie de vin. Seul Henri l'a aperçue et va lui prendre le bras pour la conduire vers les autres dont Loulou est devenu le centre maintenant qu'Emile, se voyant abandonné devant la cheminée, s'est approché. Ce n'est pas qu'Emile ait jamais eu la moindre sympathie pour Loulou ; il trouve vulgaire cet ancien ami de Henri qui ne rate aucune occasion de le mettre en boîte, pour le simple plaisir de faire un bon mot ou emporté par son exubérance naturelle ; mais Emile ne supporte pas de rester à l'écart en société, il



considère comme de son devoir de participer à la conversation, d'honorer l'assemblée de sa présence dont il a secrètement la plus haute idée. Les deux hommes se serrent la main sans un mot tandis que Maurice embrasse délicatement Sophie sous l'œil critique d'une Diane que l'arrivée d'une autre femme a toujours tendance à éteindre dans un premier temps ; il lui faut encaisser le coup, prendre sur elle d'affronter la rivale qui vient disperser l'attention de son cercle d'hommes où elle ne peut que seule resplendir de tout son éclat. Ce n'est pourtant pas Sophie qui risque de lui porter ombrage ; d'abord parce qu'elle n'en aurait jamais l'intention, l'idée ne l'en effleurerait même pas ; ensuite parce que Sophie représente tout le contraire de ce que Diane prétend être : elle ne parle pas, ne brille pas, ne porte aucun de ces bijoux coûteux que Diane sait si négligemment mettre en valeur ; Sophie, il faut vouloir la chercher pour la trouver tellement elle se laisse effacer par la bruyante personnalité de son homme, toujours derrière lui, en retrait. Elle s'est tellement effacée que Loulou lui-même a fini par la tenir pour quantité négligeable, à tel point qu'il lui arrive d'oublier, parfois, qu'il a une femme et de se comporter en joyeux célibataire insouciant, partant sans la prévenir pour un week-end ou un voyage d'affaires, affichant, dans les restaurants de Quimper et de la région, des amies chaque fois différentes mais toujours aussi fracassantes. Sophie ne dit rien. Combien de fois Laura et Maurice n'ont-ils pas été les témoins de ces

dramas discrets, Loulou ayant disparu de la circulation pendant quelques jours et Sophie, restée seule, venant trouver refuge pour un soir chez Henri et Juliette mais se refusant au moindre jugement, à la moindre plainte, allant jusqu'à défendre contre eux son mari. Non, Diane n'a certainement rien à craindre de la présence de Sophie, mais elle n'y peut rien, c'est comme un réflexe de défense : dès qu'apparaît une autre femme elle se rétracte dans une sorte de crispation hostile et dans son cas, pense Maurice qui a perçu la soudaine maussaderie de son interlocutrice par dessus l'épaule de Sophie, on ne peut pas dire que cela arrange les choses. Il entraîne Sophie vers la fenêtre. Elle sourit doucement dans la longue ondulation de sa robe de lainage, avec cette douceur triste qui lui est si particulière. Il retrouve en elle cette fluidité d'algues vertes abandonnées au léger courant de la rivière que lui évoquait autrefois sa chevelure mais qui tient en fait – puisqu'elle a depuis longtemps maintenant les cheveux coupés plus courts – à l'ondoyante nonchalance de toute sa silhouette, une élégance naturelle de la démarche qui lui confère cette apparence de fragilité tellement émouvante, du moins aux yeux de Maurice. "Je suis vraiment heureux de te revoir, lui dit-il ; vraiment. Henri ne m'avait pas prévenu qu'il organisait cette soirée. C'est le hasard. Dis-moi un peu, comment ça va, toi ?" Sophie répondra que ça va, il le sait bien, mais il n'attend pas sa réponse. Chaque fois qu'ils se revoient,

Sophie et lui, ils ont de nouveau leurs vingt ans. Evidemment ce ne sont plus les vingt ans de l'époque où ils partaient pique-niquer sur les plages avec Laura, Loulou, Juliette et Henri ; ce sont les vingt ans de gens à la vie presque révolue, d'étranges et lointains vingt ans, pourtant toujours présents, dotés de la radieuse profondeur propre à ces perspectives bleutées de certains paysages de Rubens dont ils ont aussi l'immobilité suspendue.

"Comme d'habitude ; ni mieux ni moins bien, disait Sophie.

— Loulou m'a l'air en pleine forme...

— Il est toujours en pleine forme. Il n'y a que lui qui ne vieillit pas. Enfin, c'est ce qu'il s'imagine."

Ils se tiennent à l'écart dans l'embrasement de la fenêtre, entre les vieilles tentures de lin beige qui forment comme une alcôve, et ils parlent à mi-voix. Les phrases qu'ils prononcent tous deux, ils le sentent, n'ont qu'un infime rapport avec ce qui donne son prix à cet instant privilégié et qui ne durera pas plus que ces quelques secondes. Ces instants-là, où l'on croit s'approcher du mystère de sa propre vie comme du bord d'un vertigineux précipice, sont aussitôt balayés par les réalités de cette même vie qui vous contraignent à poursuivre la marche ; vous voilà reparti pas à pas sur le sentier de la montagne pour rattraper vos compagnons de randonnée, cherchant à vous persuader que

cet étourdissement passager ne vous aurait apporté de toute façon qu'une révélation illusoire, quoi d'autre qu'une illusion puisque ce mystère qui vous a fasciné n'en est pas vraiment un, ne vous aurait rien offert d'autre que la banalité obtuse de toute vie de même que les mirages, au-delà des apparences qui se dissipent à notre approche, ne recèlent rien qui ne nous soit déjà connu.

"Et toi ?" reprend Sophie. L'inflexion légèrement ascendante de sa voix a doté sa question d'une sorte de fraîcheur ingénue. Maurice répond que rien n'a changé, qu'il lui est impossible de vivre sans Laura, ce qu'il n'aurait confié à personne d'autre, pas même à Henri. Il lui dit cela parce que Sophie est la seule à ne pas tenter de lui "remonter le moral" (comme on remonterait sa montre, une pendule : quelques tours de clef et c'est reparti ; même Henri s'y évertue), elle est la seule auprès de qui il trouve quelque véritable réconfort, tellement différente de tous les "autres" qui, malgré leur sincère sympathie, ne lui tiennent que des discours étrangers.

"Je sais..., murmure-t-elle très bas, il n'y a rien à faire, qu'est-ce que tu veux..."

Il l'embrasse sur la joue.

"Maintenant, il n'y plus que toi que je pourrais épouser..."

Il n'a pas même le temps de goûter son sourire : la soudaine lumière qui les inonde fait se retourner les quatre

autres. Les phares s'éteignent juste au moment où Maurice se détache enfin de Sophie pour se pencher contre la vitre obscure.

"Les Cadiou, annonce-t-il.

— Ah..." fait Henri en allant les accueillir.

Comme si les nouveaux arrivants venaient les délivrer d'on ne sait quelle malédiction cachée, tous se portent avec lui vers l'entrée si bien que Joël et Martine, à peine débarrassés de leurs manteaux, doivent affronter d'un coup tout le cercle des invités ; embrassades et sourires, poignées de mains. Joël est non seulement l'ami mais le médecin de famille de la plupart d'entre eux ; on devine, dans le comportement qu'ils ont à son égard, quelque chose de la considération que chacun doit à la Science en même temps que la satisfaction, étant dans la familiarité de son médecin, de toucher aux arcanes de la maladie et de la mort, sur lesquelles on présume qu'il a la haute main, de participer de plus près à ce secret des Dieux inaccessible au commun des mortels. Joël jouit paisiblement et sans ostentation de cette autorité si particulière que lui confère sa profession. Il ne dédaigne pas, dans des réunions privées comme ici, de répondre avec bienveillance aux questions et de dispenser ses conseils, voire de véritables diagnostics, qui laissent chacun penser qu'il est décidément soigné par le meilleur des médecins puisqu'il peut ainsi traiter de ses problèmes de santé, comme on parlerait de n'importe quel autre sujet, si

simplement au cours d'un repas. Joël les rassure. Ils préfèrent lui accorder toute confiance, sans se demander pourquoi à lui plus qu'à un autre. C'est un homme que l'âge semble ne pas avoir touché. Bien que de taille moyenne, il paraît plus grand que la plupart d'entre eux – Loulou excepté – tellement la santé et la force irradient de son corps de sportif. Coureur cycliste amateur dans sa jeunesse, il continue de faire du vélo chaque dimanche, parfois même en semaine après ses consultations, avec la même ténacité que s'il préparait encore des compétitions. Mais c'est surtout le visage qui n'a pas vieilli, le visage étroit et sec de ces caractères simples et volontaires, presque têtus, capables de s'accrocher à une idée ou à une discipline sans en démordre à partir du moment où ils l'ont une bonne fois décidé. Maurice lui connaît ce visage-là depuis les années de lycée. C'est vrai que Joël n'a pas beaucoup changé, il a même, à près de soixante ans, conservé ses cheveux noirs alors que Martine, beaucoup plus jeune, grisonne depuis longtemps déjà. Martine, d'ailleurs, a fait de l'élégance. Elle porte une robe longue grenat, aux plis amples et aux manches bouffantes, qui la fait paraître encore plus petite et boulotte. Les efforts vestimentaires de Martine ne lui réussissent jamais ; rien ne lui va et surtout pas ce qu'elle croit l'avantager. Mais elle est persuadée que l'ampleur d'une robe peut amincir sa silhouette et dissimuler ses formes alors qu'elle ne fait que les suggérer, les laissant deviner plus

disgracieuses qu'elles ne sont ; car elle n'est pas vraiment grosse, Martine, seulement courte de jambes, comme tassée, et si elle ne tentait pas de compenser ce défaut par un choix de toilettes aberrant personne n'y prendrait jamais garde. C'est la vivacité qui frappe aussitôt chez elle, pas sa taille ; la vivacité d'une figure ronde et mobile, toujours souriante, aux pommettes bien charnues, et surtout la profondeur éclatante d'admirables yeux noirs, immenses, surprenants, dont on ne détache pas de sitôt le regard.

Tout le groupe s'attarde près de l'entrée, entourant les derniers arrivés, dans cette animation joyeuse et confuse des débuts de soirées, alors que les conversations ne sont pas encore établies et que chacun se laisse aller aux plaisanteries faciles, à la bonne humeur des retrouvailles. Ces réunions d'amis ont aussi leur jeunesse, un temps suspendu d'insouciance inorganisée où rien n'est encore fait, où personne ne peut encore dire que c'était réussi ou raté ; c'est tout un potentiel intact d'énergies tourné vers les quelques heures à venir. Puis elles ont leur âge mûr, généralement vers le milieu du repas ; les attentes ont été satisfaites ou déçues ; il n'y a plus que le dessert qui puisse offrir quelque surprise. Elles connaissent enfin leur vieillesse et leur décrépitude ; ces heures que l'on avait devant soi il y a si peu de temps on les a maintenant vécues, le crédit est épuisé, et, sentant que la conversation ne nous apporte plus rien, un premier convive va se lever pour annoncer son départ.

"Mais qu'est-ce que vous faites là tous debout ?"

Tante Louise qui revient de la cuisine, au lieu de les inciter à s'asseoir, ne fait qu'augmenter le brouhaha : on se presse pour la saluer, la remercier ; des bouquets de fleurs surgissent qu'elle doit s'employer à débarrasser de leur enveloppe de papier cristal sans savoir où les poser ensuite ; on les lui reprend des mains. "Allez, asseyez-vous donc ! insiste la vieille dame, voyant que son fils, à nouveau accaparé par Emile, ne s'occupe pas de ses invités. Qu'est-ce qu'on attend ?

— On attend encore Claire-Anne, fait remarquer Henri.

— Elle arrive : elle nous suivait" dit Joël.

Un sourire goguenard s'épanouit sur le visage de Loulou.

"Ah... J'aime autant ça ! Je me serais inquiété que ce soit toi qui la suives..."

— Idiot !" Joël hausse les épaules en riant. Il passe le bras autour de la taille de sa femme qui s'est approchée pour profiter de la plaisanterie de Loulou.

"Avoue que cela ne te déplairait pas ?

— Je suppose que cela ne déplairait à personne..."

Loulou se penche entre les deux têtes de Joël et Martine. "Finalement, ici, il n'y a qu'Emile qui soit au-dessus de tout soupçon : elle n'en voudrait pas !" chuchote-t-il. Martine rit, serrée contre son mari. "T'es vache, dit-elle tout bas, les yeux



malgré tout pétillants de malice, qu'est-ce que tu en sais ? Elle le voit tous les jours au boulot.

— Justement ! Ça lui suffit amplement comme cela !

— Arrêtez, la voilà qui arrive !"

On vient seulement d'entendre la voiture s'engager dans l'allée mais Joël en profite pour mettre fin à leur a parte. La complicité de Loulou et de Martine le met mal à l'aise et son esprit de sérieux s'accommode difficilement de ce genre de plaisanteries. Il rejoint Henri parti accueillir Claire-Anne.

"Tu vois ce que je disais, fait remarquer Loulou à Martine, d'un ton de désinvolture ironique, regarde-le se précipiter... Si j'étais toi, ma petite..."

— Tout le monde ne s'appelle pas Loulou, contrairement à ce que tu penses.

— Salope ! souffle-t-il, tu n'en loupes pas une, hein ? Mais je t'adore" Il l'embrasse sur la joue et lui prend le bras pour se rapprocher de la porte comme les autres. Elle sourit et ajoute, comme pour se justifier :

"Sophie est mon amie, simplement.

— Je sais, dit-il (Claire-Anne vient d'entrer et le discret brouhaha des salutations atténué la pointe d'amertume qu'on pourrait discerner dans sa voix), vous êtes tous ses amis."

Tante Louise, qui tient encore le bouquet que lui a offert Claire-Anne, s'approche de l'oreille de son fils : "Fais-les donc asseoir, tout va être trop cuit !" Henri prend une pose d'orateur qui demande le silence, un peu en retrait du groupe, le menton levé

"Maintenant que tout le monde est là, je propose de commencer les réjouissances, si chacun veut bien trouver une place pour s'asseoir..."

Mais sa petite voix douce porte si peu que son annonce reste sans effet ; il se retrouve seul avec Claire-Anne qu'il a entraînée au fond du salon, près des fauteuils. Quelqu'un frappe alors fortement dans ses mains. "Allez, à l'apéro ! Personne ne sera servi avant que tout le monde ne soit assis !". C'est Loulou, qui prend sa femme par la taille et la force, avec des égards exagérés en courbettes et en révérences, à prendre place sur le siège le plus proche. Sophie se laisse faire en riant ; on la sent heureuse malgré tout de ces attentions, même burlesques, que lui rend son homme. Diane et Emile s'asseyent aussi avec un léger temps de retard, pour bien faire sentir que ce n'est pas à la grossière injonction de Loulou qu'ils obéissent mais à l'invitation du maître de maison. Lorsque les fauteuils et le canapé sont occupés, Maurice apporte les chaises qui se trouvaient près des fenêtres. Le bonheur dont rayonne Sophie l'attriste ; elle a conservé sur les lèvres les traces du sourire qui l'a illuminée lorsque Loulou a fait d'elle l'éphémère vedette de ses

pitreeries ; Loulou maintenant assis près de Claire-Anne qu'il entreprend à voix basse malgré son évidente réticence. Claire-Anne est plutôt réservée, presque timide, elle n'a pas avec eux tous la même familiarité faite de longues années de fréquentation. Elle a quelque chose de Sophie, pense Maurice, quelque chose de brisé comme Sophie ; et il se souvient de ce que Henri lui en a dit un jour, qu'elle est divorcée depuis près de dix ans et vit seule dans son petit appartement de la rue saint François.

\* \*

\*

## IX

Loulou est prêt à n'importe quoi lorsqu'une femme l'intéresse. Il sait qu'il peut compter sur l'indulgence des amis, et même sur celle de Sophie. "C'est bien du Loulou, ça", pense-t-on simplement ; et, puisque c'est du Loulou, cela peut passer. Le tout est de parvenir à imposer le personnage qu'on s'est construit, on peut alors s'autoriser des comportements qui, chez n'importe quel autre, seraient considérés comme inacceptables ; ils font partie du personnage. Maurice a toujours secrètement envié ceux qui savent s'octroyer ainsi ces espaces de liberté dont ils profitent impunément, du moins tant que l'on ne rejette pas globalement le rôle derrière lequel ils s'abritent. Mais personne n'a jamais refusé quoi que ce soit à Loulou. Claire-Anne est la seule femme, ce soir, susceptible de l'intéresser. Au moment de passer à table, il s'arrange grossièrement pour se placer près d'elle et dès que Henri, qui a commencé à répartir les convives selon le fameux principe un homme-une femme, désigne sa place à Claire-Anne, il s'empare aussitôt du dossier de la chaise voisine. "Et moi, je suis ici", décrète-t-il avec l'un de ses sourires désarmants, restant

campé sur sa position jusqu'à ce que tout le monde soit installé.

Henri l'a laissé faire ; c'est toujours pour lui une décision de moins à prendre et cela ne tombe pas si mal pour le plan de table. De toute façon, à quoi bon tenter de s'opposer à Loulou ? Il le flanque seulement de Diane Lasfargue à la place restée libre sur sa gauche, subtile manière bien à lui de se venger de ce mini coup de force. Loulou perçoit d'ailleurs parfaitement le message ; il ne peut que protester discrètement d'un froncement de sourcil réprobateur. Après tout il a ce qu'il voulait (il est à côté de Claire-Anne) et il accepte d'en payer le prix (il devra se coltiner Diane de l'autre côté).

Diane s'assied, déjà toute en minauderies à l'attention de son voisin (elle n'a pas encore compris qu'il ne s'occupera pas d'elle de la soirée, elle est incapable d'imaginer cela). Loulou tire sa chaise et prend place à son tour ; il ne l'a même pas regardée. Elle abandonne alors provisoirement le terrain pour se rabattre vers Joël, déjà sollicité par tante Louise qui préside en bout de table. La courtoisie sans défaut de Joël se trouve aux prises avec un inextricable dilemme : tiraillé entre les questions de Diane et la consultation amicale qu'il a commencé à donner comme d'habitude à tante Louise, il est devenu le pathétique point central d'une conversation à trois qui dure un bon moment.

A l'autre extrémité de la table, entre Claire-Anne et Sophie, Maurice préside en silence. Il sait gré à la délicatesse de Henri de l'avoir placé auprès de son amie la plus chère, qu'il n'a pas eu l'occasion de revoir depuis l'été ; d'autant plus qu'il se doute bien que Claire-Anne (que d'ailleurs il ne connaît pas) risque d'être plutôt accaparée par Loulou tout au long de ce repas.

Malgré tous les efforts de Sophie pour paraître indifférente aux manœuvres de son mari, qui se trouve presque en face d'elle, les larmes lui montent aux yeux. Sous la table, Maurice lui donne un léger coup de genou et elle parvient à ébaucher un sourire, surprise qu'on vienne la chercher jusque dans les retranchements de son monde intérieur qu'elle croyait inviolable. "Ne t'occupe donc pas de lui, Fifi, conseille-t-il à voix basse ; tu sais bien que cela ne tire pas à conséquence : il ne peut pas s'en empêcher..." Loulou, qui sent qu'on parle de lui, leur adresse une grimace de complicité cocasse, comme s'il s'en remettait, en ce qui concerne sa femme, aux bons soins de son vieil ami, en qui il a toute confiance, se déchargeant d'elle en quelque sorte pour la soirée. Puis il projette en avant des lèvres de poisson pour une parodie de baiser qui allume un instant le triste visage de Sophie. "Moi non plus je ne peux pas m'en empêcher, c'est bien cela le problème," avoue-t-elle à Maurice, d'une voix dont l'altération dément sa pauvre ébauche de sourire.

"Alors, c'est que vous êtes vraiment faits l'un pour l'autre, personne n'y peut rien, ma pauvre Fifi."

Elle pose sa main fine sur la main de Maurice abandonnée sur la nappe, la serre d'une pression légère. Sa main est une prison de chair douce et chaude, d'une douceur qui paraît, à cet instant précis, la plus juste expression qu'elle puisse donner de sa détresse.

Ce soir, il n'y avait qu'une seule femme susceptible de retenir l'attention de Loulou ; il s'était aussitôt mis en chasse. Mais la chasse s'annonce difficile. Claire-Anne reste sur la défensive ; à peine répond-elle parfois, par un sourire contraint, à l'exubérance entreprenante de son voisin. Les yeux baissés sur son assiette, derrière ses grosses lunettes d'écaille, elle mange avec une application de jeune fille bien élevée. Droite et les coudes au corps, elle se concentre sur la manipulation de son couteau et de sa fourchette, comme si l'objet de cette soirée était un examen de savoir-vivre auquel elle tiendrait absolument à ne pas être recalée. Si elle relève la tête, c'est pour prêter l'oreille à une conversation qui s'est amorcée à l'autre bout de la table, autour de Joël et d'Emile, chacun prétendant convaincre l'autre du meilleur rapport de ses placements mobiliers. Diane aussi y mêle son grain de sel, à chaque fois rabrouée par son mari ; et même tante Louise, qui a sans doute quelques actions à traîner çà et là, pose de temps à autre une question qu'elle semble avoir mûrement réfléchi.

Puis Sophie demande à Martine des nouvelles de ses enfants, tous les deux étudiants. Maurice en profite pour adresser la parole à Claire-Anne qu'il a trop longtemps délaissée depuis le début du repas.

"Vous travaillez avec Emile et Henri, je crois ?"

Elle lève vers lui ses yeux profonds de myope qu'agrandit démesurément le verre épais de ses lunettes.

"C'est cela, depuis deux ans..."

Elle a aussitôt replongé dans son assiette et il se demande ce qu'il pourrait bien ajouter. Claire-Anne est une femme grande et brune, avec de beaux cheveux longs retenus dans son dos par un catogan bleu-roi assorti au tissu pied de poule de son tailleur. Elle doit avoir trente-cinq ou quarante ans mais sa coiffure et tout son comportement paraissent plutôt ceux d'une jeune fille (sans doute parce qu'elle vit seule, pense Maurice, ou à cause de ces lunettes) tandis que son vêtement et ses bijoux – la magnifique broche en or ornée de diamants sur le revers de sa veste, ou cette gourmette ancienne qu'elle porte au poignet droit, le carré Hermès élégamment noué autour du cou – dénotent l'aisance de la femme mûre.

"Vous étiez déjà en Bretagne auparavant ?"

— Non : je suis lyonnaise..."

Sa large bouche esquisse le sourire de complaisance que l'on échange dans ces situations-là (je vous sais gré de vos



efforts, mais ne vous donnez plus tant de mal, vous avez fait tout ce qu'il convenait). Elle n'a pas le visage vraiment ovale mais allongé plutôt, bien que conservant une proportion harmonieuse, allongé et pourtant plein, avec un teint mat, velouté. Ses lèvres, en s'étirant, n'en ont pas modifié le moindre trait comme si son sourire – de simple politesse – n'affectait que superficiellement son être véritable plus profond. Elle continue de plier méthodiquement, du bout de son couteau, la feuille de laitue qu'elle pique ensuite d'un léger coup de fourchette. Inconsciemment, Maurice fait de même.

"Et vous avez adopté la Bretagne sans difficulté ?

— Je n'ai plus personne à Lyon."

Elle n'a pas levé les yeux de son assiette. Sa voix basse et grave, presque monocorde, surprend par la musicalité de son timbre. "Vous avez fait du chant ?" a envie de demander Maurice ; mais il répond : "Oui, évidemment..." sur le ton d'un "Ah oui, dans ces conditions-là, je comprends". Comme il ne trouve rien d'autre à lui dire, le silence s'installe à leur bout de table, chacun, comme on le fait dans ces cas-là, feignant de s'intéresser à ce qui se passe à l'autre extrémité, tournant la tête et se penchant pour mieux saisir des bribes de la conversation générale. Emile, dont les vins commencent à fleurir le teint pâle, plastronne en parachevant son triomphe sur Joël. "Non, je le répète : un

tiers en or, un tiers en immobilier, un tiers en actions ; il n'y a pas de meilleure formule ; en tous cas pas de plus sûre.

— Et alors pas de SICAV ?

— Ah, ah, ricane-t-il, mon pauvre Joël, si vous y tenez... Mais méfiez-vous, cela ne va pas durer, croyez-moi.

— Oui, mais pour le moment...

— Pour le moment, avec certaines de vos SICAV vous faites du 9 ou 10 pour cent, c'est d'accord ; mais pour combien de temps ? Moi je vous donne deux ans, deux ans maximum, vous verrez. Un système comme cela ne peut pas tenir ; cela profite à qui ?"

Le plateau de fromages, que Marjanick vient d'apporter, circule de mains en mains. Loulou a enfin compris que mieux valait renoncer à ses tentatives du côté de Claire-Anne ; il le présente à Diane, s'étonnant qu'elle n'ait pas continué de monter, jeudi dernier, sur les trois tables gigognes de Gallée qu'il a été obligé d'adjuger bien au-dessous de leur valeur. "Je l'ai pourtant bien retardé ce coup de marteau, bon sang ! Vous avez dû vous en rendre compte. (Diane appuie si fort sur le plateau en coupant un morceau de chèvre sec qu'il doit le laisser reposer sur le bord de la table. Elle a peut-être un peu bu). Mais qu'est-ce que vous attendiez ? Elles étaient pour vous ; un petit signe et j'adjugeais aussitôt. A ce prix-là..." Elle n'en revient pas, Diane, d'une telle amabilité tout à coup, alors que depuis le

début du repas... Cela frôlait même la goujaterie. Les perles de son long collier traînent sur la porcelaine de son assiette lorsqu'elle passe le plateau à Joël, un tintement clair qui alerte Maurice. Avec une prévenance exagérée, Loulou remet prestement le collier à sa place sur le chemisier de soie beige. Elle sent la flamme de sa main d'homme effleurer sa poitrine. Peut-être a-t-elle trop bu ? "Merci", souffle-t-elle, forçant autant que faire se peut le réseau de ses rides en un sourire confus. "Poitrine sèche", pense à cet instant Loulou, évoquant avec regret le corsage généreux de Claire-Anne qui l'a si fort préoccupé au début de ce repas. "Finalement, les blondes vieillissent mal", se dit-il encore. Et il revoit le beau corps de Sophie, toujours si moelleux et si plein, à près de soixante ans. Sophie, ce soir... Il tourne les yeux vers sa femme, en face de lui, attentive à la discussion qui vient de s'engager entre Maurice et Henri et qui intercepte son regard, lui sourit, un sourire, après celui de Diane, qui répand jusqu'à lui ses effluves comme un libre parfum.

"Emile m'avait fixé un prix, reconnaît Diane, je n'ai pas osé aller au-delà..." Elle tranche son crottin de chèvre dur avec un heurt sec du couteau sur l'assiette dont elle s'excuse d'un coup d'œil de vieille biche effarée.

"Emile ! s'esclaffe Loulou, sans même avoir la délicatesse de baisser la voix, Emile ! Qu'est-ce qu'il y connaît, Emile ? Il est commissaire-priseur ou c'est moi ?

— J'ai peut-être manqué d'audace.

— On manque toujours d'audace !"

Diane rougit ; d'une rougeur de pudibonderie rentrée, travaillée par de mauvais désirs. Il n'y a que cela qu'elle ne puisse pas contrôler sur sa personne : cet afflux de sang importun sous la trop fine enveloppe de sa carnation de blonde ; elle en souffre depuis toujours, comme on souffrirait d'un furoncle dénonçant aux yeux de tous la secrète remontée de nos humeurs malignes. Ce n'est que l'effet de son charme cette provocation qu'elle devine sous les propos de Loulou ("On manque toujours d'audace", quelle invite !), l'effet de son charme et non de la distante réserve de Claire-Anne qui, pendant plus d'une heure, a battu en brèche tous les assauts de galanterie de son voisin. Elle rumine cette idée en mâchant une bouchée sèche de fromage qu'elle doit finalement faire passer à l'aide d'une gorgée de ce fameux Bordeaux de Henri dont elle a sans doute déjà abusé. Loulou lui a entouré les épaules de son bras. Non : il a seulement posé la main sur le dossier de sa chaise tout à l'heure en disant qu'on manquait toujours d'audace. Mais elle sent encore dans son dos le rayonnement brûlant d'un cercle de fer rouge. Elle repose sur la nappe le ballon de cristal où elle ne peut empêcher son vin de trembler et attend d'avoir fini de déglutir.

"Pas en ce qui vous concerne, en tout cas... Pour ce qui est de l'audace, vous m'avez l'air d'être l'exception qui confirme votre propre règle.

— Ce n'est pas à moi d'en juger, dit malicieusement Loulou, devinant comment elle a pu interpréter sa formule. Mais lorsqu'une occasion se présente, il ne faut jamais hésiter à la saisir, vous savez. Et une occasion comme celle-là ! Vous vous rendez compte ? Trois guéridons signés Gallée !... J'ai pourtant tout fait pour vous faciliter les choses." La figure pouquine de Loulou se distend en un large sourire, précurseur habituel d'une plaisanterie imminente. "Une occasion, il faut la saisir par les cheveux, c'est ce qu'on dit, non ?" Il se redresse sur sa chaise ; frotte de la paume de sa main la calotte polie de son crâne. "Moi, par exemple, on ne peut pas dire que je suis vraiment une occasion, vous voyez ?" Encouragé par les rires de toute la tablée, il se tire des cheveux imaginaires. "Pas une occasion, ça, rien à saisir, rien... Tenez, touchez vous-même !" Tout le monde rit sauf Diane, crispée, dont il a pris la main pour la mettre de force sur sa tête et qui caresse gauchement la peau nue et luisante, chauve comme un genou.

"...ou alors une occasion qui ne serait plus cotée à l'Argus, intervient Emile qui se met à rire aussi, de sa plaisanterie à lui davantage que de celle de Loulou, avec de gros soubresauts.

— Mon cher Emile, rétorque Loulou soudain redevenu sérieux (mais chacun s'attend à une nouvelle répartie hilarante), tous ici tant que nous sommes, vous comme moi, ne sommes malheureusement plus cotés depuis longtemps à

l'Argus... Mais lorsqu'il s'agit d'œuvres d'art (se redressant, il se frappe la poitrine dans un geste emphatique), alors, croyez-moi, ces occasions-là n'ont pas de prix ! N'est-ce pas, ma chérie (s'adressant à Sophie) que ces occasions-là n'ont pas de prix ?"

Sophie n'a pas l'esprit de répartie de son mari. Prise au dépourvu, elle cherche un instant sa réponse, un vague sourire sur les lèvres. Puis elle le fixe droit dans les yeux, comme si les autres n'existaient plus.

"En tout cas ce que je peux affirmer, dit-elle enfin dans un silence attentif, c'est qu'on les paie très cher ces occasions-là.

— Bravo, Sophie !" s'exclame Martine qui l'embrasse avec fougue tout en guettant du coin de l'œil la réaction de Loulou. C'est le signal qui fait repartir le brouhaha des conversations. Henri se lève et fait le tour de la table en resservant du vin. Diane couvre son verre de la main, sans un mot. De l'autre, elle tient son collier serré au ras du cou, dans un geste de condamné retenant le garrot qui l'étrangle.

"Tu sais que Claire-Anne sera probablement à Nantes la semaine prochaine ? dit Henri au moment où il se penche pour emplir le verre de Maurice (Sophie vide le sien d'un trait et le tend pour se faire resservir aussi).

— C'est toi qui me l'apprends...

— Elle ne t'en a pas parlé ?"

— On ne peut pas dire qu'on ait encore beaucoup parlé..."

Maurice regarde Claire-Anne qui a levé les yeux en entendant son nom. Ils échangent un même sourire coupable, comme si Henri les avait pris en faute tous les deux, leur demandait des comptes (Comment ? Vous n'avez pas parlé ? Je me suis pourtant débrouillé pour que vous soyez voisins de table...). Henri a servi Sophie et posé la bouteille sur la table où il s'appuie familièrement des deux mains, laissant l'extrémité de sa cravate de soie jaune, sortie de son cardigan, balayer quelques miettes sur la nappe.

"Elle plaide pour nous là-bas. Une histoire assez compliquée, je te raconterai plus tard... Enfin, elle sera là-bas lundi prochain. — C'est bien lundi, Claire-Anne ? — Et... enfin, je m'étais dit que tu pourrais peut-être l'héberger, maintenant que vous avez fait connaissance..."

— Mais Henri, proteste Claire-Anne, pourquoi voulez-vous que j'aille déranger Maurice ? Je suis tout de même assez grande pour aller toute seule à l'hôtel !

— A l'hôtel ? Toute seule ? Vous n'imaginez pas combien c'est sinistre."

Elle hoche la tête légèrement.

"Oh si ! Malheureusement... Mais pour deux nuits, je ne vais tout de même pas en mourir.

— Vous n'avez pas fini de vous battre tous les deux ? tranche Maurice. D'ailleurs c'est moi surtout que cette décision regarde. Si j'avais su que vous veniez à Nantes, Claire-Anne, je vous aurais moi-même fait la proposition ("Menteur !" lui glisse Sophie, passablement éméchée, en se cachant la bouche du revers de la main), d'autant plus qu'il y a la chambre d'Emmanuelle qui reste inoccupée.

— Emmanuelle ?

— Ma fille. Mais vous ne risquez pas de la déranger ; il y a déjà pas mal de temps qu'elle n'est plus à la maison : elle enseigne en Fac à Paris et elle va sur ses quarante ans...

— Eh bien, c'est parfait, se réjouit Henri qui se redresse en reprenant la bouteille, comme s'il venait de mener à bien une mission diplomatique délicate. Maintenant qu'il s'agit d'une invitation en forme, Claire-Anne, vous n'allez tout de même pas refuser ?"

Sophie sourit d'un air béat en direction de Claire-Anne qui hésite ; ses grosses lunettes d'écaille se portent alternativement sur Maurice et Henri ; une moue indécise incurve bizarrement le dessin de ses lèvres.

"Puisque je vois qu'il s'agit d'une véritable conspiration... décide-t-elle enfin (La moue s'épanouit en un lumineux sourire et sa voix émet la sourde vibration d'une corde grave de violoncelle que caresserait l'archet). Mais à condition que cela ne vous occasionne pas le moindre dérangement,



Maurice ; je pourrais aussi bien réserver un hôtel ; qu'est-ce que j'aurais fait si on ne s'était pas rencontrés ce soir ?

— Hein, qu'est-ce qu'elle aurait fait, Maurice ?... renchérit mollement Sophie.

— Il n'en est pas question ! C'est décidé : je vous attends.

— Hummm..., Maurice !..." gémit Sophie, laissant tomber sa tête vers son épaule. Maurice la redresse sur sa chaise et lui prend la main.

"Tu devrais faire attention, Fifi, cela t'avance à quoi des états pareils ?

— Mais on flirte tous les deux, Maurice, on a bien le droit... Regarde un peu la tête que fait Loulou... mais regarde !"

Maurice adresse un sourire désolé à Loulou qui rit en observant la scène.

"Vous venez en train, je suppose ? J'habite à peine à deux pas de la gare. C'est ce qu'il y aurait de plus pratique..."

— Je ne sais pas encore... Mais cela me gêne, vous savez.

— Où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir" lance-t-il inconsidérément. Il lui arrive de laisser échapper ce genre de vanne qu'il regrette aussitôt ; il a toujours été comme cela. Autrefois, dans le meilleur des cas, cela faisait rire les copains, Loulou, Henri, Joël ; il se laissait porter par cette bonne humeur de groupe, superficielle et peu exigeante, qu'il

contribuait à entretenir au cours de leurs sorties communes ; même les filles s'y mettaient. Auprès de Claire-Anne, il sent combien c'était déplacé, mais trop tard. Il fait de son mieux pour récupérer le coup : "Et pour moi, je vous assure que c'est un véritable plaisir que de vous offrir l'hospitalité... D'ailleurs sinon je ne vous l'aurais pas proposé... (En espérant que Claire-Anne ait déjà oublié que c'est Henri qui lui a forcé la main). Vous voyez bien que, s'il y a du plaisir d'un côté, il ne peut plus y avoir de gêne, non ? C.Q.F.D. Laissez donc tomber vos scrupules."

Il n'est pas si mécontent de son sophisme. Loulou rigole ouvertement. Sophie à présent semble hébétée. Personne ne s'occupe de leur petit groupe en bout de table. Pour la première fois Claire-Anne a souri librement tandis qu'il s'empêtrait dans son argumentation tordue. Et maintenant elle rit, toute rougissante de se laisser ainsi aller.

"Alors d'accord ! Si vous le voyez comme cela, tous mes stupides scrupules s'envolent. Je vous avouerais que pour moi aussi ce sera un plaisir. Pour ne rien vous cacher, la perspective de cette chambre d'hôtel ne m'enchantait guère..."

— Mais tout à l'heure vous avez dit le contraire à Henri ! intervient Sophie qui fait visiblement un effort pour suivre encore la conversation.

— C'est juste ; mais tout à l'heure j'étais polie.

— Et maintenant ?" Sophie écarquille de grands yeux comme si la réponse de Claire-Anne la plongeait dans la plus profonde stupéfaction.

"Eh bien... maintenant je suis franche, reconnaît simplement Claire-Anne ; grâce à la gentillesse de Maurice... Ah, merci."

Elle tend la main vers la carte de visite qu'il vient d'extirper de son portefeuille.

"Attendez... dit-il en la lui reprenant aussitôt ; je n'ai pas encore fait refaire mes cartes de visite." Et, sur le coin gauche du bristol, il barre d'un trait de stylo le prénom de Laura à côté du sien avant de le rendre à Claire-Anne.

"Merci, répète-t-elle. De toute façon je vous donnerai un coup de fil pour confirmer mon arrivée.

— Mes petits enfants, déclare soudain Emile d'une voix forte en reposant sa serviette sur la table, ce n'est pas qu'on s'ennuie avec vous, mais ce n'est pas demain dimanche ; le devoir nous appelle...

— Vous faites sans doute allusion au devoir conjugal ? ironise Loulou.

— Et pourquoi pas, mon vieux ? Nous sommes encore heureusement quelques-uns à n'avoir pas besoin de chercher ailleurs."

Emile arbore un large sourire de triomphe. Tout le monde, soudain, s'est tu. Les petits yeux de Loulou se font perçants et durs.

"Mais moi, je ne cherche pas : je trouve. Vous connaissez la fameuse formule de Picasso... Evidemment, faut reconnaître qu'il n'est pas donné à n'importe qui de trouver... N'est-ce pas, mon cher Emile ?"

Emile reste décontenancé, son sourire de supériorité figé sur le visage. Il ne trouve aucune repartie. Maurice est sans doute le seul à surprendre la fugitive flambée de fierté amoureuse qui traverse les yeux de Sophie. Quoi que lui fasse subir Loulou, il est évident qu'entre Emile et lui le choix pour elle ne se pose pas. Martine, près d'elle, jubile discrètement. En fin diplomate, comme s'il n'avait rien entendu de l'escarmouche qui venait d'avoir lieu, Henri rompt le silence en proposant :

"Allons, tu ne vas pas nous quitter comme cela sans un petit cognac ? Qui prendrait un cognac ? (Il contourne la table pour ouvrir derrière Diane et Joël l'armoire quatre portes de chêne sombre qui sert de cave à liqueurs). Alors, pas d'amateurs ? Claire-Anne, un cognac ? ou un alcool de poire ? Qu'est-ce que j'aurais encore... Loulou ?"

Mais la soirée est finie, chacun le sent bien. Et ceux qui auraient pris tout de même quelque chose hésitent à se

manifeste. Le seul à répondre, finalement, c'est Emile, et il fait basculer la décision de son côté.

"Non, vraiment, sans façon... Je te remercie (Il repousse brutalement sa chaise en se levant). Oh là, minuit vingt ? Il est grand temps de laisser Louise se reposer...

— Je ne suis pas du tout fatiguée, dit tante Louise.

— On va y aller aussi, Martine ? s'enquiert Joël."

Emile tend vers Diane un menton péremptoire.

"Ma chérie..." Elle se lève aussitôt, aidée par Loulou qui tire sa chaise qu'elle remet en place contre la table.

"Quand tu voudras, je suis prête..."

Martine et Joël se lèvent ensemble.

"Alors tout le monde s'en va ? constate Henri qui tient toujours ouverte la porte de l'armoire. Personne ne veut de mon cognac ?"

Mais Emile et Diane font déjà leurs adieux à tante Louise. Dégarnie de la moitié de ses convives, la table, où les serviettes roulées en boule côtoient le désordre des tasses à café vides, fait penser à ces rues de lendemain de fête, encore souillées des vestiges d'une soirée de carnaval. Henri n'insiste pas ; il espérait que Loulou et Sophie resteraient encore un peu bavarder avec lui et Maurice, peut-être Claire-Anne. Mais Claire-Anne aussi est debout ; elle rejoint les Lasfargue dans le vestibule où Diane a déjà endossé sa fourrure. A son

tour Maurice se lève pour leur dire au revoir, suivi par la grande carcasse de Loulou qui lui accroche le bras à mi-chemin.

"Alors, qu'est-ce que tu en penses de la petite ?

— La petite ?

— La petite Claire-Anne, tiens ! J'ai vu que tu ne te débrouillais pas trop mal, finalement..."

Maurice ne peut éviter le petit sourire d'amour-propre que suscite la moquerie de son ami, une moquerie non dénuée d'une pointe de dépit ou d'envie, lui semble-t-il. Quand donc aurons-nous fini de grandir ? se demande-t-il, ne sachant trop comment interpréter son propre sourire : indulgence à l'égard de lui-même, commisération amusée pour Loulou ou agréable perspective de recevoir Claire-Anne dans quelques jours ? Il ne sait pas. Il a seulement souri.

"Tu sais, moi, je n'y suis pour rien. C'est plutôt Henri qui a combiné ça..."

Loulou opine du chef, pensivement.

"Ouais, Henri... On ne sait jamais ce qu'il a vraiment derrière la tête, celui-là."

\* \*

\*

# DEUXIEME PARTIE

*CLAIRE-ANNE*

## I

Le vent a soudain forci en fin d'après-midi ; il souffle maintenant en rafales tout autour de l'immeuble, un violent vent de sud-ouest plaquant des mitrailles de pluie drue sur les vitres du salon, furieux de sentir planté là ce bâtiment qui lui résiste. Entre deux bourrasques, Maurice voit ployer, au niveau de ses fenêtres, la cime des séquoias géants du Jardin des Plantes ; de fantastiques balanciers qui mesurent un temps au rythme ralenti, le même temps que doit scander aussi une mer déchaînée, là-bas, sur la côte près de chez Henri, en roulant son écume tout au long de la plage. Cela fait du bien parfois de sentir que la ville n'est pas complètement hors d'atteinte du jeu de ces forces naturelles, qu'elles peuvent venir en balayer les rues pour y mugir leur chant farouche, revigorant. Les enseignes de nos magasins, tous nos stores, battent et volent ; un volet claque ; les longues tiges effilées de nos réverbères entrent en résonance et s'animent en dépit de la raideur de leur corps d'acier ; et aucun aspirateur municipal ne serait en mesure d'endiguer le tourbillon dément des feuilles mortes emportées jusqu'aux plus hauts faîtes des toits. La force brute de la nature prend



sa revanche ; elle montre sa puissance. Elle vient nous rappeler que nos fiers édifices, nos règles, notre morale, l'ordonnancement des rues de nos cités et les défis de notre science, n'existent que par une tolérance de sa loi souveraine de même que les moindres activités du petit peuple, autrefois, ne pouvaient s'exercer que par un privilège du Roi, auquel il lui était loisible de mettre fin selon son bon plaisir.

Malgré l'obscurité qui envahit la pièce, Maurice n'a encore allumé aucune lampe. Il reste assis dans la clarté grise des fenêtres, assis dans le fauteuil de velours vert de Laura. Il reste à l'écoute de la tempête. Bientôt, lorsqu'il faudra tout de même se résoudre à allumer, elle sera renvoyée d'un seul coup par-delà les vitres froides et noires, contenue au dehors par la chaude lumière de la pièce, et sa rumeur même perdra peu à peu de sa violence. Elle ne sera plus que ce "sale temps" auquel le citoyen, bien à l'abri dans son appartement confortable, n'accorde qu'une attention distraite en soulevant, de temps à autre, le coin de son rideau pour constater que "décidément, ça n'arrête toujours pas de tomber."

Maurice n'a encore allumé aucune lampe. Installée au creux de ses genoux, Zoé profite de ce repos insolite de son maître. Il la caresse d'un geste régulier, lentement, de la tête à la base de la queue, sans regarder frissonner l'épais pelage gris à chaque nouveau contact de sa main. Il regarde croître insensiblement l'éclairage du cadran de sa chaîne HiFi à

mesure que le soir tombe. C'est un modèle ancien, démodé, qu'il avait acheté en compagnie de Laura il y a déjà bien vingt ans ; il ne comporte aucune de ces diodes vertes et rouges, de ces touches lumineuses que l'on trouve sur tous les appareils aujourd'hui ; une simple fenêtre rectangulaire, découpée dans la façade d'aluminium brossé diffuse une lueur jaunâtre suffisante pour lire les indications des vumètres. Cette lueur-là, maintenant, constitue tout l'éclairage de la pièce, maintenant que la nuit est tombée. Elle projette sa faible lumière sur un coin du parquet devant le meuble de la chaîne, laissant deviner les teintes profondes d'un bout du tapis persan. Une chaîne actuelle, avec toute la sophistication de son affichage digital, ne procurerait pas cette lumière-là. Maurice vient de faire jouer l'un des vieux disques de Laura, installé dans son fauteuil de velours vert, avec Zoé sur les genoux. Le disque est terminé depuis longtemps mais il est resté là écouter la tempête, sans vraiment percevoir de rupture entre elle et la musique, comme si le souffle immense de ses rafales ne faisait que prolonger la musique de Laura. Il ne réfléchit pas, ne pense à rien. Il s'abandonne au déchaînement de la tourmente qui se confondait tout à l'heure avec la musique, se mariait si intimement avec la musique qu'à peine a-t-il pris conscience que celle-ci s'est arrêtée. Il ne s'est pas levé pour éteindre la chaîne, davantage par une sorte d'aboulie de sa volonté que par souci de ne pas déranger la chatte qu'il continue de

caresser méthodiquement, engourdi par la régularité de son geste, la présence hypnotique de cette lueur sur le cadran de sa chaîne. La nuit est tombée sans que la force du vent diminue ni cette torpeur apathique dont il ne cherche même pas à sortir. Peut-être Laura, dans ces conditions-là, pourrait-elle se manifester ? Mais il n'attend rien, pas même Laura, et Laura n'est pas venue. Ni sa musique, ni la tempête – bien qu'elle ait tant aimé autrefois le fouet des vents sur son visage et l'emmêlement de ses cheveux lors de leurs promenades hivernales sur la côte –, ni l'une ni l'autre n'ont suscité sa venue. Maurice est resté seul écouter la musique – avec ces trombes d'eau qui attaquaient les murs en assauts déchaînés –, seul avec la chatte qui, tout à coup, décide qu'elle a suffisamment dormi sur les genoux de son maître et se dresse, et bombe voluptueusement son échine avant de sauter au sol pour trotter vers la cuisine, queue dressée.

Maurice alors se lève, allume ; et le mugissement du vent semble se retirer au-delà des vitres lointaines où crépite encore de la pluie. Il est chez lui ; tous ses meubles sont à leur place ; il est seul. Ce n'est qu'en revenant vers la commode pour allumer aussi la lampe d'ambiance de porcelaine peinte qu'il s'aperçoit que la chaîne HiFi est restée sous tension ; la lumière affaiblie du cadran ne luit plus que comme un rappel de son propre désarroi ("Qu'est-ce que tu fais là ? Tu me fais jouer un disque ou quoi ?") et il l'éteint avec brusquerie, sans retirer le disque de la platine, pour ne

plus entendre cette muette protestation. Laura n'aurait jamais supporté qu'on laisse ainsi ses disques exposés à la poussière. ("Mais puisque je te dis qu'ils sont protégés par le couvercle de plexiglas... – Je sais ; mais il y a toujours de l'électricité statique, ça attire les poussières ; tandis que dans la pochette..." Et elle remettait soigneusement le disque dans son enveloppe de plastique). Voilà Zoé qui miaule dans la cuisine, réclamant à manger. Dehors, il fait complètement nuit. Mais le dehors n'existe plus depuis qu'il a aussi allumé la cuisine. Il n'y a plus qu'à accomplir ces gestes quotidiens : le frigo, la boîte pour la chatte, nettoyer son assiette, commencer à préparer son propre repas de vieux garçon solitaire. Il dînera seul ce soir, une fois de plus, puisque Claire-Anne a refusé son invitation. Lorsqu'elle lui a téléphoné, hier après-midi, pour confirmer son arrivée, elle a prétexté qu'elle arriverait trop tard, elle ne savait pas exactement à quelle heure, elle aurait dîné de toute façon. Et d'une certaine manière il préfère cela, il n'avait pas insisté, pas au-delà de ce qu'exigeait la plus élémentaire politesse. Ils s'étaient compris dès les premiers mots tous les deux : aucun ne souhaitait ce repas en tête à tête ; se connaissant à peine, ils ne sauraient quoi se dire. C'était déjà beaucoup qu'elle vienne simplement pour dormir. Il est persuadé que, comme lui, elle regrette à présent cet arrangement qui s'est fait presque malgré eux, à l'instigation de Henri, dans le cours d'une conversation où, de fil en aiguille, on est amené à

prendre des décisions qui vont au-delà de nos véritables désirs. Bien sûr que Claire-Anne aurait préféré se retrouver seule à l'hôtel, plus libre, détendue, sans rien devoir à personne. Et lui... la question ne se pose même pas. Il n'aurait pas à se presser de réchauffer son plat cuisiné, avec la petite angoisse de l'entendre sonner avant qu'il ait terminé son repas, de devoir lui ouvrir en mastiquant encore une dernière bouchée, lèvres grasses et le teint trop luisant, sans avoir eu le temps de mettre de l'ordre dans la cuisine. Mais voilà : Claire-Anne est sur le point d'arriver ; il ne sait même pas quand, peut-être dès huit heures (elle se sera arrêtée prendre un sandwich en cours de route, ou n'aura rien mangé du tout), peut-être à dix ou onze heures (et elle aura dîné chez elle avant de partir). Il n'est plus temps de se dire qu'on aurait mieux fait..., même s'il est certain qu'elle pense exactement la même chose. Ils se sont tous les deux laissés prendre et il est trop tard pour faire marche arrière : elle se trouve sans doute quelque part sur la route, peut-être à Nantes déjà, et lui est là, à attendre, à préparer son repas à la hâte dans la crainte de la voir arriver, alors qu'elle n'arrivera peut-être pas avant une heure ou même deux, sait-on jamais avec ce temps là.

Il lui a fallu traverser tout le couloir pour aller ouvrir. Il avait eu largement le temps de tout ranger et même de s'installer dans son bureau pour découper les journaux afin de rattraper le retard occasionné par son séjour chez Henri.

Il avait commencé à compléter les différents dossiers qui occupaient plusieurs rayonnages derrière lui. Il étalait le journal sur le bureau pour le feuilleter, découpait un article, se retournait pour attraper le dossier correspondant et l'y glisser, rangeait le dossier et continuait à tourner les pages. Ce travail de documentation, il le fait beaucoup plus négligemment qu'autrefois, lorsqu'il était en activité ; maintenant, le plus souvent, il ne lit plus les articles, ne reporte même plus leurs références sur la couverture du dossier ; il se contente de classer, à tout hasard, pour être certain qu'en cas de besoin il retrouvera tout de même le document utile. "En cas de besoin", c'est justement là le problème : en aura-t-il vraiment besoin désormais ? Chaque fois qu'il se met au travail, à un moment ou un autre surgit inmanquablement la question. Il n'en poursuit pas moins son classement, puisqu'il a fait cela toute sa vie, mais avec un sentiment agaçant de l'absurdité de sa tâche qu'il écarte aussitôt comme, d'un revers de la main, la mouche qui reviendrait inlassablement zonzonner autour de notre lampe. Il ne pleut plus, dehors, mais le vent continue de souffler avec force ; il l'entend encore malgré l'épaisseur des doubles rideaux de velours.

On a sonné. Il a traversé tout le couloir dans l'obscurité, n'allumant qu'une fois arrivé près de la porte, juste avant d'ouvrir.

Sur le paillason, à ses pieds, elle a posé un sac de voyage de toile beige, renforcé de parements de cuir fauve, et ne porte plus, en bandoulière sur l'épaule, qu'un petit sac à main gris assorti au tailleur pied de poule qu'il a déjà vu chez Henri. Ce sourire, déclenché par l'ouverture du battant, il devine qu'elle l'a déjà préparé en appuyant sur la sonnette, comme le visage que l'on se compose en se rendant en visite, juste avant que la porte ne s'ouvre. Il dit, faisant un geste vague vers le fond du couloir :

"Je vous ai peut-être un peu fait attendre, j'étais dans mon bureau..."

Il se voit en train de maintenir ouverte cette porte devant une jeune femme qui sourit : un homme mûr et rassis dans son pantalon de velours à grosses côtes et son vieux cardigan en poil de chameau. Il se voit, dans une sorte de plongée accentuée comme s'il voletait tout là-haut, quelque part autour du lustre de l'entrée. Avant d'aller travailler, il avait remis ses chaussures anglaises de cuir marron, celles qui vont le mieux avec son pantalon, pour ne pas recevoir Claire-Anne en pantoufles. Elle se baisse, fléchissant seulement les genoux à cause de l'étroitesse de sa jupe, le buste resté droit, pour saisir les poignées de son sac qu'il s'empresse de lui prendre des mains, comme cela se fait, l'invitant d'un geste à entrer.

"Vous avez dû avoir un temps de chien sur la route..."

— La pluie et le vent ne me gênent pas."

Le surprenant contralto de cette voix, qu'il n'a pas dissocié de la soirée chez Henri, lui donne le bizarre sentiment que cet appartement, qu'il habite depuis plus de trente ans, s'est tout à coup transformé en un décor nouveau, auquel il serait presque étranger ; le décor d'une somptueuse nostalgie automnale. Elle s'est avancée jusqu'au centre du vestibule, sans savoir où aller puisque le salon est plongé dans l'obscurité. Il la fait entrer dans la pièce, se glissant derrière elle pour atteindre l'interrupteur, et la lumière l'inonde alors qu'elle s'immobilise au milieu du tapis. Le même sourire un peu triste qu'elle avait sur le seuil semble s'être figé sur ses lèvres. Maurice se rend compte qu'il ne faut pas compter sur elle pour dissiper son propre malaise, il le savait déjà ; elle donnerait beaucoup, en ce moment, pour se trouver seule dans sa chambre d'hôtel, libre d'organiser tous ses rituels intimes pour préparer la nuit, il le sait, tout comme il aurait préféré rester dans son bureau, à classer ses dossiers tout au long d'une soirée solitaire et tranquille, laissant l'épaisseur des tentures étouffer les derniers assauts de la tempête. Il dépose gauchement le sac de voyage au milieu du salon et lui désigne le canapé qu'elle semble ne pas avoir remarqué derrière elle (peut-être ne voit-elle rien, pense-t-il, malgré ses lunettes).

"Je vous en prie, asseyez-vous... Dites-moi, ça doit drôlement souffler là-bas, par chez nous ?"



Il n'avait pas remarqué, chez Henri, qu'elle avait de si longues jambes mais là, au moment où elle s'assied, déportant d'un côté ses genoux serrés, comme on chevauche en amazone, elle donne l'impression d'avoir les jambes trop longues pour la hauteur du siège et que si elle voulait s'asseoir normalement, sans cette torsion particulière du bassin, elle se retrouverait les genoux sous le menton.

"Oui, ça souffle, dit-elle, mais pas tellement plus qu'ici, du moins en ville. Je dois vous avouer que la Bretagne ne me déplaît pas par ce temps-là.

— C'est que vous êtes devenue une véritable Bretonne, alors !"

Elle se défait de la bandoulière de son petit sac qu'elle laisse contre sa hanche. Si elle n'avait pas cette position, de biais, l'étroite jupe de son tailleur laisserait voir jusqu'au haut de ses cuisses. Elle porte un collant gris cendré, d'une matière épaisse et brillante, plus épaisse que le nylon des collants habituels, comme c'est la mode aujourd'hui. C'est cela qui lui fait de si longues jambes, cela et aussi ce canapé sans doute effectivement trop profond. Elle ne s'est pas départie de ce sourire d'expectative qui met Maurice mal à l'aise car il se rend bien compte qu'ils n'ont pas réussi à entamer une véritable conversation et qu'elle en est aussi gênée que lui.

"Je vous offre quelque chose de chaud ? propose-t-il, un café ? une tisane ? J'espère au moins que vous avez dîné, sinon j'ai tout ce qu'il faut, n'hésitez pas."

Elle rejette ses jambes de l'autre côté comme si cette proposition lui permettait enfin de prendre ses aises. "Un bon café, décide-t-elle, après la route, c'est encore ce qu'il y aura de mieux. Ne vous inquiétez pas, j'ai pris un sérieux encas avant de partir, je vous remercie."

Il aurait préféré qu'elle ne le laisse pas seul dans la cuisine ; elle aurait pu l'accompagner pour bavarder, la hanche appuyée à l'évier, bras croisés, tandis qu'il mettait chauffer l'eau et dosait le café moulu dans le filtre. Ils auraient peut-être pris là leur café, sur la table recouverte de toile cirée, sans retourner au salon, comme deux vieux camarades, comme il l'aurait fait avec Sophie, par exemple. Pendant qu'il versait l'eau bouillante, elle aurait sorti du placard les tasses et le sucre, aurait pris des petites cuillers. Mais Claire-Anne ne peut pas se permettre une telle familiarité ; elle reste l'attendre au salon. Il l'imagine livrée à elle-même, mettant à profit cet instant de liberté pour inspecter la pièce à travers ses lunettes – le mobilier, les tableaux –, se carrant un peu plus confortablement dans les coussins du canapé et préparant déjà le visage qu'elle lui offrira lorsqu'il sera de retour, le même impassible visage au sourire contraint, un peu plus détendu cependant car elle aura eu le temps de s'installer, de prendre ses repères, aura

tiré sur sa jupe, déboutonné peut-être la veste de son tailleur et cherché dans son sac le poudrier à miroir afin de contrôler discrètement l'état de sa coiffure. Lorsque Laura était là, ce genre de situation ne se présentait jamais ; l'un des deux pouvait toujours rester au salon avec les invités tandis que l'autre faisait le nécessaire à la cuisine. Et Laura, certainement, aurait su quoi dire à Claire-Anne pour détendre l'atmosphère aussitôt, entre femmes. Il serait revenu déposer le plateau sur la table basse, dans la facilité d'un rituel depuis longtemps rôdé, interrompant leur tête-à-tête. "J'étais justement en train de raconter à Claire-Anne..." lui aurait dit Laura, levant les yeux vers lui. Et il aurait naturellement pris sa place dans leur conversation, grâce à Laura, se contentant d'abord de les laisser bavarder tout en servant les cafés.

"Vous le préférez fort ou léger ?"

Il a crié depuis la cuisine. La voix de son invitée se fait entendre, après un court silence :

"Pas trop fort, si possible.

— Un café breton, alors ?

— Pardon ?"

Il la devine redressée sur son siège, en éveil, tendue vers la double porte du salon. Il a brisé le répit éphémère qui les laissait isolés l'un et l'autre, livrés à eux-mêmes. Il hausse

encore la voix, tout en commençant à verser l'eau bouillante dans le filtre :

"Je dis "un café breton". C'est comme cela qu'on appelle le pipi de chat par chez nous, la grande cafetière qu'on fait le matin pour toute la journée. On peut en boire tant qu'on veut.

— Eh bien, plutôt le pipi de chat, si ça vous convient ; à cette heure-ci, c'est peut-être plus raisonnable."

A la façon dont elle a prononcé "pipi de chat", il s'est représenté le mouvement de ses lèvres, avancées en une moue délicate et presque rieuse. Cette expression l'a amusée ; elle doit être encore en train d'en sourire. Lui aussi sourit. Le café a fini de passer. Il pose le filtre sur l'évier et remet son couvercle à la cafetière. Il sait ce qu'il va lui dire en retournant auprès d'elle ; il en sourit déjà en disposant sur le plateau les deux tasses, le sucrier, la cafetière. Il porte le tout au salon, de la démarche un peu cérémonieuse qu'il est difficile d'éviter lorsqu'on tient un plateau chargé.

"Voici notre pipi de chat ! Je ne pense pas qu'il puisse nous faire de mal, celui-là."

Elle l'accueille avec le visage détendu qu'il avait pressenti. La veste de son tailleur est ouverte sur un chemisier de fine soie blanche où affleure par endroits le relief d'une lingerie plus intime. Le sac à main gris a été repoussé contre un accoudoir. Il s'assied en face d'elle ; verse le café en

demandant des nouvelles de Henri ; mais il n'y a que quatre jours qu'il a quitté Henri ; elle n'a pas de nouvelles particulières à donner. Elle l'a vu à leur cabinet juste avant de partir.

"Vous savez ce qu'il m'a recommandé ? (Elle hésite un instant et ses joues s'empourprent à peine, à peine un léger brunissement de son teint). Il m'a recommandé de vous "sortir un peu de votre trou", ce sont ses propres termes ; en vous invitant au restaurant, par exemple. Il nous a apparemment dispensés de la boîte de nuit, c'est déjà ça..."

Elle a osé lui sourire.

"C'est bien Henri, ça ! Mais qu'est-ce qu'il va s'imaginer ?

— En tout cas, si vous êtes disponible demain soir... et si ma compagnie ne vous rebute pas, naturellement !

— Au contraire, ce sera avec plaisir... Mais à une seule condition, que ce soit bien clair dès maintenant : c'est moi qui vous invite."

Elle a une façon étonnamment libre de rejeter la tête en arrière avec un plus large sourire :

"Dites donc, c'est la pension complète alors chez vous ! Objection, votre Honneur ; c'est un point très litigieux qui se discute. Et attention : n'oubliez pas que je suis une redoutable avocate !"

Tremplant le bout des lèvres dans son café brûlant, elle lui jette par en dessous un regard qui se veut menaçant. Elle

paraît tout à fait à son aise maintenant qu'elle est entrée dans ce jeu-là ; c'est comme un personnage que l'on manipulerait au-devant de soi, une sorte de marionnette qui vous dissimulerait et ne vous coûterait rien sinon un peu d'esprit, mais qui vous dispenserait de tout le reste.

"Je demande une suspension d'audience, rétorque Maurice. Puisque nous sommes d'accord sur le fond de l'affaire je souhaiterais que le verdict soit repoussé à demain. Il y va de l'honneur d'un honnête citoyen, tout de même !

— Demande accordée, au vu de l'heure tardive. Mais... n'allez pas vous figurer pour autant que l'affaire soit classée.

— Nous verrons cela demain soir" dit-il.

Ils boivent avec une application silencieuse plusieurs gorgées de café, évitant de se regarder, concentrés sur leurs tasses. A la télévision, il arrive parfois qu'un présentateur du Journal reste encore quelques secondes à l'image après qu'il a fini de dire son texte, quelques secondes de trop ; il n'est plus tout à fait dans son rôle sans être pour autant redevenu lui-même pendant ces instants où l'on ne devrait pas le voir, quelques instants qui prennent un poids insupportable. Maurice a l'impression de se trouver exactement dans ce cas-là. Claire-Anne fait pivoter ses genoux serrés de la droite vers la gauche. Il termine son café et repose sa tasse sur le plateau. Par moments, le vent pousse encore sur les fenêtres avec de sourdes détonations qu'on dirait amollies.

"J'ai l'impression que ça se calme, dit-il.

— En tout cas il ne pleut plus" répond-elle.

Elle a tourné la tête vers les vitres obscures sur lesquelles Maurice a oublié de tirer les voilages et reste les contempler longtemps comme pour s'assurer que la tempête ne va pas la démentir. Elle s'y reflète si nettement qu'on la croirait assise là-bas dans la nuit, suspendue dans les airs avec son chemisier blanc. Il se rend soudain compte qu'elle aussi doit le voir, qu'elle est sans doute en train, comme lui, d'observer subrepticement son image. Il comprend qu'ils se regardent tous les deux, mais dans un sombre espace virtuel où ils n'existeraient pas réellement.

"Vous souhaiteriez peut-être vous reposer ? propose-t-il (Claire-Anne s'est retournée, l'air confus, comme s'il l'avait surprise dans quelque coupable abandon ; à peine a-t-elle eu le temps d'ébaucher un sourire). Vous m'excuserez, depuis que je ne travaille plus je n'ai pas vraiment notion de l'heure."

Du bout de l'annulaire, elle remonte ses lourdes lunettes d'écaille jusqu'à la racine de son nez et consulte une petite montre bijou dissimulée sous le poignet de son chemisier. Ses lunettes ont de nouveau glissé lorsqu'elle relève la tête vers Maurice, si bien qu'il ne sait plus précisément où chercher ses yeux, derrière les verres épais ou au-dessus. Comment doit-elle me voir, se demande-t-il, peut-être une

simple silhouette à demi perdue dans son brouillard de myope ?

"Onze heures et demie ! s'exclame-t-elle. Je crois effectivement que je ne vais pas tarder à vous abandonner. Si je veux être au Palais demain matin avant neuf heures..."

— Je vous comprends très bien. (Il esquisse le mouvement de se lever, les deux mains en appui sur les accoudoirs). D'autant plus que la route a dû tout de même vous fatiguer, après toute une journée de travail..."

Elle a regroupé les jambes sous son buste si bien qu'on dirait presque une enfant, recroquevillée ainsi ; mais la brillance grise du collant, tendu sur l'arrondi de ses genoux, frôle des seins de femme épanouis sous le chatolement souple du chemisier. Elle attend qu'il se lève le premier. Il y a un moment d'immobilité hésitante pendant lequel ils se regardent en souriant, chacun guettant chez l'autre le geste décisif qui les fera basculer dans une autre phase de la soirée : la visite de la chambre, les préparatifs du coucher. D'une dernière poussée sur les bras de son fauteuil, Maurice se met debout.

"Je vous montre votre chambre, si vous voulez bien."

Elle se lève brusquement, comme sous le coup d'un regain d'énergie, en rajustant sa jupe.

La porte de la chambre d'Emmanuelle se trouve face à la salle à manger, au milieu du couloir qui traverse



l'appartement. Maurice l'ouvre et s'efface devant Claire-Anne. Il s'attendait à sa réaction, celle de n'importe quel visiteur qui pénétrerait dans une pièce inconnue : elle jette autour d'elle un regard circulaire avant de se retourner vers lui, resté dans l'encadrement de la porte :

"C'est vraiment très joli..."

— C'était la chambre d'Emmanuelle. Nous l'avons refaite l'année où elle est entrée en fac ; c'est elle qui a tout choisi, c'était son goût, à l'époque ; maintenant, elle donnerait plutôt dans le Design."

Elle fait deux pas pour effleurer la tapisserie du bout des doigts :

"J'aime beaucoup ce papier-peint ; ça fait vraiment chambre de jeune fille.

— Vous aurez malheureusement aussi un lit de jeune fille (il dépose contre le divan le sac de voyage qu'il a pris au passage dans le salon. Le divan est recouvert d'un tissu indien aux motifs rouges et bleus compliqués et encombré de coussins de différentes tailles). Je veux dire un lit plutôt étroit... mais il est bon, vous verrez, c'est l'essentiel."

Elle est revenue près du lit dont elle tâte la fermeté du bout des doigts comme la comparse de quelque bonimenteur de marché, chargée d'illustrer ses propos pour les badauds ; un geste qu'elle aurait mille fois répété et qui ne la

concernerait plus. Peut-être attend-elle qu'il s'en aille pour enfin pouvoir se coucher.

"Je crois que je dormirai parfaitement bien ici, ne vous inquiétez pas. (Il a le sentiment que c'est une sorte de congé qu'elle lui donne, avec cette façon de terminer sa phrase par un sourire un peu las). Si du moins, ajoute-t-elle, votre fameux pipi de chat ne me fait pas trop d'effet..."

Elle a prononcé "pipi de chat" avec cette moue maniérée qu'il avait pressentie tout à l'heure lorsqu'il préparait le café, cette moue qu'il avait imaginée – il a maintenant la satisfaction de le constater – exactement comme elle est, avec ce même mouvement pointu des lèvres, cette même lueur amusée dans les yeux ; il l'avait imaginée rien qu'en entendant sa voix.

Ils sont ressortis dans le couloir. Maurice a ouvert la porte voisine, tendu le bras pour allumer tout en s'effaçant de nouveau pour la laisser passer. La salle de bains est entièrement carrelée d'une faïence bleu-vert qui crée une ambiance d'aquarium, une ambiance transparente de fond de piscine incitant à se débarrasser de ses vêtements de ville pour s'y mouvoir plus librement, en tenue de bain, pour s'immerger dans une eau claire et fraîche. Sur le mur du fond, au-dessus du lavabo qu'il a nettoyé le matin même, le visage de Claire-Anne lui sourit, cadré dans le miroir de l'armoire de toilette, tout près de son propre visage resté légèrement en retrait, presque joue contre joue. Dehors, on

dirait que le vent a complètement cessé de souffler ; peut-être souffle-t-il moins violemment de ce côté-ci de l'immeuble. Dans le silence nocturne de l'appartement, la rencontre de leurs deux images a quelque chose d'étrangement irréel.

Il lui désigne de la main la petite pile de serviettes éponge et de gants en équilibre sur le bord de la baignoire. "Je vous ai préparé ici tout ce qu'il faut", dit-il. Elle le remercie : elle a prévu d'apporter le nécessaire. Cet infime déplacement qu'il vient de faire a suffi pour qu'ils disparaissent du miroir qui ne reflète plus qu'un mur vide de faïence bleue. Une fraction de seconde, il a la nette impression qu'ils ne sont plus là, qu'ils se sont perdus bien que n'ayant pas cessé de se côtoyer dans l'espace exigu de la salle de bains ; qu'ils se sont perdus depuis que leurs visages ne sont plus réunis, comme si leur véritable présence avait été là, dans la fausse profondeur éclairée du miroir, et non dans la réalité de ces quelques mètres carrés où leurs corps, presque, se bousculent. Puis le miroir s'anime à nouveau d'une fugitive apparition de Claire-Anne : la tache lumineuse de son profil qui se tourne, le catogan gris-bleu dans la masse plus sombre des cheveux. Elle est ressortie et il s'empresse de la rejoindre.

Le couloir lui paraît soudain d'une tristesse affligeante malgré la peinture blanche des boiseries ; il lui rappelle les visites du dimanche qu'il faisait autrefois à sa grand-tante Eugénie, lorsqu'il était étudiant ; la même impression de

confinement et d'ennui qui vous saisit en franchissant le seuil d'un intérieur de vieux. C'est peut-être le ton beige, trop terne, de la tapisserie ou la pauvreté d'un éclairage dispensé par une seule suspension de pâte de verre grise, à l'austère monture de fer forgé, accrochée sous un plafond trop haut. Ils avaient eu leur période Arts Déco, avec Laura, peu après avoir acheté cet appartement. A cette époque, dans les années soixante, en fouinant chez les brocanteurs et les antiquaires, on trouvait encore facilement ce style d'objets et de mobilier qui commençait seulement à revenir à la mode. C'est comme cela qu'ils avaient acquis leur chambre à coucher, par exemple. Tout à coup Maurice voit sa chambre, où il a dormi avec Laura pendant plus de trente ans, où il dormira ce soir : le haut bois de lit en palissandre rouge de Madagascar, lourd et géométrique ; les deux chevets et la coiffeuse, sombres eux aussi, anguleux. Il n'avait jamais pensé que vivre dans un mobilier qui n'était plus de son temps nous vieillissait encore davantage, comme si nous appartenions à une génération précédente, celle qui s'était mariée, s'était meublée dans les années trente. Comme si nous couchions dans le lit de nos parents, se dit-il, dans le lit de la tante Eugénie. On achète facilement des vieilleries quand on est jeune. Laura et lui s'étaient finalement comportés comme tous ces jeunes couples qui découvrent la vie, s'y installent. Le passé qu'ils ne possèdent pas encore, ils ont besoin d'en lester l'esquif incertain de leur traversée.

Mais bientôt leur navire, que le temps a chargé de son propre fret, pèse déjà suffisamment lourd par lui-même et ceux que l'on appelle alors les vieux entreprennent un jour ou l'autre de se débarrasser de ce lest inutile, se déprennent peu à peu de ces meubles anciens dont le goût leur devient étranger. Ils n'iront plus courir les foires à la brocante et, si jamais la nécessité se fait sentir de quelque mobilier nouveau, ils préféreront un confort fonctionnel aux valeurs d'un passé dont ils se sentent maintenant accablés. On ne découvre cela qu'avec l'âge, pense Maurice qui comprend pour la première fois le penchant exclusif d'Emmanuelle et Bernard pour le mobilier contemporain. De ce point de vue-là, Emmanuelle avait fait preuve d'une maturité plus précoce : c'est à bord d'une puissante vedette moderne qu'elle s'était lancée dans la vie, rejetant l'attrait illusoire des anciens voiliers nostalgiques. Claire-Anne devait certainement se demander où elle était tombée, elle qu'il imaginait dans le luxe chaleureux de son appartement de riche célibataire.

Dans la pauvre lumière du couloir, le teint mat de Claire-Anne s'est altéré de nuances olivâtres. Mais peut-être au fond n'est-ce que la clarté bleue de la salle de bains que réfléchit sa peau, la porte étant restée ouverte. Le teint de Claire-Anne, comme celui de certaines espagnoles, ne respandit de tout son éclat qu'au rayonnement des soleils du Midi ; une lumière trop froide ou insuffisante le rend aussitôt grisâtre et presque maladif. Elle attend, immobile devant la salle de

bains, prête à partir à droite ou bien à gauche selon l'indication de Maurice, hésitante et instable. "Excusez-moi" dit-il en passant devant elle. Elle est déséquilibrée un court instant lorsqu'il lui désigne la porte voisine ("Ici, c'est notre chambre...") et qu'elle doit suspendre le pas qu'elle avait esquissé, comprenant au dernier moment qu'il ne lui montrera pas cette chambre-là, pas ce soir, il est trop tard ; et elle fait demi-tour, toujours dans cette position d'équilibre fragile, pivotant sur un talon tandis qu'il s'avance vers l'autre porte, en face ("Et là, mon bureau..."), une porte ouverte sur l'obscurité d'une pièce où il se dispense d'allumer, se contentant de lui indiquer la dernière pièce de l'appartement, d'un geste qui ne l'invite pas à y entrer, une simple information. Et finalement, c'est vers sa propre chambre qu'elle repart au terme de cette danse indécise quelque peu ridicule, poussée en quelque sorte pas à pas par Maurice qui conclut la visite par un "et voilà !" plutôt prématuré puisqu'elle n'a vu ni le bureau ni la chambre.

"Cela vous fait un bel appartement, dit-elle aimablement en franchissant le seuil de sa chambre, à demi tournée vers lui dans une espèce de marche oblique de crabe.

— Oh, pas si grand que cela, vous savez ; on en a vite fait le tour. Il n'y a jamais que ces trois pièces-là en plus du séjour. Mais ça nous suffit largement."

Elle s'est immobilisée près du divan et demeure un instant les yeux levés vers lui, les lèvres entrouvertes. Mais il

s'est déjà repris : "Je veux dire, ça me suffit... Il n'y a pas de raison, d'ailleurs : à trois, on y était très à l'aise ; je ne vois pas pourquoi maintenant que je suis seul..."

Il se tient dans l'embrasure de la porte, la main gauche appuyée au chambranle, à hauteur de sa tête. Depuis son entrée dans la chambre d'Emmanuelle, Claire-Anne a retrouvé ses couleurs, la chaleur de son teint et cette roseur naturelle des lèvres qui la dispense d'y mettre du rouge. C'est elle qui paraît gênée par le lapsus de Maurice. Peut-être se tient-elle pour responsable de cette allusion à la mort de Laura dont il n'a jamais parlé jusqu'alors. Elle reste immobile près du lit, les bras pendant le long du corps ; ses joues légèrement empourprées lui donnent un air de gamine prise en faute. Il n'y a plus aucune raison pour que Maurice reste là, appuyé au chambranle. Il lui a montré sa chambre, la salle de bains, et il est sans doute près de minuit. Il n'y a pas de raison non plus pour qu'il s'approche d'elle et lui tende ainsi la main. Elle le voit s'approcher, main tendue, comme pour se dire au revoir au coin d'une rue. Il lui tend la main, sans songer à ce que ce comportement a de déplacé, ici, dans son appartement, alors qu'ils vont seulement se séparer pour la nuit. Prise au dépourvu, elle se porte en avant elle aussi, ne pouvant faire autrement que répondre à ce geste insolite. Il serre la main de Claire-Anne, comme on serre la main d'une amie que l'on s'apprête à quitter. "Eh bien, je vous souhaite une bonne nuit. Si jamais vous aviez besoin de quoi que ce

soit..." Elle a senti sa propre main dans la sienne, sa main qu'elle ne voit pas car ils sont déjà trop proches l'un de l'autre et que ce sont ses yeux qu'elle regarde tandis qu'elle murmure : "merci", avec une pénétration qui lui fait soudain penser à des condoléances ; à tel point qu'elle s'attendrait presque à ce que le défilé continue, une autre personne lui tendant ainsi la main à qui elle répéterait son "merci", la même expression de gravité sur le visage, avant de passer au suivant. Il a imprimé à leurs mains ce petit mouvement sec que l'on fait pour simplement dire au revoir mais garde la main de Claire-Anne dans la sienne. Et comme personne d'autre ne vient, c'est toujours la main de Maurice qu'elle serre, éperdue de ne pouvoir contrôler la montée d'une inexplicable émotion. Il n'est pas surpris de sentir la pression de la main de Claire-Anne, une pression très douce et discrète, suffisamment insistante cependant pour que lui aussi accentue son étreinte de façon significative. Et comme leurs mains restent serrées et que rien ne pourrait justifier que se prolonge cette situation qu'aucun d'eux n'a voulue, elle plie lentement le coude pour l'attirer à elle. Il ne trouve rien d'étrange à se laisser aller, accomplissant un dernier pas jusqu'à ce que leurs corps en viennent à se frôler. De si près, il peut voir que l'iris brun sombre de ses yeux, derrière le verre épais des lunettes, devient brillant et limpide comme si l'eau de la pluie, là dehors, avait pu les laver ; mais elle ne pleure pas encore. Elle hausse un peu la tête pour atteindre



sa bouche et se porte en avant, pressant contre son ventre l'angoisse nouée de leurs mains. Elle l'embrasse. Lorsqu'elle appuie ses lèvres contre celles de Maurice, il ne sent qu'un immense vide en lui ; il n'a plus de sentiment, de pensées. C'est dans un état d'absence totale de lui-même qu'il délie doucement l'étreinte de leurs doigts, la crispation de cette boule qui constitue l'ultime obstacle entre leurs deux corps ; qu'il entoure de ses bras les épaules de Claire-Anne tandis que, du même mouvement, elle aussi, finalement, l'enlace. Il n'a pas su qui, d'elle ou de lui, les a fait basculer à un moment donné vers le lit, sans que leur baiser se défasse, sans qu'ils aient conscience de quelque déplacement que ce soit. Ils sont allongés sur le lit, parmi les coussins bariolés d'Emmanuelle, et des larmes perlent au coin des yeux inondés de Claire-Anne, glissent sur la pâleur soudaine de ses joues.

Il demande : "Vous pleurez ?"

Elle dit : "Non", sans tenter de le démentir par le moindre faux semblant de sourire. Mais elle lui prend le visage entre les mains, l'attire de nouveau près du sien avec une force lente, obstinée, la détermination inexorable du samouraï qui fait pénétrer, pouce par pouce, l'acier aiguisé de son sabre dans la paroi de son abdomen. Ils reprennent le long baiser que Maurice avait interrompu, roulant cette fois-ci l'un sur l'autre, l'un contre l'autre, dans le désordre des coussins qu'il jette au sol un à un pour leur faire de la place sur cette

couche étroite, dans le désordre des vêtements de Claire-Anne qu'il s'efforce d'ouvrir, d'écarter, de remonter, découvrant le haut prodigieux de ses cuisses gainées du collant argenté, s'immisçant jusqu'au ventre qu'elle lui tend, cambrée, sans lui retirer sa bouche douloureusement pressée contre la sienne, agrippée des deux bras à sa nuque sans se soucier des lunettes tombées contre son cou. Ils creusent, dévastent l'étendue impeccable du lit dans les contorsions qu'elle fait pour l'aider à ôter son collant et il découvre, embrasé tout à coup sous sa paume, le délicat velouté de sa chair étrangère.

Elle s'est offerte à lui sans un mot, tout habillée sur le lit. Le désarroi de sa nudité, il croit le trouver dans ses yeux éperdus, privés de la protection de leurs verres, ses yeux nus qui basculent sans le voir vers le plafond inconnu de la petite chambre d'Emmanuelle. Ils n'ont pas éteint la lumière. Puis elle relâche l'étreinte qui tenait son cou enserré et il peut se laisser glisser à son côté pour, appuyé sur un coude, refermer tant bien que mal son pantalon fripé. Il tire aussi un peu la jupe de Claire-Anne sur son sexe blessé, humide et odorant, pour ne pas le voir exposé ainsi dans la fourche des cuisses. Il la prend dans ses bras.

"Vous pleurez ?" lui dit-il.

Elle renifle pour lui sourire : "Ce n'est rien... Ce n'est rien, il y avait si longtemps..."

— Je sais" dit simplement Maurice ; bien qu'il ne sache rien de la solitude de Claire-Anne, n'en ait rien deviné ; il commence seulement à la mesurer. Il veut attirer à lui sa tête en lui caressant les cheveux, l'attirer au creux de son épaule. D'abord elle s'abandonne, puis se raidit et se recouche sur le dos.

"Je ne peux pas...

— Qu'est-ce que vous ne pouvez pas ?

— Je ne peux pas venir contre vous.

Il attend un long moment sans répondre. Ils sont étendus côte à côte et regardent le plafond blanc. On n'entend plus rien de la tempête qui s'est déchaînée tout l'après-midi et, dans les chambres derrière, on ne distingue même pas le passage des voitures. Il comprend combien son geste était faux et qu'il ne pourra pas non plus la prendre contre son cou, comme il avait serré Laura, comme font tous les amants. Il ne pourra pas même l'embrasser. Il essaye de s'imaginer embrassant maintenant Claire-Anne et cela lui paraît aussi incongru que s'il l'avait fait dans le salon de Henri, le premier soir de leur rencontre.

"Je crois que vous avez raison, dit-il enfin. Nous avons sans doute trop vécu, chacun de notre côté.

— C'est à votre femme que vous pensez ?"

Sa voix a pris un timbre étrange, lointain, comme si elle était perdue dans une rêverie sans aucun rapport avec leur situation.

"Oui" dit-il, parce que c'est la réponse qui lui vient à l'esprit, la plus facile. Puis il ajoute : "Non. Cela n'a rien à voir avec elle. Je pense à vous ; et à moi. Ce qui nous est arrivé..."

— C'est de ma faute, je sais ; c'est à cause de moi.

— Vous le regrettez ?"

Elle cherche sa main entre leurs deux corps allongés.

"Non. En tous cas, je vous remercie de m'en parler de cette façon, aussi... franchement."

Tâtonnant derrière sa tête, elle y retrouve ses lunettes, dont les branches s'étaient prises dans l'épaisseur de sa chevelure, et les remet. Maurice en est inexplicablement soulagé. Il s'assied au bord du divan.

Devant lui la porte est restée ouverte sur la lumière grise du couloir où il s'apprête à retourner. Il remarque pour la première fois combien est chaleureuse la petite chambre d'Emmanuelle, avec les fleurs romantiques de sa tapisserie rose et bleue, ces coussins qu'elle disposait un peu partout, les photos de vacances et les cartes postales naïvement épinglées au-dessus du bureau, face au lit, et même son ancienne table de travail qui n'est pourtant constituée que d'un plateau laqué blanc sur lequel il n'y a plus rien depuis

des années, rien que le sous-main de cuir vert – un cadeau de Laura à l'occasion d'il ne sait plus quel anniversaire –, un sous main trop épais qu'elle mettait toujours de côté pour écrire. Même dégarnie de la plupart des livres qui remplissaient autrefois les tablettes du cosy autour du divan, malgré ce bureau inutile et l'absence de cette impalpable vibration qui caractérise toutes les pièces habitées (comme si le mobilier, le moindre objet, les murs – semblables à ces appareils de chauffage qui restituent le jour les calories accumulées pendant les heures creuses de la nuit – renvoyaient toujours les ondes de la présence qui les avaient irradiés), même dépourvue de cette vibration de la présence d'Emmanuelle, la chambre lui paraît accueillante, préférable à la béance du couloir. Sur le petit fauteuil de bureau garni de cuir, trône Ernest, le gros ours marron à poils ras que sa fille avait préféré laisser là lorsqu'elle s'était mariée, "pour qu'il garde la chambre", avait-elle précisé. Ernest le fixe de ses yeux étonnés, de ses yeux ronds de verre. Il aurait très bien pu se faire qu'Emmanuelle et Claire-Anne jouent ensemble avec cet ours-là, songe-t-il. Claire-Anne a le même âge que ma fille. Il cesse de regarder l'ours pour se tourner vers la jeune femme qui n'a pas fait le moindre mouvement.

"Je vais vous laisser dormir... Je pense que c'est ce que nous avons de mieux à faire."

Il est en train de se lever lorsqu'elle pose sa main sur la sienne pour le retenir.

"Maurice..."

Il se rassied. Elle a, aux commissures des lèvres, deux minuscules fossettes qui rendent encore plus touchant son sourire, d'une fragilité presque juvénile.

"Bonne nuit, Maurice..." achève-t-elle.

Lorsqu'il sort de la pièce, elle est toujours allongée. Il faut plusieurs minutes, alors qu'il commence à se déshabiller dans sa chambre après être passé éteindre au salon, pour qu'il entende couler dans la salle de bains un discret filet d'eau.

\* \*

\*

## II

Laura court désespérément sous une pluie torrentielle, la tête et les bras rejetés en arrière. Les mèches de ses cheveux trempés, collées sur ses tempes, lui découvrent bizarrement les oreilles. Lui aussi court, à perdre haleine, derrière elle, et crie son nom : "Laura !... Laura !..." Mais il est à bout de souffle ; ses appels, le vent les emporte aussitôt comme une fumée de cigarette dans la tempête ; il ne lui reste dans la bouche que cette braise ardente de son cri ; elle ne se retourne pas. Elle aussi semble avoir atteint l'extrême limite de ses forces. Ses enjambées se font de plus en plus lourdes et lentes, douloureuses, sans pour autant qu'il parvienne à la rattraper, comme si tous deux couraient sur place. Elle porte un trench coat beige au col relevé qu'il ne lui a jamais vu, tellement imprégné d'eau qu'il se plaque contre ses cuisses, les entrave à chaque pas avec un crissement de tissu détrempé qu'il imagine plutôt qu'il ne l'entend vraiment ; de même qu'il n'entend pas ses propres cris, ni la pluie, ni le martèlement de leurs pieds sur un sol qui n'a d'autre consistance que de servir de support à leur course, un sol qu'on ne dirait fait ni de sable ni d'herbe ou de terre, qui

n'est pas non plus l'asphalte sonore d'une route, un sol qu'il sent résonner sous leurs pas plutôt qu'il ne l'entend. Elle fuit presque sans avancer, au prix d'une énorme énergie. Ce trench coat dégoulinant qui lui adhère au corps, dont elle semble ne déployer tant d'efforts que pour s'arracher, il ne le connaît pas. On dirait un imperméable d'homme. D'ailleurs il n'est pas tout à fait assuré qu'il s'agisse bien de Laura. Elle ne s'est pas retournée ; il n'a pas vu son visage. Il n'en continue pas moins d'appeler son nom, de temps à autre ("Lau-ra !..."). Il a conscience de l'articulation de ces deux syllabes dans sa bouche, du mouvement de sa langue qui se détache du palais pour venir claquer contre ses dents. Il sent bien que c'est ce nom-là qu'il prononce mais il ne l'entend pas. S'il parvenait à se faire entendre, Laura certainement se retournerait, l'attendrait ; elle n'a aucune raison de le fuir. Elle gravit avec difficulté une sorte d'abrupt escarpement qui s'effrite, une dune. Pluie et vent, là-haut, bataillent dans ses cheveux, son vêtement, bien au-dessus de lui dans le contre-jour d'un ciel gris. Il commence à grimper lui aussi et la pluie, soudain, se met à tambouriner sur la large capuche d'un ciré de marin dont il se trouve revêtu, un ciré qu'il ne se rappelle pas avoir porté auparavant ; il ne l'avait pas tout à l'heure lorsqu'il courait derrière Laura. Il n'entend plus que ce crépitement sur la capuche de toile plastifiée qui lui enveloppe toute la tête, ce crépitement dru de la pluie, assourdissant.



Il a cessé de courir et dès qu'il sort complètement du sommeil il comprend qu'il ne pleut pas : Claire-Anne est déjà levée ; elle est sous la douche. De la chambre (la baignoire est contre la cloison), on entend couler l'eau aussi distinctement que si l'on se trouvait dans la salle de bains. La brique creuse répercute toutes sortes de petits chocs sourds chaque fois qu'elle remet la savonnette dans le porte-savon chromé fixé au mur, chaque fois qu'elle raccroche ou décroche la pomme de douche de son support.

Claire-Anne est nue à quelques mètres de lui. Une eau tiède lui ruisselle le long du corps, sur le visage qu'elle tend avec volupté, les yeux fermés, à cette pluie bienfaisante qui colle ses cheveux sur la peau de son dos. Dans la pénombre de sa chambre, les draps remontés jusqu'au cou, il découvre un monde de bruits qu'il n'avait jamais entendus. Laura ne prenait jamais sa douche ainsi, tandis qu'il était encore au lit ; elle se levait toujours après lui pour le rejoindre en peignoir dans la cuisine où il avait déjà préparé leur café. Elle n'allait dans la salle de bains qu'après son petit déjeuner, prétendant que son "bio-rythme" l'exigeait ainsi. Du coup, lorsque Laura était sous la douche, cela n'avait rien à voir avec ces bruits auxquels il prête maintenant une oreille de plus en plus attentive, encore enfoui dans la tiédeur du lit : Laura, sous la douche, c'était la mouvante silhouette de chair qu'estompait le plastique transparent du rideau tandis qu'il se rasait devant le lavabo ; c'étaient des cataractes bouillantes au sein d'un

nuage de vapeur lorsque, entrouvrant le rideau, il s'amuse à toucher parfois, d'un geste rapide d'agacerie, la plénitude ferme de sa poitrine, retirant aussitôt son bras trempé jusqu'au coude.

Il entend fermer les robinets ; les anneaux cliquent sur la tringle quand elle repousse d'un seul mouvement le rideau. Il y a encore le crissement des pieds nus de Claire-Anne sur le fond émaillé de la baignoire et la claque lourde du drap de bain que l'on déplie. Elle est en train de se sécher, enveloppée d'abord tout entière dans les pans de la grande serviette, se frictionnant les bras, le ventre, les seins. Puis, courbant la ligne de son dos à la manière d'un modèle de Bonnard au sortir de son bain, elle essuie ses jambes tendues l'une après l'autre devant elle et tamponne, entre ses cuisses, la touffeur d'une toison qu'il a entr'aperçue hier soir comme on tapote la plume d'un oreiller afin de lui redonner du gonflant.

Maurice rejette les draps et s'assied au bord du lit. Il est huit heures moins le quart. Il faut préparer le petit déjeuner avant que Claire-Anne ne soit prête ; il ne peut tout de même pas la laisser se débrouiller seule à la cuisine. Il enfile la grosse robe de chambre écossaise étalée sur le fauteuil et gagne le couloir. Elle a laissé grande ouverte la porte de sa chambre, la lumière allumée. Parmi les draps défaits du divan d'Emmanuelle sont soigneusement disposés une robe de lainage rouge, un soutien-gorge, des bas. Un scrupule de

discrétion lui fait détourner le regard et continuer vers la cuisine où Zoé vient se frotter contre ses jambes en miaulant.

Le peignoir éponge jaune de Laura apparaît dans l'embrasement de la porte. Il s'est toujours demandé si elle n'avait pas un sixième sens lui permettant de deviner le moment précis où, le café ayant fini de passer, la table mise, elle n'aurait plus qu'à s'asseoir. Cette fois-ci il n'a même pas eu le temps de mettre les bols ; mais Laura va le faire tandis que lui coupera le pain.

"Bonjour..." dit Claire-Anne. Elle hésite à entrer. "Je me suis permis d'emprunter le peignoir qui était dans la salle de bain..."

— Vous avez eu raison : il est là pour ça.

— J'avais un peu peur que ce ne soit le vôtre...

— C'est celui de ma femme.

— Ah... je suis désolée...

— Il n'y pas de raison ; ça n'est jamais qu'un peignoir, vous savez. L'essentiel est que vous ayez passé une bonne nuit.

— Excellente ! Votre petit lit de jeune fille est parfait.

— Il paraît. C'est ce que disait Emmanuelle. Elle prétend qu'elle n'a jamais si bien dormi depuis, mais je suppose que c'est surtout pour faire enrager son mari."

Elle s'approche de la table, s'y appuie du bout des doigts.

"J'espère que ce n'est pas la douche qui vous a réveillé ? J'ai essayé de faire le moins de bruit possible mais je n'avais guère le choix : l'heure c'est l'heure.

— Ne vous inquiétez pas. Dans ces vieux appartements on n'entend rien.

— Je peux faire quelque chose ?

— Vous pouvez mettre les bols... là, au-dessus de l'évier. J'ai fait du café ; je ne savais pas ce que vous preniez au petit déjeuner.

— Café, bien sûr !"

Il la regarde lever les bras pour ouvrir les deux portes du placard. Il y a si longtemps que ce peignoir n'a enveloppé des formes de femme qu'on dirait qu'il a oublié sa fonction naturelle de vêtement et n'est plus capable de les dissimuler ; il les laisse exagérément deviner au contraire, les révélant plutôt de façon provocante comme un drapé jeté sur une quelconque nudité.

"Mais un peu moins pipi de chat qu'hier soir si c'est possible, il ne faudrait pas que je m'endorme à l'audience, reprend-elle en portant les bols sur la table. Et les couverts ? dans le tiroir ?

— Devant vous."

Il ôte le filtre à moitié plein de dessus la cafetière pour le transférer rapidement, encore tout pissant, dans l'évier.

"Moi aussi je le prends plus fort le matin" ajoute-t-il.

Elle a disposé les couteaux et les cuillers de part et d'autre de leurs bols. Il pose la vieille cafetière de faïence jaune sur la toile cirée. Elle se tient debout à l'extrémité de la table. Ses cheveux, que ne retient plus l'habituel catogan, lui tombent jusque sur les épaules, humides et sombres. Sous la lumière crue de l'ampoule, le tissu jaune du peignoir prend une nuance acide qui donne à son visage un air misérable et désespéré. Lorsqu'il était porté par Laura, ce peignoir-là se gonflait tellement de toute sa force de vie qu'il devenait comme un prolongement de sa peau, irradiant sa chaleur, même avec cette lumière. Ces choses-là font vraiment partie de nous, observe-t-il, ce ne sont pas que de simples vêtements ; personne n'usurpe impunément les habits de quelqu'un d'autre. Et il s'en veut d'avoir laissé là le peignoir de Laura, suspendu depuis si longtemps dans la salle de bains, bien que jusqu'à présent personne n'ait eu l'occasion de le porter. Claire-Anne, dans ce peignoir, lui paraît vulnérable et transie.

"J'avais les cheveux mouillés... je me suis permis de l'emprunter, je ne savais pas..."

Il se rend compte de l'insolite durée de son silence en l'entendant se justifier. Ils sont restés immobiles l'un et

l'autre depuis qu'il a apporté le café, elle la hanche à peine appuyée contre le bord de la table, bras ballants, et lui debout derrière sa chaise. Il voudrait préciser que ce n'était pas à Laura qu'il pensait mais à elle, ou plutôt que deux pensées simultanées s'étaient superposées confusément dans son esprit, deux pensées comme deux strates qui se fondaient en un étrange effet de surimpression : cette image de Laura, le corps radieux de Laura de si nombreux matins dans le jaune éclatant de son peignoir, et sa présence à elle, que le même vêtement rend si fragile et si nue, d'une nudité dont il se sent plus ou moins responsable. Mais c'est trop délicat, trop complexe ; il n'est même pas certain de pouvoir ainsi le formuler.

"Il y avait un sèche-cheveux dans l'armoire de toilette, dit-il. C'est de ma faute, vous ne pouviez pas le deviner."

Mais ce n'est pas la phrase qu'ils attendent l'un et l'autre. Il lui saisit alors les poignets qu'elle laisse pendre, inertes, au-devant d'elle et les maintient entre eux comme on tiendrait ceux d'un enfant au moment de lui faire la morale.

"Claire-Anne..." commence-t-il. Derrière l'écaille de ses lunettes ses yeux manifestent tant d'alarme, elle se trouble si profondément, jusqu'à ce qu'il perçoive le tremblement de ses mains dans les siennes, qu'il n'a pas le cœur de poursuivre. Il prend un ton plus enjoué : "Eh bien voilà : il y a du café chaud... du pain... du beurre... tout ce qu'il faut pour un bon petit déjeuner, alors allons-y, profitons-en !"

Elle s'assied face à la fenêtre tandis qu'il lui verse un bol brûlant de café avant de se servir à son tour et de s'installer à sa place habituelle. Le jour se lève à peine. Il commence à couper le pain avec une application exagérée, comme on scierait méthodiquement des bûches, et elle rit. Ils décident en même temps de prendre un sucre et se sourient encore avec des politesses mutuelles au moment où leurs mains se rencontrent au-dessus de la boîte de crêpes dentelles qui tient lieu de sucrier. Ce n'est qu'en beurrant leurs tartines qu'ils recommencent à parler. Ils parlent du travail de Claire-Anne. Maurice s'étonne qu'une avocate de Quimper puisse venir plaider à Nantes et elle doit lui expliquer qu'il s'agit d'un de leurs clients en contentieux avec une entreprise d'ici.

"Mais Morel aurait pu prendre l'affaire ! Henri – enfin, votre cabinet – est bien en cheville avec lui, non ?

— C'est là que ça se complique, en fait. Henri ne vous en a pas parlé ? Je croyais... Figurez-vous que Morel est justement l'avocat de la partie adverse. Un hasard ; mais qui m'oblige à venir moi-même représenter notre client, et voilà."

Elle s'anime. La jeune femme d'hier soir, qui semblait pathétiquement résister à la fascination d'un vertige, celle dont il tenait encore les mains il y a un instant, cette jeune femme-là lui a échappé. Il bavarde avec l'associée de Henri, une avocate qui s'apprête à partir plaider au Palais ; femme discrète certes, réservée, presque timide mais qu'on devine à

la hauteur et sûre d'elle-même dès qu'il s'agit de sa vie professionnelle. Même le peignoir de Laura lui va maintenant beaucoup mieux : dessous, elle n'a plus l'air aussi nue. Elle demande :

"Votre femme aussi appartenait au barreau, il me semble ?"

La question le prend tellement au dépourvu qu'il reste sans réponse. Il n'a jamais envisagé qu'il puisse y avoir entre elles le moindre point commun, pas même sur ce plan-là. Laura n'était pas une femme parmi les autres, partageant avec d'autres une même formation, des compétences analogues ; avec qui il aurait fait l'amour comme les hommes font l'amour avec les autres femmes. Laura était unique et ne souffrait pas de comparaison. Il ressent une sorte de honte rétrospective pour avoir accompli avec Claire-Anne ces gestes de l'amour qu'il avait crus jusqu'alors exclusivement réservés à Laura. Il ne s'agit pas seulement du remords de l'avoir pour ainsi dire trompée à titre posthume (ce ne serait après tout qu'une affaire de conscience avec laquelle on trouve toujours à s'arranger) mais du pressentiment d'une faute beaucoup plus grave parce qu'irréparable, impardnable : la confuse impression d'avoir en quelque sorte déprécié Laura, de l'avoir ramenée au rang de n'importe quelle femme puisqu'il avait pu, avec une autre, se comporter comme il le faisait avec elle.



Claire-Anne se trouble de nouveau. Comme dans une eau calmée dont le fond vient d'être encore imprudemment remué, tout un dépôt secret brouille la limpidité de ses yeux, les embue lentement, aux limites des larmes.

"Elle n'a jamais plaidé, précise-t-il enfin. Elle travaillait pour un avocat mais ne plaidait pas."

Il ne parvient pas à en dire davantage et se détourne vers la fenêtre dans l'espoir de voir le jour se lever ; mais ils sont encore enfermés dans la nuit. Claire-Anne vient de comprendre que parler de Laura lui demeure interdit.

"Ce sont les jours les plus courts de l'année" commente-t-elle avant de porter son bol à ses lèvres.

Lorsqu'elle le repose sur la table une légère buée s'évapore sur ses verres de lunettes découvrant des pupilles brillantes où tout dépôt s'est déjà décanté ; son regard a retrouvé toute sa limpidité. D'un geste sec, elle resserre la ceinture du peignoir.

"Il ne faudrait pas que je tarde trop ; je vais aller m'habiller. Vous m'excuserez."

Elle s'est levée ; elle sort déjà lorsque Maurice répond que bien sûr, il l'en prie. Il entend encore le raclement de sa chaise sur le carrelage alors qu'elle a déjà quitté la cuisine et il est incapable de qualifier ce qu'il éprouve – peut-être du soulagement ? – à se retrouver soudain seul devant sa table de petit déjeuner, plus seul encore qu'à l'ordinaire car restent

en face de lui ce deuxième bol, vide, et cette grande cuillère argentée qu'elle a laissée dans une position oblique insolite. Laura rangeait toujours ses couverts perpendiculairement au bord de la table, de part et d'autre de son bol, et il avait acquis l'habitude d'en faire autant, machinalement, à la fin de chaque repas.

Le vrombissement du sèche-cheveux lui parvient de la salle de bains ; un grêle vrombissement, qui mêle au souffle de l'air chaud l'opiniâtreté plus aiguë du petit moteur électrique enrôlé, un bruit qu'il sait reconnaître depuis plus de vingt ans. Claire-Anne est debout devant l'armoire de toilette, les bras arrondis au-dessus de la tête, faisant d'une main bouffer ses cheveux devant l'embout de l'appareil qu'elle oriente de l'autre. Il ne parvient pas à décider si elle a conservé son peignoir ou l'a ôté pour se sécher les cheveux. Probablement l'a-t-elle conservé : la porte de la salle de bains est restée ouverte et elle doit encore retourner s'habiller dans sa chambre ; quelle nécessité y aurait-il à se mettre nue pour se sécher la tête ? Il se demande si cette présence dans son appartement ne constitue pas une gêne pour lui, s'il n'aurait pas préféré qu'elle ne soit pas venue. D'ailleurs il ne s'agit pas à proprement parler d'une présence, un événement plutôt, un passage, une situation qui ne doit pas durer ; et c'est précisément cette idée-là qui le perturbe davantage, constitue le véritable dérangement : le fait que Claire-Anne ne soit chez lui qu'une présence éphémère.

Il se lève pour débarrasser la table et porte le tout sur l'évier. Une aube grise, indécise, rend la fenêtre plus froide et fait paraître indigent l'éclairage de la pièce. Il n'a jamais aimé voir le jour se lever, sauf au bord de la mer où un libre horizon laisse monter la lumière, où c'est véritablement une naissance, l'éclosion miraculeusement renouvelée de son "aurore aux doigts de rose" comme ne manquait jamais de dire Laura. En ville, le jour ne se lève pas : c'est la nuit qui, péniblement, dissipe ses ténèbres pour laisser place à cette clarté blafarde, diffuse, qui n'a plus rien du sourire radieux d'une aurore. C'est la blancheur qu'il voit croître de sa fenêtre parmi les antennes de télévision et les cheminées de briques jaunes des maisons voisines. Il ne lui accorde qu'un regard rapide en retournant, l'éponge à la main, vers la table pour essuyer la toile cirée. Un jour nouveau s'est levé, un jour qu'il devra, comme les précédents, occuper jusqu'au soir ; mais ce soir, il y aura le retour de Claire-Anne ; il a promis de l'inviter à dîner. S'il sort en ville, aujourd'hui, il aura au moins une raison de rentrer, une raison autre que le film qu'il aurait prévu de regarder à la télévision. D'un dernier coup d'éponge, il fait glisser doucement dans le creux de sa paume le petit tas de miettes qu'il a rassemblées.

Elle est magnifique dans sa robe de laine rouge, une robe moulante qui monte ras du cou et donne, tout en faisant habillé, l'allure sport et décontractée qu'aurait un pull à col roulé. Elle a tiré aussi de son sac de voyage un imperméable

blanc très léger qu'elle a laissé ouvert. Sous son bras gauche le porte-documents de cuir noir doit contenir ses dossiers. Il n'ose pas regarder ses jambes.

"Eh bien, Maurice, je vais y aller, dit-elle. Je vous remercie pour tout, et à ce soir. Pas avant sept heures-sept heures et demie, de toute façon. Ne m'attendez pas avant."

Elle n'a pas franchi le seuil de la cuisine. Elle vient simplement dire au revoir, cela va de soi ; peut-être aussi est-elle venue se montrer, pense-t-il, mais il écarte aussitôt cette idée. Il s'avance pour lui tendre la main, gêné de se trouver encore en robe de chambre alors qu'elle est habillée et coiffée, prête à partir, revivifiée déjà par l'air frais du matin.

"Vous n'oubliez pas notre accord : ce soir, c'est moi qui vous invite !"

Elle a ce beau sourire largement dessiné qui donne un charme si particulier aux femmes portant de grosses lunettes (et il pense que si elles choisissent ce genre de montures, c'est probablement parce qu'elles ont déjà le sourire).

"Cela, ce n'était pas précisé dans les recommandations de Henri..."

— Nous n'allons tout de même pas faire à Henri le compte-rendu de tous nos faits et gestes !" plaisante-t-il en l'accompagnant dans l'entrée. Il voit trop tard une ombre traverser son visage avant qu'elle parvienne à sourire de nouveau.

"Non, dit-elle. A ce soir, Maurice."

Il referme la porte aussitôt, sans la regarder descendre la première volée de l'escalier. On entend claquer ses talons sur les marches cirées. Mais cela décroît très vite et puis c'est le silence. Il se retourne vers l'intérieur de l'appartement maintenant vide. Il a toute la journée devant lui.

La chatte sort de la pénombre du salon et vient se frotter contre ses jambes ; il ne lui a rien donné à manger ce matin ; dès que Claire-Anne est apparue dans la cuisine elle s'est éclipsée. Il se baisse pour la caresser et lui parler doucement, lui expliquer qu'il ne l'a pas oubliée, que c'est de sa faute à elle. "Vous n'avez rien osé réclamer, Zoé. Hein, vous avez eu la trouille ? Eh oui, évidemment ! Vous aviez qu'à ne pas vous sauver comme ça ; qu'est-ce que ça veut dire ? Allez, venez maintenant..." Zoé, qui a tout compris, le précède en trotinant vers son assiette, la queue en l'air. Avant d'ouvrir le frigo, juste à gauche de la porte, Maurice éteint la lumière. Mais il fait encore trop sombre bien que le jour soit levé, un jour gris et maussade. C'est le moment où aucune solution ne peut vraiment satisfaire ; qu'on laisse allumé, qu'on éteigne, c'est toujours aussi déprimant ; le moment qu'il n'aime pas. Mais cela ne dure jamais qu'un quart d'heure. Il rallume et donne sa pâtée à la chatte. Il y aura encore autre chose avant de faire sa toilette : la cafetière et les tasses d'hier soir sont restées au salon.

La lumière de l'entrée éclaire la table basse, le canapé où s'est assise Claire-Anne et son fauteuil à lui, en face, qu'il avait légèrement rapproché. D'un coup de genou, il le remet à sa place avant de remporter le plateau. En rangeant dans le lave-vaisselle les deux bols du petit déjeuner et les tasses il s'aperçoit qu'il n'a pas mis France-Musique et s'essuie les mains pour aller allumer la radio. Puis il se ravise et continue de ranger les couverts. Il n'a pas besoin de musique, ce matin ; il vient seulement de percevoir le silence qui règne depuis le départ de Claire-Anne.

Il a un sentiment étrange en retournant dans l'entrée (il a éteint la cuisine et il n'y a plus que le couloir d'allumé mais de chaque porte ouverte, de part et d'autre, le jour repousse l'éclairage électrique de sorte qu'il semble maintenant presque sombre), le sentiment qu'on l'a laissé seul dans l'appartement de quelqu'un d'autre, que c'est lui l'invité et que ses hôtes, partis à leur travail peut-être, ont confié leur appartement à sa garde jusqu'à leur retour. Tout ici lui est pourtant familier : le salon à sa droite, à gauche la chambre d'Emmanuelle en face de la salle à manger, son bureau tout au fond et jusqu'au beige fadasse des murs qu'ils avaient si soigneusement choisi ensemble Laura et lui. Il est bien chez lui mais ne s'y déplace plus tout à fait comme avant, avec cette insouciance aveugle du seul maître des lieux. Il s'avance dans le couloir avec l'impression que l'absence de quelqu'un lui fournit l'occasion de se montrer légèrement indiscret.

Dans la chambre d'Emmanuelle, le lit a été refait et les coussins bariolés disposés dans un ordre plus strict, régulièrement alignés contre le mur. Après une hésitation dont il se gausse intérieurement, il pénètre dans la pièce. On y respire un air frais et léger, celui d'une chambre dont on vient d'ouvrir grand la fenêtre pour bien la purifier des miasmes du sommeil. Le sac de voyage de Claire-Anne est poussé contre le mur entre l'armoire et le bureau afin de déranger le moins possible. Elle a suspendu la veste de son tailleur au dossier du fauteuil de sorte qu'Ernest, qui est assis là bien droit (c'est elle qui a dû le remettre en place), a un air de Gugusse, affublé de ce veston pied de poule aux manches beaucoup trop longues pour lui. Il comprend que Claire-Anne n'a pas osé utiliser la penderie et se reproche de ne pas le lui avoir explicitement suggéré. Bien qu'elle doive dormir ici ce soir encore, elle a tout rangé de manière à ne pas laisser penser qu'elle s'est tant soit peu installée. Il est un peu peiné de cette discrétion extrême qui semblerait indiquer qu'elle ne se sent pas à son aise chez lui et prend en défaut, peut-être, la qualité de son hospitalité. Il espérait voir traîner quelque objet personnel, un bijou qu'elle n'aurait pas mis ce matin, le livre ou la revue qu'elle avait parcourus avant de s'endormir, sa brosse à cheveux sur la table de chevet ou un dossier sur le bureau, ne serait-ce qu'un réveil de voyage. Elle n'avait rien voulu laisser de sa vie, rien qu'il pût interpréter comme le moindre signe de confiance ou d'abandon car il ne se fait

aucune illusion quant à la présence de son tailleur sur le dossier du fauteuil (elle n'avait pas pu faire autrement et il imagine ce que cela avait dû lui coûter de scrupules). La chambre a été si bien aérée qu'elle ne lui a pas même laissé les traces du souffle de sa nuit.

Il s'apprête à ressortir quand Ernest le fixe de ses yeux ronds de verre, avec un air moqueur. Maurice s'approche : le gros ours a les bras enfilés dans les deux manches du tailleur qui l'enveloppe presque entièrement. C'est cela qui lui donne l'aspect touchant du pauvre clown flottant dans des vêtements trop amples. Maurice se penche en souriant pour fermer deux boutons sur le ventre de l'ours : ainsi, il paraît vraiment habillé du tailleur de Claire-Anne. Puis il gagne sa chambre et ouvre les persiennes. Il s'accoude à la fenêtre et reste contempler le décor triste de son arrière-cour. La vive fraîcheur du matin n'a pas dissipé son sourire.

\* \*

\*



## III

C'est en entendant le téléphone que Maurice réalise que ce n'est pas la première sonnerie. Il quitte l'appui de la fenêtre et traverse précipitamment le couloir pour prendre la ligne dans son bureau. C'est peut-être Claire-Anne qui l'appelle.

"Allo ? fait-il dans la pénombre car les rideaux sont restés tirés depuis hier soir.

— Allo ? Maurice ? Je ne te tire pas du lit, j'espère ?"

Henri est en pleine forme, sur le pied de guerre depuis les aurores, comme d'habitude. Il faut quelques secondes à Maurice pour se mettre dans le ton. Il allume sa lampe de bureau.

"Ne t'inquiète pas : il y a plus d'une heure qu'on est levés.

— Que vous êtes levés ?

— Evidemment ! Claire-Anne devait bien se trouver au Palais à neuf heures, il me semble ? Tu n'étais pas au courant ? Elle vient juste de partir."

C'est au tour de Henri de marquer une hésitation.

"Je croyais que c'était dix heures... Mais peu importe, ce n'est pas grave, dans ce cas-là je rappellerai ce soir. Elle rentre quand ?

— Pas avant sept heures et demie, d'après ce qu'elle m'a dit. Tu veux que je lui demande de t'appeler, si jamais elle revenait avant ? C'est urgent ?

— Nnon... pas vraiment. Je rappellerai plutôt moi-même ce soir. A propos, dis-moi, ça se passe comment, vous deux ? Tu sais qu'après coup, je m'en suis un peu voulu de t'avoir forcé la main comme ça... Tu ne t'en es pas formalisé, j'espère ? De toute façon je me suis dit que cela ne te ferait pas de mal de sortir de ton train-train... Je n'ai pas eu raison ? Et puis elle est charmante, non ?

— Charmante, répète Maurice.

— Je lui ai même suggéré de te secouer un peu...

— Je sais...

— Que vous passiez au moins une soirée agréable, non ?

— C'est prévu. Elle suit tes recommandations à la lettre.

— Ça n'a pas l'air de tellement te réjouir...

— Si, mais... j'aurais pu souhaiter que tu nous laisses quelques initiatives... Aussi bien pour moi que pour elle, d'ailleurs."

Peu à peu Maurice se met malgré lui au diapason de Henri, retrouvant l'alacrité de leurs anciennes disputes

amicales, et cela l'agace au plus haut point. Le coup de téléphone de Henri le fait brutalement retomber dans son ancienne vie, ce qu'était sa vie avant la soirée d'hier. Cette vie-là n'avait rien pour le réjouir. Sans lâcher le combiné, il contourne le bureau et s'assied.

"Oh, alors là ! continue Henri, je te connais ! Elle aussi je la connais ! Elle aurait trouvé n'importe quel prétexte pour aller bouffer seule dans le premier petit resto venu, de peur de te déranger ; et toi, je suis certain que tu n'aurais même pas levé le petit doigt pour l'inviter, trop content de rester peinard à la maison devant ton œuf à la coque, avec ton chat sur les genoux ! C'est pas vrai ?

— Peut-être...

— Alors ? Ce n'est pas mieux comme cela ? Au moins cela te fera une sortie ; à elle aussi. Maintenant pour le reste, hé, hé, je te laisse te débrouiller...

— Déconne donc pas...

— Maurice !... Je plaisantais, voyons... Qu'est-ce que tu as ?

— Rien. Ce n'est pas toi qui te retrouves avec Claire-Anne...

— Hé, hé, malheureusement non !... Allez, je vais te laisser. Je suis au boulot, moi. Du moment que cela se passe bien... Dis-lui que je l'appelle vers sept heures et demie, d'accord ? T'chao, mon vieux !"

Il a raccroché sans lui donner le temps de répondre. Maurice reste quelques secondes indécis, le téléphone à la main. L'énergie que déploie Henri dès le début de la journée le laisse toujours abattu, loin derrière dans cette sorte de course de fond qu'entreprend chaque matin son ami, l'allure égale et le souffle bien rythmé. Il y a longtemps que Maurice a renoncé à suivre. Déjà au Lycée, lorsqu'ils participaient chaque printemps au rituel cross du nombre, Henri démarrait avec la même détermination au coup de pistolet, sans forcer, et maintenait ce train-là jusqu'au bout, distançant peu à peu la cohue indisciplinée qui s'était élancée inconsidérément dès le départ, finissant par lâcher aussi Maurice, essoufflé, après l'avoir soutenu de ses exhortations pendant la moitié du chemin pour terminer en beauté dans le peloton de tête, apparemment sans fatigue. Maurice le rejoignait enfin, avec le gros de la troupe, et se faisait engueuler. A cette époque-là, déjà, il ne voyait pas vraiment la nécessité de courir.

Il ouvre les rideaux. Les grands séquoias centenaires du Jardin des Plantes se tiennent immobiles dans la grisaille du matin. Laisant retomber le voilage, il revient à son bureau. Le journal qu'il dépouillait la veille est toujours étalé sous la lampe. Il terminera ce travail-là aujourd'hui, dès qu'il aura pris sa douche et refait son lit.

\*

Le temps est resté maussade toute la journée. Un de ces temps gris de novembre, couvert mais sans véritables nuages, sans un souffle de vent. Maurice a passé l'après-midi à son bureau, dans le silence, à feuilleter et découper ses journaux. Il les parcourait en diagonale afin de s'assurer que cela valait bien la peine d'être archivé, mais parfois, accroché par un titre, il lisait tout un article bien qu'il n'ait rien à voir avec ses dossiers de politique étrangère, des nouvelles vieilles de plus d'une semaine qu'il connaissait déjà par les Journaux Télévisés ou la radio. Il avait fini par venir à bout du retard accumulé et lorsqu'il avait posé sur la pile à jeter le dernier quotidien, la nuit commençait à tomber. Il avait rangé les dossiers dans les rayonnages, porté tous les vieux journaux dans le placard du couloir et était revenu s'asseoir. Il n'avait plus rien à faire jusqu'au retour de Claire-Anne.

Elle est arrivée peu de temps après ; du moins est-ce son impression car en réalité, devant son bureau nu, il s'est abandonné à une sorte de flottante rêverie dont il est incapable d'apprécier au juste la durée, perdant même par moments jusqu'à la notion du lieu où il se trouvait, oubliant son bureau, l'appartement, l'arrivée imminente de Claire-Anne. Il était à Kerlinou chez Henri, dans leur chambre du deuxième étage, et travaillait sur la petite table Louis XIII à colonnes torses qu'il avait déplacée près du lit afin d'avoir à portée de main tous ses documents étalés sur le couvre-pieds rouge. Laura montait l'escalier ; elle entraînait. Elle était

beaucoup plus jeune que Claire-Anne. Elle posait la main sur son épaule, se penchait dans son dos pour lire un peu ce qu'il avait écrit et, lorsqu'il voulait tourner la tête, sa joue rencontrait l'opulence de ses seins. Elle riait. Elle lui passait la main dans les cheveux, lui pressait davantage le visage contre sa poitrine, courbant la nuque pour lui souffler à l'oreille : "Ils nous attendent pour commencer à dîner, tu sais... — J'arrive, disait Maurice en se dégageant ; je termine ce paragraphe et j'arrive. Descends toujours." C'est alors qu'il a de nouveau perçu l'opaline blanche de sa lampe de bureau, ce grand buvard vide qui lui sert de sous-main, le bouquet de stylos et de crayons immobiles dans leur pot de terre cuite et son vieux téléphone de bakélite noire silencieux. Il ne descendrait pas à la salle à manger rejoindre Juliette et Henri, il n'irait pas rejoindre Laura cette fois-ci.

Claire-Anne avait sonné.

Elle se tient sur le pas de la porte dans son imperméable blanc.

"C'est moi !" dit-elle avant d'entrer. Elle a pris une voix chantante de gamine. Il remarque les gouttes d'eau sur le verre épais de ses lunettes.

"Il pleut ? demande-t-il.

— Rien qu'une averse en arrivant ici, juste au moment où je sortais de la voiture."

Il ouvre la penderie, lui tend un cintre ; la débarrasse du porte-documents qu'elle tient sous son bras ; reprend le cintre pour qu'elle puisse retirer son imperméable ; lui rend son porte-documents afin de suspendre l'imper. Elle prend et lui rend docilement les objets après une courte hésitation, comme si elle devait assimiler les moindres détails d'une scène difficile qu'ils seraient en train de répéter. Ils sourient.

"C'est finalement plus compliqué qu'on ne croirait !" commente-t-il.

Il la regarde entrer au salon et déposer son porte-documents sur le canapé tandis qu'il referme la penderie. La pièce entière gravite autour du rouge éclatant de sa robe. Ce sont bien des bas noirs qu'elle porte ; il s'est posé la question toute la journée sans parvenir à trancher ; il voyait bien le lainage rouge de la robe, chaque fois que se présentait à lui l'image de Claire-Anne, l'imperméable blanc entrouvert, mais il n'y avait pas de couleur précise pour ses bas : il ne parvenait pas à se représenter les jambes de Claire-Anne. Ce sont donc des bas noirs. Qu'avait-il bien pu voir ce matin ? Il l'informe du coup de fil de Henri tandis qu'elle s'assied au bout du canapé, à la même place que la veille, avant qu'il ait pu faire quoi que ce soit. Il aurait préféré qu'elle ne s'asseye pas là, lui laissant le fauteuil d'en face comme hier. Il aurait préféré qu'elle s'asseye n'importe où, dans l'un des deux fauteuils par exemple, de manière à ce qu'il puisse la voir autrement que la veille et faire de cette soirée quelque chose

de nouveau, qui leur offre un avenir vierge au lieu de cette routine qu'il sent déjà s'installer.

"Il ne devrait pas tarder à rappeler, reprend-il en consultant sa montre. Que diriez-vous d'un petit apéritif en attendant ? simplement pour nous ouvrir l'appétit ? Puisque nous sommes de sortie... on peut bien se permettre cela."

Elle acquiesce avec un enjouement exagéré qui sonne faux, comme s'il s'agissait entre eux d'un jeu – ils joueraient à la dînette tous les deux – et non de leurs véritables personnes, comme s'ils faisaient semblant, lui de la recevoir, elle d'être l'invitée. Mais c'est lui qui a donné ce ton-là, il s'en rend bien compte, parce qu'il n'en a pas trouvé d'autre. Tout cela était beaucoup plus simple et naturel du temps de Laura, constate-t-il ; c'est peut-être cela après tout former un couple, cette assurance et cette stabilité dans nos rapports avec les autres qui permettent de se montrer tel qu'on est. Depuis la disparition de Laura, chaque fois qu'il rencontre quelqu'un (à part bien sûr Henri ou Sophie) il a toujours la pénible impression de se trouver en porte-à-faux. Il se souvient soudain des merveilleux oiseaux d'Apollinaire qu'elle lui citait si souvent au tout début de leur mariage, comment était-ce déjà ? Ah, oui :

*ces "Pibis longs et souples*

*Qui n'ont qu'une seule aile et qui volent par couples."*



Il y a déjà deux ans qu'il ne vole plus que d'une aile, lui ; et tout lui semble faussé.

"Je peux vous aider ?" propose Claire-Anne, étonnée de son indécision. Il refuse : non, elle a suffisamment travaillé comme cela aujourd'hui ; il vaut mieux qu'elle reste là ; Henri pourrait appeler d'une minute à l'autre. Il part à la cuisine leur préparer deux whisky.

"Je ne vous ai pas demandé si vous preniez de la glace" s'excuse-t-il en revenant, avec, dans chaque main, un verre où tintent des glaçons. Elle répond que c'est très bien comme cela et il pose leurs deux verres sur la table.

Il allume le lampadaire au-dessus d'elle au coin du canapé, puis va éteindre le plafonnier avant de s'asseoir. Ils se disent "à la vôtre" en levant leurs verres mais Maurice repose le sien aussitôt. "J'ai oublié les pistaches" dit-il en se relevant pour retourner à la cuisine malgré les protestations de Claire-Anne.

La coupelle de noix de pistaches qu'il avait préparée est restée sur le plan de travail. Il la prend et revient sur ses pas ; mais s'immobilise au moment de franchir le seuil de la cuisine : par l'embrasure des deux portes, il peut voir la jeune femme en plein sous la lumière du lampadaire ; sa robe fait une tache violente sur le tissu blanc du siège et une vive brillance nimbe le dessus de sa chevelure sombre, accrochant l'écaille de ses lunettes. Elle a commencé à boire sans lui et pose son verre brusquement dès qu'elle l'aperçoit comme s'il

avait surpris quelque menu larcin qu'elle aurait commis en son absence. Il tâche de faire comme s'il n'avait pas marqué ce temps d'arrêt indiscret mais son redémarrage lui paraît d'une telle maladresse qu'elle ne peut en être dupe et qu'il s'enquiert aussitôt, pour donner le change, de la journée de son invitée ; alors, cela s'est passé comment cette plaidoirie ? elle en est contente ? Claire-Anne se recale tout au fond du dossier.

"Il n'y avait pas de plaidoirie, aujourd'hui. C'est demain que je plaide.

— Et vous êtes prête ? (il s'incline pour lui tendre les pistaches ; elle en met trois dans le creux de sa paume). Je veux dire : vous n'avez rien de particulier à préparer ce soir ? Cela ne vous dérangerait pas que nous sortions ?"

Il s'est rassis après avoir puisé dans les pistaches lui aussi. Il a son verre à la main. Elle le gratifie du fameux sourire des femmes aux grosses lunettes. Elle paraît tout à fait détendue.

"Tout ce qu'il y a de plus prête ! Ne vous inquiétez pas. Vous savez, il y a déjà plus d'un mois que je suis sur cette affaire.

— Un mois ? Il déglutit une gorgée de son whisky. C'est une affaire importante, alors ?

— Si l'on considère les enjeux financiers, certainement, affirme-t-elle. Sinon...

— Sinon ?"

Il n'y a que sur ce terrain-là qu'il se sent parfaitement à l'aise avec elle, lorsqu'il la fait parler de son travail. Mais ce terrain-là ne l'intéresse pas vraiment ; il n'y connaît en fait pas grand chose malgré l'ancienne profession de Laura et la fréquentation de Henri.

"Sinon ce ne sont finalement que de pauvres tripatouillages d'écritures, vous savez : double comptabilité, facturations abusives, enfin vous voyez... Cela n'a rien de passionnant.

— Servez-vous, insiste-t-il voyant qu'elle a versé dans le cendrier les coques de ses trois pistaches et qu'elle hésite à en reprendre. Si vous comptez sur moi... je suis en-dessous de tout, moi, pour ces choses-là."

Il a amorcé un geste vers la coupelle sur la table basse mais elle s'est déjà penchée et puise elle-même dans l'amas sonore de coques sèches. L'ombre, sous sa poitrine, en modèle encore davantage le volume et il prend soudain conscience de son désir pour les seins de Claire-Anne, une subite envie d'en sentir l'abondance reposer dans ses mains. Mais n'est-ce bien que cela, s'interroge-t-il, seulement ce désir d'une gorge de femme, de n'importe quelle femme ? Elle s'est redressée, la main gauche retournée précautionneusement comme si elle rapportait dans le canapé, où elle s'adosse de nouveau, une eau pure et précieuse au lieu de ce butin dérisoire. Il reporte les yeux sur son visage, confus de ce qu'a pu révéler son regard, et voit

battre plusieurs fois l'aile meurtrie d'un oiseau, un oiseau que lui-même aurait tiré, voletant désespérément à ses pieds.

"Je suppose que cela doit nécessiter de sérieuses compétences en comptabilité ce genre d'affaires, enchaîne-t-il. Vous parvenez à vous y retrouver dans tout cela, ces bilans, ces dossiers ?"

Derrière les verres épais ses paupières ont cessé leur battement mais elle s'empourpre légèrement puis reprend contenance aussitôt, souriant de la naïveté de Maurice.

"Ce n'est pas nous qui analysons toutes les pièces comptables, évidemment, du moins pas dans le détail. Nous, nous ne travaillons que sur les conclusions des experts, heureusement."

Elle prend son verre, croise les jambes, boit une longue gorgée. L'étroite ceinture de cuir noir qui lui serre la taille disparaît presque entièrement dans le lainage de sa robe. Mais c'est le galbe de son ventre que contemple Maurice, le creux de son giron. Il relève les yeux pour rencontrer ceux de Claire-Anne, fixés sur lui. Elle a toujours dans la paume sa provision de pistaches qu'elle n'a pas entamée ; son autre main, posée sur l'accoudoir, y maintient en équilibre son verre presque vide.

"Et là, ces conclusions sont en faveur de votre client ?"

— Pas nécessairement. Cela, c'est à moi de le démontrer.

— Même si les faits sont contre lui ?"

Elle vide le fond de son verre d'un trait.

"Cela n'existe pas, les faits, affirme-t-elle posant le verre devant elle. Ce qui compte ce sont les points de vue. De son point de vue à lui notre client a raison, c'est ce que je suis chargée de faire valoir. J'ai des arguments pour cela, bien sûr.

— J'imagine que la partie adverse aussi en a...

— Bien entendu ! Mais cela, c'est le boulot de Morel, c'est lui qui assure leur défense."

Elle décortique une pistache avec une précision d'écureuil avant de la porter à sa bouche. Il suit des yeux son mouvement jusqu'à l'étrange muqueuse de ses lèvres qu'il voit lentement s'entrouvrir.

"Autrement dit, si j'ai bien compris, il n'y a pas de vérité ?

— Non, admet-elle après avoir croqué sa pistache, pour un avocat il ne peut pas y en avoir. Nous ne pouvons tout de même pas plaider uniquement les bonnes causes... Qui se chargerait des mauvaises ?

— Les mauvais avocats... du moins ceux dont la conscience morale ne serait pas trop exigeante..."

Elle a un petit rire amusé, auquel Maurice répond afin de montrer qu'il n'est pas dupe, lui non plus, de ce que leur débat peut avoir de simpliste. Puis sa physionomie reprend soudain son sérieux.

"C'est beaucoup plus compliqué que cela : en fait, je suppose qu'on finit par y croire.

— Aux bonnes causes ?

— A n'importe quelle cause. On finit par croire à ce qu'on fait, tout simplement, et on défend chaque client en toute sincérité. C'est toujours l'impression que j'ai eue, pour ma part.

— Vous ne trouvez pas cela un peu trop facile ? (Elle le laisse continuer sans répondre). Je veux dire : un peu facile de se justifier de cette façon, de se donner ainsi bonne conscience ? Cela sent la casuistique à plein nez..."

Elle paraît réfléchir puis secoue lentement la tête.

"Je crois que vous vous trompez, Maurice, les choses sont beaucoup plus complexes que cela ; il ne s'agit pas seulement d'un tour de passe-passe. C'est toute la vie qui est comme cela, vous savez : quoi que vous fassiez, si vous voulez le faire bien, il arrive un moment où vous y croyez, vous y croyez sincèrement. Je ne vois aucune casuistique là-dedans ; peut-être ce qu'on appelle de la conscience professionnelle, tout bêtement. Je suis persuadée que même les hommes politiques, malgré tout ce qu'on peut en dire, de quelque bord qu'ils soient, croient plus ou moins à ce qu'ils font. Vous pouvez leur reprocher ce que vous voudrez, des erreurs, des abus, des orientations qui ne sont pas les vôtres, mais remettre en cause la réalité de leur engagement, non.

Quelles que soient leurs motivations initiales, il arrive un moment où ils y croient parce qu'ils le font, tout simplement ; c'est une des grandes lois de la vie, cela, moi j'en suis persuadée.

— En fin de compte c'est la possibilité même du cynisme que vous rejetez ?

— Eh bien, oui. Vous allez peut-être me prendre pour une oie blanche, une idéaliste un peu innocente, mais je pense qu'il n'existe pas de véritable cynique. Dans les romans, peut-être, pas dans la vie. Et pourtant je peux vous assurer qu'un avocat est amené à voir pas mal de choses, vous vous en doutez."

Maurice acquiesce de légers hochements de tête, comme lorsqu'on a déjà une réponse toute prête à opposer à son interlocuteur.

"Et moi qui vous parlais de casuistique ! Mais cela me paraît plutôt très pascalien tout ça : mettez-vous à genoux et priez, vous croirez... mettez-vous à défendre une cause, vous y adhérerez..."

Elle en profite pour piocher une pistache dans le creux de sa main et la décortiquer. Au moment de la porter à sa bouche elle hésite, son sourire s'épanouit comme si une idée plaisante venait de l'illuminer.

"Pascalien ? Tiens, c'est bien la première fois qu'on me taxe de pascalien, ou pascalienne... je ne sais pas ce qu'il faut dire... moi qui ai toujours été une affreuse mécréante..."

— ... faites l'amour, vous aimerez..." continue Maurice sans paraître tenir compte de sa remarque.

Elle baisse brusquement les yeux et croque sa pistache en silence. Elle commence à en décortiquer une deuxième quand retentit la sonnerie du téléphone. Maurice se lève pour prendre la communication, derrière lui, sur le vieil appareil à cadran de la commode.

"Salut, répond-il (...) mais non, ne t'en fais donc pas pour ça (...) il y a une petite demi-heure, on attendait ton coup de fil en sirotant un whisky (...) pas du tout, au contraire ! Tu sais de quoi on parlait ? de Pascal, le philosophe, Port-Royal (...) on ne sait jamais, ça dépend à quoi (...) bien sûr, elle est près de moi, je te la passe..."

Il tend le combiné par-dessus son fauteuil en direction de Claire-Anne : "Henri..." fait-il comme s'il lui confiait un secret à voix basse. "Ah !" dit Claire-Anne qui avait évidemment compris qu'il s'agissait de Henri. Elle se lève pour saisir le téléphone dont le cordon torsadé s'allonge dangereusement au point que l'appareil commençait à glisser vers le bord du meuble lorsque Maurice l'arrête d'une main. Elle contourne le gros fauteuil pour se rapprocher.



"Allo ? (...) très bien, je vous remercie (...) on ne peut mieux, étant donné la situation (...) ah, ah, il ne perd pas de temps, celui-là, dites-le. Remarquez cela ne m'étonne pas, je m'y attendais. Eh bien, s'il faut y aller, on ira, qu'est-ce que vous voulez (...) Guinet ? Cela, ça nous donnera du fil à retordre ; mais on en a vu d'autres vous ne croyez pas ? (...) vous ne l'avez pas appelé ? (...) je sais : avec Morel c'est toujours délicat. Mais ne vous inquiétez pas, Henri, je saurai vous préparer le terrain, faites-moi confiance. Je le vois demain (...)" Sa voix change soudain de registre pour se faire basse et grave, retrouvant quelque chose du velouté musical qui avait frappé Maurice lors de la soirée chez Henri. "Si vous voulez mon avis, il n'a pas vraiment besoin de moi, il se débrouille très bien tout seul (...) aucune idée. A moins que Maurice ait réservé quelque part. (Elle interroge Maurice du regard) Non, il dit que non. On improvisera. Voulez-vous que je vous le passe ? (...) d'accord, on fera ce qu'on pourra (...) moi aussi. Bonsoir, Henri."

Elle hésite un instant avant de raccrocher tandis que Maurice, qui s'est tenu près d'elle pendant toute la conversation, tend la main pour saisir à son tour le combiné, croyant que Henri veut encore lui parler. Il en résulte une sorte de cafouillis où leurs mains se rencontrent, si bien que, sans trop savoir comment, il se trouve lui maintenir le poignet.

"Des ennuis ?" interroge-t-il.

Elle est comme sa prisonnière et semble ne pas comprendre la question, puis fait non de la tête, les lèvres déjà entrouvertes pour recevoir le baiser de Maurice qui l'attire à lui. Dans la frange de lumière indécise du lampadaire, qui n'éclaire plus qu'un grand canapé vide, ils forment à présent la figure d'un couple enlacé : lui, ayant lâché son poignet pour lui prendre la taille, elle, les deux bras passés autour de son cou.

"Je croyais que cela n'arriverait plus" murmure-t-elle lorsqu'ils desserrent leur étreinte. Elle a des larmes plein les yeux.

Il s'abstient d'avouer que lui non plus ne le croyait pas et prend sa main pour la reconduire vers le canapé où ils s'asseyent côte à côte. Il n'ose pas glisser son bras autour de ses épaules. Qu'il fasse ou non ce geste n'a plus d'importance désormais : il sait qu'existe entre eux cet accord tacite qui l'autorisera à lui reprendre la main tout à l'heure, à l'embrasser, la serrer contre lui. Elle aussi le sait. Il se penche sur la table basse pour attraper son verre et le ramener devant lui. Puis, constatant que celui de Claire-Anne est vide, il propose de la resservir. "Je veux bien" dit-elle simplement. Alors il part chercher la bouteille et la glace à la cuisine, étonné de l'état de calme et de sérénité auquel ils sont parvenus, attentif à ce silence particulier qui maintient en suspens, comme pour la préserver, la grâce de ce moment-là, une grâce qu'il craint de voir se dissiper aussi

mystérieusement qu'elle s'est installée, qu'il voudrait prolonger sans que rien d'autre se passe entre eux. Mais il a toujours à l'esprit la robe rouge de Claire-Anne, le galbe des deux seins lourds qu'elle révèle ; il pense à ses yeux éperdus renversés vers le plafond de la chambre d'Emmanuelle, et sait qu'il est trop tard pour interrompre maintenant leur histoire.

D'un léger mouvement du bassin elle se serre davantage contre l'accoudoir pour lui faire de la place lorsqu'il revient avec la bouteille et un bol plein de glaçons. Elle arbore un étrange sourire, d'une timidité rayonnante, qui lui fait découvrir une femme qu'il ne connaissait pas. Elle fait : "Stop, stop ! Oh là, là, je viens déjà d'en boire un..." en tendant la main au-dessus de son verre pour qu'il arrête de lui verser du whisky. Il en rajoute aussi dans son propre verre et ils trinquent en silence, d'une manière qu'il trouve ridiculement solennelle (mais sans doute n'ont-ils pas d'autre choix). Ils boivent chacun une gorgée. Assis au bord du canapé, les avant-bras appuyés sur les genoux, Maurice tient son verre entre ses deux mains. Claire-Anne s'est adossée un peu en retrait. A mi-voix il demande :

"J'aimerais passer toute cette nuit avec vous, Claire-Anne".

Il ne l'a pas regardée, un peu comme s'il se parlait à lui-même, se bornait à constater seulement son désir. Il n'y a qu'un très court instant de silence car elle répond aussitôt,

d'une voix tellement basse qu'elle en devient presque rauque :

"Si vous le voulez, Maurice. J'en ai envie moi aussi."

Il perçoit le léger dlin dlin des glaçons sur les parois de cristal et se tourne vers elle ; ne fait rien que poser sa main sur la sienne pour contenir ce tremblement nerveux qui l'agitait ; poser la main sur son poignet, et cela suffit pour que le tumulte s'apaise dans le verre de Claire-Anne.

"Je suis désolée, s'excuse-t-elle, c'est stupide".

Elle veut porter le verre à ses lèvres et il accompagne son geste, la fait boire, lui maintenant délicatement le poignet. A son tour, elle prend aussi sa main à lui pour lui faire boire une gorgée qu'il déglutit avec difficulté, troublé de se sentir ainsi guidé par elle. Elle a retrouvé son sourire.

"Voilà, nous sommes quittes, s'exclame-t-elle joyeusement, nous avons bu chacun la coupe amère.

— Est-elle vraiment si amère que cela ?"

Elle se radosse en exhalant un soupir.

"Non, corrige-t-elle. Elle l'a peut-être été autrefois, elle ne le sera plus maintenant.

— Pour moi non plus" dit Maurice. Et il pose ses lèvres doucement sur le dessus de la main qui vient de le faire boire. Le soir de l'arrivée de Claire-Anne, avec la tempête qui faisait rage autour de l'immeuble, lui apparaît comme un

passé déjà lointain. Peut-être parce qu'elle ne porte plus le même tailleur gris dans lequel il l'a vue pour la première fois, peut-être du fait qu'ils ont partagé, en ces quelques heures, une sourde souffrance qui s'est exacerbée jusque dans l'acte d'amour, il lui semble avoir maintenant à ses côtés une femme différente comme s'ils avaient franchi à présent un seuil irréversible, une femme dont se révèlent toute la force et la fragilité, toute la force de cette tendresse accumulée qu'elle cherche à lui offrir et la fragilité née de ses déceptions et ses peurs, des angoisses de sa solitude ; une fragilité qu'il tremble de ne pas savoir conforter.

La nuit est paisible et silencieuse au-delà des fenêtres du salon ; elle les enveloppe de l'augure favorable de sa bénédiction. Il s'en trouve rassuré. Ce soir, ils dormiront ensemble, Claire-Anne et lui. L'engagement qu'ils en ont pris a levé par miracle toute impatience, toute incertitude, les laissant dans un état de sérénité qui les surprend tous les deux. Maurice se rend compte qu'il ne désire même plus le corps de Claire-Anne qui le troublait encore tout à l'heure, qu'il est délivré même de ce désir, de sa sujétion au désir. Ils dormiront ensemble. Cela ne signifie rien d'autre que partager enfin la chaude intimité d'un lit.

Ils boivent encore et Claire-Anne l'informe de l'objet de sa conversation avec Henri : un gros client à qui ils ont fait gagner son procès il y a six mois ; mais la partie adverse fait appel et, surtout, change d'avocat, ils auront maintenant

affaire au redoutable Guinet, un nom que Maurice connaît pour avoir entendu maintes fois Henri l'évoquer. Henri veut simplement qu'elle prévienne Morel, leur associé, puisqu'elle est sur Nantes. Cette nouvelle-là va le mettre en fureur, il a déjà eu maille à partir avec ce Guinet.

"Il ne pouvait pas l'informer lui-même ?" s'étonne Maurice.

Elle sourit :

"Non. Il préfère que ce soit moi qui encaisse le premier choc. Il téléphonera ensuite."

C'est au tour de Maurice de sourire : cela ne le surprend pas de la part de Henri ; avec sa mère aussi il est comme cela, évitant toujours de l'affronter directement.

"Il est tout de même gonflé, commente-t-il. Vous mettre cela sur le dos..."

Il perçoit un éclat malicieux derrière les lunettes de ClaireAnne tandis qu'elle tourne la tête en signe de dénégation.

"Il a raison, dit-elle. D'abord, je suis une femme, on modère toujours ses mouvements d'humeur devant une femme ; ensuite j'ai l'impression que Morel a un petit faible pour moi ; Henri n'est pas fou, il le sait très bien..."

Maurice reprend son verre et boit une nouvelle gorgée de son whisky.

"Si je comprends bien, fait-il, s'essayant à la badinerie, tout le monde a un petit faible pour vous..."

Il voit les joues de sa voisine s'assombrir.

"Ne vous moquez pas de moi, Maurice, je vous en prie..."

— Pourtant chez Henri la semaine dernière, vous avez bien dû remarquer que Loulou...

— Pauvre Loulou... Je ne suis certainement pas le genre de femme qu'il recherche (elle baisse la voix) ... et il n'est pas non plus le genre d'homme que j'attends, ni d'ailleurs Morel..."

Elle se tait, comme si cette dernière considération l'entraînait dans une réflexion intérieure n'ayant plus rien à voir avec l'actuel sujet de leur conversation. Maurice les sent soudain seuls et perdus. La lumière du lampadaire les plaque durement sur le tissu blanc du sofa, au milieu de la pénombre de la pièce, tels deux insectes pathétiques. Qui pourrait bien nous observer, se demande-t-il, y a-t-il au moins quelque entomologiste qui nous observe ? Mais personne ne les observe et cette absence de regard engendre paradoxalement un sentiment de culpabilité irraisonné ; l'impression qu'il est sur le point de commettre quelque faute, d'accomplir l'irréremédiable geste qui le fera condamner ; mais de ce geste-là toutes les années de sa vie ne lui ont encore rien appris.

Une immense commisération pour eux deux le saisit, pour eux deux tellement démunis, livrés sans appui à toutes les embûches d'un monde où il leur faudra trouver seuls leur chemin, en aveugles. Emporté par ce mouvement d'apitoiement à leur propre égard, il pose sa main sur la cuisse de Claire-Anne qui bascule lentement vers lui, comme si ce simple attouchement avait pu ruiner quelque secret équilibre, comme si elle n'avait attendu que ce signe de lui pour se laisser aller à vau-l'eau. Elle bascule jusqu'à ce que sa tête vienne enfin reposer contre le cou de Maurice avec un tel relâchement de tout tonus musculaire que le poids de ce corps écrase désagréablement son épaule. Il dégage son bras et le glisse derrière elle pour la serrer contre sa poitrine, moins par un geste d'amour – qui pourrait parler d'amour entre eux ? – que par un prosaïque souci de mieux être, afin de soulager cette charge presque importune, de l'installer plus confortablement contre lui. Ils restent ainsi un long moment sans rien dire, trop attentifs à l'insolite rapprochement de leurs deux corps pour que ce soit un véritable instant de bonheur. Il n'y a personne pour se soucier de leur étreinte, personne pour l'approuver ou la blâmer. Non pas qu'il appelle quelque jugement moral – non, ils ont tous les deux passé l'âge pour cela – mais quelqu'un qui pourrait les voir ainsi enlacés et leur dire s'ils ont tort ou raison, s'il ne vont pas accroître encore leur souffrance, inutilement, trop tardivement. Qui serait en



mesure de dire cela puisque lui-même, et sans doute aussi Claire-Anne, ne sont pas capable d'en décider ? Ils sont seuls. Maurice presse davantage l'épaule de Claire-Anne qui demeure sans réaction, comme si, ne détenant pas non plus de réponse à ses doutes, elle préférerait se livrer toute entière à ce qui pourrait advenir.

Il murmure, par crainte de déplacer quelque chose dans le silence qui les environne :

"Vous tenez absolument à cette sortie au restaurant ?"

Sans changer de position elle dit que non, pas vraiment, d'un ton où percent la surprise et l'attente.

"Alors restons ici, reprend-il. Venez."

Il l'écarte de lui et se met debout, lui tendant la main pour l'aider à se relever. Elle demande :

"Vous êtes sûr de savoir ce que vous faites, Maurice ?"

— Non, dit-il, pas plus que vous. Mais je crois qu'il n'y a rien d'autre à faire."

Gravement, elle se laisse entraîner dans le couloir vers la chambre du fond, la chambre de Maurice et Laura. Sur le seuil il se retourne vers elle : sa robe de lainage rouge s'arrête au-dessus du genou ; c'est peut-être cela, finalement, qui confère à toute sa silhouette cette fragile allure de jeune fille.

\* \*

\*

## IV

Maurice s'éveille, cherche des yeux la fenêtre. Rien, à travers les lames des persiennes, ne laisse encore présager la venue de l'aube. La sensation d'être nu dans son lit – cette fluidité des draps sur sa peau qu'il n'avait plus connue depuis la mort de Laura, lorsqu'il leur arrivait de coucher nus, parfois, aux plus beaux soirs de l'été – l'aide à reprendre conscience tout à fait. On se croirait en plein cœur de la nuit mais le cadran phosphorescent du réveil, qu'il vient seulement de repérer, indique déjà sept heures trente. A sa droite, il devine la chaleur du corps endormi de Claire-Anne. Elle lui tourne le dos. Glisser le bras sur le creux de sa taille, comme il faisait avec Laura, et enfouir, pour poser un baiser sur sa nuque, le nez dans sa chevelure éparse. Laura pousserait un sourd gémissement sans sortir complètement du sommeil, remuerait à peine les épaules pour se débarrasser de cet insecte nocturne qui l'avait chatouillée. Il presserait sa poitrine contre la tiédeur animale de son dos et, d'une main prudente, chercherait la rondeur amollie de son sein. Si elle ne l'avait pas déjà repoussé, protestant d'un brusque coup de reins, il pourrait conserver, au creux de la

paume, le bouton délicat qu'il sentait reflleurir. Il se rendormirait à demi dans le dos de Laura, exhalant son souffle contre son épaule dont il respirerait la moiteur parfumée.

Ce n'est pas Laura. Il renonce à risquer le moindre geste qui puisse faire supposer à Claire-Anne qu'il s'octroie un quelconque droit sur son corps. Moins sur son corps d'ailleurs que sur son sommeil puisque son corps, n'est-il pas évident qu'elle le lui a déjà offert, totalement ? Laura, oui, il n'aurait aucun scrupule à la tirer du sommeil ; ne l'éveillait-il pas chaque matin de semblables caresses ? Cela lui semblait constituer l'essence même de leur intimité que l'un ne puisse ouvrir les yeux, chaque matin, sans désirer aussitôt les faire ouvrir à l'autre, comme si voir et sentir pour soi-même n'était pas suffisant tant que l'autre n'y prenait pas sa part, comme si chaque jour nouveau n'acquerrait sa réalité que sous l'effet de leur double regard, un peu à la manière de ces visionneuses stéréoscopiques de son enfance où la juxtaposition de deux photos presque identiques – les animaux du zoo, les monuments de Paris, les châteaux de la Loire – conférait tout à coup à un même lieu une perspective étrange et figée. Lorsque Laura dormait, c'était une part de lui-même, semblait-il à Maurice, qui n'était pas éveillée bien qu'il sache pertinemment qu'il ne s'agissait là que d'une illusion, subjective et sentimentale, et que chacun demeure enfermé en soi-même, hermétique coquillage sur les grèves

d'un monde où rien ne se partage, le sommeil encore moins que la veille. Ils avaient pourtant tellement dormi ensemble, Laura et lui, qu'il se laissait volontiers abuser par la chimère d'une confuse osmose de leurs nuits qui l'autorisait à éveiller sa femme dès que lui-même ouvrait les yeux. Et il avait ainsi à la longue acquis une sorte de droit coutumier jusque sur le sommeil de Laura.

Que peut-il donc prétendre sur le sommeil de Claire-Anne ? Tant de journées se sont écoulées pour l'un comme pour l'autre, tant de nuits qu'ils n'ont pas partagées. Chacun a déjà fait sa vie, et ce sont deux vies séparées. Rien ne peut justifier qu'il considère le sommeil de Claire-Anne comme lui appartenant tant soit peu ; il ne lui appartiendra jamais.

Elle remue faiblement et il prête l'oreille aussitôt, aux aguets dans l'obscurité, le cœur battant déjà. Il y a dans son lit une présence étrangère, attentive peut-être aussi aux irrégularités de sa propre respiration, une présence lourde et compacte tel un vivant aérolithe tombé d'une planète inconnue et qui le paralyse, lui interdit de bouger, se lever, allumer, tout ce qu'il pourrait faire s'il était seul. Il distingue à présent la courbure alanguie de son dos dans la faible clarté provenant du couloir, la clarté vaguement orangée des réverbères de la rue. Ils ont laissé toutes les portes ouvertes hier soir, portés par le seul accomplissement d'un désir dont ils ne pouvaient se distraire davantage que deux funambules de leur fil. Un fil qui les avait soutenus au long d'un périlleux

parcours d'équilibre aérien, aveugles à tout ce qui n'était pas la vibration de ce câble d'acier sur l'abîme de leurs deux solitudes. La traversée les avait menés là, ce matin, dans ce lit à demi défait où la faible clarté issue de la nuit commence à dessiner le dos nu de Claire-Anne.

Elle vient de déplacer une jambe. Seul, Maurice aurait déjà sauté hors du lit, allumé, enfilé sa robe de chambre de grosse laine. Et s'il avait été avec Laura, il l'aurait, comme toujours, entourée de ses bras. Il demeure allongé dans l'obscurité, attentif au moment où Claire-Anne va enfin s'éveiller. Elle ouvrira les yeux ; se retournera ; elle se rendra compte qu'elle dormait avec lui.

Il entend s'enfler la rumeur de la ville et sait avec précision qu'il est huit heures moins le quart. L'aube commence à poindre aux persiennes. Claire-Anne vient d'étendre le bras le long de sa hanche et, d'un coup, roule vers lui.

Elle le regarde.

Il voit, dans la pénombre de sa chambre, luire la prunelle grave de ses yeux grands ouverts. Il imagine ce long corps nu d'odalisque couché à ses côtés, séparé de lui seulement par un repli du drap ; ces larges cuisses étendues qu'il n'aurait qu'un mouvement à faire pour frôler. Il imagine le corps entier de Claire-Anne tel qu'il l'a pour la première fois contemplé hier soir lorsque, arrivés dans la chambre, elle

s'est d'elle-même déshabillée sans un mot. Un grand corps de femme, lourd et chaud, tel que ne l'aurait jamais laissé soupçonner le strict tailleur pied de poule que portait l'associée de Henri au dîner de Kerlinou, un corps qui lui semble trop plein et – bien que celui de Laura ait été plus imposant encore ces dernières années – en quelque sorte trop grand pour lui. Ce corps-là maintenant lui fait peur.

Elle le fixe en silence du sein d'une pénombre qui s'éclaircit peu à peu, le visage transfiguré par la nuit et le désordre de ses cheveux. Voici qu'il découvre l'autre visage de Claire-Anne, ce mystérieux visage de la femme que la vie diurne et sociale tient caché. Et, dans l'échange muet de leurs regards, il comprend que c'est maintenant qu'elle se donne à lui complètement, lui fait don non seulement de son corps mais aussi de ce visage-là qui lui est infiniment plus précieux : il met à sa merci le secret le mieux protégé de son être. Qu'est-ce que la nudité des corps finalement, pense Maurice, cette nudité qu'une pudeur de convention nous fait dissimuler, sinon l'intimité factice que n'importe quel naturaliste expose au tout venant sur les plages sans livrer pour autant la moindre part de lui-même, que la plus banale photo pornographique nous dévoile sans pourtant rien montrer du modèle qui s'exhibe en souriant ? Il n'y a pas de nudité plus troublante que la nudité d'un visage, pense Maurice. Et Claire-Anne lui offre cette fois-ci son visage. Son vrai visage de femme, son visage d'amante.

Il ne fait pas un geste vers elle, pas un mouvement, retenu par l'idée de ce corps que le drap dissimule, par l'offrande de ce visage tourné vers lui, son attente. Il n'a pas bougé ; c'est la main de Claire-Anne qui est venue prendre la sienne, en silence.

Leurs mains, dissimulées dans la tiédeur des draps ; une étreinte volontaire et intense, à laquelle il donne entièrement son accord ; ce noyau de chair dure dans la tiédeur des draps, ce même noyau de leurs mains enlacées qui les avait entraînés avant-hier sur le divan d'Emmanuelle. Et soudain, faisant vibrer tout l'espace de la pièce, rendant plus dense et presque palpable l'intime pénombre à laquelle leurs yeux se sont accoutumés, la voix de Claire-Anne, sourde et monocorde comme lorsqu'on se parle à soi-même :

"Maurice... je voudrais que vous reveniez avec moi à Quimper... si vous pouvez..."

Il sent se desserrer son étreinte ; sa main redevient douce et chaude.

"Si vous le voulez..." corrige-t-elle après une brève hésitation.

Il laisse ses paroles parcourir le silence de la chambre, semblables aux brises légères qui vont parfois rider la surface de la mer, et s'il diffère sa réponse ce n'est que du court retard nécessaire à la voile pour se gonfler après le souffle de la risée.

"Vous le désirez vraiment ?" demande-t-il sans la quitter des yeux. Il a accentué le "vraiment" de manière que l'on puisse supposer que la décision ne dépend que d'elle seule, non de lui, que son choix, quant à lui, est déjà arrêté ; est-elle "vraiment" certaine de le vouloir ?

"Vraiment, dit-elle.

— Je le peux" affirme Maurice et il se tourne de son côté. Ils se trouvent à présent allongés face à face et si proches que les seins de Claire-Anne lui frôlent la poitrine. "Et je le veux..." murmure-t-il avant que leur bouches ne se joignent.

Il n'a que le bras à glisser pour lui passer la main au creux des reins, la presser contre lui. Ce n'est qu'après qu'ils se sont séparés qu'il comprend d'où provient l'humidité de sa joue : des larmes, lentement, ont débordé des yeux clos de Claire-Anne.

\*

Le réveil se met à sonner, avec ce bip ! bip ! bip ! bip ! agaçant que font maintenant tous les réveils électriques. Il se retourne et tend le bras pour l'arrêter. Une désagréable sensation de fraîcheur et de nudité sur la poitrine, là où ce sont écrasés les deux seins de Claire-Anne, l'incite à rouler aussitôt dans l'autre sens pour retrouver la chaude pression de cette gorge. Il ne rencontre plus que la hanche de son amie déjà dressée dans le lit. La clarté naissante dessine au-dessus de lui le profil alourdi de son buste.



"Huit heures ! Il est grand temps que je me lève !

— Reste, propose-t-il. Je prépare le petit déjeuner."

C'est venu tout naturellement, comme du temps de Laura. Ce tutoiement échappé par mégarde fait l'effet d'un coup de grisou silencieux dans les galeries obscures où ils se cherchent à tâtons ; ils sont comme balayés de son souffle, en restent étourdis tous les deux, elle, à demi assise dans le lit, et lui, couché à son côté, le visage presque contre sa hanche, dans l'ombre monumentale de sa hanche.

Il roule de nouveau dans l'autre sens ; s'assied au bord du lit ; répète sa proposition comme si rien n'avait été dit, comme si elle n'avait rien entendu :

"Vous pouvez rester encore un peu, le temps que je prépare le café."

Mais il ne quitte pas le bord du lit, un bout du drap, qu'il a tiré, enroulé autour de la taille. Se lever et marcher nu sous les yeux de Claire-Anne lui cause une gêne imprévue. Ce n'est plus comme être nus dans un lit. Il cherche à se rappeler s'il a ressenti cela avec Laura autrefois mais, lorsqu'il évoque leurs premières expériences, c'est d'elle surtout dont il se souvient, de sa facilité à se mouvoir nue devant lui en toute simplicité, s'adonnant librement aux occupations les plus intimes de sa toilette, nue devant lui. Il se souvient surtout de son émerveillement devant ce qu'il avait considéré de sa part comme le plus beau témoignage de sa confiance et

de son abandon, le gage peut-être le plus inattendu de son amour. Une pudeur que Laura lui avait désappris réparait en présence de Claire-Anne, le sentiment d'une honte ridicule à l'égard de son propre corps, une honte qu'il ne s'explique pas. Peut-être parce que ce corps a vieilli, conclut-il ; quelle image un corps de soixante ans peut-il bien offrir aux yeux d'une jeune femme ?

Il se lève pourtant, à demi conforté par la pénombre de la pièce. Sans prendre le temps d'enfiler le pyjama rayé qu'il avait jeté hier sur la chaise en ouvrant le lit, il décroche sa robe de chambre dans la penderie et la revêt en tournant le dos à Claire-Anne.

Le couloir et le salon baignent dans une lumière grise, sale, d'où Zoé surgit entre ses pieds au moment où il pénètre dans la cuisine. Elle se met à ondoyer contre ses jambes pour lui rappeler que rien n'a changé, qu'il n'est pas à l'aube d'un jour nouveau, quelque part en vacances près du soleil et de la mer, dans le meublé de location où ils auraient débarqué hier soir. Il s'y serait levé de bon matin, stimulé par une perspective de promenades encore vierges (il y a le petit village, la plage, le maquis sur le coteau dominant la jetée), laissant Claire-Anne ou Laura se reposer des fatigues du voyage tandis qu'il leur préparerait le café. Dès qu'il aurait déniché les casseroles dans ces placards dont il allait ouvrir les portes une à une, il mettrait chauffer l'eau sur la gazinière à l'émail impeccablement astiqué.

Rien n'a changé. Zoé ondoie à ses pieds dans la lumière grise du matin, miaulant et ronronnant à la fois, ronronnant puis miaulant avant de se frotter une fois de plus à ses jambes, lui réclamant son dû. Le frigo n'est pas vide, porte entrouverte pour éviter les moisissures, comme lorsqu'on arrive dans une maison inoccupée. Le frigo lui aussi ronronne en tremblant (il faudra qu'il se décide une bonne fois à le caler). Maurice en sort machinalement une boîte et s'accroupit pour emplir l'assiette de la chatte. La laine de sa grosse robe de chambre picote délicieusement la peau nue de son dos, une démangeaison de cristaux de sel séchés qui vous rappelle que vous avez omis de vous rincer la veille après tout un après-midi de bains de mer. Il prend sans hésiter la casserole sous l'évier – pas la grande ou la petite, la moyenne, celle qui sert à faire chauffer l'eau –, la remplit et la met sur le gaz. La cafetière, le porte-filtre, les filtres, tout se trouve à sa place. Il dose le café et sort les deux bols du placard du haut.

Il est occupé à verser avec précaution le reste d'eau bouillante dans le filtre au moment où Claire-Anne fait son entrée et une partie de l'eau se répand à côté de la cafetière sur la paillasse de faïence blanche de l'évier. Elle considère la table dressée, les trois pots de confiture, le grille-pain et les deux serviettes brodées qu'il a disposées près de leurs bols.

"Je suis désolée de vous laisser faire tout ça..." s'excuse-t-elle.

Elle porte encore sa courte robe de lainage rouge, avec les collants noirs qu'il regarde furtivement en reposant la casserole vide avant de s'approcher d'elle.

"Vous êtes magnifique !"

Il y a ce court instant d'incertitude où tous deux s'imaginent qu'ils vont s'embrasser sur la joue ; leurs bouches s'évitent, juste cet instant-là, se cherchent avant de se rencontrer enfin. Il la tient légèrement par la taille. Elle passe la main gauche sur sa nuque pour appuyer doucement leur baiser, murmure contre ses lèvres :

"Vous êtes sûr de vouloir rentrer à Quimper avec moi ?

— Vous ne m'avez pas cru ?"

Ils se parlent de bouche à bouche, faisant passer d'une bouche à l'autre le souffle tiède de leurs mots. Elle n'a qu'un bref mouvement de tête saccadé, comme un imperceptible tic qu'elle aurait voulu maîtriser, et, lentement, son sourire s'épanouit tandis que se séparent leurs visages, un sourire qu'elle semble conserver précieusement jusqu'au moment de s'asseoir.

"J'en suis sûr" confirme Maurice en s'asseyant à son tour.

"L'aurore aux doigts de roses." L'aurore aux doigts de roses se lève maintenant sur la ville. Elle réchauffe déjà le visage de Claire-Anne assise face à la fenêtre, la peau mate et dorée de ClaireAnne où s'éteint doucement son sourire. Le

vent du nord a repoussé au loin la dépression d'avant-hier.  
Ils auront une journée belle mais froide.

\* \*

\*

## V

Le ciel est toujours lumineux bien que le soleil ait déjà disparu. Maurice roule beaucoup moins vite qu'à son habitude. Il suit la Saab noire de Claire-Anne, attentif à maintenir constamment entre elle et lui une distance de sécurité d'une centaine de mètres. Dès qu'elle met son clignotant pour doubler, il abaisse aussitôt la manette du sien, déboîtant avant elle pour occuper à l'avance la voie gauche de la chaussée, la lui réserver. Elle doit l'apercevoir dans son rétroviseur, voir battre à l'unisson du sien le clignotant de la Lancia qui protège sa route. Alors elle se décide à déboîter aussi, pas de manière suffisamment franche du point de vue de Maurice, sans que l'on présente nettement le moment où elle va changer de file. Elle double et il la suit. Il se rabat sur la droite avec elle et la laisse reprendre son avance. A chaque dépassement ses automatismes de conducteur chevronné l'amènent malgré lui à la serrer de plus près, collé, à cent vingt à l'heure, à quelques mètres de son pare-chocs. Pendant une minute ou deux ils sont aussi proches l'un de l'autre que s'ils se trouvaient aux deux extrémités d'une même pièce mais il ne

voit qu'un peu de ses cheveux débordant de chaque côté de l'appui-tête et une pointe du foulard de mousseline noire qu'elle a mis pour les nouer. A son port de tête un peu raide, il devine qu'elle se concentre sur la route, gênée probablement par son regard fixé sur elle, un regard auquel il ne lui est pas possible d'échapper, enfermés qu'ils sont dans leurs habitacles, si proches et immobiles l'un par rapport à l'autre malgré la vitesse qui les emporte. Il l'imagine crispée par la conscience de ce regard qui apprécie sa façon de conduire, juge la moindre de ses fautes. Il sait que ce regard derrière elle l'empêche d'être aussi détendue que si elle était seule sur la route, qu'elle ne conduit pas aussi bien. Alors, à peine se sont-ils rabattus sur la file de droite que Maurice progressivement lève le pied, lui permet de reprendre de l'avance, reprendre un peu de sa liberté. C'est à ce moment-là qu'il voit son visage, un gros-plan éloigné de son visage si l'on peut dire ainsi, morcelé par le rétroviseur extérieur – il doit être légèrement dérégulé – où elle jette un coup d'œil en se penchant, une fois passé l'instant critique, pour s'assurer que tout va bien, que Maurice aussi a doublé, qu'il est toujours derrière. Et ce petit fragment de son visage – sa bouche et ses lunettes dans le rétroviseur – il le laisse lentement s'éloigner jusqu'à ne plus pouvoir en discerner le détail. Ils ont repris leur distance, et ils roulent.

Le soir tombe déjà. Ils ont quitté Nantes à cinq heures, dès que Claire-Anne est revenue du Palais, et il fera sûrement

nuit avant même qu'ils aient dépassé Vannes. Bien que le soleil soit couché, on veut toujours croire au jour à ce moment-là ; et on peut effectivement y croire pendant un certain temps : le ciel est resté clair dans les lointains ; la campagne, apaisée, ne s'est pas encore obscurcie ; on considère comme exagérément scrupuleux les quelques automobilistes qui ont déjà mis en veilleuse alors qu'on y voit parfaitement. On veut encore croire au jour, jusqu'au bout ; et l'on tarde soi-même à allumer ses feux de position. On roule, dans le crépuscule qui pourtant s'assombrit. C'est qu'une fois les veilleuses allumées, puis les codes, en quelques minutes tout aura basculé : on sera dans la nuit pour de bon.

Loin devant palpite à nouveau le clignotant orangé de ClaireAnne, encore plus insistant maintenant que le soir tombe. Maurice déboîte, se rapproche. Dans l'habitacle assombri de la Saab, la silhouette de la conductrice se confond avec l'appui-tête de velours gris ; fragile et comme rapetissée, elle se découpe sur le fond plus clair du pare-brise. Maurice et Claire-Anne gagnent peu à peu du terrain sur l'interminable semi-remorque illuminé de tous ses feux, dans le vacarme énorme de ses roues. Puis revient le silence feutré de leur propre moteur lorsqu'elle se rabat enfin sur la droite, assez loin devant pour laisser de la place à Maurice, dans la pleine lumière des phares blancs du camion.



Les feux de position de la Saab viennent de s'allumer.

Puis Claire-Anne met en codes. Maurice, lui, reste en veilleuses, pour ne pas la gêner.

Il suit les deux feux rouges de la Saab, les laisse reprendre de la distance ; deux feux rouges qui rattrapent lentement toute une file d'autres feux s'étirant là-bas au loin, avec lesquels il ne faudra pas qu'il les confonde à présent que la nuit descend sur eux ; deux points rouges qui lui montrent la route. "Mais la route, je la connais beaucoup mieux qu'elle" soliloque-t-il à voix haute. Il décide néanmoins d'accélérer, pour être certain de ne pas la perdre.

Au crépuscule, il arrive un moment où l'on peut se dire : "il fait nuit" ; on n'aurait pas pu le dire cinq minutes auparavant ; mais ce moment-là est insaisissable. On sait que la nuit vient, le jour baisse, et l'on reste en alerte. Peut-être a-t-il suffi d'une seconde d'inattention : tout a soudain basculé. Il fait nuit, sans que l'on soit précisément parvenu à saisir cet instant où la nuit est venue.

"C'est pendant que nous doublions ce camion, réfléchit Maurice ; derrière, il faisait encore jour et devant, il a fallu mettre en code, comme si la vitesse de ce camion avait forcé le mur du temps, nous avait propulsés dans un autre temps, avec juste cette petite ellipse de l'instant où la nuit est

venue." Et c'est vrai : lorsqu'il regarde de part et d'autre de la route il fait maintenant tout à fait nuit ; des masses d'arbres touffues se fondent dans l'obscurité des champs où les lumières de quelques hameaux perdus scintillent çà et là. Seules, dans le cordon ininterrompu des phares qui se croisent avec une étrange régularité chronométrique, luisent les bandes de marquage blanches de la route à quatre voies. "Mais la nuit ne me déplâit pas" constate finalement Maurice qui, au moment où il doit tout de même mettre en code, lève légèrement le pied afin de ne pas éblouir Claire-Anne qu'il a inconsciemment rattrapée. La nuit ne lui déplâit pas. Dans cette nuit, il y a les deux feux rouges de la Saab qui ramène Claire-Anne à Quimper.

\* \*

\*

**TROISIEME PARTIE**

***LA CUMPARSITA.***

## I

Il reclaque le coffre de la Lancia et considère le parking presque désert devant le Musée des Beaux-Arts. Il y a quelques années qu'on a remplacé les vieux réverbères par des lanternes de style rustique qui paraissent encore plus incongrues depuis que tous les arbres ont été abattus, après la tempête de 87 ; le fait qu'elles sont neuves saute aux yeux. La nef de la cathédrale est couchée là, comme un énorme sphinx endormi dans la nuit. Il se retrouve seul, sa valise à la main, sur ce parking qu'abandonnent ses derniers usagers, seul sous le regard indifférent de Laënnec éternellement figé sur son socle de pierre, aussi seul que le voyageur de commerce qui débarquerait devant son hôtel dans une ville inconnue. Il est pourtant là dans sa ville, la ville même de son enfance. Elle lui est tellement familière qu'elle en a perdu son caractère générique de "ville" et ne lui apparaît plus que comme "Quimper", vocable singulier désignant moins le lieu géographique – ce que tout un chacun considérerait simplement comme une ville – qu'un amalgame de sa jeunesse, de ses rencontres et de ses amitiés, qui constitue tout un pan révolu de sa vie. Quimper ; c'est la première fois

qu'il y débarque ainsi dans la nuit, extrayant sa valise du coffre de la voiture, à l'heure où se vident les parkings. Il y était toujours attendu d'habitude, que ce soit par ses parents autrefois, ou, plus tard, par Juliette et Henri. Il se rendait chez eux directement, sans s'arrêter au centre ville. A peine avait-il coupé le moteur qu'une porte s'ouvrait, quelqu'un était là pour l'accueillir ; il était attendu. Evidemment il n'avait pas pensé à tout cela tant qu'il roulait, à ce désarroi qui viendrait l'assaillir, une solitude à la mesure d'un lieu trop chargé de lui-même. C'est encore plus désolant que s'il se trouvait dans une ville complètement étrangère. Il n'y avait pas songé tandis qu'il suivait la voiture de Claire-Anne. Même lorsqu'ils commencèrent à descendre vers les lumières de la ville, puis tout au long des quais de l'Odet où les derniers magasins baissaient leur rideau de fer (la circulation nocturne prenait déjà cet indéfinissable aspect des soirs d'automne, quand on sent que tout le monde se hâte de rentrer, chacun pour soi), même alors il n'avait pas imaginé ce que cela lui coûterait : se retrouver seul place Saint Corentin, sur le parking, devant la masse sombre de la cathédrale pas même illuminée car ce n'est plus la saison, et poser sa valise sur l'asphalte avant de verrouiller les portières.

Il n'avait fait que suivre Claire-Anne, sans prévoir ce que cela lui coûterait, sans prévoir qu'il se sentirait aussi perdu. La déraisonnable aventure qu'il a entreprise avec elle se heurte à ces pierres, à ces rues qu'on appelle Quimper et qui

renferment son passé. Il n'avait pas prévu que, dans cette rencontre, c'est la pierre qui allait se briser, et que cela le rendrait encore plus démuni qu'après la mort de Laura. Car Laura, elle, lui avait tout laissé intact : la ville de leur jeunesse et des premiers temps de l'amour, les retrouvailles de l'amitié et les parcours toujours semblables de l'habitude ; en partant, elle avait simplement tout doté du poids nouveau de son absence et ces rues, finalement, sa mort les lui avait seulement rendues plus précieuses.

Il avait suivi la voiture de Claire-Anne sur les quais puis leurs pneus soudain s'étaient mis à claquer sur les pavés humides devant la Cathédrale et il l'avait laissée continuer seule tandis qu'il s'engageait sur le parking. C'était ainsi qu'ils l'avaient décidé : elle irait directement à son garage tout en haut de la rue de Kergariou, à deux ou trois cents mètres de chez elle, près du lycée. Il devrait se garer là, sur la place, car dans la rue de Claire-Anne, sur le plateau piétonnier entre la rue Kéréon et les Halles, il est impossible de stationner. Cela, il le savait avant même qu'elle le lui dise ; il y a plus de quarante ans qu'il sait qu'on ne peut pas stationner dans la rue Saint François.

Il verrouille les portes de la Lancia et reprend sa valise. Une valise de plastique gris moulé qu'ils avaient utilisée pendant des années Laura et lui ; elle suffisait pour eux deux. C'est la première fois qu'il la reprend depuis la mort de Laura. Elle est munie de deux roulettes permettant de la

traîner derrière soi ; mais Maurice préfère la porter : elle est légère et, de toute façon, il serait encore plus malaisé d'essayer de la faire rouler sur les vieux pavés la place. Claire-Anne habite à deux pas.

La rue Kéréon fait partie du plus ancien quartier de la ville. Les maisons à encorbellement, certaines ornées de statues de saints bretons en bois polychrome, débordent d'un étage sur l'autre ce qui fait paraître la rue relativement plus large en bas qu'en haut, une sorte de gorge en surplomb qui nous donne le tournis lorsqu'on y regarde défiler les nuages. Ici, on rencontre encore de rares piétons devant les quelques vitrines éclairées où l'on rentre les derniers étals. Maurice ne se retourne pas pour contempler les deux flèches de la cathédrale ; elle n'est pas illuminée et il connaît trop bien ce point de vue que l'on retrouve sur toutes les cartes postales pour touristes. Il oblique aussitôt sur sa gauche dans la petite rue saint François et il est en quelques pas devant le numéro trois, une porte étroite, coincée entre la pharmacie et un magasin d'optique. Dans cette rue-là, il n'y a déjà plus personne. Il pose sa valise sur le trottoir et attend.

Il aperçoit de biais l'une des entrées des Halles toutes proches, béant sur une pauvre lumière d'ampoules en guirlandes censées donner un air de fête aux deux ou trois échoppes encore ouvertes. Une cliente attardée en sort d'un pas pressé. Ses talons résonnent étrangement dans le silence froid des pavés. Elle s'éloigne en direction des quais où

subsiste une lointaine rumeur de vie aux alentours du Café de Bretagne. Il la regarde disparaître et se tourne de l'autre côté. Un homme en pardessus poil de chameau qui descend la rue le toise, étonné de le voir planté là, et Maurice, pour se donner une contenance, fait semblant de ranger sa valise le long du mur. Lorsqu'il se redresse, Claire-Anne est là, son sac de voyage à l'épaule. L'air humide et la marche ont fraîchi le teint de ses joues, lui donnant un air de fillette essoufflée dans son imperméable de plastique blanc. Elle fouille son sac à main pour y chercher sa clef. Il se redresse et lui fait redescendre la rue, son imperméable blanc luisant sous l'éclat des néons. Peut-être ne la voit-il descendre vraiment qu'au moment où elle se tient déjà tout près de lui, encore penché pour pousser sa valise contre le mur, au moment même où elle sort sa clef dans l'excitation de s'être pressée pour ne pas le faire attendre, au moment où elle demande : "J'espère ne pas avoir été trop longue ?"

Il se redresse. Elle pousse la porte massive de son immeuble.

"Pas du tout, dit-il, vous avez même fait vite : il n'y a pas une minute que je suis là.

— Je vous précède !" lui jette-t-elle précipitamment en se lançant dans l'étroit couloir. Elle disparaît à mi-étage au tournant de l'escalier sans qu'il ait même eu le temps de s'offrir à porter son bagage.



Sur l'épais chambranle de bois peint, quatre sonnettes faiblement éclairées surmontent la grille de l'interphone. Sur l'une d'elles il lit :

**Claire-Anne ROUSSEAU**

**2ème étage.**

S'il était simplement venu en visite (mais il ne voit vraiment pas à quelle occasion il aurait pu se rendre en visite chez Claire-Anne) c'est sur ce bouton-là qu'il aurait appuyé. Il aurait entendu grésiller l'interphone. Il aurait dit, s'approchant de la grille : "Bonjour... C'est Maurice, Maurice Davaine..." et il aurait attendu qu'elle lui ouvre.

Il reprend sa valise et repousse la porte qui ne comporte pas de fermeture automatique. Il allume la minuterie. Dans le silence de la vieille cage d'escalier, il commence à gravir les marches, posément, des marches de bois épaisses et creusées, patinées par la cire. Si Claire-Anne se presse tant, le laissant se débrouiller seul pour monter, c'est sans doute qu'elle ne tient pas à ce qu'ils arrivent ensemble à son appartement. Elle doit souhaiter être seule pour ouvrir, allumer la lumière, se retrouver chez elle et déposer son sac de voyage avant de déboutonner son imperméable pour accueillir Maurice sur le seuil au moment où il la rejoindra. Il comprend cela.

Il monte tranquillement, sa légère valise à la main. C'est l'escalier étroit et de guingois d'une maison certainement très

ancienne mais qui vient d'être entièrement rénovée. Les lambris d'origine, d'un ton brique, se partagent les murs avec une moquette beige comme on en voit dans les résidences de standing et, à chaque demi-volée d'escalier, une conque de plâtre blanc en applique dispense un éclairage indirect de bon goût quoique faible et plutôt anachronique dans un immeuble tel que celui-ci.

Au second, la porte de l'appartement est restée ouverte sur une petite entrée tendue de tissu rouge. Maurice sonne néanmoins. Il sent soudain toute la bizarrerie de sa situation, debout sur le paillason devant cette porte ouverte, sa valise à la main ; qu'est-ce que cela signifie ? Mais il est trop tard pour se poser la question : Claire-Anne apparaît. Il remarque que sa robe rouge s'harmonise avec la couleur de l'entrée. Ce sont comme plusieurs peaux successives qu'elle aurait revêtues – la robe, les murs –, comme si elle avait fait de l'appartement un prolongement de son corps, la coquille qu'elle aurait sécrétée. Elle est chez elle ; le véritable sens de cette expression, "être chez soi", ne s'est jamais imposé à lui avec une telle évidence ; à tel point qu'il hésite à entrer : franchir le seuil lui paraît relever de l'ordre d'une profanation.

Mais les choses se passent d'une façon tout à fait surprenante : elle lui prend sa valise des mains et la pose sur le paillason ; ses deux bras de lainage rouge lui enlacent le cou ; l'attirent contre elle. Elle l'embrasse. Ils s'embrassent.

Puis elle délie aussi rapidement son étreinte, reculant d'un pas, quêtant sa réaction d'une esquisse de sourire qui paraît ne jamais s'achever.

"Je ne savais pas comment vous accueillir, dit-elle au bout d'un moment. Je me doutais bien que ce serait difficile, j'y ai pensé pendant tout le voyage. Je me suis dit que c'était ce qu'il avait de mieux, ce qu'il y avait de plus simple...

— C'est ce qu'il y avait de mieux" acquiesce Maurice.

Il ne saurait dire combien il lui est redevable d'avoir pris cela sur elle, d'avoir osé prendre ce risque-là. Il fait quelques pas pour entrer et elle referme la porte aussitôt derrière lui.

\*

Cette nuit-là, il a tutoyé Claire-Anne et elle aussi l'a tutoyé. Ils n'ont pas su comment c'est venu. Pourtant, bien qu'il ait été pour la troisième fois son amant, ils n'ont pas réussi à oublier cette distance qui rend leurs rapprochements si délicats et intenses, comme si rien n'était jamais acquis entre eux et qu'il faille à chaque fois refaire le même parcours, dans la même incertitude de l'autre. Ils se voient bien s'aimer, incrédules devant le miracle en train de s'accomplir, mais ce qu'ils croient avoir gagné l'un et l'autre, le grain de sable infime qui édifierait le monticule d'une vie commune, s'éboule invariablement dès qu'ils reviennent à eux-mêmes. Claire-Anne est allée chez lui et maintenant il se trouve chez elle ; tous deux savent que ce n'est pas cela être

ensemble. C'est ainsi qu'il interprète cette étrange tristesse dont elle ne s'est jamais départie, même dans leurs moments d'abandon ; c'est ainsi qu'il comprend aussi sa propre réserve à ces moments-là, comme s'ils craignaient secrètement tous les deux de s'illusionner sur un état de grâce forcément éphémère.

Elle vient de sortir du lit, entièrement nue ; elle va et vient dans la chambre en préparant ses vêtements. Adossé à son oreiller, Maurice la suit des yeux avec admiration, conscient de ce que cela lui coûte d'exposer ainsi sans vergogne la pesante liberté de ses seins, ses cuisses et leur délicate intimité ou encore, tandis qu'elle se hausse pour atteindre quelque pièce de lingerie sur une étagère de l'armoire, la fermeté de ses reins auxquels l'effort d'extension redonne une cambrure juvénile. Il en est comme attendri de reconnaissance. Claire-Anne fait ce qu'elle peut.

"Viens" commande-t-il doucement.

Et elle vient. Elle vient s'agenouiller sur le lit, dans cette nudité qu'il s'étonne de découvrir, avec pourtant ce voile d'inquiétude alarmée qui trouble si souvent ses yeux de myope. Il ne lui caresse que le poignet.

"Tu sais que j'ai vingt-deux ans de plus que toi ?

— Je sais, fait-elle, et moi j'en ai quarante..."

Elle a atteint l'âge où, pour beaucoup d'entre nous, espérer n'est plus très raisonnable, c'est ce que doit signifier

le demi sourire dont elle accompagne ces mots ; un sourire qui suggère aussi que, de ce point de vue-là, elle ne fait plus de grande différence entre Maurice et elle.

"L'âge de ma fille" commente Maurice.

Il comprend aussitôt qu'il vient de la blesser. Elle demeure un long moment silencieuse avant de s'allonger contre lui sur la couverture, appuyée sur un coude.

"C'est vraiment important ?"

Oui, c'est important. Maurice songe qu'Emmanuelle a un corps de femme semblable à celui de Claire-Anne, un corps qu'il ne connaît pas, bien sûr, mais qui doit ressembler de plus en plus à celui de sa mère, au corps de Laura il n'y a pas si longtemps. Claire-Anne vient doucement poser sa tête contre son épaule et ses cheveux défaits, lui chatouillant la poitrine, évoquent chez Maurice une furtive image.

"Pour toi, c'est important ?"

Il la prend dans ses bras, la serrant un peu.

"Non. Je pensais seulement qu'Emmanuelle aussi était une femme maintenant... Cela ne date pas d'hier, évidemment, mais là, d'un seul coup, c'est comme si je venais de m'en rendre compte.

— Peut-être parce que je lui ressemble ?

— Pas du tout, rassure-toi ! Alors là, tu ne lui ressembles pas du tout : Emmanuelle ressemble à sa mère.

— Si je lui avais ressemblé tu ne m'aurais pas..."

Elle prononce d'une voix plus sourde :

"...fait l'amour ?"

Il la serre un peu plus fort mais elle ne se laisse aller qu'avec réticence, trop préoccupée par l'attente de sa réponse. Il voit contre lui la courbe satinée de sa hanche que prolonge le raccourci des jambes avec, là-bas, au bout du lit, des pieds nus délicats qui semblent avoir conservé la forme fine de ses chaussures. Il voit tout le corps de Claire-Anne, allongé sur le côté contre lui dans la douce lumière de la lampe de chevet.

"Cela n'a rien à voir" dit-il, incapable de préciser pour lui-même quoi aurait à voir avec quoi. "Tu sais bien que ça n'a rien à voir..."

Elle réfléchit un long moment. Il ne peut voir son visage. Elle non plus ne doit pas y voir clair dans cette conversation qui s'est égarée à propos de leur âge. Il a beau la tenir dans ses bras, il a le sentiment qu'elle lui a échappé et qu'il en est responsable, qu'elle ne lui concède plus que cette chaude enveloppe charnelle, étrangère aux pensées qui la hantent. Il cesse d'exercer sur elle la moindre pression, se bornant à la maintenir contre lui, immobile, dans le léger demi cercle de son bras qu'il lui pèse de devoir conserver si léger alors qu'il a un besoin fou de l'étreindre, l'embrasser, l'écraser contre lui

afin qu'elle ne puisse plus douter de l'innocence de ses propos, qu'elle cesse enfin de se tourmenter par sa faute.

"En tout cas, finit-elle par dire très lentement, je voudrais que tu saches bien que je ne suis pas ta fille, que je lui ressemble ou non, bien qu'il se trouve que nous ayons à peu près le même âge..."

Le sein de Claire-Anne repose contre la poitrine de Maurice, son aréole large et brune légèrement déformée au contact de sa propre peau. Il pense qu'il n'a jamais vu les seins d'Emmanuelle depuis qu'elle était jeune fille et se dit qu'elle a peut-être hérité des mamelons excessivement renflés de Laura. Cela va de soi, répond-il à Claire-Anne, qu'est-ce qu'elle va s'imaginer ? Il n'a jamais établi le moindre rapprochement entre sa fille et elle.

"D'ailleurs Emmanuelle n'est plus vraiment ma fille ; arrivée à cet âge-là, on ne peut plus vraiment parler de fille ; elle est devenue simplement une femme, comme toi. Vous êtes toutes les deux des femmes, c'est tout, complètement différentes. Il se trouve que l'une, effectivement, est ma fille et que l'autre est..."

— Ta maîtresse !"

Qu'elle ait lancé ce mot d'un ton aussi enjoué a surpris Maurice. Il lui tire l'épaule pour l'écarter de lui et la considère en feignant un étonnement exagéré. Elle rougit un peu sous son regard mais répète comme une provocation :

"Je suis bien ta maîtresse, n'est-ce pas ?"

Il découvre dans ses yeux un éclat d'excitation insolite et ne peut s'empêcher de sourire.

"Il me semble... C'est bien l'impression que j'ai depuis trois jours... Pourquoi ? On dirait que cela te gêne..."

— Non, plus maintenant. C'est un mot que j'aime bien, "maîtresse". J'aime bien me dire ça, que je suis ta maîtresse ; je n'arrête pas d'y penser. (Elle blottit de nouveau sa tête au creux de son épaule). Je n'ai jamais été la maîtresse de personne, tu sais."

Il est sur le point de répondre "moi non plus" mais renonce à cette plaisanterie qui d'ailleurs n'en est pas vraiment une. Il la presse de nouveau contre lui et demande :

"Et c'est comment ?"

— C'est bien..." Elle lui passe la main sur le cou et reprend, gravement : "Mais je ne voudrais surtout pas que tu me prennes pour ta fille... ni pour ta femme..."

Sa voix chaude s'est faite si tremblante qu'il ne sait que répondre. Il la serre davantage et elle se laisse aller cette fois-ci. De la sentir nue allongée par-dessus les draps, lui qui est au-dessous, il éprouve une sorte de gêne, la culpabilité confuse de profiter d'une délicieuse situation libertine à laquelle il ne devrait pas avoir droit. Il ne sait trop quelle image licencieuse cela évoque en lui dont il n'est libéré que lorsqu'elle se redresse, glissant vers le bord du lit.



"Je vais être en retard" murmure-t-elle rapidement comme pour s'excuser.

Il la voit se lever. La courbure dorée de son dos disparaît dans l'encadrement de la porte. Il entend un jet de douche crépiter sur de la faïence sans parvenir à précisément situer la salle de bains par rapport à la chambre. Elle va revenir s'habiller et il la regardera. Les sous-vêtements de Claire-Anne n'ont plus de mystère ; ils sont là, disposés sur le lit, et pourraient être ceux de n'importe quelle femme ; mais il ne l'a jamais vue s'habiller. Les seins qu'il a caressés, elle les enfermera dans la dentelle ajourée de ce soutien-gorge-là ; ce simple petit slip de coton blanc suffira à dissimuler la touffeur regonflée de sa toison ; et le long collant gris, lorsqu'elle le déroulera sur ses jambes, les rendra identiques à ce que tous les autres en verront aujourd'hui ; les autres, Emile, Henri, les employés de leur cabinet, les clients, tous les gens qu'elle croisera dans la rue. Mais il sera le seul à savoir ce qu'elle porte sous sa robe. Peut-être au fond n'est-ce que cela, l'intimité, connaître la lingerie d'une femme sans qu'il soit nécessaire de la déshabiller, tout l'inverse d'une aventure ?

Claire-Anne réapparaît, à demi drapée dans une large serviette de bain bleue. Mais Maurice s'est déjà levé. Il a enfilé son pyjama. Elle sourit en laissant tomber la serviette, de ce sourire vague des myopes démunis de leurs lunettes

qui paraît incertain de la direction dans laquelle vous vous trouvez réellement.

"Je m'habille et je prépare le café, dit-elle, cette fois-ci je crois que je suis vraiment en retard."

Il propose de le préparer lui-même pour lui faire gagner du temps mais elle refuse :

"Tu ne sais pas encore où se trouvent toutes les choses, j'ai bien peur que cela n'avance à rien."

Maintenant que Maurice est debout, le désordre du lit lui semble triste et froid sous l'éclairage de la suspension qu'elle vient d'allumer, trop banal vu ainsi d'en haut, presque obscène avec ses draps défaits et cette épaisse couverture de laine rose où la serviette de bains qu'elle a abandonnée fait une tache trop violente. C'est le spectacle du petit matin de n'importe quel couple ; il n'a pas encore eu le temps de s'accoutumer à ce spectacle-là. Si seulement Claire-Anne ne travaillait pas aujourd'hui... Mais il va rester seul avec le lit vide, dans cet appartement qu'il ne connaît pas, où il n'aura rien à faire d'autre qu'à l'attendre. Il se prend soudain à regretter de ne pas avoir emporté sa robe de chambre de grosse laine écossaise.

\* \*

\*

## II

Dans la cuisine, leurs deux bols sont restés sur la table. Il vide le fond du sien sans se rasseoir et le porte sur l'évier. L'horloge du four électrique affiche 9 heures moins 10. "Si tu sors, lui a-t-elle dit, tu n'auras qu'à prendre les clefs suspendues dans l'entrée ; la plus grande, c'est celle de la porte d'en bas. Ne t'inquiète pas pour moi, j'ai les miennes." Elle a encore un peu hésité au moment de franchir le seuil. Revêtue de son imperméable blanc, son porte-documents sous le bras, elle était prête pour une journée nouvelle à laquelle Maurice n'aurait aucune part. Il allait falloir se séparer. Elle a finalement ajouté : "Eh bien, à ce soir, Maurice..."

— A ce soir" a-t-il répondu.

Il a refermé la porte aussitôt. Dans l'escalier, on entendait les pas de Claire-Anne résonner. Maintenant qu'elle n'était plus là, le tissu rouge de l'entrée lui semblait un décor étranger où sa présence avait quelque chose d'incongru.

Bien sûr qu'il va sortir. Que ferait-il ici une journée entière ? Il va sortir. Il ira se balader dans Quimper. Il y a des courses à faire pour le dîner ; les Halles sont à deux pas ; il

achètera des huîtres, des fruits de mer, ce qu'il trouvera ; tout ce qu'il faut pour leur préparer un bon repas, leur premier repas d'amoureux. Finalement, à part les petits déjeuners, ils n'ont jamais pris ensemble de vrai repas. Même hier soir ils se sont contentés de fromage et d'un fruit qu'ils ont mangés debout, dans la cuisine, ni l'un ni l'autre n'ayant faim ; ils sont allés se coucher. Si, chez Henri nous avons eu un vrai repas, corrige-t-il ; mais chez Henri cela ne comptait pas puisque c'était avant. Et si elle allait trouver cela ridicule, ce "dîner aux chandelles", même s'il n'y a pas les chandelles ? Peut-être préférera-t-elle le restaurant ? D'ailleurs lui aussi préférerait ; qu'ils sortent, qu'ils ne soient plus chez elle où il se trouve réduit à cette inconfortable situation d'invité, un invité évidemment un peu particulier. Mais finalement cela reviendrait au même, le restaurant ; ils n'éviteront pas le dîner en tête à tête de toute façon, le dîner intime, prélude inavoué au véritable objet de la soirée ; et pour ce qui est des chandelles, c'est là qu'ils ont le plus de chances d'en avoir ! Il aurait dû lui demander son avis avant qu'elle s'en aille ; qu'ils décident au moins de cela tous les deux. Cela n'aurait rien changé puisqu'il fallait bien manger quelque part, que ce soit chez elle ou à l'extérieur ; mais ils auraient assumé cela ensemble, sans être dupes du jeu qu'ils auraient joué là, ce jeu du dîner d'amoureux, incontournable bien sûr, mais pour lequel ils ont tous les deux passé l'âge.

Il ouvre le réfrigérateur, avec le vague espoir d'y trouver peut-être la solution du dilemme. Il y a une bouteille de champagne dans la porte, deux bocaux de jus de pamplemousse dont l'un déjà presque vide, quelques yaourts, des œufs. Sur les clayettes Claire-Anne n'a pratiquement rien laissé puisqu'elle s'apprêtait à partir pour deux jours : un assortiment de poissons fumés emballés sous cellophane, une barquette avec du riz complet, le reste du fromage. Sans doute ne prévoit-elle jamais davantage de provisions, allant faire ses courses au jour le jour en bas de chez elle. Lorsqu'on vit seul, il est rare qu'on parvienne à emplir un frigo, il est bien placé pour le savoir.

Il repousse la porte et se met à débarrasser la table. Il a bien vu le lave-vaisselle mais préfère passer bols et couverts sous l'eau chaude ; il ne veut rien laisser de sale chez Claire-Anne, même à l'intérieur de la machine. Il essuie aussitôt cette minuscule vaisselle et doit ouvrir trois portes du bloc-cuisine et tous les tiroirs avant de découvrir où la ranger. Il pourrait aussi refaire le lit avant de prendre sa douche. Refaire le lit, oui, c'est la moindre des choses, même s'il trouve gênant de remettre ainsi de l'ordre en l'absence de Claire-Anne. Elle est partie en lui confiant son appartement, l'endroit qui renferme toute une part de sa vie. Il s'y sent comme en suspens au-dessus des choses, presque aussi coupable que s'il y avait pénétré par effraction. Chaque bibelot, chaque meuble, le tissu tendu sur les murs ne cesse

de lui rappeler : "C'est l'appartement de Claire-Anne !" Un appartement qui n'a rien à voir avec l'intérieur d'une famille ou d'un couple ordinaires bien qu'au premier abord rien ne soit vraiment différent : la nature même de l'immeuble, les choix de la décoration (le profond canapé d'alcantara bleu du salon, les tapis, tout ce luxe discret) ne reflètent rien d'autre que l'aisance et le goût propres à une catégorie sociale qu'il connaît bien, celle à laquelle elle appartient. Mais c'est l'appartement d'une femme seule et le simple fait de pénétrer dans une pièce, de l'embrasser du regard comme on le ferait partout ailleurs, semble ici une indiscretion aussi grave que d'ouvrir le tiroir de la commode où elle aurait resserré sa lingerie. Il a déjà eu cette impression-là hier soir en entrant : en lui ouvrant sa porte, Claire-Anne s'est pour ainsi dire donnée une nouvelle fois à lui ; ce n'était plus seulement son corps qu'elle décidait d'engager mais tout un pan de sa personne qui s'était au fil des années déposé ici ; elle l'a tout simplement fait entrer dans sa vie. Peut-être a-t-elle aussi ressenti cela chez moi, se demande-t-il ; elle aura perçu mon appartement comme indissociable de la vie du vieux célibataire que je suis sans doute devenu ; elle n'aura pas pu se rendre compte qu'il est partout habité par Laura et que je n'y demeure qu'à moitié. Je ne fais qu'y survivre en réalité, ajoute-t-il pensivement (et il a une soudaine bouffée d'envie pour ces gens qui, comme Claire-Anne, se trouvent en totale adhésion avec le décor intime de leur vie).

Il s'est arrêté sur le seuil, à contempler le salon. Il lui paraît bizarre qu'il n'y ait pas ici aussi un chat pour miauler contre ses jambes, comme lorsqu'il est chez lui, chaque matin, en pyjama. Et c'est ce qui le détermine à aller prendre sa douche aussitôt : à quoi bon rester traîner comme cela ? Il retourne dans la chambre chercher une serviette dans sa valise mais lorsqu'il s'aperçoit que Claire-Anne en a préparé une pour lui dans la salle de bains – un épais drap de bain d'un jaune vif, avec les gants de toilette assortis – il renonce à utiliser la sienne et la laisse coincée plus ou moins en équilibre sur le radiateur.

\* \*

\*

## III

Sophie préfère laisser son Austin place de la Résistance. Juste avant midi, elle a peu de chance de trouver à stationner autour des Vieilles Halles. C'est même pratiquement impossible depuis qu'on les a reconstruites, à la suite de l'incendie ; tout le quartier a été réaménagé en zone semi piétonnière et le bâtiment lui-même, avec cette toiture en surplomb qui descend bas sur la rue, semble avoir rétréci l'espace tout autour. A la rigueur elle aurait pu jeter un coup d'œil au petit parking devant le Monoprix, ce qu'il y a de plus près, mais le nombre d'emplacements y est tellement limité qu'il y a longtemps qu'elle n'y va même plus voir, surtout à cette heure-ci. Sur la place de la Résistance elle est certaine de ne pas avoir de problème et il n'y a que l'Odéon à traverser pour arriver aux Halles. Elle a pris l'habitude d'y laisser sa voiture quand elle descend faire des courses en ville.

Le temps s'est une nouvelle fois remis au beau, ce que l'on peut considérer comme beau pour une fin de mois de novembre : froid, humide, mais tout de même ensoleillé, et cela prend un petit air de printemps, du moins de l'idée qu'on se fait du printemps lorsqu'on est déjà si proche de



l'hiver. L'appréciation de nos sens est à ce point fluctuante, tellement tributaire des conditions de notre environnement, que nous nous réjouissons aujourd'hui d'une douceur de l'air qui nous aurait fait grelotter au mois de juin. C'est aussi un printemps de cette sorte-là que connaît en ce moment Sophie, un printemps qui ne résisterait au jugement d'aucun observateur objectif : Loulou lui revient d'une de ses escapades, une fois de plus, manifestant un regain de tendresse inattendu qu'elle refuse pourtant de mettre en doute, tellement il vient combler son attente (peut-être l'amour s'entretient-il comme le plus commun de nos gazons, d'autant plus dru qu'il est fauché plus souvent) ; et ce soir, elle reçoit leurs amis pour fêter les soixante ans de son homme. Elle sourit au soleil frais de l'automne, elle sourit pour elle seule en traversant le pont qui la mènera aux Halles. Elle ne ressent pas la morsure de l'air vif. Le soleil de Sophie a toujours été intérieur.

Elle porte un long manteau de laine beige à larges revers arrondis où elle a piqué la broche que Loulou lui a autrefois offerte, un magnifique papillon Art Déco d'émail et lazulite bleu vert, un des rares bijoux qu'on lui voit. La corolle lumineuse d'un ample col roulé de cachemire blanc lui donne un visage plus menu, comme si elle était elle-même la fleur précieuse qu'elle transporterait ainsi avec nonchalance. Malgré l'allure pressée de son pas, elle conserve l'ondoyance d'une démarche qui fait régulièrement dire à Loulou que sa

femme a de la classe, hein, vous ne trouvez pas ? sans qu'on puisse deviner s'il s'enorgueillit sincèrement de son élégance ou la met une nouvelle fois en boîte, gentiment, à l'attention des copains. N'importe qui, la croisant sur le pont de la Préfecture ce matin, son large panier de vannerie passé au bras, l'air de ne rien remarquer de ce qui l'entoure, la prendrait pour une de ces bourgeoises un peu hautaines de Quimper qui n'ont rien d'autre à faire, en attendant que leurs maris rapportent de petites fortunes quotidiennes à la maison, que d'aller se montrer aux Halles sous le prétexte de préparer elles-mêmes quelque réception pour le soir. Et Sophie, d'une certaine manière, est incontestablement l'une de ces bourgeoises-là. Mais les femmes de cette sorte assument généralement leur rôle d'irréprochables ménagères jusqu'au bout ; si elles vont elles-mêmes faire leurs courses, elles y vont tôt le matin, afin de bénéficier des meilleurs arrivages et des choix les plus judicieux. Sophie, elle, n'y apparaît jamais avant midi, au moment où les commerçants préparent la fermeture de leurs échoppes dégarnies, où les poissonniers, bardés de leurs gros tabliers de caoutchouc et en bottes, aspergent à grands jets d'eau le sol cimenté autour de leurs étals. Et dans Quimper, évidemment, cela fait un peu jaser : qu'est-ce qu'une femme incapable de jamais se préparer avant midi ? une paresseuse ? une espèce de bohème ? En tout cas pas quelqu'un de très sérieux, rien d'étonnant que son mari... Il va de soi qu'on lui fait tout de

même bonne figure en la croisant sous la verrière des Halles (voilà seulement qu'elle arrive alors qu'on s'en va !) : Maître Louis Lepage n'est pas n'importe qui ; il n'est pas mauvais d'avoir un commissaire-priseur dans ses relations ; d'ailleurs ce sont aussi des amis des Cadiou et des Kerangat ; des gens qu'on retrouve à toutes les réunions du Rotary ou du Lion's Club.

A peine à l'intérieur des Halles, elle doit adresser un sourire pressé à deux ou trois de ses connaissances, d'anciennes camarades de lycée maintenant établies comme épouses de notaires ou de commerçants bien en vue. C'est inévitable dans de petites villes comme Quimper : on croise de respectables élégantes au maquillage impeccable, qui se font régulièrement faire "des mèches" chez leur coiffeur attitré pour compenser le manque d'éclat d'une chevelure qui grisonne, et l'on s'étonne que ce soit là une fille qu'on a connue autrefois, l'une de ces lycéennes dont la blouse bise ou bleue réglementaire, selon la semaine, normalisait l'âge ingrat. Une fille, cette dame imposante que l'on a connue maigrichonne et qui vous adresse un gentil petit signe de la main à l'extrémité de l'allée des fruits et légumes ? un petit signe enjoué qui fait glisser à l'intérieur de sa manche de fourrure la gourmette d'or qui lui tombait sur le poignet (et Sophie lève aussi la main en souriant ; tant mieux, elles sont pressées toutes les deux, elle n'aura pas besoin de bavarder). L'on s'étonne d'avoir soi-même l'âge de cette dame, de la

fréquenter, de la tutoyer d'égale à égale alors qu'on n'est encore soi-même que la toute petite fille, à peine une jeune fille, qu'impressionnait si fort la mère de cette dame-là, son air et ses bijoux, il n'y a pourtant pas si longtemps. Lorsque ces idées-là l'assaillent, Sophie se met à respirer plus fort, deux ou trois fois. Il ne s'agit pas des soupirs du regret, d'une nostalgie de la jeunesse perdue, non, seulement d'une façon à elle d'aspirer avec détermination le présent, de se remettre dans le cours des choses, cette volonté obstinée qui la caractérise d'assumer malgré tout ce qu'elle est aujourd'hui devenue elle aussi.

Elle traverse la grande nef des Halles vers le secteur des poissonneries. C'est le plus urgent ; la plupart doivent avoir déjà remballé. Pour elle, qui a longtemps fréquenté l'ancien bâtiment, la charpente de bois clair – constituée de berceaux inversés, les uns soutenant la verrière, les autres s'incurvant trop bas au-dessus des têtes sans nécessité apparente – donne une impression d'écrasement malgré le flot de lumière qui baigne maintenant tout l'espace et devrait le rendre plutôt agréable. Tout le monde s'accorde, même les plus critiques à l'égard du nouveau bâtiment, sur le fait que les Halles ont énormément gagné en clarté. Mais, lorsqu'il s'agit de votre propre jeunesse, le souvenir d'une froide pénombre peut prévaloir sur les plus lumineux volumes contemporains. Sophie reste là-dessus inflexible : ces nouvelles Halles sont

une bêtise, elle ne comprend pas que les édiles aient laissé se réaliser un projet pareil.

Parvenue à l'autre extrémité de la halle, où la sensation d'écrasement devient tout à coup presque insupportable sous un plafond surbaissé de béton brut, elle fait le tour des trois ou quatre poissonneries encore ouvertes, le cou tendu au-dessus des étales sur lesquels fond la glace pilée de la matinée, marchant presque sur la pointe des pieds à cause de la désagréable impression qu'on a de tremper ses chaussures sur le sol ruisselant des allées. Peut-être trouvera-t-elle encore un assez gros turbot ou suffisamment de joues de lotte pour ce soir ; elle n'a pas encore arrêté son menu. On dirait Maurice ce type-là devant elle, qui longe aussi l'étal de faïence gris bleu en examinant un à un les derniers rescapés du marché. De dos, on jurerait Maurice, l'éternel imperméable de gabardine bien sanglé de Maurice. Comme la vendeuse soupèse devant lui une belle sole en lui faisant l'article, il se tourne vers elle et reconnaît Sophie. Les voici côte à côte. Son visage paraît se brouiller sous le coup de la surprise avant qu'il ne recule légèrement pour lui tendre les bras. "Tiens, ça alors, Sophie !" Ils s'embrassent sur les deux joues tandis que la marchande de poissons, comprenant que le moment n'est plus propice à la vente de ses dernières soles, retourne empiler les invendus dans ses caisses.

"Mais qu'est-ce que tu fais là ?" reprend Maurice.

Il continue de lui tenir les deux coudes après l'avoir embrassée. Un rayon de soleil oblique, tamisé par un pan de verrière, inonde le sourire radieux de Sophie.

"J'habite Quimper, moi ; je fais mes courses, tout simplement ! Ce serait plutôt à moi de m'étonner, non ? Tu es là depuis quand ? Tu es chez Henri ?

— Non, dit Maurice, embarrassé tout à coup. Je suis là... incognito."

Elle sourit de bon cœur, comme à une puérile plaisanterie sans conséquence, et passe familièrement son bras sous le sien.

"Incognito, à Quimper ? toi ?" Elle l'entraîne en flânant vers la sortie. "En tous cas ça tombe drôlement bien : figure-toi que c'est l'anniversaire de Loulou, ce soir. Rien ne pouvait lui faire plus plaisir ; il va tomber des nues."

Ils sont sortis sans y faire attention du côté de la place Terre au Duc. Devant la porte vitrée, dans la lumière pure du soleil de novembre, elle fait pivoter Maurice devant elle, répétant :

"C'est vrai, tu sais, rien ne pouvait lui faire plus plaisir... A moi aussi, tu t'en doutes."

Comme ils obstruent le passage ils doivent faire un pas de côté pour dégager la sortie. Ils sont restés face à face.

— Ce soir, je ne pourrai pas" finit par dire Maurice.

Mais Sophie n'en croit rien. Prise par l'excitation de cette rencontre, la préparation de sa soirée, il lui semble inimaginable que Maurice, du moment qu'il est là, refuse d'y participer. Elle n'a même pas entendu.

"Ecoute, déclare-t-elle en lui agrippant le bras pour le ramener à l'intérieur des Halles, il faut que j'achète mon poisson sinon je ne trouverai plus rien. Tu m'accompagnes. Après, tu me raconteras tout ce que tu voudras ; on aura bien le temps de prendre un pot tranquillement ?"

Il se laisse de nouveau entraîner vers les étals de poissons avec de faibles protestations : "Je t'assure que je ne peux pas..." Mais elle hâte le pas, ne l'écoute plus. Ils achètent un turbot et une bourriche d'huîtres dont il se retrouve encombré. A l'autre bout du marché, elle commande un vacherin chez son pâtissier habituel. Ils reviennent vers les crémeries pour un assortiment de fromages. Maurice s'est chargé du grand panier de vannerie qu'elle avait à son bras. Il la suit encore chez deux ou trois commerçants ; il fait les courses avec elle, portant les provisions, sans avoir rien acheté pour Claire-Anne et lui, sans avoir rien prévu pour ce soir. Elle lui demande son avis comme s'il allait de soi qu'il serait des leurs pour le repas d'anniversaire de Loulou. Il l'accompagne, très conscient du fait qu'il n'aurait pas dû rester avec elle, qu'il va refuser son invitation ; il aurait dû le lui dire plus clairement. Mais retrouver Sophie, faire le marché ensemble aux Halles, c'est comme revenir dans le

giron d'une famille ancienne, avec ses certitudes et sa sécurité, revenir au temps de ces grandes retrouvailles de l'été quand il était le seul disponible pour aider les femmes (Sophie, Juliette, Laura) à préparer le repas de toute la bande puisque Loulou et Henri n'étaient pas encore en vacances. Tandis qu'ils faisaient les courses tous les quatre, il éprouvait ce sentiment de légèreté que procure la participation à une tâche commune dont personne n'assume véritablement la responsabilité. Les Vieilles Halles n'avaient pas encore brûlé à cette époque-là.

Sophie fait comme si de rien n'était, achète ici et là, au gré d'une inspiration qui paraît improvisée. Les provisions viennent peu à peu alourdir le large panier de vannerie au bras de Maurice ; de l'autre main, il porte toujours la bourriche d'huîtres. Il se rend bien compte que chaque nouvel achat dont elle le charge constitue une sorte d'acceptation tacite de participer au repas du soir, chaque paquet qu'il reçoit lui semble prendre le poids de ces galets dont le futur noyé leste ses poches et qui lui interdiront de refaire surface tout à l'heure lorsque, peut-être, il en viendra à regretter sa décision fatale. Il n'aurait pas dû accepter d'accompagner Sophie. Il voit bien la naïveté touchante de sa ruse : faire comme si elle n'avait rien entendu, comme s'il n'avait aucun empêchement acceptable, et l'amener, peu à peu, à ne plus pouvoir refuser d'être avec eux ce soir. Sophie l'aime, et il aime Sophie ; il ne peut pas lui en vouloir de



recourir à ces ruses-là, il n'y a qu'à sa propre faiblesse qu'il pourrait s'en prendre. Mais comment se reprocher ce qui vous fait tant plaisir, comment s'en priver ?

"Tu sais, avec toi c'est curieux, je suis un peu comme avec une sœur, je n'ai jamais eu de sœur..." remarque-t-il.

Ils ont terminé leurs achats et retraversent le marché vers la sortie sur la rue Saint François. Elle va, vive et légère, à quelques pas devant lui qui suit avec la bourriche d'huîtres et le panier. Elle tourne seulement la tête, sans s'arrêter :

"Alors raison de plus pour ne pas louper l'anniversaire de ton beau-frère !"

L'espièglerie de son sourire manifeste sa satisfaction d'avoir trouvé cela. Puis elle laisse Maurice la rejoindre et, sans cesser de marcher, lui pose la main sur le bras comme si elle voulait le retenir, revenir sur cette plaisanterie qui ignore délibérément ce qu'il cherche à lui dire. C'est de nouveau la Sophie d'autrefois qui le regarde, celle par qui il s'est toujours senti compris à demi mot, mieux que par Laura parfois (Laura qui disait en riant : "Il n'y a qu'à laisser ces deux-là ensemble !" lorsqu'ils remontaient tous de la plage et que Maurice restait attendre Sophie toujours la plus lente à se rhabiller). Le peu de réconfort qu'il est encore en droit d'espérer réside dans la profondeur triste de ce regard. Et, tandis qu'elle lui serre doucement le bras en lui assurant qu'elle sait bien, Maurice, elle le sait bien qu'elle est la

dernière de ses sœurs, il pense que ce n'est pas sans raison qu'il se retrouve à Quimper puisque le hasard lui a fait croiser les pas de Sophie, la seule, sans doute, à qui il puisse faire partager ce qui vient de bouleverser sa vie, la seule susceptible d'y reconnaître quelque sens.

A la sortie des Halles, dans cette sorte de sas vitré constamment ouvert au vent, un brusque courant d'air froid soulève les longs pans du manteau de Sophie, faisant gonfler les plis de sa jupe. Maurice lui confie tout de go :

"Ce soir, je ne pourrai pas : je suis avec Claire-Anne..."

Elle s'arrête net et se tourne vers lui. Sa courte chevelure brune lui brouille le visage.

"Claire-Anne... Tu veux dire la Claire-Anne de Henri ?

— Mmm, mmm..." fait-il, acquiesçant d'un simple hochement de tête.

Il reconnaît en lui ce délicat émoi de l'adolescent qui vient de révéler au camarade élu le nom de sa première petite amie, sentiment trouble et délicieux qui mêle à la nécessité de faire partager (non sans quelque pointe de fierté provocatrice) l'événement incroyable qui vous est advenu au remords d'avoir trahi déjà le secret que vous vous étiez pourtant juré. Mais il conserve encore suffisamment d'ironie à l'égard de lui-même — ou n'est-ce qu'un irrémédiable désabusement ? — pour n'y voir qu'une occasion de se divertir.

Sophie plisse les yeux dans le violent courant d'air.

"Qu'est-ce que tu me racontes ? demande-t-elle comme pour elle-même. Claire-Anne ?

— Eh oui ; Claire-Anne" confirme-t-il avec un haussement d'épaules, comme s'il n'était en rien responsable de ce choix (cela lui était tombé dessus, il n'y pouvait rien, s'en remettait entièrement à Sophie désormais ; il accepterait son jugement quel qu'il soit).

Elle respire profondément deux ou trois fois sans cesser de le regarder dans les yeux et l'entraîne au dehors ("Ne restons pas là dans ce courant d'air ; tu me raconteras tout cela devant une bonne bière"). Ils retrouvent le calme ensoleillé de la rue, la fraîche limpidité de l'air que n'agite plus qu'une faible brise. Sophie se passe machinalement la main dans les cheveux pour les remettre en place.

"Au Bretagne ? propose-t-elle.

— Comme tu voudras."

Le "Café de Bretagne" n'est qu'à une cinquantaine de mètres de là, sur les quais de l'Odéon, au bout de la rue Saint-François. Ils les font sans parler. Ils ne parleront qu'une fois installés là-bas, une fois leur commande passée, et Sophie lui dira :

"Bon, alors, qu'est-ce qui se passe au juste ?

— Claire-Anne est devenue ma maîtresse, dira Maurice.

— Depuis quand ?

— Trois jours ; depuis qu'elle est venue à Nantes."

Ce n'est qu'à ce moment-là qu'ils en parleront, une fois confortablement installés en tête-à-tête. Ni l'un ni l'autre ne souhaite entreprendre cette conversation-là en marchant dans la rue.

Malgré la saison, la terrasse du "Bretagne" a tout de même attiré quelques consommateurs chaudement couverts. C'est l'heure de l'apéritif et le prendre en terrasse prolonge peut-être l'illusion de vacances déjà lointaines, l'arrière-goût d'un été encore plus tardif que celui de la Saint-Martin dont il faut profiter avant l'inéluctable grisaille des mois à venir. Mais Sophie préfère se mettre à l'intérieur et Maurice la suit. Ils gravissent la sorte d'estrade qui surélève, par rapport au reste de la salle, trois ou quatre stalles garnies de banquettes de skaï rouge. Elle relève les pans de son manteau pour s'asseoir tandis qu'il dépose la bourriche et le panier au pied de leur table. Il défait la ceinture de son imper, le déboutonne, avant de prendre place en face d'elle. Il doit être plus tard qu'il ne pensait car on commence déjà à servir à déjeuner dans la partie brasserie de l'établissement, en contrebas, là où les tables sont dressées sur des nappes de toile rose qui jurent avec le rouge des sièges. En haut du panneau plein qui divise la devanture, sur une console, un téléviseur diffuse le Journal de F3, dans le vide ; personne n'y prête attention. Sophie attend que le serveur soit passé

prendre leur commande pour s'adosser plus commodément à la banquette.

"Claire-Anne ! s'étonne-t-elle. J'ai vraiment du mal à y croire...

— Je ne vois pas ce qu'il y a d'incroyable" réplique-t-il, vaguement piqué de la surprise que manifeste son amie (qu'y a-t-il d'incroyable ? qu'il ait réussi à séduire une femme ? ou que son choix se soit porté sur Claire-Anne ? Peut-être Sophie espérait-elle mieux pour lui ?).

"Ce n'est pas que ce soit elle qui surprend ; je ne la connais pratiquement pas. Mais c'est toi ; que tu te sois finalement décidé...

— Je n'ai absolument rien décidé, si tu veux savoir.

— C'est elle, alors ?"

Comme beaucoup de femmes, et sans doute pas mal d'hommes, Sophie se montre curieuse de la façon dont une liaison peut se nouer, brûle d'envie de se faire raconter dans le détail comment cela s'est passé. Maurice comprend cela très bien et n'en est pas offusqué. Lui-même ressentirait le même besoin dans une situation analogue. Il s'agit moins d'indiscrétion que de ce désir, qu'il connaît bien, de comprendre comment les choses ont pu se faire, de reconstituer le moment où tout s'est soudain transformé (comment la relation entre un homme et une femme, qui n'étaient il y a un instant que de vagues connaissances, a-t-

elle pu tout à coup basculer pour en faire un couple d'amants). Ce désir-là, Maurice l'a si souvent éprouvé, sous forme d'une fascination presque obsessionnelle, qu'il serait mal venu de le reprocher à Sophie ; c'est vouloir appréhender le sens même de la vie. Et d'ailleurs, à qui faire partager son secret sinon à Sophie ? Henri, peut-être ? Mais au fond il n'est pas mécontent de voir Henri rester provisoirement en dehors de tout cela. Le hasard a bien fait les choses, finalement. C'est Sophie la première à qui il a l'occasion d'en parler. Sa sensibilité de femme se prête sans doute mieux à recevoir ce genre de confiance. Avec Henri, il aurait eu le sentiment d'une forfaiture vis-à-vis de Claire-Anne, comme s'il avait voulu se vanter vulgairement de sa conquête auprès d'un copain.

Maurice n'a pas vraiment conscience du léger sourire qu'il laisse flotter sur ses lèvres : il imagine la tête de Henri lorsqu'il lui apprendra la nouvelle ; il sourit aussi de l'impatience retenue de Sophie, du plaisir de la laisser un peu mijoter. Elle s'est accoudée sur la table, le menton dans le creux de ses mains, une position qu'il lui a souvent vu prendre lorsqu'une idée la préoccupe.

"Il y a tout de même bien l'un de vous deux, à un moment ou à un autre, qui a pris l'initiative de..."

— Non" coupe-t-il. Elle va trop loin, il ne tient pas à la laisser préciser sa pensée. Ce qu'elle peut penser, de toute

façon, n'approchera jamais ce qui s'est passé entre Claire-Anne et lui.

"Il y a tout de même eu un geste, quelque chose ? Je ne sais pas, moi..."

Il continue de la regarder en souriant. Elle se redresse pour laisser le garçon déposer son Martini devant elle, puis le demi ruisselant de Maurice, et reprend aussitôt sa position, le remerciant à peine.

"Non" répète-t-il.

Elle attend que le serveur soit reparti. Visiblement elle se plaît à ce jeu-là.

"Alors cela s'est fait comme ça ? Indépendamment de votre volonté ?

— Comme ça..."

Elle se mord la lèvre inférieure. Une complicité amusée lui met un éclat d'excitation particulier dans les yeux.

"Si je comprends bien, vous ne le vouliez ni l'un ni l'autre ? Mais qui l'a voulu, alors ?"

Maurice hausse les épaules :

"Personne... le hasard sans doute, ou plutôt le Destin.

— Avec un grand "D" ?

— Pourquoi pas ?"

Un sourire narquois commence à déformer les lèvres de Sophie.

"Je ne blague pas, tu sais, reprend-il. J'ai vraiment l'impression qu'il s'agit d'une sorte de coup du Destin : cela devait arriver.

— Parce que c'était lui, parce que c'était moi..." ironise-t-elle.

Il rectifie, finalement agacé par le ton facétieux qu'elle a adopté :

"Parce que c'était elle..."

Elle se met à rire en hochant la tête, sa courte chevelure venant lui caresser alternativement les deux joues. Il a toujours aimé ce mouvement de tête de Sophie, depuis qu'elle était étudiante. En fait c'est un peu cela qu'il apprécie chez les femmes, qui lui fait dire qu'elles ont du charme à ses yeux : ces cheveux mi-longs leur effleurant les joues.

"Maurice..." proteste-t-elle du ton de reproche affectueux qu'on prendrait avec un gamin venu vous confier quelque naïve découverte.

"Eh bien quoi ? se rebiffe-t-il.

— Eh bien rien !" Elle lui prend la main sur la table, écarquillant de grands yeux. "Alors c'est le coup de foudre, si je comprends bien ?"



Il se donne le temps de savourer une longue gorgée de bière glacée tandis qu'elle trempe délicatement les lèvres dans son Martini. De nouveaux clients entrent maintenant sans cesse au "Bretagne". Chaque ouverture de la porte vitrée leur fait remonter le long des jambes une désagréable bouffée d'air frais. Un jeune couple vient occuper la stalle voisine, en face de Maurice. Ils s'asseyent côte à côte et l'homme entoure aussitôt de son bras les épaules de sa compagne, lui murmurant quelque chose à l'oreille. La fille rit. Elle secoue la tête pour épandre sa longue chevelure blonde sur le dos de son anorak. Maurice repose son verre dans la petite flaque circulaire qu'il a laissée sur le bois verni de la table.

"Tu te fiches de moi, hein, Fifi ? Le coup de foudre ! Comme si on avait l'âge... D'ailleurs, pour tout te dire, la première fois que je l'ai vue – tu te souviens, chez Henri ? – je ne l'avais même pas remarquée ; et je suppose que c'était réciproque. J'ai même dû lui paraître bien pignouf : comme j'étais à côté de toi je ne me suis pratiquement pas intéressé à elle de toute la soirée.

— Ne t'en fais donc pas : Loulou s'y intéressait suffisamment, lui."

Son petit rictus tordu fait du mal à Maurice ; il lui rappelle soudain ce que cette soirée doit évoquer pour Sophie ; elle n'a aucune raison de porter une sympathie particulière à Claire-Anne.

"Pas plus qu'à une autre" fait-il pour tenter de justifier la conduite de Loulou et du coup plus ou moins disculper Claire-Anne.

Elle soupire profondément :

"Effectivement, comme tu dis : pas plus qu'à une autre... En tout cas, ce soir-là ça n'a pas marché." Elle reprend brusquement son air malicieux : "C'est peut-être à toi que je le dois ?

— Cela m'étonnerait beaucoup" lâche-t-il, étonné d'avoir rétorqué si vivement.

Elle porte son verre à ses lèvres, comme pour s'octroyer un délai de réflexion.

"Alors c'est qu'il vieillit : son pouvoir de séduction diminue."

Maurice se sent soulagé de la voir retrouver son sourire ; mais l'entendre suggérer que le charme de Loulou est resté sans effet sur Claire-Anne ne lui déplaît pas non plus. "Chacun son tour" pense-t-il malgré lui ; une pensée qui lui fait aussitôt un peu honte. Sophie le considère toujours en souriant. Sa curiosité n'est pas vraiment satisfaite. Elle demande enfin :

"C'est toi qui l'as embrassée ?

— Ni moi, ni elle. On s'est embrassés tous les deux.

— Je suis incorrigible, pardonne-moi, s'excuse-t-elle. J'arrête, je te le promets. Parlons de choses sérieuses.

— C'est cela, les choses sérieuses...

— Bon, d'accord. Alors parlons de choses futiles : je compte bien sur toi ce soir ?

— Tu vois bien que je ne peux pas...

— Je ne vois rien du tout ! Si j'invite Claire-Anne, par exemple, tu ne pourras pas faire autrement que venir ?"

Les deux jeunes gens, dans le box voisin, s'embrassent à bouche que veux-tu. Ils n'ont pas même touché à leurs consommations. Lentement Maurice vide la moitié de sa bière.

"C'est une folie, Fifi. Imagine un peu dans quelle situation tu vas nous mettre.

— Vous y êtes bien déjà dans cette situation-là, non ?

— Sophie, voyons ! Je connais Claire-Anne à peine depuis trois jours ; personne n'est au courant...

— Eh bien personne ne sera au courant. Je peux très bien avoir décidé d'inviter l'associée de Henri et d'Emile avec qui j'ai dîné la semaine dernière. Au contraire : cela paraîtra même très délicat de ma part de vouloir l'intégrer à notre groupe, une femme seule...

— Jamais elle n'acceptera" objecte-t-il, ne voyant pas d'argument personnel à opposer à la proposition de Sophie.

Elle incline la tête avec cette expression mutine à laquelle il sait combien il est difficile de résister.

"Cela, mon Cher, c'est à toi de la convaincre ! Je ne vais quand même pas tout lui expliquer moi-même par un simple coup de fil à son cabinet.

— Faudra que je lui dise que je t'ai tout raconté...

— Et alors ? Ce n'est pas la vérité ? Il y a quelque chose à cacher ? Si vous commencez comme cela tous les deux... Je n'appelle pas cela vivre ensemble, moi.

— Justement : nous ne vivons pas ensemble !

— Vous allez peut-être tout de même essayer, non ? Pourquoi tu serais venu à Quimper ?"

Lorsque Sophie s'emporte, surtout pour ce qu'elle pense être le bien de ses amis, il n'y a aucun moyen de l'arrêter, aucune objection ne lui semble recevable et tous les obstacles se trouvent abolis. Il n'y a que pour elle, pour ce qui concerne ses propres affaires, qu'elle montre cette résignation qu'ils lui reprochent tous. Il y a en quelque sorte deux Sophie, songe Maurice. Après qu'ils s'étaient si longtemps battu avec l'une, Laura et lui, afin de l'inciter à ne pas se laisser écraser par Loulou, voilà qu'il doit affronter l'autre ; et c'est aussi difficile, elle est au moins aussi entêtée ; mais il se dit qu'il les aime pareillement toutes les deux. Elle le met face à cette indécision foncière dont il n'a vraiment pris conscience que cet été-là, en Corse, lorsqu'ils

plongeaient du haut des rochers Laura et lui ; le désir de sauter dans l'eau claire à ses pieds mais aussi le sentiment qu'une fois donnée la fatale impulsion tout retour en arrière deviendrait impossible, qu'il y aurait ce vol suspendu de son corps, l'inexorable immersion dans la fraîcheur limpide et la nécessité de nager pour rejoindre la côte. Il avait toujours hésité à cet instant-là, tandis que Laura, déjà remontée sur le rocher, prenait aussitôt son élan pour un nouveau plongeon impeccable. Maurice, lui, aurait voulu plonger tout en restant là-haut, sur la roche surchauffée, à jouir des reflets du soleil sur la mer, de cette transparence où il ne pourrait voir son corps se mouvoir puisqu'il aurait sauté. Chaque plongeon renouvelait le même dilemme qu'il n'était jamais parvenu à résoudre et il enviait à Laura cette merveilleuse aptitude à s'élancer ainsi sans penser, dans la seule volupté de l'instant.

Sophie est revenue à la charge :

"Allez ! C'est oui ou non ? Tu vas lui parler ?"

Et soudain il se décide à sauter, regrettant déjà de ne plus pouvoir se rétracter :

"Je veux bien lui en parler... Mais je te préviens, je n'ai vraiment aucune idée de la façon dont elle va réagir.

— Tu lui dis simplement que tu m'as rencontrée, que c'est ce soir l'anniversaire de Loulou et que je vous invite. On verra bien.

— Cela voudra dire que je t'ai mise au courant ; elle n'y tenait peut-être pas.

— Je suis tout de même ta meilleure amie, non ? Elle peut comprendre ça. Moi, ça me semble tout à fait naturel."

Il ne peut s'empêcher de sourire de l'assurance de Sophie.

"Ma meilleure amie, oui, mais pas la sienne..."

— Je deviendrai la sienne aussi, affirme-t-elle avec lenteur, comme si elle réfléchissait aux possibilités de cette amitié qu'elle prétendait construire. Je vois pas comment il pourrait en être autrement si vous refaites votre vie ensemble."

Bien qu'à demi gagné par son euphorie communicative, il éprouve le besoin de tempérer l'optimisme de Sophie : il souhaiterait tout de même que son avenir ne soit pas tracé par quelqu'un d'autre que par lui, quand bien même ce serait Sophie. C'est autant pour la rabrouer que pour mortifier ses propres espérances inavouées qu'il rétorque presque durement :

"Qui a parlé de refaire notre vie ? J'imagine que cela ne l'a même pas effleurée ; ni moi non plus.

— T'occupe pas ! Je sais, moi. Quand on arrive à notre âge – et même au sien – on ne va pas coucher avec quelqu'un uniquement pour s'amuser. Fais-moi confiance ; tu verras."

Il est sur le point de lui demander si cette belle théorie s'applique aussi à Loulou ; mais pensant à la façon dont elle lui a parlé de cette soirée d'anniversaire, à toute la force nécessaire à Sophie pour continuer d'aimer son mari, à leur amour si singulier à tous les deux (puisque, finalement, Loulou aussi à sa manière éprouve un profond attachement pour sa femme), il préfère renoncer à cette petite victoire inutile. Il a d'ailleurs toujours renoncé à gagner lorsqu'il l'aurait pu, à profiter du moindre avantage sur les autres ; ce qui lui a acquis une réputation de convivialité et de gentillesse au détriment d'un certain brillant qu'il aurait pu avoir en société. Il préfère donc revenir négocier sur le terrain de sa défaite, limiter au moins les dégâts, tâcher de mettre quelques bornes au dangereux enthousiasme de Sophie : pour le moment, ce serait mieux qu'elle ne dise rien à Loulou, pour Claire-Anne et lui ; il lui en parlera lui-même, plus tard.

Sophie montre la magnanimité des vainqueurs ; elle est prête à concéder tout ce qu'il voudra du moment qu'elle a gagné sur l'essentiel : évidemment qu'elle n'en parlera pas à Loulou, puisqu'elle lui a promis que personne ne serait au courant ! Est-ce qu'il ne trouve pas cela particulièrement piquant de dîner avec eux en compagnie de Claire-Anne, sans que personne sache rien ?

"Plutôt un peu pervers, corrige-t-il.

— C'est bien ce que je voulais dire... En tout cas, moi, ça ne me déplairait pas.

— Le problème, c'est que ce n'est pas toi qui seras concernée... Je ne suis pas certain que Claire-Anne partage tes fantasmes d'adolescente.

— Dis-donc, toi !

— Tes fantasmes de petite adolescente bien sage, insiste-t-il en s'emparant de sa main pour l'embrasser affectueusement.

— D'abord qu'est-ce que tu en sais ?" minaude-t-elle, l'air coquin.

Elle lui abandonne sa main qu'il garde serrée dans les siennes.

"Oh, j'imagine... Je te connais depuis assez longtemps."

Elle a une moue hésitante qui se transforme bientôt en sourire.

"Moi aussi je te connais. C'est pour cela que je te dis tout ça. Il faut que tu viennes avec Claire-Anne, je suis sûre que c'est ce qu'il y a de mieux. Tu sais ce qui arrivera sinon ? Vous allez passer la soirée ensemble, tranquillement, et malgré toi c'est à elle que tu en voudras de ne pas être avec nous, tu le sais bien ; tu ne pourras pas t'empêcher d'y penser."



Maurice lui libère la main et termine son demi. Elle a raison, bien sûr. Et si Claire-Anne accepte, il n'a plus à se soucier de ce qu'ils feront ce soir. Une fois de plus les choses s'arrangent d'elles-mêmes sans qu'il ait à décider quoi que ce soit. Sophie lève les yeux vers le téléviseur qui diffuse maintenant le Journal de 13 heures. L'annonce du sommaire, tout à l'heure, a capté l'attention de presque tous les consommateurs et les conversations viennent de reprendre çà et là depuis que le présentateur ne fait plus que développer les informations.

"Je vais y aller, dit-elle. Loulou doit se demander ce que je deviens."

Maurice règle leurs consommations et se lève pour reprendre la bourriche et le panier.

"Le tout sera de la convaincre" murmure-t-il sans vraiment s'adresser à Sophie.

Le jeune couple de la stalle voisine, toujours enlacé, les regarde descendre les trois marches qui les ramènent au niveau de la salle. Les deux mains encombrées, Maurice pousse la porte du coude et la maintient pour Sophie. Il propose de porter les provisions jusqu'à sa voiture.

"Tu es où ?

— Juste en face, dit-elle, Place de la Résistance."

Elle le précède jusqu'au passage piétons où il la rejoint juste avant que le feu ne passe au rouge.

\* \*

\*

## IV

Claire-Anne se sent plaquée au dossier de son siège : la Lancia vient d'accélérer de nouveau et la petite route sur laquelle ils se sont engagés monte raide. Maurice conduit sec, encore plus qu'à son habitude. Le faisceau des phares balaie, de virage en virage, de hauts talus sombres parfois interrompus par la béance, sous les frondaisons, d'un chemin d'accès à quelque maison isolée dominant la vallée. Elle se laisse balloter, maintenue par la ceinture de sécurité, chaque fois qu'il balance la grosse Théma – virage à droite, à gauche, nouveau virage à droite, virage à gauche – rétrogradant chaque fois pour pousser la vitesse inférieure dans un ronflement allègre du moteur. Cette route, il la connaît parfaitement, mais elle, c'est la première fois qu'elle va chez Sophie et Loulou ; jamais elle ne pourrait conduire aussi vite sur une route comme celle-là, surtout pas en pleine nuit. Ils ne se parlent pas, comme si cette route-là exigeait toute leur attention, et c'est peut-être effectivement le cas. Elle se laisse porter, retenant sur ses genoux le sac à main de maroquin gris qui a glissé à ses pieds dès le premier virage. Maurice aurait préféré qu'ils prennent chacun leur voiture mais c'est

elle qui a insisté pour qu'ils arrivent ensemble. En rentrant chez elle, peu après sept heures, lorsqu'il lui a fait part de l'invitation de Sophie, elle a d'abord refusé. Bien qu'ils n'aient rien prévu de précis, elle avait imaginé autrement leur soirée ; elle n'avait pensé qu'à cela toute la journée à l'étude : ce soir, elle rejoindrait Maurice qui l'attendait chez elle ; au lieu d'utiliser sa clef, comme elle l'avait évidemment toujours fait, cette fois-ci elle sonnerait et il y aurait quelqu'un pour ouvrir, quelqu'un qui l'attendait et la garderait dans ses bras tout au long de la nuit au milieu du grand lit de sa chambre solitaire. Elle n'avait rien envisagé d'autre que cela : cet instant — chargé de toute l'appréhension des premières retrouvailles — où il lui ouvrirait ; puis le bonheur de son corps qu'il allait étreindre, un bonheur qu'elle s'était depuis si longtemps résignée à ne plus espérer ; puis leur intimité, enfin, dans la tiédeur du lit. Elle n'avait rien envisagé d'autre, pas même le repas qu'ils prendraient certainement quelque part ; tout juste avait-elle vaguement imaginé un apéritif dans son propre salon, installés tous les deux sur son canapé bleu, avec l'étrange sentiment de n'y être plus tout à fait chez elle puisque ce serait Maurice, en quelque sorte, qui la recevrait au retour du travail (et cette idée-là, aussi fugace qu'elle fût, avait suscité en elle une délicieuse impatience qui avait rendu étrangement légères et lointaines toutes les tâches de sa journée, l'évocation des affaires en cours avec Emile et

Henri, la mise en ordre de ses propres dossiers, comme des occupations qui auraient concerné quelqu'un d'autre).

Devant la porte de son immeuble, elle avait machinalement sorti ses clefs puis s'était ravisée ; elle avait sonné à l'interphone et attendu qu'il lui ouvre. La serrure électrique avait longtemps grésillé jusqu'à ce qu'elle pousse le battant et là-haut Maurice l'attendait sur le seuil ; il s'était effacé pour la laisser entrer. Elle avait aussitôt compris que quelque chose n'allait pas. Puis s'était dit qu'il ne pouvait en être autrement ; ils avaient trop attendu ce moment-là tous les deux, s'étaient trop inquiétés de la façon dont ils se retrouveraient : avec l'empressement caricatural de jeunes amants se précipitant dans les bras l'un de l'autre ? comme un couple ordinaire à la fin de sa journée qui n'échange pas même un baiser du bout des lèvres mais se contente d'un banal "bonjour ! Alors, ça a été" ? Elle avait supposé que ce ne serait ni l'un ni l'autre mais qu'il leur faudrait laborieusement reconstruire ce qu'ils avaient connu ce matin-là en se quittant. Elle savait que cela prendrait du temps ; et elle en acceptait par avance tous les désagréments : l'inévitable embarras de gestes et de paroles encore contraints et faux, l'attente angoissée de ce que serait leur premier contact physique. Elle avait pourtant confiance, persuadée qu'ils parviendraient nécessairement, à un moment ou à un autre de la soirée, à retrouver la simple intimité à laquelle ils étaient déjà parvenus dans la nuit.

Le plus difficile, au début, avait été de se remettre à tutoyer Maurice. Cette journée à l'étude, en compagnie d'Emile, de Henri, de leurs employés, la reprise des dossiers courants empilés sur son bureau, les coups de téléphone, toute cette activité professionnelle qui la rendait à son statut social d'avocate avaient du même coup projeté Maurice très loin d'elle, dans la sphère étrangère où il lui était apparu avant leur aventure de ces derniers jours. Il faudrait le faire pénétrer de nouveau dans son monde personnel, l'arracher à cette image de connaissance de rencontre et d'ami de Henri, à cette gangue qui s'était insidieusement reconstituée autour de lui ; qu'il redevienne son amant clandestin, rien que l'homme qu'elle possédait seule en secret, à l'insu de tous ces amis qui prétendaient si bien le connaître.

Lui aussi avait hésité. Il l'avait simplement embrassée sur les joues.

"Tu... tu ne vas peut-être pas être contente. J'ai rencontré Sophie ce matin..."

Aussitôt elle avait eu l'intuition qu'il lui avait tout raconté. Une soudaine bouffée de chaleur, comme un frisson qui l'aurait parcourue de la tête aux pieds, l'avait envahie. Elle l'avait laissé continuer. Il avait voulu descendre aux Halles voir ce qu'il pourrait trouver pour leur préparer un dîner (elle se souvient de n'avoir pu réprimer un sourire malgré son trouble, une ébauche de sourire qui avait seulement infléchi

la courbe de ses lèvres) ; Sophie l'y avait vu ; ils étaient invités au repas d'anniversaire de Loulou, ce soir même.

"Et qu'est-ce que tu as dit ?"

Elle avait eu l'impression d'un tutoiement forcé, l'un de ces premiers tutoiements de pure convention que vous impose, après les présentations chez des amis, l'une de leurs connaissances qui pense ainsi vous mettre à l'aise ("On ne va tout de même pas se vouvoyer, non ?") ; et ce sentiment-là avait encore rendu plus gauche sa question, plus tremblante sa voix déjà mal assurée. Il n'avait rien dit ! Il n'avait pas refusé ! Dans sa poitrine son cœur s'était mis à cogner de façon tellement incontrôlée qu'elle avait senti le sang venir lui battre les tempes.

"Nous ne pouvons pas y aller !" avait-elle décidé, d'un ton plus ferme. (Cela lui avait paru très simple, évident, se rappelle-t-elle maintenant ; il n'avait qu'à téléphoner à Sophie ; il allait de soi que c'était impensable).

Maurice avait fait valoir qu'il était tout à fait crédible qu'elle soit invitée, en tant qu'associée de Henri et puisqu'elle connaissait déjà tout le monde. Ils iraient chacun de leur côté et se retrouveraient là-bas comme par hasard, en quoi cela serait-il compromettant ? D'ailleurs qu'elle ne se fasse pas d'illusions : dans une petite ville comme Quimper, il y avait peu de chances qu'ils tiennent longtemps cachée leur

relation, la preuve, dès qu'il avait mis le pied dehors ce matin...

(Des larmes lui étaient montées aux yeux, se rappelle-t-elle ; des larmes qu'elle trouve maintenant ridicules mais Maurice n'en avait rien vu : elle lui avait tourné le dos pour aller poser son porte-documents dans le bureau).

"Et une fois là-bas, tu vois un peu dans quelle situation je me mets vis-à-vis de Henri, d'Emile ? Je vais passer pour quoi ?

— Eh bien, pour ma maîtresse !" avait tranquillement rétorqué Maurice depuis l'entrée. Puis il avait corrigé, infléchissant la voix : "Pour la femme que j'aime, est-ce que c'est une honte ?"

(Elle se souvient mot pour mot de ces paroles, de la façon exacte dont Maurice avait soudain baissé la voix comme s'il avait secrètement espéré qu'elle ne l'entendrait pas du bureau ; c'était cela en fait qui l'avait décidée).

Elle était revenue dans l'entrée, s'était plantée devant lui, les yeux dans les yeux.

"Alors on y va ensemble" avait-elle annoncé gravement.

Du coup c'était lui qui avait paniqué. Ce n'était pas parce que tout se savait dans Quimper qu'on était obligé de s'afficher ; rien ne pressait ; là, cela prendrait carrément des allures de provocation ; à quoi bon ? Sans compter qu'ils allaient peut-être mettre Sophie dans l'embarras vis-à-vis des



autres ; tandis qu'en y allant à deux voitures, tout naturellement...

Elle n'avait pas fléchi. (Elle ne comprend toujours pas comment elle, d'habitude si timorée et discrète, avait pu prendre une telle décision). Elle avait répété précipitamment, de crainte, sans doute, que sa détermination l'abandonne :

"On y va ensemble ; ou alors je n'y vais pas."

(Maurice, alors, l'avait embrassée violemment sur la bouche et ils s'étaient longtemps tenus serrés dans la petite entrée tendue de rouge pour ce baiser aux allures de pacte farouche contre l'ennemi qu'ils allaient affronter, l'un de ces pactes désespérés précédant les combats que l'on sait sans issue et par lesquels on s'engage jusqu'à la mort. Elle avait pensé à la dernière étreinte de Tancrède et Clorinde, sanglants dans leurs armures, tandis qu'elle perdait souffle sous le baiser de Maurice, les deux amants tragiques qui s'étaient entretués sans se reconnaître ; pourquoi cette image-là s'était-elle imposée ainsi, se dit-elle ? Lorsqu'il l'avait enfin relâchée, elle avait le visage inondé de larmes qu'elle n'avait même pas senti sourdre, et elle s'en veut maintenant d'avoir pleuré une fois de plus, comme une idiote, sans rien pouvoir y faire, bien qu'elle sache qu'il ne s'agissait pas de pleurs, à vrai dire, mais du trop plein de quelque chose qu'elle ne saurait définir, la vieille lessiveuse galvanisée de son enfance débordant d'une eau pure sous la gouttière de la

grange, quelque chose d'apaisant et serein comme l'irrépressible écoulement de la pluie).

Cette fois-ci, Maurice a freiné si brutalement, en rétrogradant, que son sac lui a de nouveau échappé. Elle profite de ce qu'elle a été projetée elle aussi vers l'avant pour le rattraper entre ses pieds avant de se radosser à son siège. Il passe en première pour s'engager lentement dans une étroite allée qui monte sous les arbres. Les pneus paraissent écraser le gravier avec précaution comme s'ils cherchaient vainement à faire une arrivée aussi discrète que possible. "Nous y sommes" constate Maurice en rangeant la Lancia près de la grosse Mercedes d'Emile sur un terre-plein éclairé par quatre ou cinq lampadaires de jardin. Elle a bien compris qu'ils "y sont", mais Maurice ne se parle qu'à lui-même, sans s'adresser particulièrement à elle. Il coupe le contact et le moteur se tait à son tour comme ont cessé les crissements du gravier.

Puis il éteint les phares et les feux de position.

Sans rien dire il pose sa main sur les mains de Claire-Anne et elle croit un instant qu'il désire l'embrasser. Mais il dégrafe sa ceinture de sécurité et ouvre grand sa portière sur la fraîcheur nocturne des bois.

\*

Sophie vient vers eux sur la terrasse. Une longue robe de voiles souples laisse deviner la forme de ses jambes dans le

contre jour des baies illuminées du salon. Elle est belle, pense Claire-Anne en la voyant descendre les deux marches permettant d'accéder au terre-plein. Elle a déjà admiré cette élégante nonchalance lors de leur première rencontre chez Henri. Alors qu'elle s'apprête à lui tendre la main, Sophie l'embrasse tout de suite sans façons, la remerciant d'avoir accepté cette invitation au pied levé, si peu protocolaire.

"Toi, je n'ai pas à te remercier, lance-t-elle en riant à Maurice après l'avoir embrassé à son tour. C'est bien la moindre des choses que tu viennes à l'anniversaire de Loulou alors que tu es déjà sur place !"

Les prenant chacun familièrement par un bras, elle les entraîne lentement vers la terrasse et les lumières. Claire-Anne s'étonne de se sentir si à l'aise et légère, conduite ainsi par Sophie. Elle avait redouté leur entrée à tous les deux, Maurice et elle, s'il avait fallu sonner à la porte, comme des invités ordinaires. Mais là, au bras de Sophie, tout semble simple et naturel. Il n'y a que les chaussures de Maurice qui écrasent trop bruyamment le gravier ; comme s'il était, lui, l'intrus dans cette soirée et non pas elle ; lui, l'homme, qui ne peut s'adapter au pas léger des femmes ; elle a envie de lui souffler : "mais fais donc attention !". Comme ils approchent de la maison, Sophie lui presse le bras contre sa hanche et, baissant la voix :

"Bon ! J'ai annoncé que je vous avais invitée, Claire-Anne. Cela ne pose pas de problème. En revanche pour toi,

Maurice, je n'ai rien dit ; ce sera la surprise. Tu n'as qu'à trouver quelque chose pour expliquer ce que tu fabriquais à Quimper, n'importe quoi.

— Qu'est-ce que tu veux que je trouve ? bougonne-t-il. Là ? tout de suite ?

— Avant que quelqu'un ne te le demande, évidemment !"

Il serait difficile de deviner si Sophie est vraiment agacée par la mauvaise volonté que manifeste Maurice ou seulement amusée de le voir dans un tel embarras. Elle a simplement un sourire en direction de Claire-Anne, signifiant par là qu'elles se comprennent, entre femmes, qu'il leur revient, à elles, de s'occuper de ce gros balourd de Maurice, de penser à sa place. Ils se sont arrêtés à quelques mètres de la baie vitrée entrouverte. On voit Loulou, debout, s'adresser aux invités déjà installés devant la cheminée. Claire-Anne reconnaît Emile à ses cheveux gris lissés en arrière qui dépassent du dossier d'un fauteuil. Diane est assise en face sur le canapé ; elle ne les a pas encore aperçus. Sophie abandonne le bras de Maurice et se tourne vers Claire-Anne :

"Trouvez-lui donc quelque chose, reprend-elle. Le voilà qui fait son imbécile, je le connais !

— Tu... tu dis que tu étais simplement venu me voir, ça suffit."

Ce n'est pas ce qu'elle vient de proposer qui a fait hésiter Claire-Anne mais le fait de tutoyer Maurice devant une tierce

personne ; pour la première fois. Elle se rend compte qu'elle n'a pas réfléchi au comportement à adopter dès qu'ils seront à l'intérieur : lui dire "tu" devant Sophie et "vous" devant les autres ? Cela paraît impossible. Elle n'a vraiment conscience des quelques secondes de silence stupéfiant qu'elle vient de susciter que lorsque Sophie lui saisit les deux bras et penche la tête contre sa joue.

"Je vous embrasse, lui dit-elle tandis qu'elle l'embrasse effectivement, il faut que je vous embrasse. Bien sûr que c'est la meilleure solution ! Ce n'était pas à moi d'en parler, mais au moins ce sera clair.

— Ah tu trouves ? intervient Maurice (il cherche à capter le regard de Claire-Anne dont les verres épais ne lui renvoient qu'une minuscule image du salon éclairé). Tu trouves ? Et qu'est-ce qu'ils vont s'imaginer les gens à qui je vais dire ça ? Tu crois que cela va leur suffire ? Sans autre explication ?"

Sophie se hausse sur la pointe des pieds pour poser aussi un baiser sur la joue de Maurice.

"Idiot, va ! Ils n'auront rien à imaginer du tout ; tout le monde saura à quoi s'en tenir, il me semble ; et personne n'osera demander quoi que ce soit. C'est bien mieux comme ça. Non ? tu n'es pas d'accord ?

— Si," soupire-t-il. Mais il se doute bien que Loulou n'en restera pas là et ne se gênera pas pour l'interroger ; et que dira-t-il à Henri ?

"Alors on y va" décide-t-elle, les précédant aussitôt d'un pas vif. Elle ajoute : "Allez !" en se retournant pour les encourager.

Claire-Anne presse furtivement la main de Maurice avant de franchir à son tour la baie vitrée que Sophie vient de faire coulisser.

Elles déclenchent sur-le-champ le joyeux brouhaha d'exclamations et de plaisanteries qui accueillent toujours les derniers invités lorsque les conversations vont déjà leur train. Emile s'extirpe de son fauteuil pour faire à Claire-Anne un baisemain cérémonieux sous le regard soupçonneux de sa femme qui, restant assise, se contente de tendre la main sans parvenir à réprimer un sourire contrarié : "Ma chère Claire-Anne ! Je suis vraiment très heureuse que vous puissiez partager cette petite fête avec nous, vraiment. Cela va certainement faire plaisir à Loulou.

— Evidemment que ça va me faire plaisir ! Même si je ne suis plus d'âge à fréquenter d'aussi jolies jeunes femmes." Loulou a posé la bouteille de champagne qu'il entreprenait de déboucher et s'est précipité vers elle, la voix tonitruante. Et comme Claire-Anne fait mine de protester après qu'il l'a embrassée : "Ah, mais si : soixante ans, tout de même !

— Voyons, vous savez très bien que vous ne les faites pas, Loulou" complimente Diane qui ne peut s'empêcher d'accaparer Loulou dès qu'il passe à proximité.

Il fait volte-face pour la considérer un instant en silence, son habituel pli narquois frémissant au coin des lèvres :

"Je sais, je sais, ma chère Diane, je n'y suis pour rien : tout le monde ne peut pas faire son âge, que voulez-vous..."

Tandis que Diane, mi-figue, mi-raisin, se demande encore s'il n'y aurait pas là quelque pointe dirigée contre elle, Sophie reprend la situation en mains ; saisissant le bras de son mari elle le fait pivoter de nouveau sur lui-même :

"La surprise de la soirée ! Regarde qui est derrière toi, mon chéri !"

Personne n'a remarqué l'entrée de Maurice, resté en retrait sur le seuil. Le visage de Loulou s'illumine d'une joie enfantine.

"Non mais ! Qu'est-ce tu fous ici, toi ? (Et se retournant vers sa femme). Je suppose qu'il s'agit encore d'une de tes manigances ? Incroyable ! (Et tendant largement les bras vers Maurice). En tout cas ça me fait drôlement plaisir, mon vieux. Tu as fait toute cette route rien que pour être avec nous ce soir ? T'es parti quand ?"

En rendant son accolade à Loulou, Maurice a retrouvé son sourire ; comment faire autrement ? Sophie aussi sourit en les regardant, et Claire-Anne ; tout le monde sourit à

présent en s'avançant vers lui. Il embrasse Joël et Martine, serre la main d'Emile et vient dire bonjour à Diane qui a fait semblant de se lever. Un couple d'une cinquantaine d'années, demeuré jusque là dans le coin de la cheminée, s'est approché discrètement. Loulou les fait entrer de force dans le cercle :

"Joseph Bargain... et Eliane... Commissaire-priseur comme mézigue, mais un peu moins zigoto ! On travaille ensemble depuis l'hiver dernier ; il me semble que je t'en ai déjà parlé..."

C'est un petit homme sanguin, plutôt rondouillard, avec des lunettes cerclées d'or. Bien que ses cheveux soient déjà dégarnis, ils sont restés noirs, une courte mèche aplatie sur le front. Sa femme a fait un pas en arrière, comme si elle cherchait à faire oublier qu'elle est tellement plus grande que son mari. Une belle femme blonde aux allures lymphatiques dans une robe de taffetas vert sombre qui ne l'avantage pas vraiment ; elle semble sortir tout droit d'un film américain en technicolor des années cinquante.

"Oui, oui, dit Maurice, effectivement (alors qu'il ne s'en souvient pas du tout). Enchanté..." Et il leur serre la main à tous deux.

"Moi aussi j'ai entendu parler de vous, hasarde le petit homme avec un sourire aimable. Vous êtes bien un ami de Henri de Kerangat ?



— Vous connaissez Henri ?

— Oh..." commence l'autre. Mais Loulou, les prenant tous les deux par les coudes, l'interrompt bruyamment :

"Joss ! C'est Joss pour les intimes. T'es bien un intime, non ? Vous n'allez pas me faire de chichis.

— C'est vrai : tout le monde m'appelle Joss, ici, alors...

— Mais pour Eliane, continue Loulou, coulant vers celle-ci des regards pleins de sous-entendus moqueurs, pour Eliane, je dois reconnaître que je n'ai toujours pas réussi à l'appeler Lili..."

Le teint d'Eliane Bargain a rosi imperceptiblement. Elle paraît submergée par la faconde de son hôte, tout à la fois légèrement choquée et admirative. Elle articule faiblement :

"Rien ne vous empêche..."

— Hé là, certainement pas ! se déchaîne alors Loulou. Certainement pas ! Ces petits noms là ne sont pas des choses en l'air. Joss, si je l'appelle Joss, cela veut dire qu'on est comme ça (et il brandit sa main droite en joignant l'index et le majeur), c'est parce qu'on est comme ça ! C'est le boulot qui veut ça : toute la sainte journée ensemble à suer sous le même joug ! En ce qui vous concerne, ma chère, nous n'en sommes pas encore arrivés là, je ne me le permettrai jamais."

Eliane a une moue délicate qui la fait trouver sympathique à Claire-Anne.

"Peut-être effectivement que cela vaut mieux" fait-elle de sa voix douce.

Loulou se met à rire et lui presse le bras amicalement. Joss sourit aussi avec bonhomie. Il connaît suffisamment Loulou. Maurice, dont le regard a fait le tour de la pièce, demande :

"Puisqu'on parlait de Henri, il n'est pas arrivé ?"

Loulou se penche vers son oreille pour lui confier, d'une voix cependant assez forte pour être entendue de tout le monde :

"Prostate !... Eh oui, ce sont de petits inconvénients de l'âge vers lesquels nous nous acheminons tous, moi le premier aujourd'hui. Bien sûr que si, il est là ; il va revenir."

Emile reprend place dans son fauteuil. Commencant à souffrir lui-même de ces petits inconvénients-là, il trouve la sortie de son associé particulièrement déplacée. Sophie profite de ce signal pour inviter tout le monde à s'asseoir. Elle louvoie parmi leur petit groupe dans de lents balancements de sa robe, radieuse, assignant une place à chacun en maîtresse de maison confirmée. Ils se trouvent bientôt installés en un approximatif demi-cercle autour de la haute cheminée d'aluminium brossé, certains plus serrés sur des chaises, les autres mieux à leur aise sur les sièges habituels du salon. Il y a un court moment de silence, qui ne laisse plus entendre que le crépitement des bûches dans le

foyer, comme si chacun ressentait soudain un impérieux besoin de renouer avec lui-même dans la contemplation méditative de l'ancestrale énigme du feu.

Resté debout, Loulou reprend la bouteille qu'il avait posée tout à l'heure sur la table et, la manipulant avec précaution, entreprend d'en faire sauter le bouchon.

"Je pense que personne n'a rien contre le champagne ? s'informe-t-il. De toute façon, pour une occasion comme celle-là, même ceux qui n'aiment pas ça n'auront qu'à faire un effort."

Maurice et Claire-Anne sont placés l'un près de l'autre sur des chaises, comme des invités de dernière minute. Le bouchon a sauté. Dans un silence solennel, tous les yeux se concentrent sur la première mousse que Loulou laisse s'écouler dans sa coupe avant de commencer à servir. Personne n'a remarqué Henri, s'approchant dans leur dos, qui vient surprendre Maurice en abattant les deux mains sur ses épaules.

"Vieux cachottier, va ! Tu aurais tout de même pu prévenir que tu venais. Sophie vient de m'annoncer ça dans le couloir." Maurice a tout juste le temps de se retourner qu'il a déjà pris la main que Claire-Anne lui tendait, la serrant longuement dans les siennes. "Je suis heureux que vous soyez des nôtres, vraiment. Décidément, on ne me tient au

courant de rien : quand je pense qu'on s'est vus tout l'après-midi à l'étude, j'étais loin de m'imaginer...

— Cela s'est fait au dernier moment, vous savez ; cet après-midi je n'en savais rien moi non plus."

Incroyable Claire-Anne, apparemment aussi à l'aise que si elle était une amie de longue date de Sophie et Loulou ! se dit Maurice tandis que Henri s'appuie de nouveau sur ses épaules pour commenter avec son fin sourire :

"C'est bien du Sophie, ça : tout dans l'improvisation ! Espérons que le gueuleton ne sera pas lui aussi improvisé."

Sophie lui aurait-elle dit autre chose ? se demande Claire-Anne tout en gratifiant Henri de son grand sourire triste. Ou est-il seulement vexé que Maurice ne l'ait pas prévenu de son arrivée ?

"Quant à toi, mon vieux, poursuit Henri en tapotant les épaules de Maurice, même si tu voulais faire la surprise à Loulou, tu aurais pu m'en informer ; ne serait-ce que pour qu'on prépare ta chambre. Tu ne pensais tout de même pas que je serais allé cafarder ?"

Maurice se tord le cou pour regarder son ami ; il bafouille : "Mais non, mais qu'est-ce que tu veux..." et Loulou le tire provisoirement de ce mauvais pas en brandissant la bouteille vide :

"Et voici le premier cadavre ! Passe-moi donc sa petite sœur, Fifi."

Sophie s'empresse de lui tendre la seconde bouteille qu'elle vient d'apporter de la cuisine. Il la saisit fermement par le goulot et continue son office. Il n'y a que lors de ces réceptions que l'on sent cette parfaite collaboration entre Sophie et lui ; elle y prend un plaisir manifeste, comme si leur complémentarité d'hôtes, se comprenant à demi mot pour l'impeccable déroulement du repas, pouvait constituer le substitut de l'harmonie qui n'existait pas dans leur couple. Elle rayonne de bonheur lors de ces dîners, non seulement d'un bonheur de maîtresse de maison accomplie, dont tout le monde reconnaît qu'elle reçoit magnifiquement, mais d'un bonheur de femme heureuse, fière d'avoir récupéré son mari, ne serait-ce qu'à l'occasion de ces petites réussites domestiques qui démontrent à chacun que tout ne se passe pas si mal entre eux. Claire-Anne, que la situation de Sophie avait si profondément touchée la semaine dernière chez Henri, découvre ici avec étonnement une femme complètement différente ; elle ne comprend pas que l'on puisse tour à tour être aussi malheureuse et aussi épanouie, aussi changeante pour tout dire d'un jour sur l'autre ; pour elle, le bonheur et le malheur sont entiers, ne sauraient se diviser ou superposer l'un à l'autre et elle se demande qui, de celle-ci ou de l'autre, est la véritable Sophie ; mais peut-être est-ce là sa manière d'être heureuse, finalement ?

Henri, qui a observé comme tout le monde un silence recueilli tant que Loulou s'affairait sur le bouchon de la

seconde bouteille, revient à la charge maintenant qu'il se met à emplir les dernières coupes.

"Alors on revient à Quimper comme cela, sans prévenir les copains ? Je parie que c'est Sophie qui t'a téléphoné..."

— Nous sommes revenus ensemble" dit posément Claire-Anne en levant des grands yeux calmes sur Henri. Ce n'est que la vérité et il n'y a rien là de vraiment compromettant mais elle a l'impression que chacun perçoit le lourd battement intérieur de sa poitrine et s'efforce de retenir sa respiration comme pour mieux le contrôler, l'enfermer en elle-même avec le secret qu'elle n'a pourtant pas encore laissé échapper. D'ailleurs Henri, lancé dans ses affectueuses réprimandes, qu'il exagère à dessein pour charrier Maurice, ne voit pas la moindre ambiguïté dans l'intervention de Claire-Anne.

"Et alors ? rétorque-t-il avec son alacrité coutumière, vous trouvez que ça l'excuse ?

— Ah si ! s'interpose Loulou qui tendait l'oreille tout en terminant de servir le champagne. Et comment que ça l'excuse ! Moi, si je me trouvais avec Claire-Anne, je t'assure que je n'irais pas m'occuper de toi, mon pauvre Henri !"

Abandonnant Maurice, Henri se redresse pour aller donner une claque dans le dos de Loulou hilare.

"Tu ne me crois pas ? insiste Loulou.

— Oh si, je te crois ! Mais ce n'est pas le genre de Maurice.

— Hé, hé... ?" fait-il, agitant son index sous le nez de Henri.

Sophie lui a tout dit, suppose Maurice, ce n'est pas possible autrement. Il commence à envisager une insupportable soirée au cours de laquelle Loulou ne cesserait pas ce genre d'allusions. Se penchant sur sa chaise, il s'efforce d'interrompre les ricanements des deux compères.

"Je n'ai pu prévenir personne, puisque je rentrais avec Claire-Anne..."

Loulou se retourne vers lui et laisse tomber d'un ton goguenard :

"C'est exactement ce qu'elle vient de nous dire, mon vieux, ça ne fait pas beaucoup avancer le Schmilblik."

La voix de Joël s'élève tout à coup d'un petit groupe qui tenait conciliabule depuis un moment autour du fauteuil de Martine :

"Mesdames, messieurs, votre attention s'il vous plait !" Et il continue mezza-voce dans le silence qui s'est établi, venant prendre une coupe sur la table du salon : "Attendez, il faut tout de même que je prenne un verre". Revenu au sein de son groupe de conspirateurs, il lève son verre à bout de bras : "Mesdames et messieurs... j'ai l'honneur et l'avantage de porter un toast pour cette grande occasion (Loulou, resté

debout la bouteille à la main, commence à faire le pitre, malaxant son crâne chauve pour en tirer des cheveux imaginaires comme il l'avait fait chez Henri tandis que Sophie distribue avec une diligence discrète les coupes préparées sur le plateau). Vous m'écoutez, oui ? s'impatiente plaisamment Joël, voyant les autres accaparés par les singeries de Loulou et la distribution des coupes. Donc je porte un toast aux soixante – tiens, pas plus ? feint-il de s'étonner en se tournant vers Loulou – aux soixante ans bien sonnés de notre ami à tous, l'inénarrable Loulou Lepage ! (Tout le monde lève docilement son verre en même temps que lui). Sans oublier bien sûr, continue-t-il alors que chacun trempe déjà les lèvres dans sa coupe, sa charmante et indispensable épouse, j'ai nommé Sophie ! (Il tend alors théâtralement son verre en direction de Sophie venue s'asseoir sur le bras du fauteuil de Martine et qui sourit avec confusion). Nous leur souhaitons de longues années de santé, d'amour et d'amitié.

— Boh ! on connaît déjà tout ça..." commente cyniquement Loulou.

Diane, par-dessus sa coupe, lui jette un regard outré.

Tous prennent une première gorgée.

"Eh bien, à vos soixante ans, mon cher Loulou" ajoute Emile qui tient à se singulariser en portant son petit toast personnel avant de boire comme les autres.



"Moi, fait soudain la voix cristalline de Sophie, je voudrais lever mon verre aussi au souvenir de celles qui n'auront jamais soixante ans : Juliette et Laura (De la main qui tient sa coupe elle a fait deux petits gestes en direction de Henri puis de Maurice). Pour qu'elles soient aussi avec nous ce soir..." Et ostensiblement elle boit deux longues gorgées de son champagne sous les yeux de l'assemblée tout à coup silencieuse.

"Tu as raison, Fifi. A Juliette et Laura, reprend gravement Loulou, c'est vrai qu'elles auraient dû être là."

Claire-Anne n'a pas quitté des yeux Maurice qui a bu lentement, en même temps que Loulou et Henri, à la santé de sa femme et de Juliette, comme s'ils avaient tous les trois communié selon un rite qui lui serait toujours interdit. Elle ne compte plus. Laura est là ce soir, parmi tous ses amis, des amis pour qui elle a une présence qui lui reste inaccessible. Elle, elle n'a jamais connu Laura, ne la connaîtra jamais. Elle n'est rien pour Maurice à côté de Loulou, de Henri, de Sophie. Est-ce bien cela que Sophie tient à lui faire sentir ? N'est-ce que pour cela qu'elle a voulu l'inviter, pour lui faire comprendre qu'auprès d'eux elle ne sera jamais rien ?

Sophie a passé son bras autour des épaules de Martine. Elle lui murmure quelque chose à l'oreille. Martine fait oui de la tête et appelle son mari d'un geste discret. Il y a de nouveau entre eux cette conspiration à voix basse tandis que les autres entament des conversations avec leurs voisins et

que Loulou, déjà, s'active pour resservir les coupes à moitié vides. Henri a pris une chaise pour s'installer près d'Emile qui trône dans son large fauteuil. Claire-Anne pourrait se joindre à eux, elle est pratiquement certaine de savoir de quoi ils parlent : sans doute cette affaire contre Guinet dont ils ont discuté ensemble une partie de l'après-midi. Mais elle est à côté de Maurice ; et lui ne dit rien.

Se redressant, Joël abandonne tout à coup Martine et Sophie. "Non, ça ira, j'y vais tout seul" leur dit-il en posant son verre au passage sur la table basse. Il se faufile devant le canapé ce qui fait se trémousser Diane obligée de replier les jambes. Mais elle reprend aussitôt son bavardage avec Eliane Bargain, assise à ses côtés, tandis que Joss, à l'autre bout, s'efforce de se tasser encore un peu contre l'accoudoir afin de laisser davantage de place aux deux femmes. A droite de la cheminée, dans la partie salle à manger de la pièce qui forme un grand "L", la table est dressée sur une nappe blanche à petites broderies bleues assorties au décor de la porcelaine du service. Une guirlande de minuscules roses jaunes tressées avec un feuillage léger, que Claire-Anne, de sa place, ne parvient pas à identifier, constitue un chemin de table séparant de la double rangée d'assiettes et de verres les dessous de plats flanqués de leurs couverts de service et deux candélabres en argent apparemment anciens. A Lyon chez ses parents, lorsqu'elle était enfant, Claire-Anne aidait souvent sa mère à préparer la table pour certains dîners

d'apparat, c'était l'un de ses plaisirs ; des dîners auxquels évidemment elle ne participait encore que par une brève apparition au moment de l'apéritif, le temps de dire bonsoir aux invités avant de monter se coucher. Elle quittait le salon brillamment éclairé sans regret, puisque ces soirées-là étaient réservées aux grandes personnes et qu'elle s'y ennuerait. Pour la petite fille qu'elle était, ces repas-là n'avaient d'autre intérêt que la fébrilité un peu solennelle qui s'emparait de la maison en fin d'après-midi, au moment où sa mère redescendait de sa chambre dans une de ses belles robes, coiffée et maquillée, déjà parée de ses bijoux, et, après un court passage à la cuisine pour vérifier que tout s'y passait bien, ouvrait les deux battants du lourd buffet de la salle à manger qui, aussi mystérieux et sacré qu'un tabernacle à ses yeux, renfermait le trésor de la vaisselle des grands jours. Sur l'immense nappe dont on devinait encore les plis, Claire-Anne allait disposer avec soin les assiettes, les couteaux, les fourchettes, attentive aux indications précises de sa mère qui trouvait pourtant la position d'un couvert à rectifier çà et là, l'orientation d'une assiette. "Non, les verres c'est trop fragile, c'est moi qui les mets, disait-elle, toi, va plutôt me chercher les fleurs."

"C'est un service de Copenhague ; XVIIIème... Je ne sais pas où Loulou a pu dégoter ça. Ils l'ont depuis des années."

La remarque de Maurice, à mi-voix, l'a surprise dans sa méditation et elle s'est sentie rougir.

"Il a l'air magnifique" fait-elle, la voix brisée d'une inexplicable émotion.

Maurice lui effleure le coude en se levant.

"Il y a un décor d'une finesse incroyable, venez voir..."

Elle se laisse entraîner, sa coupe de champagne à la main, vers la table de la salle à manger. Les roses sont entrelacées de brins d'asperagus. Maurice a pris une assiette et la lui fait admirer :

"Regardez : la délicatesse des palmettes... et ce bleu, presque transparent..."

Elle tourne le dos au salon comme pour mieux se placer dans la lumière du lustre. Il a retourné l'assiette pour lui montrer le sceau de la Manufacture Royale.

"Il n'est plus nécessaire de me vouvoyer, murmure-t-elle, ici personne ne nous entendra. A moins que cela ne t'arrange..."

Il la regarde comme s'il venait de découvrir son visage, ces grosses lunettes d'écaille qui la font paraître si fragile, l'ondée inattendue qui noie déjà son regard. Il repose l'assiette, lui prend la main où sa coupe s'est mise à trembler.

"Claire-Anne ! tu ne vas pas pleurer ? pas maintenant ?

— Si, fait-elle en souriant, excuse-moi...

— Parce que je ne t'ai pas tutoyée ? Mais tu sais très bien..."

Par-delà l'épaule de Claire-Anne, à demi cachée par la perle de son pendant d'oreille, il aperçoit la tête d'Emile, toujours en conversation avec Henri, qui les observe. Henri, sans cesser de parler, vient à son tour de se retourner, intrigué par la direction de son regard.

"Non, ne t'inquiète pas, c'est passé" dit-elle avec un imperceptible mouvement de dénégation.

Il regarde le lobe transpercé de son oreille, où le lourd pendentif continue d'osciller, et lui serre plus fermement le poignet.

"Tu sais bien pourquoi nous sommes là, chuchote-t-il, pourquoi j'ai accepté de venir ?"

Elle sourit une nouvelle fois et fait "oui" de la tête. Alors il lui lâche le poignet et reprend l'assiette pour faire à nouveau semblant de l'examiner avec elle, afin que les autres, là-bas, s'ils ont vu quelque chose, ne puissent pas du moins en tirer de conclusion définitive et restent dans l'incertitude ; c'est tout ce qu'ils peuvent espérer.

Un grand bruissement de papier d'emballage se fait entendre au salon en même temps qu'un concert de "Aaah !", de "Oh ! oh !" étonnés et admiratifs. Certains se sont levés pour aller vers la porte d'entrée par laquelle Joël vient d'introduire – et c'est ce qui a occasionné tout ce remue-ménage – un énorme paquet informe entouré d'un ruban gigantesque mais qui ne laisse aucun doute sur son

contenu : une bicyclette, enveloppée comme un bonbon de luxe. On fait cercle autour du cadeau. Claire-Anne et Maurice s'approchent à leur tour avec, pour la première fois, le sentiment de constituer un vrai couple qui rejoindrait ainsi le groupe des autres invités.

\* \*

\*

## V

"Qu'est-ce que c'est encore qu'ça ? feint de s'enquérir Loulou en saisissant à travers l'emballage ce qui est manifestement le guidon du vélo.

Joël maintient le paquet vertical, une main sur ce qui devrait être la selle : "Devine !"

Diane s'est approchée ; elle tortille le long sautoir de perles qui lui balaie la poitrine.

"Un vélo ?" propose-t-elle ingénument. Mais Loulou, sans lui prêter le moins du monde attention, incline le paquet, se penche pour l'examiner comme s'il pouvait voir quelque chose à travers l'épaisseur du papier. Il flatte de la main avec précaution l'énorme rosette de ruban rouge vif qui surmonte l'ensemble.

"Le nœud-nœud, c'est Sophie, évidemment ?"

Une moue de jubilation contenue crispe les lèvres de Sophie, appuyée au bras de Martine, un peu en retrait.

"Sophie et Martine..." précise Joël qui, depuis qu'il s'est chargé d'apporter l'encombrant cadeau, paraît investi des fonctions de maître de cérémonie.

"Déballez-le donc !" suggère Emile, toujours pragmatique, que toutes ces simagrées semblent plutôt impatienter.

Loulou s'attaque d'abord au ruban qu'il parvient à défaire, puis à l'emballage dont, avec l'aide de Joël, il commence à déchirer fébrilement le papier. C'est un magnifique vélo de course laqué jaune, ultra léger ; les deux plateaux et le pédalier d'aluminium luisent du doux poli d'une machine de précision. Il le soupèse, mimant avec sérieux des gestes de connaisseur, un curieux rictus, à la fois ému et narquois, sur les lèvres.

"C'est une idée de toi, ça" affirme-t-il presque d'un ton de reproche à Joël.

Joël, tout à sa passion, faisant déjà doucement tourner le pédalier, l'oreille attentive au cliquetis des pignons – un cliquetis clair et mat de parfaite mécanique bien huilée – ne se redresse même pas pour répondre :

"C'est le cadeau de tout le monde..."

— Eh bien alors je dois remercier tout le monde... (Loulou se retourne vers le cercle des invités qui, leurs coupes à la main, sirotent de temps à autre une gorgée de champagne tout en contemplant la bicyclette rutilante au milieu de son chaos de papier déchiré et de ruban). Je vous remercie tous, reprend-il le sourire un peu contraint, embrassant l'assemblée dans un seul regard panoramique ; si,



vraiment, ça me fait plaisir. (Puis il paraît soudain retrouver sa faconde, toute son alacrité habituelle, comme si, ce moment délicat une fois passé, il pouvait enfin redevenir lui-même). Vous m'offrez ça, d'accord, c'est sympa... mais si je comprends bien, dans l'histoire, finalement c'est moi qui devrais pédaler !

— Ah, bah ! confirme Emile pour qui cette évidence-là ne mérite même pas qu'on la relève.

— Eh oui : vous, vous n'avez eu qu'à l'acheter ; terminé ! Mais qui c'est qui devra se taper de pédaler maintenant, à mon âge, c'est Bibi ! Et vous appelez ça un cadeau, vous ? Vous voulez ma mort ou quoi ? Pour mes soixante ans, alors que je pourrais prétendre un peu me reposer, me voilà condamné aux travaux forcés, moi. Tous les dimanches matin, allez hop ! du vélo !

— Reconnais que cela ne te fera pas de mal, le taquine Joël.

— Oh, toi, je te vois venir ! Mais ne va pas t'imaginer que je vais me taper cinquante bornes avec toi tous les week-ends.

— Noon... seulement le week-end prochain, pour commencer.

— Le sa-laud..." scande Loulou ; et il prend à témoin tous les autres qui se divertissent de ce petit drame joué par les deux copains car nul n'ignorait le projet de Loulou

d'accompagner Joël dans ses sorties, tellement ils en avaient souvent parlé : "Vous voyez ? J'étais sûr que c'était lui qui avait tout manigancé... C'est pas vrai ? (Il jette à la ronde un regard qui se voudrait terriblement inquisiteur, mais garde avec difficulté son sérieux). Qui a eu l'idée de ce vélo ? Diane... ce n'est tout de même pas vous ? (Cette éventualité loufoque suscite parmi l'assistance quelques demi-sourires en catimini). Pas toi non plus, Sophie ? Tu me reproches déjà d'être assez coureur comme ça sans que j'aie besoin d'un vélo... (Claire-Anne admire l'impassibilité de Sophie qui ne se départit pas de son expression réjouie). Vous voyez bien ? conclut Loulou, c'est ce que je disais : il n'y avait que lui pour avoir une idée pareille, j'en étais sûr."

Joël baisse comiquement la tête d'un air coupable mais il est beaucoup moins convaincant que Loulou qu'un observateur extérieur, arrivant à ce moment-là, pourrait croire réellement mécontent de son cadeau et assez grossier pour le faire savoir sans ambages à ceux qui viennent de le lui offrir. Emile s'avance :

"Henri vient de me dire que vous aussi vous aviez fait pas mal de vélo autrefois..."

— Ben justement ! Si je me suis arrêté ce n'est pas sans raison : je me suis rendu compte combien c'était fatigant ! Et vous voudriez que je remette ça ?

— Maintenant que vous disposez d'une machine pareille..."

Emile est le premier surpris du miraculeux effet de son intervention : il s'attendait à une nouvelle boutade et restait sur ses gardes, au cas où il en aurait fait lui-même les frais, mais Loulou change complètement de ton et reprend sa voix normale, comme dans une conversation ordinaire (si tant est que l'on puisse parler de conversation ordinaire avec lui). Il a fait son numéro, tout en sachant que parmi ses amis nul n'est dupe de ce numéro-là, de ce qu'il tend à cacher ; il considère maintenant que son numéro est terminé.

Il prend Emile familièrement par le bras, sans qu'on puisse discerner la moindre trace d'ironie dans ses propos :

"Vous avez tout à fait raison, mon cher Emile ; je crois qu'un cadeau comme celui-là va me remettre en selle, si l'on peut dire. A soixante ans, il est vraiment temps de se remettre au vélo... Mes chers amis, continue-t-il à la cantonade (il serre toujours le bras d'Emile, plutôt surpris d'être ainsi associé comme un intime aux décisions du maître de maison) je pense que vous avez tous compris combien ce cadeau-là me fait plaisir ? Sincèrement, vous ne pouviez pas tomber mieux... Encore une fois, merci. Mais il serait peut-être temps d'abandonner ces singeries et de passer aux festivités, vous ne croyez pas ?

— Eh bien passons donc aux festivités..." répète Emile qui s'efforce de se mettre dans le ton et n'est pas mécontent de se libérer de Loulou pour se diriger vers la salle à manger.

Ils se trouvent tous bientôt réunis autour de la table, certains — qui ne les ont pas déposées au salon en passant — avec leurs coupes vides encore à la main. Diane Lasfargue s'extasie, comme d'habitude, sur la richesse de ce service de Copenhague qu'elle connaît pourtant depuis des années ; mais le fait que ce soit un authentique service ancien l'a toujours snobée et ses compliments dithyrambiques, on le sent bien, constituent autant de pointes à l'égard de son mari qui n'a pas été capable de lui procurer une vaisselle de cette classe. Ils attendent autour de la table, s'étant spontanément répartis, selon leur ordre d'arrivée, chacun derrière une chaise qui ne lui sera peut-être pas dévolue et que personne n'ose donc encore considérer comme sienne. Claire-Anne, qui s'est écartée de Maurice, se trouve presque en face de lui, entre Joss et Henri. Elle resterait volontiers à cette place-là mais Sophie, après avoir indiqué à son mari le bout de table, dos à la baie vitrée ("Puisque tu es le héros du jour, tant pis pour toi, tu présides !"), place successivement tous ses invités qui se rendent docilement à l'endroit désigné, en une sorte de ballet confus semblable à quelque jeu de chat perché dans l'espace étroit autour de la table où ils sont une dizaine à se mouvoir avec force petits rires et "pardon, excuse-moi" lorsque l'un vient prendre la place qu'un autre s'était déjà

attribuée. En fin de compte Claire-Anne se retrouve entre Joël et Maurice qui a Eliane à sa droite ; plus loin, près de Loulou, il y a Henri. Les autres sont en face. Joël lui tire sa chaise et la fait asseoir tandis que Maurice s'occupe d'Eliane. Elle se demande s'il n'y aurait pas quelque intention maligne dans l'organisation du plan de table de Sophie en constatant avec quelle satisfaction Diane se rengorge d'être à la droite de Loulou et déjà considère son autre voisin, le pauvre Joss, comme quantité négligeable bien qu'il se soit galamment empressé de l'installer elle aussi, lui tenant sa chaise pendant qu'elle s'asseyait, comme d'ailleurs tous les hommes l'ont fait pour leur voisine. Décidément il n'a pas de chance, Loulou ; il s'est déjà trouvé flanqué de Diane l'autre soir chez Henri (il est vrai que ce soir-là on peut dire qu'il l'avait délibérément choisi). Il est sûr que Sophie se permet quelques petits coups de patte en plaçant ses convives, en ce qui concerne Loulou et Diane c'est évident ; le fait qu'elle les ait mis côte à côte, Maurice et elle, n'a rien non plus d'innocent. Mais Claire-Anne ne comprend pas vraiment ses intentions ; peut-être d'ailleurs n'y en a-t-il pas ; elle pense sans doute leur être agréable, tout simplement.

"Tiens, t'as trouvé des Belons ? s'étonne Martine lorsque Sophie revient de la cuisine chargée de l'énorme pyramide d'huîtres qu'elle pose au milieu de la table. Où ça ?

— Aux Halles, ce matin...

— Elle a bien trouvé Maurice aux Halles, je ne vois pas pourquoi on n'y trouverait pas aussi des Belons ! remarque Loulou qui, debout, débouchait les bouteilles de Gewurztraminer.

— Tu établirais donc un quelconque rapport entre Maurice et les huîtres ?" s'enquiert doucement Henri, d'un ton très doctoral, comme s'il s'agissait là de l'objet d'une recherche commune à laquelle ils travailleraient en ce moment.

La première bouteille à la main, Loulou a commencé son tour de table, servant d'abord les femmes comme il se doit. "Oh, oh, en cherchant bien... fait-il, penché au-dessus de Martine. (Et l'on sent que, justement, il est en train de chercher). Entre Maurice et les huîtres ? Mais c'est évident... A mon avis, il est aussi difficile à arracher de son rocher. Je me demande même comment Sophie a pu le décider à venir jusqu'à Quimper."

Tous les yeux se sont tournés vers Maurice ; sans doute attend-on de sa part quelque précision sur les raisons de sa présence ici. Mais il se contente de sourire vaguement comme aux habituelles plaisanteries de Loulou. Puis Loulou contourne le bout de table, tenant haut la bouteille au-dessus des têtes de Sophie et Joël. A son air réjoui, on devine qu'il mijote une nouvelle trouvaille mais fait passer avant tout les nécessités du service.

"On pourrait dire aussi que, dans les deux cas, il y a une putain de coquille à ouvrir, ajoute-t-il enfin après avoir empli le verre de Claire-Anne. Et je sais de quoi je parle : je viens de m'en taper toute une bourriche !

— Oui, mais des Belons, corrige Henri. Les plates sont beaucoup plus faciles."

Loulou vient de servir Eliane et arrive à Henri.

"Maurice, d'après toi, on le mettrait plutôt dans les plates ou les creuses ?

— Non, merci, pas pour moi, fait Henri, la main tendue sur son verre. Moi, je dirais plutôt une creuse, répond-il." Et il se penche avec un sourire malicieux pour chercher le regard de Maurice.

Loulou repart maintenant en sens inverse pour servir les hommes. Il s'appuie sur l'épaule de Maurice qui lui a tendu son verre.

"Ouais, plutôt une creuse... Une bonne grosse portugaise N°0, tellement tarabiscotée qu'on n'arrive plus à savoir quel est l'endroit et l'envers. Allez donc ouvrir ça !"

Il tapote affectueusement l'épaule de Maurice avant de retourner à sa place prendre la seconde bouteille de vin blanc. Comme il est devenu malgré lui le point de mire de toute la tablée, Maurice profite de ce répit pour se montrer beau joueur. S'il faut absolument se comparer à un mollusque, dit-il, une huître cela lui convient tout à fait ; il ne

se serait pas du tout vu en palourde ou en bigorneau. On se met à rire et les propositions fusent : "Et en pied-de-couteau ?" lance Henri. "Pourquoi pas en bernique ?" fait quelqu'un dans le brouhaha. "En Bernard l'ermite, plutôt..." suggère Sophie d'une tellement petite voix que personne ne l'entend.

"Moi, je vois bien Emile en coquille Saint-Jacques..."

C'est Diane, rosissant de constater l'ampleur inattendue que prend sa sortie, tombée par hasard dans un court moment de silence. On se met à considérer Emile : effectivement ce n'est pas mal trouvé et plus il se vexe, plus on lui trouve un air de coquille Saint-Jacques.

"Voyons, ma chère !..." gourmande-t-il sa femme d'un ton de reproche qui se veut tout de même affable devant les autres.

S'empourprant de plus en plus, Diane cherche secours auprès de Loulou :

"Mais si, vous ne trouvez pas ?

— Avec ou sans corail ?" interroge Loulou, impitoyable.

Prise au dépourvu, paniquée à l'idée de risquer une autre incongruité que lui reprocherait son mari, elle pouffe, les deux mains devant sa bouche, incapable de rien répondre de précis :

"Je ne sais pas..." balbutie-t-elle, rouge de confusion, en triturant son collier.



— Les animaux ne sont autre chose que les figures de nos vertus et de nos vices..." déclare sentencieusement Joël qui est demeuré jusqu'alors en dehors de tout cela.

Martine émet une sorte de sifflement :

"Pfff... pas mal... C'est de toi, ça ?

— Victor Hugo, je crois ; quelque part dans «*Les Misérables*».

— Ouais, mais quels vices ? insiste Loulou, rigolard, que ce genre de situation émoustille au plus haut point.

— Tu pourrais plutôt demander quelles vertus..." corrige Sophie pour tenter d'arranger les choses.

Emile semble furieux. Henri, soucieux malgré tout de ménager son associé et voyant Diane en si mauvaise posture, se lève à demi pour tendre la main vers le plat.

"Puisque Loulou prétend s'être donné tant de mal à ouvrir toutes ces huîtres, on ne va pas rester les regarder, hein ? Moi, je me sers."

Chacun comprend que c'est là l'occasion d'abandonner cette plaisanterie délicate et, dans un silence affairé, s'applique à empiler consciencieusement quelques huîtres dans son assiette.

\*

"Danser ?" dit Sophie.

C'est Eliane qui avait parlé de danse. Ils venaient de terminer le turbot accompagné de la délicieuse sauce hollandaise que Sophie excellait à préparer ("Moi, je ne connais qu'une sauce hollandaise qu'on puisse comparer à la tienne, Fifi, c'est celle de tante Louise" avait renchéri Maurice dans le concert des compliments de toute la tablée. "C'est elle qui m'a appris à la faire" avait-elle reconnu, toujours gênée de se voir attribuer un quelconque mérite). Dans l'euphorie bien arrosée qui annonçait la fin du repas, la conversation s'était faite plus intime ; on en était arrivé à la vie privée de chacun, les hobbies ou les talents secrets qui occupaient ses loisirs. Pour Joël ce n'était pas un mystère : il n'y avait que le vélo ("Pas idiot, avait cyniquement commenté Loulou, comme ça, même quand il sera complètement gaga-gnangnan dans sa chambre à l'hospice, il lui restera toujours le Tour de France à la télé..."). Maurice avait suscité un silence réservé en racontant qu'il passait une partie de ses soirées à découper les journaux afin de compléter des dossiers qui ne lui servaient plus à rien. Claire-Anne l'avait écouté avec un regard grave. C'était un aspect de Maurice qu'elle ne soupçonnait pas. Mais, en fait, que savait-elle de lui ? Elle en savait beaucoup moins que la plupart des convives, c'était évident. Elle avait pourtant le sentiment d'être la seule à lui être aussi proche, bien plus proche qu'eux tous qui le connaissaient si bien, depuis si longtemps. C'était étrange cette situation ; comme s'il y avait deux Maurice

qu'elle ne parviendrait pas à faire exactement coïncider, comme ce deuxième reflet parasite de quelqu'un, un peu décalé, que l'on perçoit parfois dans un double vitrage et qui vous empêche d'en avoir une vision parfaitement nette. Cela lui donnait l'impression qu'elle non plus, ce soir, n'était pas tout à fait à sa place, qu'une partie d'elle-même ne s'y accordait pas totalement avec l'autre, la déplaisante impression d'être là sans y être. Il lui semblait avoir perdu quelque chose de l'intégrité de sa personne : elle n'était plus rien parmi eux qu'une fausse apparence, une simple présence physique, rien qu'un corps immergé dans la réalité illusoire de cette fête qui lui demeurait étrangère. En ce qui la concernait, elle n'avait rien voulu dire lorsque son tour était venu, et personne n'avait insisté, pas même Maurice.

"Nous, on a toujours adoré danser, hein Joseph ? A une époque, on ne faisait que ça, les bals du samedi soir, tous les deux ; rien que pour danser." Le large sourire rayonnant d'Eliane découvrait sa parfaite denture de star, au centre d'une auréole de cheveux blonds. Mais maintenant que son rouge vernissé s'était entièrement effacé, lui laissant les lèvres trop pâles, ce sourire avait quelque chose de presque inquiétant, comme ces bouches molles et démesurées de poissons des grandes profondeurs. Avec une moue convaincue, Joss l'approuvait énergiquement de la tête. "Vous n'aimez pas danser ?" avait-elle lancé à la ronde,

excitée autant par le vin que par l'évocation de ses souvenirs de jeunesse.

"Danser ? dit Sophie. Il y a longtemps que ça ne nous est pas arrivé... Je crois bien que la dernière fois que j'ai vraiment dansé, c'était encore pour un anniversaire de Loulou.

— Mes cinquante ans, précise Loulou. Moi, de toute façon, on ne me fête mon anniversaire que tous les dix ans."

Martine, qui a aussi pas mal bu, se penche lourdement sur la table :

"Tous les dix ans, peut-être, mais au moins on s'en souvient ! Ce coup-là, ça avait duré toute la nuit !

— Je tenais une de ces formes, à l'époque ! semble regretter Loulou avec une nostalgie qui ne lui est pas coutumière.

— Tu tenais une bonne cuite, oui ! précise Sophie.

— C'est ce que je voulais dire, ma chérie... Et je n'étais pas le seul, gniiii, gniiii"...

Projetant le menton en direction de sa femme, il la nargue d'un rictus qui découvre ses dents serrées.

Diane exceptée, tout le monde se laisse aller à sourire avec complaisance, même Emile. Entre le plat de résistance et le fromage, il est fréquent qu'un repas comporte ce moment de détente. On a repoussé sa chaise en arrière pour croiser plus confortablement les jambes et l'on se relâche un

peu contre le dossier, la serviette posée en boule à côté de son assiette. Ils en sont à ce moment-là, au creux de la vague, lorsque le vin, qui maintenait une sorte d'excitation tant que l'on continuait à manger, commence à produire cette indolence bienheureuse qui incite les plus prudents à se mettre à l'eau – "Non, merci, ça suffira comme ça" – si le maître de maison insiste pour les resservir. Joss a demandé à Sophie la permission de fumer avant de sortir son paquet de Bastos rouges ; puis, sur le point d'allumer sa cigarette, a poliment consulté ses deux voisines, Martine et Diane. "Mais je vous en prie, a fait Diane ; cela ne me dérange pas ; Emile m'a tellement empestée pendant des années avec ses cigares que je m'y suis habituée..." Si bien qu'il s'efforce discrètement d'exhaler la fumée plutôt du côté opposé.

"Cette fois-là, oui, on peut dire qu'on a dansé ! reprend rêveusement Sophie, la bouche allumée d'un lointain sourire. Je n'ai plus jamais dansé comme ça depuis."

Henri touche le bras de Loulou :

"Tu te souviens, ce tango que tu as fait avec Laura ?"

Ses petits yeux gris sont devenus étrangement brillants.

"Déguisée en andalouse, avec mon châle de soie comme mantille !" précise Martine.

Loulou paraît sortir d'une profonde quête intérieure, tel un homme qui, ayant longtemps cheminé dans l'obscurité d'un tunnel, apercevrait enfin le jour. Il s'écrie :

"*La Cumparsita* ! – et, repoussant sa chaise avec vivacité, il se lève pour esquisser quelques pas de tango, le bras droit brusquement arrondi au-dessus de la tête, dans une posture qui relève autant de la tauromachie que de l'art de la danse – Tsim ! tsim ! tsim ! tsim !... T'adidada dam !... Tsim ! tsim ! tsim ! tsim !... Ah, ah ! *La Cumparsita* !..."

Eliane, aux anges, le regarde en fredonnant en sourdine. Au tressautement de ses épaules, on devine qu'elle marque le rythme du pied avec entrain sous la table.

"On a bien dansé ça toute la nuit, dit Loulou qui s'est calmé et revient s'asseoir. Laura ne voulait pas qu'on s'arrête."

Martine, un peu grise, rit aux éclats, renversée sur sa chaise.

"Toute la nuit, peut-être pas, fait-elle dès qu'elle parvient à articuler quelques mots, mais on a remis le disque au moins dix fois.

— C'est vrai que pendant toute une période Laura était folle de ce tango, rappelle Sophie. Chaque fois qu'on faisait une soirée elle apportait le disque. C'est pas vrai, Maurice ?"

Mais Maurice vient de voir Laura tourner sous les lumières dans les bras de Loulou. Le châle noir dont elle s'est enveloppé la tête lui confère un air de jeune paysanne russe plutôt que de danseuse espagnole : elle a les joues trop rondes. D'un mouvement sec des jambes elle se débarrasse

de ses chaussures à talon et continue de tourner dans les lumières du salon, marquant imperturbablement la raideur du tempo de la pointe de son pied nu. "Tsim ! tsim ! tsim ! tsim !..." D'un bras Loulou la serre, cambrée, par la taille, l'autre main, tenant la sienne, tendue théâtralement au-dessus d'eux. "Tadidada dam !..." Les figures compliquées du tango, que tous deux maîtrisent à la perfection, leur font parcourir tout l'espace disponible de la pièce où les autres se sont écartés pour les laisser évoluer. "Laura ! crie Maurice au tréfonds de lui-même, Laura !" – Il en a les larmes aux yeux – "Laura..." Le sourire que Laura lui adresse enfin au passage resplendit comme un soleil ancien.

"Oui, c'est vrai" dit-il.

Claire-Anne n'a pas cessé d'observer son visage jusqu'à ce qu'il se tourne pour répondre à Sophie. Un visage qui paraît transfiguré par une douloureuse lumière intérieure ; cette lumière, pense-t-elle, qu'elle ne sera jamais en mesure de lui donner.

Elle demande d'une voix sourde, plutôt comme une constatation après ce qu'elle vient d'entendre que comme une véritable question :

"Votre femme aimait beaucoup danser..."

En bout de table, Loulou et Henri continuent à parler de Laura, de cette folle nuit d'il y a dix ans dont le souvenir s'est trop fortement ravivé. Chaque détail suscite de nouvelles

exclamations et d'irrépressibles rires de Martine sous le regard bienveillant de Joël qui ne participe que de loin, un discret sourire aux lèvres, à toute cette commémoration des grandes heures de leur amitié. Maurice reporte enfin les yeux sur Claire-Anne, comme s'il lui revenait soudain tout en restant à jamais hors d'atteinte, mais c'est la voix de Sophie qui répond :

"C'était une danseuse merveilleuse... Elle avait cela dans la peau.

— Oui, c'est vrai qu'elle aimait ça. Elle dansait remarquablement bien," confirme Maurice comme s'il se parlait à lui-même. Puis il ajoute, avec un sourire pour Claire-Anne : "Beaucoup trop bien pour moi ; je n'étais pas vraiment à la hauteur...

— C'est bien pour ça qu'elle dansait avec moi ! lance Loulou de son bout de table. Heureusement que j'étais là pour faire valser ces dames, moi. Valses, tangoter, twister... Ah, ah ! C'est que Loulou était là !

— On le sait bien que tu es le meilleur danseur !" plaisante Sophie en se levant pour prendre le plat vide au milieu de la table. Elle disparaît en direction de la cuisine tandis qu'Eliane se tourne vers Loulou avec des yeux gourmands :

"Puisque c'est votre femme elle-même qui le dit, vous ne pourrez pas refuser de me faire danser..."



— Tsim ! tsim ! tsim ! tsim !... répond Loulou, tressautant en cadence sur son siège. Mais quand vous voudrez, ma chère... (Et, se levant avec une courbette facétieuse vers Joss) Si notre respectivement collaborateur et mari le permet...

— Ah, non ! intervient Martine, pas au milieu du repas ! Tout à l'heure, si vous voulez !"

Faisant mine d'être terrorisé, Loulou bat en retraite : "Bon, bon... Je suis d'accord ; tout à l'heure."

Maurice se penche à l'oreille de Claire-Anne :

"Loulou danse comme un dieu, c'est vrai ; tu verras..."

Elle a toutes les peines du monde à refouler la montée de ses larmes : elle a reçu ce tutoiement-là en plein cœur.

\*

Comme on rassemble assiettes et couverts, Claire-Anne s'est spontanément levée pour aider Sophie. Ni Diane, ni Eliane ne paraissent se soucier de débarrasser, et Martine – la seule que son intimité avec les Lepage autoriserait à le faire – a la tête bien trop embrumée pour se rendre compte de quoi que ce soit. Sophie, revient prendre une seconde pile de vaisselle sale et Claire-Anne, se chargeant du reste des couverts, la suit. Dans la cuisine, plutôt exiguë pour une maison comme celle-ci, elle n'aperçoit pas la moindre place, pas plus sur les plans de travail déjà encombrés que sur la table de formica blanc où sont préparés les assiettes à

dessert, le service à café et une double théorie de petits verres à liqueur en cristal taillé.

"Vous n'avez qu'à mettre tout cela dans l'évier" dit Sophie qui vient d'y déposer sa propre pile de vaisselle et se passe les mains sous le robinet.

Elle s'exécute avec un sourire emprunté, gênée de se retrouver côte à côte avec Sophie dans cette situation de fausse intimité sans avoir rien à lui dire. Elles essuient toutes deux leurs mains après le même torchon que lui tend Sophie.

"Alors, ça va ?" fait celle-ci.

Qu'est-ce qui va ? ou qui ne va pas ? Elle est tellement déconcertée qu'elle ne saisit pas sur le champ la portée de la question.

"Votre première sortie dans le monde avec Maurice, je veux dire, ça va ? précise Sophie. On ne peut pas dire qu'il fasse beaucoup d'efforts, mais ça, c'est lui ; vous devez commencer à le connaître..."

Elle pense que, justement, il vient d'en faire un d'effort, à l'instant, en la tutoyant en public ; mais cela, personne ne peut s'en rendre compte, dans le brouhaha général personne heureusement n'a pu le remarquer ; c'est encore leur secret. Elle en sourit inconsciemment.

"Oui, oui, ça va" dit-elle.

Sophie doit s'imaginer que ce sourire lui est destiné ; elle lui presse les mains dans le torchon qu'elles triturent

ensemble depuis beaucoup plus longtemps qu'il n'est nécessaire.

"Cela me fait plaisir, vous savez. Sincèrement, cela me fait plaisir que ce soit vous...

— Je vous remercie, dit Claire-Anne par simple politesse, ne voyant toujours pas où Sophie veut en venir.

— Je n'aurais pas pu accepter n'importe quelle femme pour Maurice... Enfin, accepter, je n'ai pas à accepter quoi que ce soit mais... j'étais la meilleure amie de Laura, vous comprenez. Pour moi, il n'y a toujours eu que Maurice et Laura, alors... (Elle rit en lui pressant une dernière fois les mains, fortement) Je suis contente que ce soit vous, c'est tout... Vous, qui connaissez déjà Henri, tante Louise... Enfin vous, quoi...

— Je comprends" dit Claire-Anne.

Elle n'est pas encore certaine de bien discerner ce qu'elle comprend, mais l'évidente émotion de Sophie l'a remuée elle aussi, elle ne sait trop pourquoi. "Qu'est-ce que cela aurait changé que ce ne soit pas moi ? se demande-t-elle ; Sophie y pouvait-elle quelque chose ?" Puis, dans l'agitation confuse de ses pensées, elle se rend compte que cette hypothèse-là n'est pas même envisageable, pas par elle en tout cas, qu'elle ne peut même pas l'imaginer. Ces quelques jours ont tellement bouleversé sa vie qu'il ne pouvait pas en être autrement. Aussi récentes soient-elles, du fait même qu'elles

nous sont arrivées, les choses ne peuvent nous apparaître que comme nécessaires. Et pour Claire-Anne, son histoire avec Maurice a déjà pris la force de cette nécessité-là.

Sophie a repris possession du torchon qu'elle suspend à son crochet près de l'évier. Elle est tout à coup redevenue plus vive et enjouée :

"Vous m'excuserez, dit-elle, je n'aurais peut-être pas dû vous dire cela... Ce sont sans doute des choses qu'on ne dit pas.

— Mais si, pourquoi ? (Et elle pense : "Mais non ; ce sont des choses qu'on ne dit pas. D'abord qu'en sait-elle si je suis la femme qu'il lui faut ? Je ne le sais même pas, moi.")

— Tenez, si vous voulez bien porter là-bas le plateau de fromages... Je prendrai la salade."

Claire-Anne virevolte avant d'apercevoir sur la table le plat d'osier garni de tout un assortiment de fromages. Elle le prend et attend Sophie. Toutes les deux font leur entrée en procession dans la salle de séjour. Maurice, de loin, la regarde venir. Et la façon dont il la regarde lui fait oublier tout ce qu'a dit Sophie. Elle se sent habitée par une force toute nouvelle.

Loulou aussi les regarde, négligemment adossé à sa chaise ; mais il n'y a que Sophie à s'en être aperçue. On écoute Emile, ne reculant décidément devant aucun lieu commun, qui explique à Joss qu'un cheval de race, voyez-

vous, c'est comme une belle femme : ça se reconnaît du premier coup d'œil ; à condition d'avoir l'œil, bien sûr ! Il ne s'est jamais trompé en achetant un cheval, lui. Loulou ébauche un sourire de biais à l'idée réjouissante de la vanne qu'il pourrait balancer à Emile. Mais il s'abstient. Il regarde les deux femmes traverser le salon dans leurs longues robes mouvantes, chargées du plateau de fromages et du saladier, pareilles à deux porteuses d'offrandes sur quelque bas-relief antique, et s'écrie :

"Ah ! Nos deux Grâces !...

— Tu m'excuseras, mais les Grâces étaient trois... fait observer Henri.

— Et nous sommes cinq, ici !" ajoute Martine qui commence à en avoir assez d'être contrainte de se tenir en arrière sur sa chaise pour faciliter cet aparté sur les chevaux entre Joss et Emile.

Loulou prend un air perplexe, tel un homme à qui on viendrait d'opposer une objection capitale remettant en cause son système.

"Ah, ah... Il y a problème, effectivement. Grosse Problem... Nous avons deux Grâces de trop, alors ?"

Diane se trémousse sur sa chaise, feignant l'indifférence, comme s'il s'agissait d'une élection à un concours de beauté où sa candidature serait en litige. Après avoir déposé les

fromages sur la table, Claire-Anne a regagné sa place. Elle a les idées bien loin de tout cela.

"Moi, ce n'est pas la peine de me compter, déclare soudain Martine. Je suis bien trop grosse pour être une Grâce." Et elle se met à rire, nerveusement, de son jeu de mots, toute seule au milieu du silence consterné de tous les autres.

Penchée entre elle et Joss pour poser le saladier sur la table, Sophie l'embrasse sur la joue en se redressant : "Idiote, va !" Ce qui a pour effet de faire passer Martine des rires aux larmes. Elle attrape le cou de Sophie en pleurant, secouée de petits sanglots convulsifs.

"Viens," dit Sophie en la forçant à se lever. Et elle l'entraîne hors de la pièce.

"Eh bien, tranche Loulou d'une voix forte afin de rompre le silence, chez nous il y a cinq Grâce, c'est comme ça... On n'est plus dans l'Antiquité, merde ! Faut tout de même évoluer !"

A côté de lui, Diane hésite, rougit. On pourrait la croire choquée par la brutalité de langage de Loulou mais elle finit par proposer :

"Si ça peut arranger les choses, je veux bien faire comme Martine : je me retire. D'ailleurs j'ai un peu passé l'âge d'être une Grâce..."

On s'apprête à sourire, tellement on est habitué aux naïves manigances de Diane, toujours en mal de compliments. Puis il apparaît qu'elle est sincèrement émue par le sacrifice de Martine, par toute la souffrance refoulée qui a tout à coup explosé dans cette surprenante crise de larmes. Elle tient à faire montre de générosité à son tour, à se désister en faveur des trois autres femmes, plus jeunes, pour contribuer ainsi à l'apaisement des esprits. Claire-Anne la trouve touchante tout à coup, tellement elle apparaît peu sûre d'elle sous son vernis de mondanité hautaine, un vernis qu'elle maintient à toute force, comme le masque figé de ses rides, sur la pauvre femme qu'elle est en réalité, avec son cœur pareil au nôtre, cette pathétique angoisse de sa beauté enfuie et – elle repense à cette histoire de coquilles Saint Jacques – la soumission de tous les jours à la balourde fatuité de ce mari.

Emile, justement, est en train de reprendre sa femme : "Enfin, ma chérie ! Pourquoi toute cette histoire ? Puisque Loulou te dit qu'ici il y a cinq Grâce... Tu ne vas pas tout remettre en question ! Tu es une Grâce, comme les autres, un point c'est tout."

Diane étire prudemment les rides de son visage en un sourire déçu qui dit assez que cette réhabilitation autoritaire n'a rien pour conforter sa coquetterie féminine.

"Elle n'a qu'à être une Grâce comme les autres, après tout !" répète Emile, assez satisfait de sa sortie.

Sophie revient avec une Martine rafraîchie et souriante. Elles reprennent place à table.

"Ben alors, la salade ?" reproche-t-elle.

Maurice se saisit du saladier qui se trouve devant lui et le présente à Eliane.

\* \*

\*



## VI

"Aaah-aaaaah ?..." mugit toute la tablée soudain plongée dans l'obscurité. Les lumières viennent de s'éteindre, mais ce n'est pas une panne d'électricité : la terrasse s'éclaire presque aussitôt au-delà des baies vitrées et tous les regards se portent vers cette espèce de grand aquarium vide au-dehors, où il n'y a rien à voir d'autre que les frontières indécises d'une nuit bizarrement illuminée. Mais le flamboiement tremblotant qui progresse sur les murs ramène bientôt l'attention dans la pièce : Martine et Sophie apportent le gâteau d'anniversaire qu'accueille un "Ooohhh..." d'admiration générale. Sophie le dépose précautionneusement au centre de la table, le visage rendu presque méconnaissable par la clarté des soixante petites bougies allumées par en-dessous.

"Ououh... Eh bien j'ai eu chaud..., souffle-t-elle en se redressant.

— Mais c'est extraordinaire ! Et il y en a vraiment soixante ?" s'émerveille Diane, ébahie.

La forêt de flammes minuscules projette derrière les convives des ombres démesurées qui se meuvent avec des gestes ralentis presque jusqu'au plafond. L'éclat insolite qu'on découvre dans les yeux de ses voisins, chacun prend conscience de le porter aussi dans ses propres prunelles et l'on se regarde avec étonnement, transfiguré par le mystérieux clair-obscur.

Emile fait observer qu'on aurait très bien pu se dispenser de piquer cette quantité de bougies qui tiennent à peine toutes sur le vacherin et qu'en se contentant d'une plus grosse pour chaque dizaine d'années...

"Mais je ne voulais surtout pas ! se récrie Sophie. Moi j'en voulais une par année ; qu'on se rende bien compte de tout ce qu'il a vécu jusqu'à présent. Cela n'aurait eu l'air de rien six bougies !

— C'était seulement plus pratique..." réplique Emile vexé.

Martine lui tombe dessus à son tour :

"Et puis six bougies, c'était bien trop facile à souffler !"

Les deux amies font front. Il n'est pas question qu'on vienne leur gâcher après coup le plaisir enfantin qu'elles se sont donné toutes les deux, pendant dix minutes à la cuisine, à compter et installer cette multitude de petites bougies.

"C'est beaucoup plus beau comme cela..." murmure Claire-Anne.

Les verres de ses lunettes scintillent de toutes ces lumières si bien qu'on ne lui voit plus comme regard que deux minuscules constellations dansantes.

Joss, qui jusque-là se contentait de considérer tout cela avec un sourire immuable sur sa face ronde et colorée, se tourne vers le maître de maison :

"Eh bien mon cher Loulou, il ne vous reste plus qu'à souffler tout ça... Soixante années d'un coup, ce n'est pas une mince affaire !

— S'il suffisait de souffler des bougies..." marmonne Henri.

Maurice se penche pour l'apercevoir au-delà d'Eliane. Henri a conservé le même visage impassible, comme s'il n'avait rien dit. Mais ceux qui le connaissent ne peuvent s'y tromper et devinent ce qui doit le tourmenter en ce moment : il n'y a jamais eu ces soixante bougies sur les gâteaux d'anniversaire de Juliette, et les bougies qu'il y a eu, toutes ces années passées auprès d'elle, il ne suffit pas de souffler dessus pour ne plus y penser.

Reprenant position sur sa chaise, Maurice voit surgir de la pénombre le crâne nu et luisant de Loulou qui tend les bras au-dessus de la table.

"Apportez-moi ça, commande-t-il. Je vois que, décidément, les corvées sont toujours pour les mêmes. Non seulement on m'oblige à faire du vélo le week-end, mais

voilà maintenant qu'il faut s'époumoner à éteindre toutes ces fichues bougies. Ah, c'est chouette, les anniversaires ! Bravo, les copains !"

Des mains diligentes, de part et d'autre de la table, s'empressent de lui faire passer le gâteau qu'il installe cérémonieusement devant lui après avoir écarté son assiette. Sophie est venue sans bruit poser les mains sur les épaules de son mari, un geste de soutien moral qui confirme la solennité de l'instant et qu'il accepte sans broncher.

A la faveur de la demi-obscurité, Claire-Anne saisit furtivement la main de Maurice sous la table, comme lorsqu'on cherche, devant l'imminence de quelque moment crucial, à retenir l'écoulement du temps, à partager avec quelqu'un un peu de sa propre tension.

"Allons-y !" déclare Loulou qui fait des manières, roule des épaules en gonflant la poitrine à la façon des cracheurs de feu sur les foires. Puis il expire avec complaisance, faisant sciemment lanterner son public, et reprend une grande inspiration qu'il exhale de nouveau en riant. "Allez, on y va ce coup-ci !" décide-t-il enfin avant de prendre une dernière fois son souffle.

Il s'abat sur le gâteau, comme si c'était Sophie qui le poussait dans le dos, avec un mouvement circulaire de la tête jusqu'à l'épuisement complet de son souffle avant de se redresser.

La dernière petite flamme a vacillé mais brûle encore. Tout le monde se met à applaudir dans le noir et la lumière revient aussitôt. Postée près de l'interrupteur, Martine aussi claque des mains. Puis c'est un charivari de plaisanteries et de sarcasmes : Et alors, qu'est-ce que c'était que ça ? il en restait une... Pas foutu de souffler un gâteau d'anniversaire ? C'était bien la peine de faire tant de manières...

Maurice considère d'un œil fixe la modeste flamme qui brûle maintenant bien droite, seul arbre encore vivant dans cette futaie de troncs calcinés. Elle n'éclaire pratiquement plus depuis que la lumière est rallumée et donne la pathétique impression de se consumer là pour rien, vaillante et obstinée, simplement pour continuer d'exister.

"Celle-là, on dirait bien qu'elle ne veut pas mourir", fait-il tout à coup remarquer.

Il y a un bref silence avant que Loulou réplique :

"Normal : celle-là, c'est l'année en cours..."

— Ah non ! proteste Joël, je ne suis pas d'accord. L'année en cours se terminait aujourd'hui puisque c'est ton anniversaire. A partir de maintenant tu vas sur tes soixante et un ans. T'aurais dû les souffler toutes, mon vieux ; pas d'excuses..."

Sans même prendre son inspiration, Loulou anéantit d'un coup la flamme récalcitrante.

"Voilà qui est fait... Tout le monde est content, maintenant ?" Il entreprend de dépiquer méthodiquement les bougies qu'il dépose une à une dans son assiette à dessert.

"Oui, mais c'est tricher, ça, fait observer Martine revenue s'asseoir. Je ne sais pas si on va t'accorder tes soixante ans...

— Ma pauvre chérie, rétorque-t-il, accaparé par ses bougies, qu'on me les accorde ou pas, de toute façon je les ai, tu sais..."

Il semble mettre une application maniaque à arracher avec précaution chaque bougie, comme dans le jeu de Mikado de son enfance lorsqu'il s'agissait d'extraire une fine baguette du tas sans déplacer du tout les autres. Et effectivement elles sont tellement serrées, ces bougies, qu'il est parfois délicat d'en retirer une sans faire de grossiers ravages parmi ses voisines. Le silence s'est rétabli autour de la table. On observe Loulou, à la fois surpris et amusé de le voir à ce point absorbé par sa tâche, se demandant s'il ne prépare pas le terrain pour l'une de ses quelconques pitreries. Et puis il commence à se faire attendre, ce gâteau !

"Tu vas t'en sortir ?" interroge finalement Henri. Mais son ton goguenard n'était qu'une parade maladroite au malaise que commence à susciter l'étonnant comportement de Loulou.

"Cinquante-huit... cinquante-neuf... soixante. J'ai fini." Loulou jette à la ronde un regard satisfait.

— Tu les recomptais ?

— Je voulais être sûr d'avoir vraiment vécu tout ça..."

Il n'y a finalement pas matière à rire et tous sont un peu désappointés. Emile, qui commençait à perdre patience, suggère :

"Il n'y a plus qu'à le couper..."

Loulou lui adresse l'un de ses larges sourires ironiques :

"Nous y pensions, mon cher !

— Je voulais dire que ça n'allait pas être facile : nous sommes onze...

— Comme les trois mousquetaires...

— Ils n'étaient que quatre, si je ne me trompe ; cela n'aurait pas posé de problème," objecte Emile, assez satisfait de faire sentir qu'en ce qui concerne la plus élémentaire culture on ne lui en remontrera pas.

Il ne peut pas deviner que les quatre mousquetaires, comme ils s'appelaient eux-mêmes autrefois, sont ce soir réunis autour de la table. Henri, Joël et Maurice échangent avec Loulou un bref sourire de connivence qui n'a absolument plus rien à voir avec la balourde intervention d'Emile.

\*

Ils ont un peu dansé finalement. A peine le gâteau terminé, Eliane ne s'est pas fait faute de rappeler sa promesse à Loulou ("Puisqu'on n'a pas chanté, pour votre anniversaire, eh bien dansons, maintenant !"). Mais à part elle et son mari, personne n'en avait véritablement envie. Sophie a tout de même mis un disque dans le lecteur et, dès les premières mesures typiques du tango, Joss s'est levé lui aussi pour l'inviter. Ils ont rejoint Eliane et Loulou qui s'étaient déjà élancés sous le regard des autres, restés assis de biais, le coude appuyé sur la table, pour profiter du spectacle. Sophie dansait bien, elle aussi ; elle avait dansé souvent avec Laura, mais c'était lorsqu'elles avaient vingt ans. Joss en était surpris ; c'est ce qu'il lui disait à voix basse tout en la conduisant avec *mæstria* entre la table basse et les fauteuils, dans un espace beaucoup trop encombré, d'autant plus que Loulou et sa cavalière – qui avaient adopté le grand style et donnaient une sorte de démonstration – l'occupaient presque à eux seuls. Lorsque le premier tango s'est achevé, sous les applaudissements de leur petit public, ils ont enchaîné sur le second. Sophie suivait discrètement du coin de l'œil, dès que leurs évolutions le permettaient, la façon dont son mari serrait Eliane, une main pressée sur le taffetas vert de sa robe, au bas des reins. Elle se disait qu'elle n'avait pas trop à s'en faire : Eliane avait suffisamment montré à plusieurs reprises qu'elle savait maintenir ses distances ; il n'y avait que la danse qui l'intéressait, le talent de danseur de



Loulou ; d'ailleurs Loulou, lorsqu'il dansait, comme tous ceux qui aiment cela, ne pensait pas à autre chose. Elle restait pourtant sur ses gardes, question d'habitude, prête à tout envisager. La musique avait cessé et les deux couples, en revenant vers la table, avaient traîné encore entre eux quelques instants, avant de se séparer, les restes de cette complicité physique si particulière qu'autorise seul le rapprochement de la danse (le bras qui s'attarde sur la taille de la cavalière, un dernier effleurement de leurs doigts en revenant s'asseoir). On avait entendu le début d'un pasodoble vraiment ringard et Sophie était retournée arrêter le disque. Il n'y avait pas eu *La Cumparsita*. Maurice et Claire-Anne, chacun de leur côté, pour des raisons sans doute différentes, avaient tous les deux secrètement attendu ce morceau-là tout en redoutant le malaise qu'il ne manquerait pas de susciter. Mais le disque n'était qu'une compilation de musique à danser assez commune ; il ne comportait vraisemblablement pas *La Cumparsita*. Ils avaient éprouvé néanmoins, sans s'en douter, un soulagement identique lorsque Sophie l'avait arrêté. Et comme personne ne manifestait plus le désir de danser, on en était resté là. Eliane n'avait pas osé insister. Il y avait les bouteilles de liqueurs multicolores que Martine avait alignées sur la nappe, des alcools, le plateau avec les petits verres de cristal taillé, les infusions, le café. Ils étaient restés bavarder autour de la table jusqu'au moment du départ.

\*

"Tu as ta voiture ? Bon, alors tu me suis." Il va de soi, pour Henri, que Maurice rentre avec lui à Kerlinou. C'est ce moment-là que Maurice appréhendait depuis le début de la soirée, le moment où il serait au pied du mur. Il aurait fallu trouver auparavant le moyen de parler à Henri pour éviter cela, mais l'occasion ne s'en est pas présentée ; et d'ailleurs même si elle s'était présentée... Ils sont tous debout à l'entrée du salon et, comme cela arrive la plupart du temps, c'est alors qu'il faut se quitter que chacun trouve de quoi alimenter un regain tardif de la conversation ; cela traîne. Maurice bredouille quelque chose pour signifier à Henri qu'il ne rentre pas avec lui. Si au moins Sophie avait eu la bonne idée de lui dire qu'il restait dormir chez eux. Mais Henri aurait été vexé. Il n'aurait pas compris pourquoi changer des habitudes installées depuis plus de trente ans, surtout sans aucune raison. Henri écarquille des yeux étonnés : "Mais... tu vas dormir où, cette nuit ?" Sophie comprend que le moment est venu de dissiper le malentendu ; elle attire Henri dans le fond du salon, près de la cheminée où le feu achève doucement de s'éteindre :

"Ecoute, Henri, personne n'est encore au courant, mais Maurice rentre avec Claire-Anne ; il dort chez elle... tu comprends ?"

Henri paraît estomaqué :

"Il dort chez elle... tu veux dire qu'il couche avec elle ? avec Claire-Anne ?

— Faut croire, oui."

Il demeure un moment silencieux, le temps de digérer la nouvelle. Exactement comme pour nos yeux de chair, il faut aux yeux de l'esprit aussi un certain temps d'accommodation en passant de la pénombre à une trop vive clarté ; ceux de Henri doivent rectifier la vision qu'ils avaient de Claire-Anne – l'associée, la femme célibataire et indépendante qu'on pouvait plaindre à l'occasion ou admirer – ; il faut se représenter une Claire-Anne totalement différente, une Claire-Anne amante, la maîtresse de Maurice, liée désormais à lui par des gestes précis, trop crus, qu'il s'efforce de ne pas imaginer mais qui s'imposent à lui, fascinants, toute cette intimité physique de l'amour qui dénature complètement, s'il nous arrive d'y penser, la perception que l'on a de deux êtres. Henri n'en revient pas.

"Mais c'est incroyable, ça ! Depuis quand ?"

C'est ici que Sophie l'attendait ; elle triomphe avec son plus beau sourire de chatte malicieuse :

"Eh bien, depuis que tu as envoyé Claire-Anne chez lui, je suppose..."

-Moi ? j'ai envoyé..."

Il s'agrippe des deux mains au dossier du fauteuil qui le sépare de Sophie.

"Ben oui, chez toi, la semaine dernière... Ne fais pas l'innocent. Loulou me l'a même dit dans la voiture en rentrant. Pour lui cela sautait aux yeux. En fait, tu la lui as carrément jetée dans les bras, non ?

— J'ai simplement suggéré, puisqu'elle devait aller à Nantes, qu'elle pourrait peut-être dormir chez Maurice..."

Le visage de Sophie s'épanouit :

"Eh bien tu vois : sans doute qu'ils n'ont pas fait que dormir..."

— D'abord qu'est-ce que tu en sais ?" Il perd pied. Et s'il tente de se persuader que rien n'est encore sûr c'est parce qu'il refuse, au fond de lui-même, d'admettre ce qu'il a pourtant délibérément souhaité il y a quelques jours, en arrangeant cette rencontre. Mais maintenant que Sophie prétend lui faire porter le chapeau...

Sophie jette un regard sur le groupe rassemblé à l'autre bout du salon, où chacun reprend son manteau dans la brassée que Loulou vient d'apporter. Là-bas, Claire-Anne ne les a pas quittés des yeux. Elle a parfaitement compris, bien sûr, l'objet de leur petit conciliabule à l'écart, comme cela, à voix basse. Ce qui se dit là, c'est ce qu'elle-même ou Maurice auraient sans doute dû dire, ce qu'ils n'ont pas su dire. Mais pourquoi aussi auraient-ils eu à le dire ? Au moment où elle détourne les yeux, Sophie baisse encore un peu la voix :

"Ce que j'en sais ? Mais, mon vieux, c'est lui-même qui me l'a dit !

— Ah bon ?" fait seulement Henri. Pourquoi Maurice ne lui a-t-il pas parlé, à lui ? Ne serait-ce que pour lui épargner cette ridicule invitation à venir dormir à Kerlinou, comme si de rien n'était. Ridicule et gênante pour tout le monde : pour lui — il a eu l'air d'un imbécile —, pour Claire-Anne, qui n'a pas dû savoir où se mettre, et pour Maurice lui-même surtout qui doit maintenant laisser le soin à Sophie de lui faire la commission. Tandis que s'il l'avait informé dès le début de la soirée...

Après avoir un instant savouré le désappointement de Henri, Sophie s'en veut de la petite satisfaction qu'elle en ressent. Elle précise :

"En fait il n'avait pas vraiment l'intention de m'en parler ; mais comme je l'ai rencontré ce matin aux Halles et que je l'ai invité... il n'a pas eu le choix, tu comprends : soit il abandonnait Claire-Anne pour venir, soit il me racontait tout... Tu serais tombé sur lui à ma place, c'est à toi qu'il en aurait parlé.

— Mmouais... sans doute", se console à demi Henri. Il regarde Claire-Anne enfiler son manteau que lui présente Loulou. Gauchement, Maurice vient à la rescousse pour l'aider à passer la seconde manche. Et voilà, ils vont partir tous les deux, pense-t-il. Ils vont partir, comme il partait

autrefois avec Laura. Qu'est-ce que cela change, au fond, que ce soit Laura ou Claire-Anne ? Si je n'arrive pas à m'y faire aujourd'hui, dans trois mois nous y serons tous habitués... Claire-Anne, tout de même... Il demande, platement :

"Tu crois que c'est sérieux ?

— Ca, mon vieux, comment veux-tu que je le sache ?"

Elle le sait, il en est persuadé ; cela se voit à ses yeux. Il a l'impression qu'elle se moque de lui gentiment. Mais qu'ont-ils, aussi, à s'inquiéter de Maurice et Claire-Anne comme un couple de vieux parents aux aguets du premier flirt de leur fils ?

"Loulou, il est au courant ?

— Pas encore. Maurice m'a fait promettre de ne rien dire. Mais il se doute de quelque chose, évidemment, il n'est pas idiot : tout le monde les a vus arriver ensemble...

— Tu parles d'un secret !

— Que voulais-tu qu'ils fassent ? De toute façon un jour ou l'autre... Ou alors il fallait qu'ils décident de ne plus voir personne."

Henri paraît se donner un long temps de réflexion.

"Je ne peux tout de même pas les inviter tous les deux à Kerlinou... avec Maman..."

Elle laisse échapper un petit rire clair qui fait tourner la tête à Maurice et Claire-Anne à l'autre bout de la pièce :

"Mais Henri ! tu délires... Claire-Anne a son appartement, ce n'est pas une gamine..."

Il a pris conscience aussitôt, à l'instant même où il le formulait, de l'absurdité de ce qu'il envisageait, mais n'a pas pu s'empêcher de le dire. Force lui est d'en sourire, lui aussi. Evidemment qu'ils n'ont pas besoin de lui ; mais c'est cela justement qu'il se refuse à admettre. Maurice et Laura étaient si souvent venus chez lui, pendant tant d'années, qu'il s'était inconsciemment arrogé une sorte de droit de propriété sur leur couple, s'en considérait comme plus ou moins responsable dès qu'ils arrivaient à Quimper. Que Maurice puisse être là avec une autre femme, sans avoir recours à lui, il ne parvient pas à l'admettre. Puisque leur chambre est déjà prête, là-haut, à Kerlinou...

"Tu as raison, reconnaît-il, je dis n'importe quoi. Mais c'est tellement incroyable... (Il enserre le poignet de Sophie). Bon... eh bien je vais rentrer, Fifi... en te remerciant pour cette soirée, parfaite comme d'habitude. J'aimerais dire quelques mots à Maurice avant de partir ; tu crois que je peux ? On va tout de même bien se voir, ces jours-ci ?

— Je ne sais pas si je t'y autorise," plaisante-t-elle en le prenant par la taille pour l'entraîner vers le groupe de l'entrée où les embrassades d'adieu viennent de commencer.

Il a une vision fugitive de Claire-Anne s'appuyant au bras de Maurice, là, dans son long manteau gris et lui, avec son

éternel imper déjà sanglé. Mais ce n'est qu'une illusion : ils se trouvent seulement côte à côte tandis que Diane tend son maigre cou de tortue pour embrasser Loulou à distance, lui murmurant quelque chose qui le fait sourire. C'est Eliane, en fait, qui s'accroche au bras de son mari en discutant avec Joël et Martine devant le vélo appuyé contre un radiateur, jaune et rutilant parmi son flot de papier déchiré et de ruban, semblable à une Vénus d'un Botticelli moderniste dans sa conque. Ils s'approchent de Maurice et Claire-Anne se met légèrement à l'écart. Tout ce que Henri aurait à lui dire se réduit à un long échange de regards entre les deux amis ("Alors, tu sais, maintenant ? – Oui, je sais..."). Il ne va tout de même pas le congratuler publiquement de ce que Claire-Anne est devenue sa maîtresse ; ni exiger des explications. "Bon, alors vous rentrez de votre côté ?" dit-il avec un certain embarras (et déjà cela, il le perçoit comme déplacé et de trop. Maurice a seulement hoché la tête). "Faudra tout de même qu'on se voie, non ?" propose-t-il après une hésitation.

"Je te téléphonerai, dit Maurice ; demain.

— D'accord" acquiesce Henri d'un ton qu'il aurait voulu plus dégagé.

Il serre la main de Maurice et se tourne vers Claire-Anne :

"Nous, on se voit tout à l'heure au bureau... Cela ne va pas nous faire des masses de sommeil. Je vous embrasse



quand même..." Claire-Anne sourit en lui tendant ses deux joues. "On n'est pas obligés d'y être aux aurores" ajoute-t-il. Puis, se rendant compte de ce que cela peut comporter de sous-entendus pour Claire-Anne et Maurice, il précise : "En tout cas, moi, je n'y serai pas avant dix heures." Et il croit en avoir assez fait pour que tout soit dans un ordre acceptable.

"Passez donc par la terrasse, ça évitera de faire le tour."

Loulou vient de faire coulisser la baie vitrée devant Diane et Emile qui enjambent le seuil d'aluminium. Du coup tout le monde sort à leur suite, frissonnant un peu dans l'humidité glaciale de la nuit. Le petit groupe se reconstitue un instant à l'extérieur, le temps des ultimes poignées de main sous le scintillement pur des étoiles. Puis chaque couple descend vers sa voiture sur le terre-plein faiblement éclairé par ses réverbères miniatures.

En haut, devant la maison, Sophie et Loulou demeurent seuls, la main levée en réponse au dernier geste d'adieu que leur adressent les invités avant de s'engouffrer dans les voitures. Les moteurs, l'un après l'autre, démarrent et les conducteurs les font ronfler en allumant leurs phares avant d'entamer les manœuvres. Sophie et Loulou regardent encore les feux de recul éclabousser la nuit au cours des diverses marches arrière. Puis, cahotant dans l'allée de graviers, la petite caravane de lumières disparaît derrière le bosquet de rhododendrons de l'entrée.

Loulou referme le panneau coulissant dès qu'ils rentrent au salon. Il éteint la terrasse.

"Et voilà, dit-il à sa femme ; nous avons un an de plus...  
— Toi, tu as un an de plus" corrige Sophie.

Il la prend par la taille, l'embrasse, tout en contemplant leur reflet dans la vitre froide et noire.

\* \*

\*

## VII

Déployant la vaste corolle rouge de son parapluie, elle sort et tire sur elle la porte de l'immeuble. Le trottoir ruisselle sous une pluie drue, obstinée, verticale, sans aucun espoir d'éclaircie ; mais quel que soit le temps, Claire-Anne se rend toujours à pied au bureau : elle en a pour moins de dix minutes. Le cabinet est situé au milieu d'une rue perpendiculaire au Quai de l'Odéon, le long du Palais de Justice ; une rue que n'occupent pratiquement, à part une ou deux agences immobilières, que des études de notaires ou des cabinets d'avocats et que des édiles, sans doute à court d'imagination en fin de conseil municipal, ont tout simplement baptisée la rue du Palais. Henri a repris là le cabinet de son père, dans une austère maison bourgeoise de granit gris où Emile l'a rejoint, quelques années plus tard, lorsqu'ils se sont associés. Quand elle est arrivée à son tour, il y a maintenant deux ans, Claire-Anne n'a eu qu'une plaque de cuivre à ajouter sous la leur et à aménager son bureau.

Elle longe les Halles sans les voir, à l'abri du dôme rouge crépitant qui lui brumise de fines gouttelettes de fraîcheur au visage. Rien ne laissait prévoir cette pluie-là hier soir,

lorsqu'ils avaient quitté les Lepage : la nuit leur avait semblé froide et pure. Mais le temps, paraît-il, est tellement changeant en Bretagne ; cette dépression-là devait déjà être toute proche.

Elle marche un peu comme à l'aveuglette, attentive à ne pas heurter inopinément un autre parapluie de rencontre, ne retrouvant ses repères qu'au sol – le pavé d'une rue, une bordure de trottoir – comme si elle se déplaçait sur un plan ou une carte grandeur nature ; toute la moitié supérieure du monde a pour elle cessé d'exister. Pour le protéger de la pluie, elle serre haut sous son bras le porte-documents de cuir noir contenant une partie de ce fameux dossier que Guinet doit plaider contre eux en appel. Henri le lui a remis hier après-midi, pensant qu'elle aurait le temps d'y jeter un coup d'œil dans la soirée ; évidemment il ne pouvait pas deviner que Maurice était là. Ils avaient prévu d'en discuter ce matin mais il doit bien se douter, à présent, qu'elle n'a même pas eu un moment pour l'ouvrir. Ce n'est pas cela qui la préoccupe. (Elle relève le bord de son parapluie pour traverser la rue René Madec et rejoindre le Quai de l'Odet, évitant de justesse la gerbe d'eau soulevée par une voiture qui vient de raser le caniveau en prenant son virage). Ce qui la préoccupe, c'est la façon dont elle va se comporter avec Henri désormais. Comment continuer à travailler ensemble comme si rien n'avait changé ? Tel qu'elle croit le connaître, Henri, en ce moment même, appréhende certainement lui

aussi cette situation nouvelle. Sous ses dehors de respectable avocat d'âge mûr, de notabilité locale, Claire-Anne avait vite découvert chez lui cette pudeur presque adolescente, cette réserve délicate qu'un jugement trop hâtif pouvait faire prendre pour de la timidité. Sans doute une marque de son tempérament bigouden, avait-elle conclu. Aussi ne s'était-elle pas étonnée de retrouver ce trait de caractère chez Maurice. Les hommes, en somme, n'étaient que des enfants qui avaient grandi, puis vieilli ; il n'y avait pas beaucoup à gratter pour mettre à jour leurs faiblesses et leurs peurs. Le rôle des femmes n'avait jamais consisté qu'à protéger ces enfants qu'ils étaient restés, tout en leur laissant croire le contraire, bien sûr, qu'ils étaient, eux, les protecteurs. Le rôle des "vraies" femmes, précise-t-elle car, en ce qui la concerne, elle ne se voit pas vraiment tenir ce rôle-là, elle qui se donne déjà un mal fou à dissimuler la petite fille qu'elle est demeurée. Il n'y a que très peu de temps qu'elle envisage les choses ainsi. Lorsqu'on est jeune, qu'on vit dans l'illusion d'être déjà adulte, on imagine difficilement que les autres ne le soient pas. Sophie, oui, est peut-être une de ces vraies femmes. Oui, sans doute. Eliane ? Oui. Mais certainement pas Diane malgré ses apparences de mondaine, à cause de ces apparences-là justement, de ses efforts pathétiques pour paraître ce qu'elle n'est pas.

Elle tâche de reprendre le fil initial de ses réflexions. On se laisserait facilement emporter par ses pensées à marcher

ainsi coupée du monde, sous un parapluie tambourinant, sans autre perspective que le va-et-vient de la pointe de ses souliers devant soi. Henri ne lui parlera pas de Maurice, c'est certain, ni de ce qu'il a appris hier les concernant. En tout cas il n'en parlera pas le premier. D'autres préféreraient sans doute mettre tout de suite les choses au point, clarifier la situation, même au prix d'un premier moment de gêne, quitte à se faire soupçonner d'indiscrétion. Et ce ne serait tout compte fait pas plus mal, elle se sentirait finalement plus à l'aise. Mais Henri, lui, n'en parlera certainement pas. Et comme il ne pourra pas non plus se comporter comme s'il ne savait rien, qu'il sera conscient que Claire-Anne, de son côté, n'ignore pas qu'il est au courant, cela restera bloqué entre eux tout au long de la journée, empoisonnant continuellement leurs rapports, tel un cadavre de chat qu'on aurait laissé se décomposer au fond d'un puits et qui contaminerait toute la nappe phréatique. Tout ce qu'ils diront, leurs gestes, le moindre de leurs regards, cette poignée de mains anodine qu'ils vont échanger tout à l'heure, plus rien ne sera innocent. "Voilà que j'ai perdu mon innocence", se dit-elle à mi-voix. – Et elle sourit toute seule dans le demi-jour rougeâtre de son parapluie – "A presque quarante ans, mariée, divorcée, je peux dire que je viens de perdre mon innocence!". Elle sourit de nouveau en y pensant avec un plaisir trouble, comme à une sorte de virginité que Maurice lui aurait depuis peu ravie. Elle répète

une deuxième fois, comme une délicieuse évidence qu'elle se refuserait encore à admettre : "Eh oui, j'ai perdu mon innocence" et sourit encore pour elle-même, heureuse et confuse à la fois de sentir, à cette idée, un désir trop précis lui tarauder obscurément le bas du ventre. Mais elle n'en sourit pas très longtemps : les yeux fixés sur l'asphalte luisant du trottoir devant ses escarpins trempés, elle vient de tourner l'angle de la rue du Palais. Heureusement qu'en prévision de ce temps-là elle a toujours une paire de chaussures de rechange dans son bureau. En montant la première marche du perron, elle incline le parapluie derrière elle pour le refermer avant d'entrer.

\*

Un lourd lambris d'un gris pisseux garnit jusqu'au tiers de leur hauteur les murs du couloir qui dessert le rez-de-chaussée. On retrouve ce même gris dans toutes les pièces de l'étude, une peinture qui date du temps du père de Henri mais que ni lui ni Emile ne se soucient de faire changer ; ils ne la voient pas. Claire-Anne n'a vu que cela lorsqu'elle est arrivée : la tristesse toute administrative d'une décoration qui, même il y a trente ans, devait déjà paraître bien austère. Mais les projets de rénovation qu'elle a soumis à ses associés se sont pour le moment heurtés à un double mur. Elle met son parapluie à égoutter le long du haut radiateur de fonte, tout de suite à gauche, près la porte du secrétariat. Le secrétariat

communiqué avec le bureau de Henri, au fond. A droite, dans la salle d'attente, dont la porte reste en permanence ouverte, personne n'occupe encore le canapé de style Louis XVI – un mobilier étriqué d'avant-guerre – tendu, comme les six chaises, d'un velours frappé à rayures, d'un vert pâle délavé. Derrière la salle d'attente, en face de celui de Henri, se trouve le bureau d'Emile Lasfargue. Quant à celui de Claire-Anne il est au premier ; on y accède par le monumental escalier de chêne noirci au bout du couloir, éclairé à mi-étage par une haute fenêtre donnant sur un jardin à l'ancienne, touffu et mal entretenu. C'est la consolation de Claire-Anne que son bureau donne aussi sur ce jardin. De sa fenêtre, on plonge sur des massifs de rhododendrons presque centenaires ainsi que sur de sombres et imposants camélias qui se couvriront bientôt de cette grave floraison rouge sang qu'elle aime tant ; un majestueux cèdre du Liban élève sa cime bien au-dessus des deux étages de la maison.

"Dites-moi, Valérie, s'enquiert-elle sur le seuil du secrétariat, – excusez-moi : bonjour – Monsieur de Kerangat n'est pas encore arrivé ?"

Le cliquetis du clavier s'interrompt ; la secrétaire lève les yeux de son écran d'ordinateur. C'est une fille un peu forte mais avec un visage fin, plein de vie, et de jolis cheveux blonds mi-longs. Elle assure à elle seule avec efficacité tout le courrier du cabinet. Non, elle ne l'a pas encore vu.



"C'est très chic ce que vous avez là aujourd'hui, Madame Rousseau, ça vous va vraiment bien" ajoute-t-elle rayonnant d'une admiration sincère.

Claire-Anne baisse les yeux sur la jupe de jersey noir de son ensemble et sourit : "Vous êtes gentille, Valérie, je vous remercie..." Oui, le noir lui allait bien et elle avait toujours aimé porter des jupes longues. Ces considérations de Valérie sur l'élégance de sa tenue lui font chaque fois une curieuse impression, comme si son personnage d'avocate se fissurait soudain pour laisser apparaître la simple femme qu'elle était. Elles sont les deux seules femmes ici et cela crée entre elles une sorte de solidarité, de tacite complicité dont les hommes sont exclus et qui se manifeste par de petites remarques de ce genre, à propos d'un changement de coiffure ou d'un nouveau vêtement, juste ce qu'il faut pour qu'on ne se sente pas réduit à son strict statut professionnel. Mais Valérie a suffisamment de tact et d'intelligence pour que cela ne remette jamais en cause les distances qu'imposent leurs relations de travail.

"Bien, je monte, annonce-t-elle. Dès qu'il arrivera, vous pourrez m'appeler ?"

Ainsi Henri a tenu parole ; il ne sera pas là avant dix heures. Elle, elle a mis un point d'honneur à venir plus tôt, afin de couper court à toute interprétation ambiguë de cette grasse matinée qu'elle aurait été en droit de s'octroyer après s'être couchée si tard. Maurice a très bien compris, même s'il

s'est d'abord montré un peu frustré de la voir se lever dès le réveil. Cette nuit, pour la première fois, ils ont seulement dormi l'un près de l'autre et au matin il l'a prise dans ses bras ; mais elle s'est tout de suite échappée. "Puisque Henri n'y sera pas avant dix heures... a-t-il protesté. – Mais moi je tiens à y être à neuf ; neuf heures pile, comme d'habitude." Il n'a pas insisté. Ce qu'elle voulait éviter par-dessus tout, c'était le regard de Henri si jamais elle arrivait en retard ce matin-là. Un regard sans aucune intention maligne très vraisemblablement mais où elle n'aurait pu s'empêcher de lire sa pensée, de lire, en fait, ce qu'elle se serait imaginé qu'il pensait. Mais Henri tient sa promesse, elle reconnaît bien là sa subtile discrétion. Il arrivera même sans doute bien plus tard que dix heures afin de laisser à Claire-Anne de la marge et ne pas risquer de la mettre dans l'embarras.

Elle monte jusqu'à son bureau. C'est la seule pièce où l'on ait le sentiment d'échapper à l'atmosphère surannée de ce cabinet d'une autre génération car elle l'a entièrement réaménagée selon son goût. Elle s'y sent bien. Ses dossiers cartonnés et quelques rangées de livres de Droit s'alignent sur des rayonnages de merisier clair contre le mur du fond, derrière un vaste bureau du même bois, très simple mais aux lignes pures, qu'elle a installé de biais dans le coin gauche, près de la fenêtre. A droite, une armoire assortie renferme un système de classeurs suspendus. Deux fauteuils, dont l'armature en bois collé forme une sorte de "S" qui en assure

la souplesse, complètent cet ameublement. Comme celui de Claire-Anne, ils sont garnis de mœlleux coussins de cuir beige. "Ne bougez pas, je vous l'apporte dans votre bureau suédois", plaisante immanquablement Henri au téléphone avant de lui monter quelque dossier. Mais il n'y a rien là de suédois : seulement un mobilier moderne de bois clair, des murs tendus d'un beige légèrement plus soutenu que celui des sièges et une moquette tête de nègre qui confère un peu de vigueur à l'ensemble. Pour Henri, tout ce qui sort de la grisaille à laquelle il est habitué et du faux Louis XVI de son mobilier de sombre acajou, a nécessairement quelque chose de scandinave. Les clients, eux, paraissent toujours assez surpris de se trouver là après ce qu'ils ont vu du rez-de-chaussée, comme s'ils avaient d'un seul coup changé d'époque en franchissant la porte de Claire-Anne.

Elle suspend son long manteau de laine grise dans le réduit qui ouvre au fond de la pièce – en fait l'ancien cabinet de toilette de ce qui a dû autrefois être une chambre –, passe derrière le bureau et remonte le store à lamelles pour laisser pénétrer le peu de jour qui vient du dehors et profiter tout de même du jardin. Il pleut toujours autant que lorsqu'elle est arrivée. Le feuillage vernissé des antiques camélias luit d'une jeunesse nouvelle d'avoir été tellement lavé. L'absence du moindre souffle de vent, du moindre frémissement de la végétation, fige le paysage dans une immobilité qui vous donne l'impression que cette interminable pluie pourrait

encore durer toute une éternité ; l'impression déprimante qu'il ne vaut plus la peine de rien faire, que vos pauvres activités ont perdu tout leur sens, puisque le temps, aujourd'hui, semble s'être arrêté. La vitre, peu à peu, se couvre de buée sous l'haleine de Claire-Anne, estompant progressivement la vue qu'elle avait du jardin.

Elle s'arrache au bout d'un moment à cette contemplation stérile et vient s'asseoir derrière son bureau. De son porte-documents, elle sort ce qu'ils appellent maintenant entre eux, Henri et elle, le "dossier Guinet" et allume sa lampe, une sorte de haut champignon chromé, qui fait surgir tout à coup la chaleureuse blondeur du bois. Elle dispose de trois-quarts d'heure pour voir ça, du moins si Henri, comme promis, n'arrive pas avant dix heures.

\*

"Maître Kerangat est là, fait la voix de Valérie, je lui dis de monter ?"

Elle répond qu'elle l'attend et raccroche le téléphone. Ce n'est même plus la peine de continuer à compulsier ce dossier : elle oublie le début de la phrase qu'elle lit avant de parvenir à la fin ; de toute façon elle en connaît l'essentiel. Elle sort une petite peau de chamois d'un tiroir du bureau et entreprend d'essuyer ses lunettes, une opération qui lui paraît à chaque fois comporter quelque chose d'absurde : lorsque vous êtes aussi myope, il vous faudrait une autre paire de

lunettes pour nettoyer les vôtres, ou alors ne pas les ôter... Lorsqu'elle les chausse de nouveau, elle se dit, non sans ironie, qu'elle a tout de même l'impression d'y voir plus clair. Elle entend Henri monter l'escalier, quatre à quatre comme il fait toujours si bien qu'il lui arrive souvent, quand il annonce sa visite par téléphone, d'être là à peine a-t-elle raccroché. Elle se lève pour l'accueillir et il l'embrasse sur les deux joues.

"Alors, pas trop mal aux cheveux, ce matin ?"

Cette jovialité complice qu'il affiche ne lui est pas naturelle, il le sent aussi bien qu'elle. Elle dit :

"Ça va. Et vous ?"

Il s'installe dans un des fauteuils tandis qu'elle reprend place derrière son bureau.

"Hum... pas tant que ça : je n'ai pratiquement pas dormi de la nuit. Je crois que c'est le vin blanc que je ne supporte plus... Quel temps de chien, dites donc !"

Il suit le regard de Claire-Anne qui tourne les yeux vers la fenêtre ; mais il n'y a vraiment rien de plus à dire de ce temps-là.

"Vous... – il désigne du menton le dossier ouvert devant elle – vous avez tout de même eu le temps d'y jeter un coup d'œil ?"

Il fait passer sa jambe droite sur sa jambe gauche, prenant la précaution de tirer sur le pli de son pantalon de flanelle

gris souris, pour ne pas qu'il poche au genou, et croise les mains sur son ventre. Il porte le plus souvent ce complet-là lorsqu'il est au travail et Claire-Anne n'a guère eu l'occasion de le voir en d'autres circonstances. Elle a du mal à l'imaginer en jean et col ouvert, même le dimanche chez lui. Il a dû pourtant en porter des jeans, comme tout le monde, et en porte peut-être encore. Il inspire profondément en faisant une moue, les mains appuyées sur son cardigan jaune pâle, à l'emplacement de l'estomac. Jamais non plus il ne se départit de ce cardigan-là, sauf aux plus beaux jours de l'été ; mais il doit en avoir plusieurs identiques, se dit-elle. Ce complet gris et ce cardigan, c'est son bleu de travail, prétend-il. La seule fantaisie qu'il se permette, ce sont des variations dans le choix des cravates. Aujourd'hui, remarque Claire-Anne, une très recherchée cravate de soie grise, d'un gris légèrement plus soutenu que celui du costume. Elle feuillette rapidement les différentes pièces du dossier.

"Apparemment il n'y a aucun élément nouveau ?

— Jusqu'à présent, non.

— Je ne vois vraiment pas sur quoi il pourrait s'appuyer pour un appel.

— Eh ! Sur Guinet, pardi !

— Cela ne constitue pas un argument juridique.

— Non, mais c'est un sacré battant. Et ça compte dans ce genre d'affaire, vous le savez aussi bien que moi."

Elle croit percevoir une nuance de découragement dans la dernière remarque de Henri. Peut-être n'est-ce que l'effet d'une mauvaise nuit.

"Alors ?" fait-elle.

Il incline le buste vers elle ; ses yeux cherchent les siens.

"Alors, dit-il, je vous propose de reprendre l'affaire avec moi. Nous irons tous les deux en appel."

C'est à ce moment-là que le téléphone se met à sonner. Elle décroche, écoute et tend l'appareil à Henri.

"Bien sûr que vous me le passez..." dit-il dans le combiné en se radossant au fauteuil. Son visage s'éclaire quelques secondes et lorsqu'il précise : "Là, je suis dans le bureau de Claire-Anne" elle comprend qu'il ne s'agit pas d'une conversation professionnelle mais que c'est certainement Maurice qui appelle. Elle se remet à compulser les pièces de son dossier, comme si son temps était trop précieux pour qu'elle ne mette pas à profit ce coup de fil afin d'avancer dans le travail, relisant au hasard le début d'un procès-verbal, n'importe quoi, une date çà et là, l'en-tête d'un courrier. Henri, tout en écoutant ce que lui dit Maurice, lève de temps à autre les yeux vers elle puis les baisse de nouveau sur ses genoux que baigne le halo de la lampe. "C'est à toi de voir..." répond-il finalement. Puis, après un silence : "Ca, je peux lui demander..." Et s'adressant tout à coup à Claire-Anne :

"Maurice propose qu'on déjeune ensemble à midi, ça vous irait ?"

Elle feint d'avoir été tirée d'une lecture absorbante et relève les yeux :

"A midi ? demande-t-elle.

— Midi et demie, une heure.

— Aujourd'hui ?

— Tout à l'heure. Il passerait nous prendre ici."

Pourquoi se sent-elle à ce point bouleversée à l'idée que Maurice, en ce moment même, peut entendre sa voix ? Elle, elle ne perçoit de lui qu'un confus nasonnement émanant du combiné mais imagine l'endroit exact où il se trouve dans son appartement, assis sans doute au salon, à l'extrémité du canapé bleu près de la table gigogne qui supporte le téléphone. Il s'appuie sur le bras gauche, penché contre l'accoudoir, légèrement tourné vers la table, dans cette position qu'elle prend elle aussi quand elle a un coup de fil à donner. Peut-être est-il encore en pyjama ; ou alors il s'est déjà douché et habillé et c'est en sortant de sa douche qu'il a décidé que c'était maintenant une heure correcte pour téléphoner à Henri.

"Vous aviez peut-être prévu autre chose ? – Attends... elle réfléchit, ajoute-t-il dans le combiné qu'il tient contre son épaule.



— Non, non ; pas du tout, mais... Oui, pourquoi pas ? Vous pensez que nous aurons le temps d'ici là de..."

Mais Henri a déjà repris le téléphone : "Elle est d'accord. Oui, oui... A tout à l'heure ! T'chao, mon vieux." Il se penche pour rendre l'appareil à Claire-Anne. "Il sera là vers midi et demie, dit-il ; ça nous laisse deux petites heures, cela devrait aller."

Il n'a pas fait la moindre allusion au fait que Maurice téléphonait de chez elle, mais il n'est pas nécessaire d'en parler pour qu'ils sachent tous les deux qu'ils y pensent. Henri s'est radossé au fauteuil. Il croise les jambes dans l'autre sens, en prenant toujours soin de son pantalon dont il lisse du plat de la main la cuisse gauche qui lui semblait froissée.

"J'espère que cela ne vous gêne pas, dit-il soudain, que nous déjeunions ensemble, tous les trois ?"

Du bout de l'annulaire, elle remonte ses lunettes :

"Pas du tout... pourquoi voulez-vous ?"

— Vous auriez pu préférer rester tous les deux, Maurice et vous. Je ne voudrais pas..." Elle le regarde sans répondre, le cœur battant. Une chaleur subite lui est montée au visage mais elle sait que cela ne se voit pas. Et tout à coup, après un instant d'hésitation, il se jette à l'eau : "Je ne voudrais pas m'imposer, vous savez, vous paraître indiscret... Avec Maurice il n'y a pas de problème, on se connaît depuis

tellement longtemps, il m'aurait dit carrément... mais vis-à-vis de vous..."

Ses petits yeux gris cherchent désespérément une approbation derrière les verres épais de Claire-Anne. Mais maintenant que la chose a été évoquée, elle a retrouvé tout son sang-froid et c'est presque amusée de l'embarras où il s'est lui-même fourré qu'elle sourit largement pour le mettre à l'aise :

"Vous êtes gentil, Henri. Mais cela ne me gêne pas du tout. Au contraire : il faut bien que nous continuions à vivre, non ? à voir des amis. Vous ne pensiez tout de même pas que j'allais vous confisquer Maurice !"

Il est d'abord un peu surpris puis se détend à son tour :

"Tout de même pas, non. Mais j'aurais trouvé normal que... Enfin, on ne va pas épiloguer là-dessus, hein ? En tout cas, avant de nous occuper de ce cochon de Guinet, laissez-moi vous dire simplement que cela me fait plaisir ; je suis heureux pour Maurice et vous, voilà... Et maintenant, passons aux choses sérieuses !" conclut-il avec un petit rire en approchant son fauteuil.

Comme Sophie, pense-t-elle, exactement comme Sophie ! Il faut tous qu'ils soient heureux pour moi. C'est pour Maurice en fait qu'ils sont heureux, puisque c'est lui leur ami, c'est normal. Mais pourquoi ont-ils besoin de me dire ça ? Comme s'il nous fallait leur approbation pour être bien

ensemble Maurice et moi, comme s'ils avaient peur qu'on puisse l'être sans eux.

"Excusez-moi, vous pourriez me passer le dossier un instant ?" demande Henri. Il le prend et l'ouvre sur ses genoux, commençant à le feuilleter méthodiquement sous le coup d'une brusque préoccupation.

On dirait qu'ils se considèrent comme les détenteurs d'une partie de Maurice, continue-t-elle, cette partie de Maurice qui appartenait à sa femme ; qu'ils en sont les dépositaires, parce qu'elle était leur amie et qu'elle est morte. Et moi, dans tout cela ? Il me faudra donc toujours quémander leur agrément pour pouvoir vivre avec lui ? J'aurai donc toujours besoin qu'ils m'acceptent ?

"Voi-là !" s'exclame Henri en déposant une mince liasse de feuillets sur le bureau. Claire-Anne incline la tête pour examiner dans le bon sens les documents que Henri lui présente à l'envers. Comme d'un récipient que l'on ferait verser, toutes les pensées qui viennent de l'agiter s'évanouissent instantanément. Ils travaillent sans discontinuer jusqu'à l'arrivée de Maurice, à midi et demie pile.

\* \*

\*

## VIII

Elle avait quitté l'étude à la nuit tombée. La pluie, qui n'avait pas cessé de la journée, semblait enfin se calmer. Elle n'avait même pas ouvert son parapluie, préférant offrir son visage à ce reste de bruine légère qu'elle voyait danser en fine poussière argentée dans le halo des néons. Et tant pis si l'humidité imprégnait un peu son manteau le temps d'arriver rue saint François. Elle avait besoin de ce sentiment de liberté, de marcher ainsi à découvert dans l'air du soir, besoin d'affirmer la pleine santé de son corps et la paix enfin revenue dans son esprit, une sérénité confiante qui ne l'avait plus quittée de tout l'après-midi après ce déjeuner avec Henri et Maurice qu'elle avait pourtant tellement appréhendé. Elle se sentait heureuse, presque euphorique, parce que ce déjeuner s'était finalement déroulé de la façon la plus naturelle, sans qu'il y ait jamais entre eux la moindre gêne, le moindre de ces sous-entendus qu'elle craignait, comme si le trio qu'ils formaient eût existé depuis des années et que ces repas fussent devenus, à la longue, une sorte de rituel familial – Maurice venant les prendre à l'étude pour qu'ils déjeunent ensemble, parlant de leurs amis communs, de la soirée qui les avait réunis, de ce temps pluvieux qui n'arrêtait

pas et du fameux dossier Guinet qui préoccupait tellement Henri. Tout lui avait paru si simple aujourd'hui qu'elle s'étonnait, marchant ainsi à grands pas sous la bruine qui lui fraîchissait les joues, de ses scrupules et ses tourments de la veille. Tout cela lui paraissait maintenant sans objet. Sans aucun fondement cette impression qu'elle avait eue de s'imposer à un groupe qui, malgré toutes ses bonnes intentions, ne pourrait jamais que la considérer comme un élément étranger, l'usurpatrice dans le cœur de Maurice d'une place dont lui-même ne pouvait disposer à sa guise puisque c'était à eux qu'appartenait cette place-là, eux, pour toujours les amis de Laura. Tout cela, ce soir, lui était apparu sous un jour différent, comme de simples projections d'une inexplicable culpabilité qui lui serait propre et dont elle n'avait jamais su se défaire, bien antérieure à sa rencontre avec Maurice. Tout cela venait d'elle uniquement, elle s'en rendait compte ; elle ne pouvait en faire grief à Maurice ou à ses amis, la preuve : le comportement de Henri ce midi, cette délicate générosité. Non, même pas : quelle raison aurait-il eue de se montrer généreux ? Avait-il quelque faute à lui pardonner ? Il s'était tout simplement montré naturel, n'avait eu qu'à se comporter normalement, comme le font la plupart des gens. En traversant l'esplanade du parking, devant le Monoprix, elle avait inspiré profondément. Il n'y avait qu'à prendre la vie comme elle se présentait, en toute simplicité, prendre ce que chaque jour lui donnerait, sans plus

s'interroger. Ce soir, la vie lui offrait de rejoindre Maurice, qui l'attendait chez elle ; une incomparable faveur.

Un regain passager du crachin avait soudain fait courber la tête aux passants. Echauffé par la rapidité de la marche, le visage de Claire-Anne ruisselait de ce bonheur qu'elle venait d'accepter. A travers ses lunettes constellées de gouttelettes, les lumières colorées de la ville tremblotaient comme un ciel étoilé qu'elle aurait eu à portée de la main.

\*

Maurice, d'abord, n'en a pas parlé. Ils se sont embrassés dans l'entrée puis il l'a écartée de lui à bout de bras : "Mais tu es toute mouillée !" Elle a ri. C'est déjà le deuxième soir qu'elle le retrouve chez elle en rentrant. Le deuxième soir ; un jour, peut-être, elle ne pourra plus les compter. C'est à partir de ce jour-là que Maurice et elle vivront ensemble. Il s'est étonné : "Tu avais pourtant un parapluie ?

— Je n'ai plus besoin d'être protégée !" lui a-t-elle crié de la salle de bains où elle mettait son manteau à sécher, suspendu à la tringle au-dessus de la baignoire. En revenant vers lui, elle a ajouté : "Je les aime bien, moi, ces petites pluies-là..." Et elle a appliqué ses deux paumes sur ses joues fraîches et humides. "Dire qu'il y a des femmes qui vont s'acheter des brumisateurs pour avoir cette sensation-là !"

Il l'a reprise aussitôt dans ses bras, la pressant contre lui. Au travers des mailles fines de son jersey, elle a senti que le bout de ses seins venait lui frôler la poitrine. Il a murmuré :

"Nous restons ici, ce soir, tu veux ? J'ai acheté tout ce qu'il faut ; et cette fois-ci, je n'ai rencontré personne aux halles..."

Elle n'a rien trouvé d'étrange à cet enjouement un peu forcé, ni à cette manifestation de tendresse pourtant si peu compatible avec la réserve habituelle de Maurice. Elle était d'accord ; ils étaient déjà allés au restaurant à midi, elle n'avait pas envie de ressortir. Il a ajouté : "J'ai tout mis au frigo, viens voir.

— Tu commences à t'y retrouver, maintenant, dans l'appartement ?

— J'explore..." a-t-il répondu avec une emphase volontairement cocasse. Elle n'a pas su pourquoi cette réponse lui faisait monter le rouge aux joues.

Elle s'est dégagée pour chercher un mouchoir et essuyer ses lunettes. Nus, ses yeux paraissaient d'une limpidité cristalline. Elle l'a regardé après les avoir remises : "Avec la pluie, je te voyais tout brouillé..."

— Maintenant c'est mieux ?

— Je ne sais pas encore."

Un sourire évanescent est passé sur le visage de Maurice, comme s'il percevait dans cette réplique innocente, qui

n'était pour elle qu'une badinerie sans conséquence, quelque mystérieux message à son intention. Puis il l'a entraînée dans la cuisine pour lui montrer ce qu'il avait prévu pour le repas. C'est à ce moment-là, en ouvrant le réfrigérateur, qu'il lui a annoncé qu'Emmanuelle allait venir.

"Il y a une semaine que je devais l'appeler, s'excuse-t-il. Je lui ai téléphoné tout à l'heure. Je me suis permis de le faire d'ici.

Elle a ce léger haussement d'épaules par quoi l'on manifeste que la chose va sans dire :

"Cela allait de soi... La question ne se posait même pas." Tant qu'elle dit cela, qu'elle met Maurice à son aise à propos de ce coup de fil, comme n'importe qui le ferait, elle est bien consciente de ne retarder encore que de quelques secondes ce qu'il lui faudra maintenant envisager, à quoi elle aura nécessairement à faire face : l'inévitable rencontre avec la fille de Maurice si celle-ci doit passer quelques jours à Quimper. A moins qu'ils n'essaient de tout lui cacher, en lui laissant croire que Maurice est venu seul ici ; mais ce n'est plus possible à présent que Henri, les Lepage, sont au courant. Elle ne s'imagine pas jouant cette comédie-là devant eux.

"Et elle vient quand ?" Elle n'a pu maîtriser le léger tremblement de sa voix. Son estomac lui semble aspiré de l'intérieur, tel un gant de caoutchouc que l'on chercherait à



retourner, complètement replié sur lui-même. Et Maurice comprend tout cela, elle s'en rend bien compte, ressent tout cela comme elle. Il en est seulement davantage affecté car il doit s'en tenir pour responsable. Leur malaise, à tous deux, ne fait que s'accroître de ce que chacun suppose des sentiments de l'autre ; et ni l'un ni l'autre n'y peuvent rien.

"Demain soir, dit-il. Mais elle ne restera que le week-end."

Il maintient toujours ouverte la porte du réfrigérateur mais les provisions qu'il était fier de lui montrer ne présentent plus aucun intérêt, ni pour lui ni pour elle ; ils n'y jettent pas même un coup d'œil. Il la referme comme à regret et, pivotant sur lui-même, entraîne Claire-Anne d'une légère poussée dans le bas des reins.

"Allons nous asseoir à côté, je vais t'expliquer ce qui se passe".

Au salon elle s'assied docilement au bout du canapé bleu-roi où sa longue jupe noire s'arrondit en corolle tandis qu'il prend place sur l'un des fauteuils en face d'elle. Cette demiminute à peine – le temps de s'installer et de se regarder en silence avec de pauvres sourires pour repousser encore un instant ce qu'il leur faudra nécessairement aborder – leur paraît une interminable trêve au cours de laquelle ils feignent d'accorder à leurs déplacements, à leurs gestes, toute l'attention qu'ils s'efforcent de détourner de l'essentiel.

"Je ne pouvais pas faire autrement..." commence enfin Maurice (Il la regarde l'écouter en silence). "C'est elle qui m'a demandé de venir ; elle croyait que j'appelais de Nantes ; elle avait besoin de venir ; cela ne va pas du tout.

— Elle est malade ?"

Claire-Anne s'était portée en avant, émue soudain par cet élan de sollicitude maternelle que l'on observe souvent chez les femmes frustrées de n'avoir pas eu d'enfant et qui transfèrent avec d'autant plus d'exagération sur ceux des autres un sentiment resté sec et abstrait faute d'avoir été nourri par la vie. Il a un mouvement de dénégation attristée :

"Dieu merci non, c'est déjà ça... Mais cela ne vaut pas beaucoup mieux : c'est avec Bernard que ça ne va pas fort, son mari. Alors elle a envie de se changer un peu les idées ; elle vient comme cela de temps en temps ; on se souvient qu'il y a Papa ; cela ne date pas d'hier.

— Ils n'ont pas d'enfants ?

— Non" dit Maurice. Et elle comprend, à l'air sombre dont il vient de prononcer ce simple mot, qu'elle a touché là quelque chose qui le renvoie bien loin en arrière, au long espoir déçu dont il a fini par faire son deuil, et qui demeure en lui telle une cicatrice oubliée dont il arrive qu'on puisse encore palper l'induration sous les chairs. Elle hésite :

"Ils... ils ne pouvaient pas ?"

Il expire bruyamment par le nez :

"Bien sûr que si ! Emmanuelle était enceinte lorsqu'ils se sont mariés... mais ils ont décidé d'avorter : madame préparait l'agrégation ; qu'elle a eue, évidemment. Mais ensuite c'était la thèse, puis les cours en Fac, les travaux de recherche... Et puis comme cela, d'année en année, eh bien voilà. Tu ne connais pas Emmanuelle, c'est la pure intellectuelle, son travail passe avant tout.

— Mais lui ? il a tout de même son mot à dire ?

— Lui ? Il est pareil ! S'il y a un point sur lequel ils s'entendent parfaitement, c'est bien là-dessus. Lui, c'est le C.N.R.S. : publications, séminaires, voyages d'étude... Il n'est pratiquement jamais à Paris. Je me demande même comment ils arrivent encore à se rencontrer. D'ailleurs pour le moment mieux vaut qu'ils ne se rencontrent pas, d'après ce qu'elle me dit.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Biologie génétique, ou quelque chose comme ça, je ne sais plus le terme exact. Il est devenu une sorte de sommité...

— Et elle ?

— Ce serait plutôt une littéraire au départ. Après l'agreg d'Histoire elle s'est spécialisée dans l'histoire des institutions ; ce qui, d'après moi, serait plutôt du Droit, mais enfin... je ne sais pas ce que t'en penses... (Claire-Anne hausse les épaules avec une moue dubitative). Elle vient de passer Maître-Assistante, à la rentrée ; un poste qu'elle attendait depuis

trois ans. De ce point de vue-là, on peut dire que cela irait plutôt bien pour elle aussi."

Il paraît ne tirer aucune fierté particulière de la réussite de sa fille et de son gendre mais plutôt considérer qu'ils auraient fait fausse route en se consacrant à des domaines qui ne présentent à ses yeux qu'un relatif intérêt. Elle s'étonne de l'entendre en parler avec un tel désenchantement, l'air de suggérer que, évidemment, cela aurait pu être pis, qu'ils auraient pu tourner plus mal encore et que, ma foi, il fallait prendre les choses comme elles étaient. Elle découvre la profonde désillusion qui régit la vie de Maurice, déçu par ce couple d'universitaires reconnus, brillants certes, mais inaptes à réaliser la seule chose qu'il avait espérée d'eux : tout simplement le bonheur pour sa fille. Elle se laisse retomber au fond du canapé, un mouvement qui exprime son impuissance à venir en aide à Maurice, et reste un moment silencieuse, avant de demander :

"Et maintenant, qu'est-ce qui se passe ? C'est elle qui voudrait un enfant ?"

Il hausse les épaules, avec une mimique d'incurable amertume :

"Pfff... Même pas ! Ce qui se passe, c'est que Bernard a trouvé une autre femme, tout bêtement. A force d'être par monts et par vaux... Alors d'un seul coup Emmanuelle retombe de son petit nuage sorbonnard, elle commence à se

dire que ce n'était peut-être pas ça la vie, la réussite ; ce n'est pas être enfermé chacun dans son bureau ou son laboratoire, à savourer les congratulations des collègues chaque fois qu'on a pondu une communication dans une revue spécialisée. Elle commence à s'en rendre compte, mais c'est sans doute un peu tard.

— C'est comme ça aussi que mon mari m'a quittée..." commente Claire-Anne.

Un frémissement resurgi de très loin, de ces régions de sa mémoire qu'elle croyait parfaitement contrôlées, donne une étrange altération à sa voix. Elle n'aurait pas voulu confier cela à Maurice, en tout cas pas maintenant, alors qu'il lui parle de sa fille. Mais, sur le coup de ce qui arrivait à Emmanuelle, elle a ressenti l'effet d'une sorte de chair de poule intérieure, des milliers et des milliers de papilles, hérissées sur la face interne de sa peau, qui stimulent, réactivent, tout un complexe d'impressions et de sentiments qu'elle avait crus oubliés. Thomas aussi avait fini par rencontrer une autre femme à force d'être par monts et par vaux. Elle tenait si peu de place à l'époque dans la vie de son mari qu'il était normal qu'une autre soit venue occuper tout l'espace qui restait ; ne serait-ce que pour combler ce vide. Elle revoit cette soirée dans un restaurant du vieux Lyon, lorsqu'elle avait, par fierté, proposé le divorce à Thomas et qu'il avait aussitôt accepté, la remerciant de voir les choses de façon aussi raisonnable — "aussi saine" avait-il dit —, sans

tomber dans ces crises de jalousie délirante ou de pathos sentimental qu'il n'aurait pas supportées. C'est aussi ce qu'elle voulait éviter, lui avait-elle répondu sur le même ton, surprise elle-même de son propre sang-froid quand elle sentait hurler un ouragan de désespoir au fin fond de ses entrailles et que, reconnaissant et compréhensif, il posait une main tiède sur la sienne qu'elle avait crispée sur la nappe, serrant du poing son couteau. Et ils avaient terminé leur repas, semblables à tous ces couples, dans la salle, qui chuchotaient à mi-voix, se souriaient, ces couples de gens aisés passant là leur soirée et dont un promeneur distrait, jetant par hasard un coup d'œil au travers des rideaux de mousseline de la devanture, aurait pu envier l'apparence de bonheur. Mais le leur était brisé. Elle ne le savait pas encore lorsqu'elle avait proposé un divorce qu'il avait trop facilement accepté tout en feignant d'hypocrites regrets ("s'il n'y a vraiment pas d'autre solution..."). Mais quelle solution y aurait-il eu à partir du moment où celle-là lui convenait, où il venait de reconnaître qu'il lui était indifférent de se séparer d'elle ? Elle avait compris tout à coup que ce divorce, envisagé comme une éventualité lointaine quelques minutes auparavant, un moyen de pression plutôt, une manière de défi, venait de se transformer en cette inéluctable réalité qu'elle aurait là, devant elle, dès demain, tout de suite, au sortir du restaurant lorsqu'il faudrait rentrer chez eux. Thomas avait raison : il n'y avait plus d'autre solution.

"Pourquoi veux-tu qu'il soit trop tard ? reprend-elle, se ressaisissant. Ils ne sont pas les premiers à rencontrer ce genre de difficultés ; la plupart s'en sortent tout de même..."

— Pour moi un couple ce n'est pas ça" tranche amèrement Maurice.

— Et qu'est-ce que c'est ?"

Il la considère longuement, un demi-sourire aux lèvres, et elle a la certitude de deviner exactement la réponse qu'il n'ose pas lui donner : "C'est ce que nous sommes en train d'essayer de faire tous les deux..." Elle soutient un moment son silencieux sourire puis — elle ne sait si ce sont les déboires d'Emmanuelle qui l'ont trop émue ou ce pudique échange qui vient de s'établir entre eux —, préfère se lever pour prévenir une irrépressible montée de ses larmes. Non, elle ne va pas se mettre à pleurer, pas devant lui une fois encore.

"On pourrait peut-être boire quelque chose, tu ne veux pas ?

— Ah ! j'ai justement mis une bouteille de Champagne au frigo, je n'y pensais même plus" dit-il, la suivant à la cuisine. Elle se retourne si vivement qu'il manque buter contre elle.

"Champagne ?... En quel honneur ?

— En notre honneur..."

Il la prend par la taille, l'embrasse jusqu'à ce qu'elle se mette à rire en tentant de se dégager pour aller au

réfrigérateur. Pareille au vent d'été qui fait s'effiloche une nuée menaçante dans l'azur, cette étreinte inattendue entre deux portes a dissipé l'émotion qui oppressait Claire-Anne. Il ne lui reste qu'un curieux sentiment de vacuité qui tient peut-être à cette lumière crue du néon sur les murs laqués de la cuisine, à la stricte fonctionnalité de tous les éléments du décor, ces appareils ménagers émaillés, ce carrelage blanc du sol. Il lui semble tout à coup dénué de sens de s'embrasser ainsi à la dérobée, tels deux collégiens qui profiteraient d'une absence des parents pour se bécoter en toute impunité parce que c'est cela qu'on fait lorsqu'on est amoureux et qu'on se retrouve providentiellement seule avec son petit ami. Ce n'est plus de leur âge de jouer à ces jeux-là, il n'est plus nécessaire de s'étreindre et de s'embrasser dès qu'on en trouve l'occasion, comme s'il fallait assouvir quelque urgence d'un désir trop longtemps ajourné qui ne pouvait plus attendre, un désir de gamins. Elle en veut presque à Maurice de ce mouvement inconsidéré de tendresse. Puis elle comprend – à le voir si gauche derrière elle tandis qu'elle ouvre la porte du frigo pour y prendre le Champagne – qu'il ressent probablement cela lui aussi, qu'il en souffre autant qu'elle, et elle se demande quels gestes alors pourraient bien leur rester puisqu'ils n'ont plus droit à ceux de la jeunesse, à ces impétueuses impatiences des tout premiers amours. Elle est prise d'une sorte de pitié pour leurs piètres gesticulations d'amoureux attardés, prudentes et maladroites, qui font



d'eux les acteurs dérisoires de quelque comédie sentimentale de boulevard s'obstinant dans des rôles depuis longtemps passés de mode à leur insu. Non, décidément elle n'est pas faite pour le bonheur, pas même pour ce bonheur tourmenté qu'elle envie maintenant à Sophie, pas même pour le bonheur brisé d'Emmanuelle. Ce ne sont pas Henri, Sophie, Loulou qui rendent si difficiles ses rapports avec Maurice, au contraire : ils n'auraient pu mieux l'accueillir. Le mal est en elle, depuis toujours. D'ailleurs, même s'il n'avait pas rencontré sa nouvelle femme, il est probable que Thomas aurait fini un jour ou l'autre par l'abandonner.

"...avec deux tranches de flétan et un petit pot de crème fraîche. Il n'y a que la vodka que j'ai oubliée" termine Maurice en refermant doucement la porte du réfrigérateur après avoir commenté ses achats de l'après-midi. "On a de quoi se faire deux belles assiettes norvégiennes... Ça ira ?

— La vodka, j'en ai" dit-elle. Puis, levant la bouteille dont elle serre le goulot : "Mais peut-être qu'après le champagne...

— On verra... Tu as des coupes ?"

Elle lui tend la bouteille pour prendre deux coupes de cristal dans le haut d'un placard et rejoint Maurice au salon.

Ils s'asseyent aux mêmes places, là où la forme de leurs corps a laissé son empreinte sur les sièges. Claire-Anne, du bout du pied, fait glisser le variateur du lampadaire halogène : une vive lumière monte vers la blancheur du

plafond, inondant toute la pièce, à la manière de ces effets d'éclairage, au théâtre, qui suivent immédiatement le lever du rideau et font taire les derniers murmures de la salle. Accroupi au bord de son fauteuil, Maurice s'applique à ouvrir la bouteille. Elle a déposé les deux coupes devant lui et le regarde faire patiemment, comme s'il leur fallait d'abord résoudre ce problème-là, du champagne, avant de reprendre le fil délicat de leur propos. Lorsqu'il sent que le bouchon, qui pousse dans sa main, est sur le point de partir, Maurice relève les yeux vers elle. Il y a le bop ! sonore du bouchon et ce long épanchement de mousse jaillissant du goulot qu'il ne parvient à contrôler pour emplir la coupe de Claire-Anne qu'après qu'une large flaque pétillante se soit déjà répandue sur la table. "Désolé" s'excuse-t-il un peu penaud. Mais déjà elle s'est levée pour chercher une éponge à la cuisine et il ne lui reste qu'à compléter alternativement leurs deux coupes, passant de l'une à l'autre pour laisser le temps à la mousse de descendre.

Ils trinquent avec cérémonie, sans trop savoir ce qu'ils sont en train de fêter là. Entre eux, la perspective de l'arrivée d'Emmanuelle a tissé une sorte de voile invisible qui les isole de nouveau chacun dans son monde, chacun dans le cercle de son propre passé, éloignant dans une transparence irréaliste le peu d'avenir commun qu'ils avaient osé espérer. Bientôt Claire-Anne, une nouvelle fois, serait seule ; Maurice s'occuperait de sa fille. Elle trempe les lèvres dans son verre,

s'efforçant tout de même de sourire, un sourire dont le désenchantement, qu'elle ne sait pas dissimuler, frappe Maurice douloureusement. Se recalant tout au fond de son fauteuil, il boit une longue gorgée silencieuse.

"Je ne pouvais pas faire autrement pour Emmanuelle... Que voulais-tu que je lui dise ? Quand elle a su que j'étais à Quimper, elle m'a aussitôt annoncé qu'elle venait. Evidemment, elle s'imagine que je suis chez Henri...

— Mais, tu as bien fait, dit doucement Claire-Anne. C'est ta fille ; tu pouvais difficilement refuser..."

Il lui sait gré de prononcer exactement les paroles qu'il espérait d'elle, ces paroles qui, en reconnaissant une nécessité supérieure contre laquelle il est impuissant, le disculpent. Et en même temps il lui en veut de se conformer ainsi sans la moindre révolte à ce rôle attendu, d'abdiquer aussi facilement, dès la première alerte, les droits qu'elle aurait dû revendiquer sur lui, de le faire avec une telle indifférence, comme si cela ne la concernait déjà plus. C'est pourtant sur ce terrain-là, de la conversation de convenance, qu'il poursuit lui-même. Peut-être leur faut-il passer par là, par ces banalités de convention, pour se retrouver enfin l'un et l'autre ?

— Eh non, je ne pouvais pas refuser. Que je sois chez moi ou ici, Emmanuelle sait très bien que je suis entièrement

disponible. Quelle raison j'aurais pu lui donner ? Je ne vois pas sous quel prétexte..."

Elle sourit encore une fois, amèrement :

"Je te remercie de ne pas m'avoir utilisée comme prétexte..."

— Claire-Anne !"

Il se lève et vient s'asseoir auprès d'elle, avec le sentiment de jouer une comédie de la consolation dont elle ne peut pas être dupe. Elle ne bouge pas, n'esquisse pas le moindre geste pour l'accueillir et il n'a d'autre recours, assis à son côté, que de boire en silence une nouvelle gorgée de son champagne. Ils boivent encore une fois tous les deux. Puis elle se tourne vers lui. C'est sans doute le pétilllement du champagne qui lui est ainsi monté aux yeux.

"Mais je ne t'en veux pas, Maurice. Je comprends bien : tu ne pouvais pas faire autrement. D'ailleurs qu'est-ce que cela va changer ? Nous ne nous verrons pas pendant ces deux jours-là, et puis c'est tout..."

— Non, ce n'est pas tout. Comment veux-tu que je lui explique que je ne dors pas chez Henri ?"

Avec cette difficulté-là, un regain de confiance se manifeste soudain chez Maurice, ce voile qui les avait séparés vient tout à coup de se lever : ils discutent de l'organisation immédiate de leur vie, avec la complicité de deux amants

qu'unit un intérêt commun, et il est soulagé de constater que cet intérêt-là s'éveille aussi chez Claire-Anne :

"Tu pourrais peut-être aller chez lui pendant ces deux jours ?

— Ridicule !" fait-il avec une vivacité telle qu'il craint un instant de l'avoir blessée et se reprend : "Bien oui : ce serait ridicule vis-à-vis de Henri, non ?" Elle ne peut qu'acquiescer mais se contente de hausser les épaules pour signifier qu'elle n'en sait rien. Alors il n'hésite plus à lui soumettre l'idée qu'il a ruminée jusqu'à son retour, depuis son coup de téléphone à sa fille : "J'ai pensé à autre chose ; à condition que tu sois d'accord, évidemment. C'est de cela que je voulais te parler : j'aimerais beaucoup que tu fasses la connaissance d'Emmanuelle..."

Il attendait qu'elle se récrie, lui reproche de ne penser qu'à lui, non pas à elle, à tout ce qui pouvait l'arranger lui, sans tenir compte de la position délicate où elle se trouvait. N'a-t-elle pas déjà accepté l'invitation chez Loulou et Sophie ? Mais Claire-Anne n'a plus rien à perdre, elle est prête à tout risquer, même cette confrontation avec Emmanuelle dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle aurait lieu de façon prématurée et quelque peu ostentatoire. Il est très étonné de la réaction de son amie, même un peu effrayé :

"Je n'y vois pas d'inconvénient, c'est peut-être une bonne idée."

Elle a de ces décisions imprévisibles qui la font se jeter en avant à corps perdu, dans une sorte d'élan désespéré qui dément tout ce qu'on aurait pu attendre de sa réserve de jeune fille sage. C'est déjà ainsi qu'elle a accepté hier l'invitation de Sophie, comme on se précipiterait du haut d'une falaise sans se demander si, une fois arrivé en bas, on sera vraiment en mesure de nager. Elle le regarde droit dans les yeux, un regard qu'il a peine à soutenir car il réunit au plus profond désarroi une farouche détermination qui remet en cause Maurice lui-même : moi je suis prête, dit ce regard, mais toi ? supporteras-tu cette situation ? La seule manifestation de son émoi est cette légère rougeur venue brunir ses joues. Elle ajoute calmement, d'une voix ferme et profonde :

"Et cela résoudrait du coup tous nos problèmes avec Henri..."

— Tous nos problèmes... cela va peut-être aussi en créer d'autres."

D'un trait, elle avale ce qui restait dans sa coupe et c'est comme son "alea jacta est".

"On verra bien... De toute façon, moi aussi je serai contente de connaître ta fille. Je connais déjà sa chambre et son ours..."

— Ernest !" précise-t-il avec un sourire ému à l'évocation du gros ours en peluche

Elle aussi a retrouvé son sourire, ce large sourire des femmes aux grosses lunettes auquel elle a si souvent recours, un sourire mondain, presque de coquetterie. Il en est tout d'abord réconforté. Puis il se rend compte qu'elle parle d'Emmanuelle comme s'il ne s'agissait que d'une adolescente alors que c'est une femme de son âge qu'elle va rencontrer ; et il prend soudain toute la mesure de ce qu'il vient de proposer.

\* \*

\*

**QUATRIEME PARTIE**

***L'HÔTEL DE LA PLAGE.***



## I

A peine a-t-il le temps d'y reconnaître son image que le panneau de verre coulisse, avec ce chuintement caractéristique des portes automatiques qui semble insidieusement vous inviter à entrer. Il n'y a tout au plus qu'une douzaine de personnes dans le hall de la gare : trois ou quatre à la queue devant l'unique guichet ouvert, deux jeunes femmes qui trompent leur impatience en faisant lentement les cent pas et quelques hommes plus âgés plantés là, les mains dans les poches, immobiles, convaincus de l'inutilité de donner le change puisqu'ils ne sont là que pour attendre. Plus rien, à présent, ne peut dispenser Maurice d'accueillir Emmanuelle ; elle va arriver d'une minute à l'autre ; plus rien sauf un improbable retard du train (mais, sur le moniteur suspendu près de l'accès aux quais, il est déjà annoncé : Paris-Montparnasse – 19 heures 37 – voie 4) ; rien sauf l'éventualité – la seule qui pourrait interrompre l'inexorable cours des choses – qu'elle ait pu le rater ; une éventualité, il le sait bien, qu'il ne faut pas même envisager : jamais sa fille n'a raté un train et cela lui serait-il par extraordinaire arrivé qu'elle aurait aussitôt téléphoné à Henri

pour le prévenir de ce contre-temps. Non, il doit se préparer à la voir apparaître dans la cohue des voyageurs qui envahiront le hall d'ici quelques minutes. Il la cherchera des yeux avec le fol espoir, jusqu'au dernier moment, qu'elle ne s'y trouvera pas ; puis tout à coup elle sera là ; il y aura son sourire, de loin, dès qu'elle l'aura aperçu, et le sourire qu'il arborera à son tour en la reconnaissant, le temps qu'elle parvienne auprès de lui dans la bousculade de ces retrouvailles étrangères.

Il s'avance jusqu'à la baie vitrée donnant sur les quais. Une rame de TGV grise et bleue, sur la première voie, l'empêchera de voir le train d'Emmanuelle entrer en gare. Il reste contempler cette rame vide, abandonnée entre deux voyages, pour laquelle le temps paraît suspendu. Il lui reste quatre minutes à attendre. Lorsqu'il a téléphoné à Henri, ce matin, pour lui annoncer l'arrivée de sa fille, il n'a pas été surpris d'apprendre qu'elle avait appelé la veille et que tout était déjà arrangé. Emmanuelle avait depuis longtemps pris l'habitude de venir quelques jours à Kerlinou où elle avait passé la plupart de ses vacances étant enfant. Elle débarquait presque à l'improviste, sur un simple coup de téléphone, chez Juliette et Henri qui la considéraient un peu comme une nièce. Elle n'avait plus besoin de se faire annoncer par son père. Une fois de plus il a eu le sentiment que tout lui échappait, y compris les dispositions concernant sa propre vie ; toutes les décisions se prenaient dans son dos, comme

lorsque Laura organisait leurs vacances ("J'ai téléphoné à Juliette : ils nous attendent samedi prochain ; ça te va ?"). Même cette rencontre entre Emmanuelle et Claire-Anne, une rencontre dont il a retourné toutes les modalités dans sa tête une bonne partie de la nuit, dont c'est tout de même lui qui prend tous les risques, même cette rencontre-là a aussi été prévue par Henri. Pourquoi ne viendriez-vous pas dîner à la maison tous les trois ? lui a-t-il proposé. Tu vas chercher Emmanuelle à la gare ; de toute façon tu dois la conduire à Kerlinou, non ? autant rester dîner. Claire-Anne viendrait les rejoindre tout naturellement, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que Henri ait invité son associée... Et comme cette idée-là ne lui semblait pas mauvaise, qu'elle lui tirait en outre une belle épine du pied, Maurice a accepté sans trop de réticence. Lorsqu'il a soumis ce projet à Claire-Anne qui est rentrée déjeuner vers midi et demie, elle s'est laissée convaincre sans difficulté : pour elle, quoi qu'ils fassent, cette soirée-là s'annonçait plutôt délicate ; sans doute préférerait-elle la présence d'un tiers comme Henri à une confrontation plus abrupte avec Emmanuelle. De toute façon il n'avait rien de mieux à lui proposer ; la perspective de dîner tous les trois au restaurant, comme il l'avait un moment envisagé, lui paraissait au-dessus de ses forces ; il faudrait nécessairement mettre tout de suite les choses au point et présenter Claire-Anne à sa fille comme... comme quoi ? une amie ? carrément sa maîtresse ? Chez Henri cela se passerait en douceur, il

aurait tout le temps de faire comprendre la situation à Emmanuelle ; il y aurait tante Louise, une conversation ordinaire qui ne prendrait pas cette allure d'"explication" familiale qu'elle aurait entre eux trois. Evidemment que l'idée de Henri était la meilleure ! Claire-Anne s'en est tout de suite rendu compte. Henri, efficace et discret comme toujours, le tirait d'un sacré mauvais pas. Il ressent à son égard une sincère reconnaissance, qui l'émeut un instant, mais qu'il ne peut démêler d'un agaçant ressentiment : il faudra donc toujours que Henri soit là... oui, mais s'il n'avait pas été là ? Un arc-en-ciel parmi la pluie, Henri, dont on apprécie le spectre coloré sans toutefois oublier la menace des sombres nuées. Justement il vient de se remettre à pleuvoir. Une folle giboulée de mars plutôt qu'un crachin de novembre. L'averse tambourine à qui mieux mieux sur ces sortes de dais de toile blanche tendus sur des pylônes au-dessus des quais comme c'est la mode semble-t-il maintenant dans toutes les gares, il y a les mêmes à Nantes. Elle tambourine si fort qu'il distingue à peine le carillon annonçant l'arrivée du train et ne comprend rien à la voix féminine sophistiquée – genre voix d'aéroport – qui doit en préciser la provenance.

Il a instinctivement reculé de quelques pas et levé les yeux vers l'affichage des arrivées. C'est bien le train d'Emmanuelle. Il se prépare intérieurement au moment où elle se trouvera devant lui. Et bientôt deux ou trois voyageurs isolés franchissent la porte du hall qu'ils traversent

en coup de vent. Puis le gros de la troupe se met à déferler, créant un engorgement devant l'étroit passage. De part et d'autre des baies vitrées on s'adresse des signes de la main dès qu'on s'est reconnu. D'un instant à l'autre, parmi eux, apparaîtra le visage d'Emmanuelle, avec cet air faussement dégagé que l'on arbore malgré soi au sortir d'un train, lorsqu'on se sait attendu et que peut-être, à son insu, on a déjà été vu.

Elle est là. Elle aperçoit Maurice et change aussitôt de physionomie, piétinant derrière les autres sans le quitter du regard, aussi gênée que lui de devoir laisser s'éterniser son sourire tant qu'ils ne se seront pas rejoints. Elle n'aurait pas les cheveux coupés si courts, ce serait le visage de Laura et la silhouette resplendissante de santé qu'avait Laura il y a vingt ans. Elle porte encore ce vieux duffle-coat beige-marron, la capuche rabattue en arrière, qui a autrefois appartenu à sa mère, une qualité de vêtement qui ne s'use pas.

"Mais c'est le déluge ici, dis-donc !"

Elle a embrassé Maurice qui lui prend son sac de voyage et l'entraîne vers la sortie. Machinalement il demande :

"Alors, comment ça va ?"

— Mal ! fait-elle en riant.

-Tu me raconteras tout ça dans la voiture..." Il est tout de même soulagé de la voir prendre la chose sur ce ton-là.

"Oh, il n'y a rien de plus à raconter, malheureusement ; je t'ai déjà tout dit au téléphone... Et toi ?"

Il met à profit cette facilité de parole que donne le fait de se presser ainsi sous la pluie côte à côte, comme si les mots devaient être emportés par la course et le vent, ne pas tirer à conséquence :

"Assez bien... Moi aussi je te raconterai cela tout à l'heure."

En ouvrant la portière de la Lancia, tandis qu'il se dépêche de fourrer le sac dans le coffre, elle lui lance :

"Tu ne vas pas me dire que tu t'es trouvé une nana ?"

Une telle bourrasque leur fouette le visage, à ce moment-là, qu'il ne juge pas nécessaire de répondre ; il s'engouffre lui aussi dans la voiture et met le contact.

Légèrement penchée vers le pare-brise, elle regarde, par delà le va-et-vient des essuie-glace, les quais de l'Odet défilier, les remparts, les deux flèches de la cathédrale.

"Cela fait du bien de se retrouver à Quimper, même par ce temps de chien... Au moins ici on a l'impression de respirer !"

Maurice tourne la tête pour lui sourire : depuis sa prime adolescence elle fait toujours la même réflexion, chaque fois qu'ils arrivent à Quimper. Ils s'en moquaient gentiment Laura et lui ; c'était à qui parviendrait à prononcer la fameuse formule avant elle, dès qu'ils parvenaient au centre-ville, tout

en la retardant le plus possible. Ils s'écriaient parfois simultanément : "Cela fait du bien..." et ils éclataient de rire tous les trois. "N'empêche que c'est vrai que ça fait du bien..." reconnaissait Laura lorsqu'ils s'étaient calmés. Emmanuelle et son père acquiesçaient silencieusement. Ils traversaient Quimper sans échanger d'autres paroles, accaparés chacun par le besoin de s'imprégner de ces rues et ces maisons, à droite, à gauche, le Grand Café de Bretagne, la Préfecture, l'austérité triste des quais devant le Palais de Justice, là où les sabliers qui remontaient avec la marée déversaient autrefois leur cargaison de maërl des Glénan. Ce n'était qu'au sortir de la ville qu'ils recommençaient à parler, comme s'ils avaient craint jusque là d'altérer quelque chose de leur émotion respective à retrouver ces lieux qu'ils aimaient également tous les trois.

Emmanuelle lui rend son sourire ; ils se taisent, comme autrefois. Comme autrefois ? pense Maurice en évitant sur le rond-point la nouvelle voie express de Pont-L'Abbé pour prendre l'ancienne route des châteaux qui mène directement chez Henri. Non justement, pas comme autrefois. S'ils se taisent aujourd'hui, c'est qu'ils ont peut-être trop à se dire. Emmanuelle est ici pour lui parler de ses déboires avec Bernard et lui, avant d'arriver à Kerlinou, il faudra bien qu'il trouve le moyen de lui expliquer pourquoi il ne séjourne pas comme d'habitude chez Henri, pourquoi il ne fera que la déposer et rentrera avec Claire-Anne après le dîner. C'est

maintenant qu'il devrait commencer à lui en parler. Mais n'est-il pas normal qu'un père s'inquiète auparavant des difficultés de sa fille, venue chercher réconfort auprès de lui ?

"Alors, demande-t-il en tâchant de prendre la chose à la légère, qu'est-ce qui lui arrive à ton Bernard ?"

Une ironie amère rend la voix d'Emmanuelle désagréablement pointue :

"A lui ? Tu parles ! rien du tout. C'est à moi que ça arrive..."

Elle paraît à bout de nerfs, aussi Maurice change de ton :

"Je sais... Mais enfin, il y a longtemps qu'il voit cette femme-là ? Tu le savais ?

— Evidemment ! Il y a presque un an que je le sais, depuis son congrès à Philadelphie en janvier dernier.

— Et qu'est-ce que tu as fait ?

— Rien. Je me suis dit que ça lui passerait. Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? Mais apparemment cela ne passe pas : il y a quinze jours, il m'a annoncé pour la première fois qu'il se réservait un week-end avec elle."

Avant l'embranchement de Plomelin plusieurs virages s'enchaînent, serrés, sous de hautes frondaisons entre les talus. Sans quitter la route des yeux, il s'étonne :

"Tu as accepté ça ?"



Elle s'est tournée vers lui, de biais sur son siège, la jambe gauche repliée sous l'autre. Elle prenait toujours cette position-là lorsqu'elle était jeune fille pour bavarder avec lui en voiture. Dans l'obscurité de l'habitacle, il a deviné, senti plutôt, qu'elle vient machinalement de se placer ainsi, comme autrefois. Elle lui parle de ses affaires de femme, de cette navigation houleuse qui met son couple en péril ; elle en parle avec son dur détachement de femme mûre, consciente que ce sont là choses qui arrivent et que cela vient de lui arriver, à elle comme aux autres ; mais la posture qu'elle a prise – au creux du siège, cette jambe pliée sous l'autre – révèle suffisamment à Maurice que c'est encore la petite fille qui lui parle et que, malgré la force de sa volonté d'adulte, elle ne peut contraindre son corps à cacher en présence de son père sa solitude, son désarroi, ce besoin inavoué de lui confier sa détresse.

"Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? Tu n'aurais pas accepté, toi ?"

L'agressivité d'Emmanuelle se retourne contre lui, comme si elle lui reprochait d'avoir posé cette question, lui qui n'a jamais eu à accepter ou refuser pareille situation. Il comprend qu'inconsciemment elle lui reproche d'avoir formé ce couple avec Laura, ce couple uni et sans histoire dont elle n'a jamais été qu'une spectatrice extérieure, et le pendant : il y avait eux et elle. Et c'est maintenant qu'elle en est jalouse, qu'elle jalouse rétrospectivement ce bonheur trop

facile, maintenant qu'il n'est plus. Il a envie de protester qu'il n'y est pour rien, qu'ils n'y sont pour rien Laura et lui. "Tu sais bien que ta mère et moi..." Oui, c'était différent, Laura et lui, mais rien de ce qu'elle a dit ne justifie qu'il le lui fasse sentir.

"Hein ? insiste-t-elle, qu'est-ce que tu aurais fait ?"

Sans détacher les yeux du faisceau de ses phares, dans la longue ligne droite qui descend vers l'anse de Plomelin, il répond seulement :

"Rien. Comme toi sans doute..."

— Alors pourquoi tu me demandes ça, si j'ai accepté, puisqu'il n'y avait rien d'autre à faire ? Tu dis n'importe quoi... Tu t'en fous ou quoi ? En fait ça t'emmerde ce qui m'arrive ? Dis-le !

— Oui, ça m'emmerde — au niveau de la chapelle de saint Roch, il bifurque à gauche, vers l'Odet, dans le chemin de sous-bois qui conduit chez Henri —, ça m'emmerde parce que je ne m'en fous pas justement."

Ils roulent plus lentement dans l'obscurité d'un tunnel de ramures entrecroisées dont gouttent de grosses perles de pluie qui éclatent sur le pare-brise. Les vieux châtaigniers des talus n'ont pas encore perdu leur feuillage. Il remet un instant les essuie-glace.

"Tu le sais bien que je ne m'en fous pas", répète-t-il comme elle garde le silence.

Elle a appuyé le coude sur le haut de son dossier. Il sent une onde de chaleur lui effleurer la nuque : la main d'Emmanuelle, cette main d'une jeune fille qu'il n'a pas oubliée, s'est posée à plat sur son épaule.

"Evidemment que je le sais..." La voix, comme si elle voulait accompagner son geste, s'abandonne elle aussi, débarrassée de ces scories d'acidité acerbe apportées de Paris, que des heures de rumination solitaire dans le train auraient pour ainsi dire cristallisées. "Je le sais bien, Pap'... Je n'y peux rien, ce n'est pas de ma faute, il m'a poussée à bout toute cette semaine." Et puis, avec un regain d'alacrité juvénile : "Je suis en boule, là ! et tu sais bien que lorsque je suis en boule..."

— Je pique ! achèvent-ils ensemble.

— Emmanuelle-hérisson..." murmure Maurice. Il sent la pression des doigts frêles qui lui serrent l'épaule. C'est le surnom ironique que lui donnait Laura pour la faire enrager lorsque leur fille, vers dix-douze ans, faisait sa mauvaise tête. "Emmanuelle-hérisson..." chantonnait doucement Laura, "lorsqu'elle est en boule... – elle pique !" reprenait Maurice en chœur. Et la petite fille, à travers ses larmes boudeuses, finissait par en rire avec eux. La crise était passée.

Ils roulent un moment sans rien dire. Maurice a le sentiment agaçant de conduire mal, trop crispé, le buste figé par une sorte d'invisible corset de crainte d'effaroucher la

présence légère, comme un animal familier, un chaton maladroit qu'il aurait là, en équilibre sur l'épaule. A l'entrée de Kerlinou, les deux battants ouverts du nouveau portail de PVC blanc font une tache incongrue dans l'ombre dense des talus. Emmanuelle reprend une position normale sur son siège dès qu'il s'engage dans l'allée et le chaton qui l'avait contraint à cette immobilité attentive libère soudain son épaule. Il se trouve seul à nouveau, et livré à lui-même.

"Tiens, remarque Emmanuelle émoustillée de retrouver Kerlinou, Henri a des invités ?"

Elle vient d'apercevoir la Saab noire de Claire-Anne rangée devant les fenêtres du salon. Maurice en est aussi surpris qu'elle : dans son esprit, sans qu'il sache pourquoi, Claire-Anne n'aurait dû arriver qu'après eux.

"Son associée je crois, Claire-Anne Rousseau. Il me semble qu'il avait parlé de l'inviter... Cela te contrarie ?"

— Pas du tout ! Au contraire, ça me changera les idées... J'ai plutôt besoin de voir des gens."

Il vient garer la voiture près de celle de Claire-Anne, tellement troublé d'avoir prononcé ce nom devant sa fille que, croyant couper le contact, il actionne une nouvelle fois le démarreur. Un crissement insupportable du lanceur sanctionne impitoyablement le demi mensonge qu'il vient de faire à Emmanuelle. Elle le considère, étonnée.

"Tu la connais ?"

— J'ai dîné une fois avec elle ; ici ; la semaine dernière. Henri avait invité toute l'équipe, Loulou, Joël... et ses deux associés, elle et Emile.

— Tu étais déjà ici la semaine dernière ?

— J'avais raccompagné Henri, je ne te l'ai pas dit ? Il était venu à Nantes en train, tu sais bien qu'il ne conduit presque plus."

Ils sont restés dans la voiture, tous feux éteints. Ni l'un ni l'autre ne semble pressé de descendre, comme s'ils attendaient quelque chose avant d'entrer chez Henri, quelque chose qu'il aurait à lui dire tant qu'ils sont encore seuls ou bien qu'elle lui dirait, elle. C'est peut-être la dernière occasion, pense-t-il, de la mettre au courant ; plus tard cela deviendra difficile puisque Claire-Anne est déjà là. Oui, cette fois-ci il va parler à Emmanuelle. Mais elle le prend de court :

"Et il l'invite encore aujourd'hui ?

— C'est parce que... — il sait qu'il ne dira qu'une demi-vérité à sa fille et cela lui coûte déjà suffisamment — parce qu'elle est venue chez moi lundi dernier...

— Chez toi ?

— Henri m'avait demandé de l'héberger pour deux nuits : elle devait plaider pour eux à Nantes.

— Et ensuite tu es venu une nouvelle fois à Quimper ? Ce coup-là pour la raccompagner... Tu fais le taxi, quoi...

Remarque que c'est une façon comme une autre d'occuper sa retraite.

— Mais non," ment honteusement Maurice, sans s'avouer vraiment ce qu'il entend nier : le fait d'avoir raccompagné Claire-Anne ou de faire le taxi. Il se sent acculé par la joyeuse ironie d'Emmanuelle, persuadé qu'elle a déjà deviné quelque chose, qu'elle a la puce à l'oreille et se moque gentiment de lui pour essayer de lui en faire dire davantage. Du coup il ne voit plus comment s'y prendre pour lui annoncer vraiment ce qu'il en est. Il ne demandait que cela pourtant : clarifier cette situation une fois pour toutes avant d'affronter Claire-Anne et Henri qui les attendent derrière les fenêtres éclairées du salon.

Puis les lanternes du perron s'allument. Henri marche vers eux. Dans le calme nocturne, la couche épaisse du gravier crisse exagérément sous chacun de ses pas.

"Dites-donc, le père et la fille, il n'y a plus moyen de vous séparer ! Et nous, alors ?"

Il a ouvert en grand la portière d'Emmanuelle.

"Pourquoi non ? lâche-t-elle rapidement à son père avant de pivoter pour sortir. Après tout, tu aurais tort..." Et elle passe ses bras au cou de Henri qui se penchait pour l'embrasser. Maurice s'interroge un moment sur ce qu'elle a voulu dire, puis se décide à ouvrir sa portière pour sortir à son tour. Emmanuelle et Henri se tiennent embrassés près

de la voiture. Ils ont toujours eu ces retrouvailles plutôt démonstratives. Elle a conservé de son enfance l'habitude de lui sauter au cou dès qu'ils arrivent à Kerlinou. Autrefois, elle sautait de la même façon au cou de Juliette qui la soulevait de terre en la serrant dans ses bras. Mais il y a déjà très longtemps que Juliette ne l'a plus soulevée ainsi. Et à présent elle n'est même plus là pour l'embrasser.

Henri se libère enfin d'Emmanuelle. Avec sa courte brosse bien blanchie et la fine monture d'or de ses lunettes il pourrait passer pour le grand-père de cette petite fille-femme qui s'accroche à lui. Les années ont eu beau passer, elle est effectivement demeurée pour lui cette petite fille-là. Rayonnant encore de l'émotion de leur étreinte, il serre la main de Maurice, longuement, comme s'il y avait à faire passer dans cette poignée de mains silencieuse tout ce que l'un et l'autre n'avaient plus besoin d'évoquer. Les prenant chacun par un bras, il les entraîne vers l'entrée.

\* \*

\*

## II

Claire-Anne était assise là, au salon, avec Henri et sa mère, dans la lumière surannée de leur vieux lampadaire néobreton. Elle savait que Maurice venait d'arriver : ses phares, lorsqu'il s'était arrêté devant la maison, avaient balayé tout le fond de la pièce avant de se fixer sur eux, projetant soudain leur petit groupe discret sous les feux de la scène, comme s'ils étaient mis en demeure de donner immédiatement quelque spectacle dont ils ignoreraient tout. Ils avaient cessé de bavarder pour se tourner vers les fenêtres illuminées mais les phares aussitôt s'étaient éteints. Henri s'était levé. Était sorti. Tante Louise avait laissé retomber le bras maigre haussé pour protéger ses yeux.

"C'est Maurice" avait-elle indiqué à Claire-Anne en lui adressant un sourire censé lui faire partager ce bonheur qu'elle ressentait à l'arrivée de son petit garçon d'autrefois. Avec affabilité, Claire-Anne avait répondu au sourire de la vieille dame. Elle le savait bien que c'était Maurice ; elle ne faisait que l'attendre depuis qu'elle était arrivée. Elle savait aussi qu'Emmanuelle l'accompagnait. Cet instant, elle n'avait cessé de le redouter depuis qu'elle était assise là, de le désirer,



l'oreille tendue au moindre bruit extérieur, au premier signe qui annoncerait la voiture de Maurice, sans parvenir à calmer l'agitation de son esprit, cette sorte de qui-vive intérieur d'autant plus épuisant qu'elle s'efforçait de n'en rien laisser paraître. Henri tâchait d'entretenir une sorte de conversation provisoire dont personne n'était dupe, revenant sans nécessité sur des détails du dossier Guinet dont ils avaient déjà suffisamment discuté dans l'après-midi. Elle faisait semblant de s'y intéresser et de lui répondre le plus naturellement possible.

Emmanuelle et Henri sont entrés les premiers. L'universitaire parisienne que Claire-Anne s'était imaginée (une certaine élégance, même sous des apparences vestimentaires sans doute décontractées, quelque chose de cette supériorité sereine de la pure intellectuelle qui n'a plus rien à prouver) n'est qu'une jeune femme aux joues rondes, souriante, vêtue du jean et du pull passe-partout de l'étudiante sous un vieux duffle-coat marron aux poches complètement déformées. Elle se dirige aussitôt vers le fauteuil de tante Louise qu'elle embrasse sans lui laisser le temps de se lever, lui imposant cette inconfortable position – la tête renversée en arrière, bras tendus vers le haut pour saisir le cou d'Emmanuelle – qu'elle lui aurait épargnée avec un peu moins d'impatience et qui gêne sans doute davantage Claire-Anne que la vieille dame. Parce qu'on ne sait en effet laquelle des deux tient le plus à prolonger cette étreinte

incommode, d'Emmanuelle qui serre avec effusion les frêles épaules de tante Louise ou de celle-ci qui s'est mise à lui couvrir les joues – "Mmm, mmm..." – d'une série de ces petits baisers suceurs que les vieillards réservent d'ordinaire aux enfants. Elle a paru ne pas remarquer Claire-Anne, qui pourtant s'est levée à son approche et détourne maintenant son regard sur Maurice qui fait une entrée discrète, lui adresse un sourire embarrassé, vient vers eux à pas de loup comme s'il craignait que sa fille puisse lui reprocher de perturber ses retrouvailles avec Kerlinou. Va-t-il la saluer ainsi de loin ? simplement lui serrer la main ? ou venir l'embrasser sur les joues comme le ferait un vieux camarade ? L'indécision que révèle l'attitude de Maurice (comme s'il ne savait plus quoi faire d'elle maintenant qu'Emmanuelle est avec eux, dans le salon des Kerangat, et que les choses semblent reprendre leur cours d'autrefois, avant qu'elle ne s'immisce entre eux) noue la gorge de Claire-Anne. Non, il n'a pas parlé à sa fille, c'est certain. De toute façon, en admettant qu'il lui ait parlé, que pourrait-il faire d'autre en présence de la mère de Henri qui n'est au courant de rien ? Elle pressent que ce soir encore il leur faudra, vis-à-vis l'un de l'autre, se comporter comme deux étrangers, assumer à nouveau ce rôle qui lui répugne d'autant plus à présent qu'il doit se jouer sous les yeux de Henri, informé de leur relation, et, surtout, à l'intention d'Emmanuelle, inscrivant ainsi leur première rencontre définitivement sous

le signe de la dissimulation et du mensonge ; et cela elle ne le veut pas, elle ne veut pas commencer comme cela. Maurice est parvenu près d'eux. Emmanuelle se redresse ; sa physionomie, encore imprégnée de son embrassade avec tante Louise, reprend instantanément une expression de réserve polie en se tournant vers Claire-Anne dans l'attente des présentations. Henri, qu'elle n'a pas vu s'approcher, les prend toutes les deux par le bras.

"Claire-Anne Rousseau, mon associée" dit-il à l'une. Et à l'autre : "Emmanuelle... la fille de Maurice ; comme qui dirait ma nièce..."

Emmanuelle serre avec enjouement la main que lui tend Claire-Anne. Elle a une poignée de main vigoureuse de femme jeune et active pour qui ces formalités-là sont à expédier au plus vite :

"Bonjour ! Papa me parlait justement de vous en arrivant."

Elle a l'impression de s'empourprer et s'en irrite. Elle croit rougir de plus en plus. Qu'a-t-il pu lui dire ? Pourquoi lui aurait-il parlé d'elle sinon pour lui annoncer... Mais le sourire froid d'Emmanuelle n'implique pas le moindre sous-entendu, aucun de ces rayons de sympathie complice qui pourraient laisser supposer qu'elle voit en elle davantage qu'une invitée de Henri, son associée ainsi qu'il l'a présentée, une rencontre indifférente, sans lendemain ; ce n'est qu'un

sourire de stricte politesse, dénué de toute chaleur, ce sourire formel que l'on concède aux gens qu'on a déjà l'intention d'oublier. Elle cherche les yeux de Maurice – qui semble comme paralysé, un vague rictus crispé sur les lèvres – et ne trouve rien non plus dans ce regard absent qui la puisse conforter, pas le moindre signe de connivence à son intention susceptible de dissiper ses incertitudes. Lorsqu'il se décide tout de même à intervenir, c'est avec l'incroyable détachement de quelqu'un qui participerait à une sorte de jeu de société où son tour serait venu de prendre la parole :

"Je lui ai simplement dit que j'avais eu le plaisir de vous héberger à Nantes la semaine dernière..."

Ce vouvoisement lui fait refluer tout le sang du visage, au point qu'elle se sent presque défaillir. Elle ne supportera pas une deuxième fois cette situation qu'elle a déjà endurée chez Sophie. Dans l'affolement de son émotion elle échafaude déjà n'importe quel prétexte qui lui permettrait de s'en aller ; mais avant même de mesurer la portée de ce qu'elle dit, elle s'entend demander doucement :

"Tu ne lui as rien dit d'autre ?"

Il y a ce sourd tremblement au tréfonds de son corps qu'elle n'est pas certaine d'avoir su réprimer, pourtant, dans son apparence extérieure, aucun indice ne permet de soupçonner à quel point elle vient de perdre le contrôle d'elle-même. Emmanuelle pivote vers son père. Henri,

comme s'il refusait d'être impliqué dans ce qui allait suivre, fait un pas discret en arrière et, après un bref désarroi, trouve une contenance en allant se poster près du fauteuil de sa mère qui, apparemment, n'a rien entendu. Maurice fixe sur Claire-Anne des yeux indécis ; puis les reporte sur sa fille et prend tout à coup son parti :

"Non, mais je vais lui dire".

Il doit faire à Emmanuelle quelque signe qui échappe à Claire-Anne car elle le suit aussitôt dans l'embrasure d'une fenêtre où ils s'arrêtent face à face. Claire-Anne se surprend à tenter de déchiffrer les premiers mots que Maurice confie à sa fille, mais les phrases qu'elle reconstitue dans sa tête ne correspondent à aucun des mouvements de ses lèvres et d'ailleurs Henri, tout se suite, s'empresse de l'inviter à se rasseoir et s'enquiert de ce qu'elle souhaiterait boire.

"Comme tout le monde, répond-elle, incapable d'avoir une idée précise de quelque boisson que ce soit.

— Mais "tout le monde" n'a encore rien choisi, plaisante-t-il. Vous avez donc entière liberté : Porto, Martini, whisky, Ricard... je crois que j'ai un peu de tout.

— Alors whisky ! si je ne suis pas la seule...

— Eh bien, mets-moi donc un whisky aussi ; j'accompagnerai Claire-Anne" fait tante Louise qui depuis un moment observe la scène en silence.

Claire-Anne et Henri échangent un regard.

"Oh, oh, Maman, mais tu te dévergondes !

— Et alors ? Cela fait des années que je n'ai pas bu de whisky... Et puis c'est bon pour les artères, paraît-il ; c'est du moins ce que prétend Joël.

— Ah ! si c'est une ordonnance de Joël..."

Claire-Anne fait complaisamment écho, par une sorte de réflexe mondain, au petit sourire ironique de Henri. Elle se demande si tante Louise, en assumant ce rôle de vieille dame indigne, n'a pas tout bonnement compris ce qui se passait et ne s'offre pas avec délicatesse comme diversion au surprenant aparté de Maurice et de sa fille qui continuent là-bas leur conciliabule à voix basse, dans l'encoignure où ils se sont retirés. Et en effet un éclat de bonté malicieuse dans les yeux de la vieille femme en ravive le bleu trop pâle, ce bleu sans doute déjà clair de l'enfance que tant d'années ont flétri. Elle semble tout à fait contente d'elle, satisfaite, peut-être, à l'idée qu'elle manipule tout son monde sans que rien n'y paraisse et que tout compte fait, à sa manière, modestement, c'est elle qui arrange les choses comme elle l'entend.

Elle se met soudain à tapoter l'accoudoir du large fauteuil de cuir voisin du sien :

"Venez donc vous asseoir près de moi, ma petite Claire-Anne. Puisque Maurice nous préfère sa fille, eh bien on va s'arranger sans lui, toutes les deux, pendant que Henri servira les apéritifs. Hein, tu nous sers, Henri ?"

Il n'est pas possible de se dérober. Elle vient s'asseoir dans le fauteuil désigné, face aux fenêtres, d'où elle a Emmanuelle et Maurice directement sous les yeux, et doit faire un effort sur elle-même pour ne pas laisser sans réponse la prévenance de son hôtesse :

"Ce sont les retrouvailles du père et de la fille, c'est normal."

Tante Louise prend une petite voix couineuse de souris, presque caricaturale :

"Oui, oui, oui... – elle rit de plaisir rien qu'à voir Emmanuelle et Maurice, de son rire cassé de vieillard, hochant la tête à petits coups – le père et la fille..." Puis, se penchant soudain vers Claire-Anne comme si elle avait à lui confier quelque énorme secret : "Ils ont toujours été comme ça... Je l'ai souvent dit à Laura : si jamais tu devais être jalouse de quelqu'un ce serait de ta fille. Oui, oui... je lui disais ça. Mais vous pensez bien que Laura n'a jamais eu aucune occasion d'être jalouse, ça non, vous connaissez Maurice..."

Si elle le connaît ? Claire-Anne se le demande. Comment prétendre connaître quelqu'un à peine plus d'une semaine après l'avoir rencontré ? Il lui semble pourtant que tante Louise, en s'adressant à elle comme à une amie de longue date de Maurice, a touché juste, qu'elle l'ait fait sciemment ou parce que les véritables rapports entre les gens

commencent à s'embrouiller dans sa tête. Peut-être s'imagine-t-elle effectivement qu'ils se connaissent depuis plus longtemps ? peut-être la confond-elle momentanément avec quelqu'un d'autre, Martine ou Sophie ? En tout cas l'introduire dans leur intimité de cette manière-là – "vous connaissez Maurice" – a provoqué un bizarre sentiment chez Claire-Anne : l'illusion, un instant, qu'elle aussi fait partie de ce petit cercle des amis de Maurice, qu'elle en fait partie depuis toujours puisque tante Louise l'a traitée comme telle. Mais elle surprend le regard qu'Emmanuelle, tout en écoutant parler son père, lui jette à la dérobée, un regard acéré, scrutateur, qui de toute évidence cherche à la jauger. Avec hostilité ? ou déjà un embryon de sympathie ? Elle n'est pas à même pour le moment d'en décider. Ce regard la ramène brutalement à son statut d'étrangère et d'intruse, de suppliante à l'entrée du cercle magique, dans l'attente d'un verdict dont peut dépendre sa vie. Les deux femmes, aussitôt, détournent ensemble les yeux.

"Il a l'air effectivement très attaché à sa fille" reconnaît-elle sans se rendre compte qu'elle vient de donner à tante Louise l'occasion qu'elle attendait de renchérir (toujours à voix basse comme si cet entretien chuchoté, pour quelque raison de mystérieux équilibre, devait faire pendant à l'autre, là-bas, à demi étouffé entre les rideaux) :



"Surtout maintenant... Emmanuelle ressemble tellement à sa mère, vous comprenez. Même moi, telle qu'elle est là en ce moment, j'ai l'impression de voir Laura."

Claire-Anne ne peut s'empêcher de reporter les yeux vers la fenêtre : Emmanuelle parle maintenant à son tour, très vite, avec des gestes secs de la main comme si elle faisait la leçon à son père. Ainsi c'est là Laura, Laura à peu près à son âge, cette belle jeune femme énergique, pleine de vie, que Maurice a aimée. La mollesse de son propre corps, sa langueur, et cette faiblesse de tempérament dont elle est persuadée d'avoir toujours souffert, elle les ressent tout à coup comme une irrémédiable infirmité.

"Et pourtant, le pauvre, continue tante Louise, ce n'est pas qu'il la voie très souvent : Emmanuelle a tellement de travail à la Faculté... C'est sans doute pour cela qu'à chaque fois ils ont tant de choses à se dire."

Et comme Claire-Anne se sent dans l'obligation de répondre quelque chose, elle dit que cela se comprend, que c'est bien naturel entre un père et une fille. Puis elle ajoute machinalement, par besoin de ne pas laisser mourir cette conversation si éloignée de sa seule vraie préoccupation : "Mais elle est mariée, je crois ?" et s'en mord les lèvres aussitôt. Quel intérêt a-t-elle à jouer ce jeu-là avec la mère de Henri ? Elle le sait bien qu'Emmanuelle est mariée ; elle en sait même bien davantage, que doit ignorer la pauvre femme. Mais celle-ci paraît tout heureuse de trouver une

providentielle confidente, si attentive à la vie des êtres qui lui sont chers. Elle émet une exclamation surprenante qui fait s'érailler son fragile filet de voix :

"Ah, bien sûr ! Cela fait des années ! Avec un chercheur du C.N.R.S." (Maurice et Emmanuelle ont tourné la tête. Voyant qu'ils s'apprêtent à revenir vers elles, tante Louise se penche encore une fois vers sa voisine, lui saisit le bras) : "A mon avis ce Bernard n'est pas quelqu'un de très intéressant, confie-t-elle rapidement, comme s'il lui fallait à tout prix informer de cela Claire-Anne avant que les autres ne reviennent. D'ailleurs il la laisse toujours venir seule à Kerlinou." Claire-Anne acquiesce vaguement de la tête. Maurice et sa fille s'approchent. C'est presque dans l'oreille que Tante Louise lui chuchote encore : "Je n'ai jamais eu l'impression que Maurice s'entendait très bien avec lui... Alors les cachottiers ? reprend-elle tout à coup de sa voix normale à l'intention de Maurice, qu'est-ce que vous aviez encore à vous raconter, hein ?

— Des secrets de père et de fille, pardi ! intervient Henri qui rapporte de la cuisine un plateau chargé de verres et de ramequins d'amuse-gueule.

— Parfaitement" confirme Maurice en s'asseyant, de manière à faire gentiment comprendre à tante Louise qu'elle n'en saura pas davantage, ce qu'elle accepte de bonne grâce, se retirant dans sa coquille d'aïeule discrète qui ne participe

plus aux festivités que par sa présence maintenant que son fils est de retour pour s'occuper de leurs hôtes.

Henri a commencé à servir les apéritifs. Il a conservé son cardigan jaune paille et le pantalon de costume gris qu'il portait au bureau cet après-midi mais c'est la première fois que Claire-Anne le voit sans cravate, col ouvert ; et cette liberté contraste tellement avec la rigueur habituelle de sa tenue, avec ce que son visage aux lunettes finement cerclées d'or, sa courte brosse de cheveux blancs, suggèrent de discipline austère, que cela suffit à lui donner un air presque débraillé. Il emplit les verres disposés sur la table basse sans plier les jambes, le buste simplement ployé tel un maître d'hôtel stylé – et d'ailleurs chacun de ses gestes évoque cette sorte d'élégance affectée –, une attitude qui appellerait en effet plutôt le port du nœud papillon. Mais le côté un peu guindé de ce cérémonial est démenti par le doux raffinement de son sourire où Claire-Anne retrouve cette bonté délicate, la même que chez sa mère, dont depuis quelques jours elle apprécie l'agrément et qui vient encore de se manifester dans l'à-propos avec lequel il est intervenu tout à l'heure en répondant à sa mère, dans la façon qu'il a maintenant de différer la confrontation immédiate avec Emmanuelle en prolongeant sans en avoir l'air le rituel du service.

"Merci, s'exclame-t-elle, ouh-là, merci..." en tendant le doigt au-dessus de son verre où il est en train de lui verser

une dose plutôt généreuse de whisky, voyant qu'elle ne l'arrête pas.

Restée debout, Emmanuelle ôte son duffle-coat pour aller le suspendre dans l'entrée et Claire-Anne en profite pour interroger Maurice du regard mais il ne peut rien lui dire en présence de tante Louise. Il se contente d'un demi-sourire qui peut aussi bien signifier que tout va bien que simplement tendre à la reconforter, lui donner du courage. "Ne t'inquiète pas, je suis là" semble dire le sourire de Maurice, un sourire aussitôt interrompu par Henri, la bouteille en suspens, qui lui propose à lui aussi un whisky. Emmanuelle retraverse la pièce, évitant, d'un mouvement chaloupé de la hanche, le coin de la longue table de salle à manger. Claire-Anne admire la vigueur bien découplée de son corps, serré dans ce jean et un fin pull en pointe noir qui moule une poitrine haute et ronde. Jamais elle n'aurait osé associer le noir de ce pull au marron foncé du duffle-coat, encore moins avec ce jean bleu. Mais les harmonies à la mode doivent constituer la moindre des préoccupations d'Emmanuelle qui paraît tellement ne faire qu'un avec ses vêtements, comme avec une seconde peau strictement fonctionnelle, qu'on se dit qu'elle pourrait porter n'importe quoi avec la même aisance. Leurs regards se croisent une nouvelle fois ; et, comme Emmanuelle ne détourne pas les yeux, elles se sourient, sans raison, jusqu'à ce qu'elle s'asseye à côté de son père. Un colifichet, du genre de ceux que l'on vend aux étals des

stations balnéaires, une sorte de dent de requin montée sur or, balance légèrement dans le vide et revient s'immobiliser aussitôt entre ses deux seins. Claire-Anne se sent accablée de l'importance et du poids de ses propres bijoux : cette broche de pierreries qui doit jeter tous ses feux au revers de son tailleur, la lourde gourmette d'or de sa mère ; des bijoux de rombière probablement aux yeux d'Emmanuelle. Comment doit-elle donc la percevoir ? Une avocate, stéréotype d'une bourgeoisie respectueuse des valeurs établies sans doute, satisfaite de sa réussite sociale dans le petit monde des notabilités de province ? En tout cas quelqu'un qui n'a plus sa jeunesse ni sa liberté d'esprit, une femme d'une autre génération, déjà de l'autre bord. "Mais j'ai pourtant le même âge que toi ! proteste-t-elle intérieurement ; comment se fait-il que tu sois encore si jeune et moi déjà si mûre, si fatiguée ? Peut-être parce que tu as la chance d'être encore une fille, la fille de quelqu'un, la fille de mon amant ?" Elle se répète avec concentration, en tâchant de se pénétrer du sens profond de chacun de ces mots : "la fille... de mon amant..." Oui, Emmanuelle est devenue en quelque sorte un peu sa fille, et elle un peu sa mère, si peu... Tandis que elle, Claire-Anne, il y a déjà longtemps qu'elle n'est plus la fille de personne – c'est sans doute cela qui vous fait prendre de l'âge, n'être plus l'enfant de personne – et mère, elle ne l'a jamais été, elle ne le sera probablement jamais...

"Tu vas tout de même rester quelques jours avec nous ?" demandait tante Louise qui n'avait pas détaché les yeux d'Emmanuelle jusqu'à ce qu'elle s'asseye.

Le rire pétille d'abord un instant dans les pupilles noires d'Emmanuelle avant d'éclater franchement sur ses lèvres, un de ces rires d'indulgence affectueuse pour l'innocence des personnes âgées qui ne sont plus au courant de rien, n'ont plus aucune idée des contraintes de la vie :

"Malheureusement non, ma pauvre Tatoune. Je retravaille lundi, moi.

— Ah oui, toujours ton travail..." commente la vieille dame d'un air faussement déçu qui laisse supposer qu'elle savait déjà à quoi s'en tenir avant de poser sa question, sans doute Henri l'avait-il informée qu'Emmanuelle ne resterait que le week-end. D'ailleurs il rappelle, en approchant une chaise de leur petit cercle :

"Mais je te l'avais dit, Maman !

— Oui, tu me l'avais dit" fait-elle penaude. Puis, avec un regain de bonne humeur malicieuse : "Mais on a toujours le droit d'espérer... Il y a une éternité qu'on ne l'avait vue.

— Ce n'est pas vrai, ça : je suis venue cet été.

— Oh, à peine huit jours...

— Tu sais bien que j'avais ma thèse à terminer."

Tante Louise triomphe :

"C'est bien ce que je disais : toujours le travail !"

Claire-Anne comprend soudain qu'elle assiste à une sorte de joute rituelle entre Emmanuelle et tante Louise, sans doute l'inévitable rite de leurs retrouvailles, et qu'il n'y a là ni reproches véritables ni tentative de justification sérieuse : toutes les deux, ainsi que Henri, savent d'avance à chaque réplique à quoi s'en tenir.

"Et ton Bernard, qu'est-ce qu'il fabrique pendant ce temps-là ?

— Oh lui, qu'il se débrouille..."

La désinvolture d'Emmanuelle à l'égard de son mari choque visiblement tante Louise mais comme cela conforte par ailleurs son propre jugement, elle affiche un drôle d'air de réprobation satisfaite, pareille à une bigote, remarque avec amusement Claire-Anne, qui s'adonnerait au péché véniel de gourmandise tout en faisant son acte de contrition. Ce minuscule cas de conscience n'a pas non plus échappé à Emmanuelle qui prend un malin plaisir à en rajouter :

"On n'est pas mariés, hein, comme on dit ?" Mais se rendant compte que sa provocation laisse tout le monde interdit, même son père, elle concède avec un petit rire étranglé, comme une espèce de hoquet : "Si, on est mariés justement... Mais ne t'en fais donc pas pour lui, il a de quoi s'occuper (Claire-Anne surprend le regard alarmé de Maurice vers sa fille), il a son travail lui aussi.

— Qu'est-ce que vous avez tous à travailler comme ça ? reproche tante Louise. Henri aussi n'arrête pas de me le répéter : je travaille, je travaille... Comme s'il n'y avait que cela dans la vie..."

Emmanuelle lui lance de but en blanc :

"Encore faudrait-il qu'il y ait autre chose !"

Dans le silence pesant qu'elle vient de susciter, Henri se racle la gorge pour dire que si, il y a toujours autre chose.

"Quoi, par exemple ?

— Ça ! — et il lève son verre, à la manière dont on porte un toast — trinquer tous ensemble avant un bon repas."

Sa diversion fait renaître les sourires et chacun prend son verre pour trinquer avec lui qui, insensiblement, déporte le sien du côté de sa mère pour lui éviter de se déplacer si bien qu'Emmanuelle et Maurice doivent se lever.

"Alors, à ça" conclut Maurice en choquant son verre contre ceux de Henri et de tante Louise toute réjouie.

"D'accord, concède Emmanuelle qui a changé d'humeur instantanément et s'approche à son tour. Mais qu'est-ce qui nous garantit qu'on aura un bon repas ?"

La petite voix pointue de tante Louise feint l'indignation :

"Mais dis-donc, toi ! Est-ce que je t'aurais déjà fait un mauvais repas, par hasard ? Quand je pense à tous ces petits



plats que j'ai mijotés pour toi depuis l'époque où tu faisais encore pipi culotte ; tu ne t'en souviens même pas !"

Emmanuelle a le rire étonnamment clair, un chatolement de soleil dans une eau limpide. Elle pose son verre pour se jeter au cou de sa tante Louise. Elle rit :

"Pipi culotte, ça je ne m'en souviens plus. Mais tes petits plats, oui, ma Tatoune. Tu sais bien que je plaisantais.

— J'espère bien ! (tante Louise rayonne, tapote affectueusement la nuque d'Emmanuelle). Ah, si je ne t'avais pas...

— Mais tu m'as, fait Emmanuelle en se dégageant après lui avoir embrassé une nouvelle fois la joue.

— Oui, je t'ai... pas bien souvent, mais enfin..."

Négligeant cette ultime récrimination, Emmanuelle reprend son verre, le tend vers Claire-Anne :

"Avec tout cela, je crois que nous n'avons même pas trinqué, toutes les deux ?

— C'est vrai" dit Claire-Anne.

Leurs verres tintent presque imperceptiblement quand Maurice avance aussi le sien :

"Avec moi non plus, proteste-t-il.

— Exact !" confirme Emmanuelle, comme s'il venait de faire une réclamation essentielle qu'il était urgent de

satisfaire. Elle élève son verre à hauteur de son visage et les considère tour à tour l'un et l'autre : "Alors, à nous trois !"

Ils heurtent cette fois-ci un peu trop fortement leurs verres, se souriant de leur gaucherie. "A nous trois !" reprend Maurice plus bas en levant une dernière fois le sien avant de boire, la tête renversée en arrière. Emmanuelle boit aussi, une large rasade, tandis que Claire-Anne baisse les yeux pour humecter simplement le bout de ses lèvres. Le whisky, elle le sirote à toutes petites gorgées : elle en apprécie le goût mais supporte difficilement des alcools aussi forts. Emmanuelle et Maurice sont retournés s'asseoir. Un silence s'établit dans le cercle qu'ils forment tous les cinq sous la lampe, autour de la table basse ; puis Henri fait passer un ramequin de petits toasts tartinés de rillettes de maquereau à sa mère qui le transmet à Claire-Anne sans se servir – "Non, non, pour moi c'est trop gras" –, laquelle le tend à son tour à Maurice. Il en prend un, en la regardant ostensiblement dans les yeux. Elle comprend alors que, de son point de vue, tout va bien, qu'il cherche à lui communiquer son soulagement, la prend à témoin que tout, contrairement à ce qu'elle avait pu penser – "Tu vois ?" – se passe pour le mieux, qu'il s'efforce de l'en persuader ; et elle se sent en effet réconfortée. Pourtant, lorsqu'il lui prend le plat des mains pour le présenter à sa fille et qu'elle se rend compte qu'Emmanuelle et Henri n'ont cessé de les observer, une nouvelle vague d'émotion la submerge, qui lui laisse la respiration soudain plus courte,

oppressée. Puis elle réfléchit qu'il n'y a rien de plus normal : qui auraient-ils pu regarder d'autre dans une société restreinte comme la leur, à moins de faire semblant de regarder au plafond ? Et d'ailleurs quoi de plus naturel, en l'absence de tout autre centre d'intérêt, que d'attacher son attention à la circulation du plat d'amuse-gueule d'un convive à l'autre ? Maintenant qu'il se trouve entre les mains d'Emmanuelle, c'est elle effectivement que regarde Henri ; il la regarde piquer un toast, délicatement entre le pouce et l'index, le mâcher avec gourmandise.

"Ça tombe vraiment bien que tu sois là, lui dit-il. On a prévu une sortie demain, à Sainte-Anne-La-Palud, pour l'anniversaire de Loulou.

— Mais vous n'avez pas déjà fêté ça cette semaine ? s'étonne-t-elle, la bouche encore à moitié pleine. C'est bien ce que tu m'avais dit au téléphone quand je t'ai demandé ce que Papa faisait ici...

— Si, mercredi, c'est ce que je t'ai dit ; avec ton père effectivement ; et Claire-Anne. Mais demain on remet ça, cette fois-ci entre intimes : nous, Loulou et Sophie, plus les Cadiou ; à l'Hôtel de la plage.

— Vous vous emmerdez pas, les vieux... Alors, à chaque fois, vous vous fêtez deux anniversaires ? Une sorte de retour de noces, quoi ?"

Henri prend son ton doctrinal, insistant lourdement sur chaque mot :

"Un "retour d'anniversaire", ma petite !

— Ça ferait plutôt retour d'âge, ça ! raille-t-elle, avec une grimace qui lui fronce le nez. Mais, tout compte fait, ça ne vous va pas trop mal..."

Les escarmouches avec Emmanuelle constituent visiblement l'un des bonheurs de Henri, cela se devine à la luisance de ses yeux gris, nacrés comme un intérieur d'huître, au sourire retenu qu'il ne peut pourtant empêcher de rayonner. Il rétorque du tac au tac :

"Oh... tu n'en es pas si loin, toi non plus..."

Le visage de tante Louise, qui suivait avec intérêt toute cette conversation, se ferme ostensiblement à l'évocation de ces nécessités physiologiques qu'elle doit juger inconvenante. Elle a même un froncement de sourcils à l'égard de son fils.

Pourtant bien lancée, Emmanuelle baisse contre toute attente pavillon. Soit qu'elle se trouve à court de réplique, soit, pense Claire-Anne, qu'elle ait perdu de sa combativité, à nouveau trop préoccupée, même ici, par ce que peut bien faire son mari en son absence, par ce qu'elle sait trop bien qu'il fait. Henri continue ses petites joutes avec elle comme avec la jeune femme qu'il imagine insouciant, sans se douter qu'elle n'est plus cette jeune femme-là. Maurice et elle, ce soir, sont les seuls à le savoir. Serait-ce qu'ils forment déjà

une sorte de famille à eux trois, une famille secrète, encore invisible, dont aucun d'eux n'a réellement pris conscience ? Il y a Henri, sa mère, Maurice et Emmanuelle d'un côté, communauté de souvenirs et d'affection soudée par autant d'années qu'il en faut à ces minuscules concrétions calcaires des mers du sud pour ériger leurs imposantes barrières coralliennes (ces barrières-là, justement, qu'il ne lui sera jamais permis de franchir) ; mais, de l'autre côté, il y a maintenant Maurice, sa fille et elle, un conglomérat nouveau dont rien ne laisse pour le moment soupçonner la fragile existence-sous marine. Peut-être émergera-t-il un jour, songe Claire-Anne qui s'étonne, après cette phase de réflexion rêveuse, de l'image insolite qui vient de lui traverser l'esprit. Puis elle comprend le cheminement de sa pensée ; c'est la dent de requin d'Emmanuelle qui, par une lointaine association d'idées, a sans doute suscité cette image-là : lors de son voyage de noces aux Seychelles, Thomas lui avait offert une branche de corail rose, la vente n'en étant pas encore réglementée ; dans le même magasin on avait tenté de lui vendre aussi des dents de requin comme celle-ci. Elle essaye confusément de trouver quelque sens à tout cela quand Maurice, s'appuyant des deux coudes sur ses genoux, se penche vers Henri pour demander quand ils ont décidé cette sortie.

Il n'a rien décidé du tout, se récrie Henri, c'est Joël qui l'a appelé tout à l'heure. Il a son petit sourire amusé et baisse la

voix d'un ton : "Figure-toi qu'il tient absolument à ce que Loulou inaugure son vélo ce week-end-ci... C'est lui évidemment qui a combiné tout cela : eux, ils iront tous les deux là-bas en vélo dans la matinée et nous devons les rejoindre pour déjeuner. Je passerai prendre Martine et Sophie. J'ai pris sur moi de lui dire que vous seriez certainement d'accord..."

Claire-Anne se demande qui exactement comprend ce "vous" dont Henri pense qu'il serait d'accord : Maurice et sa fille cela va de soi, mais Henri s'était-il engagé pour elle aussi ? et à quel titre ? Il reste là à la regarder, visiblement anxieux de la responsabilité qu'il a prise en s'engageant ainsi pour un couple qui n'a encore d'existence aux yeux de personne, quêtant une approbation de Claire-Anne qui l'affranchirait de ce poids-là. Mais elle se trouve désemparée. Un pauvre esquif indécis malmené par la houle, ses voiles flasseyant follement dans la risée tant qu'une main ferme ne les bordera pas de nouveau pour lui faire reprendre sa route. A qui Henri s'est-il adressé ? qui doit répondre ? Elle ? Elle ignore ce que souhaite Maurice (et il n'est pas question, ici, de le lui demander) ; elle-même n'a aucune idée de ce qu'elle voudrait ; sans compter Emmanuelle : désire-t-elle voir Claire-Anne participer à cette sortie avec les vieux amis de son père, des amis qui la connaissent depuis sa plus petite enfance ?

"Moi, je suis partante, tranche Emmanuelle ; il y a une éternité que je n'ai pas revu Loulou et Sophie." Mais ce n'est pas la réponse qu'attend Henri : il ne détourne même pas les yeux.

"Et toi ? qu'est-ce que tu en penses ? tu serais d'accord ?"

Maurice s'est adressé à elle à mi-voix – et c'est comme s'il avait soudain posé sa main sur la sienne en public – mais tout le monde l'a entendu, même tante Louise qui dépose avec difficulté son verre sur la table basse et reste ainsi penchée, bloquée, dirait-on, par l'effort excessif qu'elle vient de fournir. Un sourire retenu déforme imperceptiblement les lèvres de Henri. Il semble à Claire-Anne qu'ils sont suspendus à cette réponse qu'elle va donner, comme si elle détenait quelque pouvoir de décision sur leur avenir à tous. Emmanuelle croise les jambes, y appuie ses coudes ; sa dent de requin oscille interminablement avant de s'arrêter sur le fond noir de son pull. De l'extrémité de l'annulaire, Claire-Anne remonte ses lunettes qui lui avaient glissé sur le nez, un geste qui lui fait toujours écarquiller les yeux comme si elle s'éveillait tout à coup dans un monde inconnu, et elle dit qu'elle aussi serait d'accord, si cela convient à Maurice, qu'ils n'ont rien prévu d'autre de toute façon. Elle dit exactement, de sa voix chantante habituelle qui n'a pas le moindre tremblement : "Bien sûr ; je ne vois pas pourquoi je ne serais pas d'accord ; du moment que cela te fait plaisir... On n'avait rien envisagé d'autre, de toute façon, pour demain ?"

Il lui semble presque miraculeux que chacun fasse comme si elle n'avait prononcé qu'une phrase tout à fait ordinaire. Qu'aurait-elle voulu d'autre, un scandale ? Mais elle n'est plus en mesure de vouloir quoi que ce soit, sinon que cette soirée se termine, qu'elle se retrouve enfin seule avec Maurice et sache comment a réagi Emmanuelle. Tante Louise enfin se redresse pour se recaler au fond de son fauteuil. Emmanuelle incline la tête vers son père avec un sourire triomphant du genre "tu vois bien, je te l'avais dit !"

Maurice ressent l'urgence de ne pas laisser au silence le temps de s'installer.

"Eh bien c'est d'accord" enchaîne-t-il avec enjouement comme à la conclusion de quelque bonne affaire.

"Parfait !" décrète Henri, sans que l'on sache ce que cela concerne : la qualité de la gorgée de whisky qu'il a bue entre temps ou la décision de Maurice et Claire-Anne d'être des leurs au déjeuner du lendemain. "Vous irez tous les deux ?" ajoute-t-il à l'adresse de Maurice.

— Si tu dois déjà passer prendre Martine et Sophie...

— J'emmène aussi Emmanuelle alors, ça vous évitera de faire le détour par Kerlinou."

Ils se mettent tout naturellement à discuter de l'heure du rendez-vous là-bas, à Sainte-Anne-La-Palud, et des modalités du retour, au cas où Joël et Loulou, après un repas que l'on pouvait prévoir plutôt copieux, préféreraient revenir en



voiture – un vélo dans chaque coffre, cela irait – et décident qu'il n'est pas nécessaire de prendre plus de deux voitures.

Ce qui compte, pour Claire-Anne, c'est de savoir qu'elle ira seule là-bas avec Maurice. La présence d'Emmanuelle dans la voiture lui aurait pesé. Elle fait une sorte de fixation sur cette certitude qui la soulage de sa principale appréhension, ne cessant d'envisager ce trajet à deux comme une délicieuse plage de répit, d'intimité, qui repousse dans un lointain avenir ce qui l'a tant fait hésiter, il y a quelques minutes, avant de donner son accord : la perspective d'une nouvelle confrontation avec les amis de Maurice durant tout un repas, sans doute l'obligatoire promenade le long de la mer ensuite. Elle devra encore y faire semblant de n'être que Claire-Anne Rousseau, l'agréable associée de Henri, qu'il a eu la gentillesse d'intégrer à leur petit groupe afin de ne pas la laisser passer le week-end seule. Cette idée-là ne la tourmente plus, elle n'y pense même plus. Elle n'envisage que le trajet en voiture du lendemain, seule avec Maurice. Tandis qu'ils terminent leurs apéritifs, lui, de son côté, se félicite de la voir aussi détendue. On se met à plaisanter des futurs exploits cyclistes de Joël et Loulou jusqu'au moment de passer à table.

\*

Maurice est arrivé le premier rue saint François : Claire-Anne a dû aller mettre sa voiture au garage. Seul dans la nuit,

devant la porte de l'immeuble, il attend. Des brutales averses de la soirée ne subsiste plus qu'une bruine légère qui lui fraîchit le visage, sans vraiment mouiller. Le pavé semble luire davantage du silence absolu de la rue que de la lumière éparses des réverbères. Tout près, la masse sombre des halles, avec sa toiture touchant presque le sol, évoque quelque énorme crapaud indolent, avachi là bizarrement parmi les maisons, qui veillerait derrière ses paupières nues sur la ville endormie. Il fait une dizaine de pas désœuvrés le long des boutiques obscures, aux grilles de fer baissées, et revient devant l'immeuble. Il a entendu claquer les talons de Claire-Anne qui descend la rue des Boucheries. Une voiture isolée passe au loin sur les quais. Il n'y a pas d'autre bruit dans la nuit. Claire-Anne marche vite et d'un pas saccadé ; elle sait qu'il l'attend ; elle se presse. Elle commence à sourire en le voyant venir au-devant d'elle ; un sourire à la fois retenu et heureux, anticipant l'instant de la rencontre, qu'elle conserve jusqu'à ce qu'ils se rejoignent.

"Tu m'attendais..."

Comme cette constatation n'appelle pas précisément de réponse, il se contente de lui emboîter le pas jusqu'à la porte de l'immeuble.

"Tu as parlé à ta fille ?" Elle profite de ce qu'elle cherche ses clefs dans son sac pour demander cela négligemment, comme si elle n'y attachait pas autrement d'importance, mais il se doute qu'elle n'a pensé qu'à cela durant tout le repas.

"Tu l'as bien vu" dit-il.

L'ombre qu'ils projettent tous les deux sur la porte l'empêche de trouver du premier coup la serrure ; elle tâtonne, palpe du bout des doigts le vieux panneau de bois.

"Elle a pris ça comment ?

— Mais très bien... Comment voulais-tu qu'elle le prenne ?"

Elle vient de réussir à ouvrir et pousse devant elle le battant, allume la minuterie.

"Je crois qu'elle est vraiment très heureuse pour nous" ajoute-t-il en entrant.

Elle ne répond pas. Elle a commencé à monter l'escalier. Il est heureux, lui aussi. Les choses n'auraient pu mieux se passer. Bien sûr, Emmanuelle l'avait plus ou moins réprimandé au début, gentiment mais d'un ton assez vif, comme elle fait toujours : pourquoi ne pas lui avoir parlé plus tôt de Claire-Anne, avant leur arrivée chez Henri, dans la voiture ? Mais il a eu l'impression qu'au fond elle se réjouissait sincèrement d'apprendre qu'il n'était plus seul, qu'enfin il s'était retrouvé une femme. "Evidemment, cela n'a rien à voir avec ta mère, avait-il senti le besoin de préciser, tu t'en doutes. Mais je pense que c'est ce qu'elle aurait souhaité, elle aussi..." Emmanuelle avait acquiescé, silencieusement, sans manifestation de joie démonstrative, mais il comprenait cela : sa situation affective actuelle justifiait qu'elle n'ait pas

vraiment envie de sauter au plafond, même si son père lui annonçait, comme cela brusquement, qu'il allait peut-être refaire sa vie ; elle avait d'autres soucis en tête. "Tâche tout de même d'être sympa avec elle, je crois qu'elle y sera très sensible" avait-il failli ajouter. Mais il avait craint qu'elle ne prenne mal la moindre recommandation, elle n'était pas du genre à se laisser dicter sa conduite, même par son père. D'ailleurs ç'aurait été superflu : elles avaient rapidement trouvé toutes les deux un terrain d'entente au cours du repas, dès qu'on avait évoqué la thèse d'Emmanuelle sur l'histoire des institutions. Elles en avaient discuté avec Henri pendant presque toute la soirée et cela avait été une aubaine pour lui, il n'aurait pas su de quoi parler. Finalement tout s'était arrangé pour le mieux. Il peut se dire soulagé, maintenant.

Il monte l'escalier à la suite de Claire-Anne, les yeux fixés sur le mouvement alterné de ses chevilles sous le doux ballant de sa robe.

\* \*

\*

## III

"Tu es toujours aussi belle, toi !"

Sophie vient de descendre de voiture ; elle rit en embrassant Maurice, de ce rire qu'elle a toujours eu un peu triste, qui laisse entendre qu'elle n'en est pas tout à fait convaincue ; belle, elle l'a été oui, certainement, autrefois. Par-dessus l'épaule de Maurice, son regard a glissé vers Claire-Anne, demeurée quelques pas en arrière, attendant son tour de saluer les nouveaux arrivants. Elle souffle malicieusement à l'oreille de son vieil ami, avant qu'ils ne se séparent :

"Toi aussi, il faut croire que tu es toujours beau..."

Martine et Henri descendent à leur tour. Ils contournent la voiture pour venir faire la bise à Claire-Anne qui hésite un court instant au moment de tendre sa joue à Henri car, jusqu'à présent, il s'est toujours contenté de lui serrer la main ; par contre, elle n'a aucune difficulté à embrasser Martine qu'elle ne voit pourtant que pour la troisième fois. Emmanuelle n'est pas encore sortie ; elle a seulement entrouvert sa portière et paraît contempler le paysage : la

plage, l'étendue immense de sable blanc où grondent au loin les rouleaux, éblouissants d'écume dans le pâle soleil de l'automne. Martine et Henri se sont approchés de Maurice et c'est une nouvelle série d'embrassades. Il ferait volontiers à Martine le même compliment qu'en accueillant Sophie, mais on risquerait prendre cela pour une pointe d'ironie pas très gentille, ce qui est loin de ses intentions : elle a encore choisi le vêtement qui lui sied le moins, un tailleur aubergine pourtant élégant, de belle coupe, mais dont la forte cambrure à la taille lui fait un popotin pis que nature.

"Alors, mon vieux ? s'écrie Henri en donnant son habituelle accolade à son ami, on ne pouvait pas espérer mieux, hein ?" D'un geste large du bras il balaie tout le panorama, comme s'il était lui-même l'ordonnateur de cette magnifique journée de novembre. "C'est surtout Joël et Loulou qui ont du pot, non ?

— Si tu veux mon avis, je ne crois pas que Joël renoncerait à sa sortie du week-end, quel que soit le temps...

— Et tu t'imagines qu'il aurait pu entraîner Loulou sous la flotte ?"

Un sourire satisfait répond à la moue dubitative de Maurice. Ni l'un ni l'autre ne pratique plus depuis longtemps le moindre sport ; ils en tirent une sorte de complicité condescendante et moqueuse à l'égard de leurs deux anciens

condisciples soucieux de faire encore le maximum "pour s'entretenir."

"Cela m'étonnerait" confirme Sophie.

Elle vient de prendre Maurice par le bras : "Dis-donc, qu'est-ce qu'elle fabrique, ta fille, elle boude ?" s'inquiète-t-elle à mi-voix.

Sophie forme vraiment un beau couple avec Maurice. Elle ne doit porter que des robes longues, remarque Claire-Anne, car elle a cette fois-ci encore une jupe descendant jusqu'aux chevilles, une étroite jupe vert pâle discrètement fendue sur le mollet, avec un pull mohair gris, large et doux comme un appel langoureux aux caresses. Oui, il n'y a pas de doute, ils forment vraiment ce qu'on appelle un beau couple, malgré leur âge. Mais un couple dont la beauté tiendrait moins à l'apparence physique qu'à une secrète et tendre connivence qui émane d'eux dès qu'on les voit ensemble. Elle y a été sensible dès sa première rencontre avec eux, l'autre soir chez Henri. En fait, ils n'arrêtent pas de flirter ces deux-là, constate-t-elle avec un certain amusement à cette idée d'un flirt entre des personnes de près de soixante ans. Curieusement elle n'en ressent pourtant aucun dépit, pas le moindre soupçon de jalousie ; cette relation particulière avec Sophie fait pour elle partie intégrante de la personnalité de Maurice, c'est comme cela qu'elle l'a connu, dès le premier jour ; elle les trouverait plutôt touchants tous les deux et si elle devait leur envier quelque chose, ce serait le privilège de

cette longue amitié qui a rendu possible une telle affectueuse complicité. Il n'y a rien de tel dans sa vie à elle.

La brise légère lui porte les paroles de Maurice : "Je n'en sais rien... Cela ne va pas très fort, Emmanuelle, en ce moment, tu sais."

Sophie fronce les sourcils : "Bernard ?" interroge-t-elle.

Mais il ne peut qu'acquiescer rapidement sans répondre car Emmanuelle vient brusquement de descendre de voiture. Elle n'a pas changé de tenue depuis la veille. Elle tend d'abord la main à Claire-Anne qui s'apprête à la saisir, mais, la lui posant au dernier moment sur l'épaule, elle se penche finalement pour lui effleurer les joues de deux baisers, sans rien dire. Elle se contente de lui sourire ; ses yeux ont cet éclat particulier qui indique que l'on partage, avec la personne à qui est adressé ce regard-là, des pensées que le truchement des mots ne saurait mieux exprimer. Sans doute juge-t-elle en avoir ainsi suffisamment fait car elle tourne aussitôt les talons pour se suspendre au bras de Henri, avec sa vivacité de gamine impatiente :

"Bon ! Qu'est-ce qu'on fait, là ?"

Groupés entre les deux voitures, devant l'Hôtel de la Plage, les uns en contemplant passivement la façade agrémentée de nombreuses plaques touristiques ; les autres, dont Claire-Anne, les yeux plissés dans la lumière, se sont tournés vers la mer et hument la salinité de l'air vif.



"On n'a qu'à toujours entrer, propose Henri à la cantonade. C'est bizarre qu'ils ne soient pas encore arrivés. Il ne leur faut tout de même pas trois heures pour faire trente kilomètres..."

Sophie pousse Martine du coude :

"C'est mon homme qui a dû retarder le tien ; s'ils ont fait des étapes dans tous les bistrots..."

Mais Martine est catégorique :

"Connaissant Joël, ça m'étonnerait beaucoup !

— Mais connaissant Loulou, moi, ça ne m'étonnerait pas."

Elles se mettent à rire de bon cœur toutes les deux car chacune connaît suffisamment l'homme de l'autre et cela ne tire pas à conséquence. Ce sont des amies de toujours ; ce qu'elles ont en commun depuis leur jeunesse, Claire-Anne ne pourra jamais le partager. Et leur hilarité contamine Henri lui-même qui se laisse aller à un sourire ravi, pétillant de malice.

"Mais non, corrige-t-il tout de même, car il se sent tenu, devant leurs femmes, de soutenir ses copains absents. Je suis certain qu'ils ne vont pas tarder... Maintenant, il est évident que Loulou n'a pas le même entraînement."

Emmanuelle, qui s'était un peu éloignée sur la route, s'écrie soudain :

"Les voilà ! Ils arrivent !"

En effet, tout en haut de la côte, qui dissimule le clocher de Sainte-Anne-la-Palud, les silhouettes de deux cyclistes viennent d'apparaître. On devine qu'après l'effort qu'ils ont dû fournir en montant ils se laissent aller en roue libre dans la dernière descente vers la plage. Tous les six se regroupent en demi-cercle sur la route pour accueillir les coureurs. Claire-Anne se place silencieusement à côté de Maurice. Une envie brusque lui est venue de prendre sa main ; elle a besoin de ce contact physique, du flux de leur chaleur de l'un à l'autre, pour ne plus se sentir aussi seule parmi eux ; mais elle n'en fait rien. Comme les autres, un sourire d'excitation amusée sur les lèvres, il regarde descendre Joël et Loulou. Il n'a pas remarqué sa présence auprès de lui.

"Eh bien il était temps !" crie Henri, dès qu'ils se trouvent à portée de voix.

En tête d'une vingtaine de mètres, Loulou fanfaronne en lâchant son guidon, les bras levés au ciel comme à une arrivée du Tour de France. Pliées de rire, Martine et Sophie applaudissent à toute force et doivent s'écarter pour le laisser terminer sa course folle dans le sable où se perd la route : il n'a pas pu reprendre les freins à temps pour s'arrêter à leur hauteur.

Joël arrive à son tour, freinant progressivement, et met pied à terre auprès d'eux. Le vélo toujours entre les jambes, il

embrasse rapidement Emmanuelle puis Sophie, retire ses gants pour échanger avec Maurice et Henri une solide poignée de mains et, encore essoufflé, tend enfin la main à Claire-Anne :

"Très heureux que vous soyez parmi nous..."

— Bel exploit !" commente Henri, mi-ironique, mi-admiratif, car sans doute ne se sent-il pas en mesure d'apprécier à sa juste valeur la performance des deux cyclistes.

D'un geste très professionnel, Joël consulte sa montre avec une moue chagrine :

"Tu parles d'un exploit... Quimper Sainte-Anne-la-Palud en deux heures et quart... Mais c'est toujours un début. Dis donc, t'as pas oublié mes fringues, au moins ? s'inquiète-t-il auprès de sa femme.

— Dans le coffre de Henri, fait Martine.

— Ah bon. Parce que, moi, les Relais Châteaux en cuissard et maillot...

— Tu perds la moitié de ta clientèle ! persifle Henri.

— Ca, mon vieux, je te prie de croire que je m'en tape ! Mais le homard à l'armoricaine quand on baigne encore dans sa sueur, tu vois, ce n'est pas vraiment dans mes habitudes..."

Sophie s'est déjà éclipsée sans un mot pour aller à la rencontre de Loulou qui remonte vers eux en poussant son

vélo. Claire-Anne surprend le baiser rapide qu'ils échangent et détourne discrètement la tête. C'est vraiment étrange cette relation de Sophie et Loulou. Elle ne saurait rien de leurs démêlés conjugaux qu'elle envierait sans doute le bonheur de ce couple parfait. Loulou a passé son bras libre autour de la taille de sa femme. Son cuissard noir de cycliste et le maillot moulant, d'un jaune vif assorti à celui du vélo, révèlent combien il est resté un bel homme. Enlacés tels de jeunes amoureux, ils se parlent, se sourient, tout en revenant vers le groupe des amis sans se presser, préoccupés seulement d'eux-mêmes. Derrière, au loin, les vagues soulèvent avec lenteur leurs crêtes resplendissantes au rythme de leur marche. Sans doute est-ce là une autre façon d'aimer, pense-t-elle en s'efforçant vainement de retrouver, dans cet album intime de la mémoire, les images de bonheurs analogues qu'elle aurait connus avec Thomas. Mais elle n'a jamais connu rien de semblable.

"Eh bien, alors ? T'aurais voulu continuer jusqu'à la ville d'Ys ? raille Henri, à peine Loulou s'est-il approché. Tu t'imaginais peut-être voir Dahut pédaler devant toi ?"

Un instant désappointé, un peu penaud d'avoir raté son arrivée, Loulou retrouve aussitôt le sourire goguenard qu'il arbore avec les amis :

"Dahut... Qu'est-ce que j'irai faire d'une Dahut, moi ?" Et, triomphal, pressant contre lui, avec une possessive brutalité

qu'il exagère à dessein, les épaules de Sophie : "Elle est là, ma princesse, non ?

— Hééé ! gémit Sophie arrondissant les épaules, mais tu me fais mal..."

Elle a baissé la tête de sorte que ses souples cheveux bruns lui couvrent en partie le visage, dissimulant aux autres, peut-être, la bouffée de joie confuse que suscite toujours en elle la moindre de ces excessives tendresses de son mari. Un tel bonheur se manifeste dans cette complaisante protestation, ce prétendu mal lui procure visiblement tant de plaisir que Claire-Anne en ressent un vif pincement d'amertume, l'amertume de celle qui n'a jamais eu droit à ces trop vulgaires épanchements de l'amour dont elle découvre seulement maintenant la véritable nature, alors que ce n'en est plus le temps. Oui, Sophie est bien sa princesse, la princesse de Loulou, souveraine, dans sa soumission même, d'un royaume aux couleurs éclatantes et naïves, peuplé de chevaliers qui vous enlèvent en croupe sans ménagement pour l'impossible chevauchée de la vie. Ce royaume-là, dont Claire-Anne n'a seulement jamais perçu les marches lointaines (quel piètre chevalier Thomas aurait-il fait, lui sans cesse préoccupé de réussite et de respectabilité !), qui lui est resté toujours interdit, Sophie, elle, donne l'impression d'y être née, elle y respire et s'y meut de plein droit. L'œil allumé d'une satisfaction amusée, Henri sourit de la réaction de Loulou ; qui sait d'ailleurs s'il ne l'a pas sciemment suscitée,

sa manière à lui, peut-être, de réactiver par ses plaisanteries l'amour – qu'il sait véritable malgré les apparences – de ce vieux couple d'amis, contribuant ainsi à la dérobee à rendre Sophie heureuse.

"Mais vous ne mettez pas de casque ?" s'inquiète Maurice en serrant la main de Loulou.

Du coffre de la voiture de Henri d'où il extirpe un sac de voyage Joël lui crie :

"Sûrement pas ! Il y a plus de cinquante ans que je fais du vélo sans casque, faudrait me payer ! T'as vu l'allure qu'ils ont, maintenant, avec tout cet équipement ?"

Loulou caresse le sommet poli de son crâne :

"Moi, mon casque, je ne le quitte pas. Tu ne t'en étais pas rendu compte ?" Puis, reprenant son sérieux : "Quand on n'a rien sur le caillou, le casque, avec le rembourrage qu'il y a dedans, ça vous colle à la peau. Je ne supporterais jamais un truc comme ça sur la tête pendant des heures..."

— Ce n'est peut-être pas très prudent, suggère tout de même Martine en s'approchant pour embrasser Loulou, quand vous allez sur des routes où ça circule...

— Ma chère amie, – et sa réplique est entrecoupée par les trois baisers qu'il lui fait sur les joues – il faut savoir vivre dangereusement... D'ailleurs je te ferai remarquer que, moi, je n'y vais pas sur ces routes ; c'est ton mari qui m'y force,

c'est à lui qu'il faudra faire la leçon... Mes affaires sont aussi dans la voiture ? demande-t-il à sa femme.

— Je les ai, fait Joël en posant les deux sacs à ses pieds. Allez, on fourre les vélos dans les coffres et on y va. Installez-vous toujours pendant qu'on se change."

Dociles à l'injonction de Joël, les quatre femmes se dirigent déjà vers l'entrée du restaurant tandis que Maurice et Henri, avant de les suivre, laissent leurs clefs de voitures aux deux sportifs occupés à démonter les roues avant de leurs vélos.

"On est dans la petite salle, précise Henri en rejoignant le groupe qui hésite une fois entré dans le bar ; on y sera plus tranquilles." Et il les précède en habitué vers l'intérieur où le maître d'hôtel, venu à sa rencontre, lui indique leur table avant de revenir maintenir avec déférence la porte ouverte aux dames que Maurice, galamment, invite à passer les premières dans une confusion de politesses et de sourires qui retarde finalement tout le monde.

Leur table est dressée au fond de la salle, perpendiculairement à l'une des trois baies vitrées de manière à permettre à chacun des convives de profiter de la vue. Après la pénombre feutrée du couloir, le spectacle qui s'offre là est un éblouissement pour Claire-Anne : encadrée par les baies, qui la découpent en une sorte de triptyque restituant la continuité d'un seul immense tableau panoramique, la plage

occupe en totalité le mur du fond ; une plage où le roulement lointain de la mer, dont on ne perçoit plus ici la moindre rumeur, semble avoir acquis, sous ce soleil, une lenteur hiératique, presque immobile, comme une impérieuse nécessité qui serait à l'image de l'inexorable déroulement de nos destinées. C'est ce contraste insolite, peut-être, entre des éléments naturels sollicitant d'habitude la totalité de nos cinq sens et le décor luxueux de cette salle aux murs tendus de tissu beige, couverts de tableaux – avec ses appliques et ses lustres de cristal, l'épaisseur de sa moquette, la parfaite ordonnance de ses tables aux nappes blanches – qui confère au paysage, réduit à la seule appréciation de la vue, cette touche saisissante d'intemporalité que l'on dirait picturale, comme si l'instant banal que l'on vivait là avait acquis, en se figeant, un caractère exceptionnel, mystérieux, qui nous concernerait au plus près sans que l'on puisse pour autant se l'expliquer. Tandis que les autres se répartissaient autour de la table, Claire-Anne est demeurée là sur le seuil, absorbée totalement dans sa contemplation de la plage au-delà des baies vitrées, de ce mouvement de la mer. Elle a perdu conscience des raisons de sa présence ici, incapable de reconnaître qu'il ne s'agit après tout que d'une salle à manger de restaurant où elle vient déjeuner ce week-end avec Maurice et ses amis, à tel point la fascinent, la bouleversent, ce rythme étrangement silencieux de la mer, la lumière.



"Ma chère Claire-Anne ? entend-elle appeler. Vous, vous serez à la droite de Maurice, si vous voulez bien..."

En l'absence de Joël et de Loulou, Henri a pris le rôle de maître de maison, d'organisateur de ces festivités ; il est en train de placer les convives, tous encore debout derrière leurs chaises. Elle s'approche en souriant, un peu confuse d'avoir été ainsi rappelée à l'ordre, ne parvenant pas encore tout à fait à s'extraire de cette sorte d'état second où elle vient de se perdre.

"C'est extraordinaire... dit-elle pour tenter de justifier son absence.

— N'est-ce pas ? Vous n'étiez jamais venue ?"

Mais Henri ne jette qu'un rapide coup d'œil vers les fenêtres, il voudrait surtout que tout son monde soit installé. D'un mouvement arrondi du bras il l'invite à gagner la place qu'il lui a dévolue, près de Maurice. Elle sait qu'il lui faudrait s'efforcer de participer à l'euphorie générale de ce début de repas mais ne peut détacher son regard de la mer, de cette lenteur resplendissante et muette, énigmatique. Maurice, qui a remarqué sa distraction, lui chuchote à l'oreille :

"J'avais l'intention de t'amener ici, ces jours-ci. Henri m'a pris de vitesse, une fois de plus..."

Elle se retourne pour lui sourire avec gratitude, si brusquement que leurs visages se sont presque heurtés et

qu'elle sent sa joue devenir brûlante, s'empourprer sous son souffle, lorsqu'il ajoute :

"J'aurais voulu qu'on vienne seuls ici, tous les deux... C'est un endroit exceptionnel, non ?"

Lui aussi regarde la mer. Elle a de nouveau tourné la tête mais doute qu'il perçoive ce spectacle avec la même force, la même émotion qui l'a tant troublée en entrant. Pour lui vraisemblablement, comme pour les autres qui se sont tous plus ou moins extasiés tout à l'heure, il ne s'agit que d'une vue magnifique, un restaurant avec une vue magnifique sur la mer. Elle aimerait parler de cela avec Maurice, tout de suite, sonder ses impressions pour en avoir le cœur net, tenter de lui expliquer ce qu'elle a ressenti. Mais ils ne sont pas seuls. De l'autre côté de la table Emmanuelle suit leur aparté d'un œil aigu et vif qui la transperce ; elle croit y distinguer une nuance d'ironie mais peut-être ne s'agit-il que de simple bienveillance, d'une sorte de tendresse protectrice pour son père ; une attention sans faille en tous cas, qui ne les a pas lâchés un instant, qu'elle ne peut plus supporter. Les regards des deux femmes se croisent. Elles échangent un sourire muet tandis que l'on s'assied, dans un remuement de chaises qu'étouffe l'épaisseur de la moquette. Lorsque des convives prennent leur place, comme cela, il s'ensuit souvent un silence embarrassant autour de la table ; chacun semble entièrement se consacrer aux menus gestes de son installation et se décharge implicitement sur les autres de la

responsabilité de la conversation : on repousse pour mieux la centrer son assiette, on modifie légèrement la position d'un couvert avant de poser ses poignets sur la nappe comme pour bien vérifier que tout sera à sa convenance. Il est alors parfois difficile de renouer la discussion que l'on vient d'interrompre parce que c'est en fait une nouvelle phase du repas qui commence, au rituel immuable de laquelle – la lecture et les commentaires du menu, le choix des apéritifs, la commande – il faudra d'abord sacrifier avant de pouvoir vraiment se remettre à parler. Ce moment creux, malgré la bonne humeur de rigueur, peut être ressenti comme une gêne, en tous cas une attente par la plupart d'entre nous ; on attend que quelqu'un reprenne la parole. C'est ce moment-là que choisit Emmanuelle pour relever les yeux de sa carte et demander, ingénue, si c'est bien l'anniversaire de Loulou que l'on fête là car ils l'ont déjà fêté cette semaine a-t-elle entendu dire. Et devant la confirmation naïve de Henri, qui ne voit pas tout de suite où elle veut en venir, elle feint de s'interroger : n'aurait-on rien d'autre à fêter ? Son regard fait le tour de la table encore incomplète – il y a les places vides de Loulou et de Joël à ses côtés, si bien que, ainsi isolée, elle semble en quelque sorte présider l'assemblée – avant de s'arrêter sur son père dont elle paraît attendre une réponse qui aurait été convenue entre eux, comme une perche qu'elle lui tendrait afin de faciliter quelque déclaration

embarrassante. Mais Maurice a l'air aussi surpris que les autres convives.

"Alors on n'a vraiment rien d'autre à fêter ?" s'étonne-t-elle devant leur silence. Avec un étrange sourire amusé elle reporte les yeux sur Claire-Anne. "Vraiment rien ?

— Que voudrais-tu que nous fêtions ? intervient brusquement Henri qui commence à comprendre.

— Je ne sais pas, moi, notre petite réunion, par exemple..."

Sophie aussi vient de comprendre. Malgré la douceur habituelle de sa voix, c'est une force inflexible qui s'oppose à la volonté d'Emmanuelle ; chacun perçoit bien, si peu que dure l'affrontement de leurs regards, qu'une invisible partie de bras de fer se déroule entre les deux femmes :

"Mais pour quelle raison ? Elle n'a rien de particulier notre réunion, tu sais.

— A part l'anniversaire de Loulou" renchérit Henri comme s'il s'agissait d'une plaisanterie, une scie momentanément à la mode dans leur petit groupe et qui devrait faire rire tout le monde : c'est l'anniversaire de Loulou.

Emmanuelle n'insiste pas et bat en retraite ; il serait malvenu d'aller plus loin. Elle s'en tire de justesse en rentrant dans le jeu de Henri :

"Bon, eh bien nous fêtons l'anniversaire de Loulou..." accorde-t-elle en replongeant dans son menu comme s'il lui fallait maintenant chercher quelque spécialité gastronomique qui soit digne de cet événement.

"La Fayette, nous voici !"

L'exclamation de Loulou, à l'entrée de la salle à manger, a fait tourner la tête à la plupart des clients. A la table voisine, derrière Emmanuelle, un homme à l'élégance recherchée, sans doute de type sud-américain, sec et basané, daigne tordre légèrement la bouche pour échanger un sourire condescendant avec sa compagne, une femme beaucoup plus âgée que lui et couverte de bijoux. Loulou a traversé la pièce à grands pas, suivi de Joël un peu confus mais tout de même amusé de faire une entrée aussi remarquée.

"J'ai entendu "Loulou", fait-il plein d'entrain. Et quand on parle du Loulou..." Il tire à lui l'une des deux chaises libres en se penchant cérémonieusement vers Emmanuelle : "Je me mets où ? près de cette charmante jeune femme ?

— Si cette jeune femme veut bien de toi, rétorque Emmanuelle à qui cette diversion a rendu tout son enjouement.

— Toutes les femmes veulent de moi, assène-t-il en s'asseyant, même la mienne..."

A la gauche de Maurice, Sophie resplendit. "Oh, alors là, corrige-t-elle, faudrait voir..."

— Presque toutes" rectifie Loulou. Mais son regard a glissé de la gauche à la droite de Maurice, vers Claire-Anne. Puis, comme pour s'excuser, il revient sur Maurice, lui sourit.

Claire-Anne a baissé les yeux. Elle ne tient pas à répondre aux avances de Loulou, à cette nouvelle provocation galante, même si elle la sait totalement innocente maintenant qu'il n'ignore plus sa relation avec Maurice ; il n'irait pas marcher sur les plates-bandes de son ami, elle en est certaine. C'est qu'il ne peut pas s'en empêcher, tout simplement ; la galanterie, il l'a dans le sang comme d'autres l'humeur joviale et certains la mélancolie ; on ne peut rien lui reprocher. Elle n'est même pas flattée des attentions appuyées dont il l'honore. Qu'elle puisse retenir les yeux des hommes, elle en a toujours été consciente, ce n'est pas nouveau ; jamais elle n'en a tiré vanité, pas même le moindre plaisir, au contraire : depuis l'époque où elle était jeune fille, elle a toujours eu l'impression de n'être regardée que comme un corps, d'attiser seulement les désirs, et, à la différence de la plupart de ses amies qui s'en glorifiaient, cela ne faisait que l'embarrasser, l'impudicité de certains regards qu'elle avait très tôt suscités lui faisait honte comme si, ce corps étant le sien, elle devait aussi en assumer moralement tous les effets néfastes ; ces regards, elle les avait même parfois rencontrés furtivement chez son père ; ils lui faisaient tellement horreur qu'elle en était arrivée à les attendre, les guetter, afin de ne pas être prise au dépourvu, de mieux se préparer au choc, ne pas se

troubler, rougir ; mais elle rougissait, évidemment, et son père, aussitôt, détournait les yeux.

"Alors comme ça on parlait de moi ? s'enquiert Loulou d'une voix trop forte pour s'adresser exclusivement à Emmanuelle (et, en effet, il mobilise du coup l'attention générale). En bien, j'espère ?

— Ca, ce serait plutôt difficile... cingle Emmanuelle en riant.

— Regardez-moi la petite garce ! fait-il tout réjoui. Alors toi, on peut dire que tu ne changes pas... Mais c'est comme ça que je t'aime, tiens !" Et il se penche pour lui planter un gros baiser sur la joue tandis qu'elle fait l'effarouchée, avec un mouvement de recul exagéré :

"Non mais dis donc ! tu sais que je pourrais être ta fille ?

— Impossible ! Laura est au-dessus de tout soupçon. Moi aussi d'ailleurs... du moins en ce qui la concerne."

D'un regard, il a pris toute la tablée à témoin, martelant gravement son affirmation comme s'il prenait vraiment au sérieux l'hypothèse d'Emmanuelle. On sourit, avec une certaine gêne : Emmanuelle et Loulou vont trop loin ; on ne sait jamais à quoi s'attendre avec eux, dans le genre humour grinçant. Claire-Anne ne les connaît pas encore suffisamment pour ne pas se trouver mal à l'aise ; sans comprendre exactement pourquoi, elle se sent

personnellement impliquée, surtout lorsqu'Emmanuelle renchérit :

"Evidemment. Mais j'ai tout de même l'âge que pourrait avoir ta fille, non ?

— Déjà si vieille que ça ? ironise-t-il.

— Mais encore trop jeune pour toi, mon pauvre..."

Elle lui dépose d'un air mutin une sorte de petit baiser d'adieu sur la joue et ils restent un instant enlacés tous les deux, riant de bon cœur, se cajolant.

"Ah là là... soupire-t-il, tu es vraiment la petite garce que tu as toujours été, depuis que je te connais... Tu te rappelles ? c'est comme ça que je t'appelais."

Claire-Anne détourne les yeux vers la baie où se déploie la lenteur magnifique de la mer. Une secrète affinité lui paraît s'établir entre la scène à laquelle elle vient d'assister et ce spectacle qui de nouveau la fascine, comme si le haut déroulement de ces vagues éclatantes en constituait la partie d'accompagnement musical, un absolu commentaire qu'elle devrait décrypter. De nouveau elle s'y perd.

"Dites donc tous les deux, les souvenirs d'enfance c'est bien joli, mais faudrait peut-être songer à passer la commande : Monsieur nous attend !"

Henri les rappelle à l'ordre : le maître d'hôtel est au bout de la table, son calepin à la main.



"Mais je n'ai pas encore choisi, moi !" s'affole Emmanuelle reprenant précipitamment sa carte.

Loulou, qui n'a rien choisi non plus, décide sans consulter personne :

"D'abord, champagne pour tout le monde ! Ça ne fait pas de mal et ça fait des bulles... C'est pour moi, ajoute-t-il dès que le maître d'hôtel s'est éloigné. Faudrait pas oublier que si on est là...

— Oui, on le sait : c'est ton anniversaire..." termine Emmanuelle. Et là tous se mettent à rire franchement, comme de la plaisanterie du jour définitivement adoptée.

\* \*

\*

## IV

Joël reprendrait volontiers son vélo pour le retour, mais Loulou s'insurge : pour une première sortie, cela lui suffit comme ça ; pédaler encore vingt kilomètres après le gueuleton qu'on vient de faire ? Sûrement pas ! C'est sa mort qu'on veut ou quoi ? D'ailleurs il est déjà près de cinq heures, la nuit ne va pas tarder à tomber, et la plus élémentaire prudence... Il se montre d'autant plus virulent qu'il sent bien que tout le monde le soutient : Martine qui ne tient pas tellement à voir son mari reprendre la route à cette heure-ci, les autres parce qu'ils se mettent inconsciemment à sa place ; ça ne leur dirait rien non plus de devoir maintenant enfourcher un vélo pour rentrer. Joël se conforme donc sans trop de difficulté à l'avis général et l'on se décide à quitter la table.

Il est surprenant de voir le temps si couvert au sortir de l'hôtel ; à l'intérieur on n'y avait pas fait attention. Leur belle journée ensoleillée d'écume éclatante et d'eau bleue s'est achevée. La mer, montée presque jusqu'en haut de la plage, étale mollement ses rouleaux affaiblis, l'un après l'autre, gris vert sous un ciel sombre ; elle a sans doute déjà commencé à

redescendre. Par un accord tacite, dont chacun intérieurement se réjouit, on ne fait pas la moindre allusion à la promenade digestive qui s'imposerait dans ces cas-là : il serait d'ailleurs trop pénible de marcher sur l'étroite bande de sable sec et de galets à quoi la plage se trouve réduite et la température s'est beaucoup refroidie, un vent frais de sud-ouest s'est levé ; il commence même sérieusement à souffler, plaquant sur les grosses cuisses de Martine le tissu de sa robe ; Maurice a refermé instinctivement les pans de sa veste. Regroupés autour des deux voitures, tous plus ou moins indécis, ils attendent on ne sait quoi : il est clair que personne n'a envie de s'attarder. D'un coup de télécommande, Maurice déverrouille les portières de la Lancia où Claire-Anne et Sophie s'installent aussitôt à l'arrière tandis qu'Emmanuelle monte devant. Avec moi, une voiturée de femmes évidemment, constate-t-il en s'asseyant à son tour au volant ; tandis qu'avec Henri, hormis Martine, il n'y a que les hommes bien sûr, une voiture de copains qui vont sans doute continuer à blaguer et à rire durant tout le trajet. Cela s'est trouvé comme cela sans qu'ils se soient concertés ; il n'en est pas tellement étonné mais se sent plutôt étranger parmi elles, simple présence instrumentale, le chauffeur de ces dames pourrait-on dire, avant même de démarrer, il s'inquiète déjà de cette position quelque peu ridicule, embarrassante surtout : que va-t-il pouvoir leur raconter pendant ces vingt minutes ? De façons différentes

bien sûr, il est beaucoup trop proche de chacune d'elles pour parvenir à leur parler lorsqu'elles sont comme cela réunies. Ce n'est qu'en tête à tête qu'il se trouve à l'aise avec elles. Peut-être les aime-t-il trop séparément toutes les trois et n'a-t-il pas en lui des réserves d'amour suffisantes pour parvenir à les affronter ensemble ? Mes trois femmes, se dit-il avec une affectueuse ironie – et un sourire involontaire vient s'esquisser sur ses lèvres – mes trois femmes... Il se maudit aussitôt de s'être laissé aller à cette vanité stupide. Mais toi, Laura, comment pourrais-tu n'être que la quatrième, toi, la seule : Laura ? Une sourde émotion lui prend soudain la gorge, lui picote le nez, humecte ses yeux, tandis qu'il pense – et il se le martèle tout haut intérieurement, comme un acte de contrition douloureux qu'il faudrait aussi qu'elle entende –, tandis qu'il pense : "Comment aurais-je pu t'oublier, toi, Laura ? Pardonne-moi, Laura, je t'en supplie, pardonne-moi..." Mais Laura lui répond : "Tu le sais bien que je ne suis plus la seule désormais, Emmanuelle aussi, à tes côtés, le sait, et Sophie." Il voudrait protester : "Ce n'est pas vrai !" mais n'a pas le cœur de mentir, de se tromper lui-même, et il entend Laura : "Pourtant je serai la seule, Maurice, nous ne pouvons pas faire autrement, je resterai la seule, tu verras ; je t'attends." Et dans le souffle du vent qui emporte sa voix, il croit nettement discerner comme un sanglot de Laura.

"Eh bien qu'est-ce que tu attends ? On démarre ? s'impatiente Emmanuelle.

— Je laisse Henri passer devant..."

Elle se retourne vers les deux autres passagères mais, rien qu'au ton de ses paroles, à cette nuance de démonstration triomphante, il devine qu'elle s'adresse surtout à Claire-Anne :

"Ca, c'est Papa tout craché ! faut toujours qu'il soit à la traîne de quelqu'un... Tu connais la route aussi bien que lui, non ?

— Non justement : je ne sais pas si on doit passer d'abord chez Joël ou chez Sophie."

Il n'est pas mécontent d'avoir mouché sa fille, de la prendre en flagrant délit de perfidie gratuite, et de se trouver du coup réhabilité aux yeux de Claire-Anne.

"On n'a qu'à aller chez moi, propose alors Sophie. On prendra tous l'apéro à la maison."

Les premières fines gouttes de pluie sont venues consteller le pare-brise et Maurice prend le temps d'actionner les essuie-glaces avant d'enclencher la marche arrière. Il dit : "Comme tu voudras..." Mais Henri, qui vient de terminer sa manœuvre, passe devant ; il n'a plus qu'à reculer à son tour pour le suivre. Il a finalement réussi à rester derrière, tout en laissant croire que rien ne l'aurait empêché de prendre l'initiative.

"Et s'ils ne vont pas directement chez Sophie ?" insiste Emmanuelle.

Maurice allume les veilleuses, accélère pour passer la troisième et rattraper les autres au sommet de la côte. C'est Sophie qui se charge de répondre à Emmanuelle :

"Cela m'étonnerait que Loulou n'y pense pas... Il n'y a qu'à toujours suivre, on verra bien."

Et comme si cette perspective-là – suivre – les autorisait à une sorte de démission de leur volonté, les dispensant du plus élémentaire devoir de communication qu'implique toute société humaine, surtout resserrée comme cela dans l'habitacle d'une voiture, personne ne fait plus d'effort pour reprendre la parole. On dirait qu'anesthésiées par le ronronnement du moteur, sans accélérations ni changement de régime agressifs – car Maurice, contrairement à son habitude, adopte le style de conduite plutôt pépère de Henri, dont il reste à distance raisonnable – les trois femmes se contentent de se laisser bercer par ces routes tout en virages, dans une espèce de passivité somnolente. Maurice lui-même doit lutter par moments contre l'engourdissement qui le menace, conséquence sans doute d'un bon repas trop arrosé à quoi vient s'ajouter ce train de sénateur qu'on lui impose. Si seulement il pouvait conduire normalement, sans être obligé de suivre Henri, cela lui maintiendrait l'attention en éveil, lui rendrait une énergie, une jeunesse au volant qu'il sent peu à peu s'assoupir. Il aurait mieux fait finalement d'accéder au désir d'Emmanuelle, de passer devant. A l'heure qu'il est, ils seraient déjà à Quimper ; ils attendraient tranquillement les

autres chez Sophie. Le ciel s'est tellement obscurci qu'il se décide à mettre en code. On ne sait plus si c'est la nuit qui tombe ou les lourdes menaces de pluie accumulées là-bas sur Quimper. Toujours est-il que le beau temps c'est fini ; l'arrivée si lumineuse sur la plage de Sainte-Anne-la-Palud, le déjeuner devant la mer avec les amis, tout cela se colore de la douce amertume du passé qui transfigure déjà en précieux souvenir le début d'une journée qui n'est pas même encore achevée. "Qu'est-ce qu'il va dégringoler !" pense-t-il. Il est un instant sur le point de le dire, puis se ravise : ses passagères s'en rendent compte aussi bien que lui et doivent se faire la même réflexion ; à quoi bon perturber avant l'arrivée un silence qui paraît si bien convenir à tout le monde ?

Au rond point de la Croix des Gardiens, à l'entrée de Kerfeunteun, Henri a continué tout droit vers le centre ville au lieu de prendre à gauche. Emmanuelle n'attendait que cela pour reprendre l'offensive :

"Tu vois ? Je l'avais bien dit : il aurait fallu passer devant ! Ils vont directement chez Joël..."

— Eh bien nous aussi, répond laconiquement Maurice en contournant le terre-plein central.

— Tu ne voulais pas qu'on prenne l'apéritif chez toi ?" demande-t-elle à Sophie en qui elle cherche une alliée.

Mais Sophie est toujours du côté de Maurice, adepte de la conciliation et de l'aplanissement des conflits. Il se plaît à imaginer le sourire calme avec lequel elle répond :

"Cela n'a pas d'importance, Manu. Joël et Martine tenaient peut-être à rentrer tout de suite ; on pourra prendre l'apéritif sans eux. Cela te contrarie ?"

Déjà lorsqu'Emmanuelle était toute petite, Sophie avait toujours su comment l'amadouer, la consoler chaque fois que Laura lui refusait un caprice, sans pour autant lui céder. "Je te l'abandonne, disait Laura excédée, moi je ne sais plus par quel bout la prendre..." Sophie s'asseyait dans le coin le plus sombre près de la cheminée et attirait une Emmanuelle boudeuse entre ses genoux ; elle lui parlait mystérieusement à voix basse, les bras noués autour de la taille de la petite fille qui peu à peu se décidait à sourire, à répondre ; elle l'entraînait alors par la main, l'emmenait faire un tour au jardin d'où Emmanuelle revenait insouciante et rieuse, sans la moindre trace de rancune envers sa mère. Il reste toujours un peu de cela, observe Maurice, même maintenant qu'Emmanuelle est une femme ; c'est comme si nous n'avions pas grandi, elle, et moi, et Sophie, en vieillissant ; comme si nous en étions toujours au même point. Il revoit l'expression dépitée de Laura regardant son amie et sa fille s'éloigner au jardin. "C'est Sophie qui devrait avoir des enfants, soupire-t-elle, elle se débrouille bien mieux que moi." Maurice prend alors la main de Laura, d'une Laura



bien plus jeune que ne l'est Emmanuelle à présent, une Laura de trente ans qui porte encore ses cheveux longs de jeune fille : "Tu sais bien que c'est toujours comme ça, lui dit-il, c'est normal : ce n'est pas sa fille, à elle..."

"Cela ne me contrarie pas du tout, réplique Emmanuelle, mais quand on décide quelque chose autant le faire, non ?"

Il entend la voix légèrement moqueuse de Sophie :

"Mais on n'avait rien décidé : c'est moi qui ai eu cette idée-là, au cas où l'on passerait d'abord chez nous..."

— Justement : fallait passer chez vous ! Papa n'avait qu'à avertir Henri, klaxonner, faire des appels de phares... Ils auraient bien compris, ils nous auraient laissés passer devant !"

Maurice ne saurait dire à quelle vibration dans le silence qui s'est instauré il pressent l'intervention de Claire-Anne. Avant même qu'elle ne prenne la parole, il frémit déjà de la voir s'interposer entre Emmanuelle et Sophie, avant même d'entendre sa voix, innocente et pondérée, inconsciente du danger auquel elle va ainsi s'exposer :

"Cela n'a pas tellement d'importance, vous ne croyez pas ?"

Sophie aussi retient son souffle, il le sent ; tous les deux connaissent suffisamment Emmanuelle ; ils attendent son éclat, courbent déjà l'échine. Bien sûr qu'ils soutiendront Claire-Anne si Emmanuelle va trop loin, Sophie sera à ses

côtés, Maurice en est persuadé ; mais il n'ignore pas qu'à l'issue du combat ils demeureront impuissants à panser les blessures, qu'il sera trop tard, et aucun d'eux n'a le moindre doute quant à celle qui sera touchée à mort. Puis soudain l'orage éclate ; un orage pisse-menu, à l'image de la fine pluie cinglante qui fouette depuis quelques secondes les vitres de la voiture alors que les énormes nuées noires roulant au-dessus de la ville auraient plutôt laissé présager une torrentielle averse. Emmanuelle rétorque très posément :

"Pour vous, évidemment, ça n'a pas d'importance... Mais moi, je ne reviens à Quimper que deux ou trois fois par an, j'ai envie de voir les gens que j'aime bien, des gens que je connais depuis toujours. Alors pour moi ça compte, vous voyez, un apéro qu'on prend ensemble."

Elle ne s'est pas retournée pour parler, si bien que sa remarque pourrait autant s'adresser à son père ou à Sophie, les mettre tous dans le même panier ; d'ailleurs Maurice en prend pour lui une bonne part : cela le rassure de penser qu'il partage avec Claire-Anne les foudres d'Emmanuelle, que ce n'est peut-être qu'à lui finalement qu'elle en veut. Surprise, Claire-Anne tente ingénument de s'en tirer : ne se sont-ils pas déjà vus tout l'après-midi ? ne pourront-ils aussi se voir demain ? Elle n'a pas compris, se dit-il, que cette histoire d'apéro n'a jamais été qu'un prétexte, depuis le début, que cela se passe toujours ainsi avec Emmanuelle, qu'elle n'attaque jamais que de biais. D'ailleurs il est évident

qu'Emmanuelle n'écoute pas ; elle accentue opiniâtement sa percée, cherche à frapper le point faible de Claire-Anne, celui qu'elle sait irrémédiablement sans défense, infléchissant sa voix d'une subtile nuance d'abnégation dont Maurice n'est pas dupe ; il la giflerait :

"Pour moi, ça compte d'autant plus que ce sont tous des amis de ma mère. C'est aussi pour cela que je tenais à ce que nous nous retrouvions chez Sophie ; un peu comme avant, si vous voulez... Maintenant, puisque personne n'a l'air d'être d'accord..."

Le silence de Claire-Anne marque le coup. C'était donc cela ! Elle sait qu'elle n'est pas de taille à se mesurer avec Laura, elle n'en a d'ailleurs jamais eu l'intention, surtout avec cette Laura que brandit perfidement Emmanuelle. Maurice, dans son dos, la sent se replier sur elle-même, contenir la montée de ses larmes dont il a appris à deviner l'imminence. Il aurait fallu la soutenir, parer le coup, désamorcer l'attaque qu'il avait si bien pressentie. Maintenant encore il devrait intervenir ; mais il a trop attendu : comment à présent reprocher à une fille d'évoquer la mémoire de sa mère ?

Très doucement Sophie fait alors observer que personne n'a dit qu'il n'était pas d'accord, qu'on n'en a même pas discuté. "Et puis Claire-Anne a raison, Manu : si on ne prend pas de pot ce soir, on peut se retrouver demain puisque c'est dimanche..."

— Evidemment, renchérit Maurice qui n'ose rien ajouter de peur de compromettre l'influence apaisante de Sophie.

— D'ailleurs on va tout de suite être fixés : on est arrivés, reprend Sophie tandis qu'ils se garent à la suite de Henri devant la maison des Cadiou. Il n'y a qu'à demander aux autres si ça leur dit de venir jusqu'à la maison."

Maurice serre le frein à main et coupe le contact. Sa tâche de chauffeur, jusqu'à présent, pouvait à la rigueur le dispenser de s'interposer. Maintenant que tout danger lui semble écarté, il croit le moment venu de détendre l'atmosphère ; il hasarde leur ancienne plaisanterie familiale :

"Et quand elle est en boule..."

— Oh, je t'en prie !" fulmine Emmanuelle avant de sortir et reclaquer sa portière.

Seuls Martine et Joël sont descendus de la voiture de Henri. Joël sort son vélo du coffre. Elle s'approche d'eux et leur parle ; puis, comme la fine pluie se transforme soudain en averse tandis qu'un grondement de tonnerre éclate loin devant, ils se réfugient sous l'auvent du perron. Martine ouvre sa porte. Emmanuelle hésite un instant, abandonnée sous la pluie. Elle jette un regard à son père et, avant d'être trempée complètement, se décide à monter avec Henri et Loulou.

Henri a mis son clignotant. Il redémarre. On va déposer chez eux Loulou et Sophie ; peut-être prendra-t-on

finale­ment l'apéritif là-bas, sans les Cadiou. Maurice démarre à son tour et les suit tandis que Joël leur fait un signe d'adieu et crie : "Pour demain, on se téléphone !" du moins c'est ce qu'il croit comprendre car il n'a pas eu la présence d'esprit de baisser sa vitre au moment de partir.

"Ououh... Ben dis-donc ! commente Sophie, je ne sais pas ce qu'elle a bouffé aujourd'hui..." Et elle émet un léger rire forcé : "Enfin si, ça je le sais... Mais qu'est-ce qui lui a pris ?"

Dans le rétroviseur Maurice trouve le regard de Sophie :

"C'est Bernard. Elle est sur les nerfs..."

— Oh cela, ce n'est pas bien nouveau : il y a toujours eu plus ou moins du tirage...

— Si, c'est nouveau : cette fois-ci il s'est barré avec une autre nana, pour le week-end..."

Il sait que, dans l'étroit miroir, elle ne cesse de scruter son visage : chaque fois qu'il lève les yeux il rencontre ceux de Sophie. Aussi, lorsqu'il regarde la route, s'efforce-t-il de conformer sa physionomie à celle d'un père soucieux, préoccupé par les malheurs de sa fille. Il y parvient d'autant moins, lui semble-t-il, qu'il est conscient de la difficulté de donner le change à Sophie ; elle les connaît trop bien Emmanuelle et lui, elle est bien trop fine ; et cela l'agace.

"Ah bon ? fait-elle simplement. Pauvre Manu..."

Elle parle en connaissance de cause, se dit-il. Ce genre de situation la concerne de tellement près que cela doit remuer

en elle bien d'autres sentiments qu'une banale compassion de circonstance pour Emmanuelle. Ce qui explique son silence. Du coup, il se prend à regretter d'avoir laissé échapper cette allusion involontaire aux déboires conjugaux de Sophie, d'autant plus que ces temps-ci cela semblait se passer plutôt bien entre Loulou et elle, une nouvelle lune de miel presque, une de plus. D'un autre côté il est maintenant certain qu'elle ne cherchera pas à interpréter autrement la bizarre agressivité de sa fille ; et c'est là l'essentiel pour l'instant, qu'elle n'aille pas s'imaginer qu'Emmanuelle pourrait en vouloir à Claire-Anne. Quelle raison, d'ailleurs, aurait-elle de lui en vouloir ? Dans le rétro, les yeux de Sophie par moments lui échappent, selon les mouvements de la voiture, bien qu'elle se soit avancée sur la banquette arrière, la main sur le dossier de Maurice.

"C'est pour ça qu'elle est venue," précise-t-il en cherchant une nouvelle fois à capter le regard de Sophie, de manière à l'aiguiller définitivement sur cette piste-là. Mais Sophie n'acquiesce que pour la forme – "Humm... humm..." – sans conviction ; elle réfléchit, elle s'apprête à déjouer sa manœuvre, comme s'il n'avait rien dit. Il sent la traction qu'elle exerce sur le dossier de son siège pour s'approcher encore :

"Mais ce n'est tout de même pas une raison pour se montrer aussi désagréable avec Claire-Anne, elle n'y est pour rien..."

— Vous exagérez, entend-il protester Claire-Anne. Elle ne s'est absolument pas montrée désagréable.

— Ah, si ! tout de même ! Elle n'avait pas à vous prendre à partie de cette façon, en vous faisant sentir..."

Elle n'ose pas aller jusqu'au bout de sa pensée ; sans doute s'est-elle rendue compte, in extremis, qu'elle abondait finalement dans le sens d'Emmanuelle, ne faisait qu'enfoncer davantage le clou qu'elle aurait voulu déplanter. Mais Claire-Anne a compris :

"Et alors ? Elle a raison, non ? Il est normal qu'elle ne me considère pas comme faisant vraiment partie de votre petit cercle d'amis, qu'elle connaît depuis l'enfance ; on ne peut pas lui en vouloir.

— Mais enfin, vous connaissez Henri, Emile...

— Depuis deux ans seulement ; et uniquement dans le cadre professionnel. Nous, par exemple, nous ne nous sommes rencontrés que la semaine dernière..."

Nous aussi, complète Maurice in petto, seulement la semaine dernière et pourtant... Mais il se garde bien d'intervenir, préférant laisser s'expliquer les deux femmes ; cette place de spectateur lui convient tout à fait. Sophie est trop sensible aux autres pour laisser Claire-Anne remettre aussi froidement les choses au point. Il perçoit sa voix claire, radieuse :

"Hé bien moi, j'ai l'impression que nous nous connaissons depuis toujours..."

— Vous êtes gentille, dit Claire-Anne.

— Non, pas gentille : si je vous le dis c'est que je le pense sincèrement, vous pouvez me croire. Je ne sais pas à quoi ça tient mais c'est comme cela.

— C'est parce que vous êtes une amie de Maurice."

Dans le rétroviseur, il lui est impossible d'apercevoir le visage de Claire-Anne ; il n'entend que sa voix, profonde, comme en retrait elle aussi, qui contraste étrangement avec celle de Sophie.

"Et quand bien même, réplique Sophie avec un élan dont il lui sait gré, si ce n'était que cela ? Il n'en reste pas moins que je nous sens très proches l'une de l'autre... C'est ce qui compte, non ?"

Bien qu'elle échappe à son regard, Maurice devine que Claire-Anne, au fond de la banquette, reste pensive. Pourquoi ne se laisse-t-elle pas convaincre par l'amitié que lui offre Sophie ? Ce serait tellement plus simple, tellement plus rassurant pour lui aussi.

"Vous êtes gentille, répète Claire-Anne, bien sûr que c'est cela qui compte..."

Il jette un dernier coup d'œil dans le rétroviseur : Sophie aussi a disparu ; elle a dû se radosser à son siège. A travers la lunette arrière, dans la brouillasse grise de la route, on ne



distingue plus que les tourbillons d'eau que soulève dans son sillage la voiture.

\* \*

\*

## V

"C'est toi qui as la clef..." finit par dire Claire-Anne.

Il y a déjà presque une minute qu'ils attendent devant la porte de l'immeuble, chacun ayant l'esprit ailleurs, persuadé que l'autre va ouvrir. Le temps d'aller chez les Lepage déposer Sophie et de revenir, l'orage s'était éloigné, aussi rapidement qu'il avait éclaté ; il n'en reste que le pavé trempé, le gargouillis des caniveaux engorgés qui finissent d'évacuer les trombes d'eau et cette fraîcheur limpide d'après la pluie qui nous incite à croire que quelque chose de neuf pourrait bien advenir, vierge de tout passé, comme chaque donne nouvelle, aux cartes, annule le souvenir d'un précédent jeu malchanceux. Maurice, qui fouille précipitamment les poches de son imper, en extrait la clef et la montre en souriant à Claire-Anne :

"J'avais complètement oublié."

Elle se rend compte alors que c'est à dessein ce matin qu'elle n'a pas emporté sa propre clef, le priant de prendre l'autre, suspendue dans l'entrée : une manière, peut-être, dont sur le moment elle n'a pas vraiment pris conscience, de

s'en remettre confusément à lui. Mais constater maintenant qu'il ne s'en est pas souvenu, qu'il n'y a vraisemblablement pas attaché la moindre importance, revêt à ses yeux une signification inattendue, hors de propos se raisonne-t-elle, comme si au lieu de cette clef c'était elle-même qu'il avait oubliée ; ce don discret qu'elle lui faisait ainsi de sa personne, il l'avait négligé. Il ouvre tout naturellement et la fait entrer. Quelque chose en elle – un charme ? une illusion ? – vient de se briser : il n'a décidément rien perçu de cette marque infime de son allégeance, pas compris quelles portes cherchaient à lui ouvrir ces clefs-là. Ils montent les deux étages sans se parler ainsi qu'il arrive, la fatigue aidant, au retour de certaines longues sorties du dimanche ; et sur le palier Maurice, empressé cette fois-ci, prend les devants et lui ouvre.

"C'était plutôt sympa, ce repas, non ?" s'enquiert-il aussitôt qu'ils ont refermé la porte de l'appartement.

Elle acquiesce d'un hochement de tête (avec ce sourire de douce tristesse auquel il s'est maintenant habitué) en allant suspendre son manteau dans la petite penderie intégrée aux murs rouges de l'entrée. Il lui tend machinalement l'imperméable qu'il vient d'ôter.

"Tu n'as pas trouvé ?"

Ce n'est pas vraiment d'elle qu'il s'inquiète : il a seulement besoin de son approbation pour se rassurer, se persuader

que tout s'est bien passé, comme il en a eu, lui, l'impression ; il voudrait qu'elle le lui dise pour en être bien certain. Elle bourre l'imperméable dans la penderie déjà trop pleine afin de pouvoir en refermer les deux portes.

"Si..." dit-elle alors, comme si elle n'attendait que le double cliquetis des fermetures magnétiques pour s'autoriser enfin à répondre à Maurice. "Si, mais pour moi, tu sais, ce n'était pas tout à fait pareil..."

— Tu n'as pas trouvé la journée agréable ?" Malgré lui il a pris ce ton de fausse surprise dont il n'est pas très fier vis-à-vis de Claire-Anne : qui cherche-t-il à tromper ? L'attitude d'Emmanuelle en arrivant à Quimper suffirait à prouver que tout n'a pas été aussi facile qu'il voudrait le laisser croire. Claire-Anne s'est tournée vers lui. Agrandis par l'épaisseur de ses lunettes, ses yeux sombres le contemplent en silence ; il se sent misérable et coupable sans parvenir à déterminer au juste de quoi ; qu'a-t-il fait ? Puis, s'esquivant vers la salle de bains, pour se recoiffer peut-être :

"J'étais tout de même un peu l'élément rapporté, répond-elle haussant la voix à mesure qu'elle s'éloigne.

— Mais non, voyons ! qu'est-ce que tu racontes ! Tout le monde t'a spontanément adoptée..."

Lui aussi a parlé plus haut, sans quitter l'entrée, autant par nécessité de se faire entendre que pour mieux la convaincre de ce dont il n'est plus lui-même tout à fait persuadé. La voix

de Claire-Anne lui parvient, curieusement altérée et lointaine, déformée sans doute par la faïence des parois de la salle de bains :

"C'est précisément ce que je veux dire : tu n'as pas eu à te faire adopter, toi, ni ta fille..."

Il se dit qu'il devrait la rejoindre, hésite, et finalement n'ose pas faire intrusion dans la salle de bains, se donner l'air de forcer une intimité féminine sur laquelle il ne se sent aucun droit. Il craint surtout d'affronter à nouveau son regard, un regard trop exigeant et sans illusion, où il lirait sa propre impuissance à faire pour elle quoi que ce soit. Il demeure donc dans l'étroite entrée, avec la conscience aigüe d'un seuil à ne pas transgresser, d'une invisible barrière dressée entre eux, et toute imaginaire, qu'il ne pourra cependant pas franchir tant qu'elle n'aura pas décidé de revenir vers lui, tant que, d'elle-même, elle ne reviendra pas. C'est sur le ton de sa défaite qu'il se croit encore obligé d'insister :

"Avec Sophie, pourtant, tu as l'air de bien t'entendre..."

Elle sort de la salle de bains, passe devant lui, se retourne :

"Mais je m'entends bien avec tout le monde... Ils sont tous très gentils... Tu ne peux pas comprendre."

Non, elle n'a pas pleuré comme il le craignait ; ses yeux sont restés secs. Il la retient par le bras alors qu'elle continue vers la cuisine :

"Si, je comprends." Il voit s'étirer la ligne pure de ses lèvres en ce sourire de reconnaissance indulgente pour les protestations de sympathie des amis que l'on ne voudrait pas désobliger sans pour autant leur accorder le moindre crédit (vous êtes gentil, mais ne vous donnez pas tout ce mal, ça ne sert à rien). "Je comprends très bien, poursuit-il malgré tout, mais tu as tort. Moi je trouve ça tout à fait normal ce que tu ressens là : à part Henri, les autres tu les connais à peine depuis quelques jours. C'est normal..."

Elle a toujours, dans son élan interrompu, des vellétés de s'échapper vers la cuisine. Mais il accentue la pression sur son bras et elle paraît se résigner à rester.

"Je n'ai jamais prétendu que ce n'était pas normal... Je dis seulement que, pour moi, c'est une situation difficile à supporter, c'est tout. Peut-être que c'est plus difficile que pour quelqu'un d'autre, je ne sais pas.

— Mais non, pourquoi veux-tu...

— Alors c'est peut-être moi qui ne suis pas normale..."

Un court instant cette hypothèse procure à Maurice une sorte de soulagement honteux, l'explication toute simple qui dispenserait d'aller chercher plus loin : et si c'était cela ? Elle lui semble en effet d'une sensibilité malade, susceptible

presque jusqu'à la paranoïa ; le moindre détail – geste ou propos qu'une autre laisserait passer dans les profits et pertes – il faudra qu'elle aille toujours l'interpréter en sa défaveur, comme une intention perfidement dirigée contre elle. Dans ce cas – où ce serait elle qui ne serait pas normale, comme elle dit – qu'aurait-il à se reprocher lui, Maurice ? que pourrait-il y faire ? Si cela vient d'elle, uniquement, de quoi pourrait-il se tenir pour responsable ? Mais cette séduisante lâcheté ne fait que l'effleurer ; il y met tout de suite le holà : non, elle a raison ; il n'y a qu'à voir le comportement d'Emmanuelle tout à l'heure dans la voiture, et même au restaurant, au début du repas, cette insistance pernicieuse à demander ce qu'on avait à fêter là. Ce n'est pas Claire-Anne qui se fait des idées puisque Sophie, chaque fois, a ressenti le besoin de s'interposer.

Il lui saisit l'autre bras. La maintient devant lui fermement comme lorsqu'on voudrait arracher quelqu'un à l'effet de quelque drogue avant de le sermonner.

"Ne dis donc pas de bêtises ! Tu le sais très bien que tu es normale... Et moi je sais très bien ce qui t'a mise dans cet état-là : ce sont les vacheries d'Emmanuelle, c'est ça ? Pourquoi ne pas le reconnaître ?"

Elle s'empourpre soudain, comme si cette mise en cause d'Emmanuelle venait d'elle, non de lui, confuse de s'en rendre un tant soit peu la complice, d'accuser, dénoncer, tout

ce qu'on lui présentait autrefois comme la pire des hontes lorsqu'elle était petite fille.

"N'exagère pas, on ne peut pas parler de vacheries..."

— Bien sûr que si ! renchérit-il. Elle a fait tout ce qu'elle a pu pour te mettre mal à l'aise. Tu peux me faire confiance, je la connais !"

Il est prêt maintenant à enfoncer sa fille pour aider Claire-Anne, la faire sortir de sa morosité et revenir à lui, maintenant qu'il a compris ce qui les séparait. Et d'ailleurs déforme-t-il en quoi que ce soit la réalité ? n'est-il pas exact qu'elle s'est comportée de façon odieuse à son égard ? Tout à l'heure encore, lorsqu'ils ont déposé Sophie chez elle, elle a refusé la proposition de Loulou de rester prendre l'apéro, après tout ce cirque qu'elle avait fait dans la voiture, c'est elle qui a refusé : "J'aimerais autant rentrer me reposer un peu... On se verra demain ? je ne reprends le train que le soir." Elle s'est même montrée réticente à la suggestion de Henri que Maurice et Claire-Anne les raccompagnent à Kerlinou, prétextant toujours sa fatigue. Henri, évidemment, n'était pas mécontent de garder Emmanuelle pour lui seul ; il savait aussi que cela ferait plaisir à sa mère ; il n'avait pas insisté. "Dans ce cas, on passera demain, avait dit Maurice, prendre le café, vers deux heures. Cela vous va ?" Lui aussi finalement avait hâte de rentrer, de se retrouver seul avec Claire-Anne ; il n'empêche qu'au bout du compte tout le monde s'était plié aux caprices d'Emmanuelle.



"En fait, c'est à moi qu'elle en veut, reprend-il. Tu n'y es pour rien, ça, je peux te l'assurer. Elle était venue voir son papa, si tu veux savoir, et comme son papa n'est pas à son entière disposition, eh bien voilà : elle boude. Oh, ce n'est pas nouveau, je connais ça !

— Oui, mais c'est à cause de moi."

Ils sont debout face à face dans la petite entrée rouge ; toutes les autres pièces autour d'eux restent plongées dans l'obscurité. Il relâche un peu son étreinte sur les bras de Claire-Anne.

"Comment cela à cause de toi ?"

Elle le regarde ingénument dans les yeux ; sa voix chante comme si déjà elle n'était plus concernée, comme si cette discussion, soudain, était devenue pour elle sans objet :

"A cause de moi que tu n'es pas disponible..."

Il hésite un moment, déconcerté : ils en sont revenus au même point ; pire encore : c'est elle maintenant qui se sent coupable vis-à-vis de sa fille. Il en est arrivé à ce résultat qu'elle se sente non seulement exclue mais coupable. Il l'attire à lui, lui enserrant les reins de ses bras dans l'îlot de lumière rouge de l'entrée :

"Et alors ? Nous avons aussi le droit de vivre, non ? (Elle fait oui silencieusement de la tête). Est-ce que ce n'est pas cela pour nous qui compte ? (Il la serre davantage, l'embrasse. Elle se laisse faire, légèrement cambrée en arrière,

les yeux clos). Emmanuelle a ses moments d'humeur, continue-t-il comme s'il était à présent assuré de la convaincre, elle n'a jamais été facile, mais au fond elle n'en veut à personne, tu n'as pas à te tourmenter. D'ailleurs elle m'a dit qu'elle était très heureuse pour nous... et c'est vrai, contrairement à ce qu'on pourrait croire."

Elle se dégage pour allumer dans la cuisine dont le néon clignote avant de les éblouir de sa lumière blanche.

"J'ai peur qu'elle ait l'impression que je t'empêche de la voir, dit-elle, alors qu'elle était venue chercher réconfort auprès de toi."

Il la rejoint, ignorant délibérément la première partie de sa phrase pour s'accrocher à ce nouvel argument qu'elle lui offre :

"Mais c'est justement ça ! Ce sont ses histoires avec Bernard en ce moment qui la rendent aussi irritable – et ça se comprend, d'ailleurs. Mais nous n'y sommes pour rien toi et moi, je t'assure."

Elle a ouvert le frigo ; en sort des plats qu'elle dépose sur le plan de travail près de l'évier. Maurice tourne en rond autour d'elle, ne sachant trop quoi faire, accompagnant inutilement chacun de ses mouvements.

"Peut-être..." dit-elle sans interrompre ses préparatifs.

Il n'y a rien à ajouter ; c'est fini. Gêné de la voir seule s'activer, il s'enquiert de ce qu'il pourrait faire pour l'aider.

"Tu peux mettre la table, si tu veux... Pour ce soir, je ne prévois rien de particulier ; tu as faim, toi ? Quelques crudités et le poisson froid ; ça suffira..."

Comment peut-elle se métamorphoser ainsi, s'étonne-t-il ; c'est maintenant une autre femme. Comme si les préoccupations ménagères avaient d'un seul coup dissipé tous ses doutes, ses scrupules.

Avant de couper les tomates elle se noue autour de la taille un petit tablier bleu à volants.

"Mets-nous quand même une nappe !" exige-t-elle, le voyant disposer les assiettes sur le formica nu de la table. Et avec un geste de sa main qui tient le couteau à légumes : "Là, dans le placard du bas... On peut tout de même se faire un petit repas agréable, non ?"

\* \*

\*

## VI

Maurice et Claire-Anne se sont aimés une fois encore cette nuit ; avec une gravité presque solennelle. Il n'y avait finalement que cela qu'il pouvait faire pour elle puisque, dans la journée, il ne lui apportait que le doute, le remords, une culpabilité qui lui revenait, tel un boomerang, pour faucher son propre bonheur, lui imposant une sorte de qui-vive permanent, une sollicitude d'autant plus épuisante qu'il lui était impossible de la manifester ouvertement devant les autres. Il ne pouvait se défendre d'observer constamment Claire-Anne, sans cesse anxieux de sa réaction à tout ce que disaient Emmanuelle, Loulou, Sophie ; s'efforçant chaque fois d'imaginer l'écho que cela suscitait en elle, de prévenir ses interprétations, supputer ses blessures. A tel point que plus rien, dans les conversations avec ses amis ou sa fille, ne lui paraissait innocent ; les propos en réalité les plus anodins lui semblaient inévitablement graviter autour de la présence de Claire-Anne comme une agitation désordonnée d'électrons dans l'orbe énergétique du noyau de l'atome. Quoi qu'ils fassent les uns et les autres, et lui compris, elle était devenue ce centre d'attraction qui déterminait

maintenant toute la dynamique de leur groupe ; c'était son avis que l'on sollicitait implicitement chaque fois que l'on faisait la moindre proposition, son approbation que chacun recherchait en secret même s'il semblait ne s'adresser qu'aux autres. Sans compter Loulou qui ne paradait que pour elle.

Tout cela a pesé, cette nuit, sur leur façon de s'aimer, sur le silence de Claire-Anne, la profondeur même de leur plaisir. Après leur rapide repas d'amoureux en tête-à-tête, ils s'étaient aussitôt couchés, fatigués peut-être par leur journée, l'air trop vif de la mer. Elle s'était glissée nue dans le lit où Maurice s'était déjà installé tandis qu'elle se préparait dans la salle de bains. Les cheveux dénoués, sans ses lunettes, c'était une femme troublante, au corps plein et chaud, qu'il avait regardé pénétrer dans la chambre, soulever d'un geste simple le drap pour venir sans un mot s'allonger auprès de lui. Il était, lui, en pyjama ; qu'il avait enfilé par délicatesse, pour ne pas avoir l'air de suggérer, au cas où elle aurait souhaité seulement dormir, qu'il escomptait bien coucher avec elle. Et lorsqu'il l'avait vue se mettre nue au lit, il s'était rendu compte qu'une fois encore ils ne s'étaient pas compris, qu'il pouvait être blessant pour elle – qui selon toute évidence venait avec d'autres intentions – de le trouver déjà habillé pour la nuit, comme s'il lui refusait par avance ce qu'elle était en droit d'attendre de lui. Il s'était senti pris en faute, ridicule de surcroît dans ce classique pyjama gris bleu à rayures qu'il

avait jugé à ce moment-là tellement peu seyant qu'il en avait eu honte ; un pyjama de vieux, sans aucun doute.

Elle avait soulevé le drap sans un mot, s'était allongée auprès de lui sur le dos, s'était recouverte. On distinguait sous la couverture la forme large de ses hanches, le renflement écrasé de ses seins. Puis elle s'était tournée vers lui et il l'avait accueillie. Dès que sa main avait commencé – d'un mouvement tellement naturel de petit animal diligent sur sa poitrine – à défaire les boutons de sa veste, il avait oublié ses scrupules et ses hontes pour retrouver enfin les gestes de tendresse qu'il avait autrefois réservés à Laura.

\* \*

\*

## VII

"Mais non : la tienne est au garage ; il vaut mieux prendre la mienne." Claire-Anne n'insiste pas et suit Maurice vers la place Saint Corentin. Si elle a proposé d'aller chercher sa voiture, c'est pour ne pas toujours utiliser la Lancia de Maurice, ne pas toujours avoir l'air de se faire conduire. Qu'ils disposent de deux voitures pour eux deux et puissent indifféremment choisir l'une ou l'autre, elle ne s'est pas encore faite à cette idée-là. Dans son esprit, ils ont chacun leur voiture, elle ne voudrait pas abuser de celle de Maurice, que ce soit toujours lui qui paie l'essence, par exemple. Mais quelle importance cela aurait-il que ce soit l'un ou l'autre ? Quelle importance puisqu'ils vivent ensemble ? Il est évident que Maurice a raison : elle ne va pas monter rue de Kergariou et sortir sa voiture du garage alors que l'autre est disponible tout près sur le parking. Comme hier à Sainte-Anne-la-Palud, comme mercredi pour aller chez Sophie, elle va se laisser conduire par Maurice. C'est ainsi généralement que cela se passe lorsqu'un couple est de sortie ; est-ce à cette situation-là qu'elle souhaiterait inconsciemment échapper en proposant d'aller prendre la Saab ? faire

semblant d'échapper plutôt si l'on considère avec quelle facilité elle y a renoncé ?

"On ne sera pas un peu trop tôt ?" s'inquiète-t-elle, pressant le pas pour rattraper Maurice.

Il prétend que non ; on les attend pour le café ; on déjeune à midi pile, à Kerlinou – il consulte sa montre – or ils n'y seront pas avant une heure et demie ; pour tante Louise et Henri, ce serait déjà même un peu tard. Elle marche aux côtés de Maurice qui se hâte, forçant un peu l'allure dans la rue Kéréon pour rester à sa hauteur. Ce n'est pas qu'il aille si vite que cela mais les femmes, même grandes comme elle, sont souvent amenées à presser le rythme de leur pas relativement à celui de l'homme qu'elles accompagnent. C'est ainsi. Et pour Claire-Anne, il y a tellement longtemps qu'elle n'a plus suivi le rythme d'un homme ! Car ce n'est pas suivre le rythme d'un homme que faire de temps à autre quelques centaines de mètres depuis son cabinet jusqu'à un restaurant du centre avec un confrère ou Henri ; on marche en continuant à s'entretenir du travail, avec des haltes çà et là en plein milieu du trottoir, et de toute façon à une allure que modère la galante sollicitude de ces occasionnels compagnons. Il lui faut presque doubler le rythme de son pas pour se conformer à celui de Maurice. Elle s'inquiète un peu de ce qu'il vient de lui dire, ne voudrait pas le ralentir : il ne faudrait pas qu'ils se fassent attendre pour le café, qu'on puisse penser que c'est elle qui l'a retardé.



Cet attachement pointilleux à un horaire strict, le souci de déjeuner à heure fixe, ne la surprend pas de la part de Henri ; elle imagine son impatience s'ils n'arrivaient pas comme prévu dès la fin du repas ; il ne faudrait pas que ce soit à cause d'elle. Mais après tout Maurice connaît encore mieux les manies de son ami, il aurait pu partir plus tôt s'il l'avait jugé nécessaire ; c'est en quelque sorte sous sa responsabilité qu'ils y vont. Néanmoins elle se hâte, rien que pour ce bonheur tout simple, peut-être, de devoir accorder son pas à celui de Maurice.

Henri est sorti à leur rencontre en entendant rouler la voiture sur le gravier. Il les attend sur le seuil entre les deux énormes touffes d'hortensia fané qui flanquent la porte d'entrée. En pantalon de velours et fin col roulé gris clair – sa couleur de prédilection, dirait-on –, qui le font encore plus mince et sec qu'à l'ordinaire, il paraît bien le maître de ces lieux dont le vieux tronc tourmenté de la glycine accrochée à la façade de granit serait l'image emblématique. Jamais elle ne l'avait perçu comme cela auparavant, tant qu'elle ne le fréquentait qu'à l'étude : comme un vieux garçon endurci vivant seul ici avec sa mère. Il n'est pourtant pas plus vieux garçon que Maurice, s'étonne-t-elle tandis qu'il s'approche pour l'embrasser ; ils ne sont que veufs tous les deux, et encore pas depuis très longtemps. A ce compte-là, c'est elle plutôt qu'on devrait considérer comme vieille fille.

"Ça se passe bien ?" demande Maurice qui vient d'embrasser Henri à son tour.

Celui-ci ne paraît pas surpris de la question. Il dit : "Ça va..." de ce ton qui suggère que cela pourrait aller mieux mais que, tout compte fait, cela ne va pas si mal. Et elle comprend qu'ils font allusion à Emmanuelle, qu'une longue préoccupation commune à son propos leur permet de s'entendre ainsi à demi-mot ; comme s'ils n'avaient jamais cessé de partager tout ce qui touche à la fille de Maurice et Laura ; comme deux frères, sans avoir besoin de s'en dire davantage, pourraient s'inquiéter de leurs enfants respectifs.

"Vous tombez vraiment pile, fait-il remarquer plus haut après ce rapide aparté, tout en les poussant vers l'intérieur. On commence tout juste à desservir." Et l'on devine sa satisfaction de constater que tout se déroule comme il l'a souhaité, que la programmation qu'il a prévue n'est en rien perturbée.

"Hé !" se contente de rétorquer laconiquement Maurice, sous-entendant par là que c'est évident, qu'il le connaît, non ?

Il n'y a qu'ici qu'il semble véritablement à son aise et heureux, à Kerlinou, ne peut s'empêcher d'observer Claire-Anne en les voyant jubiler tous les deux d'un air complice. Ce n'est qu'un petit rien, un détail, mais il paraît plus épanoui avec Henri qu'auprès d'elle. Par chance Emmanuelle, qui

manque de les bousculer dans l'entrée avec un plateau chargé de verres et d'assiettes, ne lui laisse pas le loisir de ruminer cette réflexion.

"J'arrive !" lance-t-elle au passage en s'esquivant vers la cuisine.

La table est déjà presque débarrassée dans le séjour. Du fond de la pièce tante Louise les regarde venir, installée dans son fauteuil, près de la cheminée. Claire-Anne a l'impression que c'est elle surtout qu'elle regarde et que son sourire de vieille dame affable n'exclut pas certain intérêt de curiosité bienveillante, comme en aurait une mère à l'égard d'une belle-fille putative qu'elle verrait sous ce jour pour la première fois. Un changement de nature infime dans le bleu passé des yeux de tante Louise l'avertit que, oui, sans nul doute, elle aussi maintenant est au courant et la jauge – avec prévenance et générosité certes, une manière d'humilité même – mais tout de même la jauge en tant que future compagne de Maurice. Oui, le regard de tante Louise a changé ; il s'est comme chargé d'une affectivité latente, à la fois offerte et attendue en retour, quemandée presque, qui fait se crispier Claire-Anne. Elle n'a rien à voir avec cette vieille dame, indéniablement hospitalière et charmante, elle en convient, mais qui n'a rien à attendre d'elle, à exiger d'elle ainsi. C'est de Maurice qu'elle est la maîtresse – et ce mot, employé à dessein, lui procure une jouissance rageuse, provocatrice –, non de Henri, qu'elle sache. Elle ne doit rien,

aucun compte, à la mère de Henri ; qu'elle lui agrée ou non, cela ne concerne en rien sa vie avec Maurice.

Celui-ci s'est courbé sur le fauteuil pour embrasser tante Louise et la voilà, à peine dégagée de son accolade, qui se lève péniblement pour faire aussi la bise à Claire-Anne alors que celle-ci lui tendait la main.

"Ma petite Claire-Anne... C'est gentil à vous d'être venue. Je l'ai toujours dit à Henri : mais pourquoi n'invites-tu pas plus souvent ton associée ? Cela fait tellement plaisir de voir des femmes jeunes et jolies... A mon âge, vous savez, il ne nous reste plus que cela comme réconfort : la présence de la jeunesse..."

Claire-Anne remercie, ne dérobe pas ses joues à l'affectueux baiser des lèvres flétries, soutient la vieille femme qui se rassied sans la quitter des yeux comme si elle représentait effectivement le seul espoir du restant de ses vieux jours.

"Je te sers ton café, Maman ?"

Henri s'est approché avec la cafetière de la table basse où les tasses sont déjà disposées.

"Si tu veux, mon fils... Et les gâteaux ? Tu n'as pas pris les gâteaux ?"

— Emmanuelle les apporte ; elle arrive.

— Ah, soupire tante Louise, heureusement que je l'ai, celle-là. Pas aussi souvent qu'on voudrait, mais enfin...

Voyez-vous, confie-t-elle à Claire-Anne, Juliette et Henri n'ont jamais eu d'enfant ; il n'y a pas de jeunesse dans cette maison...

— Claire-Anne le sait, Maman !" s'impatiente Henri qui commence à servir, penché sur la table, agacé par cette cafetière, trop pleine, qui goutte en dehors des tasses.

Sa mère prend sa petite voix de souris rabrouée pour se murmurer à elle-même :

"Ah oui ? Tu as raison ; peut-être bien qu'elle le sait..."

\* \*

\*

## VIII

Emmanuelle apporte un assortiment de parts de gâteau breton et de crêpes dentelles qu'elle dépose sur la table du salon. Elle n'a pas changé de tenue depuis la veille – toujours son pull noir et son jean, avec la breloque-dent de requin qui lui bat la poitrine. En posant le plat, elle a jeté à la dérobée un coup d'œil à Claire-Anne, comme pour bien se convaincre que c'est elle qui est là ; un regard qui n'échappe pas à celle-ci mais les deux femmes font comme si elles ne s'étaient pas encore aperçues. Puis elle embrasse son père qui, resté debout, les observait toutes les deux. "Il surveille ses deux femmes" se dit Claire-Anne, à qui cette idée d'être ainsi associée à Emmanuelle ne déplaît pas. Elle trouve un étrange agrément à ce soudain sentiment d'être tout à la fois la sœur et la mère d'Emmanuelle, à cette possibilité de jouer tour à tour sur les deux registres, une sorte de liberté supérieure dont elle se surprend à éprouver la jouissance.

"Ça va ?" fait Maurice interrogeant sa fille du regard.

Celle-ci ne répond que par une moue facétieuse de gamine, nez froncé, puis cligne de l'œil à son père avec un sourire qui le rassérène. Ça va ; Emmanuelle tient le coup. Et

ce geste de tendresse qu'il ébauche – lui passant le bras autour des épaules – Claire-Anne a confusément l'impression d'y participer un peu elle aussi, d'envelopper elle aussi Emmanuelle de sa prévenance et de sa compassion. Elle se sent soulagée : non, elle ne s'est pas interposée entre Maurice et sa fille ; Emmanuelle a trouvé ce qu'elle était venue chercher auprès de lui ; qu'aurait-elle trouvé de plus quand bien même il lui aurait exclusivement consacré tout son week-end ?

"Bon, eh bien installons-nous !" Henri, qui a terminé de faire le service, repose la cafetière. Il tire à lui un fauteuil et s'assied. On pourrait croire qu'il n'a parlé que pour lui seul mais son regard expectatif en direction d'Emmanuelle et Maurice indique bien qu'il s'adresse surtout à eux qui sont encore debout, toujours pas prêts pour le cérémonial du café.

Emmanuelle se dépêche d'aller embrasser Claire-Anne qui se hausse sur son siège pour lui tendre sa joue, lui prenant les épaules.

"Désolée pour hier et cette histoire d'apéro. Je me suis rendue compte après coup que j'avais tout gâché, mais je n'étais vraiment pas en forme..."

— Si vous saviez comme je vous comprends, dit Claire-Anne qui voit se balancer la dent de requin à hauteur de son

visage. Pour tout vous avouer, moi non plus je n'étais pas mécontente de rentrer ; alors vous voyez..."

Elles échangent un aimable sourire de circonstance. Claire-Anne pense que Henri lui a probablement fait une remarque hier soir, sinon elle n'éprouverait pas le besoin de s'excuser. Mais pourquoi s'excuser uniquement auprès d'elle, comme si elle devait faire l'objet d'égards particuliers, alors qu'elle s'en fichait, elle, qu'on reste ou non prendre l'apéritif chez les Lepage, ce sont les autres qui auraient pu se sentir frustrés. "Elle le fait exprès, se dit-elle. Elle se comporte exactement comme si c'était à cause de moi qu'elle s'était fait réprimander ; une manière de faire savoir à son père et à Henri : voyez comme je suis correcte avec Claire-Anne ; qu'est-ce que vous voulez de plus ? Est-ce que je ne fais pas tout ce qu'il faut ?

"Servez-vous donc ! Ils sont là pour ça..." Henri n'attendait que cela – qu'Emmanuelle aille enfin s'asseoir sur le dernier fauteuil resté libre – pour saisir le plat de gâteaux et le passer à Claire-Anne.

Elle prend une crêpe dentelle et remercie. C'est étrange de se trouver ici pour le café, dans cette grande pièce au mobilier sombre, près de la haute cheminée de bois sculpté. Elle n'avait pas eu cette impression-là l'autre soir, avec les lumières, l'animation et le brouhaha des invités. En plein jour, la maison lui paraît plus austère. Ce sont sans doute les tentures épaisses, ce temps gris qui plonge tout dans la



pénombre, la dimension imposante de la pièce qui suscitent cette atmosphère d'un autre âge, incitant à ne s'asseoir qu'au bord de son siège, genoux serrés, sa tasse à la main. Même chez ses parents autrefois – une sévère maison bourgeoise lyonnaise pourtant, haute et vaste – elle n'avait pas ce sentiment d'un monde figé, fini, immobilisé dans son passé. Il est vrai qu'elle y était petite fille, avec son regard d'enfant, sa pétulance, pour qui la maison brillait sans cesse de réceptions toujours renouvelées. Un événement à chaque fois, une fête. Elle comprend mieux à présent le regret de tante Louise tout à l'heure : "Il n'y a pas de jeunesse ici." D'ailleurs, davantage que la maison de Henri, comme elle le croyait au début, il lui apparaît avec de plus en plus d'évidence qu'il s'agit en réalité de celle de sa mère, c'est-à-dire de quelqu'un qui, pour elle, aurait l'âge d'une grand-mère ; une maison où manque une génération, la dernière. On s'y croirait à un thé du dimanche, avec porcelaine anglaise et petits fours, chez quelque aristocratique grand-tante célibataire.

Henri a cérémonieusement fait tourner le plat de gâteaux – sa mère, puis Maurice – jusqu'à ce qu'Emmanuelle le lui ôte autoritairement des mains pour le remettre sur la table : "Laisse donc ! Chacun se servira..." Il boit une gorgée de son café avec une telle componction, comme tout ce qu'il fait, qu'on jurerait que c'est lui ici l'invité.

Maurice dit que, apparemment, Loulou ne s'en est pas mal tiré : Sainte-Anne-la-Palud, pour une première sortie...

"Surtout avec un lièvre comme Joël ! fait observer Henri que cette évocation de l'épreuve de leur copain ramène à son humeur moqueuse.

— Un lièvre ? s'étonne Emmanuelle, déjà prête à rire d'une idée qu'elle a en tête.

— Le type qui ouvre la route, sur les pistes, pour entraîner le coureur.

— Le lièvre et le chaud lapin alors... Ca, ce n'est pas mal ! C'est une fable de La Fontaine ?"

Mais elle est seule à rire. Henri paraît gêné par cette allusion trop crue devant sa mère aux frasques de Loulou ; Claire-Anne elle-même trouve la plaisanterie déplacée, vulgaire cette expression de "chaud lapin" dans la bouche d'une jeune femme. Elle interroge Maurice du regard.

"Ils ont mis combien de temps ?" s'enquiert-il, ignorant la sortie de sa fille.

Elle n'est pas dupe un instant de l'intérêt qu'il semble porter aux performances cyclistes des ses deux amis. Il a seulement trouvé ce commode sujet de conversation et ne veut pas le lâcher, un sujet susceptible de concerner tout le monde sans présenter le moindre risque. Henri s'efforce de déglutir rapidement une bouchée de gâteau breton :

"Un peu moins de deux heures, je crois bien..."

— Hé, pas mal... Il nous fallait combien à nous, tu t'en souviens ?"

Le visage de Henri se détend. Peut-être simplement soulagé d'être enfin débarrassé du reliquat étouffant de son gâteau.

"C'était il y a quarante ans, mon vieux, on n'avait pas les mêmes vélos..."

— Mais on n'a jamais réussi à faire ça en deux heures.

— Tu m'étonnes ! Tu as vu tout ce qu'on trimballait ? les canadiennes, le ravitaillement – un certain nombre de bouteilles, il faut bien dire... Et puis on avait les filles avec nous.

— Tu veux dire Juliette et Maman ?" Emmanuelle a posé la question entre deux gorgées de café, avec l'intonation semi-interrogative que prennent les enfants pour relancer les histoires de famille vingt fois rabâchées, qu'ils connaissent par cœur mais dont pourtant ils redemandent.

"...et Sophie, enchaîne Henri. Et puis aussi – se tournant vers Maurice – cette petite-là, la petite blonde rondouillarde qui était toujours après Loulou..."

— Suzanne, dit Maurice. Elle a bien failli l'avoir à l'usure celle-là. Pauvre Sophie..." Puis il paraît prendre conscience de ce que cette évocation d'une lointaine infidélité, pourtant vraisemblablement platonique, pourrait avoir de douloureux dans la situation actuelle d'Emmanuelle et se tait, cherchant à

se donner une contenance en reprenant un morceau de gâteau dont il n'a sans doute nulle envie, comme si ce geste pouvait détourner l'attention d'un propos malheureux, l'effacer peut-être. Restée songeuse un instant, Emmanuelle se ressaisit aussitôt :

"Si je comprends bien, c'étaient les filles qui vous retardaient ? J'imagine qu'elles ne sont pas capables de pédaler aussi vite que les hommes..."

Tout émoustillé d'avoir fait enfourcher à Emmanuelle l'un de ses vieux dadas, Henri prend un malin plaisir à la titiller davantage, ce qui ne tire pas à conséquence et vaut mieux que la laisser ruminer ses histoires avec Bernard.

"Une hypothèse à envisager..." fait-il, pince-sans-rire.

Encore un de leurs petits jeux conflictuels, pense Claire-Anne qui avait d'abord pris au sérieux la montée au créneau féministe d'Emmanuelle et s'attendait à un nouvel éclat. Je ne suis décidément pas dans le coup ; évidemment que tout le monde ici avait compris qu'il s'agissait entre eux d'un sujet de plaisanterie, tout le monde sauf moi. Il n'y qu'à voir leurs mines réjouies.

"Fallait voir aussi les bécanes à l'époque, reprend Henri après avoir savouré les effets de sa provocation complice. Le vieux Peugeot de ta mère, par exemple, c'était un truc qui devait faire ses dix-sept ou dix-huit kilos... et pas de dérailleur, évidemment ! rien à voir avec vos VTT à dix-huit

vitesses... Fallait les traîner ces vélos-là ! Les nôtres, remarque, n'étaient pas beaucoup mieux.

— Oh mais je le sais qu'il fallait les traîner, qu'est-ce que tu crois ? Je me le suis tapé pendant des années le vieux vélo de Maman quand j'étais gamine, le vieux vélo marron... Tu te rappelles ?" fait-elle à son père.

Maurice a un sourire lointain ; il opine lentement du chef. Il y a déjà un moment qu'il regarde Laura pédaler sur ce vélo-là. Et lorsque sa légère jupe de cotonnade – qui volète contre le filet de protection tendu sur le garde-boue arrière, comme avaient les vélos de femmes en ce temps-là – découvre tout à coup jusqu'au haut de ses cuisses, tel le drapeau en torche de son impudeur qu'elle laisserait claquer avec insouciance derrière elle, il éprouve un sentiment de fierté devant la belle santé provocante de Laura et cette morsure de dépit, en même temps, à la voir exposer ainsi aux yeux des copains ce qu'il n'aurait voulu réservé qu'à lui seul. Les joues en feu, que rafraîchit le vent de la course, Laura continue de pédaler à ses côtés, rabat enfin d'une main entre ses jambes le tissu qui se renvole aussitôt pour raviver le délicieux tourment de Maurice. Elle lui sourit, désolée de son impuissance devant cette conjuration du vent et de la fluidité des étoffes, se lance pour lui complaire dans une deuxième tentative aussi vaine : le pan de jupe, cette fois-là, remonté jusque sous le menton, se plaque contre sa poitrine et elle ne peut s'empêcher de rire en le regardant, la tête rentrée dans

les épaules comme si cela l'avait chatouillée quelque part, sous le cou. Il rit aussi, un peu jaune, honteux de ne pouvoir s'ôter de l'esprit la grossière apostrophe que ses camarades lycéens, à l'âge stupidement ricanant de l'adolescence, lançaient aux filles à vélo les jours de grand vent : "Baisse le capot, on voit le moteur !". Il a honte rétrospectivement de cette vulgarité, honte qu'elle lui revienne malgré lui à propos de Laura, qu'elle puisse aussi s'appliquer à Laura. C'était l'été qui avait précédé leur mariage. Ils n'allaient pas à Sainte-Anne-la-Palud cette fois-là mais, par les petites routes aux talus boisés de Clohars-Fouesnant, à la plage de Moustierlin, faire du camping sauvage derrière la dune. Il y avait si peu de voitures, à l'époque, qu'ils pouvaient impunément à eux tous occuper toute la largeur de la chaussée, zigzaguer en roue libre, se retournant les uns vers les autres pour se charrier et rire.

"Qu'est-ce qu'il a bien pu devenir ce vélo-là ?" demande Emmanuelle.

Claire-Anne porte à la bouche et croque sa crêpe dentelle qui lui implose entre les doigts, s'éparpille en miettes sèches sur sa robe. Il n'est pas question de se lever pour secouer tous ces débris sur le tapis. Confuse, elle tente de les récupérer un à un, se les accumule au creux de la paume et hésite pour savoir si elle va les manger, comme cela dans sa main, ou les verser dans sa soucoupe.

"Je pense qu'il est toujours là, dit Henri, au grenier. Tes parents ont dû le laisser lorsqu'ils sont partis s'installer à Nantes.

— C'est devenu une véritable pièce de musée, maintenant...

— Il doit être toujours en état. A part les pneus, qui sont sans doute complètement cuits..."

Claire-Anne verse les débris de la crêpe dentelle dans sa soucoupe. L'attention qu'elle porte à cette opération la distrait un instant de l'épouvantable sentiment de jalousie qu'elle se découvre envers Laura (l'air absent de Maurice ne lui a pas échappé), un sentiment qu'elle s'en veut de ne pouvoir contrôler envers cette Laura qui ne lui est rien, qu'elle n'a jamais connue mais à qui suffit l'évocation d'une simple balade à vélo pour occuper totalement la pensée de Maurice, elle le voit bien ; cette Laura dont le vélo est encore ici, dans le grenier. Elle se traite de folle en envisageant que c'est peut-être à dessein qu'Emmanuelle ne fait que parler de ce vélo. Quelle raison aurait-elle de lui en vouloir ? Et quelle subtile perversité ne lui faudrait-il pas pour recourir à ce moyen détourné de la tourmenter ? Maintenant que les miettes de la crêpe dentelle sont autour de sa tasse, il lui faut, à chaque gorgée, prendre garde à ne pas de nouveau les répandre. Elle frotte le fond de sa tasse, où la chaleur les fait adhérer, contre le bord de la soucoupe et parvient à boire proprement.

Emmanuelle vient d'avoir une idée et s'exclame :

"Mais il suffirait de les changer ! Cela me ferait au moins un vélo quand je viens ici. On doit en trouver encore de ces pneus-là ?"

Henri a le sourire d'indulgence qui accueille ces projets enfantins enthousiastes auxquels on se prête volontiers tout en sachant qu'ils sont bien peu raisonnables.

"Il n'y a pas de raison : c'étaient des pneus-ballon tout ce qu'il y a d'ordinaire..."

On le sent prêt à s'embarquer avec elle dans l'entreprise de restauration du vieux vélo de Laura ; si l'on n'était pas dimanche, ils partiraient déjà tous les deux en quête de pneus neufs. Quel gamin lui aussi, pense amèrement Claire-Anne ; personne ne pourrait imaginer cela en le voyant à l'étude. C'est d'ailleurs sans doute l'avis de tante Louise qui les considère affectueusement, un mince sourire d'amusement sur ses lèvres sèches. Non, tente de se convaincre Claire-Anne, il n'y a rien de tout cela dirigé contre moi, pas le moindre calcul, ce n'est pas possible ; l'engouement d'Emmanuelle est trop spontané, ce n'est qu'un de ses caprices qu'elle aura oublié dès ce soir, avant même de reprendre le train. Quoi de plus anodin que cette subite envie de réparer le vieux vélo de sa mère ? même si cela reste une idée en l'air ?



"A mon avis, si tu as vraiment l'intention de faire du vélo à Kerlinou, mieux vaudrait t'en acheter un neuf..."

Pour ne pas trop jouer les rabat-joie, Maurice a tenté de se mettre dans le ton mi-sérieux de Henri et de sa fille, mais cela sonne faux. Claire-Anne devine dans sa voix une rancœur sourde, comme un reproche contenu : l'éventualité de redescendre du grenier le vélo de Laura ne lui plaît pas, c'est évident, ni même que l'on continue à en parler ainsi. Au lieu de s'en réjouir, elle s'assombrit encore ; elle aurait préféré qu'il n'y attache pas tant d'importance, n'en paraisse pas si profondément affecté. Mais peut-elle exiger cela de lui ? Laura était sa femme, après tout, celle qui a partagé jusqu'à présent toute sa vie. Cela n'aurait aucun sens d'exiger de lui pareil détachement, d'espérer qu'il effacerait tout du jour au lendemain, pour refaire sa vie comme on dit.

"Pour ce que j'en ferais !" réplique Emmanuelle qui n'hésite pas à se contredire pour ôter tout fondement à la suggestion de son père. Par son bon sens terre à terre, il lui a brisé délibérément sa puérile chimère. Bien sûr que si elle se décidait vraiment à faire du vélo ici ce n'est pas ce vieux clou qu'il faudrait retaper ; elle n'en a jamais eu sérieusement l'intention ; cela lui a seulement fait plaisir, sur le moment, d'en parler, tout en sachant pertinemment qu'elle n'en ferait rien. "Je ne suis pratiquement jamais là" explique-t-elle.

Tante Louise saute sur l'occasion :

"Ca, il ne tient qu'à toi, Manu. Tu sais bien que nous...

— Bien sûr, je sais." Visiblement Emmanuelle est agacée de s'être elle-même fait retomber dans le piège de ce vieux débat dont il lui faut se dépêtrer à chacun de ses séjours à Kerlinou.

"Pour nous, ça nous fait tellement plaisir... Tu es chez toi, ici" insiste pitoyablement tante Louise, consciente d'être vaincue d'avance mais décidée malgré tout à exploiter toutes ses chances, enfoncer le clou, on ne sait jamais. Son regard usé quête un improbable revirement d'Emmanuelle, le miracle qui lui ferait dire qu'après tout, pourquoi pas ? elle pourrait venir terminer sa thèse ici, y passer une partie de ses vacances cette année... Mais Emmanuelle préfère changer de sujet : elle avait cru comprendre, hier, que Sophie et Loulou les rejoindraient pour faire une promenade sur la côte. Ils viennent ou quoi ? Elle n'a pas rêvé ? Maurice affirme avec une hâte suspecte, comme si leur arrivée représentait pour lui un espoir de délivrance, que oui, bien sûr, ils viennent.

"En tout cas c'est ce qu'ils ont dit..." confirme Henri.

Claire-Anne, elle, n'en sait rien. Elle n'est pas descendue de la voiture lorsqu'ils sont allés reconduire Sophie. Seuls Maurice et Henri sont sortis sous la pluie pour dire au revoir aux Lepage ; elle n'a rien entendu de leurs palabres. Peut-être effectivement Loulou lui a-t-il dit "à demain" lorsqu'il est venu l'embrasser en entrouvrant rapidement la portière ; elle

ne s'en souvient plus. A présent qu'ils sont installés dans l'attente de Sophie et Loulou, Emmanuelle ne tient plus en place, termine d'un trait son café, fait mine de se lever.

"Faudrait peut-être leur téléphoner ? Qu'on sache au moins ce qu'il en est..."

Quelle impatience, s'étonne Claire-Anne ; dès qu'elle a quelque chose en tête, il faut que cela se concrétise aussitôt, que tout le monde suive. Tout le contraire de moi, quoi. Je ne connais pas son mari mais elle doit le mener tambour battant ; pas étonnant que le pauvre Bernard ait ressenti le besoin de respirer, de s'octroyer un peu d'air : il n'y a de place pour personne aux côtés d'une femme comme celle-là ; c'est peut-être pour cela qu'il la trompe, à cause de cette espèce d'hyperactivité égocentrique. Moi, c'est plutôt parce que je n'occupais pas assez de place dans sa vie que Thomas m'a quittée. D'ailleurs je n'ai jamais occupé de place dans la vie de personne, ajoute-t-elle en pensant à Maurice ; je me demande si j'en aurai jamais une dans la sienne, parmi tous ses amis, sa fille, le souvenir de sa femme. Et il paraît qu'Emmanuelle ressemble à sa mère... Si elle était vraiment comme cela, il est certain que je ne suis pas une femme pour Maurice.

"Rien ne presse, suggère prudemment Henri ; il est à peine deux heures ; s'ils n'arrivent pas d'ici un quart d'heure il sera toujours temps de les appeler.

— Mais j'ai mon train à dix-neuf heures trente, moi ! Si on traîne encore, la balade, ça va se limiter au tour du parc et c'est tout. Je n'aurais même pas vu la mer...

— La mer, tu l'as tout de même vue hier, corrige Maurice d'un ton conciliant mais faisant front pour le principe avec Henri comme autrefois. Ce n'est pas la mer, Sainte-Anne-la-Palud ?

— Tu parles ! enfermés dans une salle de restaurant... J'ai envie de marcher, moi, de prendre l'air ; je suis venue pour ça !"

Elle consulte Claire-Anne du regard, recherchant sa caution, la prenant à témoin du scandale de tout ce temps gâché autour d'une tasse de café alors qu'il ne lui reste que quelques heures, à elle, pour profiter d'une promenade au bord de la mer. Claire-Anne ne parvient pas à savoir dans quelle mesure cette indignation est bien réelle. Ne serait-ce pas un nouvel avatar de cette comédie qu'ils se jouent entre eux tous, à laquelle elle seule ne serait pas initiée ? D'ailleurs ni Henri ni Maurice n'en paraissent particulièrement alarmés. Sollicitée par le regard d'Emmanuelle, elle se sent tenue de prendre position (on aura tout de même le temps de faire un tour, en fait il n'est pas si tard, vous savez), un peu honteuse d'avoir l'air de prendre le parti des "adultes", de trahir en quelque sorte une femme de sa génération qui attendait son appui, se rangeant ainsi dans le camp des vieux. Elle est surprise de son influence apaisante sur Emmanuelle, comme

celle que la tante préférée exercerait sur une nièce chérie dont elle désavouerait gentiment le caprice au lieu d'abonder dans son sens, la ramenant en douceur à des exigences raisonnables. Celle-ci soudain change de ton, cherche un autre terrain où rétablir la complicité que Claire-Anne lui refuse :

"Ils sont toujours comme ça... ça m'agace ! On prévoit quelque chose, il n'y a plus qu'à partir, et on attend !

— Reconnais quand même que, cette fois-ci, nous n'y sommes pour rien" fait observer Henri qui semble du même coup entériner le reproche d'Emmanuelle non seulement en son nom mais en celui de Maurice ; lequel renchérit aussitôt :

"Il me semble que c'est plutôt à Loulou que tu devrais t'en prendre..."

Emmanuelle a deux pères, se dit tout à coup Claire-Anne, comme illuminée par cette révélation en les entendant discuter tous les trois. Elle se comporte avec Henri exactement comme avec un second père ; et lui, comme avec la fille qu'il aurait pu avoir, c'est évident. Et cela arrange aussi Maurice, je suppose, ce partage de la paternité, surtout depuis qu'il a perdu sa femme sans doute.

"Loulou, Loulou... Loulou n'y est peut-être pour rien. Tout dépend de ce que vous lui avez dit..."

Peut-être même avant, corrige Claire-Anne ; oui, avant, certainement. Ils forment une telle fratrie à eux tous

qu'Emmanuelle a dû devenir pour eux une sorte de fille collective. Il n'y a qu'à voir le comportement de Sophie avec elle : elle aussi fait visiblement fonction de seconde mère. Toutes ces femmes, Laura, Sophie, la femme de Henri, ont apparemment toujours vécu comme des sœurs ; et elles ont eu un enfant à elles trois.

"On lui a dit pour le café..."

— Ah ben, parfait ! raille Emmanuelle. On ne peut pas être plus précis... Entre une heure et trois heures, quoi ?

— N'exagère pas ! Pour le café, chez Henri, ils savent très bien ce que ça veut dire."

Tante Louise se croit tenue de préciser, à l'attention de Claire-Anne :

"On a toujours pris le café à la même heure : une heure et demie. Oui, oui, toujours, depuis l'époque de mon mari..."

Claire-Anne sourit aimablement. Cette fixation sur les horaires, c'est donc une tradition familiale chez Henri. Elle aurait plutôt pensé que ça venait de lui. Il est vrai que s'il a été élevé comme cela...

"Lorsque mon mari était là, on faisait sonner la cloche sur le perron, au début de chaque repas, poursuit tante Louise non sans une fierté attendrie, comme si l'annonce des repas à son de cloche constituait un indubitable indice d'aristocratie. Elle est toujours là, vous verrez..."

— Ça fait un bail qu'elle ne sonne plus, intervient Henri avec agacement. Il n'y a même plus de chaînette.

— C'est parce que Juliette ne voulait plus : elle trouvait cela ridicule..." Et, s'adressant de nouveau à Claire-Anne : "Mais du temps de mon mari..."

— Plus personne ne fait cela, Maman ! Plus personne. On aurait l'air de quoi ?"

Henri, cette fois-ci, l'a coupée presque durement. Avec l'humilité résignée des vieillards, qui savent leur époque révolue et redeviennent des enfants devant leurs propres enfants, elle bat en retraite devant son fils :

"Peut-être, tu as peut-être raison... Eh oui, c'est comme cela..." ajoute-t-elle pour Claire-Anne en manière d'excuse pour cette abdication des traditions familiales indépendante de sa volonté, cette décadence d'un prestige qu'elle a eu la faiblesse d'évoquer. Elle reste un long moment à sourire – à tel point qu'on se demande s'il faut l'attribuer à quelque hébétude sénile ou au fait de s'être trop profondément perdue en de lointains souvenirs – puis se ressaisit, rajuste les longues franges mauves de son châle pour se réinstaller à la place silencieuse qui est devenue la sienne, sa place d'aïeule, la place de ceux qui n'ont désormais plus voix au chapitre. Emmanuelle déclare que, de toute façon, s'ils ne sont pas là à la demie, elle ira se balader seule, pas question de passer tout son dimanche enfermée avant de rentrer à Paris. Personne

ne lui répond. On sait qu'il serait vain de tenter de s'opposer à ses décisions, qu'à l'heure dite elle partira se promener toute seule, la rage au cœur, ne serait-ce qu'une demi-heure. Entre les lourds rideaux tenus par leurs embrasses, Claire-Anne regarde les premières gouttes piquer le gris des vitres. L'averse n'est pas encore certaine : seulement ces quelques gouttes, çà et là. De nouveau Henri fait tourner le plat de gâteaux, insiste en s'excusant : il faut absolument les finir ; une fois coupé, le gâteau breton ça se dessèche. Maurice a suivi le regard de Claire-Anne ; il fait remarquer en se servant :

"Tiens, la pluie... Ça me paraît compromis..."

— Et alors ? Trois gouttes !" s'insurge Emmanuelle. Et comme un nuage menaçant qui assombrit encore la pièce juste à cet instant semble lui donner tort, elle cherche le soutien de Claire-Anne : "Cela vous fait peur, à vous ?

— Moi, cela ne me gêne pas" dit Claire-Anne, soucieuse avant tout de ne pas désavouer une fois de plus Emmanuelle mais qui ne serait pas mécontente, tout compte fait, d'aller aussi faire un tour, d'en finir avec cette cérémonie du café qui lui pèse.

Tante Louise se penche légèrement vers elle :

"Laura, elle, c'est ce temps-là qui lui plaisait... Tu te rappelles, Maurice, quand vous reveniez trempés tous les



quatre parce qu'elle vous obligeait à sortir les jours de tempête ?"

Mais Maurice ne veut pas se rappeler. Il a les yeux fixés sur Claire-Anne dans sa longue robe de jersey noire. Avec cette coiffure soyeuse et délicate retenue par un catogan assorti, le rouge profond qui souligne avec précision le dessin parfait de ses lèvres, la vulnérabilité de ces yeux qu'exaspèrent encore ses verres épais de myope, il tente de l'imaginer sous l'averse, giflée par la violence des bourrasques, laissant toutes les eaux du ciel inonder son visage et riant, comme Laura, des mèches de ses cheveux qui se collent à ses joues. Et ce n'est pas possible. Elle soutient pourtant d'un air crâne le regard de Maurice, tout en portant à sa bouche, avec une délicatesse qui dément sa volonté d'affronter les intempéries, sa tasse de faïence de Quimper aux motifs floraux rouge et bleu. Elle boit ses dernière gorgées de café avec une détermination qui tend à prouver à Emmanuelle qu'elle est prête, pour sa part, à la suivre, que rien ne la retient ici et que, s'il faut partir, même par ce temps-là, ce n'est pas elle du moins qui les retardera.

Non, fait tante Louise à son fils qui lui présente le plat. Elle se radosse à son fauteuil, déçue que personne n'ait daigné relever sa remarque à propos de Laura (c'est pourtant vrai qu'ils sortaient par ce temps-là avec elle, par des temps bien pires encore, que Laura les entraînait sous des pluies battantes parfois, avec bottes et cirés ; elle aimait cela). Elle

se radosse à son fauteuil, vexée surtout de s'être laissée aller devant Claire-Anne à cette inopportune évocation de Laura ; un manque de tact, elle s'en rend bien compte maintenant à leur silence à tous, un irréparable impair. Mécontente d'elle, elle se retire dans sa coquille puisqu'elle ne dit que des bêtises, qu'ils le lui font bien sentir.

"Vous aimez la pluie ? s'étonne Emmanuelle. En général, quand on n'est pas d'ici..."

Claire-Anne remet la tasse dans sa soucoupe ; pose le tout sur la table.

"Il arrive qu'il pleuve aussi à Lyon, vous savez.

— Bien sûr... mais ce n'est pas la même chose, je ne crois pas..."

Elle a plissé les yeux d'un air convaincu, une moue qui laisse entendre combien il serait difficile d'exprimer ce qui différencie la pluie bretonne de toutes les autres pluies, distinction trop subtile pour qu'on tente de la communiquer à qui ne l'aurait pas expérimentée par soi-même.

Que cherche-t-elle donc ? s'inquiète Claire-Anne sur le qui-vive ; à me faire sentir que je ne suis pas bretonne comme elle, comme sa mère ? Elle s'aperçoit que Maurice les observe toutes les deux, se porte en avant sur son siège pour les écouter avec plus d'attention, tel l'invité pour qui une conversation revêtirait soudain un intérêt passionnant. Et de son point de vue cela doit être passionnant, en effet, de voir

comment elle va se débrouiller avec sa fille, une épreuve décisive pour elle en quelque sorte. Mais je suis stupide, se raisonne-t-elle ; Emmanuelle s'efforce seulement de meubler une conversation languissante en s'emparant du premier thème qui s'est présenté. Au contraire, elle fait tout ce qu'elle peut pour me mettre à l'aise. De quoi parle-t-on avec des gens que l'on connaît à peine ? De la pluie et du beau temps justement, c'est la moindre des politesses. Et Maurice, lui, ne peut que nous écouter, c'est normal : personne d'autre ne parle. Dans ces cas-là l'attention de tous ceux qui se taisent est aussitôt captée par la plus banale des conversations. Logotropisme, se dit-elle amusée par sa trouvaille, on pourrait appeler cela comme ça : les gens sont naturellement attirés par la parole, surtout lorsqu'eux-mêmes dédaignent de faire le moindre effort pour parler (et là, elle vise directement Maurice, lui en veut de la laisser ainsi surnager seule, se débattre comme elle peut, elle l'étrangère, entre Henri, sa mère, Emmanuelle, comme il l'a déjà fait lors de l'anniversaire de Loulou et encore hier à Sainte-Anne). Comme s'il devinait le procès d'intention qu'elle lui fait, Maurice cette fois-ci intervient ; il dit ce qu'elle a déjà des dizaines de fois entendu mais peu lui importe ; il dit que, chez nous, ce n'est pas la pluie tellement qui compte car en réalité, contrairement à ce qu'on croit, il ne pleut pas plus qu'ailleurs ; que c'est l'humidité, cette humidité toujours présente même lorsqu'il fait beau ; c'est cela qui constitue la

spécificité de la Bretagne dans l'esprit de la plupart des gens. "Parce que, finalement, la pluie elle-même, je ne vois pas en quoi elle serait différente de celle de Lyon ou de Bordeaux ; ici ou ailleurs, ce n'est jamais que de l'eau qui tombe... L'humidité, par contre..."

Est-ce parce qu'il s'est porté au secours de Claire-Anne qu'Emmanuelle réagit aussi violemment ? Ou parce qu'elle n'admet la contradiction de personne, tout simplement, encore moins venant de son père ? Il est étonnant de voir combien elle prend la chose à cœur : la tête rentrée dans les épaules, coudes au corps, elle a un geste exaspéré de ses avant-bras en nageoires de phoque :

"Idiot... mais alors là complètement idiot... Ça ne tient pas debout ! C'est exactement le faux bon sens que tout le monde colporte sans réfléchir ! Il n'y a rien de pire.

— Pourtant, hasarde prudemment Henri, l'humidité, ici...

— Bien sûr qu'il y a de l'humidité... et alors ? Cela ne veut pas dire que quand il pleut c'est la même pluie qu'à Lyon ! Le régime des précipitations, vous en avez entendu parler ?

— C'est justement ce que disait ton père : il ne pleut pas plus qu'ailleurs..."

Maurice échange avec Claire-Anne un coup d'œil où elle peut lire son soulagement de voir détournées sur Henri les foudres d'Emmanuelle. Ils sont provisoirement sauvés tous les deux, le débat autour des pluies lyonnaise et bretonne ne

les concerne plus. Henri, sans doute, n'y est pas pour rien ; Henri et Maurice d'ailleurs, car elle perçoit maintenant par quelle habile stratégie ils se sont passé le relais.

"Et alors ? rétorque Emmanuelle de plus en plus emportée (et Claire-Anne soupçonne aussi que cet emportement est plus ou moins factice, que c'est autour d'elle finalement que se joue toute cette scène, à cause d'elle ; rien de cela n'aurait lieu s'ils étaient simplement entre eux). Et alors ? Toi aussi tu confonds régime des précipitations et régime des pluies ? S'il tombe cent millimètres d'eau à Lyon en deux jours et la même chose ici en un mois, tu trouves que c'est pareil ? Pourtant à Quimper il aura plu tous les jours... On ne peut tout de même pas prétendre que c'est la même pluie !

— Non, évidemment... concède Henri, à la fois confondu et bichant secrètement de se faire faire la leçon par Emmanuelle.

— Bon. Eh bien c'est tout ce que je voulais dire à Claire-Anne... Je ne comprends pas pourquoi vous vous emballez comme ça..."

Les petits yeux gris de Henri scintillent derrière ses lunettes cerclées d'or.

"S'il y a ici quelqu'un qui s'emballe..."

Emmanuelle s'est calmée. Elle s'empare du dernier morceau de gâteau où elle mord avec voracité.

"C'est ça, c'est moi, comme d'habitude..."

Mais on sent bien qu'elle s'en amuse, la bouche pleine, qu'elle n'en veut à personne, bien au contraire, heureuse plutôt de se voir confortée dans son rôle d'enfant terrible par Henri, pour la plus grande satisfaction de tante Louise qui se déride, de Maurice aussi qui contemple sa fille avec un sourire attendri. Oui, une seule famille, se dit Claire-Anne ; Emmanuelle est leur enfant gâtée à tous ; une famille dans laquelle je n'entrerai jamais parce que j'ai son âge justement et que, moi, je n'ai jamais été leur fille. Il lui vient soudain à l'esprit, en une fulgurante intuition, que Maurice est vieux et qu'elle est orpheline ; elle ne serait qu'une orpheline qui coucherait avec le père d'une copine. Il lui faut du temps pour s'en remettre, se persuader à nouveau de son statut d'adulte, indépendante, responsable ; une femme adulte et qui a cet homme-là pour amant. "Mon amant" se dit-elle en le regardant sourire béatement à sa fille, "il est mon amant" répète-t-elle, sans parvenir à attribuer à ce mot une valeur qui aurait un quelconque sens dans sa vie. Les mots, parfois, confèrent à notre situation un tel sentiment d'étrangeté qu'il serait préférable qu'il n'y en eût pas pour désigner ce que nous vivons, ou alors des mots nouveaux, dont l'usage nous serait exclusivement dévolu. Ces mots-là, Claire-Anne ne les trouve pas, sans doute n'existent-ils pas. "J'ai pourtant du plaisir avec lui" reprend-elle, mais cette idée-là lui fait horreur aussitôt, lui répugne comme une bassesse, une

inavouable faiblesse de sa chair frustrée. "Il est mon amant et je suis sa maîtresse" s'efforce-t-elle de se persuader, avec une volonté de mortification morbide, prêtant pourtant une oreille pleine d'espoir à la matière sonore de chacun de ces mots qu'elle se répète encore sans rien y trouver qui corresponde à la conscience qu'elle a d'elle-même, de ses rapports avec Maurice, rien que les pauvres images strictement physiologiques qu'ils lui évoquent – amant, maîtresse. Ce sont les mots qui nous séparent, conclut-elle désenchantée ; parce que nous ne pouvons pas nous penser sans ces mots qui nous désignent, les mots des autres, et qu'ils ne nous conviennent pas. Elle sait pourtant qu'il lui suffirait, pour que tout s'arrange, de les assumer ces mots-là, d'accepter finalement quoi ? d'être comme tout le monde, d'être, aux yeux de tous et aux siens propres, la maîtresse de Maurice, de trouver la force et l'humilité de n'être que cela, ce que l'on entend communément par ce mot-là, avec tout ce que cela comporte de trivialité mais aussi de bonheur ; accepter de n'être que cela, pouvoir s'en satisfaire et être heureuse. Simplement. Car, au bout du compte, n'est-ce pas la vie qu'ainsi elle refuse ? qu'elle n'a jamais voulu – ou su – prendre comme elle venait, comme le fait apparemment tout un chacun ? comme sait le faire Emmanuelle, là encore, les joues gonflées de son épais gâteau breton qu'elle achève avec une gourmandise de fillette qui se purlèche les doigts sans vergogne ?

"De toute façon, c'est foutu" dit Maurice.

Elle frémit à cette subite intrusion dans sa méditation secrète. On l'aurait surprise nue à se contempler dans le miroir de sa chambre qu'elle n'en aurait pas été plus confuse.

"Le petit tour sur la côte, cette fois-ci, c'est foutu, reprend-il. Regardez-moi ça..."

Tous dirigent leurs regards vers les fenêtres : effectivement il pleut à verse. Elle n'avait pas remarqué combien le jour, depuis quelques instants, s'était encore assombri. De grosses gouttes serrées se précipitent sur le gravier, produisant ce léger grésillement qui lui rappelle celui des sardines qu'elle faisait frire dans l'huile pour Thomas, au tout début de leur mariage. Thomas en raffolait de ces sardines grillées et elle s'était mise à lui en préparer, malgré le dégoût qui la saisissait au moment des les vider, de couper la tête pour extirper du bout du doigt leurs boyaux bruns, sanguinolents. Sans commenter la remarque de Maurice, comme s'il n'y avait rien à ajouter devant un tel déluge, Henri se lève, allume le lampadaire au gros abat-jour de soie plissée. Une lumière jaune, insuffisante, les fait soudain basculer dans l'hiver, dans ces longues fins d'après-midi désœuvrées sous la lampe qu'elle a autrefois connues certains dimanches de son enfance, lorsque sa mère, pour tenter de la distraire, finissait par accepter l'une de ces interminables parties de petits chevaux, scandées seulement par le tintement sonore des gobelets de cuir où elles secouaient les



dés dans l'espoir toujours renouvelé de forcer la chance cette fois-ci, de sortir enfin un six ou même – pourquoi pas ? – le double-six. Il pleut tellement dru maintenant que même Emmanuelle doit se résigner : "Eh ben ! admet-elle, étonnée elle aussi par la violence de l'averse. Je crois qu'exceptionnellement je vais renoncer à ma petite balade hygiénique..." Elle n'en semble pas pour autant contrariée et c'est même avec une bonne humeur ironique qu'elle ajoute qu'il ne reste plus qu'à attendre Sophie et Loulou, qu'on pourra toujours s'occuper en faisant un Scrabble tous ensemble, ça leur fera un après-midi bien rempli.

"A condition qu'ils viennent, fait observer Henri en se rasseyant après avoir rapproché d'eux le lampadaire. En voyant ça, m'est avis qu'ils se sont dit qu'on ne sortirait pas..."

— Ils ne devaient pas venir de toute façon pour le café ?"

Henri consulte sa montre sous l'abat-jour. Tout compte fait, c'est lui qui paraît le plus irrité par ce contre-temps.

"Pour le café, à cette heure-ci ça commence à faire un peu tard... Ils se seraient décidés avant s'ils avaient voulu prendre le café..."

"Un peu tard... – cela résonne en écho dans l'esprit de Claire-Anne – un peu tard, oui c'est cela : un peu tard..." Il arrive fréquemment que les gens paraissent ainsi, en toute innocence, commenter tout à coup le cheminement de sa propre pensée, la prolongeant en quelque sorte, avec un tel à

propos, parfois, qu'elle en éprouve une véritable commotion – auraient-ils, par hasard, réellement pénétré le sanctuaire de son monde intérieur ? Déchiffre-t-on si clairement, sur ce visage qu'elle aurait juré impassible, les ravages du désastre intime qui la mine, aussi facilement que l'on suit à leur ombre le glissement des nuées sur la plaine ? Elle se doute bien que non, sans en être pour autant tout à fait assurée. Mais ces interférences des conversations les plus anodines avec son propre discours intérieur la troublent chaque fois profondément. Elles lui rappellent qu'elle s'est de nouveau perdue ailleurs, dans la solitude de ses ruminations, au lieu de simplement participer, comme les autres, à ce modeste fragment de vie sociale auquel elle était conviée, auquel elle s'est une fois de plus dérobée. Elles la troublent, surtout, parce que ces quelques mots, bribes de phrases, qui semblent la concerner par hasard illuminent le plus souvent d'une pénétrante étincelle un aspect des choses qu'elle était justement réticente à s'avouer, l'obligeant à regarder, sans ce masque qui protège les yeux du soudeur, l'aveuglante vérité qu'elle s'efforçait soigneusement d'éluder. Oui, c'est un peu tard, sans doute, pour elle et Maurice aussi. S'il paraît ne pas s'en rendre compte, c'est qu'il n'a plus rien à perdre, lui ; elle est la dernière femme de sa vie, une chance ultime qui lui serait offerte pour finir ; il n'est jamais trop tard pour finir, il n'y a pas à hésiter. Tandis qu'elle, depuis tant d'années, n'aspire qu'à commencer, enfin commencer, recommencer

du moins ; et l'âge, dans son cas, sa relative jeunesse, ne constitue certes pas un atout, au contraire, puisqu'elle a encore toute une vie à risquer.

"Il n'y a qu'à savoir ce qu'on veut, aussi !" Emmanuelle est de nouveau remontée. Sa dent de requin lui balaie la poitrine, heurte un sein, et puis l'autre, dans le mouvement qu'elle esquisse pour se lever. "On vient ou on ne vient pas ! Moi, je ne supporte pas d'attendre comme ça ! Je les appelle."

Elle escompte une approbation que personne ne lui donne, excepté finalement Henri, du bout des lèvres. Cela l'indisposerait à présent de voir arriver Sophie et Loulou ; tout ne se déroule pas comme il l'avait prévu ; ce n'est plus l'heure du café.

"Téléphone toujours... Mais je suis sûr qu'ils ne viendront pas.

— Je les appelle, décide pourtant Emmanuelle en se levant pour se diriger vivement vers l'entrée où se trouve le téléphone. On verra bien. Au moins on en aura le cœur net."

Le cœur net... songe Claire-Anne. Quand il s'agit de ces choses-là, évidemment, il est facile d'avoir le cœur net, quand cela n'a pas d'importance. Et elle regarde Maurice dont le sourire est resté figé dans le sillage de sa fille que l'on entend, là-bas dans l'entrée, tapoter nerveusement sur le clavier le numéro de Sophie. Malgré les cheveux à peine poivre et sel

qui entretiennent une certaine illusion de la jeunesse, c'est un homme au visage abattu et vieilli. La vie, se dit-elle, est désormais passée toute entière du côté d'Emmanuelle qu'il s'est contenté de suivre des yeux, à la manière des personnes âgées renonçant à l'effort de quitter leur fauteuil. Tante Louise hoche lentement la tête d'un air entendu :

"On ne la changera jamais ; impatiente... Depuis qu'elle est toute petite, vous savez. Il faut qu'elle fasse marcher tout son monde à son idée, elle ne pourra jamais attendre." Et, comme Claire-Anne fait un signe d'acquiescement complaisant : "Mais vous, vous n'êtes tout de même pas comme ça, il me semble, toujours excitée, toujours à vous filer entre les doigts comme du vif-argent ?

— Oh, moi, ce serait plutôt l'eau dormante..."

La voix profonde et chaude de Claire-Anne détonne tellement avec celle de la vieille femme, si flûtée, que Maurice tourne aussitôt vers elle un regard inquiet. Cette façon de se définir, qu'elle aurait voulue spirituelle, trahit une telle chape de mélancolie (la surface iridescente, immobile et pesante d'un étang, elle ne croyait pas si bien dire) qu'elle-même s'en trouve un peu honteuse. Elle adresse à Maurice un demi-sourire qu'elle voudrait rassurant (tu vois ? ce n'est rien ; ce n'était qu'un bon mot, une manière de répondre à la mère de Henri ; il ne faut pas chercher plus loin). Une lueur riieuse et tendre efface la tension alarmée qu'elle percevait dans ses yeux.

"La Belle au bois dormante, tu veux dire ?

— Oh, oh ! fait Henri tout émoustillé, c'est que tu deviendrais galant... Mais, ma chère Claire-Anne, c'est une vraie métamorphose !"

Le pauvre Henri s'est laissé emporter. La bonne humeur qu'il croyait instaurer produit exactement le contraire de l'effet escompté : les traits de Claire-Anne se rembrunissent, c'est comme un brusque retour de flamme qui empourprerait son visage. Non seulement Maurice s'est risqué à la tutoyer en présence de tante Louise (il aurait crûment déclaré coucher avec elle qu'elle n'aurait pas senti son intimité davantage exposée) mais c'est presque une déclaration détournée qu'il vient de lui faire. Et Henri là-dessus, innocemment, qui insiste ! Quelqu'un comme Emmanuelle, bien sûr, aurait ri de cette situation-là, trouverait aussitôt la répartie pour s'en tirer. Elle, stupidement, ne sait que rougir ; se tait ; perçoit son propre embarras comme un aveu d'une culpabilité dont elle ne parvient pas à se défendre. Tante Louise, heureusement, n'est jamais en reste quand il s'agit de titiller son fils.

"Et alors ? lance-t-elle de sa petite voix haut perchée. Je ne vois pas pourquoi on ne se montrerait pas galant envers une jolie femme comme Claire-Anne. C'est que ça nous fait plaisir, à nous, les galanteries ! (Et elle réussit sans le vouloir là où Henri avait échoué : ce regain de coquetterie chez une femme aussi âgée parvient à tous les dérider, même Claire-

Anne). Tout le monde n'est pas un ours comme toi... Ça nous fait plaisir, bien sûr, on en a besoin ! Ton père – qui était assez friand de louanges – disait toujours : "les compliments, c'est l'oxygène du créateur". Et moi, je lui répondais – pour le faire enrager, bien sûr, parce qu'il était exactement comme toi pour ça : ça lui aurait écorché le gosier de dire quelque amabilité à une femme –, je lui répondais : "c'est comme la galanterie : il n'y a pas de meilleure crème de beauté pour une femme". Ça le faisait rire..."

Et elle rit aussi, toute seule, à l'évocation de ses menus différends avec son mari, agitée de petits soubresauts de vieillard cacochyme. Puis, d'un ton pénétré, comme s'il fallait tout de même revenir à des considérations plus sérieuses :

"Ce n'est pas pour autant qu'il se montrait plus galant avec moi, vous pensez bien..."

— Oh, tu n'as pas eu trop à te plaindre," rectifie Henri.

Les yeux clairs de la vieille femme s'animent un instant, telle une carafe d'eau limpide où danserait un dernier rayon du soleil :

"Non, non, je ne me plains pas..."

Elle semble y mettre, malicieusement, tant de pudiques et tendres sous-entendus que sa réplique déclenche un rire général auquel, assez satisfaite de son effet, elle participe de bon cœur.

"Ah, ben ça va ! constate Emmanuelle, qui vient de rentrer dans la pièce, avec l'inévitable pointe d'aigreur qu'accompagne le sentiment d'avoir raté le bon moment.

— Alors ? interroge Henri.

— Ils viennent, évidemment !"

Et devant la surprise qu'elle suscite, parce que personne ne comptait plus sur Sophie et Loulou, elle se fait un plaisir d'ajouter qu'ils n'attendaient qu'un coup de fil pour confirmer, que rien n'avait vraiment été décidé hier.

Henri a un geste vague de la main, comme pour dire que c'est possible, qu'il ne s'en souvient plus, qu'il préfère décliner toute responsabilité dans cette histoire.

\* \*

\*

## IX

Maurice roulerait plutôt lentement, contrairement à son habitude. Ce n'est pas la pluie qui le fait ralentir bien qu'elle continue à descendre, fine et drue, noyant chaussée, arbres, talus, toute la campagne, dans un rideau de grisaille que le vent balance et tire, entraîne parfois par pans entiers, ramène. Emmanuelle a son train dans trois-quarts d'heure et il faut quoi ? vingt minutes à peine pour aller de chez Henri à la gare de Quimper. Alors il ne tient pas à se retrouver là-bas trop à l'avance : il n'y a rien de plus pénible que ce moment creux où il faut attendre le départ du train et que l'on s'efforce de meubler de propos sans intérêt alors qu'on n'a déjà plus rien à se dire. C'est pourquoi il traîne, pour réduire ce temps-là au minimum, qu'ils n'aient plus qu'à déposer Emmanuelle et lui dire au revoir ; ce sera préférable pour tout le monde et c'est sans doute ce que souhaite chacun secrètement. Claire-Anne, sur la banquette arrière, n'a pas dit un mot depuis qu'ils ont quitté Kerlinou, par discrétion, suppose-t-il, pour ne pas s'imposer au cours de ces derniers instants qu'il passe avec sa fille. Mais sur le siège du passager, Emmanuelle aussi se tait, et cela ne l'étonne pas : il lui



connaît depuis toujours ces taciturnes accès de mélancolie lorsqu'il lui faut quitter Quimper, même après un séjour aussi bref ; elle se contente de regarder, comme pour s'emplir les yeux de toutes ces routes de son enfance, cette nature qu'elle ne reverra plus pendant des semaines, des mois. Sophie et Loulou sont venus, à peine une demi-heure après qu'elle leur avait téléphoné, mais ils n'ont pas joué au Scrabble, bien sûr. Henri a dû resservir un café, des liqueurs, et ils ont bavardé de choses et d'autres, du repas de la veille à Sainte-Anne-la-Palud évidemment, des restaurants qu'ils connaissaient et dont certains peut-être seraient mieux, d'autres moins bien. En fait ils ont passé tout leur après-midi à attendre : attendre que Sophie et Loulou s'en aillent, qu'il soit l'heure de conduire Emmanuelle à la gare, que cette journée-là se termine. La pluie n'a pas cessé un instant et c'était presque agréable tout ce temps perdu, rassemblés sous le vieil abat-jour du salon ; une sorte de parenthèse de la volonté qui autorisait à se laisser aller, sans décision à prendre, sans responsabilité, sans autre contrainte qu'apporter une convenable contribution à cette conversation superficielle et facile. Il y repense avec une certaine nostalgie maintenant qu'ils se sont tous séparés, comme à la chaleur d'un cocon familial protecteur que l'on vient de quitter – quand bien même n'y aurait-on fait que s'ennuyer – pour se retrouver seul, démuni, face aux éternelles difficultés de sa vie. Emmanuelle aura pris son

train dans une demi-heure. Restera Claire-Anne. Pour la première fois depuis qu'ils se connaissent, il envisage leur tête-à-tête avec appréhension. Il a en quelque sorte été déchargé d'elle durant ces trois ou quatre heures, ne tirant de sa présence que le secret réconfort de la savoir sienne, la certitude que cette intimité à quoi il aspirait était à sa portée, quand il le souhaiterait, ce soir-même, dès qu'ils auraient déposé Emmanuelle à la gare. Cela lui permettait de s'éloigner d'elle, de la laisser vivre un peu parmi les autres pour l'observer à distance, presque comme une inconnue. Et c'était un délice. Maintenant qu'approche le moment de se trouver seul à seule, comme il n'a cessé de le désirer, il ne sait plus vraiment ce qu'il va faire de cette femme. Probablement vont-ils rentrer dans son appartement, avec ce sentiment de gâchis déprimant des fins d'après-midi du dimanche, lorsque tombe la nuit et qu'il pleut et qu'on a l'impression de n'avoir rien d'autre à faire de sa vie que ce qu'on en a fait ce jour-là : rien, justement. Ce dont il est certain – il la connaît suffisamment pour le deviner, à présent – c'est qu'elle est exactement dans les mêmes dispositions d'esprit et attend de lui, avec la même appréhension, les mêmes doutes, ce que précisément il sait ne pouvoir espérer d'elle : qu'elle l'en sorte, par quelque moyen que ce soit, quelque regain d'énergie, une proposition inattendue dont lui se sent incapable. Pour un peu il souhaiterait qu'Emmanuelle change d'avis, décide, pour ce soir, de rester avec eux. Il les

emmènerait dîner toutes les deux dans un bon restaurant, à Pont-Aven par exemple, au Moulin de Rosmadec, pourquoi pas ? Et au retour, ils parviendraient toujours à s'arranger chez Claire-Anne, elle pourrait s'installer sur le canapé, peut-être était-ce un canapé-lit ; et même si ce n'en était pas un, tout ce dérangement – des draps à sortir, des oreillers, la table du salon à déplacer –, toute cette installation improvisée leur donnerait le sentiment d'être utiles, leur permettrait de rejoindre enfin leur chambre délivrés, avec la bonne conscience d'avoir fait ce qu'il faut, d'avoir pourvu, au moins, au coucher d'Emmanuelle. Mais Emmanuelle ne changera pas d'avis, elle ne l'a jamais fait. Il en serait d'ailleurs le premier contrarié. Il va donc rentrer seul avec Claire-Anne. Il pourra lui soumettre cette idée de restaurant ; tiens oui, peut-être ; peut-être qu'elle accepterait de sortir.

Il est tout à fait conscient de rouler trop lentement et se dit que c'est par prudence – avec cette pluie – sans être vraiment dupe de la justification qu'il se donne. Il pourrait évidemment, sans prendre aucun risque, aller beaucoup plus vite ; la pluie ne l'a jamais gêné pour conduire et cette route, il la connaît comme sa poche. Cette courbe-là sur la gauche, à l'embranchement de la cale des Vire-courts, il pourrait l'aborder à plus de cent à l'heure, d'autant plus qu'il y a un stop maintenant sur l'autre route qui vient de Plomelin ce qui n'était pas le cas autrefois, à l'époque où ils venaient tous en bande se balader sur les bords de l'Odet. En revanche ici,

au bas de la descente de Kerbernès, devant le lycée horticole, ici oui, il faudra sérieusement ralentir avant d'attaquer la série de virages serrés où la route, d'ombre en ombre, s'obscurcit en pénétrant sous un dais de hautes frondaisons qui couvre entièrement la chaussée. C'est dans ces bois-là qu'eut lieu une scène mémorable entre Loulou et Sophie, à propos de Suzanne justement, il y a de cela plus de quarante ans ; il s'en souvient encore chaque fois qu'il y passe. Sous les arbres, la pluie qui dégoutte du feuillage vient soudain s'éclater en grappes lourdes sur le pare-brise avec un bruit mat ; il doit mettre quelques instants les essuie-glace en vitesse rapide. Ses deux passagères sont toujours muettes comme si s'était établie une sorte de convention tacite depuis leur départ, chacun s'engageant à respecter le silence et les pensées des autres. Maurice aime autant cela. Ce n'est pas maintenant qu'on arrive à Quimper qu'ils vont se mettre à parler. Il ne leur faut plus que quelques minutes pour traverser la ville, presque déserte en cette fin de dimanche pluvieux ; ils tiendront bien jusque là.

Il y a un peu plus d'animation sur le parking de la gare : une petite file de voitures qui vient déposer des voyageurs. Emmanuelle n'a plus qu'un quart d'heure ; le temps de prendre son billet pour peu qu'il y ait la queue au guichet. Maurice ne cherche même pas une place de stationnement ; il se range le long du trottoir devant l'entrée ; sous cette

pluie, mieux vaut être au plus près. L'arrêt définitif semble tirer Emmanuelle de sa méditative somnolence.

"Bon, eh bien je vais y aller" dit-elle, se tournant vers son père avant de se retourner complètement pour sourire à Claire-Anne. Maurice est resté au volant, les deux mains sur les genoux.

"Tu me tiendras au courant pour Bernard ? (Elle fait oui de la tête). Rien qu'un petit coup de fil...

— Je téléphone où ? Tu seras chez toi ?" Cette insistance sur le "où ?", la nuance d'agacement excédé, ont l'air de suggérer qu'on ne sait plus vraiment où le joindre à présent, que cette sollicitude-là ne lui coûte en réalité pas grand chose : comment voudrait-il qu'elle l'appelle.

"Si je n'étais pas chez moi..." commence Maurice subitement dans l'embarras. Mais Claire-Anne vole aussitôt à son secours : Emmanuelle n'aura qu'à téléphoner chez elle ; elle va lui laisser son numéro.

"Ah, parce qu'il est déjà installé chez vous ?" feint de s'étonner Emmanuelle. Et comme Claire-Anne cherche dans son sac de quoi écrire : "Non, ce n'est pas la peine, laissez... S'il le fallait, je vous trouverai bien sur le Minitel ; vous n'êtes pas en liste rouge, je suppose ? D'ailleurs je ne vois pas pourquoi j'appellerais.

— Sur liste rouge ? non... dit Claire-Anne, la tête encore baissée sur son sac qu'elle referme sans insister devant le refus d'Emmanuelle.

— Je ne sais pas, moi, un petit coup de blues si ça ne s'arrange toujours pas avec Bernard... Tu sais que tu peux toujours venir te changer les idées...

— Ah oui, c'est ça... Et venir où ? chez Henri ?

— Chez Henri ou à la maison, c'est comme tu voudras.

— Et tu y seras quand, à la maison ?"

Pris au dépourvu, il pivote à demi vers Claire-Anne.

"J'y serai quand... je ne sais pas. Je pense que de toute façon je ne vais pas tarder à rentrer.

— Bon, ben d'accord ! A ce moment-là tu me feras signe, hein ?

— Si jamais Maurice devait rester plus longtemps, vous savez que vous seriez la bienvenue chez moi, Emmanuelle, propose doucement Claire-Anne. C'est tout petit mais j'ai de quoi vous recevoir ; et ce serait avec plaisir."

Mais, ignorant l'invitation, Emmanuelle a déjà ouvert sa portière, elle se penche pour poser une bise sur la joue de son père.

"Allez, j'y vais ! Je vais finir par louper mon train : je n'ai pas mon billet." Elle descend, rentre à nouveau la tête dans l'habitacle pour lancer un "au revoir !" de dernière minute à

Claire-Anne avant de claquer sa portière tandis que Maurice, à son tour, ouvre la sienne.

"Attends ! Je te sors ton sac."

Devant le coffre béant, elle consent à ce qu'il l'embrasse rapidement – "à bientôt, lui dit-il ; ne t'en fais pas ; je t'appellerai" – avant de disparaître dans le hall, le cou rentré dans les épaules à cause de la pluie.

Claire-Anne aussi est descendue. Elle contourne la voiture pour s'installer à l'avant. Maurice et elle remontent ensemble ; referment en même temps leurs portières. "Et voilà !" conclut-il machinalement en remettant le contact, sur le ton de quelqu'un qui, après avoir déplacé une lourde charge, pourrait dire aussi "et voilà !", satisfait d'avoir démontré que ce n'était pas si difficile que ça après tout, qu'il en a bavé mais que c'est une affaire classée désormais, qu'on n'en parle plus. Ce n'est pourtant pas cela qu'il voulait dire. Claire-Anne le regarde, dans l'expectative ; et Maurice, avant de démarrer, se tourne aussi vers elle. Comme si chacun retrouvait sa pensée dans les yeux de l'autre, ils échangent un pâle sourire. Oui "et voilà !" : les voilà maintenant seuls tous les deux ; alors qu'il y a seulement quelques minutes Emmanuelle était assise là, à la place de Claire-Anne. Maintenant elle est partie. Il a toujours été troublé par le fait qu'on puisse, à un moment donné, se trouver quelque part et ne plus y être l'instant suivant. C'est ce passage-là, de la présence à l'absence, le départ – l'"articulum mortis" en

quelque sorte – qu'il s'est depuis toujours efforcé d'appréhender, de comprendre, sans ignorer évidemment que c'était peine perdue, que c'était en réalité la réversibilité du temps qu'il postulait là. Qu'Emmanuelle soit encore assise ici, avec eux, qu'elle puisse de nouveau ouvrir sa portière et partir, puis revenir, et s'en aller encore, comme permettent maintenant facilement de le faire les magnétoscopes – marche avant, marche arrière, marche avant – jusqu'à ce qu'il réussisse à saisir ce qui a bien pu se passer, comment de cet état-là on a pu arriver à cet autre. Mais il n'y a que les films qui offrent cette opportunité-là, jamais la vie ; les films où tout est déjà définitivement inscrit et figé, mort. Il n'y a rien à faire ; ils sont seuls à présent, Claire-Anne et lui ; l'éternel mystère a eu lieu. Il déboîte et roule lentement vers la sortie du parking jusqu'au stop, qu'il marque une seconde avant de se lancer, sur l'asphalte noir et luisant, dans les tristes lumières de la ville. Il semblerait que la pluie a cessé mais, à cette heure-ci, entre chien et loup, un dimanche, les rues sont toujours aussi inhospitalières et désertes.

"Je pensais, propose-t-il, qu'on pourrait peut-être aller dîner à Pont-Aven. Si ça te dit..."

C'est la première fois qu'il lui parle depuis qu'ils ont quitté la gare. Il ne s'attendait pas à la voir pleurer. Elle pleure sans un sanglot, en silence. Simplement quelques larmes qui lui glissent sur la joue et qu'on dirait bizarrement suinter de la monture de ses lunettes.



"Qu'est-ce qu'il y a ?" s'inquiète-t-il, contraint de reporter les yeux sur la chaussée car le feu vient de passer au rouge. Il est gêné de la honte qu'elle doit éprouver d'avoir été surprise dans cet état malgré la pénombre de l'habitacle, contrarié aussi de pressentir compromise la soirée qu'il avait envisagée, soucieux de ne pas laisser paraître malgré lui cette contrariété. Il s'est arrêté au feu. Ils sont seuls.

"Claire-Anne, qu'est-ce qu'il y a ?" Il hésite à se pencher vers elle, la toucher en un quelconque geste de réconfort, de crainte de se voir jouer les consolateurs impuissants, d'engendrer une scène ridicule d'effusion, avec étreintes éperdues mouillées de larmes. Il la voit reporter sur lui de pitoyables yeux inondés tout en prenant sur elle-même de se ressaisir, comme si elle tenait à éviter de l'alarmer tout en lui abandonnant le spectacle de sa détresse.

"Il n'y a rien, fait-elle d'une voix que l'effort pour réprimer son émotion rend encore plus sourde et comme rauque. Rien de vraiment important..."

— Mais enfin, si ! Qu'est-ce qui ne va pas ?"

Le feu passe au vert. Il doit redémarrer. Les phares de cette voiture arrivée derrière lui l'éblouissent dans son rétroviseur extérieur, le temps qu'elle le double ; puis il peut se permettre de ralentir puisqu'il est maintenant seul sur la chaussée.

"C'est à cause d'Emmanuelle, non ?

— Non... pas seulement. C'est surtout à cause de moi.

— Mais c'est l'attitude d'Emmanuelle à ton égard qui t'a mise dans cet état-là."

Les platanes du boulevard Kerguelen ont presque entièrement perdu leurs feuilles ; il y en a sur les trottoirs, sur la rue, collées par la pluie ; on ne balaye pas les feuilles le dimanche. Claire-Anne a cessé de pleurer ; sa voix est redevenue tout à fait normale.

"Je la comprends, tu sais. J'imagine que ce n'est pas évident de découvrir son père avec une autre femme, pas facile à accepter comme ça, sur le coup..."

— De toute façon elle n'a jamais rien accepté, tu dois commencer un peu à t'en rendre compte... Je crois qu'il ne faut pas s'en formaliser, ça ne veut rien dire."

Il accélère pour avoir le feu vert et tourner place Saint-Corentin. Cela va mieux ; Claire-Anne semble avoir repris le dessus ; elle a sorti un petit mouchoir de son sac et s'en tamponne les yeux en soulevant ses lunettes, s'essuie les joues. Puisqu'il ne s'agit que du comportement d'Emmanuelle, on pourra toujours s'expliquer, mettre les choses au point ; il est vrai qu'elle s'est montrée plutôt distante avec Claire-Anne, presque incorrecte à la gare, mais il pourra lui expliquer.

"Je ne m'en formalise pas, reprend-elle en rangeant son mouchoir alors qu'ils arrivent sur le parking, devant la statue

de Laënnec. Je te dis que je la comprends très bien..." Elle reclaque le fermoir de son sac et c'est avec un sourire plein d'une énergie volontaire qu'elle ajoute : "C'est moi qui suis stupide... sans doute trop susceptible... Il n'y a rien à lui reprocher."

Maintenant qu'ils sont à l'arrêt, il pourrait la prendre dans ses bras. C'est peut-être ce geste de compréhension et de tendresse qu'elle espère, le geste des amants. Mais cela lui paraît tellement attendu qu'il ne se l'autorise pas. Pas cela ; pas le couple clandestin enlacé dans sa voiture, dans l'obscurité d'un parking ; Claire-Anne non plus ne l'admettrait pas.

"Qu'est-ce qu'on fait ? dit-il, les deux mains encore sur le haut du volant. On va au restaurant ? Dans ce cas-là, mieux vaut passer chez toi et téléphoner pour réserver, un dimanche soir... De toute façon il est encore un peu tôt.

— Comme tu veux...

— Mais toi, qu'est-ce que tu voudrais ? Cela te ferait plaisir ?"

Il lui semble qu'elle met une éternité à répondre ; puis elle retrouve soudain le large sourire qu'il aime tant :

"Ça me ferait plaisir..."

— Alors on y va !"

Pourtant, en descendant de la voiture, il n'est plus tout à fait certain que cela lui fasse autant plaisir qu'elle le dit. Mais

il n'ose pas insister ; puisqu'ils ont décidé de sortir, autant qu'ils s'en tiennent là. Il doit s'avouer que cela lui paraît préférable à la perspective de toute une soirée dans l'appartement. Comme une bruine fine recommence à tomber, instinctivement elle lui prend le bras. Elle marche à son côté, tête baissée, pressant le pas dans la rue silencieuse. Il fait comme s'il se hâtait, lui aussi, de rentrer. Un couple très ordinaire dans la nuit, au bras l'un de l'autre, se courbant sous la pluie pour rentrer au plus vite. C'est ainsi que, fugitivement, il les voit elle et lui.

\* \*

\*

**CINQUIEME PARTIE**

***LE JOURNAL D'EDITH.***

## I

Cela s'est plutôt bien passé, hier soir, au Moulin de Rosmadec. Claire-Anne y a même manifesté une sorte d'entrain qui a étonné Maurice. Lorsqu'ils étaient rentrés à son appartement, au retour de la gare, elle avait profité de ce qu'il téléphonait au restaurant pour rapidement changer de tenue ; elle s'était habillée : une robe mi-longue de soie noire un peu rétro dont les larges manches, serrées aux poignets, ondulaient légèrement à chaque mouvement de ses bras avec des allures de voiles de poissons exotiques ; des bijoux qu'il ne lui avait pas encore vus, comme le double sautoir d'or, sans doute très ancien, qui lui descendait jusqu'à la taille et cette magnifique petite montre incrustée de brillants – "les bijoux de Maman", s'était-elle excusée devant la moue admirative de Maurice. Elle avait jeté sur ses épaules une fine étole rouge à longues franges avant de revenir au salon, radieuse et presque intimidée de se présenter ainsi à lui. "Ça te donne un petit air espagnol, ce rouge et ce noir, avait-il commenté, quelque peu goguenard ; un petit air d'aristocrate espagnole des années trente..."

— Mais ça va ? Ça ne fait pas trop..."

Il s'était approché, avait posé les mains sur le tour soyeux de ses hanches, les effleurant à peine.

"Si : ça te fait trop belle..."

Il n'osait plus la serrer ni l'étreindre tant elle lui semblait délicate et précieuse dans cette étrange tenue de soirée, hors de sa portée, pour ainsi dire imméritée. Laura, qui pourtant s'habillait avec élégance, n'avait jamais atteint cette distinction-là ; il lui restait toujours on ne sait quoi d'animal, quelque chose de cette densité souple propre au corps des sportives et dont Emmanuelle avait d'ailleurs hérité. Alors seulement il s'était rendu compte de ce qui l'impressionnait maintenant chez Claire-Anne : surtout le changement de sa coiffure qu'il n'avait pas remarqué au premier abord. Ses cheveux n'étaient plus négligemment retenus par l'habituel catogan ; elle les avait relevés et ramassés en arrière en un étroit chignon qui paraissait tenir par miracle, sans aucune épingle ou peigne apparents. C'était toute sa silhouette qui s'en trouvait modifiée, devenue presque hautaine, racée. Peut-être à cause du contact des mains de Maurice, ou du compliment qu'il venait de lui faire et dont elle ne pouvait douter qu'il vînt directement du cœur, ses joues avaient subitement bruni – c'est ainsi que d'ordinaire elle rougissait – et cela lui allait encore mieux. On l'aurait dite troublée à l'idée du chaud frémissement de sa taille que devaient percevoir les mains de Maurice, troublée à la manière d'une jeune fille qui prendrait soudain conscience de l'émoi qu'elle

a suscité chez son tout premier compagnon. Mais aussitôt elle s'était de nouveau inquiétée :

"Non, sérieusement, ça va ? Je peux y aller comme cela ?"

Baissant les yeux vers son pantalon de velours côtelé, il avait répondu que lui n'avait rien d'autre à se mettre ; il avait bien emporté un autre pantalon mais c'était aussi un velours. Alors tant pis, il serait un peu comme l'amant de Lady Chatterley : la grande dame avec son jardinier, ou son garde-chasse, il ne savait plus. Elle avait souri de plaisir, sans pourtant renoncer :

"Dis-moi au moins si je ne suis pas ridicule..."

Non seulement elle n'était pas ridicule, aurait-il voulu dire, mais il la trouvait belle au-delà de ce qu'il aurait jamais imaginé ; il aurait voulu lui dire qu'il l'aimait, qu'à l'instant même il venait de découvrir qu'il l'aimait, venait d'en avoir la certitude. Il s'était contenté de répéter qu'il la trouvait très belle ; cette robe était absolument parfaite, il ne fallait pas qu'elle s'inquiète.

Elle s'était habillée pour lui faire fête, hier soir, parce que c'était réellement une fête pour eux deux cette première sortie seuls ensemble. Lorsqu'il y repense, ce matin, c'est avec une tendresse émue à l'idée de ce qu'elle avait dû prendre sur soi pour se montrer gaie et heureuse afin de ne pas lui gâcher sa soirée. Il n'a pas oublié combien la journée lui avait sans doute été pénible, les propos parfois blessants



d'Emmanuelle, ces larmes inopinées dans la voiture. Claire-Anne n'est pas quelqu'un de versatile ; elle n'avait certainement pas évacué tout cela en un clin d'œil sous prétexte qu'il l'invitait au restaurant. Non, si elle s'était habillée, coiffée, parée de ses bijoux, c'était pour se doter de tous ces attributs du bonheur qui lui permettraient de trouver en elle suffisamment de force pour faire semblant d'être heureuse, afin de ne pas le décevoir. C'est à cela que Maurice pense ce matin, allongé dans le lit de Claire-Anne, dans la pleine lumière du plafonnier, les mains derrière la tête sous l'oreiller, tandis qu'il l'écoute prendre sa douche. Il va bientôt falloir qu'il se lève à son tour, dès qu'elle sera revenue s'habiller, qu'il prépare leur petit déjeuner. Elle doit être à son cabinet à neuf heures, ce matin. Lui, il se lavera et s'habillera plus tard ; n'a-t-il pas toute la journée pour cela ? Elle vient de fermer le mitigeur. Il entend coulisser les panneaux de plexiglas de la douche ; puis le silence. Elle s'essuie. On ne peut pas dire qu'il saute du lit, remarque-t-il avec une bonne humeur ironique : il a d'abord roulé sur le côté, mis les pieds à terre et s'est assis pour se lever. Oui, comme un vieux, mais c'est une habitude qu'il a déjà prise depuis des années, depuis qu'il a eu ce lumbago en sortant les valises de la voiture. Laura d'ailleurs ne s'était pas privée de s'en moquer au début, pour rire elle avait commencé à le singer, puis finalement elle aussi s'y était mise. C'est peut-être pour cela qu'il avait continué, même après la disparition

complète de ses douleurs. Bien sûr qu'il pourrait se lever d'un seul coup – il n'a mal nulle part, pas la moindre courbature, à son âge. Il préfère pourtant ne pas tenter le diable, un tour de reins est si vite pris ; ce ne serait vraiment pas le moment. Il se presse d'enfiler son pyjama et sa robe de chambre, avant que Claire-Anne ne revienne, tout en jugeant stupide cette hâte : elle, elle sortira nue de la salle de bains ; tout son linge est déjà préparé au pied du lit ; il se conforte à l'idée que ce n'est pas la même chose, sans chercher à approfondir ce qu'il pourrait bien y avoir de différent. Ils ont le temps, le temps de vivre ensemble tous les deux ; tout cela est encore trop récent. Lorsqu'elle paraît enfin, comme cela, ses cheveux dénoués lui frôlant les épaules, et qu'elle laisse peser ses seins en se penchant pour prendre sur le lit sa culotte, il s'attarde un instant à la contempler avant de se décider à quitter la pièce, non sans le sentiment de se faire violence comme pour échapper à quelque vision coupable.

"Je prépare le café" déclare-t-il sur le seuil, prétexte pour une dernière fois se retourner.

Elle répond simplement qu'elle arrive, sans cesser de s'habiller, sans lui accorder un regard ; elle est en retard. Il a encore le temps de voir qu'elle agrafe son soutien-gorge comme faisait aussi Laura, par devant, avant de le faire tourner pour le mettre en place. Mais la plupart des femmes ne font-elles pas cela ?

Il sait déjà se débrouiller dans la cuisine de Claire-Anne, en tout cas pour le café. Mais tout lui paraît encore étranger et comme neuf – cette blancheur surtout, de la lumière, des murs, des meubles, alors que chez lui tout est resté si vieillot et jauni, sans rien de ce caractère de modernité fonctionnelle. Il y a déjà pris ses repères pourtant, s'y trouve plutôt à l'aise, comme chez des amis où l'on séjournerait depuis quelque temps. Et bien sûr c'est cela qui est agréable : ce moment où l'on bénéficie tout autant des charmes du dépaysement que de l'aisance de la familiarité, ce moment par nature évidemment éphémère et que l'on voudrait malgré tout voir durer.

Tout est fin prêt lorsqu'elle fait son entrée dans la pièce. Il y a déjà plusieurs jours qu'il lui prépare ainsi son petit déjeuner avant qu'elle ne parte travailler. C'est une sorte de protocole qui s'est tacitement institué. Au début, elle n'avait pu s'habiller, se coiffer, que par tranches, plusieurs fois interrompue par les appels de Maurice – "Le café, tu le mets où ? Et le sucre, c'est dans le placard du haut ?". Elle revenait lui montrer, encore à moitié nue, les cheveux enroulés dans une serviette éponge. A présent, il peut se targuer d'avoir acquis une complète autonomie dans l'accomplissement de sa mission matinale mais ce n'en est pas encore pour autant devenu une routine, il y prend le même plaisir toujours vierge, imbu, en quelque sorte, du même sentiment de responsabilité naïve que l'adolescent à qui son père aurait

confié de rentrer la voiture au garage et qui manœuvrerait avec toute l'émotion enthousiaste d'une jeune dextérité que modère cependant le sentiment de son inexpérience. Oui, c'est ainsi qu'il remplit la mission dont il s'est chargé pour Claire-Anne, heureux de faire cela pour elle, attentif à ce que rien ne manque au moment où elle aura fini de s'habiller, de manière à ce qu'elle n'ait plus qu'à mettre les pieds sous la table, à ne pas la retarder. Il le faisait déjà pour Laura ; il l'a fait pendant près de quarante ans. Mais Laura paressait toujours au lit tandis qu'il s'activait dans leur cuisine, elle attendait le dernier moment, qu'il l'appelle, pour venir, en robe de chambre, prendre avec lui son café. Il n'a jamais connu, avec Laura, cette incitation de l'urgence et l'impression de lui faciliter les choses, de participer tant soit peu à la préparation de sa journée de travail. Avec Laura, c'était leur petit déjeuner qu'il préparait. Le plaisir nouveau qu'il découvre, ici, c'est de tout mettre en œuvre pour celui de Claire-Anne, faire cela exclusivement pour elle. Peut-être n'est-ce après tout qu'un plaisir de retraité, se moque-t-il, qui trouve là de quoi occuper utilement le début de sa journée ; ou peut-être simplement un plaisir d'amoureux ? Il s'étonne de voir que Claire-Anne a remis la même robe qu'hier soir, qu'elle a refait le même chignon, comme si elle devait se rendre à quelque réception ou cocktail à cette heure-ci au lieu d'aller directement à son bureau. Il préfère finalement la coiffure avec le catogan qui lui donne un certain négligé de

jeune fille, moins guindé. Lorsqu'il lui en fait la remarque – "c'est le grand chic, dis donc," plaisante-t-il – elle sourit, avec une sorte de tristesse mystérieuse, et s'assied, passant la main sous sa jupe afin de mieux l'étaler sur la chaise. "Je me flattais d'avoir l'exclusivité de cette tenue, continue-t-il ; tu comptes éblouir aussi Henri ou quelques-uns de tes clients ?

— Mais tu en as l'exclusivité, répond-elle doucement, tu en auras toujours l'exclusivité..."

Il ne cherche pas à lui faire préciser ce que peut bien valoir une telle exclusivité quand elle s'apprête à se rendre à son cabinet habillée de cette robe-là. Il la sert, lui emplit son bol de café.

"Tu préparais aussi le petit déjeuner de ta femme, autrefois ?"

Elle se réchauffe les mains autour de la faïence brûlante avant de boire, et comme il dit que oui, qu'il se levait toujours le premier pour faire le café, elle acquiesce d'un hochement de tête silencieux en reposant son bol, paraissant signifier que ce détail anodin revêt une importance capitale à ses yeux, corrobore une secrète hypothèse qu'elle aurait longuement mûrie concernant la vie antérieure de Maurice.

"Mais nous le prenions en robe de chambre tous les deux : Laura n'aurait pas supporté de se laver avant d'avoir pris son café. Le matin, même lorsqu'elle travaillait, il lui fallait tout son temps.

— Moi non, tu vois. Il faut absolument que je me douche d'abord..."

Elle prononce cela d'une voix plate, tellement dénuée de ses chaudes inflexions habituelles, que Maurice s'interroge. On dirait qu'elle tient à bien le persuader qu'en ce qui la concerne elle est complètement différente de Laura, comme si, lui, venait d'en douter. C'est elle pourtant qui a soulevé cette question. Il en est à ce point dérouté qu'il garde le silence, se contente de se servir à son tour et de s'asseoir en face d'elle, commençant à beurrer une biscotte qui se brise malencontreusement entre ses doigts. Le temps d'en récupérer les morceaux sur la table le dispense encore de répondre. C'est légèrement contrarié par cet incident qu'il dit enfin que c'est comme cela, que chacun a son rythme, son bio-rythme comme on dit, que de ce point de vue-là on est tous différents, et dans les moindres petites choses justement. Elle n'a pu s'empêcher de sourire, lorsque s'est cassée sa biscotte, du juron qu'il a étouffé. Elle continue de suivre ses démêlés avec les deux moitiés effritées et fragiles qu'il n'ose terminer de beurrer et se décide à tremper telles quelles dans son café, avec précaution, de crainte de les voir complètement se déliter. Et il se réjouit secrètement, au-delà de l'agacement qu'il éprouve, de se trouver ainsi l'objet de la discrète moquerie de Claire-Anne ; il s'en réjouit parce que c'est une manifestation de tendresse qu'il y veut aussi voir, la résurgence d'une complicité qui lui fait oublier la froideur

singulière de ses derniers propos. C'est pour ne pas être en reste qu'il prend le parti de l'auto-dérision, souriant de son propre mouvement d'humeur :

"Je déteste ça ! comme de laisser tomber ma tartine dans mon bol..."

— Cela m'arrive à moi aussi, le rassure-t-elle.

— Quoi ? de casser ta biscotte ?

— Les deux : je laisse aussi tomber ma tartine..."

Le ton de cette remarque innocente laisse paraître un tel état de prostration qu'il se dit qu'elle la laisserait effectivement tomber si elle tenait en ce moment une tartine à la main. Claire-Anne est fatiguée, c'est évident. Il est vrai qu'ils sont rentrés relativement tard hier soir, ne se sont pas aussitôt couchés, et que, même une fois couchés, ils étaient encore loin de s'endormir... C'est qu'elle travaille, elle, depuis qu'il est là. Lorsqu'on est oisif et libre de son temps, on imagine difficilement que les autres aient leurs activités, leurs soucis. Il y a cette affaire Guiner, bien sûr, ou Guinet, qui doit la préoccuper ; ils ne cessent d'en parler avec Henri, un gros dossier apparemment ; sans compter le reste : elle n'a certainement pas que cela en cours. Lui, il la voit seulement partir à son cabinet, et rentrer, il n'a rien d'autre à faire qu'à attendre ; mais lorsqu'elle rentre, c'est après toute une journée de travail, et, dans la situation où ils se trouvent, ce n'est pas vraiment pour se reposer. Il n'y a jamais réfléchi

jusqu'à présent, considérant toujours que la vie de Claire-Anne était plus ou moins celle qu'elle menait avec lui, c'est naturel. Mais il n'y aurait rien de surprenant à ce qu'elle soit fatiguée. D'ailleurs – et tout à coup il s'en étonne – il ne sait absolument rien de la santé de Claire-Anne ; elle lui a seulement confié la semaine dernière, avant qu'ils fassent l'amour pour la deuxième fois : "Vous savez, je crois qu'il vaut mieux qu'on en parle... pour le SIDA... je ne suis pas séropositive. – Moi non plus" avait-il répondu, en tâchant de prendre la chose à la légère (mais cette évocation d'éventuelles précautions prophylactiques avait laissé entre eux une gêne qu'il avait fallu plusieurs minutes pour dissiper ; ils étaient restés stupidement dans les bras l'un de l'autre, sans plus oser aucun geste, dans l'appréhension de celui qui, le premier, se risquerait à reprendre le chemin des caresses). Et c'est tout ; il ne sait rien d'autre de la santé de Claire-Anne ; rien de la primo-infection qu'elle pouvait avoir eue dans sa prime enfance, ou de ses otites, rien de cette myopie qui l'affecte peut-être depuis toujours, de sa prédisposition ou sa résistance à la grippe, aux rhumes, rien d'un mal qui prolifère peut-être dans ses entrailles et qu'elle feint encore d'ignorer. Elle croque en face de lui de petites tranches de pain grillé suédois, qu'elle a méthodiquement raclées de beurre, et il se demande ce que signifie aimer quelqu'un sans connaître ses maladies, c'est-à-dire, corrige-t-il, – trouvant la formule pour le moins incongrue, voire



morbide – sans rien connaître de l'histoire de son corps ; pas plus que de son esprit d'ailleurs, corrige-t-il à nouveau avec le sentiment qu'ils se trouvent pour la première fois comme de chaque côté d'un pont rompu, elle et lui, avec entre eux, d'une rive à l'autre, l'espace grondant des flots de leur mutuelle méconnaissance, de leurs deux solitudes.

"Tu as l'air fatigué..." constate-t-il, sans trop savoir lui-même s'il ne s'agit pas plutôt d'une question. Et c'en est une, sans doute, puisqu'elle s'efforce de le rassurer : non, non, ça va ; elle n'est pas plus fatiguée que d'habitude. Ah ? parce qu'elle est souvent fatiguée d'habitude ? Mais non... enfin, comme tout le monde... (et il y a ce sourire un peu triste qui lance une pauvre passerelle incertaine entre les deux rives du fleuve) il n'y aurait rien d'étonnant, non ? cette semaine, pour elle, a été plutôt bien remplie, il le sait.

"Oui, je sais."

Il entreprend de tartiner une seconde biscotte et, pour cela, la pose sur une autre, à plat sur la table, afin de prévenir la mésaventure précédente. Que la semaine ait été bien remplie, pour de multiples raisons, cela ne fait aucun doute, bien qu'il ignore exactement à quoi elle veut faire allusion ; à tout peut-être. Et de tout, lui se sent vaguement responsable : de ce qu'il s'est passé chez lui évidemment, puis de leur retour à Quimper – pourquoi a-t-il accepté ? – et de ces invitations chez Sophie, à Sainte-Anne-la-Palud, chez Henri, sans compter les subtiles perfidies d'Emmanuelle ;

tout cela c'est à cause de lui. Il ne lui a vraiment pas laissé beaucoup de répit, doit-il reconnaître. Est-ce là ce qu'elle chercherait à insinuer, à lui reprocher, de cela qu'elle est maintenant fatiguée ? Le jour a fini de se lever depuis qu'il préparait le café. Par la large fenêtre au-dessus de l'évier, on peut voir que c'est un jour blanc, lumineux, mais qui n'offrira probablement pas de vrai ciel. Il s'est immiscé sans qu'ils y prennent garde, rendant, dirait-on, l'éclairage de la pièce plus blafard et c'est ce qui a fait tourner le teint chaud de Claire-Anne, assise face à la fenêtre, en un ton de chair presque terreuse qui détonne étrangement sur le noir chatoyant de sa robe. Ce que du moins je sais d'elle, remarque-t-il, c'est la fragilité de son teint dans ce genre de lumière, cette instabilité de son teint, comme si, dans certaines conditions particulières, sa peau en arrivait à s'étioler sous l'effet de quelque dépérissement intérieur. Mais ce n'est qu'une question d'éclairage ; tout à l'heure, dans l'entrée, au moment de partir, elle aura repris ses véritables couleurs. Il ajoute, sans tenir compte de ce que sa longue réflexion silencieuse (appliqué qu'il était à tartiner sans dégâts sa biscotte) peut donner d'incohérent à ses paroles :

"C'est de ma faute..."

— Pardon ?" demande-t-elle. (Mais peut-il lui tenir rigueur de n'avoir pas suivi le cheminement de sa pensée ?)

"Je dis : c'est de ma faute ; si tu te sens un peu fatiguée, c'est de ma faute. Je t'ai entraînée dans un tel tourbillon ces

jours derniers... J'ai oublié que toi, en plus, tu avais ton travail. Moi aussi, d'ailleurs, je commence à en sentir le contrecoup, alors toi j'imagine...

— Je le sens aussi, dit-elle. Mais tu n'y es pour rien ; c'est moi qui l'ai voulu ; c'est bien moi qui ai accepté l'invitation de Sophie et tout le reste, non ? personne ne m'y a forcée.

— Oui, mais pour me faire plaisir...

— Pas seulement.

— Pourquoi, alors ?"

Elle le regarde intensément, avec une intensité que décuple encore l'effet grossissant de ses verres. Sa voix tremble légèrement comme si elle désespérait de lui faire entendre ce que depuis longtemps il aurait dû découvrir :

"Mais parce qu'il fallait bien qu'on vive ensemble, non ? un jour ou l'autre ?

— Il "fallait" ?... Pourquoi : il ne faut plus ?

— Il faudrait..." rectifie-t-elle, baissant les yeux sur son bol afin de terminer son café, comme si l'affaire était réglée. Elle a l'air de tellement peu y croire qu'il s'insurge :

"Mais c'est bien ce que nous allons faire !

— C'est ce que nous allons faire" reprend-elle avec une si profonde conviction qu'il n'en est plus du tout rassuré. Claire-Anne déprime sans doute un peu, se dit-il, cela se comprend ; j'aurais dû me rendre compte plus tôt qu'elle

n'en pouvait plus de supporter ces tensions continuelles, ces petits riens auxquels elle est si sensible, qu'elle était à bout. Il faudra que nous reparlions de tout cela ce soir, calmement ; qu'on mette les choses au point, qu'on prenne une décision claire pour nous deux ; on ne peut rester dans cette situation-là.

Mais Claire-Anne se retourne, consulte la pendule de plastique blanc accrochée au-dessus de la porte et repousse son bol vide devant elle :

"Moins dix... Cette fois-ci il faut que j'y aille."

Déjà elle est debout, étrangement ondoyante et fuyante dans cette robe trop habillée dont le sombre chatoiement paraît si incongru dans la blancheur implacable de cette cuisine. Bien qu'il n'ait pas terminé son café, Maurice aussi se lève. Il l'accompagne dans l'entrée, l'aide à enfiler son large manteau de laine grise et lui tend le porte-documents de cuir noir qu'il s'est empressé d'aller chercher sur le canapé du salon où elle l'a déposé vendredi soir. (Les départs précipités d'Emmanuelle quand elle allait à l'école et qu'ils lui préparaient au dernier moment ses affaires, Laura et lui – son cartable, son blouson –, en espérant qu'aujourd'hui encore ça irait, qu'elle ne serait pas trop en retard cette fois-ci, du moins pas plus que d'habitude). "Merci, dit Claire-Anne, j'y vais." Et comme les jours précédents, ils se trouvent dans le même embarras, ne sachant s'ils vont s'embrasser (sur les joues ? sur la bouche ? – mais là ce serait

ridicule à leur âge...) ou simplement se dire au revoir ; à tel point qu'il a hâte qu'elle s'en aille et que le problème ne se pose plus, quand bien même il devrait regretter d'avoir fait ce qu'il a fait, ou pas fait. Et comme les jours précédents, ils ne font rien, ni l'un ni l'autre, trop tourmentés l'un et l'autre par ce qu'ils imaginent devoir faire. Il lui tient seulement la porte, tandis qu'elle sort sur le palier, et s'enquiert de ce qu'elle aimerait manger si elle revient déjeuner. Mais elle pense qu'elle ne reviendra pas ; qu'il ne prépare rien, elle ne reviendra sans doute pas.

Il la regarde descendre la première volée de l'escalier. Cet épais chignon à l'aspect sévère, comme porté par l'ample balancement gris de son manteau, c'est la femme qu'il aime désormais, celle dont il peut encore espérer quelque bonheur. Au tournant du demi-étage, tout en continuant à descendre, elle lève vers lui des yeux qui ne sont plus que le reflet de ses verres tandis qu'il esquisse, en guise d'adieu, un geste gauche de la main agrémenté d'un sourire jusqu'à ce qu'elle ait complètement disparu. Puis, la minuterie s'étant éteinte, il regagne l'appartement.

\* \*

\*

## II

Elle a tellement l'habitude, sortant de chez elle, de partir tout droit le long des halles par la rue Astor pour ensuite, selon son humeur, bifurquer vers les quais ou continuer par la rue saint-Mathieu jusqu'à la place du 118ème et le Palais de Justice, qu'elle hésite aujourd'hui un instant, en équilibre sur le seuil. Il faut que la lourde porte se referme automatiquement dans son dos pour qu'elle se décide à descendre la marche et à prendre résolument sur sa droite, dans la rue saint-François. Son garage n'est qu'à deux cents mètres plus haut. Mais c'est un trajet qu'elle ne fait généralement que le soir, quand elle doit aller chercher sa voiture pour sortir, éventuellement le week-end. C'est pour cela sans doute qu'elle a ce bizarre sentiment de liberté volée, de décalage par rapport au reste du monde, comme si elle s'était trompée de jour et que, s'imaginant partir travailler comme d'habitude, elle se retrouvait dans les rues matinales du dimanche, presque désertes. D'ailleurs tous les magasins sont fermés dans la rue des Boucheries qu'elle remonte seule dans le petit jour. Rien de plus normal, se dit-elle, un lundi... je serais partie par la rue Astor, que ce serait la même chose.

Elle se rend compte que ce n'est pas tant le calme et la vacuité des rues qui lui paraissent insolites que le fait d'emprunter cet itinéraire-là au lieu de se rendre directement à pied à son cabinet, le fait d'aller chercher sa voiture un lundi matin. Du coup, tout revêt un charme nouveau : le vieux pavé gris de cette rue médiévale malgré les rideaux de fer baissés, l'austérité de ces anciennes bâtisses de granit au coin de la rue des Gentilshommes, la difficulté même à gravir la pente si raide aux abords du Lycée, devant la rangée de boxes où se trouve son garage ; tout se pare de ce charme si particulier d'école buissonnière que l'on éprouve à profiter de vacances clandestines alors que les autres travaillent encore, un charme fait de la conscience d'être les seuls à jouir incognito d'un privilège coupable ; ce charme empreint de nostalgie qu'offrent aussi certains lieux de villégiature à la demi-saison. Lorsqu'elle parvient devant la porte de son garage, l'ouvre et la fait glisser sur ses rails, c'est comme si elle allait s'échapper pour quelque week-end imprévu, un peu triste comme l'ont toujours été ses week-ends ces dernières années, faute d'autre perspective que celle de l'inévitable retour à la situation qu'elle quittait.

La Saab noire l'attend dans la pénombre. Une voiture qu'elle avait achetée sur un coup de tête, par défi envers elle-même peut-être ou comme une forme confuse de compensation, lorsque Thomas l'avait abandonnée. Une voiture d'un certain luxe à l'époque, et même un peu snob

sans doute, mais qui convenait tout à fait, pensait-elle alors, à son statut de jeune avocate aisée, libre et indépendante, libre... La voiture n'a pas fait tellement de kilomètres depuis, malgré toutes ces années, et Claire-Anne n'a jamais éprouvé le besoin d'en changer bien qu'elle puisse paraître maintenant démodée ; mais cela lui confère aussi un certain cachet qui tout compte fait ne lui déplaît pas ; et pourtant, Dieu sait si elle est indifférente aux voitures. Mais celle-ci lui semble particulièrement liée à sa personne, comme à la suite d'une intime osmose – elles ont fini par se ressembler, dirait-on –, même si elle n'a pas tenu vraiment ses promesses – d'émancipation, de liberté –, sa promesse de marquer un nouveau départ dans la vie de Claire-Anne. En tout cas, elle ne s' imagine pas au volant d'une autre voiture, surtout pas une neuve ; c'est ce qu'elle répond chaque fois qu'on lui suggère d'en changer ; mais elle n'est capable de produire aucun argument sérieux pour justifier cet entêtement.

La Saab est là, dans la pénombre du box, parfaitement lustrée, rutilante car Claire-Anne en a toujours pris le plus grand soin. "Une voiture de vieille fille !" marmonne-t-elle toute seule en introduisant la clef dans la serrure de sa portière. Elle l'a dit avec une sorte de tendresse amère, dédaigneuse. Pourtant elle ne ressent pas la moindre animosité à l'égard de sa voiture, elle ne lui en veut pas, certes non ! elles se ressemblent tant ! Elle s'installe sur le siège de cuir noir et démarre.



Elle a toujours connu cet état passager de panique lorsqu'elle doit faire marche arrière, dû peut-être à l'inconfort de la position tordue qu'il faut prendre ; jamais elle n'a pu s'en défaire ; mais elle se domine et sait qu'elle est toujours sortie de son garage sans encombres. La pente est si forte, en haut de cette damnée rue de Kergariou, qu'elle serre consciencieusement le frein à main : c'est toujours délicat, ici, le démarrage en côte. Le moteur vrombit peut-être un peu trop cette fois-ci, elle en aurait honte devant Maurice, mais elle est partie.

Elle contourne l'ancien bâtiment de la prison, traverse le Champ de Foire et se sent plus à l'aise avenue de la France Libre, accélère. Au rond-point, elle se laisse descendre route de Plogonnec. Ici, c'est déjà la campagne, de vigoureuses prairies gorgées d'eau, encore plus verdoyantes parmi ces feuillages qui touchent à leur fin ; il n'y a plus que quelques maisons blanches à demi dissimulées dans les bois au versant des coteaux. La route est belle, monte et descend, sinue, et Claire-Anne, dans une sorte d'ivresse heureuse, s'abandonne avec ravissement au souci de la conduite.

\* \*

\*

## III

"Valérie ? Vous pourriez m'appeler Madame Rousseau ? Oui chez elle. Vous me la passez dans mon bureau... Merci bien."

Henri n'a qu'entrouvert la porte du secrétariat qu'il referme aussitôt, avant même que Valérie, plongée dans le dépouillement du courrier, ait eu le temps d'acquiescer. Il la rouvre précipitamment (venant de penser que, si elle appelait chez Claire-Anne, elle avait de fortes chances de tomber sur Maurice, ce qui était tout de même à éviter), prie Valérie de l'excuser ; elle n'a pas encore appelé ? Bon, très bien ; tout compte fait il préfère le faire lui-même directement ; désolé... Valérie, qui composait déjà le numéro, reste les doigts en l'air sur le clavier de son combiné, un peu interloquée : il n'est pas dans les habitudes de Maître Kerangat, tellement organisé, de changer ainsi d'avis d'une minute à l'autre ; qu'est-ce qu'il lui arrive donc ce matin ? Que ce soit elle qui fasse le numéro pour le lui passer ou qu'il appelle lui-même, elle ne voit pas la différence et serait même légèrement froissée de ce contre-ordre qui la frustre d'une de ses

prérogatives ; mais c'est ainsi, elle n'a pas à comprendre, et ce n'est après tout qu'un détail. Elle se remet à son courrier.

"Allo ?" fait machinalement Henri. Puis il se rend compte qu'il n'entend que la sonnerie, que personne n'a encore décroché. Machinalement aussi, pour occuper ce temps perdu, il consulte sa montre ; il le sait pourtant bien qu'il est déjà dix-heures et demie, c'est pour ça justement qu'il appelle. Il n'y a rien qui l'agace autant qu'attendre assis derrière son bureau, à ne rien faire, qu'on veuille bien répondre au téléphone ; finalement il aurait dû laisser cela à Valérie ; mais ce n'était pas possible. Il tripote son pesant coupe-papier de bronze ciselé, en forme d'oiseau, cadeau d'un client, tout en parcourant des yeux les lourdes vitrines murales d'acajou qui l'entourent, regorgeant de dossiers, un mobilier hérité de son père, tout comme ce bureau Louis XVI, les fauteuils de bois sombre garnis de cuir vert – il n'a touché à rien depuis qu'il a repris le cabinet et va bientôt arriver à la retraite sans avoir rien changé ; il est trop tard maintenant. Ça sonne toujours au bout du fil. Claire-Anne, pourtant, devrait être chez elle puisqu'elle n'est pas ici. A moins qu'elle ne soit déjà partie, et dans ce cas elle arrivera d'une minute à l'autre. C'est tout de même étonnant, à dix-heures et demie... Elle qui a toujours été là à l'heure pile. A moins qu'avec Maurice...

"Allo ? – il repose soudain le coupe-papier : on a décroché –, allo ? Ah, c'est toi, mon vieux ? Eh bien alors,

qu'est-ce que tu fabriquais ? (...) Je ne pouvais pas le deviner ; tu sais que je prends des douches plutôt matinales, moi, et froides ! (...) Eh oui, mais moi je travaille... Ça va ? (...) Ah bon ? au Moulin de Rosmadec ? Je commence à comprendre (...) Et elle ne connaissait pas ? (...) Mais dis-donc, je ne suis pas chargé de sortir mes associées, moi ! Bon, dis-moi, tu peux me la passer ? (...) Comment ça, à neuf heures ? Mais ce n'est pas possible ! (...) Mais non, elle n'est pas ici ! (...) Je te dis que non ! Pourquoi crois-tu que j'appellerais sinon ? On a un rendez-vous exactement dans un quart d'heure. (...) Evidemment important ! notre fameuse affaire Guinet, si tu vois... (...) Non, ça, je ne pense pas qu'elle ait oublié. Et qu'est-ce qu'elle ferait d'autre ? (...) Bon, écoute, si jamais elle rentrait, tu lui dis de m'appeler d'urgence (...) Mais non : Emile n'a rien à voir dans cette affaire, c'est uniquement Claire-Anne et moi. (...) Ben, qu'est-ce que tu veux, je me débrouillerai ; l'inconvénient c'est qu'elle a toute une partie du dossier... (...) Je le sais bien que tu ne peux rien faire. Ecoute, on se rappelle en fin de matinée, d'accord ? Si ça se trouve elle est déjà arrivée, pendant qu'on se téléphonait... Je demande à Valérie. 'Tchao !"

Perplexe, Henri laisse un moment sa main reposer sur le combiné, après avoir raccroché. Il ne se fait pas d'illusions : Claire-Anne n'est pas arrivée ; si elle avait dû venir, elle serait venue à neuf heures comme d'habitude, puisque c'est à cette heure-là qu'elle a quitté Maurice. Et l'autre crétin qui va

débarquer d'une minute à l'autre pour qu'on mette au point sa défense ! Il va falloir qu'il gère cela tout seul, comme il pourra. Pour ce qui est de l'aspect commercial, cela ne pose pas de problème ; mais tout ce qui est comptabilité c'est elle qui s'en est chargée ; ils ne pourront rien faire aujourd'hui, rien de bien solide ; les grandes lignes, bien sûr, mais c'est tout. Bon, eh bien tant pis, ça suffira...

Par acquit de conscience, il va tout de même s'enquérir auprès de Valérie (Vous n'avez toujours pas vu Madame Rousseau ?) d'un ton qui suggère qu'évidemment elle n'a pas pu la voir. Et la réaction, bien prévisible, de la secrétaire l'impatiente au plus haut point (Madame Rousseau ? Mais ne vient-il pas de l'appeler ?). Il a l'air de quoi ?

"Justement : elle n'était pas chez elle..."

— Ça m'étonnerait qu'elle soit ici... Elle ne monte jamais sans passer me dire bonjour.

— Oui, oui, je sais ; c'est pourquoi je vous le demande.

— C'est aussi pourquoi je vous répons : non !"

Voilà qu'il s'est mis à dos Valérie, à présent. C'est vrai qu'elle s'entend mieux avec Claire-Anne, des affinités de femmes sans doute, tandis que lui ne sera jamais que le patron bien qu'ils travaillent ensemble depuis plus de dix ans. Enfin, pas bien grave. Une fille précieuse tout de même, Valérie, et vraiment agréable. Il ne sait pas ce qu'il lui a fait ce matin. De toute façon, rien ne va.

Avant de retourner s'enfermer dans son bureau il s'efforce de renouer avec la secrétaire des relations moins tendues en donnant ses instructions concernant le rendez-vous de son client :

"Vous le faites passer directement chez moi, sans attendre. Et... si Madame Rousseau arrivait un peu plus tard, vous lui demandez de nous rejoindre, n'est-ce pas ? C'est l'affaire qu'on plaide ensemble, contre Maître Guinet, vous voyez ?

— Les papeteries ? répond-elle, heureuse de retrouver une complicité professionnelle avec Henri.

— Les fameuses papeteries, oui... confirme-t-il.

— Je vous souhaite bien du plaisir..."

Là-dessus il referme sa porte le sourire aux lèvres, surpris de ce regain de bonne humeur qui lui fait envisager maintenant son entrevue avec toute la sérénité nécessaire. Si Claire-Anne arrive à temps, tant mieux ; sinon, eh bien on prévoira une autre réunion ; de toute façon ils n'auraient certainement pas tout réglé cette fois-ci.

\* \*

\*

## IV

Après avoir contourné le rond-point à l'entrée de Locronan ce matin (d'où l'on domine une partie de la baie de Douarnenez, lumineuse là-bas au loin), pour prendre la route de Plonévez-Porzay, vous apercevez, arrivé presque au bas de la côte, une voiture noire à demi garée sur l'herbe du bas-côté, le long du talus, sous les ramures majestueuses d'une double rangée de châtaigniers qui forment, sur plusieurs centaines de mètres à cet endroit, la voûte impressionnante – quoique déjà bien éclaircie en cette saison – d'une sorte d'allée princière en pleine campagne. Par excès de prudence, vous mettez tout de même votre clignotant afin de signaler le léger écart que vous allez faire pour l'éviter, bien qu'il n'y ait, à cette heure-ci, aucune autre voiture en vue, ni devant ni derrière. Vous vous approchez rapidement, clignotant avec bonne conscience, et, si vous vous intéressez tant soit peu aux marques automobiles, reconnaissez qu'il s'agit d'une Saab 900 d'un modèle déjà ancien, un modèle que vous auriez peut-être rêvé de vous payer il y a quelques années. Mais déjà vous l'avez dépassée, jetant un long coup d'œil intrigué dans le rétroviseur pour la voir s'éloigner, rapetisser,

disparaître dès le premier virage. Il n'y avait personne à bord, personne aux alentours, semble-t-il. La voiture était perdue dans la campagne. Un instant, vous avez même pu la croire abandonnée, prêt à échafauder, aussitôt, quelque rocambolesque péripétie qui expliquerait cette présence d'une voiture, stationnée plus ou moins de travers, seule au bord de la route. Mais vous cessez déjà d'y penser tandis que, pour qui se trouverait près de la Saab en souffrance, le vrombissement passager de votre moteur s'atténue, s'affaiblit, va se fondre dans les bruits calmes de la nature (une brise légère froissant précautionneusement les dernières feuilles fragiles des peupliers, le vol pesant d'un corbeau s'arrachant d'un labour ou la simple palpitation impalpable de l'air).

De l'autre côté du talus, Claire-Anne apprécie avec soulagement ce retour au silence. Ce n'est que la troisième ou quatrième voiture qui passe depuis qu'elle est là. Mais lorsqu'on se trouve ainsi sur le bord d'une route, et non plus soi-même au volant, on est chaque fois désagréablement surpris du vacarme que cela produit, du scandale que cela constitue, et vaguement culpabilisé à l'idée que l'on s'en est aussi rendu responsable sans le savoir. Elle longe le talus, les pieds dans l'herbe fraîche qui a trempé ses chaussures, et casse, çà et là, les plus beaux brins de bruyère qu'elle trouve encore en fleur sur ce versant-ci mieux exposé au soleil. Cela lui fait déjà dans la main un court bouquet, en forme de



pompon constate-t-elle, se souvenant des vrais pompons que sa grand-mère lui apprenait à fabriquer avec des bouts de laine multicolores, lorsqu'elle était petite, et du plaisir qu'elle prenait, une fois noués, à les ébouriffer du doigt avant d'égaliser leurs brins en un parfait arrondi à coups de petits ciseaux de couture comme on taillerait une brosse. Celui-ci n'est qu'une sorte de demi-pompon mauve fané, plutôt irrégulier, qui recouvre sa main et n'a rien à voir avec les vigoureuses bruyères aux brins drus, en pleine floraison, qu'on trouvait encore aux étals de tous les fleuristes il y a quelques jours, à la veille de la Toussaint. Mais il lui plaît bien comme cela, et il y en a suffisamment. Elle rebrousse chemin vers l'entrée du champ, levant haut les pieds avec précaution sur l'étroite bande herbeuse entre le talus et la lisière du labour.

Dans la boîte à gants de la Saab, elle trouve un de ces anneaux élastiques dorés dont elle se sert pour tenir ses cheveux sous le catogan. Elle le met en double autour de ses tiges de bruyère, arrange de quelques gestes précis le bouquet, puis le pose sur le siège auprès d'elle et démarre.

\* \*

\*

## V

"D'accord..." dit Maurice. "Tchao !" s'empresse-t-il d'ajouter, pressentant que Henri est sur le point de raccrocher ; mais trop tard. Le combiné à la main, il reste un moment indécis devant le canapé où il n'a pas osé s'asseoir. Il est enveloppé dans le drap de bain jaune de Claire-Anne qu'il s'est jeté sur les épaules en sortant précipitamment de la douche. Il est un peu inquiet de sentir le long de ses jambes de chatouilleuses gouttes d'eau dégouliner inexorablement vers le tapis. Sans doute ferait-il mieux de retourner le plus rapidement possible à la salle de bains. Mais il reste là, raccroche le téléphone, jette un coup d'œil vers la fenêtre que vient d'illuminer un rayon de soleil qu'on n'attendait plus. Bon ; Claire-Anne n'est pas encore arrivée au bureau ; et alors ? Une course urgente a dû l'amener à faire un détour, peut-être afin de commander quelque chose pour le repas du soir, par exemple ; il n'y aurait là rien de plus normal. Evidemment, aux yeux de Henri, le connaissant comme il le connaît, cela prend aussitôt des proportions démesurées, devient un manquement inacceptable à ses principes d'organisation et de ponctualité, il fallait s'y attendre (déjà il

éprouve une secrète jubilation à prendre par avance le parti de Claire-Anne contre son ami, ses habitudes sclérosées de vieux maniaque : n'est-elle pas libre de prendre pour une fois le chemin des écoliers, d'arriver à son bureau une heure plus tard que d'habitude ? du moment qu'elle y est pour leur rendez-vous...) D'ailleurs, si ça se trouve, elle y sera à ce rendez-vous, il n'est jamais que dix heures et demie ; peut-être y est-elle déjà. Quant à lui, il n'y peut pas grand-chose, de toute façon ; ce qu'il a de mieux à faire c'est terminer de s'essuyer, se raser ; elle n'arrivera pas une minute plus tôt ou plus tard parce qu'il sera resté planté là, à tremper ce tapis. S'il s'était produit quoi que ce soit d'imprévu, quelque chose de suffisamment important pour remettre en question le déroulement de sa journée (mais il demeure incapable de préciser davantage cette dernière hypothèse et cela reste dans le vague), Claire-Anne, bien sûr, l'aurait appelé, c'est lui en premier lieu qu'elle aurait cherché à prévenir.

Il se décide à retourner dans la salle de bains et entreprend méthodiquement de se raser. Se raser – ou plutôt la nécessité, en se rasant, de contempler assez longuement son propre visage dans le miroir – l'a toujours incité à entretenir une sorte de dialogue avec lui-même, une sorte de réflexion à proprement parler ; et là, tandis qu'il trace avec application une fraîche travée dans la mousse immaculée de sa joue, ce n'est pas tellement le retard de Claire-Anne qui le préoccupe – ça, après tout, c'est l'affaire de Henri ! – mais

plutôt l'espèce d'abattement qu'elle a laissé paraître ce matin. Sans doute n'a-t-il pas suffisamment mesuré la fragilité que recouvrait cette apparence de femme volontaire et indépendante que, par la force des choses, elle se donne. Certes il l'a plusieurs fois soupçonnée – chaque fois qu'elle manifestait une émotion sans véritable rapport avec ce qui l'avait suscitée, à chacune de ses crises de larmes, par exemple –, mais il a trop rapidement mis cela sur le compte d'une émotivité somme toute bien féminine, se dit-il (tout en se traitant d'imbécile pour avoir recouru à de tels stéréotypes afin de se rassurer, préserver sa petite tranquillité personnelle sans chercher plus loin). En fait – et c'est seulement maintenant qu'il s'en rend compte – il lui a mené la vie dure depuis quelques jours. Oh, en toute innocence, cela va de soi : il omettait seulement d'envisager les choses de son point de vue à elle. Du coup, elle a eu la vie dure, oui : brutalement exposée aux yeux de tous ses amis, en butte à leurs jugements, leurs comparaisons implicites évidemment avec Laura (elle n'a pas pu ne pas y penser). Ce qu'il se reproche, surtout, c'est de l'avoir livrée sans aucune mise en garde à la causticité d'Emmanuelle, dans un contexte qui, connaissant sa fille, n'était évidemment pas des plus propices, il le savait. Il aurait finalement dû s'arranger pour éviter cette rencontre, même si Claire-Anne paraissait la souhaiter ; il aurait dû voir seul Emmanuelle, aller la rejoindre chez Henri pendant ces deux jours comme il en avait eu initialement l'intention. Tout

se serait sans doute beaucoup mieux passé, aussi bien pour elle que pour Claire-Anne d'ailleurs ; car celle-ci avait marqué le coup, c'était sûr, et c'était bien compréhensible.

Il tend le menton pour se raser le cou de plus près, de bas en haut, avec précaution. Il ne se reconnaît pas vraiment dans le miroir de cette salle de bains ; un grand miroir en hauteur où il se voit jusqu'à la taille, appliqué directement sur la faïence blanche au lieu d'être intégré dans l'armoire de toilette comme chez lui. Par moments il s'y trouve plus vieux – à cause de toute cette blancheur, sans doute, impitoyable –, parfois plus jeune au contraire, peut-être du fait de cet environnement étranger. Peut-être les lieux familiers de notre vie, où nous avons trop longtemps séjourné, devenus les témoins muets de notre vieillissement, ne peuvent-ils effectivement qu'attester le poids des années chaque fois que nous les interrogeons tandis qu'un décor étranger comme ici, tout nouveau pour nous comme nous le sommes pour lui, nous incite à porter sur nous-mêmes un regard différent, nouveau lui aussi, à nous percevoir plus jeunes autrement dit ? C'est parce que nous restons toujours au même endroit que nous vieillissons, conclut complaisamment Maurice sans être dupe de la légèreté de son raisonnement. Il en sourit à son image qui lui sourit aussi avant de se rafraîchir, comme lui, le bas du visage à l'aide d'un gant de toilette passé sous l'eau froide. En se tamponnant la figure à petits coups de serviette éponge il se rend compte qu'il a depuis un moment

cessé de songer à Claire-Anne. "Tu l'aurais déjà oubliée ?" reproche-t-il à l'autre qui s'amuse à reproduire chacun de ses gestes avec une agaçante symétrie. Mais l'autre n'en paraît pas plus affecté que cela ; il lui renvoie sans vergogne son regard accusateur et semble considérer plutôt leur échange comme un jeu, une espèce de concours de grimaces peut-être, car ses traits se détendent, s'élargissent exagérément en un sourire d'indulgence tandis que tous les deux tournent symétriquement leur tête, une fois à droite, une fois à gauche, se passant la main sur les joues pour s'assurer de la qualité du rasage.

Satisfait, Maurice passe dans la chambre et s'habille. Il tire au pied du lit draps et couvertures ; ouvre en grand la fenêtre.

Lorsqu'il juge que l'air vif qui pénètre la pièce a suffisamment rafraîchi la tiédeur de leur couche, il se contente de rabattre le tout et de border, de remettre en place les oreillers après leur avoir, de deux ou trois tapes, redonné du gonflant. Puis il tend soigneusement le dessus de lit de coton blanc de manière à ce qu'il ne fasse plus un pli et que le lit paraisse impeccablement refait.

Il a toujours un peu mauvaise conscience par rapport à Laura quand il retape un lit aussi rapidement, sans prendre la peine de le défaire entièrement pour l'aérer. Chez lui aussi il procède maintenant de cette façon, laissant à la femme de ménage le soin de le faire en grand deux fois par semaine.

Laura, elle, exigeait que l'on mette tout à l'air tous les jours et s'il lui arrivait de partir avant qu'ils aient le temps de faire leur lit, elle manquait rarement, le soir, au coucher, de s'inquiéter de savoir s'il l'avait bien refait dans les règles. "Tu l'as refait entièrement?", demandait-elle, suspicieuse, hésitant au moment de s'y glisser. "Mais oui... prétendait-il, le plus souvent avec mauvaise foi. – Eh bien on ne dirait pas : on a l'impression que les draps sont encore tièdes..." Et elle se couchait ; cela n'allait pas plus loin, qu'il ait vraiment refait le lit ou pas ; c'était devenu entre eux une simple formalité au moment du coucher : toujours la même question, dont elle contestait invariablement la réponse, comme pour affirmer une fois de plus qu'il n'y avait qu'elle capable de refaire un lit proprement, qu'il y avait belle lurette qu'elle ne comptait plus sur lui.

Il n'empêche, si Laura pouvait le voir refaire le lit de façon si peu orthodoxe... Mais ce n'était pas son lit à elle, après tout, jamais elle n'aurait à y coucher. Cette idée-là, l'idée que ce n'est pas le lit de Laura qu'il vient de refermer, que ce n'est pas leur lit, leur lit à tous les deux, assombrit subitement l'humeur de Maurice à tel point qu'il demeure un instant figé au milieu de cette chambre, la gorge soudain nouée par une irrépressible montée de nostalgie – pas de culpabilité ou de remords, non, qu'aurait-il à se reprocher ? – submergé par la nostalgie, ce "désir d'une chose passée" selon la définition qu'il se rappelle avoir lue un jour dans un

dictionnaire, un jour qu'il cherchait à mettre un nom sur l'inextinguible besoin qu'il avait de Laura. "Eh bien tu vois, confie-t-il à Laura (sans se formaliser de cette manie qu'il a acquise désormais de parler seul), tu vois, en fait c'est là que je te trahis ; ce n'est pas avec Claire-Anne, avec Claire-Anne c'est dans l'ordre des choses ; c'est en abandonnant les principes auxquels tu tenais tant, en refaisant impunément ce lit en dépit de tous tes principes, parce que je sais que tu n'y peux rien, que tu n'es plus là pour m'en faire la remarque. En fait j'en profite" ajoute-t-il, s'attendant à ce que Laura s'insurge d'une manière ou d'une autre. Mais Laura reste muette. Il a tué en lui la voix de Laura. Il peut refaire comme il l'entend tous les lits du monde, vivre et coucher avec Claire-Anne, avec n'importe qui, elle ne lui dira plus jamais rien. Ce qui l'affecte en ce moment, comprend-il, ce qui lui monte ainsi à la gorge, n'est plus tant son ancienne nostalgie de Laura, comme il l'a d'abord cru, qu'un sentiment nouveau de regret à l'idée que, déjà, il est en train de perdre jusqu'à son souvenir, cette souffrance si précieuse qu'éveillait son souvenir, et la fidélité qu'il voulait lui garder. Alors il appelle à mi-voix, debout au milieu de la chambre de Claire-Anne : "Laura ?... Laura..." pour constater que, décidément, il n'y a rien à faire, que désormais, ici, il n'y a plus de Laura.

Il récupère son pyjama qu'il avait jeté en boule sur le fauteuil crapaud de velours jaune, le replie sommairement et soulève son oreiller pour l'y glisser.



Il a fallu qu'il se secoue en revenant au salon, qu'il se moque même un peu de lui, de ses accès de sentimentalité et de sa manie de parler à Laura, de cette facilité malsaine avec laquelle il se laisse aller à les cultiver. Parler tout haut à Laura, qu'est-ce que cela signifie ? Il préfère en sourire en haussant les épaules : ce n'est de toute façon pas bien grave, à peine un peu ridicule sans doute, mais tant qu'il est seul... Il lui faut seulement se reprendre, se persuader qu'il est avec Claire-Anne à présent, que sa vie a changé. Il fait lentement le tour des deux canapés d'alcantara bleu roi qui se font vis-à-vis au centre de la pièce, seule note de couleur vive sur la blancheur de la moquette, parmi ces murs blancs ponctués seulement çà et là de quelques lithographies abstraites au graphisme dépouillé. Il s'arrête derrière l'un des canapés, face au long meuble de bois clair constitué d'une alternance de vitrines et de rayonnages : la bibliothèque de Claire-Anne. Il la parcourt systématiquement des yeux, la tête inclinée sur la gauche pour déchiffrer les titres des livres, en tire deux ou trois au hasard, hésite et les repousse à leur place. Sur l'étagère suivante, se trouve toute une rangée de Patricia Highsmith en Livres de Poche ; il connaît depuis longtemps la série des Ripley que Laura lisait le soir pendant toute une période, après qu'ils aient vu l'adaptation de Wenders et aussi "*Plein soleil*" de René Clément ; mais celui-ci, "*Le journal d'Edith*", ils ne l'avaient jamais lu.

Il l'extrait du rayon et va s'asseoir dans la lumière de la fenêtre, à l'extrémité du canapé, afin d'avoir à portée de main le téléphone qui est posé sur une table gigogne de plexiglas transparent contre l'accoudoir, au cas où Henri rappellerait. Il a le temps de lire un peu avant que Henri ne rappelle.

*"Edith avait gardé son journal parmi les derniers objets à emballer..."* commence-t-il à lire.

Quelques pages plus loin, il s'aperçoit que Claire-Anne a souligné au crayon de bois une phrase, un extrait ancien de son journal, justement, sur lequel vient de tomber l'héroïne en préparant son déménagement : *"N'est-il pas plus sûr, et même plus sage, de croire que la vie n'a absolument aucun sens ?"* Alors il se met à tourner les pages, à la recherche d'autres annotations de Claire-Anne comme il faisait avec Laura lorsqu'elle avait lu un livre avant lui et qu'il rencontrait un peu partout dans les marges – ayant bavé, déteint sur la page opposée – les impatientes griffures de son stylo-bille car elle ne se souciait guère d'écrire au crayon, elle. Il suspendait sa propre lecture et commençait à feuilleter le volume, à la fois agacé, attendri et curieux, avide de découvrir ce qui avait pu retenir l'attention de Laura, lisant en quelque sorte à travers les yeux de Laura ou plutôt ne lisant plus le livre mais ayant l'impression que, de marque en marque et par le biais du livre, c'était en elle qu'il lisait.

Claire-Anne, elle, prend soin de ses livres, fussent-ils de simples éditions de poche. Elle souligne peu, et d'un trait de

crayon à peine appuyé, à la façon de quelqu'un qui craindrait de laisser une trace trop visible, trop affirmée, ou se réserverait par avance la possibilité de facilement l'effacer. Parfois, tellement le trait lui semble pâle, sans doute, ou parce que l'idée lui paraît particulièrement importante, elle redouble ce qu'elle a souligné d'une petite croix discrète et propre dans la marge, comme ici, page 27 : "... et cela la réconfortait de se dire qu'elle avait l'air brillante et alerte, parce qu'elle ne se sentait pas toujours ainsi."

Maurice continue à tourner les pages. A part le fait qu'Edith déménage, il ne sait rien de ce qui passe dans le roman. Il accroche un nom de personnage çà et là, Brett, Cliffie – lui, c'est son fils, c'est précisé dès le début –, Georges ; il n'a aucune idée de qui il s'agit. Il ne parvient pas même à savoir, en sautant ainsi de page en page, si Edith se trouve toujours dans son ancienne maison ou dans la nouvelle. Cela ne l'intéresse pas d'ailleurs (bien qu'il ait esquissé une vaine tentative de retour en arrière pour essayer de clarifier au moins cette situation). Il a pour le moment renoncé à toute velléité de lecture suivie. Il y a plus urgent que l'histoire d'Edith : il est à la recherche de Claire-Anne. Tiens, là, non seulement elle a souligné presque tout un paragraphe mais, au lieu de ses habituelles petites croix, a osé deux traits verticaux en regard dans la marge :

*"Pour être heureux, on devait accomplir la tâche qui nous incombait, sans demander pourquoi, et sans se retourner pour..."*

Le téléphone ! Il pose près de lui le livre ouvert et décroche.

"Allô, Maurice ?" s'enquiert la voix de Henri (évidemment que c'est Maurice, qui voudrait-il que ce soit !) "Alors ?"

"Alors quoi ?" dit Maurice. C'est plutôt Henri qui devrait lui apporter des nouvelles ; c'est tout de même à son cabinet que Claire-Anne devrait se trouver ; qu'est-ce qu'il peut savoir lui qui n'a pas bougé de l'appartement ?

"Elle n'a toujours pas appelé ?"

— Non, dit-il. Elle n'est pas encore arrivée ?" Il se rend compte combien sa question est stupide : si Claire-Anne était arrivée, Henri ne téléphonerait évidemment pas pour demander si elle avait appelé. Mais l'impatience de Henri l'agace, cette façon qu'il a de toujours prétendre s'occuper de tout, prendre tout en charge comme si les autres n'en étaient pas capables. C'est un peu pour le lui faire sentir qu'il joue ainsi les imbéciles, plus ou moins pour le provoquer. Et puis ce coup de téléphone tombe mal : ce qu'il souhaiterait, pour le moment, c'est qu'on le laisse tranquillement feuilleter ce bouquin, continuer à lire les annotations de Claire-Anne ; après, Henri pourrait téléphoner autant qu'il voudrait ; mais c'est précisément maintenant qu'il a choisi d'appeler, et dans une disposition d'esprit plutôt irritable semble-t-il, à ne pas prendre avec des pincettes :

"Bien sûr que non ! Qu'est-ce que tu crois ? rétorque en effet Henri. Tu te figures que j'appelle pour savoir si t'as fini de prendre ta douche ?

— Il y a eu un problème avec ton client ? feint, le plus innocemment possible, de s'inquiéter Maurice.

— Mais non, il n'y a pas eu de problème ! Enfin si : le problème, c'est qu'elle n'était pas là et qu'elle avait toute une partie du dossier ; il a fallu qu'on se débrouille. Mais, bon, on s'en est sorti... Elle, en revanche, ça commence à me tracasser : mais qu'est-ce qu'elle peut bien foutre, nom d'une pipe ?

— Ben, je suppose qu'elle te le dira cet après-midi en arrivant... Elle a sans doute eu un empêchement ; il n'y a pas de quoi se mettre martel en tête.

— Ah bon ? Quelqu'un sort de chez lui à neuf heures du matin pour se rendre à son bureau – où d'ailleurs on l'attend pour un travail donné, un rendez-vous important – et à... midi moins cinq, sans avoir prévenu, n'est toujours pas arrivé et c'est tout à fait normal, d'après toi, il n'y a pas de quoi s'inquiéter ?

— S'inquiéter... si, peut-être, doit concéder Maurice (Le ciel a dû insensiblement se dégager car, par le coin supérieur de la fenêtre, un rayon de soleil est venu frapper le livre retourné à ses côtés. Maurice instinctivement y pose la main

mais ce soleil d'automne ne chauffe pas, la couverture est restée froide). C'est vrai qu'elle aurait pu prévenir...

— Ben tout de même, non ? C'était pas la moindre des choses ? fait la voix indignée de Henri au bout du fil.

— Si..., reconnaît Maurice, ébranlé peu à peu par la véhémence de son ami. Maintenant, si elle n'a pas prévenu, c'est qu'il y a une raison...

— Ah ça, mon vieux, je te remercie ! éclate Henri, sarcastique, tu ne pouvais pas dire mieux ! Bravo ! Nous voilà bien avancés : il y a une raison...

— Je veux dire qu'elle va nous l'expliquer. Claire-Anne n'a rien d'une écervelée farfelue. Si elle t'a fait faux bond sans prévenir, c'est qu'elle a un motif sérieux."

Il entend Henri soupirer dans le combiné :

"Eh bien, espérons-le..."

— De toute façon que veux-tu que nous fassions ?

— Rien... Rien, il n'y a qu'à attendre.

— Bon, alors on s'appelle dans l'après-midi s'il y a du nouveau ? Moi, je ne bougerai pas de l'appartement, je pense que je vais rester bouquiner. D'accord ?

— D'accord, on s'appelle... T'chao, mon vieux.

— T'chao !" dit aussi Maurice avant de raccrocher.

Le soleil a presque entièrement abandonné la couverture du livre ; il est déjà arrivé sur ses genoux. Il suffirait de

prendre des repères, se dit-il, et de les fixer attentivement pendant quelques minutes pour constater le déplacement du rayon à vue d'œil, constater, en fait, que la Terre a tourné ; on ne s'en rend jamais compte d'habitude. Il reporte les yeux sur le téléphone qu'il vient de poser sur son support de plastique blanc. Dans cette lumière, qui rend presque invisible le petit guéridon de plexiglas, on le dirait suspendu en apesanteur au-dessus du sol. Il y a de grandes chances pour que personne ne l'appelle plus sur ce téléphone. A part Henri, qui pourrait tenter de le joindre ici ? Claire-Anne bien sûr, mais si elle avait eu quelque chose de particulier à lui dire elle l'aurait fait dans la matinée. Et pour lui dire quoi ? Qu'elle arriverait trop tard au cabinet pour son rendez-vous ? C'est plutôt Henri qu'elle aurait prévenu, qui était le premier concerné. Pourquoi s'est-il mis dans la tête qu'elle devait l'en informer ? A force de fixer le combiné blanc, tout en faisant ces réflexions, il a l'impression de le voir légèrement flotter au-dessus du blanc éclatant de la moquette, insensiblement naviguer, de gauche à droite, de droite à gauche, chaque fois que son attention se relâche. Il se trouve presque fasciné par ces minuscules déplacements imaginaires qu'il s'efforce en vain de surprendre, d'attester, comme s'il lui fallait confirmer la réalité de sa propre illusion. Le soleil progresse maintenant sur sa cuisse gauche et il se dit qu'il serait temps de reprendre le livre de Patricia Highsmith, sinon il pourrait rester ainsi

des heures rêvasser, les yeux rivés sur ce téléphone, à penser à Claire-Anne, à Henri, à penser que personne ne l'appellera.

*"Pour être heureux, on devait accomplir la tâche qui nous incombait,"* lit-il, *"sans demander pourquoi et sans se retourner pour voir les résultats. Cela exigeait en premier lieu une bonne santé, et elle avait au moins ça."* (Claire-Anne avait souligné deux fois ce membre de phrase). *"Alors pourquoi était-elle périodiquement insatisfaite (quelques heures à chaque fois), malheureuse ? Edith ne trouvait pas de réponse."*

\* \*

\*



## VI

Pivotant sur son siège, elle s'est déchaussée dans la voiture, portière ouverte, comme on le fait en été en arrivant à la plage. Le sable d'abord lui a paru froid mais elle y a résolument posé ses pieds nus et la sensation, peu à peu, lui est devenue presque agréable ; c'était une fraîcheur fluide où elle enfonçait ses orteils, avec le sentiment insolite d'acquérir une liberté qui n'appartenait qu'à elle seule ; elle seule qui retrouvait ce contact primordial avec la matière, la Nature, si longtemps après la fin de la belle saison, après que tous les autres y avaient renoncé. Elle avait été surprise, en arrivant, de constater que la marée était aussi basse, d'avoir à se confronter à une telle étendue de sable humide, alors que dans son esprit la mer devait être toute proche. Elle n'avait pas pensé à consulter l'horaire des marées. A Sainte-Anne-La-Palud, devant l'Hôtel-restaurant, les voitures ont facilement accès à la grève ; la route goudronnée vient s'y perdre après quelques mètres d'un no man's land confondant sable épars, revêtement et galets. Elle avait continué à rouler jusqu'à une zone un peu plus ferme avant d'obliquer sur la droite pour longer le rivage. Instinctivement, par pudeur, elle

tenait à s'éloigner suffisamment de l'Hôtel, afin de limiter le risque d'être vue. On la verrait de toute façon ; elle ne pourrait échapper aux regards ; si quelqu'un, depuis l'Hôtel, s'avisait de contempler la plage il la verrait certainement, mais ce serait à distance. Puis elle avait coupé le contact et ouvert sa portière à la soudaine rumeur marine.

Le sable était frais sous ses pieds. Ce qu'on prenait, au premier abord, pour une peu engageante humidité n'était que cette fraîcheur minérale, caressante, qui s'insinuait entre ses doigts de pieds, les recouvrait, s'écoulait délicieusement entre eux avec une délicatesse de sablier dès qu'elle relevait seulement la jambe. Il lui plaisait, considérant la mer et les sombres promontoires qui enserraient la baie, que le ciel se fût entièrement dégagé de sa brume matinale et qu'un soleil brillât aussi pur dans son dos, au-dessus des collines, quoique bas encore et sans chaleur aucune ; rien que de la lumière mais une lumière admirable que des vestiges vaporeux, traînant là-bas sur la mer, rendaient à l'horizon presque palpable. Une journée qui s'annonçait magnifique, inespérée après les pluies d'hier, aussi belle que lorsqu'ils étaient venus déjeuner ici samedi dernier. Le spectacle de ces barres d'écume parallèles, au loin, incessamment renaissantes et brisées, la captivait autant que ce jour-là, suscitait à nouveau le même sentiment de troublante étrangeté. Mais ce n'était plus un spectacle qu'elle admirait à travers la vitre d'un restaurant ; elle-même en faisait partie désormais, en

savourait à chaque profonde inspiration les odeurs et le goût, le chant, ce mugissement monotone et lointain dont elle croyait percevoir les échos, là-haut, se répercuter sur la voûte du ciel.

Elle est descendue de voiture. A l'abri de sa portière, elle a dégrafé le haut de sa robe de soie noire qui s'est affaissée en tiède corolle autour de ses chevilles, formant le cercle magique et flottant qui l'isolait encore du reste de la plage, une zone sûre et protégée qu'elle pourrait encore ne pas franchir. Elle a frissonné un peu en ôtant, par-dessus tête, le léger caraco de dentelle qui l'a laissée soudain nue, en culotte et en soutien-gorge, une tenue tellement insolite en plein-air et à cette époque de l'année qu'elle s'est sentie plus que déshabillée : exposée et fragile, anxieuse des regards inconnus qui de loin pourraient la surprendre. Alors elle a fait vite, dégrafant aussi le soutien-gorge qu'elle a jeté rapidement sur le siège, hésitant une seconde, au moment de retirer son slip, avant de décider de le garder contrairement à ce qu'elle avait prévu. Si au moins elle avait emporté son maillot de bain... Elle avait cru que cela n'aurait plus d'importance de se déshabiller sur la plage et voilà qu'il lui fallait garder son slip à présent, sans trop savoir pourquoi, comme un ultime rempart, le dernier vêtement qu'elle aurait conservé. Vraiment, il aurait été plus simple d'avoir son maillot, ne serait-ce que son deux pièces. Une femme en maillot de bain sur une plage, même au mois de novembre,

cela reste plus ou moins dans l'ordre des choses ; on se contente de remarquer cette téméraire qui se baigne hiver comme été, on s'attarde à l'observer avec quelque dédain moqueur pour son caprice que, tout au plus, secrètement on envie ; et l'on passe son chemin. Mais celle qui n'a gardé qu'un slip, sans aller jusqu'à se mettre nue ce qui passerait encore ? Elle a promptement ramassé le soyeux fouillis refroidi à ses pieds, roulé sa robe en boule avant de la déposer sur le siège et pris tout de même le temps d'y installer de façon présentable son rustique pompon de bruyère qui lui a rappelé, fugitivement, la caresse de l'herbe humide sur ses chevilles le long du talus, la présence tutélaire et contemplative des grands arbres aux ramures défeuillées, le vivant silence de la campagne.

Puis elle est descendue vers la mer, sans prendre la peine de refermer sa portière. Ce n'est qu'à ce moment-là que le froid l'a vraiment saisie, au moment où, déjà parvenue à mi-chemin, elle s'est retournée vers sa voiture devenue misérablement petite et abandonnée tout en haut de la plage, si petite qu'elle a eu la tentation de faire demi-tour. Alors elle s'est mise à courir.

\* \*

\*

## VII

"Puisque je te dis que je n'ai pas bougé !" répète Maurice. (Il a presque jeté son livre pour se précipiter sur le téléphone, mais ce n'était pas Claire-Anne qui appelait). "Je suis peut-être sorti quoi ? un quart d'heure tout au plus, vers midi, le temps de descendre aux halles..."

— Tu n'aurais peut-être pas dû... dit Henri.

— Dis donc ! fallait tout de même que je mange quelque chose !" s'insurge-t-il.

Il perçoit le silence réprobateur au bout du fil et peut imaginer le regard sérieux de Henri. Tout juste s'il ne se sentirait pas en faute pour ce petit quart d'heure consacré à l'achat d'une paëlla chez le traiteur. Il fallait bien prévoir quelque chose pour ce soir, tout de même, il n'y avait plus que trois bouts de fromage dans le frigo.

"Oui, évidemment, finit par concéder Henri. Mais si elle avait appelé pendant ce temps-là ? Comment savoir ?

— Elle aurait pu rappeler dix minutes plus tard..."

Henri doit se rendre à l'évidence : "C'est vrai", dit-il. Puis, après un temps de réflexion que Maurice se garde bien

d'interrompre : "Bon. Moi, je suis toujours à l'étude. Il est... dix-neuf heures-trente ; je t'appelais avant de partir. Ici, jusqu'à présent, aucune nouvelle. Comme elle n'a pas essayé de te joindre non plus, il serait temps de faire quelque chose, tu ne crois pas ?

— Faire quelque chose... mais quoi au juste ?"

Maurice, quant à lui, ne voit pas très bien ce qu'ils pourraient faire ; sauf attendre. Il est d'ailleurs probable qu'il n'y aura plus tellement à attendre : à cette heure-ci, Claire-Anne ne devrait certainement pas tarder à rentrer ; elle va tout de même revenir pour le dîner ; et alors on saura le fin mot de l'histoire.

"Au moins s'informer au cas où il serait arrivé quelque chose, je ne sais pas moi, un accident !

— Mais puisqu'elle est partie à pied !

— Tu en es sûr ?

— Tu sais bien qu'elle ne prend pas sa voiture pour aller à l'étude.

— Cette fois-ci non plus ? Tu en es sûr ?"

Il doit reconnaître qu'effectivement il n'en sait rien ; comment pourrait-il savoir ?

"Il suffirait de s'assurer que la voiture est bien au garage..."

Maurice ne sait même pas où se trouve le garage de Claire-Anne. Tout en haut, juste avant le lycée, lui a-t-elle dit

le premier soir. Il ne va quand même pas faire tous les garages de la rue. D'ailleurs il n'a même pas la clef...

"C'est vrai, fait Henri qui se calme un peu devant le bon sens de ces arguments. Bon, écoute : moi, je préfère malgré tout téléphoner à la gendarmerie pour demander si l'on n'a pas signalé de Saab noire accidentée dans la région. Hein ? qu'est-ce que je risque ? Ça ne coûte rien et on en aura le cœur net, du moins en ce qui concerne cette possibilité-là... Qu'est-ce que tu en penses ?"

Il pense qu'il n'y a vraiment pas lieu d'alerter la gendarmerie, pour sa part il n'y aurait même pas songé. Ce n'est finalement qu'une journée comme les autres, pour lui : Claire-Anne l'a quitté le matin, elle ne rentrera que le soir ; lui, il attend ; il a attendu en lisant le "*Journal d'Edith*" qu'il souhaiterait maintenant pouvoir tranquillement terminer avant son retour, installé bien à son aise sur le canapé du salon, dans la lumière confortable du lampadaire halogène qu'il s'est décidé à allumer tout à l'heure, lorsqu'il s'est rendu compte qu'il ne distinguait plus les lignes qu'il lisait, que la nuit était tombée. C'est à cela qu'il pense. Mais il répond à Henri que ce n'est peut-être pas une mauvaise idée, qu'au moins on sera certain qu'elle n'a pas eu d'accident. Oui, il n'a qu'à appeler si ça peut le rassurer. Il ne tient pas à contrarier Henri en lui suggérant qu'il juge cette démarche plutôt prématurée, voire humiliante pour Claire-Anne, une sorte d'atteinte à sa liberté, sa vie privée : il ne serait plus possible

de s'absenter une journée sans qu'un collaborateur bien intentionné aille aussitôt mettre la police à vos trousses, vous fasse rechercher ? S'il n'en dit rien à Henri, c'est aussi parce qu'il comprend son point de vue ; ils ne sont pas exactement dans la même situation : c'est à lui qu'elle a fait faux bond ce matin, c'est à leur cabinet, avec lui, qu'elle aurait dû se trouver aujourd'hui, tandis que pour Maurice, finalement, il était normal qu'elle ne soit pas là, cela n'a rien changé à sa journée.

"Hein ? Tu es bien d'accord avec moi ? reprend Henri. Au moins on sera fixés, non ? Bon, je me renseigne auprès de la gendarmerie et je te rappelle aussitôt pour te dire ce qu'il en est."

Maurice s'apprêtait à continuer sa lecture mais a posé le livre sur ses genoux. Avec sa manie de tout prendre en charge, de prétendre faire les choses comme il faut, Henri a jeté le trouble dans son esprit. C'est évidemment lui, au premier chef, qui devrait s'inquiéter de l'absence de Claire-Anne, s'assurer qu'il ne lui est rien arrivé, pas Henri. Mais à quel titre le ferait-il ? Comment se présenter à la gendarmerie pour s'enquérir de l'éventuelle disparition d'une femme qui – familialement, socialement, juridiquement – ne vous est rien ? Henri, au moins, peut justifier son appel par cette histoire de rendez-vous manqué, d'absence inhabituelle au bureau où ils avaient prévu de travailler ensemble, il est son associé, on trouvera normal qu'il s'informe. D'ailleurs, en y



réfléchissant, il n'a peut-être pas tort de s'alarmer : que Claire-Anne ait fait sauter un rendez-vous sans prévenir, aussi surprenant que ça paraisse, cela peut encore passer – un accrochage en voiture (en admettant qu'elle ait pris sa voiture), une simple panne en ville avec toutes les complications qui s'ensuivent cela peut arriver et on ne pense pas nécessairement à prévenir dans ces cas-là. Mais qu'elle n'ait pas réapparu de la journée, n'ait pas au moins donné un coup de fil au cabinet, à la secrétaire, cela devient tout de même étrange. Effectivement, il faudrait bien envisager de faire quelque chose. Téléphoner, mais à qui ? Depuis deux ans qu'elle est ici Claire-Anne ne s'y est apparemment pas fait beaucoup d'amis (en tout cas elle n'y a jamais fait allusion), d'amis suffisamment intimes chez qui l'on pourrait se réfugier, comme cela à l'improviste, pour épancher un occasionnel coup de cafard. Henri non plus n'a pas l'air d'en connaître, sinon il y aurait pensé. C'est vrai que ce matin il lui a trouvé l'air bizarre, déprimé s'est-il dit, à cause de la fatigue probablement, de tous ces bouleversements qu'il a introduits en quelques jours dans sa vie. N'importe qui peut craquer dans ces situations-là, sentir un beau matin le besoin de tout envoyer balader – l'affaire Guinet, le cabinet, les rendez-vous de dix heures trente avec Henri et les clients – et, ce matin-là, ne pas se contenter d'en avoir envie. Cela se termine généralement chez des amis, en effet, ceux à qui l'on sait pouvoir se confier, qui nous

écouteront, et nous conforteront, nous materneront juste ce qu'il faut pour que le soir nous soyons requinqués, prêts à redémarrer. Mais à qui Claire-Anne serait-elle allée se confier ? Sophie ? Il est certain que c'est avec elle qu'elle s'entend le mieux, c'est vers elle qu'il irait, lui, Maurice. Mais ce n'est pas encore une amie pour Claire-Anne ; il faudrait que la situation soit vraiment insoutenable, qu'elle n'ait vraiment pas d'autre recours, pour solliciter le soutien de Sophie. Elle ne s'abaisserait jamais à cela. Elle préférera crever de désespoir, seule dans son trou, plutôt que de paraître quémander la moindre compassion. Pourtant, si elle devait aller vers quelqu'un, parmi les personnes qu'ils connaissent à Quimper, ce ne pourrait être que vers Sophie. Il devrait sans doute téléphoner à Sophie. Dès que Henri aura rappelé il lui téléphonera. Elle sera de toute façon de bon conseil si d'ici là Claire-Anne n'est pas rentrée.

Fort d'une décision qui le laisse sur l'impression d'avoir repris les choses en mains, Maurice récupère son livre sur ses genoux. Il ne lui reste guère qu'une cinquantaine de pages car il a lu sans discontinuer tout l'après-midi, coupé de tout, oubliant même qu'il était chez Claire-Anne. Il n'a rencontré que très peu d'autres annotations dans les marges comme si, dès le début, elle avait trouvé l'essentiel de ce qui la concernait ; si bien qu'il a pu s'abîmer complètement dans sa lecture, s'y noyer comme cela lui arrive si souvent, au point de n'avoir plus conscience du temps, ni du lieu, ni de

l'obsédante absence de Laura qui cesse alors d'avoir sur lui aucune prise. C'est ainsi qu'il lit d'habitude, lorsque tout va bien. Avec toute cette blancheur – des murs, du tapis, des grands encadrements des lithos – la lumière crue du lampadaire halogène semble n'éclairer que du silence, rendre visible ce silence. Un silence, il le sait, que ne viendra combler ici ni la musique de Laura ni la présence endormie de Zoé, lovée sur le petit fauteuil bas face au sien. C'est un silence absolu dont il est seul à supporter tout le poids, dont il constitue lui-même en quelque sorte l'épicentre, comme s'il ne cessait à son insu de le générer, telle la création continue de quelque pauvre Dieu solitaire, impuissant à introduire dans son univers le moindre germe de vie. Ce silence l'empêche de lire à présent. Les mots du livre qu'il tient devant ses yeux, les mots qu'il lit, ne produisent dans son esprit aucun sens, exactement, se dit-il, à la manière de perles d'eau qui glissent sur une toile de tente imperméabilisée sans jamais parvenir à l'imprégner. Chaque phrase, il la lit et relit, tâchant d'y concentrer toute son attention mais les mots roulent sur lui pour aller se perdre on ne sait où ; il ne serait pas tellement étonné de les voir peu à peu s'amonceler à ses pieds sur le tapis. Ainsi que les larmes de Claire-Anne, se dit-il encore, ces larmes qu'il a déjà vues souvent descendre sur ses joues. Comprenant alors qu'il serait vain de s'obstiner, il repose le livre à son côté et murmure : "c'est inutile, je pense à autre chose..." avant de se lever pour aller boire un verre

d'eau. Et c'est vrai qu'il pense à autre chose : à Claire-Anne, qui tarde tout de même ; à Laura et à sa musique qu'il n'écouterait pas ici ; à Zoé qui l'attend ; à Claire-Anne encore, à ses pleurs et à ses sourires ; au coup de téléphone imminent de Henri. C'est inutile, il ne parviendra plus à lire à présent ; il n'y a qu'à attendre le coup de fil de Henri.

\*

Henri a rappelé ; il y a cinq minutes : aucune Saab accidentée dans le secteur, d'après la gendarmerie. Ils n'ont pas eu l'air de trouver cela inquiétant que quelqu'un n'ait pas mis les pieds à son bureau de toute la journée ; ils ont dit de rappeler demain. Il a poussé le zèle jusqu'à téléphoner aussi aux urgences tant qu'à faire, on ne sait jamais : rien non plus de ce côté-là. Maurice a refusé sa proposition de le rejoindre à Kerlinou pour dîner : et si Claire-Anne revenait ? Tu n'as qu'à lui laisser un message, a suggéré Henri, tu ne vas tout de même pas attendre comme ça toute la soirée. Mais Maurice a préféré attendre. Comme il s'était promis de téléphoner à Sophie, il l'a fait, bien qu'il sache pertinemment que Claire-Anne n'était pas chez elle. Assis au bout du canapé, dans ce vide trop violemment éclairé du salon, il s'est senti encore plus seul. Avoir Sophie au bout du fil, imaginer chez elle les préparatifs de son repas avec Loulou, a suscité une folle envie de se retrouver là-bas auprès d'eux, dans l'intimité conviviale d'un foyer. Il a regretté d'avoir appelé. Il aurait pu

passer les voir, bien sûr, s'il l'avait demandé, partager avec eux leur repas, à la bonne franquette, ils l'auraient certainement accueilli avec joie. Mais il n'a rien demandé. Sophie a eu la même réaction que Henri : passé le premier moment de la surprise, le temps qu'il la mette au courant, elle a pensé tout de suite à l'accident, à se renseigner aux urgences, à la gendarmerie. Quand Maurice lui a dit que Henri venait de s'en charger, qu'on ne lui avait rien signalé, elle a paru un court instant décontenancée puis s'est aussitôt reprise : "Alors tu sais ce qu'il se passe ? Elle a eu besoin de décompresser, tout bêtement, je comprends ça très bien, moi. Une coupure pour prendre ses distances, ne pas se laisser écraser par tout ce qui lui est tombé dessus ces jours-ci – toi (mais oui !), le boulot, Henri, nous aussi sans doute, et je ne te parle pas d'Emmanuelle... –, écarter un peu tout ça pour tâcher d'y voir clair. Et ce soir, ça ira mieux, tu verras ; elle va rentrer en ayant remis tout ça en place."

Maurice l'écoutait, tout en s'efforçant, du bout du pied, de baisser le variateur de l'halogène jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'une douce et chaude lumière dans la pièce ; mais cet éclairage tamisé, plus propice à quelque soirée intime, lui avait semblé si lugubre pour lui seul qu'il avait brutalement remis le lampadaire à sa pleine puissance, inondant de nouveau le salon de lumière vive. "Elle ne va pas tarder à rentrer, tu verras..." disait Sophie.

Il attend. Seul dans l'appartement de Claire-Anne. Comme il ne peut plus se remettre à lire, il a vraiment conscience de tourner en rond, et il n'a jamais supporté cela. Alors il allume la télévision et regarde la fin du 19-20 sur France 3. Ce qui lui manque, lorsque se termine le bulletin météo, c'est d'aller sortir une boîte du frigo pour donner à manger à Zoé avant de se mettre lui-même à table, c'est cette odeur caractéristique, légèrement répugnante, qui émane des boulettes gélatineuses que l'on triture avec la cuiller en inox pour les étaler dans l'assiette, cette odeur dont les chats raffolent, apparemment. Mais il est encore trop tôt pour se mettre à table et Sophie a raison : Claire-Anne ne va certainement plus tarder. Rien ne presse ; il n'y a rien à préparer, seulement réchauffer les deux parts de paëlla qu'il a achetées à midi chez le traiteur ; ce ne sera pas long et ils auront tout de même un repas correct.

\* \*

\*

## VIII

Le premier contact avec l'eau lui a glacé les chevilles. Puis la vague, en se retirant, a goulûment aspiré le gravier sous la plante de ses pieds. Elle a continué d'avancer et une seconde vague lui est arrivée jusqu'aux genoux. Les rouleaux se brisaient quelques mètres plus loin et ce n'était chaque fois qu'une nappe écumeuse à venir pétiller autour d'elle pour aussitôt refluer en roulant les galets. Elle avait moins froid, maintenant, d'être ainsi fouettée par la mer ; du moins le froid lui paraissait-il supportable, la température de l'eau légèrement supérieure peut-être à celle de l'air dont une brise fraîche venue du large avivait la morsure. A la troisième vague, elle en a eu jusqu'à mi-cuisses et n'a pu s'empêcher, instinctivement, de se hausser sur la pointe des pieds tandis que le gros sable se dérobaît sous elle au reflux. Elle ne s'est pas arrêtée. La surface de la mer, gris-verte là-bas, froissée d'un terne miroitement immobile, n'était ici, autour d'elle, qu'un éblouissement de blancheur bouillonnante sous l'éclat du soleil et malgré ses frissons, la chair de poule qui hérissait sa peau à chaque nouveau souffle de vent, elle se sentait transportée par toute cette beauté, la puissance inexorable de

cette beauté, gratuite, indifférente, qui venait l'envelopper de toutes parts, la circonvenir, l'entraîner dans le brassage immense de ses tourbillons resplendissants.

De l'eau jusqu'au bas-ventre, happée par le courant du précédent reflux, elle a vu crouler vers elle le tonnerre d'un premier rouleau et n'a eu que le temps de lui offrir son dos pour l'affronter, comme lorsqu'on va par jeu se baigner parmi les vagues, arc-boutée contre la poussée de l'écume déchaînée. Elle était complètement trempée cette fois-ci, ses cheveux, rabattus sur le visage, se collaient à ses yeux, et elle n'a que difficilement résisté à la succion pernicieuse du reflux qui la faisait basculer. Mais elle n'a pas perdu pied. Elle ne souffrait plus du froid à présent, se sentait forte, revivifiée, dotée de l'énergie sauvage que lui avait communiquée la mer. Jamais elle ne s'était sentie aussi déterminée, sûre d'elle, soulevée par une volonté qui ne se distinguait plus de l'irrécusable pulsation de l'élément liquide. Elle a fait encore trois ou quatre pas, entraînée par le flot, dans un état d'exaltation presque physique qui réduisait à néant tout ce qu'elle avait été jusqu'alors : la Saab noire abandonnée là-haut sur le rivage, portière ouverte, son cabinet d'avocate et ses associés, l'affaire Guinet, et même la rencontre de cet homme, il y avait moins de deux semaines, qui lui avait offert son dernier amour, Maurice, qu'elle aussi croyait aimer. Tout cela avait cessé d'exister. Il n'y avait plus que la turbulente muraille d'écume qui se précipitait vers elle en



grondant. Avec une sorte d'ivresse rageuse, bras tendus en avant, elle s'y est jetée, le plus vigoureusement possible, et s'est mise à nager. Submergée, malmenée, elle a enfin franchi le déferlement de la crête pour se retrouver dans le creux d'une eau calme, portée par la lente ondulation de la houle qui constituait désormais son unique horizon. Elle s'est débarrassée de son slip, arraché par la violence de la vague et qui lui entravait les chevilles. Puis, fatiguée déjà par le choc, s'efforçant de garder la maîtrise de son souffle, elle a repris sa brasse régulière, vers le large. Elle n'aurait pas à lutter trop longtemps : elle n'avait jamais été qu'une médiocre nageuse.

\* \*

\*

## IX

Les plus grosses langoustines, il les met délicatement de côté, pour Claire-Anne, et ne se sert qu'une portion congrue de paëlla. Il l'a réchauffée dans une petite sauteuse grise au revêtement granité, la seule qu'il ait trouvée munie d'un couvercle de verre. Mais ce couvercle, sans doute aurait-il mieux valu ne pas le mettre : peut-être déjà trop cuit et gorgé de sauce, le riz a formé une sorte de bouillie pâteuse qui adhère à la spatule de bois. S'il la réchauffe une seconde fois, à l'arrivée de Claire-Anne, cela risque de devenir immangeable.

Il s'est décidé à se mettre à table vers dix heures et demie, après avoir réussi à terminer le "*Journal d'Edith*", dans cet état d'esprit plus ou moins déprimant qui accompagne souvent la fin d'une lecture, surtout d'un livre comme celui-là, le sentiment d'être abandonné par l'auteur qui vous avait soutenu jusque-là, pendant toutes ces heures. On se retrouve livré à soi-même, c'est-à-dire à une existence dépourvue du solide orientation qu'il a su donner à ses personnages et qui fait que leur destin, quel qu'il soit, s'avère toujours parfaitement accompli à la fin du roman alors que pour nous

c'est l'inverse : la lecture terminée, c'est bien à un défaut de sens, à proprement parler, que nous devons nous coltiner, à ce vide – ou ce trop-plein – qu'on ne sait appeler autrement que la vie, notre vie, fatras d'instantanés qui ne cessent de se succéder sans nous laisser jamais le loisir d'y rien démêler. Eux, les personnages, pensait Maurice, voient toute leur vie régie par une stricte raison, sans rien qui ne soit justifié, nécessaire, et ce n'est pas un des moindres bénéfices de la lecture, se disait-il, que de nous décharger momentanément de l'éternel doute sur soi-même par la contemplation de ces destinées révolues. C'est à cela que réfléchissait Maurice, à demi allongé au fond du canapé, avant de reposer le volume sur ses genoux. Et c'est parce qu'il y réfléchissait qu'il a préféré prendre la décision de se lever pour préparer son repas, bien que Claire-Anne ne soit toujours pas arrivée, parce qu'il ne tenait pas à y réfléchir trop longtemps.

Il est assis dans la cuisine de Claire-Anne, un peu perdu de n'y avoir pas de place attitrée à tel point qu'il a hésité longuement pour savoir de quel côté il allait mettre son assiette avant de s'installer finalement face à l'évier. Cela le contrarie un peu de sentir la porte ouverte dans son dos mais il a préféré ne pas la fermer : si Claire-Anne allait sonner, il veut être certain de bien l'entendre. Il a disposé, sur la table de mélaminé blanc, son assiette, une fourchette d'un côté, un couteau de l'autre, un verre. Pour la sauteuse, il n'a trouvé qu'un dessous-de-plat en raffia tressé rouge et jaune et cela

l'inquiète. Il se relève pour la rapporter sur la plaque de cuisson. On ne sait jamais : la chaleur pourrait endommager la table au travers de ce raffia trop mince. Il se rassied. Commence à manger. Ce n'est pas mauvais tout compte fait, à part le riz trop cuit, assez bien garni et goûté. Il n'y trouve pourtant pas de vrai plaisir malgré son appétit. La petite fête qu'il avait escomptée est à coup sûr irrémédiablement gâchée : le voici qui mange seul, sans oser copieusement se servir, comme s'il ne prenait qu'un acompte sur un repas encore à venir ; et le cœur n'y est pas ; tout à l'heure Claire-Anne aussi mangera seule ; ce ne seront que des restes, malgré tout, car c'est tout ce qu'il pourra lui offrir, même s'il a pris soin de ne se servir lui-même que très peu et de lui réserver les plus beaux morceaux ; oui, des restes, et cette idée-là aussi le contrarie. Peut-être sera-t-elle tout de même contente qu'il débouche la bouteille de Pinot Noir qu'il a mise au frigo. Alors il en prendra aussi un verre, pour trinquer avec elle tandis qu'elle lui racontera sa journée. Ce ne sera peut-être pas si mal, finalement. Le dessert – les deux parts de tarte aux pommes de chez Douguet, à l'entrée des halles, qu'il a achetées ce matin – ils pourront aussi le prendre ensemble, dans deux petites assiettes, et cette gourmandise incongrue à une heure si tardive aura le charme particulier de quelque dînette clandestine ; ils en riront comme deux enfants en se léchant les doigts car Claire-Anne ira mieux, c'est Sophie qui a raison, elle aura eu le temps de

faire le point et son anodine escapade l'aura soulagée, aura tout rapporté à sa juste mesure. D'ailleurs ils en parleront sérieusement cette fois-ci, bien décidés à mettre à profit cette première alerte pour tenter de clarifier leur situation. Ce qui s'est passé aujourd'hui aura au moins eu le mérite de mettre cela en évidence : elle ne supporte plus de continuer ainsi, il leur faut trouver une solution. Et Maurice, pour sa part, est prêt à tout ; à venir s'installer à Quimper s'il le faut ; prêt à tout pour ne pas perdre cette femme qu'il vient seulement de rencontrer. Je l'aimerais ? s'interroge-t-il. Peut-on prétendre aimer vraiment quelqu'un que l'on connaît si peu ? Est-ce que je peux dire cela, que je l'aime, que je l'aime comme j'ai aimé Laura ? Mais Laura, voyons, s'insurge-t-il, Laura tu l'aimes encore ! Cesse-t-on d'aimer quelqu'un parce qu'il est mort ? Encore que... Aimer une morte qu'est-ce que cela veut dire ? Qui aime-t-on, alors ? quoi ? un souvenir ? son passé ? son propre amour ? Claire-Anne, non, il ne sait pas vraiment s'il l'aime. Peu importe. Tout ce qu'il sait, c'est qu'il est bouleversé par ses yeux, à travers l'épaisseur de ses verres, inexplicablement ému par la finesse de son visage, une certaine douceur triste de ses lèvres. Quant à jouir de son corps, ce n'est pas cela qui compte finalement. Ce n'est pas seulement le désir qui me porte vers elle, se rassure-t-il, quelque tardif démon de midi – ridicule à mon âge – dont elle ne serait que l'objet ; le désir, on pourrait l'assouvir avec n'importe quelle femme, enfin presque, et cette sorte de

besoin ne l'a jamais tourmenté. Ce n'est qu'une indéfinissable émotion, suscitée par les traits particuliers de ce visage, ce regard qui attend sans oser plus rien espérer. L'être à qui appartient ce visage-là, il ressent simplement le besoin de l'avoir toujours à ses côtés. C'est donc bien que j'en suis amoureux, se dit-il, et cela l'incite à sourire, avec une indulgente ironie, de ce sexagénaire retrouvant avec émerveillement les naïves découvertes de son adolescence.

"Eh bien je suis amoureux, conclut-il à mi-voix selon sa manière habituelle de mettre un terme à ses soliloques intérieurs ; eh oui, voilà que je suis tout bêtement amoureux..."

Constatant qu'il n'a presque pas touché à sa paëlla, il se met à manger avec application. C'est presque tiède. Il se lève une fois encore pour mettre le couvercle sur la sauteuse, comme si cela pouvait suffire à conserver le plat au chaud jusqu'au retour de Claire-Anne.

Il est minuit passé. Elle n'est toujours pas rentrée. Il s'est décidé à sortir les tartes du frigo et à manger la moitié de la sienne, par désœuvrement plutôt, davantage pour tuer le temps que mû par une véritable envie de gâteaux. Si Claire-Anne devait revenir maintenant, de toute façon, il est peu probable qu'elle souhaite faire un repas. Elle aura dîné avant, dans quelque restaurant de la région, seule, afin de ruminer encore les raisons de sa fugue, de rassembler le courage de revenir. Car c'est bien d'une fugue qu'il s'agit, force lui est de

le reconnaître, tout autre motif de son absence aurait donné lieu à des nouvelles depuis ce matin, même un accident ; elle aurait téléphoné, on aurait prévenu, sinon ici du moins au cabinet ou chez Henri. Une fois de plus, c'est Sophie qui y a vu clair ; elle a tout de suite compris, de la même façon qu'elle comprenait aussi Emmanuelle, autrefois, et parvenait à tout faire rentrer dans l'ordre lorsque Laura et lui baissaient les bras. Il aimerait que Sophie soit là pour attendre avec lui ; pendant quelques minutes il est sur le point de l'appeler et tourne autour du téléphone, dans le salon, examinant de plus près une lithographie sur les murs, refaisant méthodiquement l'inventaire de la petite bibliothèque de Claire-Anne derrière le canapé. S'il pouvait seulement entendre la voix de Sophie... Il ne s'agirait pas de lui demander de venir, évidemment ; rien que sa voix, qu'elle lui dise ce qu'elle pense de cette disparition qui tout de même se prolonge de façon inquiétante. Il a toujours eu une confiance absolue en Sophie. Mais il est hors de question de l'appeler à cette heure ; Loulou et elle sont déjà au lit depuis longtemps ; il aurait l'air de quoi ?

Comme il ne peut rien faire, il ne lui reste plus qu'à se coucher. A quoi cela l'avancerait-il de veiller toute la nuit ? D'autant plus qu'il est maintenant persuadé que Claire-Anne ne reviendra pas avant demain ; et demain, si elle n'a pas donné de ses nouvelles, il sera toujours temps d'entreprendre des recherches, ils auront peut-être du nouveau à la

gendarmerie ; à ce moment-là, oui, il y aura peut-être lieu de commencer à s'inquiéter. Parce que, pour l'instant tu ne t'inquiéterais pas ? feint-il de s'interroger en tirant le couvrelit blanc de Claire-Anne. Il est forcé de s'avouer que, bien sûr que si, il s'inquiète ; mais doit bientôt reconnaître que ce qui l'affecte surtout c'est qu'elle semble ne tenir aucun compte de lui, l'ait ainsi abandonné sans prévenir, comme si elle pouvait ignorer qu'il avait passé sa journée à l'attendre, ici, dans son appartement. Il aurait très bien admis qu'elle pût disparaître pour les autres – pour Henri, pour tous les rendez-vous qu'elle voulait – à condition qu'il en fût secrètement informé et que cette complicité renforçât encore le lien privilégié qui les unissait. Il aurait même pris un certain plaisir à jouer le jeu vis-à-vis des autres, fort de cette liaison clandestine qui aurait continué d'exister entre eux. Mais ce ne seraient là que des enfantillages, tout à fait improbables de la part de quelqu'un comme Claire-Anne, et ce n'est pas ce qui s'est passé. Ce qui s'est passé, c'est qu'elle l'a délaissé comme les autres, ne s'est pas plus souciée de lui que s'il n'occupait pas une place particulière dans sa vie.

Il se déshabille et met son pantalon, soigneusement dans ses plis, pendre sur le dossier du fauteuil crapaud près du lit. Il a allumé les deux lampes de chevet ce qui donne à la chambre quelque chose d'apprêté et de faussement intime à la manière de ces chambres d'exposition, chez les marchands de meubles, impeccables et de bon goût mais sans âme. En



prenant son pyjama, il pense à la chemise de nuit de Claire-Anne qu'il a pliée ce matin sous l'autre oreiller et cela lui rend presque insupportable l'idée de se coucher avec ce vêtement intime tout près de lui, à quelques centimètres de sa tête. On dirait que Claire-Anne, malgré son absence, a sa place réservée dans ce lit et que cette fine lingerie qui a enveloppé son corps lui interdit de s'y glisser lui aussi autrement que par un abus éhonté de la situation qui fait qu'il se trouve provisoirement seul dans cette chambre qui ne lui appartient pas, libre de faire en toute impunité ce qu'il veut, d'accaparer ce lit si ça lui chante, de coucher à son insu dans les draps d'une jeune femme qu'il aurait longtemps vainement désirée. Un peu comme les êtres aimés que l'on a perdus, remarque-t-il, qui n'ont jamais été aussi présents que depuis qu'ils ne sont plus là. C'est à Laura que tu penses ? suggère par derrière une autre voix intérieure mi-attribistée minarquoise, comme si elle le prenait sur le fait de quelque trahison manifeste. Mais trahison dans quel sens ? Qui cette pensée trahit-elle ? Evidemment qu'il pense à Laura ! se répond-il sans chercher de dérobade, et alors ? Mais Laura, ce n'est pas la même chose. D'abord elle est morte... Et elle ne l'a jamais empêché de se coucher. S'il y a la place vide de Laura, dans leur lit à Nantes, il y a aussi la sienne, qui lui revient de plein droit, que Laura soit là ou pas, qu'il peut occuper sans aucun scrupule ; c'est à lui de s'arranger ensuite avec l'absence de Laura, et Dieu sait les efforts qu'il a faits

tous les soirs pour que ce lit redevienne seulement le sien. Tandis qu'ici, ce n'est pas la présence ou l'absence de Claire-Anne qui l'arrête mais l'idée, qu'a fait naître cette chemise de nuit sous l'oreiller, que dans ce lit-là, où il n'a dormi que quelques nuits avec elle, il n'a pas encore de vraie place, ne peut que s'y sentir étranger – un intrus – quand ce n'est pas elle qui l'y invite. Finalement, il regrette de ne pas avoir accepté l'invitation de Henri ; il aurait pu rester dormir à Kerlinou, dans leur chambre à Laura et à lui, derrière les courtines de damas rouge.

Tout en contemplant l'oreiller de Claire-Anne, il termine de boutonner sa veste de pyjama. C'est le lit de Claire-Anne, tout simplement, se dit-il ; qu'aurais-je à faire, seul, dans le lit de Claire-Anne ? Peu s'en faut qu'il décide d'endosser un peignoir pour aller s'allonger au salon ; il pourrait encore attendre ; et si elle rentrait maintenant ? Puis il ouvre soudain le drap, largement, en justifiant son geste par cette réflexion désenchantée à voix haute : "Après tout, pourquoi ne pourrait-on pas dormir dans le lit de quelqu'un d'autre ?"

\* \*

\*

## X

"C'est la sonnerie du téléphone" se dit Maurice dans son demi sommeil. Mais il lui faut encore quelques secondes avant de s'éveiller tout à fait et, dans l'obscurité, tendre un bras tâtonnant vers la table de nuit de Laura, de l'autre côté du lit. Personne ne l'appelle jamais de si bonne heure. Il tâtonne sans rencontrer aucun téléphone sous sa main et c'est alors seulement que tout se remet progressivement en place : il est dans la chambre de Claire-Anne ; c'est là-bas, au salon, que le téléphone continue de sonner. Il rejette aussitôt les couvertures, se lève en toute hâte, heurtant au passage le fauteuil qui, chez lui, n'aurait pas dû se trouver là, ne cherche même pas ses chaussons et, pieds nus, se guidant avec précaution sur le rectangle plus clair de la porte, parvient jusqu'au salon où il n'avait pas fermé les volets. Dans les premières lueurs de l'aube, la masse sombre du canapé paraît assoupie, immobile sur le sol blanc, et le téléphone est là, de l'autre côté, qui ne cesse de sonner. Sans prendre le temps d'allumer – évidemment cela va s'arrêter juste avant qu'il y arrive ; encore une sonnerie, une autre – il décroche.

"Madame Rousseau ? Brigade de gendarmerie de Locronan..." entend-il.

Oui, ils sont bien chez Madame Rousseau... Non, non, il n'est pas du tout de la famille. Un... un ami, de passage... Que se passe-t-il ? Le gendarme explique que l'on a retrouvé la voiture de Claire-Anne, abandonnée sur la plage de Sainte-Anne-La-Palud. Depuis hier après-midi, paraît-il ; abandonnée apparemment, la portière est restée ouverte. Ce sont les gérants de l'hôtel qui l'ont signalée ce matin. Une Saab 900 noire, c'est bien ça ? Il téléphonait seulement pour s'assurer que la propriétaire du véhicule n'était pas rentrée chez elle. Avant d'entreprendre des recherches évidemment. Parce que c'est déjà arrivé que des gens oublient comme cela leur véhicule et se fassent raccompagner par des amis ; une soirée un peu arrosée, par exemple. Alors bien sûr, on procède toujours à ces vérifications de routine avant de poursuivre les investigations. Mais puisque Maurice lui assure qu'elle n'est pas chez elle...

Maurice s'assied sur le bord du canapé, faisant passer le combiné de sa main droite à sa main gauche pour éviter que le fil ne soit trop tendu. Du bout de son orteil il a rencontré le variateur du lampadaire halogène mais ne tente pas d'allumer. La nuit répand une clarté suffisante dans la pièce et il n'a pas besoin d'y voir davantage, il préfère cette pénombre. Si Claire-Anne a laissé là-bas sa voiture, c'est

qu'elle ne doit pas être allée loin. "Vous êtes sûr qu'elle n'aurait pas pris une chambre à l'hôtel ?" demande-t-il.

Le gendarme paraît plutôt impatienté par la naïveté de cette suggestion. Ca, c'est la première chose dont ils se sont informés. De toute façon les gérants de l'hôtel ne les auraient pas dérangés s'il s'était agi d'une de leurs clientes. Et puis on ne laisse pas sa voiture toute la nuit sur une plage lorsqu'on va à l'hôtel, surtout avec les marées qu'il y a en ce moment. Il a une voix claire et bien timbrée, évocatrice d'une saine jeunesse, pleine de bon sens, qui ne saurait douter des procédures qu'on lui a enseignées. Maurice l'imagine dans la chemise bleu ciel de son uniforme, le cheveu brun et court, imbu du sérieux de sa responsabilité, capable de prendre les choses en main avec efficacité ; cette voix a quelque chose de rassurant : quelqu'un s'occupe enfin de retrouver Claire-Anne, quelqu'un qui en a les moyens. Il lui relate les circonstances de la disparition depuis hier matin, l'absence de Claire-Anne à son cabinet, l'inquiétude de son associé qui a cherché à se renseigner auprès de la gendarmerie de Quimper dans la soirée. L'autre acquiesce avec des "Mmmm..., Mmmm...", régulièrement espacés. On le devine attentif à scrupuleusement prendre tout cela en notes – les heures, l'adresse du cabinet, les coordonnées personnelles de Henri ("Maître de Kerangat, vous dites ? Mmmm... d'accord"). Si elle a de la famille par ici ? Non, pas à la connaissance de Maurice, il ne croit pas. Mieux vaudrait

demander à Maître Kerangat. S'il peut venir à Sainte-Anne-La-Palud ? Oui, bien sûr ; le temps de s'habiller et d'y aller. Vous croyez que ce serait de quelque utilité ? Ah, je vois... Une onde de chaleur parcourt Maurice de la tête aux pieds ; le gendarme vient d'expliquer qu'on a retrouvé des vêtements de femme dans la voiture, il faudrait qu'il vienne les reconnaître ; confirmer que ce sont bien ceux qu'elle portait hier matin en quittant son domicile. C'est pour cela qu'on a besoin de lui. "Mais..." objecte Maurice. "Une robe noire, précise le gendarme sans lui laisser le temps de formuler sa question ; vous savez si elle a emporté d'autres vêtements ? ou s'il y en avait de rechange dans la voiture, des vêtements de bateau, de randonnée, par exemple, qu'elle aurait en permanence dans son coffre ?" Maurice ne sait pas. Il est en train d'imaginer Claire-Anne, nue, quelque part dans la campagne, au coin d'un champ, dans la rosée glaciale de l'aube, le corps affreusement mutilé et blafard, tordu. On l'aura agressée, dépouillée, traînée là à l'abri des regards après l'ultime torture. Un sadique ; un malade qui errait sur la lande ; ou quelqu'un qu'elle aura pris en stop. "Donc, vous ne pouvez rien affirmer de catégorique ?" reprend le gendarme. Non, il n'a aucune idée de ce que Claire-Anne avait dans sa voiture. Son gros orteil, machinalement, ne cesse de jouer avec le boîtier de plastique noir du variateur d'intensité, l'écrase dans l'épaisseur du tapis, le retourne. Le jour, maintenant, monte de plus en plus rapidement. Ou

peut-être sont-ce les yeux de Maurice qui s'accoutument à l'obscurité ? Non : le jour se lève ; il doit être au moins huit heures et demie ; ce qu'il prenait pour la clarté de la nuit n'était que les prémices d'un jour gris et maussade qui pénètre la pièce à vue d'œil, sortant de l'ombre un à un tous les meubles, les objets, les rectangles plus sombres des encadrements sur la blancheur des murs. "Mais qu'est-ce qui aurait pu lui arriver ? demande Maurice. Elle est pourtant bien quelque part ?" Ca, Monsieur, ils n'en savent rien. C'est seulement maintenant, puisqu'il affirme qu'elle n'a pas donné signe de vie depuis lundi matin, qu'ils vont lancer les opérations de recherches terrestres et maritimes, après avoir alerté les collègues de la brigade de Crozon qui, eux, disposent de Zodiacs. Et il pense qu'on pourra rapidement la retrouver ? La retrouver, oui, certainement ; rapidement, c'est autre chose... Puis le ton, jusque-là très professionnel, s'humanise un peu devant le silence de Maurice : qu'il se calme, il n'y a absolument rien d'alarmant pour l'instant ; quelqu'un peut très bien, pour une raison ou une autre, abandonner sa voiture vingt-quatre heures...

"Mais tout de même, la robe ? Pourquoi aurait-elle laissé aussi ses vêtements ?"

Les vêtements, comme il l'avait déjà dit, on ne pouvait rien en déduire avec certitude tant que Maurice ne serait pas venu confirmer qu'il s'agissait bien de ceux qu'elle portait. De toute façon elle avait probablement de quoi se changer :

ce n'est pas avec ce genre de robe et ces chaussures-là qu'on va faire une promenade à pied sur la côte. Mieux valait que Maurice vienne au plus vite. Il pouvait lui garantir qu'à partir de ce moment-là tout serait mis en œuvre, aussi bien par eux que par les collègues de Crozon...

Qu'il vienne où ? A Sainte-Anne ? Ah, la gendarmerie de Locronan ? Ils y auront déjà ramené la voiture... Bon, eh bien il arrive.

Maurice vient seulement de raccrocher et se retrouve seul, dans la grisaille. Le canapé sur lequel il est assis n'a pas encore repris sa couleur : il est noir. Les deux coudes posés sur les genoux, il se prend la tête entre les mains. La robe qu'il doit aller identifier, il est sûr que c'est celle de Claire-Anne, inutile d'y aller voir, la robe longue de soie noire qu'elle avait essayée avant-hier soir pour leur dîner à Pont-Aven, sa "robe d'espagnole", qu'il s'était étonné, justement, qu'elle remette pour aller travailler hier matin, il se rappelle lui en avoir fait la remarque. Mais qu'est-ce qu'elle avait donc répondu ? Il ne s'en souvient plus. Quelque chose de bizarre, pourtant, qui lui avait fait soupçonner qu'elle n'était pas vraiment dans son assiette. Puis elle était partie. Pouvait-il l'en empêcher ? Non, il n'a rien à se reprocher : elle allait tout simplement à son rendez-vous. Si quelqu'un l'avait agressée, la robe ne serait pas restée dans la voiture. C'est donc elle-même qui l'a ôtée ; pour enfiler un jean, sans doute, et un vieux pull-over, une tenue effectivement mieux



adaptée à une longue promenade dans les étroits chemins sur la lande, une promenade qui peut-être aura duré toute la nuit, peut-être jusqu'à Pentrez ou la chapelle Saint-Nic. Elle risque d'être plutôt surprise, au retour, en constatant la disparition de sa voiture. Les gendarmes ont tout de même un peu précipité les choses en la ramenant si vite à Locronan.

"Bon, je m'habille..." se dit Maurice en esquissant le mouvement de se lever. Puis il pense qu'il serait tout de même correct de prévenir Henri et se rassied. On y voit suffisamment clair à présent devant la fenêtre pour qu'il puisse composer le numéro de Kerlinou.

\* \*

\*

## XI

"Tu vois, je te l'avais dit : hier, on aurait dû s'assurer que sa voiture était bien au garage..." Les premières paroles de Henri, que Maurice est passé prendre à son cabinet en partant — il avait absolument tenu à l'accompagner à Locronan —, sonnent comme un reproche à peine dissimulé. Maurice attend qu'il ait bouclé sa ceinture de sécurité pour redémarrer. Ils n'échangent plus un mot durant presque toute la traversée de Quimper. Ce n'est qu'en remontant l'avenue de la France Libre que Maurice lâche enfin :

"Tu peux me dire à quoi ça aurait servi ?

— A rien, reconnaît Henri après un moment de silence, mais au moins on aurait su à quoi s'en tenir : on aurait été sûrs qu'elle avait pris sa voiture...

— Ah bon... et alors ?"

Les pneus de la Lancia émettent un gémissement aigu sur le rond-point de la Croix des Gardiens, qu'ils ont abordé un peu vite, jusqu'à ce que Maurice l'engage sur la route de Locronan.

"Alors on ne serait pas restés hier toute la journée à l'attendre ; on aurait su qu'elle était partie."

Comme il n'y a rien à répondre, et que Henri non plus n'a rien à ajouter, conscient lui-même qu'effectivement cela n'aurait pas avancé à grand-chose de savoir qu'elle était partie (ils s'en étaient rendu compte), ni l'un ni l'autre ne tente de relancer la conversation. Sur cette route tout en virages, en montées et descentes, Maurice roule encore plus vite qu'à son habitude, à la limite de l'imprudence. Henri n'ose plus broncher ; agrippé à la poignée au-dessus de sa portière, il consacre lui aussi toute son attention à la conduite ; et cela permet de justifier leur mutisme.

Le jeune gendarme qui recueille la déposition de Maurice est exactement tel qu'il l'avait imaginé au téléphone, à ceci près qu'il est blond et non pas brun, ne porte pas de chemisette bleu ciel mais déjà sa tenue d'hiver, la veste bleu marine de drap épais. Il les emmène ensuite dans la cour, derrière le bâtiment de la gendarmerie, où est stationnée la voiture. Maurice et Henri reconnaissent bien celle de Claire-Anne. Ils tournent autour, se penchent pour regarder à l'intérieur à travers les vitres comme devant une voiture accidentée dont une vaine curiosité nous amène à scruter l'habitable, attirés par le mystère de ce qui a pu se passer là, d'improbables vestiges du drame – quelque trace de sang, peut-être – qui donneraient libre cours à la morbidité de notre imagination. Il n'était pas pensable de la laisser là-bas,

commente le gendarme ; déjà, cette nuit, l'eau était montée à la hauteur des jantes, alors avec la marée de 95 qui venait... Il ouvre la portière côté conducteur, s'incline à l'intérieur et ressort en tendant devant lui, du bout des doigts par les épaules, la robe de soie noire de Claire-Anne. Oui, dit Maurice, c'était bien cette robe-là qu'elle portait lundi en partant. Il s'attend à ce qu'il lui présente de la même façon les dessous qu'il aperçoit en tas sur le siège (le soutien-gorge de satin noir qu'il l'avait vu agraffer ce matin-là n'est plus qu'un bout de tissu luisant qui n'a rien gardé de la forme de ses seins) mais l'autre, que ce soit discrétion ou pudeur, ne va pas jusqu'à lui demander de reconnaître aussi la lingerie ; qu'on ait identifié la robe lui suffit. Il la replie sommairement avant de la remettre à sa place et sortir une petite boule frémissante de bruyère.

"Et ça ? Vous savez ce que c'est ?

— De la bruyère, répond Maurice qui se doute bien que ce n'était pas là le sens de la question.

Le gendarme ne peut réprimer un sourire, n'y voyant nulle malice, convaincu de la bonne foi naïve de Maurice :

"Oui, évidemment... Je voulais dire : connaissiez-vous l'existence de ce bouquet ? Est-ce qu'elle l'avait en partant ? Ou peut-être était-il déjà dans la voiture ?

— Elle ne l'avait pas" dit Maurice qui a repris son sérieux. Il lui prend la bruyère des mains, l'examine. Quelques

minuscules fleurs fanées sont tombées sur le sol. "Non, elle ne l'avait pas. Maintenant, savoir s'il était ou non dans la voiture, je ne crois pas mais je ne peux rien affirmer..."

— Elle l'aurait donc cueillie en cours de route, selon vous ?

— Probablement.

— Et ça lui arrivait fréquemment de s'arrêter comme ça en cours de route pour cueillir des fleurs ?"

La question laisse Maurice confondu. Si Claire-Anne était quelqu'un à cueillir des fleurs au bord de la route, il ne se l'était jamais demandé. Laura, oui, cela lui arrivait ; des marguerites surtout, ou les grandes digitales pourprées sur les talus. Il fallait à tout prix s'arrêter et la plupart du temps il se mettait à les cueillir avec elle, parce qu'il n'avait rien d'autre à faire en attendant, il faut bien le dire, et pour que ça aille plus vite. Mais Claire-Anne, non, il n'en sait rien.

"Mais je n'en sais rien ! se défend-il. Comment voulez-vous que je le sache ?

— Vous êtes pourtant bien de ses amis ? Il arrive souvent qu'avec des amis, au cours d'une promenade...

— Oui, mais...

— En fait, Monsieur Davaine ne connaît Madame Rousseau que depuis relativement peu de temps, précise Henri.

— Ah, bon... et vous ?

— Un peu plus de deux ans ; depuis qu'elle est devenue notre associée à Maître Lasfargue et à moi-même. Je peux très bien vous parler de ses qualités professionnelles et de ses habitudes de travail, si vous voulez. Quant à savoir si elle cueillait des fleurs au bord des routes..."

Le discret sourire sur lequel Henri laisse sa phrase en suspens, débordant de bonne volonté impuissante ("Je suis vraiment disposé à vous fournir tous les renseignements que vous souhaitez, mais ça...") laisse percer l'ironie que Maurice connaît bien. Leur interlocuteur en perçoit peut-être aussi quelque chose car il met subitement fin à son interrogatoire en reclaquant la portière de la Saab, tend une main apparemment sans rancune à Henri, le remercie de s'être déplacé.

Lorsqu'il se tourne vers lui pour lui donner congé à son tour ("... et bien sûr, nous vous tiendrons informé de l'avancement de nos recherches, dès qu'il y aura du nouveau... Surtout ne vous faites pas de souci ; il n'y a pas lieu de s'inquiéter pour le moment...") Maurice fait passer de sa main droite à sa main gauche le bouquet qu'il tenait derrière son dos et accentue consciencieusement sa poignée de mains au jeune gendarme, comme lorsqu'on cherche, par un excès de gratitude, à détourner l'attention d'un larcin dont on se sait coupable et dont l'autre ne s'est pas encore aperçu. Celui-ci interprète sans doute cette insistance comme une

manifestation d'émotion bien compréhensible car il répète, en les raccompagnant jusqu'au porche d'entrée : "Ne vous inquiétez pas ; a priori, une voiture abandonnée ça ne veut pas dire grand-chose, vous savez. On l'a seulement ramenée ici à cause de la marée ; et puis des risques de vol, évidemment ; pensez : une voiture comme celle-là, on la laisserait là-bas une nuit de plus..." Il regagne sans plus attendre sa gendarmerie par la porte de devant tandis que Maurice et Henri rejoignent leur voiture stationnée sur la place.

"Mais qu'est-ce que c'est que ça ? s'étonne Henri, à peine sont-ils assis, en voyant Maurice se retourner pour déposer le bouquet sur le siège arrière de la Lancia. Tu l'as piqué ? Mais ça va pas ?

— Je ne l'ai pas "piqué" comme tu dis : le flic me l'a laissé dans les mains quand il a refermé la portière... Qu'est-ce que tu voulais que j'en fasse ?

— Ben, que tu lui rendes, tiens !"

Maurice met la clef dans le Newman et lance le moteur.

"Je n'y ai pas pensé sur le moment. Qu'est-ce que ça peut faire ?"

Henri boucle sa ceinture avant d'admettre :

"Rien probablement. Bon, allez, roule ! j'ai deux clients à voir ce matin, moi ; j'ai promis à Valérie que je serais rentré pour dix heures."

Ce n'est pas la crainte d'être en retard à ses rendez-vous qui motive l'impatience de Henri, Maurice le comprend bien : il est à peine neuf heures et demie. Mais il démarre sans rien dire et ils font au moins cinq ou six kilomètres comme cela. Le ciel s'est chargé de nuées grises et blanches, des étagements d'épais cumulus qui laissent filtrer par endroits sur la campagne les rais d'un soleil réticent à se montrer, tels d'inattendus projecteurs à chaque détour de la route qui diraient : "Et regardez-moi cette colline, là-bas, avec son bois de chênes jaunissants... et le vert de cette prairie, dans le creux du vallon, comme il semble plus cru maintenant, exalté par la rouille des talus qui le bordent..." Ils roulent ainsi cinq ou six kilomètres, paraissant seulement contempler le paysage, attendre que la pluie se mette enfin à tomber ou que le soleil, au contraire, se décide à franchement s'établir, que l'on sache au moins ce que sera cette journée. Puis Maurice se résout tout de même à demander :

"Alors, qu'est-ce que tu en penses, toi ?

— A propos de Claire-Anne ?" fait préciser Henri. Comme la question n'appelle pas de réponse, tellement il est évident pour tous deux que c'est de Claire-Anne qu'il s'agit (de qui d'autre sinon ?), il considère que le silence de son ami l'autorise à poursuivre : "Moi, je ne vois que deux possibilités. L'une plutôt alarmante, à cause de la robe et des sous-vêtements, mais peu vraisemblable à mon avis ; l'autre



un peu plus rassurante : soit – mais je te dis, je n'y crois pas – elle aura été victime d'une agression sexuelle et quelqu'un l'aura zigouillée peut-être, tout bêtement, ou enlevée dans le meilleur des cas, quelqu'un qu'elle aurait pris en stop par exemple ; mais ça paraît tout de même peu probable ; soit elle sera partie hier à l'aventure, on ne sait trop pourquoi, pour échouer finalement à Sainte-Anne, y laisser sa voiture, se changer et partir faire une grande balade à pied sur la côte, aussi bizarre que cela puisse paraître. Maintenant, tu me diras, une balade qui aurait duré toute une nuit...

— C'est ce que prétend aussi Sophie...

— Qu'est-ce qu'elle prétend ?

— Qu'elle a tout simplement craqué ; pété les plombs ; qu'elle est partie à l'aventure comme tu dis ; une fugue, quoi.

— Mmmm... fait pensivement Henri que sa propre hypothèse commence à moins séduire depuis qu'il doit en partager la paternité. Je n'ai pourtant pas l'impression que ce soit le genre de Claire-Anne, moi... Pourquoi aurait-elle fait ça ? Tu vois pourquoi, toi ?"

Sur la portion de route à quatre voies, après Plogonnec, Maurice n'a même pas accéléré ; il conserve la même allure modérée depuis la sortie de Locronan : à peine un petit 90 qui donne un tel sentiment de se traîner que Henri s'impatiente :

"Eh ! on est sur la quatre voies, maintenant ! Tu pourrais peut-être avancer, non ? A ce train-là on n'est pas à Quimper avant la nuit !"

Maurice accélère docilement jusqu'à presque 120. Pourquoi elle aurait fait ça ? Bien sûr qu'il voit pourquoi ; et s'il ne l'avait pas vu Sophie s'était chargée de le lui rappeler. C'est parce qu'il n'a pas su la comprendre qu'elle a fait ça, pas su la préserver, lui ménager le minimum d'espace vital et de liberté qu'elle était en droit d'attendre, entièrement occupé qu'il était par sa propre personne, les sollicitations de ses amis auxquels il n'a pas su dire non, se comportant comme s'il était seul à Quimper, comme avant, sans parler de l'arrivée d'Emmanuelle. Ne les a-t-il pas tous fait passer avant Claire-Anne en fin de compte ? les lui imposant tous sans se soucier de son intérêt à elle, sans se demander si cela ne risquait pas de lui nuire ? de la démolir complètement si ça se trouve, ajoute-t-il, pourquoi pas : sans m'en apercevoir j'aurais pu la détruire.

"Moi, je ne vois pas pourquoi, je ne comprends pas, soliloque Henri sans tenir compte du mutisme de son compagnon. Au contraire : tout allait plutôt bien pour elle ces temps-ci. Je ne parle pas seulement du boulot mais... mais le fait que vous vous soyez rencontrés, par exemple, que tu sois venu la rejoindre ici, chez elle... Non ? Ce n'est pas ton avis ?

— D'après Sophie, ce serait à cause de moi, justement."

Il voulait éviter de parler de cela avec Henri, parce qu'il savait que celui-ci prendrait sa défense. Mais c'est trop tard à présent puisque c'est lui-même qui vient d'aborder le sujet. L'idée que l'on puisse tenter de le justifier horripile Maurice. Il n'y a rien de pire, quand vous avez l'intime conviction de votre propre faute, que ces plaidoiries bien intentionnées des amis en votre faveur, pour une cause que vous savez irrémédiablement perdue. Comme si, en toute innocence, on vous retournait le fer dans la plaie, comme on dit, vous forçant à contempler l'image de celui que vous auriez pu être, qui aurait fait ce que précisément vous n'avez pas fait. Et vous n'avez même pas le recours d'en vouloir à la bonne foi naïve de votre tortionnaire ; il vous faut l'écouter, acquiescer, vous laisser enfoncer un peu plus encore dans votre mauvaise conscience tout en laissant croire à votre zélé défenseur qu'il vous en a sorti. Henri va prendre sa défense, c'est certain : d'abord Maurice est son meilleur ami et, par principe, il n'a jamais admis que l'on touche à un cheveu de Maurice ; ensuite l'idée vient de Sophie et c'est un second principe chez lui que ce malin plaisir qu'il a toujours eu à contrer Sophie, quoi qu'elle dise, à tel point qu'ils en rient tous les deux, même tous les trois car, pour Sophie, ce petit travers cultivé par Henri est devenu indissociable de leur affection réciproque. Il s'était pourtant bien promis de ne pas aborder ce sujet-là avec Henri. Il désirait n'en discuter

qu'avec Sophie et avait même projeté de lui téléphoner en rentrant, peut-être de passer chez elle.

"A cause de toi ! reprend Henri, interloqué (il a donné un peu de mou à sa ceinture de sécurité pour se tourner plus commodément vers Maurice).

— C'est ce que m'a dit Sophie... Je l'ai appelée hier soir, juste après ton coup de fil.

— Sophie... mais elle débloque, Sophie ! Qu'est-ce que Claire-Anne peut bien te reprocher, hein ? Elle serait tombée sur un type comme Loulou, je ne dis pas... Mais toi, mon vieux, alors là... Non, je ne vois vraiment pas.

— Tu ne vois jamais rien, dit Maurice, se reprochant aussitôt l'amertume cinglante de sa réplique dont il devine qu'elle a touché au cœur son ami.

— Bon, admettons : je ne vois rien... Mais il faudrait que tu m'expliques ce que j'aurais dû voir.

— Cette façon que j'ai eue de l'embringuier dans ma vie sans faire vraiment attention à elle..."

Il souhaiterait ne pas avoir de plus amples explications à fournir – qu'on arrive à Quimper, vite, qu'il dépose Henri à son cabinet – mais il se sent trop coupable désormais vis-à-vis de Henri de son accès de mauvaise humeur pour avoir le courage de le décevoir une fois de plus et lorsque celui-ci s'insurge ("Embringuée... mais dis donc, toi aussi elle t'a embringué : c'est tout de même toi qui as accepté de venir

chez elle, qui passes le plus clair de tes journées à l'attendre !") il ne peut se dispenser de lui faire part, bien qu'à contre-cœur, de ses réflexions de la soirée précédente : l'anniversaire de Loulou qu'il a plus ou moins imposé à Claire-Anne, leur sortie à Sainte-Anne-la-Palud, et même le café à Kerlinou, dimanche après-midi, avec Emmanuelle.

"Et alors ? s'étonne Henri. Je ne vois pas en quoi cela aurait pu lui déplaire. Bien au contraire : que tu tiennes à la présenter à tous tes amis, si ce n'est pas une preuve de... Des amis qu'elle connaissait déjà d'ailleurs, n'oublie pas : c'est moi qui l'ai invitée avec eux la première fois et je n'ai pas l'impression...

— Ouais, les amis de Laura, achève Maurice. Tu avais pensé à cela, toi, qu'elle s'est constamment trouvée confrontée à des gens qui avaient connu Laura ? Même à sa fille pour finir, ça c'était le bouquet !

— Tu trouves ça gênant ?

— Pour moi, non ; mais pour elle peut-être que oui... En tout cas j'aurais dû au moins me poser la question."

Henri hausse les épaules et soupire avant de constater :

"Et c'est Sophie qui t'a mis tout ça dans la tête... Tu veux mon avis ? Ça ne m'étonne pas : c'est bien des histoires de femmes, ça. Qu'est-ce que Claire-Anne peut bien avoir à faire de Laura qui... qui n'est plus là, malheureusement ?

— Elle a pris sa place, dit Maurice, c'est aussi simple que cela." Et devant le silence de son ami qui semble réévaluer la situation à la lumière de cette révélation, il enfonce encore le clou, ajoutant presque à mi-voix, comme pour lui-même : "D'ailleurs Emmanuelle ne s'est pas privée de le lui faire sentir, il n'y avait qu'à être avec elle dans la voiture en revenant de Sainte-Anne..."

— Oui, je sais, admet à regret Henri. J'avais remarqué aussi qu'Emmanuelle n'était pas très correcte au début du repas. Et tu crois...

— Je ne crois pas, j'en suis sûr. C'était plus que Claire-Anne n'en pouvait supporter.

— Mmmm..." fait Henri, comme chaque fois qu'il se trouve à bout d'arguments sans pour autant renoncer à manifester qu'il reste sceptique et conserve toute sa liberté critique face à la thèse dont on vient de le convaincre. "Dis, tu pourrais peut-être mettre les essuie-glace, là, ça commence à dégringoler sérieusement."

Maurice abaisse la manette des essuie-glace qui envoient gicler la pellicule d'eau du pare-brise révélant une chaussée inondée de pluie crépitante. Henri, qui s'est penché vers l'avant, examine le ciel. "Ce n'est qu'un grain, ça va passer, affirme-t-il, c'est déjà pas mal dégagé sur Quimper."

— Espérons" dit Maurice sans trop savoir pourquoi : qu'il continue à pleuvoir toute la journée ou que cela cesse ne fait pour lui aucune différence.

\* \*

\*

## XII

Cela ne s'était pas dégagé, contrairement aux prévisions de Henri. On aurait même dit que la pluie, animée d'on ne sait quelle intention à eux seuls destinée, prenait un malin plaisir à les suivre : ils avaient vu le ciel se charger de nuées de plus en plus sombres à mesure qu'ils approchaient de Quimper, repoussant toujours plus loin l'éclaircie vers la côte, et maintenant, après qu'il a déposé Henri, c'est sous un véritable déluge que, col relevé et le dos rond, rasant au plus près les devantures dans l'espoir de profiter du relatif abri offert par l'encorbellement des maisons, Maurice doit parcourir la courte distance qui sépare la place saint-Corentin, où il a laissé sa voiture, de la rue saint-François. Les clefs, qu'il serre dans la poche de son imper, il les tient prêtes à ouvrir la porte de l'immeuble aussitôt arrivé. Mais une fois dans le couloir, dans cette douce lumière tamisée que diffusent les appliques sur le vieil escalier, soudain coupé du vacarme crépitant de l'averse et de sa fraîcheur vive, ce qui devrait lui procurer soulagement, satisfaction de se trouver enfin à l'abri, cette quiétude de l'immeuble clos et tranquille, l'opprime bizarrement au contraire, éveillant une



insidieuse appréhension de n'être pas ici à sa place, de n'avoir plus rien à y faire puisque Claire-Anne est partie, plus aucune raison de pénétrer dans ce couloir pour s'apprêter à monter à son appartement. Bien qu'il soit souvent rentré seul depuis près d'une semaine qu'il est ici (en revenant de faire des courses, par exemple, ou lorsqu'il avait déjeuné jeudi avec Claire-Anne et Henri) c'est un sentiment qu'il n'a jamais éprouvé : celui non pas de rentrer chez Claire-Anne, comme d'habitude, mais de se rendre "chez quelqu'un" où, tout en sachant qu'il n'y a personne, il lui serait cependant permis de pénétrer, parce que les clefs sont dans sa main tout simplement, mais des clefs dont il aurait oublié pourquoi elles se trouvent ainsi en sa possession. A l'abri dans le couloir, il dénoue la ceinture de son imperméable – qui goutte sur le carrelage ancien aux motifs gris pâle, y laissant de petites marques plus vives –, en défait un à un les boutons et en ouvre les pans pour s'ébrouer mollement, bras écartés, comme il aurait secoué son parapluie s'il en avait eu un. Il a suffi de ces deux minutes dans la rue Kéréon pour être complètement trempé. L'angoissant pressentiment qui vient de s'emparer de lui ne s'est toujours pas estompé mais il entreprend tout de même de monter, puisqu'il est arrivé là et n'a nulle part où aller excepté chez Henri ; et que demander l'hospitalité à Henri – qui l'offrirait avec joie évidemment – cela signifierait quoi ? qu'il a cessé de croire au retour de Claire-Anne ? que tout serait fini entre eux ?

Mais justement, se rassure-t-il, il y croit ; c'est même pour cela qu'il se doit de retourner au plus vite dans son appartement, que sa présence au contraire y est plus que jamais nécessaire, investi qu'il se trouve maintenant d'une sorte de mission à laquelle il est hors de question qu'il envisage de se dérober puisque c'est ici, à lui, que téléphoneront les gendarmes dès qu'ils auront du nouveau, sans compter qu'il n'est pas exclu qu'elle puisse entre temps revenir (et dans quel état d'esprit après ces vingt-quatre heures de fuite, il peut l'imaginer) ; il se doit donc d'être là pour l'accueillir. Non seulement sa présence chez elle n'a rien de déplacé mais elle n'a jamais été autant requise, justifiée, se dit-il, à tel point que n'y être pas (chercher refuge chez Henri, par exemple, pour attendre la suite des événements) voilà ce qu'on pourrait appeler ne pas être à sa place. C'est en retrouvant ainsi peu à peu, de marche en marche, une relative paix avec lui-même qu'il atteint le palier du second. Il est pressé d'entrer maintenant, pour être enfin à pied d'œuvre et n'avoir plus toutes ces questions à se poser.

En introduisant la clef dans le verrou, il ne peut s'empêcher dans sa hâte de prêter l'oreille à une éventuelle sonnerie de téléphone à l'intérieur, inquiet tout à coup à l'idée d'arriver peut-être trop tard. Mais le téléphone ne sonne pas. Dans la minuscule entrée tendue de rouge règnent le calme et la pénombre ; elle n'est qu'à peine éclairée par le jour gris provenant du salon.

Maurice allume. Et c'est comme si Claire-Anne tout à coup l'accueillait, comme au premier soir de leur arrivée : elle serait là quelque part, au fond de son appartement, dans la chambre ou la salle de bains, et lui crierait "j'arrive ! installe-toi..." avant de lui apparaître dans sa robe de laine rouge ras du cou ; lui ne se serait pourtant pas installé ; il attendrait qu'elle le débarrasse de son imper trempé puis revienne le serrer dans ses bras. Mais dans l'étroit couloir qui s'offre à ses yeux aucune lumière ne filtre par les portes entrouvertes. Le salon, la cuisine aussi sont éteints. Il n'y a que la petite entrée chaleureuse, imprégnée du léger parfum de Claire-Anne, où Maurice se tient debout seul, bras ballants dans son imper mouillé, avec l'impression désolante que c'est lui, la lumière qu'il vient de faire jaillir, qui, en restituant leur couleur aux parois de ce périmètre exigü, a condamné tout le reste à une obscurité sans rémission.

La première chose qu'il fait, c'est allumer aussi dans le couloir, puis dans le salon. Ici, il n'y aura pas le recours à la musique de Laura, ni les affectueuses attentions de Zoé, ce ronronnement intéressé contre ses jambes jusqu'à ce qu'il ait empli son assiette. Il devra seul s'accommoder du silence. Il n'y aura, pour le meubler, que son attente. Et l'attente, observe-t-il, est bien pire que le vide qu'il a pu connaître car elle nous ôte toute sérénité ; les vestiges d'espérance qu'elle a nécessairement pour fondement nous interdisent ce repos de l'esprit que, chez lui, il parvenait encore quelquefois à

trouver. Le livre de Patricia Highsmith est resté sur le canapé, à l'endroit où il l'a laissé hier soir, petit parallélépipède d'une blancheur luisante sur le tissu bleu du siège. Maurice pénètre dans le salon sur la pointe des pieds, inquiet des dommages que pourraient occasionner ses semelles mouillées à la moquette immaculée de Claire-Anne. Mais ses chaussures n'y laissent que des traces de pas ordinaires. Il prend le livre et va le remettre à sa place sur le rayonnage. Il aurait pu attendre d'avoir retiré son imper pour faire cela, prendre le temps de sécher ses cheveux, de se déchausser. Mais voilà, c'est fait et le salon est impeccable. A la lumière électrique, comme cela, on se croirait à la fin de l'après-midi, et non pas presque au milieu de la journée, tellement cela s'est assombri maintenant au-dehors et, comme il revient de Locronan – ce qui aurait pu être le but de quelque promenade anodine avec Henri – Maurice a l'impression qu'effectivement le soir approche. Il vient de rentrer de sa promenade, la nuit tombe, Claire-Anne ne va certainement plus tarder. La seule ombre au tableau c'est qu'il n'a rien prévu pour dîner. Mais il n'y a pas lieu de s'en soucier pour l'instant puisqu'il n'est pas encore midi et que Claire-Anne n'est pas près de rentrer : comment rentrerait-elle sans voiture ? Le taxi ? Ce n'est pas à exclure ; elle aura supposé qu'on lui a volé sa voiture sur la plage. Mais pourquoi ne lui téléphonerait-elle pas dans ce cas-là ? se demande Maurice en suspendant son imper sur un cintre

dans la salle de bains. Je pourrais aller la chercher. Elle aurait peut-être honte de sa fugue ? préférerait rentrer par ses propres moyens ? Alors, effectivement, le taxi ; elle peut en appeler un depuis l'Hôtel de la Plage, un quart d'heure après elle sera ici. Maurice va chercher ses chaussons dans la chambre. Tout l'appartement est allumé, à présent, toutes portes béantes. Et ce n'est plus le soir soudain ; on se croirait à l'aube plutôt, au moment de partir au travail, avec toute cette agitation routinière de dernière minute lorsque Laura, sortie de la salle de bains, était allée s'habiller dans leur chambre et revenait à la cuisine terminer, debout, son café refroidi avant d'enfiler son manteau et retourner vérifier une dernière fois la tenue de sa coiffure ou parachever son maquillage dans le miroir de l'armoire de toilette. C'était toujours Maurice qui allait éteindre toutes les pièces, refermer toutes les portes après son départ. Lui, ne partait que bien plus tard : au journal, où l'édition du matin se prépare dans la nuit, rares étaient ceux qui arrivaient avant onze heures. Ici aussi il éteint ; la chambre, la salle de bains, le couloir, la cuisine, dans le même ordre que chez lui. C'est la première fois qu'il remarque combien l'appartement de Claire-Anne peut ressembler au sien, en plus petit bien sûr (il n'y a pas la chambre d'Emmanuelle, ni le bureau et la salle à manger) ; la distribution y est la même : cuisine à gauche en entrant, à droite le salon et en face ce couloir sombre desservant la chambre et la salle de bains. Mais ici, lorsque

Claire-Anne s'en va le matin, il n'y a jamais rien à éteindre, aucune porte à refermer ; tout ce qu'elle a utilisé a été remis en place avant son départ, exactement comme lorsqu'elle est venue à Nantes, et le seul désordre dont Maurice ait alors à se préoccuper est celui engendré par sa propre présence et qu'il s'efforce lui aussi de réduire au minimum puisqu'il n'est pas chez lui.

D'habitude, ici, il ne met jamais ses chaussons pendant la journée ; mais là, il n'y avait pas d'autre choix : ses chaussures étaient trop détrempées. Et c'est peut-être cela tout compte fait qui le perturbe, accentue encore cette pénible impression de désœuvrement (ne pas savoir où aller, quoi faire, dans quelle pièce s'installer) : le fait de se trouver en chaussons dans l'appartement, à onze heures et demie du matin, après être déjà sorti ; avec la perspective de tout un après-midi à attendre ; non pas, comme ces jours derniers, attendre le retour programmé de Claire-Anne après la nuit tombée, mais un retour inopiné, qu'il ne peut pas prévoir, susceptible de le surprendre à n'importe quel moment sans qu'il ait eu le temps de réagir, de se préparer afin de ne pas l'accueillir dans cet état qu'il faut bien qualifier de pantouflard et qu'il ne s'autorise ordinairement que chez lui, lorsqu'il est vraiment certain de rester seul. Hésitant sur le seuil du salon, il se souvient qu'il n'a pas débarrassé son bol de petit déjeuner et fait demi-tour vers la cuisine où il rallume, mû par un regain réjouissant d'énergie dont il ne se

dissimule pourtant pas sur quel éphémère et dérisoire prétexte il repose : personne ne l'oblige à laver maintenant ce bol et il n'y en aura de toute façon que pour cinq minutes. S'il n'avait pas à la hâte refermé le lit avant de partir chercher Henri, il pourrait sur sa lancée le refaire entièrement, en profiter pour l'aérer pour une fois, comme l'exigeait toujours Laura. Mais il ne va tout de même pas le défaire pour le seul plaisir de le refaire, cela deviendrait ridicule et surtout, observe-t-il en rinçant son bol et ses couverts sous l'eau chaude, ce serait admettre à ses propres yeux qu'il ne sait plus à quoi s'occuper, reconnaître sa défaite en quelque sorte et que n'importe quelle activité lui paraît préférable à cette attente qu'il n'ose pas directement affronter. Mais après tout, se rassure-t-il en s'essuyant les mains au torchon suspendu près de l'évier, est-ce que nous ne réagissons pas tous plus ou moins ainsi ? Entre refaire un lit sans véritable nécessité et se plonger dans un livre par exemple, quelle différence au fond, du moment qu'il ne s'agit que d'échapper au face-à-face avec soi-même ? Et il en a lu des livres ces trois dernières années ; lire des livres et découper ses journaux, il n'a pour ainsi dire fait que cela.

Lorsqu'il éteint de nouveau la cuisine – après s'être assuré d'un dernier coup d'œil que tout y était en ordre –, il a pris la décision de ne pas refaire le lit. Prétendre le mettre à l'air par ce temps de chien, sans même pouvoir ouvrir la fenêtre, battue par la pluie, ne relèverait plus d'une manie ridicule

mais de l'absurde ; il n'irait pas jusque là. C'est donc rasséréiné qu'il pénètre au salon, avec la satisfaction intérieure mitigée que procure une victoire sur soi-même obtenue sans combattre, de la même façon qu'un fumeur se féliciterait de son abstinence d'une soirée tout en reconnaissant qu'elle ne tient, en réalité, qu'à ce qu'il n'avait plus de cigarettes à sa disposition. Il s'est dirigé machinalement vers le guéridon de plexiglas transparent sur lequel repose le téléphone, à l'extrémité du canapé, comme s'il attendait un appel imminent. Mais le téléphone ne sonne pas, et, s'il devait sonner, il l'entendrait aussi bien de n'importe quelle pièce de l'appartement. Il s'avance donc jusqu'à la haute fenêtre et en écarte le voilage pour rester un moment contempler l'étroite cour intérieure en contrebas, enserrée par les façades arrière vétustes d'immeubles qui ne laissent aucune perspective au regard bien que ce ne soient que de petits immeubles – peut-être des maisons – de deux ou trois étages tout au plus, aussi anciens sans doute que celui de Claire-Anne, avec, ici, une tourelle pittoresque mais qui abrite vraisemblablement des WC, là une sorte de galerie couverte, à la rambarde rouillée, sur laquelle ne donnent qu'une fenêtre et une porte. Il pleut à seaux sur tout cela, à tel point que l'on se demande si cette espèce de puits, cette piscine au sol bétonné, ne va pas finir par se remplir à la longue. Et le ciel, au-dessus, n'est pas près de se dégager. C'est aussi pour cela qu'il fait si sombre chez Claire-Anne, malgré la hauteur de la fenêtre ancienne : elle



n'est qu'au second, tous ces immeubles ont un étage de plus et ne sont distants que de quelques mètres ; dès que le ciel se couvre tant soit peu, la lumière électrique devient indispensable. Mais pas le plafonnier tout de même, remarque-t-il en se retournant vers l'intérieur de la pièce : cette espèce de coupe d'opaline blanche cerclée de chrome donne une lumière trop triste, froide ; le lampadaire halogène suffira. Il allume donc l'halogène, à la moitié de sa puissance, et va éteindre l'éclairage central. C'est la douce lumière d'une soirée qui maintenant baigne la pièce, apaisante. Aussi va-t-il naturellement s'asseoir au bout du canapé, là où il était hier soir, où il commence à prendre ses habitudes, comme s'il s'installait à nouveau pour lire, écouter de la musique, regarder un film à la télévision peut-être. Mais il n'a pas de livre, la télé n'est pas allumée et le soir est encore loin. Il demeure pourtant assis là, presque allongé, le téléphone à proximité, parce qu'il est bien, parce qu'il comprend qu'il est fatigué, qu'il a lu trop tard dans la nuit et n'a probablement pas très bien dormi.

\* \*

\*

## XIII

Le sursaut qui fait soudain se dresser Maurice semble l'avoir sorti d'un rêve ; pourtant de ce rêve il ne conserve aucun souvenir. Il a dû somnoler, s'endormir sur le canapé sans y prendre garde, et c'est ce brusque sursaut de tout son corps, un de ces profonds frémissements qu'ont parfois les animaux dans leur sommeil, qui vient de l'éveiller. Pendant une fraction de seconde il se demande d'où peut bien provenir cette tonalité aiguë de téléphone, insistante, aussi térébrante que celle de son réveil lorsque – de plus en plus rarement maintenant – elle le surprend en plein sommeil pour une fois qu'il n'est pas déjà, bien avant l'heure qu'il avait programmée la veille pour son lever, à se tourner et retourner depuis longtemps parmi ses draps. Tout en décrochant le léger combiné blanc qu'il découvre à portée de sa main gauche, il tente de se persuader que c'est Sophie au bout du fil car il s'était promis de l'appeler en rentrant et ne l'a pas fait ; c'est elle, du coup, qui devance son désir comme si elle l'avait, à distance, pressenti – ces coïncidences-là n'ont rien d'exceptionnel –, avait deviné son besoin de lui parler. Mais ce n'est pas Sophie. La voix d'homme qu'il entend

demande "Monsieur Davaine" et il croit bien y reconnaître celle du gendarme qui l'a appelé ce matin ; ce que d'ailleurs celui-ci confirme aussitôt. Maurice s'est avancé au bord du canapé ; il est presque accroupi sur le bord du siège bas dont le coussin s'est affaissé sous son poids de sorte qu'il a les genoux sous le menton ; et, comme s'il craignait qu'on le lui arrache, il tient le téléphone à deux mains pressé contre son oreille. Il ne dit rien ; il écoute. Claire-Anne ("Madame Rousseau" dit la voix), on l'a retrouvée. Son corps. Echoué sur la plage des Sables Blancs où la mer en se retirant l'avait laissé. Il semblerait, précise la voix, qu'il s'agisse d'une noyade (Evidemment ! s'impatiente Maurice : un corps, échoué sur une plage ! Mais il ne dit rien ; il écoute) car elle ne porte aucune trace de violence ou de coups, du moins apparemment. Elle était complètement déshabillée, poursuit consciencieusement la voix, ce qui expliquerait la présence de ses vêtements dans la voiture et, en tout cas, exclut l'hypothèse de l'accident.

Voici qu'une vision insupportable s'impose à Maurice, oblitérant entièrement le champ de sa conscience à tel point qu'il n'entend plus rien des détails de la découverte que continue de lui relater le gendarme : l'image de Claire-Anne, nue sur le sable de cette plage balayée par la pluie ; pas même sur le sable, non, mais parmi les amas pourrissants et spongieux d'algues vertes qu'y entassent depuis quelques années les marées. Le corps de Claire-Anne, allongé –

échoué –, à l'abandon sous la pluie, à demi recouvert par les algues noircies. Il n'a plus que cette image-là dans la tête : le grand corps de Claire-Anne, ferme et plein, ruisselant sous une pluie glaciale dans la grisaille désolée de cette plage. Un cadavre, se dit-il. Et il ne peut s'empêcher de penser qu'elle est restée ainsi des heures, sans doute depuis l'aube, depuis que la mer s'est retirée, seule, sans même un regard étranger pour constater le dénuement de sa solitude – pas un pêcheur à pied, un promeneur, à cette heure-là de la nuit –, seule et inerte, fouettée seulement par la froide indifférence de la pluie tandis qu'il n'y avait que la progression inexorable du jour pour peu à peu la découvrir.

"Bien sûr, acquiesce-t-il, si vous estimez que cela est nécessaire..." Le gendarme lui a demandé s'il pouvait venir reconnaître le corps. Non que ce soit absolument indispensable puisqu'on a retrouvé ses papiers d'identité dans la voiture, qu'il n'y a aucun doute ; mais ce serait tout de même préférable, une simple formalité en quelque sorte.

"A Plonévez ? à la morgue..." répète Maurice d'une voix absente après qu'il lui ait indiqué où se trouvait le corps de Claire-Anne. "Oui, bien sûr..." Bizarrement l'idée de cette démarche macabre ne suscite en lui aucune émotion. Il se rendra donc à la morgue de Plonévez dans une heure ; il a pris rendez-vous avec les gendarmes de la même façon qu'il prendrait aussi d'autres rendez-vous indispensables – les Pompes Funèbres par exemple, l'imprimeur pour les faire-

part, il connaît cela. De simples formalités en effet, que quelqu'un en lui accomplit sans aucun état d'âme, avec la bonne conscience de la tâche bien remplie, la satisfaction, presque, de se conformer à ce que tout le monde attend de lui. La seule chose qui le tourmente, en fait, l'obsède plus douloureusement peut-être que l'idée de la mort de Claire-Anne, c'est cette image de son corps abandonné sur la plage, nu, pesant de toute sa masse inerte sur les algues pourries, dans la morne et fragile lumière d'une aube grise, solitaire sous la pluie.

Lorsque le jeune gendarme a raccroché, après qu'il lui ait machinalement dit "je vous remercie" (de quoi aurait-il à le remercier ? de lui avoir annoncé la mort de Claire-Anne ?), il n'est toujours pas parvenu à chasser cette vision de son esprit et met plusieurs secondes à reposer lui aussi le combiné, demeurant à l'écoute de la plate tonalité continue de la communication coupée comme s'il escomptait qu'à force de lui résonner ainsi dans l'oreille, sur cette image-là de Claire-Anne, elle finirait par lui fournir la solution de tout cela, y remettrait un peu d'ordre, ne serait-ce que par le simple fait de cesser.

Mais rien de particulier ne se produit lorsqu'enfin il raccroche à son tour, rien n'a changé sinon que Claire-Anne, depuis un temps indéterminé, a cessé de vivre et que maintenant il le sait. Tant qu'il ne possédait pas encore ce savoir – hier, ou il y a seulement quelques minutes – leurs

deux vies étaient devenues radicalement étrangères l'une à l'autre : celle de Claire-Anne avait déjà pris fin et la sienne, comme si de rien n'était, continuait, comme s'ils étaient toujours ensemble, dans le même monde, bien que momentanément séparés. A présent qu'il sait ce qu'elle a souhaité qu'il sache (qu'elle avait décidé d'en finir et mis à exécution son funeste projet), que l'intention désespérée de Claire-Anne est enfin parvenue jusqu'à sa propre conscience, il a paradoxalement l'impression que cela les réconcilie, les réunissant de nouveau, que leurs pensées se sont rejointes et, d'une certaine manière, qu'il l'a définitivement retrouvée. Car Claire-Anne était morte selon sa volonté ; c'était là le dernier message qu'il recevrait d'elle ; et de l'avoir enfin reçu, par-delà toutes ces heures d'impardonnable ignorance, lui procure une sorte de dédommagement amer qui le fait songer à elle avec une tendresse encore accrue. Cette tendresse-là, faite d'un sentiment aigu de compassion amoureuse, vient nourrir une sourde révolte qui l'envahit peu à peu, révolte contre l'inacceptable béance, ce hiatus de leurs temps respectifs, qui les a désunis durant les quelques heures – entre la mort de Claire-Anne et le moment où il en a été informé – au cours desquelles son pauvre corps de noyée est resté livré à lui-même, humilié par le froid et la pluie, tandis que sa pensée – la dernière volonté qu'avait constitué son geste fatal – se perdait dans l'éther d'une indifférence générale, de sa propre ignorance à lui, Maurice.

Le remords qu'il commence à en éprouver, de plus en plus lancinant bien qu'il le sache injustifié (de quoi pourrait-il être coupable puisqu'il ne savait rien, n'y pouvait rien ?) se substitue graduellement à cette première et vaine réaction de révolte contre l'ordre des choses si bien que c'est à lui-même maintenant qu'il adresse le reproche – sans fondement, bien sûr, mais de plus en plus obsédant – de n'avoir pas été là, avec elle sur cette plage, au moment où la mer y abandonnait son corps meurtri, afin d'y reconnaître et accepter, par la conscience aiguë de sa propre souffrance, la détresse dont elle avait voulu lui faire part et ne pas la laisser, seule dans la nuit sous les lapements de l'eau qui se retire, sans un regard de compassion, le réconfort d'une présence, un réconfort, il n'en est pas dupe, qui n'aurait évidemment valu que pour lui. Car la mort de Claire-Anne, ne cesse-t-il de se répéter, sera restée horriblement solitaire ; non seulement l'instant même de sa mort – dans les remous d'une eau glaciale – mais surtout les heures qui l'auront suivie, ces heures qu'elle n'a pas pu ne pas imaginer, pleinement consciente de l'inéluctable abandon qu'allait connaître son corps. C'est en ressassant cette idée que Maurice se torture, l'idée de la détresse immense qui avait pu pousser Claire-Anne à affronter cette absolue solitude : mourir sans que personne ne vous voie, ne le sache ; cela, du moins, se dit-il, avait été épargné à Laura.

Il s'est rejeté en arrière, à demi allongé sur le canapé. Il a fermé les yeux. Ce n'est pas sous le choc de ce qu'on vient de lui annoncer. Il n'a fermé les yeux que pour conserver cette image du corps sans vie de Claire-Anne sur la plage, tenter de mieux l'appréhender. Mais la plupart du temps il ne perçoit que le rideau sombre de ses paupières closes car ce qu'il essaie d'imaginer c'est l'obscurité de la nuit et la noire litière d'algues où Claire-Anne s'est échouée. Son corps lui-même – cette tache plus claire que devrait y faire la nudité de son corps –, il peine à nettement le distinguer et ne parvient à lui donner forme que par intermittence, mais il ne lui semble jamais satisfaisant, suffisamment précis, et ne cesse de se dérober. Il persiste pourtant, ne se résolvant pas à rouvrir les yeux sur la réalité rassurante du salon, sachant qu'alors tous ses efforts seraient anéantis, sa concentration dispersée par les éléments familiers de ce décor où une autre Claire-Anne lui apparaîtrait peut-être malgré lui, celle qu'il a connue ici, avec toutes ses couleurs, sa robe de lainage rouge, la monture d'écaille de ses lunettes. Le corps qu'il veut, c'est celui de la morte, de l'abandonnée, le corps inerte et nu, léché par le flot froid qui se retire, ce corps par lequel il a besoin lui aussi de souffrir sans parvenir à discerner, dans ce désir, ce qui relève d'un voyeurisme morbide ou d'une confuse exigence d'expiation pour la faute qu'il ne reconnaît pourtant pas avoir commise. Mais cette Claire-Anne-là ne lui appartient pas ; et lorsqu'il admet enfin qu'elle ne lui



appartient plus, que toutes ses tentatives pour se l'approprier resteront vaines, il se résout à rouvrir les yeux sur la pièce où elle a vécu et que le lampadaire halogène, à mi-puissance, baigne de la même chaude lumière que le soir où elle essayait sa robe de soie noire avant de partir dîner à Pont-Aven, que ce soir, encore, où ils avaient débouché pour eux deux une bouteille de champagne après qu'il lui avait annoncé l'arrivée d'Emmanuelle. Cette Claire-Anne-là, qui était la sienne, il prend conscience tout à coup qu'il vient de la perdre, comme déjà il a perdu Laura, à jamais.

"Il faut aller à Plonévez" se dit-il à mi-voix en se levant. Mais le téléphone s'étant mis à sonner de nouveau, il se rassied pour décrocher.

"Maurice ? demande Henri. La gendarmerie ne t'a pas appelé ?

— Si, répond-il, il y a cinq minutes...

— Alors tu es au courant ?

— J'allais partir à Plonévez ; ils m'ont demandé...

— A moi aussi... C'est pour ça que je t'appelle : j'ai pensé que ce serait peut-être assez pénible pour toi cette visite, et qui plus est inutile ; je me proposais d'y aller seul.

— Je dois y aller aussi, dit Maurice ; j'ai besoin de reconnaître le corps." Mais il se rend compte aussitôt que Henri ne peut pas le comprendre.

"Puisque je te dis que ce n'est pas nécessaire ! insiste en effet celui-ci ; ce sont les gendarmes eux-mêmes qui me l'ont dit ; il suffira que j'y aille, moi.

— Je t'accompagne, dit Maurice ; je passe te prendre..." Cette idée qu'il ne fait qu'accompagner Henri lui procure un étrange apaisement, comme si soudain il ne devait plus rien à Claire-Anne, à cette Claire-Anne-là qu'ils iraient voir là-bas à la morgue : il ne fait que rendre service à Henri (qui se doit, lui, en tant qu'associé et en l'absence de toute famille, d'aller identifier le corps), lui apporter son soutien afin de ne pas le laisser seul affronter cette épreuve.

\* \*

\*

## XIV

"Papa !..." C'est Emmanuelle qui l'appelle de la cuisine. Depuis qu'elle est arrivée, en fin de matinée, Maurice n'a pas eu un instant de disponible : après le repas, les emplettes de dernière minute ont occupé une bonne partie de l'après-midi et maintenant, depuis qu'ils sont rentrés, ce sont les préparatifs du réveillon ; il faut sans cesse qu'Emmanuelle s'active. Bernard et elle sont venus passer Noël à Nantes, comme ils l'ont toujours fait, en coup de vent : arrivés ce matin, ils repartiront demain dans la soirée ; Maurice ne peut pas se plaindre, ils sont là ; d'ailleurs peut-être ne souhaiterait-il pas les voir rester plus longtemps. "Paaapa...Tu ne pourrais pas donner quelque chose à bouffer à ta chatte ? Elle n'en finit pas de me tourner dans les jambes..."

— J'arrive..." finit par dire Maurice, s'efforçant de ne pas trop laisser paraître sa contrariété : il venait à peine de s'asseoir au salon après avoir ouvert les huîtres avec Bernard, profitant de ce que celui-ci était descendu acheter le pain de seigle qu'ils avaient oublié pour s'octroyer enfin une petite pause.

"Ce qu'elle peut être chiante, celle-là ! lance Emmanuelle qui reprend son niveau de voix normal dès que son père la rejoint dans la cuisine. Et en plus, je ne comprends pas : les coquilles St-Jacques, elle n'aime même pas ça !"

Elle est en tenue de combat devant l'évier, enveloppée dans le grand tablier de toile bleue à bannette qu'utilise Maurice pour éviter de se tacher lorsqu'il cuisine. Elle vient de faire ouvrir les coquilles St-Jacques dans l'eau bouillante et se brûle les doigts, elle qui ne supporte pas le chaud, parce qu'elle n'a pas la patience de les laisser refroidir pour les préparer.

"Ma pauvre Zoé ! Personne n'a pitié de vous, dit Maurice à la chatte qui s'est précipitée vers lui dès qu'elle a compris qu'on allait s'occuper d'elle. Mais vous avez bien droit à un réveillon, vous aussi, mais oui... Heureusement que votre père-chat est là pour penser à vous.

— Pauvre Zoé ! Tu parles ! Une emmerdeuse, oui..." commente Emmanuelle qui jette pourtant de biais un coup d'œil radouci à la chatte car elle aime bien Zoé malgré tout, tant que cela ne la dérange pas, qu'elle ne se met pas dans ses pieds lorsqu'elle a autre chose à faire. "Merde et merde !" peste-t-elle en lâchant une coquille trop brûlante sur la faïence de l'évier.

"Et si tu attendais que ça refroidisse ?" conseille calmement Maurice tout en sachant qu'elle n'en fera rien,

qu'il faut que tout se fasse dans la minute lorsqu'elle a entrepris quelque chose. Aussi ne s'offusque-t-il pas que sa fille ne tienne aucun compte de sa suggestion, s'obstinant à batailler avec ses coquilles chaudes à petits coups de patte nerveux. Zoé l'a déjà précédé devant la porte du frigo dont elle fait le siège par de courtes allées et venues incessantes, la queue dressée tout droit et les yeux levés vers lui, pleins d'espoir. "Mais oui, Zoé, dit-il ; on s'occupe de vous..."

— Tant que tu es dans le frigo, sors-moi donc la crème fraîche" commande Emmanuelle.

Il demande laquelle, puisqu'ils en ont acheté deux pots à la crèmerie des halles tout à l'heure. "L'épaisse, évidemment ! fait-elle ; l'autre tu sais bien que c'est pour le dessert..."

— Eh bien justement : laquelle c'est, l'épaisse ? C'est ce que je demande. Ce n'est pas marqué sur les pots !

— Oh... Mais tu ouvres et tu regardes, tiens ! Ce n'est tout de même pas sorcier..."

Maurice trouve un certain plaisir à se faire ainsi malmener par sa fille, d'autant que cette mauvaise humeur n'est pas à prendre vraiment au sérieux : elle aussi se complaît à brusquer de la sorte son père. D'une certaine manière, pour lui, c'est un peu comme si le temps n'avait pas passé et qu'il se retrouvait à faire la cuisine avec Laura dont il exécutait ainsi les ordres, avec la même docilité soumise, chaque fois qu'ils avaient à préparer quelque repas sortant de l'ordinaire

— un anniversaire, une fête ou le réveillon comme ce soir. Pourtant, à la différence d'Emmanuelle, Laura se départissait rarement de son calme et leurs collaborations culinaires n'avaient jamais engendré la moindre tension. Mais, d'un autre côté, cela ne peut que lui rappeler qu'il est bien passé, ce temps, puisque désormais c'est la fille qui s'est substituée à la mère ; une fille qui, à ses yeux, n'est pas loin d'avoir l'âge de sa mère à l'époque indéterminée où le ramènent ses souvenirs et à laquelle il est heureux du coup de se soumettre, pour l'organisation de toutes ces tâches domestiques, comme il aimait se plier aux ordres de Laura.

"Mais qu'est-ce que tu fais ? Tu rêves ? On ne laisse pas un frigo ouvert comme ça pendant une heure !"

Il tenait à la main la boîte de pâté Ron-Ron, que guettait patiemment Zoé à ses pieds, sans avoir encore sorti la crème fraîche. "Je ne vois pas la crème fraîche... prétexte-t-il pour se justifier ; c'est toi qui l'as rangée ?"

— En haut ; près du gigot !

— Aaahhh... tu veux dire "derrière" le gigot ?"

Il sort les deux pots de plastique blanc et les porte sur la table ainsi que la boîte de Ron-Ron que Zoé ne quitte pas des yeux. Elle doit considérer que cela traîne tout de même un peu cette fois-ci et se décide à émettre un miaulement timide, d'une voix éraillée presque inaudible. Il se penche vers elle, lui caresse le dessus de la tête entre les oreilles.

"Mais oui, Zoé ; on va s'occuper de vous, attendez un peu. Vous voyez bien que votre sœur-chatte est de mauvais poil, qu'il lui faut d'abord sa crème fraîche... et vous savez que quand elle est en boule..."

Intentionnellement il laisse sa phrase en suspens, à l'affût de la réaction d'Emmanuelle, une réaction qu'il craint malgré tout d'avoir mal supputée (soit elle admet la plaisanterie, soit elle explose ; quitte ou double), et cette minuscule prise de risque l'émoustille.

"Je ne suis pas du tout de mauvais poil ! s'insurge-t-elle, sans daigner se retourner ; je ne vois pas pourquoi tu dis ça à Zoé.

— ...et quand elle est en boule... reprend-il, feignant de toujours s'adresser à la chatte, sur un ton sentencieux et l'index levé comme s'il lui faisait la leçon.

— Oui, je sais : elle pique..." Au coin de la bouche d'Emmanuelle se dessine un bref instant son sourire de petite fille ; il l'entr'aperçoit au travers de ses cheveux lorsqu'elle tourne la tête ; il a gagné. Mais Emmanuelle ne s'admet pas si facilement vaincue :

"Remets donc l'autre pot de crème au frigo, ce n'est pas la peine de le laisser se réchauffer. Et puis va ouvrir à Bernard, moi j'ai les mains mouillées..."

— On a sonné ?"

Excédée, elle frappe le sol du pied :

"Mais évidemment qu'on a sonné ! Ça fait trois fois qu'on sonne... On ne va tout de même pas le laisser passer la nuit sur le palier !"

Il semblerait cette fois-ci qu'on ait atteint la cote d'alerte. Bien qu'il ne soit pas lui-même en cause, mais plutôt ces coquilles qu'elle s'obstine à vouloir préparer toutes brûlantes, Maurice préfère s'exécuter sans tarder, sans faire encore semblant de s'excuser auprès de Zoé qui continue de miauler désespérément en silence et verra de nouveau différer son dîner.

"Je n'ai trouvé que ça, dit Bernard dès qu'il lui ouvre la porte ; et j'ai eu de la chance : c'était le dernier. J'espère que ça suffira..."

Il tend une petite boule de pain de seigle à Maurice, enveloppée dans un papier de soie. Maurice la prend, répondant que ça devrait aller ; il est allé où ? sur le boulevard ?

"Au coin de la rue, dit Bernard, occupé à suspendre son blouson de cuir dans la penderie. Pourquoi, il y a une autre boulangerie sur le boulevard ?

— A votre gauche, après la pharmacie ; ils font du pain biologique.

— Ah oui, je vois... C'est vrai ; j'avais complètement oublié... C'est là que vous le prenez, vous ? Mais je suppose



que ç'aurait été la même chose : à cette heure-ci, un soir de réveillon..."

Comme Bernard est beaucoup plus grand que lui, et bel homme, bien bâti, la voix grave et posée, Maurice a toujours plus ou moins le sentiment, face à lui, d'être resté l'adolescent un peu inquiet qui se trouverait devant un adulte responsable, sûr de lui, un universitaire de renom, un chercheur. Il a beau se répéter que son gendre a vingt ans de moins que lui et qu'il l'a connu presque gamin à l'époque où Emmanuelle et lui se sont mariés, il ne peut éviter de lui reconnaître cette rassurante autorité de l'homme mûr dont lui-même ne s'est jamais vraiment senti investi, même maintenant, à plus de soixante ans, comme s'il était passé de l'adolescence au seuil de la vieillesse sans l'étape intermédiaire de l'âge adulte, pareil à ces arbres fruitiers que l'on voit un jour en bourgeons puis chargés bientôt de fleurs flétries en se demandant s'ils ont connu leur plein épanouissement ou n'auraient pas eux aussi sauté une étape, victimes peut-être de quelque tardive gelée. Cette autorité-là, chez Bernard, irradie ; partout il semble parfaitement à son aise, toujours en pleine possession de ses moyens. Quelle femme, évidemment, ne souhaiterait un aussi solide point d'appui, songe Maurice en le regardant traverser la cuisine pour mettre avec désinvolture un baiser dans le cou d'Emmanuelle et demander, de sa belle voix sonore, alors on en est où ? Celle-ci, sans se dérober, lui répond qu'on en est

là où elle en est puisque c'est elle qui fait tout, et il réplique que c'est faux, qu'ils ont ouvert les huîtres, son père et lui, qu'il vient d'aller chercher le pain, que s'il y a autre chose à faire... Non, il n'y a plus rien à faire : elle termine de nettoyer les coquilles St-Jacques ; tout est prêt ; il n'y aura que la table à mettre.

Maurice a ouvert la boîte de Ron-Ron. Il a rempli l'assiette de Zoé qu'il est allé reposer à côté du frigo. Elle commence à lécher goulûment les boulettes engluées de gélatine qu'elle ne parvient pas à saisir dans sa gueule. Chaque coup de langue fait entendre le petit claquement familier de son écuelle de plastique en porte-à-faux sur le sol de vieux carrelage.

"Bon, dans ce cas je vais m'habiller" propose Bernard. Et comme cela ne suscite aucune protestation de la part de sa femme, il se considère comme libéré des tâches domestiques et autorisé à s'occuper de sa propre personne, à aller se raser et enfiler le pantalon et la chemise propres qu'il a prévus pour leur soirée de réveillon.

Maurice en profite pour suggérer qu'il pourrait peut-être aller faire son lit dans la chambre d'Emmanuelle. Depuis la mort de Laura, en effet, il s'est établi qu'il cédait sa chambre à sa fille et son gendre lorsqu'ils venaient à Nantes et que lui s'installait sur le divan d'Emmanuelle pour leur laisser le grand lit. Il avait fait leur lit, ce matin, mais n'avait pas eu le temps de faire le sien.

"Tu voudras que je t'aide ?" propose-t-elle.

Mais non, ce n'est pas la peine ; elle a encore la table à mettre, doit aussi s'habiller ; il se débrouillera très bien tout seul.

En temps ordinaire, il vient rarement dans la chambre de sa fille, c'est une pièce dont il n'a pas besoin. D'ailleurs la porte en est presque toujours fermée. Chaque fois qu'il y pénètre, c'est comme dans ces reconstitutions d'intérieurs d'autrefois que l'on trouve dans certains musées d'ethnographie régionale et qui donnent au visiteur l'impression que le temps, suspendu, les mannequins, mystérieusement endormis, pourraient s'y animer de nouveau. Tout est resté en place, bien sûr : l'ordonnancement bariolé des coussins sur le lit, le papier peint romantique à fleurs bleues, la carquette et le petit bureau de lycéenne d'Emmanuelle avec son sous-main de cuir vert encore prêt à servir. Ici, pourtant, rien ne reprendra vie, le passé est bien mort, il n'y a rien à réveiller, pas d'autre Belle au bois dormant que le vieil ours Ernest installé à perpétuité sur le fauteuil du bureau, résigné à l'oubli, que même Emmanuelle néglige de venir saluer lorsqu'elle revient ici, et qui ne se plaint pas. Il est loin le temps où Bernard et elle, quand il leur fallait se serrer le soir sur son étroit divan de jeune fille, s'encombraient encore de l'énorme peluche pour s'amuser, qu'ils parvenaient à fourrer tant bien que mal entre eux deux sous les draps avant d'appeler Laura, en retenant

leurs rires ("Maman ! Viens voir ! Ernest veut dormir avec nous !") ; Laura qui prenait l'air fâché en pouffant elle aussi ("Mais regardez-moi ces idiots ! Comme si vous aviez trop de place...") et venait extraire le gros ours d'entre les jeunes mariés en remarquant que sa fille avait de bien jolis seins sous la légère percale bleu pâle de sa chemise de nuit, sa fille qu'elle laissait dans les bras de Bernard pour aller rejoindre Maurice, émue d'un regain de tendresse amoureuse et les yeux encore pleins de la contagion de ces enfantillages.

Ernest, il est toujours là, immobile sur son fauteuil ; personne n'est venu l'éveiller depuis bien des années. Si, se dit soudain Maurice, il n'y a pas si longtemps, une princesse ; qui a voulu l'habiller de ses propres vêtements pour, à travers cette intention ludique, le charger de transmettre un message à Maurice, lui faire savoir qu'elle ne s'était pas tout à fait en allée ce matin-là comme il le croyait mais restait un petit peu avec lui, et qu'elle était heureuse.

Il jette à terre les coussins et le dessus de lit de toile indienne, tire vers lui le sommier pour le décoller du mur et déplie le drap housse. La dernière fois qu'il a accompli ces gestes-là, c'était le jour de l'arrivée de Claire-Anne ; il faisait le lit pour elle ; elle y avait dormi. Il aurait pu dormir dans les mêmes draps qu'elle, ce soir, si la femme de ménage n'avait pas profité de son séjour à Quimper pour mettre tout à la machine, les draps comme les torchons. Peut-être cela vaut-il mieux ainsi, réfléchit-il ; j'aurais dormi combien de temps

dans les draps de Claire-Anne ? trois jours ? une semaine ? un mois ? A quoi cela m'aurait-il mené ? Le jour serait bien venu où il aurait fallu renoncer et regagner ma chambre, revenir coucher dans les draps frais du grand lit.

De l'autre côté du couloir, il entend Emmanuelle mettre la table. Elle a sorti le service de porcelaine grise et les verres de cristal. Elle vient d'en faire tinter deux en les disposant sur la nappe. Elle les déplace légèrement, fait glisser l'un de quelques centimètres, le verre à eau, peut-être, plus près du verre à vin, ou peut-être sont-ils trop proches de l'assiette. Lorsqu'il s'agit de dresser une table, Emmanuelle devient perfectionniste, à la limite de la manie, elle a hérité cela de sa mère. S'il arrivait à Maurice d'avoir à mettre le couvert à l'occasion de quelque soirée exceptionnelle – un de ces repas où l'on s'efforce de mettre les petits plats dans les grands – Laura faisait systématiquement le tour de la table derrière lui, sans un mot, et rectifiait la position d'un couteau, d'une assiette, le parfait alignement des verres ; si bien qu'il avait rapidement l'impression qu'on ne lui avait confié en quelque sorte que la responsabilité du gros-œuvre dont, du coup, il ne s'acquittait plus que négligemment, répartissant à peu près les couverts et les verres à la place de chaque convive, ce qui justifiait d'autant plus la tournée d'inspection de sa femme, rendait ses interventions cette fois-là nécessaires. "Mais regarde donc ce que tu as fait !" lui reprochait-elle avec un sourire indulgent, remplaçant, sitôt qu'il les avait posés, la

fourchette à la gauche du couteau, la théorie des verres dans son ordre canonique, bien heureuse en fait – car elle savait qu'il les avait consciemment recherchées – d'avoir ces menues réprimandes à lui adresser. "Ah ! Laisse-moi faire" finissait-elle par dire, plus ou moins réellement agacée. Et elle prenait sa place, elle devant, lui derrière ; les rôles étant alors inversés, il goûtait un plaisir taquin à rectifier à son tour – seulement de quelques millimètres, il n'aurait pas osé davantage – la position des couverts qu'elle venait de disposer ; et cela la faisait rire. C'est ainsi qu'il mettait la table avec Laura, autrefois.

Il secoue, pour le déplier, le drap de dessus brodé à petits jours et le laisse lentement retomber sur le lit avant d'y étaler les deux couvertures. Un cliquetis mat d'argenterie l'avertit que sa fille vient de prendre les couverts dans le tiroir du buffet. Elle aussi maintenant fait le tour de la table, mais ce sera vite fait puisqu'ils ne sont que trois.

"Fallait le dire que vous faisiez le lit... Vous voulez un coup de main ?"

Le torse nu de Bernard apparaît un instant dans l'embrasure de la porte. Les doigts fins d'Emmanuelle doivent prendre du plaisir à vagabonder parmi l'abondante pilosité de cette poitrine d'homme ; ceux d'autres femmes aussi sans doute. Il est rasé de près, arborant cet air de fraîche vitalité que nous avons tous au sortir de la salle de bains. Ses cheveux très noirs – qu'il a un peu longs en ce

moment –, humides de chaque côté sur les tempes, ont été lissés du plat de la main.

"Je vous remercie ; vous voyez : j'ai fini" répond-il. Mais Bernard a déjà disparu. Dans la chambre voisine, on entend claquer les serrures de la valise.

"Tu es prié de sortir ma jupe sans la mettre en boule, crie Emmanuelle depuis la salle à manger. Etale-la bien à plat sur le lit !"

On peut supposer que Bernard s'exécute, ou peut-être ne le fera-t-il qu'au dernier moment, juste avant que sa femme vienne s'habiller à son tour. Toujours est-il qu'aucune approbation ne parvient de la chambre, rien qui puisse indiquer qu'il tient compte de la recommandation d'Emmanuelle. Maurice aussi doit encore se changer. Ils ont conservé ce rituel, avec Emmanuelle et Bernard, de s'habiller pour la soirée de réveillon, de faire en sorte que ce ne soit pas un repas comme les autres. Laura y tenait et il a toujours pensé qu'elle avait raison. Après avoir soigneusement bordé son lit des deux côtés il le repousse en deux ou trois coups de genoux contre le mur. Il ne lui reste plus qu'à enfiler l'oreiller dans sa taie. Ensuite il lui faudra guetter le moment où Bernard sera prêt et en profiter pour aller chercher son costume, une cravate et une chemise propre dans sa chambre avant qu'Emmanuelle ne l'occupe, ce qui ne va pas tarder car elle en a manifestement terminé avec le couvert : aucun bruit ne parvient plus de la salle à manger ; elle a dû

sortir par le salon pour regagner la cuisine, il ne l'a pas vue passer dans le couloir. C'est étrange de prêter sa chambre à quelqu'un – ce qu'il fait désormais une fois par an –, d'être amené à frapper avant d'y entrer et de la voir investie par les nouvelles manies de ses occupants provisoires qui ne posent pas leurs vêtements sur les mêmes sièges, ont leur manière bien à eux de refermer le lit (en laissant les oreillers sur le couvre-pieds et non dessous), déplacent la lampe de chevet pour mieux lire. Outre l'inconvénient pratique d'être contraint de prévoir ce à quoi on ne pense pas d'habitude (ne pas oublier son pyjama, par exemple ; tiens, ne serait-ce que cela), on découvre avec étonnement que les lieux, les objets, que l'on croyait pourtant les plus intimes peuvent facilement se passer de nous, s'adapter à d'autres qui se les approprient, les transforment, s'y installent comme si nous n'y avions pas vécu si longtemps. Il n'a pas mis les pieds dans sa chambre depuis qu'Emmanuelle et Bernard y ont déposé leur valise, ce midi.

"Ça ira comme ça ?" demande Bernard qui vient se camper à l'entrée de la pièce, sur son trente-et-un, costume de laine vert bronze, chemise blanche et cravate de soie bordeaux, les cheveux soigneusement peignés en arrière.

"Parfait ! s'exclame Maurice. Baudet le matin et corbeau le soir..."

— Comment vous dites ?



— Je dis : "beau, dès le matin et encore beau le soir"... C'est ma grand-mère qui me disait cela quand j'étais gosse. Emmanuelle ne vous l'a jamais faite, celle-là ?

— Ah... oui, pas mal... Non, je ne crois pas". Il y a quelque chose là-dedans qui le chiffonne ; il répète pour lui-même, comme une leçon qu'il voudrait bien assimiler, ou peut-être par délicatesse, pour ne pas froisser son beau-père en ayant l'air de dédaigner sa plaisanterie : "Baudet le matin... pas mal, ça... Bon, moi, je suis prêt pour les festivités.

— Je me prépare aussi, dit Maurice, j'en ai pour dix minutes. Vous pouvez sortir les flûtes pour le champagne, si vous voulez ; et puis il n'y aura plus qu'à attendre la patronne...

— Et les cadeaux ? On les ouvre quand ? à minuit ?

— A l'apéro, non ? On aura tout son temps...

— Ce serait mieux, oui", acquiesce Bernard avant de partir rejoindre sa femme à la cuisine.

Il les entend se chamailler à travers la cloison ("Mais oui ; oui, j'y vais ! proteste Emmanuelle. Qui est-ce qui a préparé les coquilles et mis la table, hein ? pendant que Monsieur se pomponnait ? — Ton père va être prêt... fait calmement remarquer Bernard. — Ben oui, il va être prêt ; et alors ? Moi aussi je serai prête, puisque je te dis que j'y vais !"). Ils auraient sans doute réprimé ces petits mouvements d'humeur si Claire-Anne avait été là, se prend-il soudain à

penser, la soirée aurait été complètement différente. Mais lui aurait-il demandé de venir ? et aurait-elle accepté ? Où passait-elle ses réveillons auparavant, lorsqu'elle était seule à Quimper ? Peut-être ne réveillonnait-elle pas ; ou, comme ces célibataires esseulés qui en ont les moyens, réservait-elle une table dans quelque restaurant réputé de la région, afin de ne pas rester pour cette soirée de fête dans une complète solitude, de participer tant soit peu à l'euphorie générale, d'espérer – sait-on jamais ? – une rencontre éphémère ? En tout cas Henri, qui passait traditionnellement le réveillon avec sa mère en compagnie de Loulou et Sophie – une fois chez eux, une fois à Kerangat – ne lui avait jamais laissé entendre qu'il l'ait invitée depuis deux ans qu'ils travaillaient ensemble. Maurice est allé prendre sa chemise et son costume dans la penderie de sa chambre. La longue jupe de crêpe beige d'Emmanuelle est étalée sur le lit, à côté du jean qu'y a laissé Bernard. Si Claire-Anne avait été là, il aurait gardé sa chambre, c'est ici qu'il se serait habillé ; sa fille et son gendre se seraient installés à côté, comme du temps de Laura. Pour éviter que le pantalon ne traîne par terre, en regagnant la petite chambre d'Emmanuelle, il tient haut, à bout de bras, le cintre où est suspendu son costume de velours noir.

"Si je nous mettais un peu de musique ?" propose Bernard en voyant Maurice faire son entrée au salon, chaussé, cravaté, fraîchement rasé lui aussi, si bien que les

deux hommes, après s'être mutuellement considérés dans ces tenues inhabituelles, ne peuvent faire autrement qu'échanger un sourire, presque gênés de se trouver là inoccupés dans l'attente d'une ouverture officielle des festivités.

"Si vous voulez" répond sans conviction Maurice qui ne voit pas la nécessité de mettre de la musique au moment de boire le champagne, une musique que de toute façon personne n'écouterait et qui n'aurait d'autre effet que de parasiter la conversation. "Il n'y a vraiment plus rien à faire ?" ajoute-t-il tandis que son gendre, accroupi devant la chaîne Hifi, compulse les vieux 33 tours de Laura.

— Je ne pense pas. Emmanuelle ne m'a rien dit... Ah tiens, vous avez l'*Oratorio de Noël* par Harnoncourt ? Ça vous va ? C'est de circonstance..."

Désœuvré, Maurice arpente lentement la pièce, découvrant avec attendrissement les quelques boules colorées et guirlandes qu'Emmanuelle avait eu le temps d'accrocher çà et là tandis qu'il se rasait. "Parfait !" acquiesce-t-il distraitement. Deux minuscules sapins chargés de neige montent la garde de part et d'autre des trois flûtes de cristal sur la table basse dont une guirlande pailletée garnit le pourtour. D'autres tronçons de guirlandes, suspendus aux cadres, frémissent sur les murs et, sur le bougeoir de cuivre du bahut, rayonne, tel un ostensorio, la grosse étoile hérissée d'argent qu'ils mettaient au sommet de l'arbre de Noël autrefois, avec ses pointes tordues rappelant les bras figés de

ces étoiles de mer que l'on découvre mortes sur les plages. Bernard vient de mettre le disque. Les premiers accords de l'*Oratorio* de Bach s'élèvent puissamment. "Excusez-moi" marmonne-t-il, baissant aussitôt le volume. Mais Maurice ne l'a pas entendu. Il considère le bouquet de branches de houx au feuillage doré qu'ils ont acheté cet après-midi pour la décoration et qui trône maintenant sur le dessus du bahut, près du bougeoir et de l'étoile, dans une coupe ventrue de cristal de Bohème bleu.

"Emmanuelle ? appelle-t-il, élevant suffisamment la voix pour qu'elle l'entende par-dessus la musique ; Emmanuelle ?"

Du fond de l'appartement, la voix de sa fille lui parvient ; elle a dû venir à la porte de la chambre pour répondre : "Quoi, encore ?"

— C'est toi qui as mis le houx dans le vase de Bohème ?

— Evidemment que c'est moi ! Qui veux-tu que ce soit ?

— Et le bouquet qu'il y avait dedans, qu'est-ce que tu en as fait ?

— Quel bouquet ?

— Le bouquet de bruyère..."

Elle est sans doute rentrée s'habiller dans la chambre ; il l'entend crier de loin :

"La vieille bruyère fanée ? A la poubelle, tiens ! Tu ne voulais tout de même pas garder ça ?"

Maurice a une légère hésitation : « Non... Tu as bien fait, je ne voulais pas... Tu as bien fait... » Il a parlé tellement bas, alors que s'amplifiait le crescendo des chœurs, qu'elle n'a certainement rien entendu.

Bernard s'est approché. Il dit que c'est une bonne idée ce houx doré, vous ne trouvez pas ? qu'ils ont eu raison de l'acheter finalement, ça donne tout de suite un air de fête. "Eh bien maintenant il ne reste plus qu'à s'asseoir..."

— Oui, c'est ça, dit Maurice, asseyons-nous."

Ils prennent place tous les deux, lui dans le canapé et son gendre sur le fauteuil, pour attendre Emmanuelle, face à face, devant la petite table où scintillent la guirlande et leurs trois flûtes à champagne vides.

\* \*

\*

**Georges-André QUINIOU**

## **L'ABSENTE**

A 60 ans, comme la plupart des gens, Maurice a pris sa retraite. Sa femme est morte quelques années plus tôt. Il ne lui reste que sa fille, qu'il voit peu, et surtout Henri, le grand ami de sa jeunesse. Puis survient Claire Anne. On pourrait donc ainsi recommencer sa vie ? L'amour et l'amitié, la solitude et la mort constituent les quatre points cardinaux qui détermineront un destin.

\*

Né en 1946, licencié de Philosophie et agrégé de Lettres, Georges-André Quiniou a enseigné d'abord la littérature puis, pendant vingt ans, le cinéma. Il vit actuellement à Nantes.

\* \*

\*